X III
B
3

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XIII
B
3
NAPOLI

Digitized by Google

SERMONS PRÊCHEZ

DEVANT

SON ALTESSE ROÏALE

MADAME

LA DUCHESSE D'YORCK,

Par le R. P. CLAUDE LA COLOMBIERE,
de la Compagnie de JESUS.

TOME TROISIE'ME.

A LYON,
Chez ANISSON, POSUEL & RIGAUD.

M. DC. LXXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

DES SERMONS CONTENUS en ce troiſiéme Volume.

SERMON QUARANTE-TROISIE'ME,

Pour le deuxiéme Dimanche de l'Avent. Fait à l'occaſion de l'abjuration du Calviniſme, par un Seigneur de la premiére qualité.

L'Etabliſſement de l'Egliſe eſt le plus grand de tous les Miracles qui les renferme, & les ſurpaſſe tous ; Ce projet ne pouvoit s'exécuter naturellement, quelques moïens humains qu'on eût peû emploïer, ſon exécution eſt donc un miracle tout viſible: On n'y a emploïé nul moïen humain, ce qui rend le miracle encore plus ſurprenant ; on y a emploïé des moïens tout oppoſez. Des moïens qui dans l'ordre naturel devoient être des obſtacles invincibles. C'eſt là le comble de la merveille.

SERMON QUARANTE-QUATRIE'ME,

Pour le troiſiéme Dimanche de l'Avent. Fait à l'occaſion de l'abjuration du Calviniſme, par une perſonne de qualité, & toute ſa Famille.

Dieu attend une tres-haute perfection de ceux qui portent le Nom de Chrêtien, ils doivent auſſi s'attendre à des grands châtimens, s'ils n'en ont que le Nom.

SERMON QUARANTE-CINQUIE'ME,

Pour les derniers jours de Carnaval.

Un Chrêtien doit renoncer à tous les divertiſſemens du monde; Il doit ſe contenter préciſement de ceux qui peuvent être & neceſſaires à la nature & utiles même pour le ſalut.

SERMON QUARANTE-SIXIE'ME,

Pour les derniers jours de Carnaval.

L'affaire du ſalut eſt l'unique affaire du Chrêtien, qui mérite ſon application, qui ſeule demande toute ſon application; & qui ſeule dépend de ſon application.

SERMON QUARANTE-SEPTIE'ME.

Pour les derniers jours de Carnaval.

Quoi que la Foi ſoit une vertu de l'entendement ; le peu de foi ne laiſſe pas d'être un vice de la volonté ; qui aime-mieux laiſſer l'entendement dans ſon ignorance que l'obliger comme elle pourroit de ſe ſoûmettre à la verité connuë, elle le porte même à ſe revolter contre toute ſorte de lumieres.

SERMON QUARANTE-HUITIE'ME ;

Pour les derniers jours de Carnaval.

Un Chrêtien doit toûjours vivre en Chrétien ; ſervant le plus-grand de tous les Maîtres, dans le plus ſaint de tous les états, & contre le plus-grand de tous les ennemis.

SERMON QUARANTE-NEUVIE'ME.

De la Mort.

La Mort nous reduit au méme état où nous étions dans le ſein de nos Méres, en nous dépoüillant de toutes choſes ; Elle nous rappelle au méme état que nous étions avant que d'être conçeûs en reduiſant nos corps à la bouë dont ils étoient formez ; Elle nous fait revenir au méme état ou nous ſerions ſi nous n'avions jamais été au monde, en nous effaçant entierement de la memoire des hommes.

SERMON CINQUANTIE'ME,

De la neceſſité de ſe préparer à la Mort.

Il eſt important de ſe préparer à bien mourir, & il eſt inutile de renvoïer cette préparation à la Mort.

SERMON CINQUANTE-UNIE'ME,

De la maniére de ſe préparer à bien mourir.

Pour ſe préparer à bien mourir, il faut faire préſentement ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort, il faut faire ce qu'il faudra faire néceſſairement à la mort ; il faut faire préſentement ce qu'infailliblement on voudra avoir fait à la mort.

SERMON CINQUANTE-DEUXIE'ME,

De la Penitence differée à la Mort.

Ceux qui renvoïent la Penitence à l'extremité de la vie hazardent tout, parce qu'il n'eſt nullement probable que Dieu leur pardonne à la mort, il paroît méme qu'ils veulent tout perdre, puis qu'il eſt abſolument faux & contraire à l'Evangile que Dieu leur pardonne dans ces derniers momens.

SERMON CINQUANTE-TROISIE'ME.

Du Iugement Univerſel.

Il eſt neceſſaire qu'il y ait un Iugement Vniverſel, auquel Dieu ſe faſſe juſtice, juſtifiant ſa conduite à l'égar des bons qu'il perſecute en ce monde & des reprouvez qu'il punit en l'autre; il doit auſſi cette juſtice à ſes fideles ſerviteurs, dont il doit faire connoître l'excellence de la vertu, la pureté des mœurs & la ſageſſe des ſentimens.

SERMON CINQUANTE-QUATRIE'ME.

Du Iugement Univerſel.

Au jour du Iugement Vniverſel, le pecheur ſera parfaitement découvert par le rigoureux examen qui ſera fait de toutes les conſiences; il ſera entiérement détrompé par les autres circonſtances de ce Iugement.

SERMON CINQUANTE-CINQUIE'ME.

De l'Enfer.

En Enfer les Méchans ſouffrent durant toute l'éternité, & ils endurent en méme tems les peines de tous les tems, le tems préſent les accable par le ſentiment de leurs peines, qui leurs cauſent des douleurs inconcevables; le paſſé les tourmente par le ſouvenir de leurs crimes qui les engagent à un ſouvenir amer & ſterile, l'avenir par la veûë de ſa durée in-

finie les porte à un horrible deſeſpoir.

SERMON CINQUANTE-SIXIE'ME,

De la Prédeſtination.

De quelque maniere qu'on explique la Prédeſtination des hommes, il eſt certain qu'elle ne détruit ni dans Dieu la volonté de ſauver tous les hommes, ni dans les hommes la liberté de faire eux-mémes leur ſalut.

SERMON CINQUANTE-SEPTIE'ME,

De la fuite du Monde.

Il eſt mal-aiſé d'être engagé dans le monde & de ne s'y pervertir pas, il eſt mal-aiſé de s'y convertir à moins qu'on s'en retire.

SERMON CINQVANTE-HUITIE'ME,

On ne doit ſervir qu'un Maître.

Nous ne pouvons pas ſervir Dieu & le monde en même tems, & quand cela ſe pourroit nous ne le devrions pas faire.

SERMON CINQUANTE-NEUVIE'ME,

Du ſoin du Salut.

On manque de prudence dans les affaires temporelles, parce qu'on comte pour rien le moïen le plus néceſſaire & le plus ſeûr pour y réûſſir qui eſt

Dieu, on en a moins encore dans l'affaire du ſalut, parce qu'on ne la comte pas même pour une affaire.

SERMON SOIXANTIE'ME,

Du Peché Veniel.

Les petits pechez ſont tous mortels, en ce ſens, qu'ils conduiſent à la mort de l'ame, qu'ils diſpoſent au peché mortel, & obligent Dieu, dont ils tariſſent les graces, de le permetire, ils diſpoſent l'homme dont ils épuiſent les forces, à le commettre.

SERMON SOIXANTE-UNIE'ME,

Du Peché Mortel.

La cauſe du Peché dans l'homme qui le commet, eſt une haine mortelle contre Dieu, l'effet du peché dans Dieu contre qui il eſt commis, eſt une haine infinie contre l'homme.

SERMON SOIXANTE-DEUXIE'ME,

De la Conſience.

La Conſience fait continuellement une très-grande peine au pecheur par ſes réproches amers, & lui cauſe une mortelle fraïeur par ſes terribles menaces.

SERMON SOIXANTE-TROISIE'ME;

De la Recheûte.

Quiconque retombe a ſujet de croire qu'il ne s'étoit pas bien relevé, il a ſujet de craindre qu'il ne ſe relevera jamais.

SERMON SOIXANTE-QUATRIE'ME;

De l'Habitude vicieuſe.

Quiconque s'engage dans une habitude vicieuſe, n'en ſortira pas quand il le voudra; quiconque pourtant y eſt engagé en ſortiroit s'il le vouloit bien.

Fin de la Table du troiſiéme Volume.

SERMON

SERMON LXIII.

POUR

LE DEUXIE'ME DIMANCHE DE L'ADVENT:

FAIT A L'OCCASION DE l'abjuration du Calviniſme, par un Seigneur de la premiére qualité.

Tu es qui venturus es : an alium expectamus ?

Eſt-ce vous qui devez venir : ou s'il nous en faut attendre un autre. S. Matt. ch. 11.

L'établiſſement de l'Egliſe eſt le plus-grand de tous les miracles, qui les renferme & les ſurpaſſe tous ; ce projet ne pouvoit s'executer naturellement quelques moïens humains qu'on euſt pû emploïer, ſon execution eſt donc un miracle tout viſible : on n'y a emploïé nul moïen humain ce qui rend le miracle encore plus-ſurprenant ; On y a emploïé des moïens tout oppoſez ; Des moïens qui dans l'ordre naturel devoient étre des obſtacles invincibles, c'eſt là le comble de la merveille.

LORS que le Fils de Dieu commença à paroître dans la Iudée, & à y précher une loi nouvelle, il ne pouvoit pas trouver étrange qu'on

le ſupplia de faire connoître ce qu'il étoit, & que pour s'attacher à ſa perſonne on attendit qu'il euſt donné des marques de ſa Miſſion. Auſſi voïons-nous dans nôtre Evangile, que deux diſciples de Saint Iean-Baptiſte étant venus à lui de bonne foi, pour s'éclaircir ſur un point de cette importance, bien-loin de les rebuter il voulut bien faire des miracles à leurs yeux, & reſſuſciter même des morts. Mais il eſt étrange qu'aprés avoir donné des preuves ſi éclattantes de ſa Divinité, aprés que ces preuves ont été receûës de toutes les nations & barbares & civiliſees il ſe trouve encore des perſonnes qui cherchent de nouvelles convictions, & qui oſent demander à IESUS-CHRIST, s'il eſt veritablement le Fils de Dieu; Si c'eſt par lui que nous pouvons être ſauvez. *Tu es qui venturus es, an alium expectamus?*

Oüi, Meſſieurs, il n'y a que trop d'incredules au ſiécle où nous ſommes, qui pour croire en IESUS-CHRIST, oſent demander qu'on leur faſſe voir des miracles, il y a même des fidelles relâchez qui ſemblent en attendre pour changer de vie, & qui diſent tous les jours qu'ils ſeroient des Saints, s'ils avoient veû quelque choſe d'extraordinaire & qui ſurpaſſa les forces de la nature. *Generatio prava & adultera ſignum quærit.* Tous ceux dont le vice a gâté les mœurs, *Generatio prava*, tous ceux en qui la corruption des mœurs a comme étouffé la religion. *Et adultera.* Tous ces gens-là voudroient des miracles: & en effet ils leur ſont plus-néceſſaires qu'ils ne penſent. Il faut un grand miracle pour les convaincre, il leur en faut un plus-grand encore pour les convertir. Pour les

convaincre, j'ai deſſein de les ſatisfaire & de leur faire voir enfin un miracle, mais un miracle tout viſible, un miracle que les plus-opiniâtres ne ſauroient nous conteſter, le plus-ſurprenant, le plus-illuſtre qui ait été fait pour établir la loi du Sauveur, & c'eſt l'établiſſement-même de cette Loi. Pour les convertir, il faut avoüer que nous n'avons pas d'autres armes que la priére ; mais quel prodige cette priére n'eſt-elle pas capable de faire? ſur tout ſi elle eſt ſoûtenuë du credit de MARIE, à laquelle nous avons coûtume de nous addreſſer. Diſons lui donc avec l'Ange. *Ave Maria.*

Je ne m'étonne pas qu'à la naiſſance de l'Egliſe il ſe ſoit fait un ſi grand nombre de miracles. Il en falloit beaucoup pour obliger les hommes à croire des choſes auſſi obſcures que celles que nous croïons, & d'une foi auſſi ferme que celle qu'on exige de tous les fidelles. Mais je ne ſuis pas du ſentiment de ceux qui croient, que ces effets extraordinaires de la puiſſance de Dieu ont entiérement ceſſé. Quand nous ne verrions plus de demons chaſſez des corps, plus de gueriſon ſurnaturelle, plus de prophetie ; il y aura des miracles dans l'Egliſe autant de tems que l'Egliſe ſubſiſtera, elle eſt elle-même un miracle permanent & immortel, qui nous confirme la verité des premiers, qui les renferme tous, & qui les ſurpaſſe tous. IESUS CHRIST qui avoit deſſein de ſubſtituer ce dernier prodige à tous ceux que les Apôtres avoient operez ; IESUS-CHRIST, dis-je, n'a rien oublié pour le rendre inconteſtable. C'auroit été une grande merveille que l'établiſſement du Chriſtianiſme, quelque voïe qu'on euſt priſe pour le

fonder ; mais de-peur qu'il ne parut en quelque ſorte l'ouvrage de l'homme, il a réjetté toutes les voïes ordinaires qui auroient pû faciliter cette entrepriſe ; pour rendre encore plus-viſible la main de Dieu qui la conduiſoit, il l'a executée par des voïes entiérement oppoſées, il a fait ſervir à ſon deſſein tout ce qui ſembloit le plus capable de le détruire. Voila, Meſſieurs, trois circonſtances de l'établiſſement de l'Egliſe, deſquelles j'ai deſſein de vous donner des preuves dans ce diſcours, pour vous faire voir que cét établiſſement eſt le plus-grand de tous les miracles.

Premiérement, fonder l'Egliſe c'étoit un projet qui ne pouvoit s'executer naturellement, quelques moïens humains qu'on y euſt pû emploïer, & par conſequent l'execution de ce projet eſt un miracle tout viſible. En ſecond lieu, on n'y a emploïé nul moïen humain, voila qui rendra le miracle encore plus-ſurprenant. En troiſiéme lieu, on y a emploïé des moïens tout contraires, des moïens qui dans l'ordre naturel devoient être des obſtacles invincibles, c'eſt-là le comble de la merveille, & pour le dire ainſi, le miracle du miracle même. Ces trois veritez feront les trois parties de ce diſcours.

Répreſentez-vous, s'il vous plaît, Meſſieurs, la confuſion extréme où l'on vivoit à l'égar de la religion, lors que le Fils de Dieu ſe fit homme, il n'y avoit point de créature ni au ciel ni ſur la terre, depuis les plus-nobles juſqu'aux plus-viles, qui n'euſſent des temples & des autels en quelque partie du monde. Là, c'eſt le Soleil qu'on adore ; ici, c'eſt la lune, ailleurs c'eſt un homme, une femme, un

petit enfant. Il y a des païs où l'on offre des ſacrifices aux mêmes animaux, que l'on ſacrifie aux autres Dieux. Il y en a où les inſectes qui rampent ſur terre, ſont élevez ſur l'autel; ce peuple plie le genou devant un cheſne, cét autre donne de l'encens à un oignon, cét autre revére un fantôme que ſon imagination lui a formé dans le ſommeil. Il y a des nations qui reconnoiſſent toutes ces fauſſes divinitez. Il y a des ſectes qui n'en reconnoiſſent aucune. Les uns ont un plein pouvoir de ſe faire des Dieux de tout ce qu'ils aiment, les autres prennent la liberté de dégrader les anciens dont ils ne ſont pas contens : Enfin on ne ſauroit dire juſqu'à quel point les erreurs s'étoient multipliées, autant de peuples, autant de provinces, autant de villes ce ſont autant de divinitez, autant de religions differentes.

Les choſes étant en cét état, il ſe préſente un homme qui a formé le deſſein de raſſembler tous les hommes dans une Egliſe, qui s'eſt mis dans l'eſprit de ne plus ſouffrir qu'une ſeule religion: Voila ſans doute un fort grand deſſein, il ſeroit plus-aiſé de faire parler un même langage à toutes les nations; de les reduire toutes ſous une même monarchie, les peuples aïant naturellement bien plus d'attache pour la religion qu'ils ont receûë de leurs péres, qu'ils n'en ont ni pour leur langue, ni pour la forme du gouvernement politique. Mais par quelle voïe cét homme extraordinaire ſe propoſe-t-il d'executer ſon projet? Peut-être qu'il compoſera ſa nouvelle loi du debris de toutes les autres? Il trouvera un biais pour les accorder. Il imitera l'artifice de Mahomet, qui pour attirer dans ſa

diſſimulé l'ignominie de ſa mort ; au contraire on l'a publiée hautement, on a commencé par là à le faire connoître aux Gentils ; on en a fait le principal miſtére de la nouvelle créance, & bien-loin d'en être rebutté, on a reçeû avec reſpect juſqu'aux inſtrumens de ſon ſupplice, toute la terre a adoré la Croix a laquelle il avoit été cloué.

Mais ce n'eſt encore là que le premier poinct. Un ſeul Dieu, & dans ce Dieu veritablement unique ; trois Perſonnes effectivement diſtinctes l'une de l'autre, qui toutes trois ſont Dieu, & qui pourtant ne ſont pas trois Dieux. Comment prouvet-on cette verité, on ne la prouve point, on ne ſauroit même la prouver : Comment donc la croire ? Tout le monde la crûë aveuglement, fermement, conſtamment ; douze ou treize millions de perſonnes ont donné leur vie pour la ſoûtenir. Davantage, deux natures unies dans Iesus-Christ, à une même-perſonne. Une femme qui eſt mére, & qui ne laiſſe pas d'être vierge. Du pain changé en un corps vivant par la vertu d'une parole ; des accidens ſans ſoûtien, un homme inviſible, un homme reduit en un point, un même-homme préſent en dix mille endroits, & en même-tems : Enfin des ames ſpirituelles brûlées par un feu materiel, le retour de tous les morts à une nouvelle vie, leur immortalité, leur impaſſibilité, leur legéreté, leur ſubtilité aprés la réſurrection. Voila toute la philoſophie confonduë, tous les principes les mieux établis entiérement renverſez. Qui pourra ſe réſoudre à ſouſcrire à des dogmes ſi nouveaux, ſi peu vrai-ſemblables ? Qui, Chrêtienne Compagnie, tous les hommes, & les plus-groſſiers, &

les plus-ſpirituels, & les idiots, & les ſavans, toutes les cours les plus-polies, toutes les academies les plus-celebres, tout cela ajoûtera foi à ces veritez ſi obſcures, tout cela condamnera comme erreur, tout ſentiment qui n'y ſera pas conforme. Les Grecs les embraſſeront ces veritez, cette nation ſi ſavante & ſi orgueïlleuſe; les Romains, les plus-ſuperſtitieux de tous les peuples, quoi-qu'ils croïent devoir à leurs Dieux l'Empire de l'Univers qu'ils poſſedent, ils renonceront à la créance de leurs aïeulx, & croiront ce qu'ils ne concevront pas.

Si nous qui avons été élevez dans cette religion, qui avons profité des lumiéres de tant de grands hommes, leſquels depuis plus de ſeize ſiécles nous ont précedez dans l'Egliſe, nous qu'on a accoûtumez dés l'enfance à ſoûmettre nôtre eſprit & nôtre raiſon: Si, dis-je, nonobſtant tout cela nous avons tant de peine à croire, ſi nôtre raiſon ne laiſſe pas de ſe revolter, ſi nôtre eſprit ſe trouble, s'il s'inquiete, s'il ſe défend ſi difficilement des doutes & de l'incredulité. Ces Philoſophes Païens accoûtumez à ne croire que ce qu'ils voïoient, accoûtumez à examiner, à contredire, à pointiller ſur toutes choſes, qui ſe faiſoient un honneur d'être inébranlables dans leurs ſentimens, qui ne ſe rendoient jamais qu'à des preuves évidentes & ſenſibles, que lors qu'ils ne pouvoient plus réſiſter. Penſez-vous qu'ils n'aïent eû nulle repugnance à croire des choſes ſi incroïables, à avoûër que toute leur Téologie étoit fabuleuſe, que juſqu'alors leur Philoſophie avoit erré, & tout cela ſans y être forcé par nul raiſonnement naturel,

ſans qu'on leur puſt bien faire voir qu'ils s'étoient trompez. Ouï ſans doute, Meſſieurs, ils ont eû de la peine à croire, ils ont d'abord traitté ce nouveau maître de viſionnaire & d'extravagant, ils ont reçû ſes Diſciples avec riſée, ils ſe ſont récriez, ils ont diſputé, ils ont écrit, on ne leur a rien répondu, on s'eſt contenté de leur dire qu'il falloit croire, & ils ont crû ſans contredire, ſans examiner, ils ſe ſont rendus à telles conditions qu'on a voulu leur preſcrire.

Que tous les atées, tous les libertins, tous les heretiques s'élevent donc contre ma créance, voila un argument qui renverſe tous leurs ſophiſmes, qui les tourne même à nôtre avantage. Vous trouvez mille raiſons qui ſemblent combattre nos plus-grands miſtéres: Ouï, mais malgré toutes ces raiſons, ils ont été crûs ces miſtéres, tout l'univers n'a pas laiſſé de les adorer. Doncques il faut dire néceſſairement, ou que tous les hommes ont été ſurpris, ce qui eſt même ridicule de penſer, ou qu'ils ont été éclairez d'une raiſon plus qu'humaine, qu'une vertu ſurnaturelle les a comme contraint de ſoûmettre leur eſprit: De ſorte que toutes les difficultez qui arreſtent les incredules, toutes les abſurditez qu'ils croïent découvrir dans la doctrine de la foi, tout ce qu'ils y trouvent d'apparentes contradictions, tout ce qui leur paroît nouveau, ſurprenant, contraire à la philoſophie, au ſens commun, inconcevable, impoſſible; leurs plus-forts argumens, leurs demonſtrations prétenduës; tout cela bien-loin de m'ébranler dans ma créance, m'y confirme davantage, & m'y rend inébranlable. J'aurois plus de peine à me ſoûmettre, ſi j'en avois

moins à réſoudre ces difficultez, tous les doutes ſont pour moi de nouvelles raiſons de croire. Toutes ces difficultez n'ont pas empéché la religion de s'établir, elle n'a pas laiſſé d'être reconnuë de tous les peuples pour la veritable religion, elle a été approuvée, elle a été embraſſée de ceux même qui lui avoient oppoſé ces raiſonnemens ſi redoutables, qui en avoient le mieux pénétré la force, qui les avoient mis dans un plus-grand jour. Il a fallu la ſageſſe & la puiſſance d'un Dieu, pour forcer l'eſprit de l'homme indocile & préſomptueux comme il eſt, pour reduire l'orgueïl des ſavans à confeſſer des veritez qu'ils n'entendoient pas, qu'ils ne pouvoient concevoir, qui à leur égar avoient toutes les apparences de l'erreur & d'une erreur qui n'a rien de plauſible, qui n'a pas même les déors ni la couleur de la verité.

Mais venons à la morale: On peut dire que c'eſt ici la pierre de touche. La plûpart des hommes ſuivront aveuglement toute ſorte de doctrine, pourveû qu'on leur permette de ſuivre leurs paſſions. La licence eſt une amorce qui ne manque jamais d'attirer des partiſans à ceux qui forment de nouvelles ſectes. Quand on fait eſperer à l'appetit une entiére liberté de ſe ſatisfaire, il a bientôt ſeduit la raiſon & éteint toutes les lumiéres de l'entendement. Qu'on nous laiſſe vivre comme nous voudrons, nous croirons aiſément tout ce qu'on voudra. C'eſt ainſi que les nations du monde les plus-éclairées & les plus-ſpirituelles ſont tombées dans des erreurs trés-groſſiéres; elles ont adoré des Dieux fourbes, des Dieux adulteres, parce qu'elles étoient ravies de trouver juſques ſur

leurs autels de quoi juſtifier les vices auſquels elles avoient plus de pente. C'eſt pour la même raiſon, que depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme on n'a preſque point veû d'hereſiarque qui n'ait eû quelques diſciples ; parce qu'il n'en eſt aucun, qui ſous prétexte de réformer l'Egliſe ; n'ait toûjours relâché quelque choſe de ſon ancienne ſeverité. Mais ſi à des dogmes obſcurs, incompréenſibles, impénétrables, vous ajoûtez des commandemens penibles ; une morale veritablement étroitte ; ce ne ſera pas ſans doute pour faire de grands progrez, & qui par cette voïe auroit gagné un grand nombre de ſectateurs, il pourroit ſe vanter d'avoir fait un grand miracle. Meſſieurs, JESUS-CHRIST s'eſt ſervi de cette voïe, & il a été ſuivi de tout le monde. Qui a jamais enſeigné une morale plus-rigoureuſe que la ſienne ? Quel vice peut-on dire qu'il ait flatté ? Eſt-il quelque paſſion qu'il ne combatte, qu'il n'aille chercher juſqu'au fond du cœur pour la détruire ?

Les hommes ſont naturellement ſuperbes ; voici une religion qui humilie non-ſeulement l'eſprit en le reduiſant à croire ſans raiſonner, mais encore le cœur en nous obligeant de nous ſoûmettre à toute puiſſance reglée, d'obéir aux maîtres les plus-vicieux, les plus-bizarres, de nous accuſer nous-mêmes de nos deſordres, d'en ſouffrir la correction, d'en recevoir la penitence, de fléchir le genou devant un ſimple prêtre, qui à la réſerve de l'Ordre ſacré, n'a quelquefois rien que de mépriſable en ſa naiſſance & en ſa perſonne, de reconnoître les pauvres pour nos fréres, de les honorer comme nous repréſentant la perſonne de nô-

tre Dieu, de les craindre même comme devant être nos juges. La colere eſt la plus-générale des paſſions, tout le monde y eſt ſujet, & l'on trouve preſqu'à chaque moment des occaſions qui la reveillent. La nouvelle loi veut qu'on la reprime en toutes rencontres. Elle défend ſous peine de l'enfer juſqu'aux paroles injurieuſes ; ſi vous avez reçeû un ſoufflet, elle vous conſeille de préſenter l'autre joüe ; ſi l'on vous enleve vôtre manteau donnez encor l'habit plûtôt que d'en venir à des conteſtations qui pourroient alterer vôtre douceur. Cette loi bien-loin d'autoriſer la vengeance condanne les plus-legers reſſentimens ; elle ordonne de pardonner, d'oublier juſqu'aux plus-cruels outrages ; il faut ſoûaitter du bien à ſes ennemis, leur en faire, leur en attirer du ciel par nos priéres. Il faut non-ſeulement les recevoir aprés en avoir été offencé, mais encore les prévenir ; s'il eſt neceſſaire, les inviter, les forcer en quelque ſorte à une veritable réconciliation. Elle combat l'avarice par l'obligation qu'elle impoſe de faire l'aumône, par le conſeil de la pauvreté effective ; par le précepte de la pauvreté d'eſprit. Elle attaque l'intemperance du goût par l'abſtinence & par le jeûne. L'incontinence en la reſſerrant dans les bornes étroittes du mariage, défendant juſqu'aux regars, juſqu'aux deſirs, juſqu'aux penſées impures & adulteres. Enfin elle arrache du cœur l'amour de la vie, voulant que nous ſoïons toûjours prêts à mourir plûtôt que de renoncer la religion, plûtôt que de donner au déors le moindre ſigne d'inconſtance, quand même on ne ſeroit point changé au fond de l'ame.

Voila, Meſſieurs, quelle eſt la morale de IESUS-CHRIST, c'eſt cette morale qui fait encore aujourd'hui tant de peine à nos incredules. Ils diront ce qui leur plaira pour ſe défendre, mais ſi l'on pouvoit conſentir à quelque temperament, ſi on vouloit leur abandonner les mœurs & la diſcipline, il eſt certain que bien-tôt nous n'aurions ni athées, ni apoſtats, ni heretiques. Souffrez donc, s'il vous plaît, que je raiſonne ici à peu-prés de la même-maniére que j'ai déja fait en parlant de la créance. Si ces regles ſont de la peine à ceux qui ont porté le joug dés leur plus-tendres années: Comment croïez-vous qu'elles doivent être reçeûës de tant de peuples infidelles, qui ſont comme en poſſeſſion depuis pluſieurs ſiécles, d'accorder tout à leurs ſens; qui adorent des Dieux vicieux, des Dieux qui bien-loin d'interdire la vengeance & la volupté, les autoriſent, les conſacrent par leurs exemples? Quelle apparence d'introduire une ſi grande réforme dans un monde ſi gaſté? plûtôt que de porter les hommes à ce changement, ne leur fera-t-on pas changer de nature? Cependant ce changement s'eſt fait, & il s'eſt fait tout d'un coup. Le Chriſtianiſme avec ſes dures loix a été reçeû par les peuples les plus-voluptueux, les plus-mouls, les plus-ſuperbes, les plus-indociles, les plus-ſauvages, les plus-emportez, les plus-brutaux. Ces commandemens que nos Réformateurs, que nos mauvais Chrêtiens trouvent impoſſibles, ont été acceptez des Romains, des Grecs, des Scites, des Perſans, des Indiens, des Egiptiens, des Affricains, des Gaulois, des peuples du Mexique & de Canada. Ils n'ont

point été rebuttez par la ſeverité de cette morale ; elle n'a pas empéché qu'ils n'aïent embraſſé la foi du Sauveur aux dépens de leurs biens & de leurs vies.

Aprés cela, dit l'admirable Saint Auguſtin, quiconque demande encore des prodiges pour croire, il eſt lui-même un prodige, un monſtre d'incredulité de réſiſter aprés que tout l'univers s'eſt rendu. *Quiſquis adhuc prodigia, ut credat, inquirit ; magnum ipſe prodigium eſt, qui mundo credente, non credit.* Aprés un ſi grand miracle, je ne fais point de difficulté de dire ce que diſoit Richard de ſaint Victor à la veûë des autres merveilles qui furent faites à la naiſſance de l'Egliſe. *Domine ſi quod credimus, error eſt, à te decepti ſumus, nam ea quæ credimus confirmata ſignis & prodigiis fuere, quæ non niſi per te facta ſunt.* Seigneur, ſi je me trompe, je dirai que c'eſt vous qui m'avez trompé, car la converſion du monde que ma religion a operée en ſi peu de tems, ne peut étre l'effet d'une fauſſe religion, à moins que vous n'aïez prêté vous-même à l'erreur ce ſecours de vôtre puiſſance infinie.

Mais voulez-vous bien, Meſſieurs, que je vous diſe en paſſant, ce qui rend ma confiéncе tout-à-fait inébranlable, voulez-vous que je vous diſe ce qui m'empéchera toûjours non-ſeulement d'héſiter au ſujet de la religion Chrêtienne, mais même de balancer entre les Sectes differentes qui la partagent aujourd'hui ? C'eſt cette même morale dont je viens de vous parler. Il me ſemble qu'à l'heure de la mort, je pourrai dire hardiment à Dieu : Mon Dieu, ſi j'ai pris le mauvais parti vous étes trop bon pour me faire un crime de mon er-

reur. Car enfin, ce n'eſt pas la plus-douce Loi que j'ai embraſſée. Je trouvois bien-mieux mon compte par tout ailleurs ; pourquoi me ſerois-je aſſujetti à une diſcipline ſi geſnante, à tant d'obſervances penibles, ſi ce n'avoit été par le deſir de vous plaire ? Pouvois-je craindre les ſurpriſes de l'amour propre dans le choix que je faiſois, veû que ce même-amour propre, veû que toutes mes paſſions s'oppoſoient à ce choix de toutes leurs forces, & que j'aurois pris une autre route, ſi je les avois écoutées. Ie trouvois des religions qui me rendoient le juge de ma créance, & qui mettoient par là mon eſprit en liberté. I'en trouvois qui diſpenſoient du jeûne, de la confeſſion, des vœux les plus-difficiles, qui m'exhortoient à rompre mes chaînes & à prendre mes plaiſirs. On m'ouvroit un chemin qui me devoit conduire au Ciel par la ſeule foi, ſans qu'il fuſt néceſſaire d'emploïer mes biens, d'uſer mes forces & ma vie en la prattique des bonnes œuvres. Ie trouvois des Docteurs qui donnoient tout à la grace, qui en me privant de l'uſage de la liberté, me donnoient, à vrai dire, une liberté entiére de tout faire. I'ai appréendé d'entrer dans ces voïes, parce que je me ſentois porté à les ſuivre par la pente de la nature : j'ai ſuivi la plus étroitte, celle qui m'engageoit à une plus grande vigilance, à une vie plus-mortifiée, plus-ſemblable à celle des Saints, plus-ſemblable à la vôtre ; ô mon Rédempteur ! ſeroit-il poſſible que vous me dannaſſiez pour cela, pour avoir préferé ce qui me faiſoit le plus de peine ? *Domine, ſi quod credimus error eſt, à te decepti ſumus.* Ouï mon Dieu, ſi j'avois erré, je ſerois tom-

bé dans un piége que vous-même m'aviez tendu. Vous aviez dit que le chemin étroit étoit celui qui menoit au Ciel, & il eſt tout viſible que c'eſt ce chemin que j'ai tenu. Paſſons à la ſeconde Partie.

La Religion chrêtienne s'eſt donc répanduë dans tout l'univers, quelque incroïable que fuſt ſa croïance, quelque impoſſibles que paruſſent ſes préceptes. Quand pour faire un ſi grand progrés, & ſur tout en trés-peu de tems, tous les moïens humains auroient été emploïez, ce ſeroit toûjours un grand miracle. Le grand Alexandre ne ſe rendit maître en dix ans de guerre que d'une partie de l'Aſie, & il mena à cette entrepriſe les meilleures trouppes qui ſoient jamais ſorties de la Grece; cependant on ne laiſſe pas de regarder Alexandre comme un homme tout extraordinaire, & l'hiſtoire de cette conqueſte a paru ſi ſurprenante à quelques-uns, qu'ils l'ont voulu faire paſſer pour une fable. Commment eſt-ce que la terre promiſe fut ſubjuguée par les Iſraëlites? Ne livrerent-ils pas des batailles, ne donnerent-ils pas des aſſauts, ne mirent-ils pas en uſage & la force & l'artifice, leur armée n'étoit-elle pas compoſée de ſix cens mille combattans? Et néanmoins toute l'Ecriture crie au miracle, c'eſt le doigt de Dieu, c'eſt la main, c'eſt le bras du tout-puiſſant qui s'eſt ſignalé dans la reduction de cette belle Province. *Dextera Domini fecit virtutem; Dextera Domini confregit inimicos, in manu potenti & in brachio excelſo.* Quand donc pour fonder le Roïaume de Iesus-Christ; on ſe ſeroit ſervi des mêmes moïens: ne ſeroit-ce pas toûjours un grand miracle, qu'un ſeul homme euſt ſoûmis à ſa

loi

loi toutes les monarchies du monde, qu'il fuſt venu à bout de ſe faire honnorer, ſe faire craindre, de ſe faire aimer de tout l'Univers ? Si c'étoit là l'effet, ou de la conduite, ou du courage, ou de l'éloquence d'un homme; qui ne diroit que cét homme ſeroit un prodige d'éloquence, un prodige de valeur & de ſageſſe.

Mais que doit-on penſer ? Que peut-on dire quand on fait réflexion que ce deſſein a été exécuté ſans pas un de tous ſes moïens ? Ouï, Meſſieurs, IESUS-CHRIST a aboli toutes les religions les plus-anciennes, il en a ſubſtitué une nouvelle à leur place; il a impoſé un joug peſant à toute la terre; il s'eſt fait adorer d'un pole à l'autre, il a ſoûmis tous les ſouverains à un pauvre peſcheur, qu'il lui a pleû choiſir pour ſon Lieutenant, il a fait la capitale de ſon empire de la capitale du monde, tout cela ſans armes, ſans finances, ſans intrigues, ſans ruſe, ſans appui, ſans le ſecours ni de la politique, ni de nulle autre ſience humaine. Pour un deſſein ſi vaſte & ſi difficile, on a choiſi douze perſonnes de la lie du peuple, qui n'ont ni biens, ni autorité, ni credit, ni lettres, ni éducation, ni aucun talent naturel : voila toutes les forces de ce nouveau Conquerant.

Voïez les, s'il vous plaiſt ſortir du Cenacle ces douze Diſciples, & ſe mettre en chemin pour ſoûmettre toutes les nations à la croix. Quelles riſées n'exciteroient-ils pas, s'ils publioient le deſſein qui les tire de leur ſolitude ? Vous partez pour aller détruire l'Idolatrie : Quoi dans Aténes, dans Alexandrie, à Siracuſe, à Cartage, dans Rome même aux yeux de ces rédoutables maîtres du mon-

de ! Pauvres gens ! Et où ſont vos troupes ? Nous ne ſommes que douze en tout. Vos armes ? Celui qui nous envoïe ne veut pas que nous portions même des bâtons pour nous défendre ? Vous voulez donc tout emporter à force d'argent ? Nullement, nous ſommes pauvres, nous avons fait nôtre petite proviſion pour aujourd'hui, mais nous ne ſavons pas dequoi nous vivrons demain. Etes-vous fort verſez dans la ſience du diſcours ? Nous parlons nôtre langue naturelle, comme des gens de nôtre condition la peuvent parler, mais pour celle des païs où nous allons, nous l'ignorons entiérement. Quelle ſimplicité, quelle extravagance ? Cependant, Meſſieurs, ces idiots, ces extravagans ſe partagent toute la terre, ils la parcourent d'une extremité à l'autre, & la voila toute chrêtienne ; ce n'eſt plus qu'une ſeule Egliſe, ce n'eſt plus qu'une grande Monarchie.

Je demanderois volontiers à ces grands génies, qui ſe piquent de rendre les veritables raiſons de tous les évenemens, de découvrir tous les reſſors dont on ſe ſert pour avancer les plus-grandes & les plus-ſecrettes entrepriſes ; Je leur demanderois volontiers à quelle cauſe naturelle ils peuvent attribuër l'établiſſement de cette Egliſe. *Super quo Baſes illius ſolidatæ ſunt ; aut quis demiſit lapidem angularem ejus* ? Sur quels fondemens, par quelles machines un ſi merveilleux édifice à t-il été élevé ? Qu'on cherche dans toutes les hiſtoires & prophanes & ſacrées, qu'on fouïlle dans tous les monumens les plus-curieux, pour découvrir, s'il eſt poſſible, dans cét établiſſement quelque trace de prudence, ou de force humaine ? Parlez

politiques vous qui prétendez reduire toutes choſes à vos regles, ſur quelle baſe le Trône de ce Peſcheur eſt-il appuïé ? *Super quo baſes illius ſolidatæ ſunt ?* Pour peu qu'on veuille rechercher la naiſſance des plus grands empires, on trouve aiſément la ſource de leur grandeur. On voit comment c'eſt que Mahomet a mis en vogue ſon Alcoran. Il a eû à faire à des gens groſſiers & ſans lettres, il a préché les armes à la main un evangile tout conforme aux deſirs de la nature. Ie ne parle point des héréſies qui ont attaqué le Chriſtianiſme : on connoît leurs auteurs, on n'ignore pas les moïens qu'on a emploïez pour leur donner du credit. Ie ne vois pas que juſqu'ici on ait lieu de faire paſſer leurs progrez pour des miracles. Mais dans la propagation de la foi de Iesus-Christ, encore une fois, quels ſecours à-t-on tiré ou de la ſageſſe ou de la puiſſance du monde ?

Il a donc fallu qu'un pouvoir infini s'y ſoit emploïé, qu'une main divine ait achevé un ſi grand ouvrage. *Dextera Domini fecit virtutem.* En effet, Meſſieurs, cette main divine a paru tout viſiblement. Nos Annales ſont remplies des merveilles qui ont operé la converſion des Gentils : ce ne ſont par tout que gueriſons de malades ; que réſurrections de morts, que tempêtes ou émûës, ou calmées, au gré des Apôtres. Une même langue eſt entenduë de cent peuples differens. Tous les oracles deviennent muëts à l'arrivée d'un prédicateur evangelique ; tous les Démons ſortent des corps au ſeul nom de Iesus-Christ. Les idoles & les temples mêmes tombent par terre à la priére d'un ſimple chrêtien. Les lions affamez reverent

les Martirs qu'on leur donne en proïe. Le feu reſpecte les Vierges & conſume les Païens, qui l'ont allumé. Un juge perd la parole en voulant prononcer une ſentence ; un autre devient aveugle ; un autre eſt ſaiſi par un Démon ; un autre tombe mort de deſſus le trône. Voila, Meſſieurs, ce qui a forcé l'univers à croire ce que nous croïons : voila les argumens dont on s'eſt ſervi pour convaincre les infidelles. *Non in perſuaſibilibus humanæ ſapientiæ verbis ; ſed in oſtenſione ſpiritus, & virtutis.* Que ſi vous me dites que c'eſt juſtement de la verité de ces miracles que vous doutez, je conſens que vous demeuriez dans vôtre doute, je veux même qu'il vous ſoit permis de croire abſolument qu'il ne s'eſt rien fait de tout cela. Le grand miracle que je préche devient encore plus-grand par vôtre incredulité ; car ne ſeroit-il pas encore plus ſurprenant, dit Saint Auguſtin, ſi on avoit pû porter tous les hommes à croire des choſes ſi obſcures, à en pratiquer de ſi penibles, à en eſperer de ſi grandes, ſans le ſecours de nul miracle. *Eſſet autem omnibus ſignis mirabilius, ſi ad credendum tam ardua, ad operandum tam difficilia, & ad ſperandum tam alta, mundus abſque mirabilibus ſignis inductus fuiſſet.* Il me ſuffit qu'on reconnoiſſe ce dont perſonne ne ſauroit diſconvenir, que nul moïen humain n'a été emploïé à l'établiſſement du Chriſtianiſme. Ce n'eſt pas encore aſſez, je m'en vais vous faire voir, qu'il s'eſt établi par tout ce qui ſembloit le plus-propre pour le détruire ; C'eſt la troiſiéme Partie.

Ceux qui on leu l'hiſtoire Eccleſiaſtique, avec quelque ſoin, ont peû obſerver dans la plûpart des

héréſies qui ſe ſont élevées contre l'Egliſe, deux choſes aſſez remarquables. La premiére que leurs Auteurs tous ont été éloquens, & qu'ils ont tâché d'avoir des diſciples ſavans en l'art de parler. La ſeconde qu'ils ont preſque tous décriez le Celibat, & ont été les ennemis, ou déclarez, ou du moins ſécrets de la Chaſteté. Parmi les raiſons qu'on peut rendre de cette conduite, on peut dire qu'en cela ils ont pris les deux moïens les plus ſeûrs pour augmenter le nombre de leurs Sectateurs, l'éloquence qui attire les eſprits, & l'incontinence qui multiplie les corps.

Mais voïez, je vous prie, Chrêtiens Auditeurs, combien les voïes de Dieu ſont éloignées de celles des hommes, & apprenez en même-tems à diſcerner les religions par leurs veritables caracteres. Jesus-Christ pour arriver au même but prend des routes tout oppoſées, la Simplicité & la Chaſteté. Pour la premiére, il veut que ſes Apôtres aillent annoncer l'Evangile aux nations du monde les plus-ſavantes, qu'ils le préchent dans les Cours les plus-polies, & comme ſi ce n'étoit pas aſſez de les avoir choiſis ignorans, il leur défend encore d'uſer de préparation, de prévoir les choſes qu'ils ont à dire. L'Evangile-même qui contient toute la Philoſophie, & toutes les maximes du Sauveur: Qu'eſt-ce qu'il a de brillant ou d'emphatique, qu'a-t-il de ſemblable aux livres des Orateurs & des Philoſophes? Quand on voudroit ſe negliger à deſſein; qu'on s'appliqueroit à rejetter tous les ornemens du diſcours: pourroit-on jamais parler auſſi ſimplement que ce ſaint livre eſt écrit? Ne ſemble-t-il pas avoir été dicté par la ſimplicité-même?

N'eſt-ce pas une choſe bien digne d'admiration ; que le Verbe Eternel, la Parole ſubſtantielle de Dieu aïant à ſe faire entendre aux hommes, ait choiſi un ſtile ſi éloigné du faſte & de l'artifice des Orateurs, ſi éloigné-même de la grandeur, & de la ſublimité du ſtile de ſes Prophetes. Cependant, Meſſieurs, ce Livre a enſeveli & Platon & Ariſtote, il a triomphé de l'art de l'Eloquence de tous les Sophiſtes Grecs & Latins ; il s'eſt rendu maître de tous les eſprits, & de tous les cœurs.

Pour la Continence, non-ſeulement IESUS-CHRIST a été plus-pur que les Anges, non-ſeulement tous les Apôtres ont été chaſtes depuis leur vocation ; mais il a conſeillé cette chaſteté à tous les fidelles. Il envoïe de tems-en tems comme des colonies de Chrêtiens pour peupler les ſolitudes, mais ce ſont des colonies de Vierges, qui s'engagent à vivre chaſtement juſqu'à la mort, & cette chaſteté qui ſemble être un obſtacle à leur multiplication, n'a pas empêché que dans le ſeul deſert de la Tébaïde on n'ait comté pour une-fois douze-mille Solitaires, tous enfans d'un même pére qui les avoit engendrez en IESUS-CHRIST. Voïez comme chaque Fondateur d'Ordre laiſſe le monde rempli de ſa poſterité ? N'eſt-ce pas une choſe merveilleuſe que les ſeuls enfans du grand Saint Benoît aïent eû en même-tems juſqu'à cinquante-deux mille monaſteres, & dans quelques-uns de ces monaſteres plus de deux mille religieux, ſans comter quinze mille maiſons de filles qui profeſſoient la même régle.

La Chaſteté n'eſt pas un fort bon moïen pour multiplier les hommes, mais la mort eſt un moïen

infallible pour en diminuër le nombre. Cependant la mort fait un effet tout contraire, en faveur de IESUS-CHRIST, elle devient feconde, & l'on peut dire qu'elle a été la mére & la nourrice du chriſtianiſme. Vous ſavez, Meſſieurs, que dans toutes les grandes entrepriſes, le chef eſt comme l'ame de laquelle tout dépend, que quelques préparatifs qu'on ait faits, quelques meſures qu'on ait priſes pour l'éxécution, ſi celui qui en eſt l'auteur vient à manquer; tout eſt perdu, tout fond; tout ſe diſſipe en un moment. Pour la fondation de la monarchie chrêtienne, c'eſt tout le contraire; ſi le chef ne meurt, & s'il ne meurt avec infamie; rien ne s'exécutera; c'eſt en ſe livrant ſoi-même à ſes ennemis, c'eſt en ſe laiſſant crucifier, qu'il prétend venir à bout de tous ſes deſſeins. *Oportuit Chriſtum pati, & ita intrare in gloriam ſuam.* Ne ſoïez point troublez, mes diſciples; du peu de fruit que j'ai fait juſqu'ici par mes prédications, & par mes miracles; les choſes n'iront pas toûjours avec tant de lenteur? Aïez un peu de patience, il me reſte un moïen ſeûr & infallible, pour attirer à moi tous les hommes. Quel eſt donc ce moïen, c'eſt ma Mort? *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipſum.* En effet juſqu'à la mort du Fils de Dieu, les Prêtres & les Phariſiens s'étoient oppoſez avec ſuccés au progrés de la nouvelle doctrine. Mais le maître eſt-il crucifié? C'eſt un torrent qui s'enfle tout d'un coup, qui emporte toutes les digues, qui ſe répand avec impetuoſité, & qui inonde toute la terre. Il eſt donc vrai que la mort a donné la naiſſance à la religion chrêtienne voulez vous voir comment elle lui a donné accroiſſement.

Cette Religion n'a pas plûtôt paru dãs le monde, que le monde entier s'eſt élevé contre elle pour la détruire. On a crié de toutes parts comme au feu, on a fait couler par tout des fleuves de ſang pour étouffer cette étincelle, qui venoit comme de ſortir des cendres de JESUS-CHRIST. Le feu n'a pas laiſſé de s'allarmer aux quatre coins de la terre. Saint Auguſtin comte juſqu'à quatorze grandes perſecutions dans les deux premiers ſiécles de l'Egliſe. Elle en a ſouffert une de la part des Iuifs, dix ſous les Empereurs de Rome, une ſous Iulien l'Apoſtat, une autre ſous Valens, & la derniere dans la Perſe ſous le Roi Sapor. C'eſt-à-dire que durant plus de deux cens ans, quiconque vouloit embraſſer la foi de JESUS-CHRIST, devoit ſe réſoudre à perdre les biens, les emplois, les honneurs, la liberté, & même la vie. Tous les Apôtres, les premiers diſciples du Sauveur furent d'abord emportez par cette tempête; ils moururent tous en diverſes parties du monde. La Religion dont ils étoient comme les colomnes, ſelon toutes les apparences, devoit expirer avec eux. Toutefois la tirannie n'eſt pas encore ſatisfaite; Aprés avoir tué les Paſteurs, on ſe jette avec furie ſur le troupeau, on n'a égar ni à la qualité des perſonnes, ni à leur ſexe, ni à leur âge. Les Gouverneurs de Provinces, les juges particuliers de toutes les villes ont des ordres ſi exprez, & ſi preſſans, qu'ils n'oſeroient pardonner même à leurs enfans, ni à leurs femmes. Toutes les priſons ſont pleines de nouveaux baptizez. On ne voit qu'échaffauts dans toutes les places publiques, on les immole par centaines & par milliers, toute la terre

eſt comme noïée dans leur ſang ; en voila juſqu'à treize millions qu'on a fait mourir pour la méme cauſe. Quel effet a produit un ſi grand carnage! *Quo plus ſanguinis effuſum eſt, hoc magis ac magis efflоruit multitudo fidelium.* Plus la perſecution eſt violente, plus l'Egliſe s'étend & ſe multiplie : bien-loin de fuïr la mort on y court de toutes parts, les enfans ſe dérobent du ſein de leurs méres, les méres y portent elles-mêmes leurs enfans; on diroit que les ſupplices inventez pour pervertir les fidelles, ſont pour les idolatres un attrait au chriſtianiſme ; on veut être Chrétien pour être déchiré, pour être brûlé, pour mourir avec les Chrétiens. Ce n'eſt point ni par la vertu de la parole divine, ni par l'éclat des miracles que la religion ſe répand, c'eſt par la mort de ceux qui l'embraſſent. La ſeule veûë d'un Martir ſouffrant, convertit plus de païens, que ne feroit la prédication d'un Apôtre confirmée par la réſurrection d'un mort.

Meſſieurs, cela alla ſi avant, & nos propres ennemis en furent ſi convaincus, que pour arreſter les converſions innombrables qui ſe faiſoient en ces rencontres, les tirans furent ſouvent contraints de donner des bornes à leur cruauté, d'abbreger les ſupplices, ou même d'en ôter la veûë au peuple, & tout cela ne pouvant encore empécher que le nombre des adorateurs de JESUS-CHRIST ne s'accruſt à meſure qu'on le diminuoit. Il fallut enfin ceder le champ de bataille, & faire ceſſer ces cruelles perſecutions : Que faiſons nous, ſe dirent-ils enfin à eux-mêmes, au rapport de Saint Auguſtin ? Que faiſons nous? Eſt ce que nous prétendons

depeupler tout l'univers ? Ne voïons nous pas qu'il faudra détruire tout le genre humain, ſi nous voulons abolir le nom de JESUS ? Ne voïons nous pas, que plus nous ſacrifions de ſes ſectateurs, plus il en renaît comme de leurs cendres ? *Nos occiſuri ſumus genus humanum, tot millia hominum qui credunt in hoc nomine ſi occiderimus ; nullus pene in terra remanebit.*

Quel miracle, Chrêtienne Compagnie, un petit grain qu'on vient de ſemer n'a pas plûtôt germé ſur la terre, que ce germe eſt aſſailli par les vents, par la grelle, par la gelée, & il ne laiſſe pas de croître, de pouſſer un tronc & des branches, de ſe couvrir de feuilles, & de ſe charger de fruits. A peine ce nouvel arbre eſt-il formé, qu'on met la coignée à la racine, qu'on le taille, qu'on le coupe de toutes pars, on y applique le feu, on allume tout au tour un bûcher capable de conſumer une forez toute entiére, & cét arbre ne laiſſe pas de ſubſiſter, que dis-je, il ſubſiſte, il ſe fortifie ſous les grands coups qu'on lui donne, il ſe nourrit dans ce feu, dans cét incendie, il y croît de telle ſorte, qu'en peu de tems il peut donner retraitte à tous les oiſeaux du ciel, & couvrir toute la terre de ſon ombre. Les Tirans ont peri mal-heureuſement, les Empereurs ſont morts, les Empires-mêmes ſont tombez, nul ſoin, nulle force ne les en a pû garantir ; & l'Egliſe qu'ils ont ſi cruellement perſecutée, à la ruine de laquelle ils ont travaillé avec tant d'ardeur durant tant d'années ; L'Egliſe, dis-je, fleurit au milieu de tant de ruines, elle triomphe & triomphera éternellement.

Courage donc, Chrêtiens Auditeurs, nous n'en pouvons pas douter, nous ſommes dans la bonne voïe, marchons avec confiance, faiſons généreuſement tout ce que l'on nous ordonne. Ne craignons point de perdre le fruit de nos peines, le Dieu que nous ſervons eſt le veritable Dieu, il ſaura bien nous récompenſer. Il faut beaucoup prier, beaucoup jeûner dans nôtre religion, c'eſt quelque choſe de bien dur que de confeſſer ſes pechez, de pardonner à ſon ennemi, de fuïr les occaſions, de domter la chair par la penitence, il eſt difficile d'être chaſte juſques dans le cœur & dans la penſée, mais auſſi quelle conſolation de penſer qu'on nous tient compte de tout cela, que nous avons un grand maître, un maître liberal & magnifique, qui n'oublie rien, & qui rend le centuple de tout ce qu'on abandonne pour ſon amour : *Beatus populus cujus eſt Dominus Deus ejus* ; Heureuſe la nation qui a pour Dieu le Seigneur de toutes choſes.

Pauvres infidelles, qui que vous ſoïez, qui n'êtes pas dans la bergerie de Jesus-Christ, vous avez beau multiplier vos jeûnes & vos aumônes, quelque reglée, quelque auſtere même que ſoit vôtre vie, quelque violence que vous vous faſſiez, ſoit pour éviter le mal, ſoit pour pratiquer le bien, ce ſont toutes peines perduës pour vous, tout ſerment retranché du ſep ne ſauroit vous donner de bon fruit, il n'eſt bon qu'à étre coupé & mis au feu. Mon Dieu, que nous vous ſommes obligez de nous avoir fait naître, ou de nous avoir ramené dans vôtre Egliſe. Non ſans doute, nous ne vous en remercions ni aſſez ſouvent, ni avec

aſſez de tendreſſe. Tout ce qu'il y a à craindre pour nous, c'eſt que nous ne ſoïons infidelles au milieu du chriſtianiſme ; pour être fidelle il ne ſuffit pas de croire, il faut que nôtre foi ſoit ferme, qu'elle ſoit, pour ainſi dire, univerſelle ; qu'elle embraſſe tout ce qui nous eſt ordonné de croire. Il y en a pluſieurs, même parmi les Chrêtiens, dont la foi eſt chancellante, qui ne croïent qu'à-demi, qui doutent, qui font même gloire de douter, qui oſent publier & ſoûtenir les vaines raiſons qu'ils croïent avoir d'être incredules ; gens, pour la plûpart peu ſavans, & ſi je ne trompe fort corrompus, qu'il eſt par conſequent difficile de convertir, parce qu'ils n'ont pas aſſez de lumiéres pour appercevoir leurs erreurs, & qu'ils ont trop d'intereſt à cauſe de leur mauvaiſe vie, à les prendre pour des veritez. Mais certainement il faut être bien mal établi dans la foi, pour être ébranlé ou par les ſentimens, ou par les diſcours de ces ſortes de perſonnes.

Ie ſuis bien mal-heureux ſi le témoignage d'un tel homme, & d'un homme peu reglé dans ſes mœurs, peu verſé dans la ſience des choſes divines, balance dans mon eſprit l'autorité des Athanaſes, des Cipriens, des Criſoſtômes, des Baſiles, des Jerômes, des Auguſtins, des Ambroiſes, des Gregoires, des Cirilles, des Epiphanes, ſi l'incredulité d'un débauché fait ſur moi plus d'impreſſion que la foi de tant de Martirs, de tant de Docteurs, de tant de peuples & de tant de ſiécles. Il y en a d'autres en qui la foi eſt ferme, mais ſterile, qui menent une vie de païen au milieu de l'Egliſe, qui ſe dannent avec des lumiéres qui pourroient ſauver un peuple entier d'idolatres : *Qui dicit ſe*

noſcere Deum, & mandata ejus non cuſtodit, mendax eſt, dit Saint Iean ; Celui qui dit qu'il connoît, qu'il adore le vrai Dieu, & qui ne garde pas ſes commandemens, ou il vous trompe, ou il ſe trompe lui-méme. Que vous ſervira vôtre foi ? Chrêtiens Auditeurs, Que vous ſervira-t-elle au jour des vengeances, ſi ce n'eſt à vous condanner ? Qu'aurez-vous à répondre à vôtre juge, quand d'un côté il vous fera voir ce que vous avez crû, & de l'autre comment vous avez vécu : Vous eſperez peut-étre que la fermeté de vôtre foi couvrira les deſordres de vôtre vie ; mais le contraire arrivera, les déreglemens de vôtre vie découvriront la foibleſſe de vôtre foi. Vous avez crû qu'il y avoit un Enfer, cependant vous n'avez pas daigné faire penitençe de vos pechez. Si les Infidelles avoient été dans cette croiance, ils ſe ſeroient couvers de cendres & révêtus de cilice : *In cinere & cilicio pœnitentiam egiſſent.* Vous avez crû que IESUS-CHRIST étoit vôtre Dieu, & vous l'avez crucifié en vos fréres que vous avez haï, que vous avez affligez, que vous avez dépouïllez, que vous avez deshonnorez. Vous l'avez crucifié en vous par vos ſacrileges, & par vos impuretez, par la profanation de ſon corps, & par la proſtitution du vôtre. Si les Iuifs avoient eû la méme penſée du Sauveur du monde, ils ne l'auroient jamais crucifié : *Si cognoviſſent, nunquam Dominum gloriæ crucifixiſſent.* C'eſt-pour quoi ils auront quelque excuſe au jour du jugement, au lieu que vous n'en aurez aucune. Vous ſerés condanné par ceux-la-méme qui ont condanné le Fils de Dieu.

Enfin il eſt des Chrêtiens, dont la foi eſt comme bornée, leſquels ne croïent pas également toutes les veritez que l'Evangile nous enſeigne. Ce deſordre eſt encore plus-univerſel que les deux précedens, & il eſt certain qu'il ne peut ſubſiſter avec la veritable foi catolique, qui demande une égalle ſoûmiſſion d'eſprit pour tous les points qu'elle propoſe. Savez-vous bien, Chrêtiens Auditeurs, que JESUS-CHRIST eſt dans les pauvres, que c'eſt l'honnorer que de les honnorer, qu'on le ſoûlage en les ſoûlageant ; en un mot, qu'il met ſur ſon compte tout le bien & tout le mal que vous leurs ferez ? Cela eſt auſſi vrai qu'il eſt vrai que le Corps de JESUS-CHRIST eſt dans le Saint Sacrement de l'autel, mais vous ne le croïez pas également, il eſt aiſé de vous en convaincre. Vous croïez que JESUS-CHRIST eſt au Saint Sacrement, j'en ſuis témoin, cette aſſiduité à lui venir faire vôtre court, cette poſture humiliante, en laquelle vous aſſiſtez à la Meſſe, cette modeſtie, ce reſpect, cette ferveur avec laquelle je vous vois approcher de la ſainte table, ne me permettent pas d'en douter. Si vous croïez qu'il eſt dans les pauvres, vous en uſeriez à peu-prés de la même maniére à leur égar, vous les honoreriez, vous auriez du reſpect pour leurs perſonnes, pour leur pauvreté-même, du moins, vous ne les mépriſeriez pas, vous auriez de l'empreſſement à les viſiter & à les ſervir. Le Sauveur a dit que c'eſt être heureux que d'être perſecuté, que de vivre dans l'affliction & dans les larmes : Que ceux qui joüiſſent des biens & des plaiſirs de la vie, quoi-qu'ils en penſent, ſont effectivement mal-heureux & dignes de

compaſſion. Cela eſt auſſi vrai, comme il eſt vrai que MARIE eſt Mére de Dieu, qu'il y a un Dieu en trois perſonnes.

Mais helas ! qu'il s'en faut bien que vous n'en ſoïez égallement perſuadez, ſi vous le croïez on ne vous verroit pas ſi abbatus dans l'affliction, ſi deſolez dans la pauvreté, vos diſcours, vos actions, vôtre empreſſement à amaſſer du bien, vôtre paſſion pour tous les plaiſirs, pour tout ce qui eſt ou agréable, ou commode à la nature, ne fait que trop voir que vous étes perſuadez du contraire, cependant c'eſt là un article de nôtre foi. *Domine adauge nobis fidem :* Seigneur aumentez en nous la foi, fortifiez-la contre la foibleſſe de nôtre eſprit, fortifiez-la contre les fauſſes raiſons des incredules : fortifiez-la, Seigneur, contre l'orgueïl & la préſomption des libertins. Ne permettez pas que nous héſitions jamais à croire tout ce que vous avez revelé à vôtre Egliſe, puis que le moindre doute contre un ſeul point, nous rend infidelles, nous égalle aux heretiques. *Adauge nobis fidem* ; Vivifiez cette foi, & la rendez capable de produire des fruits dignes d'elle. Que me ſert-il de croire que la foi eſt morte ſans les œuvres, ſi je negligе de faire les œuvres d'une foi vive, & animée par vôtre amour ? *Adauge nobis fidem* ; Etendez cette foi, afin qu'elle embraſſe avec ardeur non-ſeulement les veritez qui humilient l'eſprit, mais encore celles qui purifient le cœur ; celles qui combattent les paſſions, qui ſont contraires aux jugemens que font les hommes des biens, des honneurs, & des plaiſirs de la terre. Enfin, Seigneur, donnez-nous une foi parfaitte, afin qu'elle allume

en nous cette parfaitte charité, qui eſt le caractere d'un parfait Chrêtien. Afin qu'aïant crû parfaittement en vous, que vous aïant parfaittement aimé en cette vie, nous vous voïons, & nous vous aimions éternellement en l'autre. Au Nom du Pére, & du Fils, & du Saint Eſprit.

SERMON

SERMON LXIV.

POUR

LE TROISIE'ME DIMANCHE DE L'ADVENT:

FAIT A L'OCCASION DE l'abjuration du Calvinisme par une personne de qualité & toute sa famille.

Miserunt Judæi ab Jerosolimis Sacerdotes & Levitas ad Joannem, ut interrogarent eum. Tu quis es ?

Les Iuifs envoïerent des Prêtres & des Levites à Saint Iean, pour lui faire cette demande. Qui êtes vous ? S. Jean. c. 1.

Dieu attend une trés-haute perfection de ceux qui portent le nom de Chrêtien, ils doivent aussi s'attendre à de trés-grands châtimens, s'ils n'en ont que le nom.

DAns l'Evangile qu'on leut à la Messe Dimanche dernier, nous remarquames que Saint Jean-Baptiste envoïoit ses Disciples à Je-

sus-Christ, pour ſavoir de lui-même ce qu'il étoit, & s'il vouloit être reconnu pour le Meſſie. Dans l'Evangile d'aujourd'hui je trouve qu'on vient à Saint Jean de la part de la Sinagogue, qu'on le prie de ſe déclarer lui-même. Le Sauveur du monde répondit à cette demande, par des actions ſi extraordinaires & ſi divines, qu'il ne pouvoit reſter aucun doute à ceux qui l'interrogeoient : Allez, dit-il, à ces deux Diſciples, retournez à vôtre maître, & pour toute réponſe faites lui le recit des choſes dont vous avez étes témoins. Les aveugles voïent, les boiteux marchent, les lepreux ſont gueris, les morts reſſuſcitent, on préche les pauvres ; *Cœci vident, claudi ambulant, leproſi mundantur, mortui reſurgunt, pauperes evangeliſantur.* Saint Jean au contraire pour ſatisfaire au deſir des Prêtres, dit qu'il n'eſt autre choſe qu'une voix qui crie dans le deſert ; *Ego vox clamantis in deſerto.* Pour nous accommoder à la céremonie qui nous avoit attiré dans ce Saint lieu, nous répondîmes la derniere fois de la part de Jesus-Christ aux doutes que les Chrêtiens de ce ſiécle pourroient avoir contre ſa Divinité, & s'il vous en ſouvient, Meſſieurs, ce fut par des œuvres que nous répondîmes, ce fut par le chef-d'œuvre du Fils de Dieu ; que ſi aujourd'hui l'on s'adreſſe à nous, & qu'on nous oblige de nous definir nous-mêmes, de dire ce que nous ſommes. *Tu quis es ?* Quelle ſorte de réponſe aurons nous à faire? Si le nom de Chrêtien n'eſt autre choſe qu'un nom, qu'une parole qui ne ſignifie rien, qui ne ſuppoſe rien de réel, je puis dire que je ſuis Chrêtien ; ſi l'on me demande des œuvres, & que cette

qualité que je m'attribuë en demande effectivement : Si être Chrêtien, c'eſt ſuivre les exemples de JESUS-CHRIST, ſi c'eſt vivre ſelon les maximes de l'Evangile, je ne ſuis qu'une ombre, qu'un fantôme de Chrêtien, je ne ſuis qu'un Chrêtien de nom. Mais ſeroit il bien poſſible, Chrêtienne Compagnie, que le nom de Chrêtien, ce nom ſi ſaint, ſi venérable autrefois aux ennemis même du Chriſtianiſme, ſi terrible aux démons & à leurs impies adorateurs, ne fuſt qu'un nom vuide, qu'un vain titre, qui n'impoſaſt nulle obligation à ceux qui le portent ; c'eſt un point que j'ai deſſein d'examiner en cette occaſion, aprés avoir montré que le Chriſtianiſme eſt la veritable religion ; il eſt, ce me ſemble, aſſez à propos de voir quel eſt le veritable Chriſtianiſme. Demandons au Saint Eſprit qu'il nous daigne inſpirer des penſées dignes d'un ſi grand ſujet, & pour les obtenir emploïons l'interceſſion de nôtre Mére. *Ave Maria.*

Ce fut une erreur, qui s'élevaſt dans l'Egliſe dez la naiſſance de l'Egliſe-même, que quelque déreglée que fuſt la vie, pour être ſauvé il ſuffiſoit d'être Chrêtien. Les Nicolaïtes & les Diſciples de Simon le Magicien furent les premiers qui oſerent ſe déclarer pour ce dogme impie, & ſoit que depuis ce tems-là il euſt toûjours eû des partiſans juſqu'au ſiécle de Saint Auguſtin, ou qu'alors il fuſt réveillé par de nouveaux héretiques ; ce Pére le refuta par un livre exprés que nous avons parmi ſes autres ouvrages, & qui porte pour titre de la foi & des bonnes œuvres.

Je ne ſai s'il y eût jamais d'hereſie moins plauſible que celle-là ; car quelle apparence que le Fils

du Pére éternel fuſt venu parmi les hommes pour les porter au relâchement, & pour les entretenir dans leur deſordre ſous eſperance d'impunité. Donc la nouvelle loi, bien-loin d'impoſer de nouvelles obligations, diſpenſeroit des obligations les plus-anciennes, les plus-naturelles ? Il ſuffiroit de ne rien faire pour être Chrêtien, il ſuffiroit méme d'être Chrêtien pour avoir la liberté de tout faire ? On eſt trop éclairé en ce ſiécle pour ſe laiſſer ſurprendre à une doctrine qui autoriſe ſi viſiblement le libertinage ; mais, mon Dieu, la maniére dont nous vivons n'autoriſe-t-elle point en quelque ſorte cette pernicieuſe doctrine ? Nos ſentimens ſont conformes à la verité, le Seigneur en ſoit loûé éternellement ; mais ne pourroit-on point tirer de nôtre conduite des conſéquences fort oppoſées à nos ſentimens ? Je m'en vais vous montrer, Chrêtiens Auditeurs, que bien-loin qu'un homme qui fait profeſſion du Chriſtianiſme, puiſſe ou ſe diſpenſer de faire le bien, ou prétendre de faire le mal impunement, cette religion au contraire l'engage à une trés-haute ſainteté, & l'expoſe à de trés-grands châtimens pour ſa negligence ; ce ſera dans le premier poinct, que je vous montrerai ce que Dieu attend de ceux qui ont le nom de Chrétien ; & dans le ſecond, ce que doivent attendre de Dieu ceux qui n'en ont que le nom ; ce ſera le ſujet de ce diſcours.

On demande dans l'école, ſavoir ſi le Verbe Eternel ſe ſeroit fait homme, quand même Adam n'auroit pas peché. Il y a des Docteurs qui diſent que ouï, il y a même des Péres qui ſont de ce entiment, & je vous avoûë que je me ſens extré-

ment porté à le croire. Car enfin je ne ſaurois me perſuader que le Seigneur euſt voulu priver l'homme innocent de la plus-grande de toutes les graces, ni ſe priver lui-même de la plus-grande gloire qu'il pouvoit avoir hors de lui-même : Quoi-qu'il en ſoit, il eſt certain que la rédemption des pecheurs n'a pas été le ſeul motif de l'Incarnation du Verbe. Il s'eſt fait homme pour montrer aux hommes le chemin de la ſainteté, il s'eſt fait homme, dit Saint Auguſtin, pour rendre viſible aux hommes la regle de toute vertu, qui eſt Dieu-même. Saint Paul dit que le Fils de Dieu s'eſt révêtu de nôtre chair, pour ſe former de veritables adorateurs, pour ſe faire une Egliſe qui lui fiſt plus d'honneur que la Sinagogue, qui fuſt exemte de toute tâche, à qui on ne puſt pas reprocher le moindre défaut : *Ut exhiberet ſibi gloriaſam Eccleſiam non habentem maculam neque rugam.* Son intention a été de ſe choiſir un peuple qui le conſolaſt de l'ingratitude du peuple Iuif, un peuple qui puſt aimer ſans réſerve, qui fiſt profeſſion de toutes ſortes de vertus. C'eſt le même Saint Paul qui nous en aſſeûre ; *Ut mundaret ſibi populum acceptabilem, ſectatorem bonorum operum.* Or ce nouveau peuple, ce peuple qui doit être l'objet des complaiſances de Dieu, qui doit être ſa gloire, ſa couronne, toute ſa joïe, ce ſont les Chrêtiens. Non-ſeulement il s'eſt fait homme en partie pour former ce peuple, mais c'eſt uniquement pour cela qu'il a fait & qu'il a ſouffert tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a ſouffert étant homme : C'eſt pour faire des Chrétiens qu'il eſt né pauvre & dans une étable, qu'il a mené une vie fort retirée,

qu'il l'a paſſée toute entiére en veilles, en jeûnes, en priéres ; c'eſt dans cette veûë qu'il a préché, qu'il a fait un million de miracles, qu'il s'eſt expoſé aux perſecutions, qu'il a ſouffert des perfidies, des outrages, des confuſions horribles, des cruels ſupplices, une mort ignominieuſe. Rien de tout cela n'étoit néceſſaire pour effacer le peché originel, un ſoûpir, une larme pouvoit ſuffire. Mais croirez-vous bien qu'aprés tout cela le Chrétien qu'il meditoit n'étoit encore qu'ébauché, pour lui donner toute ſa perfection il a fallu non-ſeulement que Iesus-Christ ſoit réſuſcité, mais que remontant au ciel il ait laiſſé ſur la terre des bains de ſon propre ſang pour laver cét homme, qu'il y ſoit demeuré lui-méme pour le nourrir de ſa propre chair, qu'il ait envoïé le Saint Eſprit pour s'unir à lui, pour lui ſervir comme d'ame, pour rendre toutes ſes actions ſurnaturelles, pour le rendre lui-même tout divin : *Ut mandaret ſibi populum acceptabilem ſectatorem bonorum operum.*

Lors qu'aprés ces réflexions je jette les yeux ſur la plûpart des perſonnes qui compoſent aujourd'hui le Chriſtianiſme ; helas, dis je, en moi-méme, eſt-il poſſible que ce ſoit-là cette nation choiſie, la gloire du Verbe Incarné, ſon chef d'œuvre, le fruit de ſes ſouffrances, l'objet de tant de ſoins, & de tant d'empreſſemens ? Quoi pour faire un Chrétien, un Dieu eſt deſcendu du ciel, il s'eſt humilié, il s'eſt anéanti, il a ſouffert, il eſt mort, & ce Chrétien n'eſt autre choſe qu'un avare, qu'un joûëur, qu'un emporté, qu'un homme de plaiſir & de bonne chere, qui de tems en tems vient bailler, vient s'ennuïer, vient peut-être cauſer & nous

ſcandaliſer à l'Egliſe. Pour faire d'un homme ordinaire un homme Chrétien, il faut que Iesus-Christ lui donne une nouvelle naiſſance au Baptéme, qu'il l'adopte pour ſon frére, qu'il le lave dans ſon ſang, qu'il lui ſoufle non plus un ſoufle de vie comme à la création, mais ſon eſprit ſaint & vivifiant, il faut que pour conſerver ce chrétien il laiſſe dans ſon Egliſe des tréſors inépuiſables de mérites, des ſources éternelles de graces, un ſacrifice immortel, des Sacremens, qu'il établiſſe des Prélats, des Docteurs, des Prétres, des cérémonies, des priéres continuelles, & tout le Chriſtianiſme ſe reduira à faire le ſigne de la Croix, & à porter un Chapellet à la poche. Pour tout le reſte il n'y aura aucune difference entre un Chrétien & un Iuif, entre un Chrétien & un Idolatre, ni plus de modeſtie dans les habits, ni plus de frugalité dans les repas, ni plus de réſerve dans les paroles, ni plus d'amour pour Dieu, ni moins d'attache pour les biens, pour les plaiſirs de la vie ? N'eſt-il pas vrai, Meſſieurs, que ce ſeroit une choſe ridicule, une choſe indigne de la grandeur de nôtre Dieu. Que lui qui n'a dit qu'une parole pour faire le ciel & la terre, pour créer l'homme & méme les Anges, que Dieu, dis je, euſt fait de ſi grands frais pour faire un Chrétien de cette ſorte.

Qu'a-t-il donc prétendu faire en faiſant des Chrétiens ? il eſt aiſé de le voir par la loi qu'il leur a donnée : Car il eſt tout viſible qu'il attend du Chrétien l'obſervation de la loi Chrétienne, puis qu'étre Chrétien, & faire profeſſion d'obſerver cette loi c'eſt la méme choſe. Cette loi, Meſſieurs, c'eſt une loi ſainte ; *Lex Domini immaculata con-*

vertens animas. David le diſoit de la loi écrite, nous avons bien plus de ſujet de le dire de la loi de grace, puis que celle-ci a retranché tout ce que l'indulgence de Moïſe avoit accordé à la foibleſſe & à la dureté des Iuifs : Saint Auguſtin dit, que rien ne l'a ſi fort touché dans la Religion Chrêtienne que la pureté de ſa morale, que ſon eſprit n'a pû réſiſter aux miracles de IESUS-CHRIST, mais que ſon cœur ne s'eſt rendu qu'à la ſainteté du Chriſtianiſme. Toute la terre, & même nos plus-grands ennemis ont reconnu cette ſainteté, ils l'ont admirée, ils en ont rendu des témoignages publics, ils ont avoûé, que ſi la plus-ſainte Religion eſt la veritable Religion, celle-ci doit être préferée à toutes les autres.

Cela étant ſuppoſé que la loi Chrétienne eſt une loi vraiment ſainte, ſi nous ne ſommes pas ſaints, pouvons-nous nous flatter d'être Chrétiens? Qu'eſt-ce qu'une loi ſainte, ſi ce n'eſt une loi qui commande de vivre fort ſaintement ; & qu'eſt-ce qu'être Chrétien, ſi ce n'eſt obſerver la loi chrétienne? Dire qu'on peut faire profeſſion du Chriſtianiſme, & vivre néanmoins ſelon le monde, & ſe contenter de ne faire pas de grands pechez, & ne faire nul effort pour aquerir de grandes vertus, n'eſt-ce pas dementir tout l'univers, qui a jugé qu'il étoit impoſſible d'imaginer une loi plus-parfaitte que la loi Chrétienne, c'eſt-à-dire qui obligeaſt ſes ſectateurs à une plus-grande perfection.

Ne ſommes-nous pas bien aveugles, Chrêtiens Auditeurs, nous nous vantons nous-mémes de l'excellence de nôtre Religion, nous répro-

chons tous les jours à nos herétiques de ne s'étre ſeparez de nous, que pour ſuivre une loi plus-douce, plus-imparfaitte, plus-conforme à la corruption de la nature, & cependant nous ne pouvons pas nous perſuader que nous aïons quelque obligation de nous réformer, d'aſpirer à une grande vertu, de nous faire violence pour réſiſter aux inclinations de cette nature corrompuë ? Certainement je ne ſai ſi je me trompe, mais encore une fois, il me ſemble qu'une loi qui n'oblige à rien, n'eſt pas une loi, qu'une loi extrémement ſainte eſt celle qui oblige à étre extrémement ſaint, de méme qu'une regle auſtere, eſt celle qui engage ceux qui la ſuivent à vivre fort auſterement.

Pour éclaircir entiérement cette matiére, faiſons, s'il vous plaît, un troiſiéme pas. Il eſt certain, que Dieu attend quelque choſe de grand de tous ceux qui portent le nom de Chrétien. Il eſt certain que ce qu'il demande d'eux, c'eſt qu'ils aſpirent à une vie ſainte & parfaitte. Mais à quelle ſainteté, à quelle perfection faut-il qu'ils aſpirent ? Ie dis, Meſſieurs, que c'eſt à la ſainteté de Iesus-Christ méme? Pour prouver cette verité, il n'y auroit qu'à expliquer le mot de Chrétien, qui veut dire diſciple & imitateur de Jesus-Christ; mais Saint Paul écrivant aux Romains a parlé d'une maniére ſur ce ſujet, qui ne laiſſe point de lieu à aucun doute, il dit que tous ceux qui ſont appellez au Chriſtianiſme, ont été deſtinez à étre les images du Fils de Dieu, & dans ſon Epître aux Galates, tous ceux d'entre-vous, dit-il, qui ont reçeû le Baptéme, ſe ſont révêtus de Iesus-Christ: *Quicunque in Chriſto Baptiſati eſtis, Chriſtum in-*

duiſtis. Cette expreſſion mérite bien, ce me ſemble, d'étre remarquée.

Vous ſavez, Meſſieurs, que les mémes actions ne conviennent pas à toute ſorte d'habits, le monde tout corrompu, tout gaſté qu'il eſt, ne pouvoit s'empécher de blâmer un Religieux, qui paroîtroit au bal, à la comedie, qui iroit en maſque avec l'habit de ſon Ordre; un Prétre eſt toûjours obligé à une grande modeſtie, mais quand il eſt révêtu des habits ſacrez, le moindre regar, le moindre geſte qui n'eſt pas reglé nous choque & nous fait horreur: Un Magiſtrat, un Prince en habit de cérémonie eſt plus reſervé que quand il eſt vétu en homme privé; Il me ſemble auſſi que pour toutes perſonnes il y a certaines regles un peu plus-ſeveres à obſerver quand on eſt en dueïl: Or, Meſſieurs, dés le moment que nous ſommes entrez dans l'Egliſe de Iesus-Christ, l'habit dont nous nous ſommes révétus c'eſt Iesus-Christ-méme: Qui peut dire quelle retenuë, quelle modeſtie demande de nous un habit ſi auguſte & ſi vénerable? *Quicunque in Chriſto Baptiſati eſtis, Chriſtum induiſtis.* Saint Paul ne pouvoit, ce me ſemble, exprimer plus fortement l'obligation que nous avons tous de nous regler ſur les exemples de Iesus-Christ. Un Chartreux en prenant l'habit de S. Bruno, s'eſt obligé à vivre à peu-prés comme Saint Bruno a vécu; une fille qui porte l'habit de Sainte Téreſe, ne peut ſe diſpenſer de marcher ſur les traces de ſa ſainte Mére: Si le Sauveur du monde s'étoit habillé d'une maniére extraordinaire, ceux qui auroient eû l'honneur de porter ce méme habit, auroient eû un grand engagement à faire

une vie toute ſainte. Or S. Paul nous avertit, que le ſeul nom de Chrétien nous y engage encore plus. Ce n'eſt pas de l'habit de JESUS-CHRIST, c'eſt de IESUS-CHRIST méme, que nous ſommes révêtus ; c'eſt-à-dire, que toutes nos actions, toute nôtre conduite doit repréſenter la conduite & les actions de cét homme-Dieu : C'eſt-à-dire que nous ne pouvons rien faire de tout ce que JESUS-CHRIST n'auroit pû faire avec bien-ſeance ; En un mot, qu'il faut que nôtre vie ſoit ſi conforme à la vie de IESUS-CHRIST, qu'on puiſſe dire que c'eſt JESUS-CHRIST lui-méme qui vit en nous.

Vous me direz peut-être que c'eſt là l'idée d'un Religieux plûtôt que d'un Chêtien ordinaire. Mais non Meſſieurs, le Fils de Dieu eſt un modele pour toutes ſortes de perſonnes, c'eſt pour cela, qu'il n'a rien voulu avoir de particulier au déors, qu'il a toûjours vécu d'une maniére commune, afin qu'elle n'euſt rien, qui ne puſt être imité de tous ſes états ; Il ne s'eſt point rétiré dans le deſert dés ſon enfance comme Saint Jean, il a paſſé ſes trente premiéres années dans la maiſon de ſon péte, il y a pratiqué l'humilité & l'obéïſſance, il y a travaillé pour nous porter à fuïr l'oiſiveté, il y a donné de jour-en-jour des marques viſibles d'une vertu plus-parfaite, pour nous apprendre que nous ne devions jamais être contens de nous-mêmes mais aſpirer toûjours à une plus-grande ſainteté ; quand il a commencé à ſe produire, il ne s'eſt point habillé de peaux, il ne s'eſt couvert ni d'un ſac, ni d'un cilice, il a paru en un habit modeſte, à la verité, mais au reſte tout ſemblable à ceux qu'on portoit ordinairement, il n'a point affeté ni la réputation

de contemplatif, ni celle de grand jeûneur, ni celle d'un homme qui ſe conſume de pénitences, il a loûé Saint Jean d'avoir pris cette route ſi épineuſe, mais il ne la pas ſuivie ; Il a voulu prendre un chemin, que perſonne ne puſt s'excuſer de prendre aprés lui. C'eſt pourquoi il s'eſt contenté de faire éclatter en toutes rencontres une humilité, une douceur admirable, une charité univerſelle, un ſoin tout particulier des pauvres, beaucoup de tendreſſe pour les mal-heureux qui avoient recours à lui, un extréme deſir de faire du bien à tout le monde. Il a voulu qu'on remarquaſt en lui un grand amour pour la priére, une ſoûmiſſion profonde à la volonté de Dieu, un grand détâchement des biens, & des plaiſirs de la vie, une patience invincible dans les plus-grands maux, ſur tout une innocence ſi parfaite, un ſi grand éloignement de toutes ſortes de pechez, qu'il a défié tous ſes ennemis de pouvoir lui en reprocher un ſeul. *Quis ex vobis arguet me de peccato* ? Qui de vous peut me convaincre d'avoir peché ?

Voila vôtre Régle, Meſſieurs, c'eſt en vain que vous voudriez vous en défendre, elle a été faite tout exprés pour vous. Un Chartreux eſt obligé de ſuivre ſon fondateur dans la ſolitude, un Capucin doit embraſſer le dénument parfait que Saint François a pratiqué, mais tout Chrêtien à l'exemple de ſon bon maître, de celui dont il a l'honneur de porter le nom, doit haïr le monde & ſes profanes délices, fuïr le vice & la vanité, mépriſer les richeſſes, aimer les miſérables, aimer ſes plus-mortels ennemis, ſe nourrir, pour ainſi dire, de la priére, loûer Dieu dans l'affliction, enfin il doit

être ſi irreprochable en ſes mœurs, que la pureté de ſa vie, ſoit une preuve de la ſainteté de ſa Religion, & ferme la bouche à tous ceux qui voudroient calomnier le Chriſtianiſme.

Que ſi vous perſiſtez à me dire que l'exemple d'un Dieu eſt un exemple un peu trop fort pour des hommes, je veux bien vous donner de ſimples Chrêtiens pour modele d'une vie vraiment chrêtienne; Ces Chrêtiens ce ſont les premiers fideles, leſquels avoient été élevez dans le chriſtianiſme, par les diſciples même de IESUS-CHRIST, & qui par conſéquent n'ignoroient pas les devoirs d'une ſi ſainte profeſſion.

Je ne vous dirai point que les premiers, qui receûrent le baptême dans Jeruſalem ſe dépoüillerét d'abord de leurs biens pour les apporter aux piés des Apôtres, que quoi-que le nombre en fuſt trés-grand & compoſé de perſonnes de nations differentes, ils vivoient dans une ſi grande union qu'on auroit dit qu'ils n'avoient tous qu'un cœur, & qu'une ame; C'étoient les premiers fruits de la Croix; c'étoient les premiers jours de l'Egliſe, il ne ſe pouvoit faire, que tout ne fuſt encore dans la ferveur; mais lorſque les Apôtres eurent anoncé IESUS-CHRIST, & dans l'Europe, & dans l'Affrique, & qu'il y euſt des Chrêtiens dans toutes les villes de la Grece, dans toutes les provinces, qui dépendoient des Romains, ſavez-vous, Meſſieurs, comment c'eſt que ces chrêtiens vécûrent durant l'eſpace de deux cens ans; On n'a jamais veû des perſonnes d'une vie plus-innocente, plus-irreprochable. Si hors du tems de la perſeution on étoit accuſé de quelque crime

méme devant les juges infideles, c'étoit aſſez de dire qu'on étoit Chrêtien, pour ſe purger de tout ſoupçon. *Cernimus*, dit le grand Evêque de Sardaigne Lucifer, *cernimus hâc unâ religioſâ voce, Chriſtianus ſum, omne crimen excludi.* Si une femme étoit ſollicité par un idolâtre à offencer Dieu, pour lui faire perdre toute eſperance, de rien obtenir ni par priéres, ni par menaces, elle n'avoit qu'à lui dire qu'elle étoit Chrêtienne. La glorieuſe Sainte Blandine n'eût point d'autre réponce à faire à ceux qui la preſſoient d'être un peu plus-complaiſante pour le Tiran. *Chriſtiana ſum nihil apud nos admittitur ſceleris.* Vous-vous addreſſezmal, on ne ſait parmi nous ce que c'eſt que de faire des crimes.

Minutius Felix dans ce dialogue admirable qu'il a compoſé contre la vanité des idoles, oſe défier tous les Gentils de ſont tems, de trouver dans les priſons un ſeul chrêtien coupable de quelque autre choſe que de ſa religion. Il leur reproche leurs adulteres, & ne fait pas difficulté de dire, que les femmes Chrêtiennes ne connoiſſoient pas même de veûë les hommes, qu'il ne leur étoit pas permis d'aimer. Il oppoſe aux feſtins des infidelles, où regnoit l'intemperance, le luxe, l'impureté, il leur oppoſe, dis-je, la modeſtie & la frugalité de ceux des Chrêtiens, dont la joïe-même étoit grave & édifiante. *Convivia non tantum pudica colimus, ſed & ſobria, neque enim indulgemus epulis, aut convivium mero ducimus, ſed hilaritatem gravitate temperamus.* Ces premiers Chrêtiens s'aſſembloient quelquefois, pour ſe donner des marques mutuelles de charité, mais c'étoient des aſſemblées, où tout ſentoit ſon chriſtianiſme, d'où l'on ſortoit toûjours

plus-humain, plus-chaſte, plus-réſervé, plus-diſpoſé à s'aquiter de tous les devoirs des veritables Chrêtiens. *In quibus*, dit le grand Arnobe, *aliud auditur nihil, niſi quod humanos faciat, niſi quod mites, verecundos, caſtos, pudicos.* Il y avoit dés ce tems-là des téatres, des jeux publics, on y faiſoit des fêtes, on y donnoit des ſpectacles, où l'on voïoit éclatter toute la grandeur, & toute la magnificence des Romains, leſquels étoient encore les maîtres du monde; mais nul Chrêtien n'étoit de ces fêtes, on ne les voïoit jamais ni au téatre, ni au cirque. Tertulien dans ſon Apologetique dit qu'ils n'oſoient pas-même parler entre-eux de ces profanes divertiſſemens, qu'ils ne ſouffroient pas même qu'on leur en parla. *Nihil eſt nobis viſu, dictu, auditu cum inſania circi, cum impudicitia theatri, atrocitate arenarum, xiſti vanitate.*

Quelque recherche que leurs ennemis eûſſent faite de leur vie, ils n'ont jamais rien eû à leur reprocher, ſi ce n'eſt qu'ils ne mettoient pas de fleurs ſur leur teſte, que pour leurs habits ils n'étoient jamais de pourpre, qu'ils faiſoient cas de la pauvreté, qu'ils étoient ſauvages, qu'ils étoient ennemis des charges, & des honneurs. Voila dequoi ces pauvres aveugles leurs faiſoient des crimes, & nous avons encore les ſavantes apologies, qu'on écrivoit alors, pour répondre à de ſi glorieuſes accuſations. Ils étoient ſi fort perſuadez qu'on ne pouvoit être à Jesus Christ ſans être crucifié avec lui, qu'ils avoient horreur de cette vie molle & délicieuſe que l'on mene dans le monde. C'étoit un ſi grand éloignement de toutes ſortes de plaiſirs, que les Paiens n'en pouvant

comprendre la cauſe s'aviſerent enfin de dire que c'étoit une politique de la nouvelle religion, que comme les Chrêtiens étoient ſans ceſſe expoſez à la perſecution, & à la mort, on tâchoit de leur rendre la vie ennuieuſe, en leur retranchant tout ce qui la pouvoit faire aimer, que dé-là venoit le mépris qu'ils en faiſoient, & cette inſenſibilité qu'ils faiſoient paroître dans les ſupplices. *Sunt qui exiſtiment Chriſtianum expeditum morti genus ad hanc, obſtinationem, abdicatione voluptatum erudiri, quà facilius vitam contemnant, amputatis quaſi retinaculis ejus, ne deſiderent quam jam ſupervacuam ſibi fecerint.* Auſſi ce même pére adjoûte que leur vertu les avoit mis dans une ſi haute eſtime, parmi les infideles qu'on n'oſoit rien faire d'indecent en leur preſence, qu'on les diſtinguoit, ſans peine de tous les autres par leur modeſtie, & par la ſimplicité de leurs habits, & que dés qu'ils paroiſſoient en quelque lieu les plus-diſſolus ſe retenoient par reſpect, & ne pouvoient s'empêcher de prendre un air plus-ſerieux & plus-grave.

Voila, Meſſieurs, quels ont été durant les deux premiers ſiécles de l'Egliſe ceux qui avoient embraſſé la Religion que nous profeſſons. Mais eſt-il bien poſſible que ce ſoit la même religion, eſt-il bien poſſible que nous aïons la même foi, que nous attendions les mêmes recompenſes que ces dignes enfans des Apôtres. Dites-moi de tous ces grands éloges, que les Péres ont donné aux fidelles de leur tems, en eſt-il un ſeul, que nous puiſſions nous attribuër. Au contraire de tous les reproches que ces mêmes Péres faiſoient aux Païens, en eſt-il un ſeul qu'on ne nous puiſſe faire avec juſtice ?

Pourrions

Pourriõs-nous aujourd'hui oppoſer nos divertiſſemẽs aux divertiſſemens des Turcs, & des Indiens, & aprés leur avoir reproché les excez de leur table, & la legereté de leurs dances. Oſerions-nous bien leur propoſer pour modeles, nos bals, nos maſcarades, & nos feſtins. Croïez-vous que ſi ces premiers fideles revenoient au monde, voudroient-ils bien nous avoüer pour leurs fréres ? ne s'éloigneroient-ils point de nos ſpectacles, de nos aſſemblées avec autant de ſoin qu'ils fuïoient les jeux & les dances de leur tems ? Croïez-vous que les païens-même qui avoient pour eux tant de reſpect vouluſſent nous reconnoître pour les héritiers d'une ſi ſainte Religion ? Ne trouveroient-ils point, qu'il y a preſque autant de difference entre les Chrêtiens qu'ils ont veûs, & ceux d'aujourd'hui, qu'il y en avoit entre ces mêmes chrêtiens, & les infideles ? Et nous eſperons, que JESUS-CHRIST ne laiſſera pas de nous reconnoître, & de nous comter parmi ſes diſciples. Oüi ſans doute il nous reconnoîtra au ſaint nom de Chrêtiens que nous portons, mais voïez ce que nous devons attendre de lui pour avoir négligé de faire ce qu'il attend de ceux qui portent ce nom. C'eſt la ſeconde Partie.

Je ne ſaurois mieux vous faire comprendre ce que les mauvais Chrêtiens ont ſujet de craindre de la colere de Dieu, que par ce que les Juifs en ont déja éprouvé eux-mêmes. Il eſt vrai qu'aprés avoir été cheris au point qu'ils l'ont été durant tant de ſiécles, il eſt étrange qu'ils aïent pû devenir l'objet d'une averſion auſſi forte, & auſſi conſtante que celle que le Seigneur leur témoigne. Vous ſavez qu'il les avoit préferez à toutes les na-

tions de la terre, qu'il en avoit fait ſon peuple, qu'il ſembloit négliger le reſte du monde pour s'appliquer tout entier à les inſtruire, à les proteger, à leur donner des marques de tendreſſe. Il ne ſe contente pas de les avoir tiré de la ſervitude, de les avoir enrichi des dépoüilles des Egiptiens, de les avoir vangé de leurs ennemis par d'horribles fleaux. Il leur choiſit dans toute l'Aſie un climat doux & agréable, une terre qui coule le lait & le miel, pour y faire leur ſejour, il les y conduit par mille prodiges, il en chaſſe les habitans naturels, il ſacrifie tout ce qui s'oppoſe à l'établiſſement de ces favoris. Enſuite il établit lui-même ſa demeure parmi eux, il leur parle, il les conſeille, il les défend en toutes rencontres, & ce qui paſſe infiniment tout ce que je viens de dire, c'eſt qu'aïant à ſe faire homme, il veut que ſa mére, que ces anceſtres, que toute ſa race ſoient de cette nation, aprés avoir été long-tems comme leur Dieu particulier, il veut enfin etre leur frére. Mais dépuis qu'ils ſe ſont rendus indignes de ces graces par leur perfidie, par le mépris qu'ils ont fait de leurs lois & de la juſtice, cét amour s'eſt changé en une haine implacable & la rigueur des châtimens dont ils ſont punis, à égallé preſque la grandeur & le nombre des bien-faits dont ils avoient été prévenus.

Ie ne parle point de la cité ſainte, du carnage horrible de ſes citoïens, de l'embraſement du Temple, de la Royauté éteinte, de la Sinagogue diſſipée, du Sacerdoce aboli. Toute la terre a été lavée du ſang de IESUS-CHRIST; La lumiére de l'Evangile à pénétré dans les parties

du monde les plus reculées & les plus barbares, ſans qu'un ſeul raïon ait encore éclairé cette nation ingratte. Les voila ſans païs, ſans Prince, ſans Pontife, ſans Prophete, ſans Temple, ſans Sacrifice ? il y a déja plus de ſeize ſiécles, mépriſez, traittez par tout comme des eſclaves; rien ne les touche ? rien n'eſt capable de les réveiller. On diroit que ce Dieu, qui n'étoit autrefois que pour eux; refuſe aujourd'huy d'étre leur Dieu, qu'il les a renoncez, qui les a entiérement effacez de ſon ſouvenir, qu'il ne les ſouffre plus qu'afin qu'ils puiſſent ſervir d'exemple à tous les gentils, qui ont profité de leur diſgrace, & que c'eſt pour cela qu'ils les a diſperſez par toute la terre, comme un ſcelerat dont on met le corps en pieces pour expoſer ſes membres ſur divers chemins, & retenir ainſi tout le monde dans le devoir par la crainte d'un pareil ſupplice.

En effet Meſſieurs, une ſi grande ſeverité devroit cauſer bien de la crainte à tous les fideles, ſi Dieu égale ainſi les peines de l'ingratitude aux bien-faits qu'il a départi, à quel horrible châtimens ne doivent pas s'attendre les enfans de la Loy de grace ? Car enfin quelques favoriſez qu'aïent été les Juifs, tous les biens qu'ils ont reçeûs n'étoient que les figures des faveurs qu'on nous a faittes; qu'étoit ce que la ſervitude de Pharaon en comparaiſon du joug de l'Idolatrie, ſous lequel le Demon nous faiſoit gemir ? Le Seigneur avoit donné au Peuple d'Iſraël une colonne de nuë pour les conduire, Mais il eſt venu lui-même nous ſervir de guide; Il ouvrit les rochers pour appaiſer l'ardeur de leur ſoif, Mais

il a fait couler de ſon propre flanc les eaux Sacrées qui nous ſervent, & de bain & de breuvage ; Il les a nourri dans le deſert d'un pain qui étoit apprêté par les Anges, & il nous donne ſa propre chair à manger. Enfin il habitoit parmi eux, Mais il eſt ſur nos Autels d'une maniére bien plus ſpeciale, bien plus-amoureuſe qu'il n'étoit dans leur ſanctuaire. Non-ſeulement il eſt avec nous, mais il vient même au dedans de nous : Je ne finirois jamais ſi je voulois remarquer tous les avantages, que nous avons ſur ce Peuple bien-aimé. Mais ſi nous ſommes aſſez malheureux pour faire un mauvais uſage de tant de biens, ſi nous croïons que ce ſoit aſſez de porter le nom de fideles, pour répondre à une bonté ſi exceſſive, pouvons nous manquer d'être rejettez, de tomber dans un endurciſſement encore plus-grand que celui des Juifs.

Pauvre Angleterre ne ſerois tu point peut-être un triſte exemple de cette verité terrible. Car ſur quel Royaume le Ciel a-t il autrefois verſé plus de benedictions ? quel peuple a jamais donné des preuves d'un plus grand zéle, pour la Foi, & d'une plus grande ſoûmiſſion à l'Egliſe ? Parmi tant de grands Rois qui t'ont gouvernée, Combien en a-t-on veû, qui ont renoncé à leur couronne pour l'amour de Jesus-Christ ? Pourrois-tu bien comter les Princes & les Princeſſes, qui t'ont donné l'exemple de la Pauvreté, & de la Chaſteté Evangeliques ? I'en trouve qui ont été Vierges juſques dans le Mariage. Toutes les Villes ont donné des martyrs au Sauveur du monde ; Toutes tes Egliſes ont fourni des Prélats

d'une vie Sainte & Apoſtolique. Le nombre de tes Religieux a preſque égalé celuy de ſes autres habitans ; Tu n'étois preſque plus qu'un grand Monaſtére tant tes Sujets étoient empreſſez, les uns à donner leurs biens, pour fonder des Maiſons Religieuſes ; les autres à quitter tout pour s'y renfermer. Ie ne parlerai point des honneurs que la Reine des Anges a reçeûs des anciens Anglois ; je ne te ferai point reſſouvenir qu'ils étoient ſi devoûëz à cette bonne mére, qu'on t'appelloit pour cela le dot & le partage de Marie. On ſait que tu fus la premiére qui leva l'étendart pour la défence de la Conception Immaculée, que ce fut à toi que la Sainte Vierge fit preſent de ce Scapulaire miraculeux, que toute la Chrêtienté révere, & qui ſert comme d'un bouclier impénétrable à tous ceux qui ont l'avantage de le porter : Il ſuffit de dire que ta Foi n'a pû ſe contenir dans les bornes que l'Occean ſembloit lui preſcrire ; elle s'eſt répanduë au de-là des mers, il y a des Roïaumes entiers, qui te reconnoiſſent pour leur mere en Iesus-Christ, que tes enfans ont gagnez à l'Egliſe Catolique.

Ie conviens, Meſſieurs, que c'eſt par un effet de la fragilité & de l'inconſtance des hommes qu'on a d'abord relâché quelque choſe d'une ſi grande ferveur ; qu'on s'eſt laiſſé corrompre inſenſiblement par l'abondance, que le commerce a apporté l'avarice & la volupté avec l'Or & l'Argent des Païs voiſins. Mais n'eſt-ce pas un effet de la colere de Dieu irrité par ce relâchement, par cette vie molle & voluptueuſe que ces tenébres épaiſſes qui nous environnent, que

cette effroyable confuſion qui s'eſt jettée dans nôtre créance, cette diverſité de maximes, de ſentimens, de préceptes qui partage non-ſeulement les Villes & les Provinces, mais juſqu'aux familles des particuliers; En un mot cette multitude de ſectes, qui fait que chacun doute de la ſienne, qu'il s'en défie, qu'il ne ſait à quoi s'en tenir, qui fait que la plûpart ont peu de Religion, que pluſieurs n'en ont point du tout. Ie n'attaque icy perſonne, mais s'il eſt vrai qu'il n'y a qu'une voïe pour aller au Ciel, tandis que chacun s'ouvrira à ſoi-même un chemin different de celui des autres, n'eſt-il pas viſible que la plûpart s'égareront, & ſe perdront ſans reſſource? Mon Dieu quand ſera-ce que vôtre juſtice ſera ſatisfaitte? Quand ſera-ce que vous ferés ceſſer un ſi grand fleau? Se peut-il faire que vous voïez perir tant d'ames ſans en être emeû? Parquoy eſt-ce que nous pourrons enfin vous appaiſer & vous obliger à nous réünir tous dans une meſme Bergerie, comme nous avons été durant l'eſpace de treize ou quatorze ſiécles.

Mais ſi Dieu exerce une ſi grande rigueur ſur des nations entieres, quoi-que ces ſortes de châtimens enveloppent toûjours beaucoup d'innocens avec les coupables: Il ne faut pas douter, Meſſieurs, que trés-ſouvent il n'en uſe de même à l'égar des particuliers. Pleut-à-Dieu que le monde, je dis même le plus-chrêtien, le plus-catolique ne fuſt pas rempli de ces perſonnes, que le Seigneur a delaiſſées, qu'il a endurcies pour les punir de leur tiédeur. Helas on en trouve tous les jours, & il n'eſt pas trop mal-aiſé de les reconnoître. Vous

voïez des gens qui n'ont plus ni goût, ni ſentiment pour les choſes ſaintes, pour tout ce qui regarde le ſalut. On a beau les prêcher, leur parler & de la mort & de l'autre vie, il ſemble qu'ils n'y comprennent rien, que c'eſt un langage qu'ils n'entendent pas : à voir le peu d'application avec quoi ils vous écoutent, combien ils entrent peu dans ce qu'on leur dit, avec quelle indifference ils vous répondent, on s'apperçoit aiſement de la malediction de Dieu.

Toutes les marques que nous avons pour juger qu'un homme a l'eſprit bouché, qu'il n'a nulle ouverture pour une ſience, qu'il n'y eſt point propre, qu'il s'y addonneroit inutilement ; toutes ces marques, dis-je, ſe trouvent en ces perſonnes à l'égar de la pieté. Et pour faire voir que la plûpart de ceux qui ne vivent pas en vrais Chrêtiens, ſont déja dans ce delaiſſement funeſte, c'eſt qu'on en voit fort peu qui changent de vie, & qui profitent de la parole de Dieu. Un Miſſionaire qui vit parmi les Chinois & les Indiens, comte par cent & par mille les idolâtres qu'il convertit à la foi, tandis qu'un Prédicateur qui préche en Europe à des Catoliques relâchez, s'eſtime heureux ſi dans toute une année il en a pû porter un ſeul à une veritable penitence. Cela me fait reſſouvenir de la penſée de Saint Auguſtin, lequel applique aux mauvais Chrêtiens une comparaiſon que le Prophete Ezechiel n'avoit faite que pour les Iuifs. Les Gentils, dit ce Saint Pére, ſont comme le bois des arbres ſteriles, lequel étant coupé, peut encore être poli, être mis en œuvre & ſervir à mille uſages, mais un Chrêtien tiéde, un Chrêtien qui s'eſt ſeparé de Iesus-Christ,

pour s'addonner à une vie mondaine, eſt ſemblable au bois de la vigne, lequel étant retranché du ſep n'eſt bon à rien, ſi ce n'eſt à mettre au feu.

Voila de quelle maniére le Seigneur punit dés cette vie ceux qui ſe contentent de porter le nom de Chrêtien, ſans ſe mettre en peine de s'aquitter des obligations qu'il impoſe, il leur ôte le talent qu'ils ne veulent pas faire profiter, il les aveugle, il les abandonne, il les rend inſenſibles à toutes choſes, & devient lui-même inſenſible à leur malheur. Si ces gens-là faiſoient un peu de réflexion à cét état d'inſenſibilité où ils ſe trouvent, quelle ſeroit ou leur fraïeur, ou même leur deſeſpoir, mais ils ne ſeroient pas aveugles, s'ils étoient capables de ces veûës, leur mal heur eſt d'être délaiſſez de Dieu, & de ne le connoître pas.

Il ne faut pas demander ſi des perſonnes, qui dés ce monde ici ont été punies de la ſorte, ſeront encore punies éternellement en l'autre vie. Ouï cette premiere peine conduit naturellement à la ſeconde. Tout Chrêtiens qu'ils ſont, quoi-qu'ils ſoient marquez du ſang de l'Agneau, & du caractere des enfans, ils ne laiſſeront pas d'aller en enfer. Mais quelle place, Dieu Eternel, leur eſt reſervée en cette horrible demeure! les Idolâtres, les Iuifs, ceux qui ſont ſeparez de la veritable Egliſe, tout cela ſouffrira dans les enfers, mais peu ſans doute, & trés-peu en comparaiſon d'un Chrêtien. Tous ces infidelles ont failli ou ſans grace, ou ſans ſacrement, ou méme ſans connoiſſance, au lieu qu'un Chrêtien ne ſauroit pecher qu'il ne faſſe outrage à l'eſprit-même de la grace qui eſt en lui, qu'il ne profane le Sacrement de ſon adoption di-

vine, qu'il ne foule aux piés, qu'il ne crucifie celui dont il connoît, dont il confeſſe, dont il publie la divinité. Le ſerviteur qui aura ſeû la volonté de ſon maître, & qui l'aura négligée ſera battu rudement, dit Jésus-Christ, *Vapulabit multis*, mais qui l'a mieux connuë que nous cette divine volonté, nous, dis-je, qui ne faiſons jamais de faute que nôtre conſcience ne nous l'a reproche incontinent, que nous ne nous en accuſions nous-mêmes, quoique nous ne nous en corrigions pas.

De plus, le Sauveur dit dans l'Evangile qu'il proportionera les châtimens aux faveurs qu'on aura reçûës de lui, & j'ai déja obſervé que les avantages qu'un Chrêtien a ſur le reſte des hommes, ſont en quelque ſorte infinis; par conſéquent il eſt impoſſible de concevoir de combien la peine qu'on lui prépare doit ſurpaſſer celle des autres damnez : *Cui plus datum eſt, plus repetetur ab eo :* Plus on aura donné, & plus on redemandera, & plus rudement on punira. C'eſt-à-dire, Chrêtienne Compagnie, que dans le jugement qu'on fera de nous, on mettra dans un même baſſin de la balance, non ſeulement nos pechez, mais encore toutes les lumiéres, tous les bons ſentimens, toutes les inſtructions que nous aurons eûës, on y mettra tous les mérites, tout le ſang de Jesus-Christ, ſon Corps, ſon Ame, ſa Divinité, car tout cela nous a été donné pour en faire nôtre profit, & il faudra que la peine qui nous ſera impoſée pour nos deſordres, réponde à ces dons immenſes, qu'elle balance, pour ainſi dire, tous ces bien-faits. J'avoûë, Seigneur, qu'il y a de l'équité à ce jugement; mais ſi cela doit être ainſi, où eſt-ce que

vous pourrez trouver des tourmens proportionnez à nos démérites, car il eſt vrai que vôtre bonté s'eſt épuiſée en nôtre faveur, & que vôtre liberalité a paſſé toutes les bornes. Cela veut dire, Chrétiens Auditeurs, que comme ſon amour a été extréme, auſſi ne gardera-t-il point de meſure dans ſa vengeance, que ſa colere ſe répendra toute entiére, qu'elle ſe debordera ſur nous : Que comme le Chrétien a été ſur la terre ſon bien-aimé & ſon favori ; auſſi ſera-t-il dans les enfers le principal objet de ſa haine; que comme il n'a rien épargné pour nous rendre heureux ; il n'oubliera rien de tout ce qu'il croira capable d'aumenter nôtre ſupplice : que ſa juſtice punira les autres ; mais que ce ſera ſa fureur qui éxécutera l'Arreſt de nôtre condannation ; Enfin que les douleurs des autres ſeront infinies ; & qu'elles ſeront legéres toutefois en comparaiſon de ce que nous aurons à ſouffrir.

Il me ſemble que je le vois ce Chrêtien condanné à brûler dans les enfers, il me ſemble, dis-je ; que je le vois entrant dans ces affreuſes priſons ; & y portant pour ſa confuſion éternelle, le même caractere qui devoit faire toute ſa gloire, ce caractere qui ne ſe peut effacer, eſt comme un ſignal à toutes les flammes de ſe lancer contre lui, à tous les ſupplices de s'accumuler ſur lui, à tous les dannez d'inſulter à ſa miſere, à tous les demons de l'accabler d'outrages ; & de le couvrir d'opprobres. Quelle joïe pour Lucifer de voir entre ſes mains cét eſclave qui lui avoit été arraché, qui avoit été fait ſon maître, qui pouvoit le mépriſer, le chaſſer comme un vil animal, le forcer d'obéir au moindre ſigne, le terraſſer, le lier, le

tourmenter. Mais pour lui quelle honte, quel creve-cœur de ſe voir rabbaiſſé juſqu'à ſervir de joüet à ces monſtres hideux & infames, lui, dis-je, que les Anges reſpectent, qu'ils honorent comme les temples du Saint Eſprit, comme les fréres du Rédempteur, comme les enfans de Dieu, comme les héritiers préſomptifs de ſon Roïaume. Quelle douleur de nous voir plus-malheureux que les Turcs, que tous les autres dont nous avons ſi ſouvent déploré le mal-heur & l'aveuglement ! Quel deſeſpoir, quelle rage lorſque nous ferons comparaiſon de ce que nous ſerons alors avec ce que nous aurions pû être ?

Ie ſerois trop long, Chrêtienne Compagnie, ſi je vous diſois tout ce que je penſe d'un tourment ſi épouvantable ; mais je vous prie au nom de Dieu de ſuppléer à mon défaut par vôtre meditation, & d'emploïer une demi heure de tems, ou aujourd'hui, ou demain, à conſiderer dans les enfers un Chrêtien, un de vos fréres dannez. Voïez un peu quelles doivent être ſes penſées lors que d'un côté il enviſage tous les biens qu'il a reçeûs, & de l'autre tous les biens qu'il a perdus ; lors qu'il fait réflexion combien il a été aimé, & combien il eſt haï, combien il lui étoit aiſé d'éviter de ſi grands maux, & combien il lui ſera éternellement impoſſible de s'en retirer.

Et vous, ô mon trés-aimable Redempteur, éclairez-les d'un raïon de vôtre divine lumiére, dans le tems qu'ils s'occuperont à cette conſidération, faittes que ces veritez entrent ſi avant dans leurs cœurs, qu'elles leur deviennent utiles pour l'éternité, faites qu'ils ſe rendent dignes du nom

qu'ils ont reçeûs au baptême, qu'ils ſe diſtinguent par leur vie de tous ceux qui deshonorent le meſme nom, que ſi le nombre des veritables adorateurs eſt petit; qu'ils vous adorent du moins en verité, qu'ils faſſent renaître en nos jours la pieté des premiers fideles, & qu'ils vous donnent, s'il eſt poſſible, autant de gloire par leur ferveur; que vous en recevriez d'une Egliſe plus-nombreuſe. En un mot, verſez ſur eux une ſi grande abondance de graces, qu'ils puiſſent accomplir exactement tout ce que vous attendez des veritables Chrêtiens; & meriter tout ce que de veritables Chrêtiens peuvent attendre de vous; c'eſt ce que je vous ſoûaitte, au nom du Pére, du Fils, du Saint Eſprit.

SERMON XLV.

POUR

LES DERNIERS JOURS

DV CARNAVAL.

Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis & flebitis.

Mal-heur à vous qui riez maintenant, parce que vous ſerez enfin reduis aux gémiſſemens & aux larmes. S. Luc. c. 6.

Un Chrêtien doit renoncer à tous les divertiſſemens du monde, il doit ſe contenter préciſement de ceux qui peuvent être & néceſſaires à la nature, & utiles même pour le ſalut.

ON a beau faire, Chrêtiens Auditeurs, on ne perſuadera jamais aux hommes, qu'une vie paſſée dans la joïe, ſoit une vie fort mal-heureuſe : IESUS-CHRIST l'a dit, mais jamais le

monde ne l'a pû croire. Ce n'eſt pas que dans le Chriſtianiſme on oſe combattre ouvertement les paroles de la Sageſſe Incarnée, qui déclarent ſi préciſement cette verité ; mais comme toutes les paroles de l'Evangile ſont enveloppées de tenébres à l'égar des eſprits charnels : La plûpart des Chrêtiens regardent celles que j'ai rapportées comme une Enigme qui leur eſt incompréenſible, & vivent cependant comme s'ils les entendoient dans un ſens tout contraire au ſens du Sauveur du monde. Ce n'eſt pas ſeulement durant certain tems de l'année qu'on ne penſe qu'à ſe réjoüir, il n'y a que trop de gens dans le monde, qui n'ont point d'autre occupation que le jeu & la débauche ; & ceux qui ſont obligez de les interrompre, pour ſonger à leur ſubſiſtence ; ceux-là, dis-je, ne croïent pas d'avoir mal reglé leur vie, quand ils ſe ſont déterminez à faire ſucceder par une revolution continuelle les affaires aux divertiſſemens, & les divertiſſemens aux affaires.

Ce que je trouve de plus-déplorable dans un aveuglement ſi dangereux, c'eſt qu'envain s'efforceroit-on de le guerir. La parole de Dieu ne ſe fait point entendre dans les aſſemblées, ni dans les Académies, ſa grace n'a point d'accez dans des eſprits diſſipez, dans des cœurs pleins d'une vaine allegreſſe : D'ailleurs on ne peut vivre ſans quelque plaiſir, & ceux qu'on goûte ſur la croix, les Saintes délices de la Penitence leur paſſent pour des plaiſirs chimeriques.

Auſſi vous avoüërai-je, Meſſieurs, que lors que j'ai formé le deſſein de parler contre les divertiſſemens du monde, je n'ai nullement eû en veûë les

perſonnes qui s'y plongent avec plus d'emportement. Je n'ai penſé qu'à vous, Chrêtienne Compagnie, j'ai crû que ce diſcours ne ſeroit peut-être pas inutile à tant d'ames ſaintes qui ſe tirent de la foule des mauvais Chrêtiens ; j'ai crû qu'il pourroit vous animer à oppoſer vos bons exemples aux pernicieuſes coûtumes, qui ſemblent renouveller tout ce que le Chriſtianiſme avoit aboli ; & qu'en vous portant à pleurer ces deſordres, je vous donnerois lieu de vous réjoüir en même tems, de n'avoir nulle part à la joïe prophane des Chrêtiens dereglez.

Divin Eſprit, jettez donc les yeux ſur cette aſſemblée de veritables fideles. C'eſt vous qui les avez conduis en ce lieu, pour les armer de vôtre parole toute-puiſſante contre les enchantemens de cette fauſſe joie, où les autres s'abandonnent avec ſi peu de réſerve. Ne permettez pas qu'ils entendent ſans fruit un diſcours qu'ils ont préferé aux vains entretiens du monde. Dittes-leur par ma bouche ce que vous avez acoûtumé de dire vous-même au cœur de vos bien-aimez : Je vous demande cette grace par l'interceſſion de vôtre divine Epouſe. *Ave Maria.*

Si dans le deſſein que j'ai de combattre les divertiſſemens du monde, je ne les conſiderois que dans l'état où la corruption de nos mœurs a porté même les plus-innocens, il me ſeroit aiſé de faire voir qu'un Chrêtien doit s'en éloigner, que leur uſage eſt illegitime. De la maniére qu'on ſe divertit au ſiécle où nous ſommes, attaquer les divertiſſemens, c'eſt à vrai dire, déclarer la guerre à tous les vices. Vous le ſavez mieux que moi, Chrê-

tiens Auditeurs, l'impieté, la médiſance, l'amour impudique & déreglé forment aujourd'hui dans le monde la plûpart des entretiens & des hommes & des femmes, il y a du luxe, & de la diſſolution preſque dans tous leurs repas : On s'endort ſur le jeu, ſi d'un côté la profuſion, & de l'autre l'avarice ne s'accordent pour l'animer : En un mot, on ne trouve plus de goût aux plaiſirs, s'ils ne ſont comme aſſaiſonnez de quelque crime.

Mais je paſſe bien plus-avant, & ſans parler ici, ni des aſſemblées publiques, où l'innocence eſt expoſée à tant de perils ; ni des converſations ſécrettes, qui ſont encore plus-dangereuſes ; ni des feſtins où regne la vanité, & l'intemperance. Je dis qu'un Chrêtien doit renoncer à tous les divertiſſemens du monde ; c'eſt-à-dire, à tous les divertiſſemens ou prophanes, ou ſuperflus, qu'il doit ſe contenter préciſement de ceux qui peuvent être néceſſaires à la nature, & utiles même pour le ſalut. Je n'ai que deux raiſons pour le prouver, & ces deux raiſons feront les deux parties de nôtre entretien.

Un veritable Chrêtien doit s'éloigner autant qu'il peut des vains divertiſſemens du monde ; & pourquoi ? Premiérement, parce qu'il n'a pas le loiſir de s'y amuſer : Secondement, parce qu'il n'a pas ſujet de s'y plaire. Les divertiſſemens ne ſont pas de ſaiſon au tems du travail, ils ſont même importuns aux jours d'affliction & de larmes. Or je prétens vous faire voir que les Chrêtiens ont obligation de travailler inceſſamment, & ſans interruption, ce ſera le premier poinct : Qu'ils ont ſujet de pleurer continuellement & ſans rélâche,

che, ce ſera le ſecond : Voila, Meſſieurs, tout ce que j'ai à vous dire en ce diſcours.

A juger de l'affaire du ſalut par la maniére dont les Chrêtiens ordinaires ont coûtume de s'y prendre, on diroit que ce n'eſt pas une affaire, & qu'aprés avoir reçeû le caractere d'enfant de Dieu dans les eaux ſacrées du bâtême, quoi-qu'on faſſe enſuite, & même ſans qu'on y penſe, on ne peut manquer d'étre ſauvé. Mais s'il faut s'en tenir à la regle infallible de l'Evangile, il s'en faut beaucoup que la choſe ne ſoit auſſi aiſée qu'on l'imagine. Dans la penſée de JESUS-CHRIST de toutes les affaires du monde, celle du ſalut eſt non-ſeulement la plus-importante, mais encore la plus-incertaine, la plus délicate, la plus-difficile à conduire celle qui demande plus d'application, plus de vigilance, plus de fatigue. Pour y réüſſir il faut être éternellement ſur ſes gardes, aprés avoir travaillé durant tout le jour, il faut encore veiller & prier durant la nuit, & à toutes les heures de la nuit, un ſeul moment de repos peut rendre inutiles les ſueurs de pluſieurs années, & ce qui eſt trés-important de bien remarquer, c'eſt qu'on ne peut s'appliquer à nulle autre affaire, ſans ruiner entiérement celle-ci. Il n'eſt rien de ſi ſouvent repeté dans le nouveau Teſtament, rien ſur quoi le Sauveur ſe ſoit plus-nettement expliqué. Vous n'avez tous qu'une ſeule affaire, nous dit-il, il vous faut oublier toutes les autres, ou du moins les rapporter toutes à celle-là, il n'en excepte pas une ſeule. Le ſoin de pourvoir à ſa ſubſiſtance, quelque néceſſaire qu'il paroiſſe, n'eſt pas toutefois privilegié; ſi ce ſoin peut retarder tant ſoit peu; que dis-je re-

tarder, s'il ne ſert même à avancer l'affaire du ſalut ; c'eſt abandonner ſon ame, c'eſt mépriſer Dieu, c'eſt être païen que de s'en embarraſſer le moins du monde. *Hæc enim omnia gentes inquirunt.*

C'eſt pour cela que les affaires du monde, & les ſoucis qui les accompagnent, ſont comparez dans l'Evangile aux épines qui étouffent la ſemence auſſi-tôt qu'elle commence à lever. Ce furent toutes affaires importantes, qui obligerent les conviez à refuſer l'honneur qu'on leur vouloit faire, une emplette de conſéquence, une nouvelle aquiſition, un mariage, qui ne croiroit que ces excuſes ſont legitimes ? Cependant elles mettent en colere le Pére de famille, il déclare toutes ces perſonnes indignes de manger à ſa table, & jure qu'il ne les y ſouffrira jamais : *Dico autem vobis, quod nemo virorum illorum, qui vocati ſunt, guſtabit cœnam meam.*

Or s'il eſt vrai que les ſoucis & les occupations des gens du monde, ſont un ſi grand obſtacle au ſalut; que doit-on dire de leurs amuſemens & de leurs jeux ? Eh quoi, un Chrêtien n'aura pas un moment de tems pour ſonger à ſa fortune, à ſes biens, & il lui en reſtera pour l'oiſiveté ; les ſoins de la vie lui raviſſent des heures dont il a beſoin pour ſe ſauver, & il n'a pas lieu de regretter les jours & les années qu'il donne à ſes divertiſſemens ? S'il ſe perd, s'il hazarde ſa grande affaire, ſon unique affaire, lors qu'il s'occupe à quelque autre choſe qu'à ſervir Dieu ; comment eſt-ce qu'il ne ſe fait point de tort de demeurer ſans rien faire ?

Mais d'où peut venir cette obligation ſi étroitte, qu'on a dans le Chriſtianiſme de travailler inceſ-

ſamment ? Je m'en vais vous le dire, Meſſieurs, c'eſt une choſe que vous n'avez peut-être jamais bien conçeûë. Pour la comprendre il faut ſuppoſer avec les Péres & les Docteurs, que le Chriſtianiſme eſt un état de perfection ; qu'être Chrêtien, c'eſt avoir voûé ſolemnellement de tendre ſans relâche à une vertu conſommée, de marcher ſur les pas de IESUS-CHRIST, & d'imiter autant qu'il eſt poſſible, la ſainteté de Dieu même : *Eſtote perfecti ſicut Pater veſter cæleſtis perfectus eſt.*

Il faut ſuppoſer en ſecond lieu, que l'obligation que nous avons tous de nous aquitter des choſes qui ſont de nôtre état, eſt une obligation indiſpenſable. *Quicumque profitetur ſtatum aliquem*, dit le Docteur Angelique, *tenetur ad ea, quæ illi ſtatui conveniunt* : Et c'eſt ſur ce principe que le même Docteur établit la néceſſité abſoluë qu'on s'impoſe en entrant dans un Ordre Religieux, d'aſpirer ſans ceſſe au genre particulier de perfection, lequel eſt propre de la regle, quand méme cette regle n'obligeroit point ſous peine de peché mortel. Selon cette Doctrine, Chrêtiens Auditeurs, vous étes obligez en vertu du nom que vous portez, d'aſpirer à la ſainteté. Quand vous ne l'auriez pas promis à la face de l'Egliſe ; Quand vous n'y ſeriez pas engagé par le plus-ſolemnel de tous les ſermens, par les vœux de vôtre bâtéme ; c'eſt aſſez de faire profeſſion du Chriſtianiſme pour contracter cette obligation : *Quicumque profitetur aliquem ſtatum, tenetur ad ea, quæ illi ſtatui conveniunt.*

Mais ſavez vous bien ce que c'eſt que la ſainte-

té, & ce que c'eſt qu'aſpirer à la ſainteté ? Etre ſaint, comme on doit l'entendre en cet endroit ; c'eſt être exemt de tous vices, & avoir aquis toutes les vertus. Aſpirer à la ſainteté dans le ſens le plus-étendu, le plus-favorable à l'amour propre ; c'eſt prendre tous les moïens de devenir Saints, que nôtre condition nous préſente. Mais quoi, me dira-t-on, ne prenez-vous point garde que cette doctrine impoſe même aux gens du ſiécle un joug étrangement rigoureux ? Voudriez-vous les obliger en effet de faire tout ce qu'ils peuvent faire pour parvenir à la ſainteté ? Il faut donc qu'ils ſoient toûjours en priéres, toûjours en penitence, & qu'ils n'obmettent aucune des bonnes œuvres qu'il ne leur eſt pas impoſſible de prattiquer. Oüi, Meſſieurs, il le faut ſans doute, cela ſuit des principes inconteſtables que j'ai poſez ; & Saint Thomas a déclaré lui-même qu'il étoit dans ce ſentiment, je vois bien que cela ne s'accorde pas avec cette vie agréable, dont vous avez fait le projet en vôtre eſprit, ſans conſulter les devoirs de vôtre religion, ni vos veritables intereſts ; mais enfin les gens du ſiécle, dit Saint Thomas, auſſi bien que les perſonnes religieuſes ſont obligées de faire tout le bien qu'ils peuvent faire. *Omnes tam religioſi quam ſæculares tenentur facere quidquid boni poſſunt.* Parce que ce précepte de l'Eccleſiaſte, hâtez-vous de faire tout le bien que vous pouvez ; ce précepte, dis-je, eſt également addreſſé à tout le monde. *Omnibus enim dictum eſt, quodcumque poteſt facere manus tua, inſtanter operare.*

Il eſt vrai, ajoûte cette grande lumiére de la Téologie, qu'on peut borner ce commandement

aux choſes qui ſont renfermées dans la perfection de l'état préſent d'un chacun. Par exemple, un homme quoi-qu'engagé dans le monde, pourroit jeûner toute l'année, & donner tous ſes biens aux pauvres, & néanmoins il ne peche pas, lors qu'il ne prattique ni cette longue auſterité, ni ce dépouïllement univerſel; il ſuffit qu'il révére la vertu, qui porte les plus-fervens à des actions ſi héroïques : Mais s'il néglige de s'y inſtruire, & de s'aquitter avec ſoin des obligations de ſa charge ou de ſon état, s'il néglige de s'examiner pour ſe bien connoître lui-même, de prier ſouvent ſelon ſes beſoins, de s'approcher des Sacremens, de prattiquer les œuvres de miſericorde, de veiller ſur ſes paſſions, d'en prévenir les deſordres par la mortification de ſes ſens, par une vie plus auſtere que celle des païens & des infidelles, par la conſideration fréquente des veritez de la foi, & des exemples de Iesus-Christ. Il eſt tout viſible qu'il manque aux plus-eſſentielles obligations du Chriſtianiſme, & qu'il n'eſt pas en voïe de ſalut. Voila, Meſſieurs, qu'elle eſt la Doctrine de l'Ange de l'école, de cét homme ſi ſage & ſi éclairé, qui a traitté la morale avec tant de circonſpection, & qui n'a jamais paſſé pour porter les choſes dans une exceſſive ſeverité.

Dittes-moi donc, s'il vous plaît, Chrêtiens Auditeurs, ce ſoin de déraciner tous les vices de vôtre cœur, d'y mettre en leur place toutes les vertus, de tendre toûjours à une ſainteté plus-parfaitte, plus-excellente, plus ſemblable à celle de Jesus-Christ, plus-ſemblable à celle de Dieu-même; cette obligation de faire tout le bien que

vous pouvez ; tout cela, dis-je, peut-il bien s'allier avec cette vie oiſive & inutile, que tant d'hommes & beaucoup plus encore de femmes paſſent dans les divertiſſemens ? Vous dittes que vous n'avez rien à faire, & qu'il vaut mieux paſſer le tems à ſe divertir, que de le perdre dans une triſte & dangereuſe oiſiveté. Eſt-ce que vous étes déja parvenus au comble de la perfection & de la ſainteté chrêtienne ? Quels ſont donc les vices que vous avez détruit ? Quels ſont ceux que vous avez combattus, ou même découverts en vous par l'étude que vous avez faitte de vous-même ? Vous n'avez rien à faire, Chrêtiens, & vous n'avez rien fait juſqu'à cette heure pour vôtre ſantification.

Rentrez pour un moment en vôtre ame, & conſiderez le déplorable état où elle eſt ; je ne vous demande point de combien de crimes elle eſt noircie ; combien de pechez vous avez commis autrefois dont vous n'avez jamais fait de penitence. Je vous demande s'il eſt quelque paſſion dont vôtre cœur n'éprouve point la tirannie ? Si la proſperité d'autrui ne l'afflige point ; s'il n'aime point ce qu'il n'eſt pas permis d'aimer, ou plus qu'il n'eſt permis d'aimer. N'eſt-il pas vrai que nul gain ne peut ſatisfaire vôtre avarice ? Que vôtre ambition ne ſauroit ſe contenter du rang que la Providence vous a marqué ? Que vous ne ſavez ce que c'eſt que d'oublier une injure ? Combien de fois tous les jours vous emportez-vous ſans raiſon, & toûjours au-delà des bornes de la raiſon ? Où eſt-ce qu'on trouve ailleurs plus-d'orgueïl & peut-être moins de mérite ? Allez, travaillez, & travaillez fortement, & travaillez ſans relâche ; il ſe paſſera

bien du tems avant que vous aïez aquis la douceur de IESUS-CHRIST, l'humilité de IESUS-CHRIST, la charité, la patience, le des-intereſſement ; cependant ſi une ſeule de ces vertus vient à vous manquer vous étes perdu ſans reſſource.

Vous croïez, dit Saint Jean Ciſoſtome, en expliquant la Parabole des dix Vierges, vous croïez qu'on ne ferme l'entrée du Roïaume, qu'à ceux qui n'ont nulle vertu ; Vous vous trompez, on rejette auſſi ceux qui n'ont pas toutes les vertus. Vous avez été chaſte, mais vous n'avez pas fait l'aumône ; Vous avez conſervé mon talent, mais vous ne l'avez pas multiplié ; Vous avez aimé la juſtice, mais vous avez aimé la gloire, vôtre ſainteté n'a pas été plus-abondante que celle des Phariſiens. N'eſperez pas qu'on vous reconnoiſſe à la porte du Paradis, attendez-vous plûtôt à être jettez dans les tenébres exterieures. D'ailleurs, Meſſieurs, quand vous auriez moins d'occupation chez vous-méme, il y a des malades dans vôtre quartier, & dans vôtre voiſinage qui ont beſoin d'aſſiſtance & de conſolation ; IESUS-CHRIST vous attend dans les Hôpitaux, pour y recevoir dans la perſonne des pauvres, des marques de vôtre foi & de vôtre amour. Vous n'ignorez pas qu'on vous fera vôtre procez ſur l'omiſſion de ces œuvres de charité, & que la ſentence eſt déja portée contre les Chrétiens qui n'auront pas donné à manger à ceux qui ont faim, révêtu les nüs, logé les Pelerins, inſtruit les idiots, & viſité les priſons.

Mais ſi cela eſt vrai, dira quelcun, dittes-nous, je vous prie qui ſera ſauvé : Car enfin on void peu

de perſonnes s'appliquer fort ſerieuſement à ſe faire Saints, ou s'addonner beaucoup à l'exercice de ces œuvres de Miſericorde. Qui ſera ſauvé, Chrétiens Auditeurs, fort peu de Chrétiens ſans doute, un entre mille, peut-étre beaucoup moins encore? Ce bon ſolitaire ſera ſauvé, qui depuis trente ou quarante ans ne s'occupe qu'à conſiderer les exemples du Sauveur du monde, pour les retracer en ſa perſonne, qui tous les jours, & preſque à toutes les heures, ſe rend à ſoi-méme un compte exact de l'uſage qu'il fait du tems, & du progrés qu'il a fait en la vertu. Cette bonne femme ſera ſauvée qui partage ſa vie à la priére & à la lecture des livres ſaints,& qui tandis que vous vous divertiſſez, va chercher aux extremitez de la Ville des malheureux que la honte y reduit à mourir de faim.

Il faut avoûër que nous avons une idée bien baſſe du Chriſtianiſme. Hé quoi, Meſſieurs, un Dieu ſe ſera anéanti, un Dieu aura verſé tout ſon ſang, & ſera mort ſur une croix; il aura inſtitué tant de Sacremens, il aura fait tant de miracles pour établir une religion; & toute cette religion, ce fruit de tant de travaux, de tant de prodiges, ſe reduira à recevoir quelques gouttes d'eau à nôtre naiſſance; aprés quoi on pourra ſi l'on veut paſſer ſa vie à reſver ſur des cartes, & cajoller dans des ruelles? Vous me demandez qui ſera ſauvé, ſi pour ſe ſauver il faut renoncer aux divertiſſemens du monde, & embraſſer le travail & la prattique des bonnes œuvres? Et moi je vous demande ſi cela n'eſt pas néceſſaire; qui eſt ce qui ne ſera point ſauvé? Sur quel fondement l'Evangile a-t-il ſi fort exageré le petit nombre des éleus, ſi l'on peut

aller au Ciel en riant & en dançant ? Répaſſez un moment par vôtre eſprit la maniére dont vivent les gens-du-monde, & jugez s'il doit être ſi difficile de gagner le Paradis, au cas qu'on le gagne en vivant comme l'on vit ? Prendre dans chaque ſaiſon tous les plaiſirs qu'elle préſente à vos divers appetits, faire ſucceder les promenades du printems aux repas & aux aſſemblées de l'hiver ; faire chaque jour une nouvelle partie pour le lendemain, paſſer éternellement de la converſation au jeu, du jeu au feſtin, du feſtin au bal, à la comedie; eſt-ce là une vie fort mal-aiſée à mener ? Cependant le Sauveur nous crie que la porte eſt étroitte, que la voie eſt épineuſe, que le nombre des Prédeſtinez eſt égal à peu-prés à celui des grappes de raiſin qui échappent aux vendangeurs. Voïez un peu comment vous vous entendez avec la verité incarnée ; car pour moi, ſi vous n'étes pas dans l'erreur, je ne puis comprendre comment c'eſt que JESUS-CHRIST ne s'eſt point trompé lui-même ?

Mais enfin vous ne prétendez pas nous interdire l'uſage moderé des divertiſſemens honêtes & legitimes ? Aprés avoir travaillé toute la ſemaine à cent affaires indifferentes, n'eſt-il pas bien juſte qu'on ſe réjoûiſſe un peu le Dimanche ? Ie répons à cela, Chrêtiens, qu'aprés avoir penſé toute la ſemaine à toutes vos autres affaires, il ſeroit bien raiſonnable que vous penſaſſiez un peu à l'affaire de vôtre ſalut. Si travaillant tous les autres jours pour le monde, vous paſſez les jours de fêtes à vous divertir ; quand eſt-ce que vous travaillerez pour le Ciel ? vous avez ſacrifié la plus-grande partie de vôtre tems aux deſſeins & aux interêts du mon-

de, & vous voulez encore donner l'autre aux divertiſſemens du monde ? Quel partage d'une vie où le monde ne devroit avoir nulle part, qui devroit être toute conſumée au ſervice de IESUS-CHRIST?

Ie répons en ſecond lieu, que cét éloignement univerſel de toute ſorte de divertiſſemens qui vous paroît ſi étrange, a été prattiqué par les Chrêtiens aux tems les plus-heureux de l'Egliſe ; juſques-là que les païens s'étant apperçeûs de l'horreur qu'ils en avoient, ils diſoient du tems de Tertullien, que c'étoit une politique de leur Religion, qui vouloit les détâcher de la vie en leur défendant l'uſage de tout ce qui la peut rendre agréable ; & les diſpoſer ainſi à cette inſenſibilité qu'ils faiſoient paroître lors qu'on les menoit à la mort. *Sunt qui exiſtiment*, ce ſont les belles paroles de ce Pére, au livre qu'il a fait contre les ſpectacles, *ſunt qui exiſtiment Chriſtianum, expeditum morti genus, ad hanc obſtinationem abdicatione voluptatum erudiri, quò facilius vitam contemnant, amputatis quaſi retinaculis ejus, ne deſiderent quam jam ſupervacuant ſibi fecerint.*

Mais non, Meſſieurs, je ne condanne point toute ſorte de divertiſſemens, il y en a de loûables ; il y en a même de Chrêtiens, qui bien-loin d'être des obſtacles pour la ſainteté ; peuvent être d'un grand ſecours à ceux qui deſirent de l'aquerir. Les gens de lettres à qui la vie paroiſſoit déja trop courte pour le deſſein qu'ils avoient de devenir doctes ; ſe ſont aviſez de faire de tems en tems certaines lectures qui leur tiennent lieu de divertiſſemens ; ils ſe relâchent dans des converſations ſavantes, ils joûent à des jeux d'eſprit,

qui quelque-fois leur ſont plus utiles, que les études les plus ſerieuſes. Vn homme de guerre, qui deſire de s'avancer par la voïe des armes, ne ſe divertit point inutilement. La chaſſe, les Tournois les courſes de bagues ; les jeux d'arc & d'arquebuſe ſont tous exercices inventez ; non ſeulement pour le plaiſir, mais encore pour durcir le corps au travail ; & le former aux exercices de l'art militaire.

Les enfans du ſiecle ſeront-ils donc toûjours plus ſages dans leur conduite, que les enfans de la lumiere ? un ſavant ne ſe divertit point en ſoldat, un homme d'épée a ſes jeux à part ; & bien differens de ceux d'un homme d'étude ; l'un & l'autre veut tirer quelque utilité de ſes divertiſſemens : pourquoi eſt-ce que les Chrétiens n'auront pas le méme zele, & qu'ils ne croiront pas paſſer leur tems agréablement, s'ils ne le perdent ? Ce Roman vous divertit, Mademoiſelle, mais eſt-celà un divertiſſement de Chrétienne ? Pouvez-vous en tirer quelque avantage pour voſtre ſantification ? Les vies des Saints vous édifieroient, elles vous donneroient de l'amour pour la vertu, & ne laiſſeroient pas de vous délaſſer l'eſprit par la diverſité des évenemens merveilleux, & des actions héroïques dont elles ſont toutes remplies. La compagnie vous plaît, & je ne voudrois pas vous condamner à une éternelle ſolitude : mais n'aïez de commerce qu'avec des perſonnes ſaintes, & que les entretiens que vous aurez avec elles, ſervent à réveiller en vous le deſir de vôtre perfection. Les miracles de la puiſſance & de la miſericorde de Dieu, les miſtéres de ſa vie & de ſa mort ; la va-

nité des choſes d'ici bas, les ſolides plaiſirs d'une bonne conſience; les délices immortelles dont un moment de douleur doit être recompenſé, n'eſt-ce pas dequoi fournir à de trés-agréables converſations ? Penſez-vous qu'il y euſt moins de plaiſir à parler de toutes ces choſes, qu'à revenir ſans ceſſe à vos juppes & à vos collets, à cette mode, à cette querelle, à ce mariage, qui ſont les ſujets ordinaires de vos plus-innocens entrétiens ? Mon Dieu qu'ils paroiſſent frois ces entretiens à ceux qui ſont acoûtumez à s'entretenir eux-mêmes dans des penſées plus-ſerieuſes & plus-ſolides ! Quel ennui, quel ſupplice pour une ame veritablement Chrêtienne, de ſe trouver engagée dans des converſations de cette nature ! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, ſed non ut lex tua* : Seigneur les gens du monde m'ont entretenu de leurs bagatelles; ils m'ont fait leurs comptes frivoles; il m'a fallu eſſuïer leurs diſcours profanes & pueriles. Mais combien goûterai-je plus de plaiſirs à entendre parler de vôtre loi & des prodiges qu'elle a operez dans tous les ſiécles ? *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, ſed non ut lex tua.*

Voïez donc, Meſſieurs, quelles méſures vous devez prendre pour l'avenir, ſi le travail & les divertiſſemens ſont incompatibles; penſez un peu, s'il vaut mieux ſe relâcher d'un travail ſi utile & ſi néceſſaire, que d'abandonner d'inutiles, de dangereux divertiſſemens ? Souvenez-vous que le tems que vous perdez à joüer, que ce tems, dis-je, eſt fort précieux, & parce qu'il a coûté un prix infini; & parce qu'il eſt lui-même le prix d'un bon-heur ineſtimable. Souvenez-vous que vous en avez peu,

& que l'heure s'approche qu'il ne vous en reſtera plus du tout. Mais ſouvenez-vous ſur tout que cette vie ne vous a été donnée que pour l'autre, & par conſéquent que chaque moment doit ſe rapporter à l'Eternité. Elle eſt courte cette vie, & vous avez beaucoup à faire, ce n'eſt pas une petite entrepriſe que celle de vôtre ſantification, vous n'avez gueres de tems à perdre ſi vous voulez parvenir où vôtre vocation vous oblige de prétendre. La ſainteté du Chriſtianiſme exclud tous les vices, elle embraſſe toutes les vertus ; la profeſſion du Chriſtianiſme vous oblige de tendre à cette ſainteté par toutes les voïes qui ſont ouvertes aux perſonnes de vôtre état. Voila bien des obligations de travailler ſans rélâche ; paſſons maintenant aux ſujets que nous avons de pleurer inceſſamment : C'eſt la ſeconde partie de ce diſcours.

Il eſt aſſez mal-aiſé d'imaginer une conjoncture plus terrible que celle où ſe trouve un ſoldat déja bleſſé au milieu d'une ſanglante mélée : Le ſang qui coule de ſes plaïes, la mort qui l'aſſiege de toutes parts, & qui pour venir à lui moiſonne à ſes yeux tout ce qui s'oppoſe, ou qui ſe rencontre à ſon paſſage : Tout cela, dis-je, ſont des objets bien capables d'inſpirer de la terreur à quiconque les enviſage de ſens froid, de quelque intrepidité qu'il ſe flatte. Mais quand une fois le combat eſt échauffé, & que la colere, la vengeance ou le deſeſpoir s'eſt emparé du cœur d'un homme de guerre, quelques coups qu'il ait reçeûs, quelques perils qui l'environnent, quoi-qu'il ne marche plus que ſur les corps de ſes compagnons étendus ſur la pouſſiere, il n'eſt touché ni de la mort de tant

d'hommes, ni des hazars qu'il court de mourir lui-même à chaque moment, & ne ſent pas même ſes propres bleſſures.

Chrêtiens, nous ſommes tous à peu-prés dans des circonſtances toutes pareilles. Nôtre vie eſt un combat continuel, dit l'Ecriture, il eſt peu d'ames qui dans ce combat n'aïent reçeû des plaïes mortelles; il n'en eſt aucune qui ne ſoit expoſée à en recevoir de nouvelles à toutes les heures, & nous voïons en effet perir à nos yeux la plûpart de nos amis & de nos fréres; Quel ſujet & de douleur & de crainte, ſi les paſſions n'avoient éteint en nous juſqu'au plus-petit raion de prudence, & étouffé juſqu'au plus-foible ſentiment d'humanité! comment pouvez-vous vous réjouir, ſi vous vous reſſouvenez que vous avez offencé Dieu, ſi vous vous reſſouvenez que vous étes dans un danger continuel de l'offencer, ſi vous faites réflexion qu'on l'offence continuellement par toute la terre?

Ie ne parle point ici des crimes où vôtre cœur pourroit encore avoir quelque attache dans l'état où vous étes; ſi vous étes dans la diſgrace de vôtre Dieu, je m'étonne non-ſeulement de ce que vous avez le courage de vous divertir, mais encore de ce que vous ne mourez pas de crainte. Pour être obligé de pleurer toute nôtre vie, il ſuffit d'avoir commis un peché mortel en toute la vie; & qui ſont ceux-là, mon Dieu, qui ſont aſſez heureux pour n'être tombez qu'une fois dans cét épouvantable mal-heur? En faiſant ce peché, vous avez fait deux pertes en même-tems, que vous devez néceſſairement pleurer juſqu'à la mort. Premiérement il vous a ravi l'innocence, & comme

cette perte ne ſe peut reparer en nulle maniére, vous devez en être inconſolable. En ſecond lieu, le peché vous a dépouïllé de la grace ; cette perte ne ſe peut reparer que par vos pleurs, & par conſéquent il faut pleurer ; mais quelques larmes que vous aïez répanduës, vous ne ſaurez jamais ſi vous l'avez reparée, & par conſéquent il faut pleurer ſans relâche, il ne faut jamais ceſſer de pleurer.

De-plus quand Dieu vous reveleroit aujourd'hui qu'il a perdu le ſouvenir de vôtre infidelité, que vous étes en état de grace ; veritablement ce ſeroit pour vous le ſujet d'une grande joïe ; mais cependant vous ne ſeriez pas encore diſpenſé de pleurer & de gemir. Il faut pleurer, Chrêtiens Auditeurs, pour appaiſer Dieu ; mais aprés avoir mérité ſa miſericorde par nos larmes ; il faut encore pleurer pour ſatisfaire à ſa juſtice. Il faut deteſter la joïe criminelle, qu'on a goûtée dans l'uſage illicite des créatures, pour effacer le peché ; mais pour expier ce même peché, il faut encore renoncer à la joïe innocente que ces mêmes créatures pourroient nous cauſer : C'eſt une Doctrine toute commune que celle-ci. Saint Gregoire dit expreſſement qu'on doit ſe retrancher les choſes mêmes permiſes par la Loi de Dieu, lorſqu'on a bien oſé ſe permettre les choſes, qu'elle défend. *Si quis in fornicationis culpam, vel certè quod eſt gravius, in adulterium lapſus eſt, tanto à ſe licita debet abſcindere, quanto ſe meminit, & illicita perpetraſſe.* Saint Thomas porte la choſe encore plus-loin, & dit qu'un penitent, c'eſt-à-dire, quiconque a peché, & veut reparer ſa faute, qu'un penitent doit s'éloigner de toutes ſortes de jeux ; de toutes ſortes de ſpecta-

cles, quelque licites, quelque utiles ; il ajoûte encore quelque neceſſaires qu'ils puiſſent être pour l'entretien de la vie. Il eſt des jeux honnêtes, dit-il en ce même endroit, comme ſont la plûpart de ceux qu'on a inventez pour l'exercice du corps, dont l'uſage pourroit être loûable dans une perſonne innocente, deſquels toute-fois il faut s'abſtenir quand on a peché.

Je ne ſai, Meſſieurs, ſi cette morale vous paroîtra fort ſevere ; mais les Saints Penitens ont ſuivi des regles bien plus-rigoureuſes que tout cela. La penitence étant un abbregé des feux éternels, comme l'appelle Tertullien. *Compendium ignium æternorum.* Ils ont crû qu'elle ne pouvoit être parfaitte, ſi elle n'embraſſoit toutes les rigueurs, qui peuvent repréſenter en cette vie les peines dont Dieu punit les crimes en l'autre. On ne ſauroit lire ſans fremir ce que Saint Iean Climacus rapporte de ceux de ſon tems. Les cellules des Solitaires, les cachots deſtinez pour les mal-faiteurs, les antres même des Tigres & des Lions, étoient pour eux des demeures trop ſpatieuſes, & trop commodes, ils cherchoient dans les ſepulcres des morts des retraittes plus-conformes à l'état où le peché les avoit reduits. Les uns ſe chargeoient de chaînes de fer, dont le pois les accabloit, & les rendoit immobiles, les autres s'arrachoient les cheveux, & ſe déchiroient à cous de foûëts. Quelques-uns tous couverts d'ulceres, ſe laiſſoient pourrir dans l'ordure, & manger tous vifs aux vers, qui s'engendroient dans leurs plaïes. Les uns & les autres n'avoient preſque point d'autre nourriture que leurs larmes ; &

Aprés

aprés avoir vécu de cette maniére durant l'eſpace de trente & de quarante ans, on ne pouvoit encore les raſſeûrer contre la terreur de la juſtice divine, ils trembloient aux approches d'une mort, qu'ils avoient hâtée par leurs auſteritez exceſſives, d'une mort, qui étoit en eux l'effet de la penitence, plûtôt que la peine du peché.

On eſt bien éloigné, Chrêtiens Auditeurs, d'exiger de vous des rigueurs de cette nature, quand on auroit deſſein de vous y aſſujettir, vôtre lâcheté ne manqueroit pas de prétextes pour s'en défendre, vous auriez recours à vôtre âge; à vos infirmitez, à vos emplois, à vos engagemens dans le monde; à toutes ces belles raiſons, qu'on a coûtume d'oppoſer à la juſte ſeverité d'un Confeſſeur; & aux préceptes-mêmes de l'Egliſe. Ie ne ſai ſi Dieu reçevra toutes ces excuſes, je doute même ſi vous oſerez les alléguer devant ſon tribunal redoutable; mais qu'eſt-ce qui vous oblige à vous divertir? Si c'eſt une néceſſité de punir en vous les deſordres de vôtre vie, n'eſt-il pas tout viſible qu'on ne peut moins faire que de retrancher les délices & les plaiſirs? Peut-on vous condanner à quelque peine plus-legére, & ſi vôtre juge veut s'en contenter, comme pouvez-vous refuſer de vous y ſoûmettre? Vous ne pouvez ſupporter le jeûne du Carême, mais ne ſauriez-vous vous abſtenir des feſtins du Carnaval? Vous ſeriez obligez d'aller paſſer le reſte de vos jours dans quelque deſert affreux, ou du moins de vous renfermer dans un cloître: vous ne le pouvez pas, dites-vous; mais qui vous empêche de vous retirer du grand monde, & de vous tenir dans vôtre mai-

ſon. On ſe rendroit ridicule de vous parler d'un ſac, & de vous ordonner le cilice, tant la molleſſe des hommes leur a perverti l'eſprit, & a étouffé dans leurs cœurs les veritables ſentimens du Chriſtianiſme. Mais ces perles, & ces diamans, ces étoffes ſi éclattantes, ces collets de ſi grand prix, ces maſques, ces habits de comediennes; quelle néceſſité avez vous de les porter? Il ne s'agit plus ici ni de haires, ni de ſolitude; vous ne direz plus qu'on en veut à vôtre vie, ni même à vôtre ſanté: Cette même raiſon de ſanté, qui vous diſpenſe du jeûne, vous condamne à vivre plus ſobrement, à vous contenter des plus-ſimples viandes, à manger peu, à n'écouter en vos repas ni vôtre goût, ni vôtre appetit; vous ne me perſuaderez pas qu'on ſoit moins incommodé de paſſer la nuit au jeu & au bal, que de veiller pour prier Dieu: vos affaires, vôtre ménage ne vous permettent pas d'emploier toute la journée à faire de bonnes œuvres; mais quand vous-vous divertirez un peu moins, vos affaires, & vôtre ménage n'en iront ſans doute que mieux. Et ainſi tout ce qui peut colorer, ou même juſtifier vôtre averſion pour la penitence que les Saints ont prattiquée: tout cela, dis-je, vous engage à la penitence que je vous prêche. Il eſt donc tems de prendre parti, & de renoncer ou aux divertimens de cette vie, ou aux délices de l'autre.

Mais quoi, Chrêtien, vous penſez à vous divertir? Mon Dieu, que je vous trouve de réſolution, diſons mieux, que vous me paroiſſez inſenſible! Quoi tout banni que vous êtes du Paradis? Dans cette vallée de larmes? Dans cette region de

ténébres & de malédictions ? *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena* ? Comment pourrons nous chanter, disoient les Israëlites en Babilone ? Comment pourrons nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangere ? vraiment nous avons bien plus de sujet de le dire, tandis que nous sommes sur la terre; *Quomodo cantabimus* : Et comment est-ce qu'on peut avoir un moment de joie dans un exil si long, & si rude, dans un exil qui nous éloigne de nôtre Dieu, & où même nous pouvons le perdre sans ressource, dans un exil que je dois quitter quelque jour & pour toûjours, sans savoir si ce sera pour me rendre à ma patrie ? Quelle peine de connoître Dieu, de l'aimer, & de ne savoir pas s'il nous aime, ou s'il nous haït ? De n'avoir que du dégoût pour tout le reste, & de douter si nous lui sommes agréables ? De languir dans l'attente de sa possession, & d'ignorer s'il n'a point resolu de nous priver éternellement de sa présence ?

Quoi je puis mourir & me damner autant de fois que je respire, il ne faut qu'un regar, qu'une pensée pour ravager, pour anéantir cinquante & soixante années de travaux & de mérites ? Quoi toûjours des passions à domter, toûjours des démons à combattre, toûjours des tentations à vaincre ? jamais de tréve ni de repos, pas un seul moment de seûreté, par tout des dangers & des perils, par tout des piéges & des embuscades ? Moi-même je suis divisé contre moi-même ; j'ai à me défendre de tout ce qui m'est le plus cher ? Tout ce qui me flatte me peut corrompre, tout ce qui est conforme à ma nature est ennemi de ma vertu, tous mes

ſens cherchent à ſurprendre ma raiſon ? Je ſens au fond de mon cœur une loi oppoſée à la loi de Dieu, & comme une ſeconde volonté dont je ne ſuis pas le maître ? Elle veut tout ce que je ne veux pas, elle aime ce que je haïs, elle deſire ce que j'ai en horreur, elle m'emporte à la pourſuitte de ce que je fuis ? Quelle vie ! Quel ſupplice ! Quel enfer !

Que ſi les maux dont nous ſommes accablez, nous laiſſent encore quelque ſentiment pour ceux des autres, tirons-nous de ce tumulte, & de cét embarras du grand monde, & montons pour un moment ſur cette haute montagne, d'où Saint Ciprien vouloit que ſon ami Donat conſideraſt les deſordres de ſon tems, ſans parler des infidelles & des herétiques, c'eſt-à-dire des trois parties du monde, qui periſſent tous ſans exception. Que verrez-vous parmi vos fréres, & dans le cœur même du Chriſtianiſme, qui ne ſoit digne de vôtre compaſſion & de vos larmes ? Le ſiécle fut-il jamais plus dépravé qu'il eſt aujourd'hui ? Vit-on jamais plus de luxe & plus de molleſſe ? Jamais moins de ferveur & de pieté ? Parmi tant de perſonnes qui croïent en Iesus-Christ, y a-t-il encore quelcun qui vive ſelon les veritables maximes de Jesus-Christ ? Où ſont ceux qui font plus de cas de leur ame que de leur argent ? Qui font leur principale affaire de l'affaire de leur ſalut ? Qui comtent même leur ſalut pour une de leurs affaires?

Voïez ce nombre preſque innombrable de gens, qui marchent, qui courent, qui travaillent, qui parlent, qui ſouvent ſe divertiſſent, combien penſez-vous qu'il y en ait dans la diſgrace de Dieu ?

Et cependant nul ne ſe hâte de ſortir d'un état ſi déplorable, nul n'eſt épouventé du peril qui le menace ? La plûpart ſont inquiets & chagrins ; mais ce n'eſt rien moins que leur conſience, qui les inquiéte & qui les chagrine. Il eſt aiſé à voir que chacun a quelque deſſein, quelque penſée qui l'occupe, l'un ſonge à un procés qu'un ennemi lui a ſuſcité : l'autre a une intrigue qu'il a noûée : l'autre a une paſſion qui le poſſede tout entier. Celui-ci trame une fourberie, celui-la médite une vengeance, cét autre s'afflige d'un mauvais ſuccés. L'eſperance d'un gain fait courir ce jeune Marchand, la crainte de perdre une dette cauſe l'empreſſement de ce vieillard ; ce Gentil-homme vient de conſumer au jeu tout ſon revenu ; cette Dame eſt toute occupée d'un habit qu'elle compoſe déja pour la prochaine ſaiſon.

Mais qui penſe à la mort qui nous ſuit par tout ? Qui penſe au compte qu'il doit bien tôt rendre à Dieu ? Qui penſe au Paradis qui devroit être l'unique objet de nos penſées ? Quel état, quel ſexe, quel âge eſt exemt de la corruption univerſelle ! L'innocence ne ſe trouve plus avec la raiſon ? Les enfans ſont à peine capables du bien, qu'ils connoiſſent déja le mal & qu'ils le prattiquent ? La vieilleſſe n'étouffe certaines paſſions que pour faire place à cent autres ? Les hommes font gloire de leurs impudicitez, les femmes n'en rougiſſent preſque plus ? Les petits ſont ſans conſience, les grands n'ont pas même de religion ? Et la préſomption & la pareſſe fait négliger aux idiots les inſtructions de l'Egliſe ; L'orgueil des Savans va juſqu'à vouloir réformer ſes deciſions ? Quelques-uns

ont honte de paroître vertueux, les autres ne retiennent les déhors de la vertu que pour mieux couvrir les vices qu'ils nourriſſent dans leurs cœurs. On a enfin trouvé l'art de faire impunement des voleries inſignes, & à voir le peu de reſtitution qu'on fait aujourd'hui, on diroit qu'on a encore trouvé le ſecret d'entrer dans le Ciel ſans rendre ce qu'on a volé. Y a-t-il quelcun en cette aſſemblée qui mille fois n'ait entendu médire de ſon prochain? Y a-t-il quelcun qui ait été témoin d'une ſeule retractation? De quelque côté que je tourne les yeux, je vois du déréglement, des crimes, & je ne vois point de penitence?

Cependant les Chrêtiens deſcendent en foule dans le tombeau, la plûpart meurent dans leurs mauvaiſes habitudes, quelques-uns même au milieu de leur débauche, tous ſortent de la vie les mains vuides, ſans avoir rien aquitté de tout ce qu'ils doivent à la Juſtice Divine, ſans avoir rien fait pour l'éternité. Ce qui me paroît encore plus étrange que tout cela, c'eſt que ceux qui n'ont point de part à leurs deſordres, ne ſont point touchez de leur mal-heur. La plûpart du monde ſe perd, preſque tous nos freres periſſent, & nous ne laiſſons pas de nous divertir. Ce ſeroit une cruauté au tems d'une calamité publique, lors qu'une Ville eſt ſur le point d'être priſe & livrée à l'avarice, & à la licence du ſoldat; lors que la peſte & la famine rempliſſent toutes les maiſons ou de morts ou de mourans: ce ſeroit, dis-je, une cruauté tout-à-fait brutale, que de donner alors ou le bal, ou la comedie, que de paſſer les jours & les nuits en de magnifiques feſtins. Mais quelle guer-

re ! helas quel fleau de Dieu, peut cauſer une deſolation plus-funeſte ou plus-générale que celle que je viens de vous décrire ? Cependant on ſe réjoüit, & ce qui nous ſurprendroit étrangement, ſi la charité n'étoit pas entierement refroidie, c'eſt qu'on croit qu'on peut le faire en ce tems plus qu'en nul autre, parce que c'eſt un tems de débauche & de plaiſir ; c'eſt-à-dire, parce que l'ennemi fait par tout de plus-grand ravage, & que la peſte eſt plus-allumée que jamais. Mais quand ſera-t-il donc tems de rire, s'il ne l'eſt en Carnaval ? Iamais, dit Saint Baſile, tandis que nous ſerons ſur la terre ; JESUS-CHRIST n'a borné ſa malediction à aucun tems, lors qu'il dit, *Mal-heur à vous qui vous réjoüiſſez à cette heure.* Et ainſi il eſt tout viſible qu'un Chrêtien ne peut rire que hors de ſaiſon ; n'y aïant aucun jour où il ne doive pleurer un nombre preſque infini de perſonnes qui meurent dans le peché.

Doncques mal-heur à vous qui conſumés dans les divertiſſemens, des années toutes deſtinées aux larmes & au travail. Mal-heur à vous que le malheur de vos fréres ne touche point, qui ne pleurez pas même vos propres maux : Mal-heur à vous qui vous flattez d'un bon-heur imaginaire, tandis que la ſageſſe éternelle vous eſtime & vous declare mal-heureux : Mal-heur à vous qui riez ; *Væ vobis qui ridetis* : Mais mal-heur & double mal-heur à vous qui riez maintenant : *Væ vobis qui ridetis nunc*, en ces mal-heureux jours où tout l'enfer eſt déchaîné, où le Prince de ce monde ſemble en avoir recouvré l'empire, où les pechez ſe multiplient à l'infini, où l'on ne diſtingue plus les fidel-

les des idolâtres. *Nunc :* aujourd'hui que les Anges de paix gemiſſent, que Jesus-Christ ſouffre, que Dieu eſt en colére contre ſon peuple. Malheur à vous qui vous mélez avec les ennemis de Dieu, qui celébrez leurs fêtes prophanes & ſcandaleuſes, qui autoriſez par vôtre exemple une coûtume qui eſt l'opprobre de vôtre religion, & qui n'avez point d'autre prétexte pour juſtifier vôtre conduite ſi peu chrêtienne, que la conduite des mauvais Chrêtiens.

Mais que vous étes heureux, ſage & fidelle ſerviteur de Iesus-Christ ! qui paſſez vôtre vie dans une ſainte & ſalutaire componction, qui pleurez tous les jours & vos pechez & les nôtres : Mais qui redoublez vos gemiſſemés, tandis que les autres ſe répandent en des ris immoderez, & font éclatter leur joïe avec ſcandale : *Beati qui nunc fletis :* Que vous étes heureux, vous qui choiſiſſez juſtement ces funeſtes jours pour vous récueïllir dans la ſolitude ; qui vous faittes un plaiſir exquis & délicat de vous priver de toutes ſortes de plaiſirs ! Vous qui craignez d'aumenter le nombre de ceux qui affligent vôtre bon Maître, qui tâchez de le conſoler de la perfidie de ſes autres ſerviteurs, qui lui demandez pardon des outrages qu'il n'a pas reçeûs de vous, qui vous chargez en ſa préſence de tous les crimes de vos fréres, qui vous puniſſez de leurs déſordres, & faittes penitence de leur endurciſſement : *Beati qui nunc fletis :* Mon Dieu que vous prenez bien vôtre tems pour faire vôtre Cour à Iesus-Christ ! Que la conjoncture eſt favorable pour mériter toute ſa faveur ! Que n'obtiendrez-vous point de ſa liberalité, aujour-

d'hui qu'elle ne trouve perſonne ſur qui ſe répandre !

Allez, Chrétiens Auditeurs, allez ſi vous voulez au ſortir de cette Egliſe, vous méler dans les cercles & dans les aſſemblées de ces deſerteurs : Allez vous aſſeoir à leurs tables magnifiques & délicieuſes. Pour moi, mon adorable Sauveur, on m'arrachera plûtôt la vie que de me tirer de vôtre préſence. Que le monde ſe réjoüiſſe tant qu'il lui plaira, je mélerai cependant mes larmes avec les vôtres, & mon ſang, s'il eſt néceſſaire, avec le vôtre. Ie n'envie point à vos ennemis les fades douceurs dont ils ſe repaiſſent ; je ne goûterai que trop de plaiſirs auprés de vous, & je ſens déja que mon cœur nage dans une joïe, que toutes les créatures ne ſauroient ni me cauſer, ni me ravir. Mais non, ce n'eſt point ce que je cherche, je deſire ſeulement vous donner des preuves de mon zele & de ma fidelité. Je ne connois point d'autre bonheur ſur la terre, que celui de pleurer avec vous, de ſouffrir avec vous, de mourir avec vous, pour regner enfin avec vous. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON XLVI.

POUR

LES DERNIERS JOURS

DV CARNAVAL.

Præceptor per totam noctem laborantes nihil cepimus.

Seigneur nous avons travaillé toute la nuit ſans rien prendre. S. Luc. c. 15.

L'affaire du Salut eſt l'unique affaire du Chrêtien qui mérite ſon application, qui ſeule demande toute ſon application, & qui ſeule depende de ſon application.

IL eſt difficile de ne pas concevoir un mépris extréme pour toute la prudence des enfans du ſiécle, quand on s'eſt une fois aperçeû de l'inutilité de leurs ſoins, & de la vanité de leurs entrepriſes. Pour moi

quand je conſidere ces grands genies que nous regardons comme les intelligences du monde politique, & comme les ames des états qu'on a confiez à leur conduite ; quand je conſidere ces hommes extraordinaires, qui portent toûjours dans leur teſte une partie du monde, qui ne s'occupent qu'à fonder ou à détruire des monarchies, qu'à troubler ou à pacifier l'univers ; Il me ſemble, dit le grand Saint Criſoſtôme, que je vois de petits enfans qui s'empreſſent ſur le rivage de la mer à ramaſſer des coquilles ou à élever des châteaux de ſable, que le moindre vent peut renverſer, & que le premier flot doit infalliblement engloutir.

Si ces hommes de richeſſes, comme les appelle l'Ecriture, ſe trouvent enfin les mains vuides, lors que le Soleil commence à paroître ; *Dormierunt ſomnum ſuum viri divitiarum, & nihil invenerunt in manibus ſuis* ; Ce n'eſt pas pour avoir aimé le repos avec excés, ce n'eſt pas à faute d'avoir travaillé même durant leur ſommeil, qui ne fut jamais exemt de trouble & d'inquiétude ; c'eſt au contraire pour avoir embraſſé trop d'affaires inutiles, c'eſt pour avoir beaucoup travaillé où il n'y avoit rien à faire ; en un mot, c'eſt pour avoir préferé un commerce penible & infructueux, à un gain ſeûr & facile. Nous avons beaucoup travaillé, diſent-ils eux-mêmes en ſoûpirant, mais pour avoir mal appliqué nôtre travail, il ne nous reſte aucun fruit de tant de fatigues : *Totâ nocte laborantes nihil cepimus.*

Que je m'eſtimerois heureux, Chrêtiens Auditeurs, ſi je pouvois vous bien faire comprendre aujourd'hui, quelles ſont vos veritables affaires, quel-

les ſont les affaires, à quoy vous devez vous occuper, pour ne pas vous occuper inutilement ! Eſprit ſaint ! C'eſt à vous à leur ouvrir l'eſprit pour recevoir les veritez, qu'il vous plaira me mettre en bouche. C'eſt de vous que nous attendons & les lumiéres, pour connoître ce qui merite nôtre application & les forces pour y travailler avec vigueur, avec conſtance & la benediction pour rendre ce travail auſſi utile qu'il eſt important. Nous vous demandons toutes ces graces par l'entremiſe de Marie. *Ave Maria.*

Dieu ne fut point injuſte, lorſqu'il mit entre les mains du premier homme le ſalut de toute ſa poſterité, lors qu'il voulut faire dépendre d'une volonté aveugle & fragile, la volonté de tout ce qu'il devoit y avoir de créatures libres & raiſonables. Comme il étoit le maître abſolu de tous ſes biens & que nous n'avions nul droit au Paradis, il pouroit ſe déterminer à nous y admettre, ou à nous en exclure par des raiſons où nous euſſions eû encore moins de part qu'à la fidelité, où à la rebellion de nos Peres. C'étoit toûjours une grace, qu'il nous faiſoit de nous promettre la felicité, au cas qu'Adam ne s'en rendit pas indigne par ſa déſobéiſſance, & puiſque ſans nous faire tort, il pouvoit ne s'engager à rien du tout ; il eſt tout viſible qu'il pouvoit s'engager ſous cette condition, ſans nous donner lieu de nous plaindre.

Il eſt vrai qu'il auroit pû rendre chaque homme en particulier l'arbitre de ſa propre deſtinée ; mais ſans examiner ici ſi cette conduite euſt été plus ou moins ſage, que celle qu'il luy a plû de tenir, nous pouvons juger parce que nous voyons tous

es jours, qu'à l'égar de la plûpart même des Chrêtiens cette conduite n'auroit gueres été plus-favorable.

Car enfin, Chrêtienne Compagnie, la grace du Rédempteur nous met aujourd'huy dans les mêmes termes, où nous voudrions avoir été avant la cheûte de nôtre Pere; nôtre bonheur eternel ne dépend plus que de nous : Que nos Parens ſoient bons, ou qu'ils ſoient mauvais, il ne tient qu'à nous de ne prendre nulle part à leurs deſordres & pourveû que nôtre vie ſoit réglée, on ne nous demande nul compte de tous leurs déreglemens. Et cependant n'eſt-il pas veritable, du moins à l'égar de pluſieurs, que nos intereſts ſeroient auſſi-bien entre toute autre main qu'entre les nôtres? Quel eſt l'homme ſi peu zelé, ſi peu charitable, qui puſt négliger d'avantage nôtre ſalut, que nous le négligeons nous mêmes, ſi nôtre ſalut dépendoit de luy comme il dépend uniquement de nos ſoins? A quoi penſons-nous donc? A quoi nous amuſons-nous? dites-moi je vous prie, à quoi c'eſt que vous emploïez cette raiſon ſi éclairée, cette intelligence ſi ſublime, ces belles lumiéres, cette ſageſſe, ces forces, tous ces talens, cette vie que Dieu ne vous a pas donnée, pour courir aprés du vent & pour n'attraper enfin que de la fumée, peut-être ni avez-vous jamais bien penſé que l'affaire de vôtre ſalut eternel eſt entierement entre vos mains, que la vie ne vous a été donnée, que pour y travailler ſans relâche; en un mot que c'eſt là vôtre importante affaire, vôtre unique affaire? oüi je le repete encore une fois; c'eſt la vôtre unique affaire, unique, parce que c'eſt la ſeule qui

merite vôtre application, unique parce qu'elle ſeule demande toute vôtre application, unique enfin parce que c'eſt la ſeule qui dépende de vôtre application. Voila trois grandes veritez, Chrêtienne Compagnie, je ſuis aſſeûré que ſi vous les aviez une fois bien penetrées, ſi le ſaint Eſprit veut bien vous en donner l'intelligence, je ſuis aſſeûré, dis-je, que toutes les affaires du monde paroîtront à vos yeux ce qu'elles ſont en effet, c'eſt-à dire des purs amuſemens, des jeux ridicules & indignes de vous, ou plûtôt de veritables piéges que l'ennemi vous tend par tout, pour vous ſurprendre & pour vous perdre ſans reſſource.

Ce ſeront donc ces trois veritez qui feront les trois parties de cét entretien. L'affaire de nôtre ſalut doit nous occuper tout entiers parce que cette ſeule affaire mérite bien tous nos ſoins ce ſera le premier poinct, parce que cette ſeule affaire demande abſolument tous nos ſoins ce ſera le ſecond, parce que c'eſt l'affaire & la ſeule qui dépende de nos ſoins ce ſera le troiſiéme. Il eſt raiſonable de s'appliquer ſerieuſement à cette affaire Il eſt néceſſaire de s'y appliquer uniquement, il eſt inutile de s'appliquer à tout le reſte. Voila tout le plan de ce diſcours.

S'il ne s'agiſſoit ici que d'emporter vôtre raiſon & vous faire avoûër ſimplement que l'affaire de vôtre ſalut eſt vôtre unique affaire, qui mérite tous vos ſoins, je ne douterois pas du ſuccez de mon entrepriſe. Car Dieu l'a dit, & cette ſeule autorité ne laiſſe plus de lieu, ni aux doutes, ni aux conteſtations. Vous verrez dans la ſuite de ce diſcours, qu'il n'eſt point de verité, dans l'Ecri-

ire, qu'il ait déclarée ſi expreſſement, il n'en eſt
acune qu'il ait établie par tant de preuves, au-
une dont il ait eû plus à cœur de nous recom-
ander la prattique : de quels motifs ne s'eſt-il
oint ſervi pour nous y porter ? Combien de le-
ons, combien d'exemples, combien de miracles
dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament,
our nous bien faire comprendre le ſens de cette
ivine parole ? *Unum eſt neceſſarium.* Vous n'avez
ous qu'une ſeule choſe à faire en la vie, une ſeule
hoſe doit emporter tous vos ſoins, vous ne devez
rendre nul intereſt à tout le reſte, & ſi l'empreſ-
ement qu'on fait paroître à me ſervir, dit le Sau-
eur ne ſe rapporte pas à cette affaire importante,
ét empreſſement quelque raiſonnable & quelque
aint même, qu'il paroiſſe, doit paſſer pour l'effet
'un zele aveugle & mal reglé, *Martha, Martha*
illicita eſt, & turbaris erga plurima porro unum eſt
eceſſarium.

Mais ſavez-vous bien, Chrêtiens Auditeurs,
ue ce meſme Dieu qui nous apprend par ces pa-
oles l'eſtime que nous devons faire de nôtre ſa-
ut, que Dieu, dis-je, ne la pas jugée luy-même
ndigne de toutes ſes penſées & de toute ſon appli-
ation ? Je ne dis pas ſeulement que de toute éter-
ité Dieu a penſé à cette grande, à cette impor-
ante affaire ; que dans l'ordre de ſes decrets libres
éternels, la volonté de faire des créatures éter-
ellement heureuſes a été la premiére qu'il a con-
eûë ; qu'il a agi en ſuite, pour exécuter dans le
ems ce deſſein qu'il avoit formé avant tous les
ecles ; mais je dis, que ce deſſein eſt, à vray dire,
unique deſſein de Dieu, & qu'il a fait pour l'ac-

complir, tout ce qu'il a operé hors de luy-même,

Cette verité eſt inconteſtable; comme Dieu n'a qu'une fin néceſſaire, qui eſt de ſe glorifier, auſſi n'a-t-il qu'une fin libre, qui eſt de ſe glorifier en ſe faiſant connoître & aimer de ſes créatures, c'eſt-à-dire, en les rendant bien-heureuſes. D'ailleurs puiſqu'il eſt vrai que ſa providence, qui conſiſte dans ce rapport que les choſes ont à cette derniere fin, puiſqu'il eſt vrai que cette providence embraſſe tous les êtres & toutes leurs operations, il eſt tout viſible qu'il n'a jamais rien fait dans le monde, que même il n'y s'y fait rien par ſa permiſſion, ou par ſes ordres, qui ne ſe rapporte à nôtre ſalut, & qui ne conſpire en ſa maniére à nous rendre éternellement bien-heureux.

De ſorte que la création de l'univers, & de toutes les parties qui le compoſent, l'ordre & la liaiſon qui ſe trouve entre ces mêmes parties, tous les embelliſſemens, qu'il a plû au Createur, d'ajoûter à ſon ouvrage, le ſoin continuel qu'il prend de le conſerver & de cooperer à la production de tous les effets des cauſes particulieres. De plus, tous ſes grands évenemens, qui dans le monde civil étonnent & confondent la politique & la vaine prudence des hommes, toutes ces avantures ſi differentes, ſi bizarres qui cauſent des mouvemens ſi contraires dans nos eſprits, ces coups impréveûs qu'on attribue au caprice de la fortune, ſes élevations ſi ſubites, ces cheutes ſi précipitées, l'établiſſement & la ruine des états, leurs acroiſſemens, leur decadence; Tout cela ſont des ouvrages de la main de Dieu, mais d'un Dieu, qui travaille

vaille au ſalut des hommes, qui tente toute ſorte le voïes pour y réüſſir, qui n'épargne rien, qui acrifie toutes choſes pour avancer un deſſein ſi mportant. Mais dans l'état de la grace, qu'a-t-il ait, ou qu'a-t-il pû faire hors de cette vûë, puis que la grace elle-même à un rapport ſi eſſentiel à ôtre ſalut. Toute la loy de nature ne ſe rapporte--elle pas à la loi écrite? toute la loi écrite qu'a--elle été autre choſe, qu'une longue préparation la loi de grace & celle-ci n'eſt-elle pas une loi de alut & de benediction, où Dieu ne s'eſt pas conenté de travailler pour une fin ſi importante, mais ù il a voulu devenir lui-même un moyen infallile pour nous y faire arriver? oſeriez-vous le dire, Chrêtiens Auditeurs, qu'une affaire qui occupe Dieu, qui l'occupe uniquement depuis tant de ſiéles, une affaire pour laquelle il fait tant de choes, pour laquelle il fait toutes choſes, n'eſt pas ien digne de tous vos ſoins? Eſt-ce que Dieu s'auſe, ou qu'il ſe trompe? auroit-il perdu tant de atigues à ménager une affaire de néant, une affaie indigne du loiſir & de l'application même d'un omme.

Mais enfin de quoi eſt-ce qu'il s'agit en cette ffaire importante. Je m'en vais vous le dire, mais 'attendez pas que je puiſſe jamais vous le bien aire comprendre, non, vous ne le comprendrez as, à moins que le Pere des miſericordes, que eſprit de Sience & de Lumiere ne deſcende en ême-tems en vôtre eſprit pour l'ouvrir à la verité ue j'y porterai par mes paroles, il s'agit, Chrêenne Compagnie, il s'agit d'aquerir, ou de perre un Dieu & de l'aquerir, ou de le perdre pour

une eternité toute entiére.

Eſprits ſaints, bien-heureux citoïens de la Jéruſalem céleſte, qui voyez ce Dieu à découvert, & qui vivez dans les douces extaſes que vous cauſe une beauté ſi parfaitte, ſi cét amour imcompréenſible, dont vous brulez avec tant de plaiſir, laiſſoit encore quelque place en vôtre cœur pour les autres paſſions, dont nous ſommes ſi ſuſceptibles, de quelle crainte mais de quelle horreur ne ſeriez-vous point ſaiſi en entendant ces paroles, perdre Dieu & le perdre ſans reſſource & le perdre pour une éternité tout entiére! Et vous malheureuſes victimes de la haine & de la vengeance du Seigneur, ames condannées à brûler éternellement dans les flames de l'enfer, dittes nous ſi dans ces affreuſes priſons, où tous les maux ſont raſſemblez pour vous punir, il y a quelque choſe de plus horrible, que cette penſée, qui vous occupe éternellement, d'un Dieu perdu, d'un Dieu perdu ſans reſſource, perdu pour une éternité tout entiére.

Diſpenſez-moi, Chrêtienne Compagnie, diſpenſez-moi de vous dire ce que c'eſt que de perdre Dieu, ce que c'eſt que de le perdre pour ne le recouvrer jamais. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que cette perte renferme en ſoi toutes les autres & qu'on perd tout en la faiſant; On perd toutes choſes en perdant Dieu, non-ſeulement parce que le mauvais uſage, que nous faiſons des créatures en l'offençant eſt puni par la privation de toutes les créatures; mais encore parce que hors de Dieu, il ne peut y avoir de bien; qu'il eſt lui-même le ſeul bien, qui ſe rencontre dans toutes

es choſes utiles & agréables & qu'en ce ſens auſſi veritablement qu'en nul autre, on peut dire que Dieu eſt la bonté de tout ce qui a quelque ſorte de bonté. *Deus eſt bonum omnis boni.*

Il eſt à l'égar de tous les biens, ce que le ſoleil dans la penſée des Philoſophes Modernes, eſt à l'égar de toute ſorte de couleurs. Non-ſeulement c'eſt la lumiere de cét aſtre qui nous rend viſibles tous les objets; mais c'eſt cette lumiere elle-même que nous voïons dans tous les objets viſibles. Dans les tems mêmes les plus ſombres, quelque épaiſſe que puiſſe être le nuage, qui nous dérobe le ſoleil, il ne laiſſe pas de répandre une infinité d'imperceptibles raïons, qui reviennent à nos yeux de tous les corps qui ſont capables de les réfléchir. C'eſt de la verdure, ce ſont des fleurs, c'eſt de l'or & de l'azur, que vous croïez voir ſur cette campagne & dans cette ſuperbe maiſon; mais dans la verité ce n'eſt que de la lumiére répanduë ſur ces differens objets, qui frappe vôtre veuë, qui la ſurprend, qui la réjoüit. De même tout ce qu'il y a d'aimable en chaque créature non-ſeulement eſt l'ouvrage de Dieu, mais ce n'eſt autre choſe que Dieu-même. Cette ſource éternelle de lumieres tout inviſible qu'elle eſt, ne laiſſe pas de ſe faire voir & de ſe faire ſentir par tout ce qu'il y a de ſenſibilité dans la nature. La beauté de cette perſonne, ſon eſprit, ce je ne ſai quoi qui vous charme & qui vous enchante, vous n'y penſez pas, c'eſt Dieu qui ſe préſente à vous & que vous ne voulez pas reconnoître. *In mundo erat & mundus eum non cognovit.* Il s'en faut bien que ce ne ſoit Dieu que vous aimez en cét enfant ſi bien né, en cét ami ſi

fidelle & ſi complaiſant, dans ces palais ſi magnifiques, dans ces ragoûts ſi délicieux, vous n'y aimez que vôtre plaiſir & vôtre intereſt, vous n'y aimez que vous-même, cependant c'eſt Dieu ſeul, qui vous y plaît; c'eſt Dieu qui excite & qui contente vos deſirs en toutes ces choſes. S'il pouvoit en être ſeparé, elles perdroient auſſi-tôt tous leurs agrémens, toute leur beauté; elles ne pourroient plus ſervir qu'à nous tourmenter & à nous nuire, tout de même à peu-prés que le ſoleil ne s'eſt pas plûtôt éloigné de nous, que toutes les couleurs diſparoiſſent, que les plus grandes beautez perdent leur éclat, que même tout ce qui attiroit nos regars nous effraïe & nous épouvante.

C'eſt pour cela que dans l'enfer où l'on ne poſſede point Dieu, tout ce qui s'y trouve, s'y trouve en qualité de pur mal & ſans nul mélange de bien, c'eſt pour cela que les flames y ſont ſans lumiére, que la nuit ni produit ni le repos ni le ſilence, que les tenébres n'y effaçent point les objets hideux & terribles, que le feu tout ardent qu'il y ſoit ne défend point du froid des glaçons, que la glace ni tempere point l'ardeur des fournaiſes allumées, c'eſt pour cela que cette perſonne qui fait ici toutes vos delices, y fera vôtre plus-horrible tourment & que vous-même, qui vous aimez aujourd'huy d'un amour ſi exceſſif & ſi déreglé, que vous-même, dis-je, y ſerez inſupportable à vous-même.

Que ſi cela eſt vrai comme on n'en ſauroit douter, s'il eſt vrai que ce que les hommes aiment dans les créatures n'eſt autre choſe que Dieu-même, ſi pour toucher vôtre cœur il ne falloit que

convaincre vôtre esprit ? qu'auriez-vous aujourd'hui à me répondre ? Eh quoy une seule créature, c'est-à-dire une petite partie de Dieu, s'il m'est permis de parler ainsi, une petite partie de Dieu mérite qu'on s'empresse, qu'on sue, qu'on se consume de fatigues & de soucis, & Dieu tout entier ne mérite pas qu'on s'applique serieusement à le rechercher ? Accordez-vous, s'il vous plaît avec vous-même, Dieu caché, ou du moins ne se montrant qu'à travers de quelques voiles fort sombres, Dieu borné, si l'on peut s'exprimer de la sorte, Dieu fini, ou pour parler plus exactement ; Dieu possedé en partie, & d'une maniére si limitée, si imparfaitte ; Dieu, dis-je, en cét état attire tous vos régars, reveille tous vos desirs ; allume toutes vos passions, est bien digne de tous vos soins ; & Dieu découvert, Dieu dévoilé & raïonnant de toutes parts, Dieu infini, Dieu possedé en lui même, Dieu se donnant non plus goute à goute, mais tout entier, & inondant l'ame de la plenitude de son être, est un bien peu capable de vous toucher, ne mérite pas qu'on se mette en peine de l'aquerir !

Helas que vous en jugerez bien autrement, lors qu'effectivement vous aurez fait cette perte. Comme vous aurez perdu toutes choses, vôtre douleur surpassera la douleur de tous les mal-heureux, qui ont passé leur vie dans les maux les plus-cuisans, ou qui l'ont finie par les accidens les plus-tragiques. Rassemblez, s'il est possible, dans vôtre esprit, tous les chagrins, toutes les afflictions, tous les desespoirs, qui ont été ou qui peuvent être causez par toutes les pertes imaginables de biens, d'honneur, d'amis, d'enfans, de vie, en un mot de

tout ce qu'on peut poſſeder avec quelque ſorte d'attachement ou de plaiſir ; en perdant Dieu vous ferez en effet toutes ces pertes, puis que tous ces biens, tout ce qu'on craint de perdre en perdant ces biens, n'eſt autre choſe que Dieu-même, & par conſéquent le regret de cette perte égalera du moins celui d'un homme, qui joüiſſant des biens de tout l'univers, de toutes les douceurs de la vie, ſe verroit tout d'un coup accablé de toutes ſortes de maux, & reduit à la derniére indigence.

Quel ſeroit vôtre deſeſpoir, Chrêtiens Auditeurs, ſi ce fils unique que Dieu vous a donné pour faire toute la joïe & tout le bon-heur de vos jours, ſi ce fils qui eſt né avec des inclinations ſi honnêtes, avec des paſſions ſi raiſonnables, avec de ſi grands talens pour le monde, de ſi belles ouvertures pour les affaires, & pour les ſiences, avec de ſi heureuſes diſpoſitions pour la vertu ; ſi cét enfant, dis-je, à la fleur de ſon âge, vous étoit enlevé par une funeſte mort ; cét enfant, ou du moins ce que vous regréteriez dans la mort de cét enfant, je le vous ai déja dit, ce n'eſt autre choſe que Dieu, qui ceſſeroit de ſe donner à vous, de ſe faire ſentir à vous dans cette créature, mais de ſe donner fort imparfaittement, de ſe faire ſentir d'une maniére preſque inſenſible ; vous avoûëz cependant que cette perte ſeroit capable de vous renverſer l'eſprit, & de vous faire mourir de douleur : Que ſera-ce donc Dieu d'amour, lors qu'à l'entrée de l'autre vie nous nous verrons privez de toutes ſortes de biens, & de la ſource de tous les biens ? Si vous perdez un ami, une femme, un procés, un peu d'argent, c'eſt-à-dire une goute de cét occean infini, toute vôtre

joïe, toute vôtre conſtance, toute vôtre raiſon vous abandonne, vôtre ame ſe donne en proïe aux plus-violentes paſſions & aux plus-funeſtes ; & vous croïez de pouvoir ſouffrir de ſens froid la privation totale de Dieu, de cette mer inépuiſſable de bonté, *Ibi erit fletus & ſtridor dentium :* Ouï ſans doute, les larmes couleront alors en abondance, & les grincemens de dens ſe feront entendre d'une maniére affreuſe & terrible, *Ibi erit fletus & ſtridor dentium.* Et certes je ne m'en étonne pas, il n'y a rien de plus-inutile que les plaintes, que le repentir d'une ame qui a perdu toutes choſes en perdant Dieu, mais il n'y a rien de plus-juſte ; S'il eſt vrai qu'une ame qui aura perdu Dieu, doit s'en affliger au point que l'Ecriture nous le fait entendre, n'eſt-il pas vrai qu'un homme qui peut perdre Dieu, s'il n'emploïe tous ſes ſoins pour éviter ce mal-heur ; n'eſt-il pas vrai, dis-je, qu'il eſt fou, qu'il eſt deſeſperé, qu'il n'eſt plus-homme : Car enfin un bien qui ne mérite pas d'être recherché ; quand on peut le poſſeder, ne mérite pas d'être regretté, quand on la perdu, & par conſéquent un bien qui mérite d'être infiniment regretté, & dont la perte doit cauſer des douleurs extrémes, ce bien, dis-je, mérite ſans doute, qu'on le recherche avec des grands ſoins, avec les derniers empreſſemens.

Que ſi vous ajoûtez à cette perte ſi conſiderable, à ces regrets ſi cuiſans, ſi vous y ajoûtez, dis-je, que celle-là eſt ſans reſſource, & que ceux-ci ſeront éternels, que ne doit-on faire pour éviter de ſi grands maux ? Si les hommes du monde s'excitent eux mémes à travailler durant leurs plus-belles années, par l'eſperance de joüir de leurs travaux

ſur les derniers jours de leur vie ; ſi le deſir de ſe préparer une vieilleſſe douce & tranquille, les porte à paſſer plus des deux tiers de leur âge dans de continuelles fatigues, les porte à ſe priver non-ſeulement des plaiſirs les plus-innocens, mais même du ſommeil & des autres néceſſitez naturelles, l'aſſeûrance que nous avons de joüir durant toute l'éternité du fruit de nos travaux & de nos veilles, à quoi ne devroit-elle pas nous engager ? Quoi la penſée d'une vieilleſſe ſi éloignée, ſi incertaine, d'une vieilleſſe ſi rare, d'une vieilleſſe en tout cas ſi courte, porte les hommes à prendre & de ſi loing de ſi penibles précautions, & la veûë d'une éternité toute entiére, d'une éternité ſi aſſeûrée, qui doit commencer dans peu de tems, peut-être dés aujourd'hui ; cette veûë, dis-je, ne ſauroit nous réveiller, ni nous animer à rien faire. Il faut, dit-on, tous les jours, il faut travailler tandis que les forces de l'eſprit & du corps ne ſont point encore uſées, il faut amaſſer du bien pour cette ſaiſon froide & ſterile, il faut aquerir du mérite & de la reputation pour ces dernieres années, ou pour l'ordinaire nous devenons le rebut du monde, ſi la foibleſſe où tombent alors & les ſens & la raiſon n'eſt ſoûtenuë par l'éclat de nos actions paſſées ; enfin il faut ſe préparer une retraitte commode & honnorable, où l'on ſoit hors d'atteinte aux miſeres dont cét âge eſt menacé, & où l'on puiſſe attendre la mort, ſans être obligé de la deſirer. Vous avez raiſon, Meſſieurs, & l'on ne peut avec juſtice blâmer une conduite ſi judicieuſe. Mais ne penſez-vous point auſſi, que peut-être avant que cette vieilleſſe arrive, que du moins incontinent aprés

vous entrerez dans une autre vie qui n'aura jamais de fin, que vous paſſerez dans un état, où vous ne pourrez plus agir, où vous ne ſubſiſterez que du fruit de vos bonnes œuvres paſſées, où vous deviendrez l'objet éternel du mépris & de la haine de Dieu & de toutes les créatures ; ſi la vertu que vous aurez prattiquée ſur la terre ne les oblige à vous conſiderer & à vous faire du bien, ſi quelque année de miſere & de pauvreté vous font tant de peur, ne penſez-vous point combien il ſera rude de ſe voir plongé dans toutes ſortes de miſeres pour une éternité toute entiére ?

Il eſt donc vrai, Chrêtiens Auditeurs, que l'affaire de nôtre ſalut mérite bien toute nôtre application ; cette affaire, ſelon la parole de JESUS-CHRIST, eſt uniquement néceſſaire ; cette affaire a occupé Dieu durant toute l'éternité, & l'occupera juſqu'à la fin des ſiécles ; tout ce qu'il fait, tout ce qu'il permet dans le monde, ſe rapporte uniquement au ſalut & à la prédeſtination des hommes : *Omnia propter electos* : Cette affaire perduë tout eſt perdu, puis que Dieu même qui renferme tous les biens, & hors duquel il ne peut y avoir de bien, que Dieu-même eſt perdu pour toûjours & ſans reſſource : cette affaire perduë, l'ame ſera plongée dans une douleur amére, dans des regrets inexplicables qu'elle fera éternellement, mais inutilement éclatter par toutes les marques du plus-funeſte deſeſpoir ; enfin cette affaire eſt l'affaire de l'éternité. Dieu ſe ſeroit-il trompé en diſant, que tout le reſte eſt de nulle conſéquence ? Dieu auroit-il mal emploïé ſes ſoins & ſa providence en rapportant tout à cela ? Dieu eſt-il ſi peu de choſe lui

qui comprend & qui eſt en effet toutes choſes, qu'il nous doive être indifferent de le perdre ? Pourquoi tant de larmes, pourquoi tant & de ſi cruels repentir dans les enfers, ſi le bien qu'ils ont perdu méritoit ſi peu d'être recherché ? Mais pourquoi frémir à la ſeule penſée de l'éternité, ſi c'eſt peu de choſe que d'être éternellement mal-heureux ?

Je vois bien, Chrêtienne Compagnie, que vous êtes perſuadez de l'importance de cette affaire, & que ſi vous n'êtes pas encore determinez à lui donner deſormais toute vôtre application, ce n'eſt pas que vous ne ſoïez convaincu qu'elle la mérite bien, mais c'eſt que vous ne croïez peut-être pas qu'elle la demande toute entiére ; & c'eſt ce que je va vous montrer dans cette ſeconde partie.

C'eſt une erreur aſſez commune parmi les Chrétiens que celle que j'entreprens de combattre. On s'imagine qu'on peut partager ſon eſprit à pluſieurs occupations, qu'il y a tems pour toutes choſes, & que les affaires du monde ne ſont point incompatibles avec l'affaire de nôtre ſalut ; mais on ſe trompe ; ces affaires ne ſont point d'une nature à être traittées en même tems, & par une même perſonne, & d'ailleurs l'eſprit de l'homme eſt trop borné, ſa vie eſt trop courte, pour en ménager plus d'une avec ſuccés.

Je ſai bien qu'il n'eſt pas impoſſible de prendre la conduite d'une maiſon, d'être engagé dans le commerce, d'exercer un emploi conſiderable, de travailler pour faire ſubſiſter une famille ; & de gagner en même tems le Paradis ; Je ſai que toutes ces choſes ſont ſouvent des moïens que la providence nous a marquez pour parvenir à cette fin :

mais je dis que de prendre ces occupations avec trop d'empreſſement, avec des intentions & des veûës purement humaines; avoir éternellement & l'eſprit & le cœur trop occupez d'un procés, d'un enfant, d'une maiſon, d'une charge, s'appliquer à vendre, à acheter, à parler, à écrire, à travailler dans une bouttique; ſans rapporter tout à Dieu & à l'éternité. En un mot, faire ſon affaire de quelcune de ces choſes, regarder tout cela comme nos veritables affaires, comme des affaires importantes; je dis que d'en uſer de la ſorte, c'eſt mettre un obſtacle invincible à ſon ſalut, & voici comment je le prouve.

Si parmi les ſoins qui peuvent occuper un homme du monde, il y en avoit quelcun de privilegié, quelcun qui ne fuſt pas incompatible avec le ſoin du ſalut, ce ſeroit ſans doute, celui qu'on auroit de pourvoir aux choſes néceſſaires à la vie, & cependant ce ſoin-là même nous a été interdit par le Sauveur de nos ames. Dans la doctrine de l'Evangile, il eſt autant impoſſible de partager ſes ſoins au ſalut de l'ame & à l'entretien du corps, qu'il eſt impoſſible d'être à deux maîtres, d'être à Dieu & au démon des richeſſes : *Nemo poteſt ſervire Deo, & mammonæ*, dit Iesus-Christ, *ideo dico vobis ne ſolliciti ſitis animæ veſtræ, quid manducetis, aut quid bibatis :* Perſonne ne peut ſervir Dieu & l'idole de l'argent, & c'eſt pour cela, remarquez s'il vous plaît cette conſéquence, & c'eſt à cauſe de cette impoſſibilité, que je vous ordonne de ne vous mettre point en peine des choſes dont vous avez beſoin pour l'entretien de vôtre vie; car ce ſeroit là abandonner le ſervice de vôtre maître legitime

pour embraſſer celui de ſon ennemi : *Ideo dico vobis ne ſolliciti ſitis, animæ veſtræ quid manducetis; anima,* dit-il en un autre endroit, *plus eſt quam eſca; & corpus pluſquam veſtimentum :* Pourquoi vous mettre ſi fort en peine de chercher de la nourriture & des vêtemens ? vôtre ame ne vous doit-elle pas être plus-précieuſe que tout cela ? *Nonne anima plus eſt quam eſca?* Mais ſi l'on peut en même tems ſauver ſon ame & ſe mettre en peine de nourrir le corps, que devient ce raiſonnement de la Sageſſe incarnée ? Si l'empreſſement d'un homme qui tâche de pourvoir à ſa ſubſiſtence, n'eſt point contraire au ſoin qu'il doit prendre de ſon ſalut, pourquoi cette comparaiſon de l'ame avec la viande ; & que prétend JESUS-CHRIST en nous faiſant avoüer que celle-la eſt infiniment plus-noble que celle-ci. Et ne croïez pas, dit S. Iean Criſoſtôme, que l'Evangile parle ici d'une nourriture ſuperfluë, ni de ces rafinemens qu'on a inventé, pour ſatisfaire à l'intemperance du goût, plus le beſoin que vous avez eſt extréme, plus vôtre inquiétude eſt criminelle. La néceſſité de boire & de manger, bien-loin d'excuſer vôtre empreſſement, condanne vôtre défience; vous ne pouvez vous paſſer de toutes ces choſes ; & c'eſt pour cela-même que vous ne devez nullement en être en peine, parce que ce bon Pére qui a pourveû juſqu'à vos délices, n'a garde de négliger vos beſoins ; *Scit enim Pater veſter quia his omnibus indigetis.*

Mais il paſſe, ce me ſemble plus avant, lors qu'il dit, que ces vains ſoucis ſentent l'eſprit du paganiſme, & ne peuvent être pardonnez qu'à des Gentils ; *Hæc enim omnia gentes inquirunt* ; Sur-

uoi Saint Criſoſtôme forme un raiſonnement qui rouve trés-bien ce que je dis ; Iesus-Christ, it ce Pére, nous a déclaré que ceux des Chrêtiens, ont la ſainteté n'aura pas ſurpaſſé la juſtice des harifiens & des Iuifs, que ceux-là ne doivent ien prétendre au Paradis : Si donc nous n'avons as même le courage de nous élever au deſſus des aïens, comment pouvons-nous eſperer d'y avoir lace ? De ſorte que, continue ce grand Saint, lors u'il nous exhorte à ne rechercher que le Roïaume du ciel, ce n'eſt pas un ſimple conſeil qu'il ous donne, c'eſt un commandement abſolu & emblable à celui qu'il nous a fait, d'aimer nos nnemis. Ce n'eſt pas aſſez, nous dit-il ailleurs, e n'eſt pas aſſez pour vous d'aimer vos amis, uis qu'il n'y a pas juſqu'aux Gentils qui n'aient ceux dont ils ſont aimez ; Et ainſi ne oïez point en peine de ce que vous devez anger, c'eſt à faire aux Gentils de s'embaraſſer de pareils ſoins : *Hæc enim omnia Gens inquirunt.* Il s'eſt ſervi du même motif dans es deux rencontres differentes, pour nous faire ntendre que dans l'une & dans l'autre, il nous impoſoit une égalle obligation ; & certes il n'y avoit as apparence, que nous aïant obligé de ne nous ontenter pas des vertus des Idolâtres, il laiſſa à ôtre choix d'imiter leur peu de courage & leur éffience.

Mais s'il eſt impoſſible d'allier le ſoin du ſalut vec des ſoucis qui ſemblent ſi raiſonnables & ſi éceſſaires ; ſi c'eſt entreprendre de plaire à deux aîtres dont les intereſts ſont tout oppoſez, ſi 'eſt préferer la nourriture à l'ame, ſi c'eſt vivre en

Paien que de ſonger avec un peû trop d'empreſſement aux choſes néceſſaires à la vie, que devons nous dire de ce nombre preſqu'infini d'affaires, d'entrepriſes, de projets, de deſirs inutiles & épineux, qui rempliſſent nôtre eſprit, qui aſſiegent nôtre cœur, qui nous occupent, qui nous accablent entiérement? Il faut ſe défaire de tout autre penſée quelque innocente, quelque néceſſaire qu'elle paroiſſe, quand on veut penſer tout de bon à ſon ſalut; & vous eſperez que formant tous les jours mille deſſeins pour vous enrichir, embraſſant toutes les affaires qui flattent tant ſoit peu ou vôtre ambition, ou vôtre avarice, vous pouvez encore faire tout ce qu'il faut pour vous ſauver? Vous ne vous contentez pas de faire ſubſiſter vôtre famille, & de conſerver l'héritage de vos Péres, vous penſez jour & nuit aux moïens de l'aumenter. Ce n'eſt jamais aſſez de charges, jamais aſſez de maiſons, jamais aſſez de terres & revenu; il faut encore entrer dans ce parti, il faut encore s'embarquer dans ce commerce, il faut encore faire ce procés, encore aquerir ce champ, encore mettre cét intereſt à un nouvel intereſt? il faut ſe faire cét ami, ménager cette alliance, s'appuïer du crédit de ce Magiſtrat, gagner la faveur de ce Grand ou de ce Prince, il faut toûjours croître, toûjours monter, toûjours s'élever au deſſus de ſoi-même; & vous prétendez qu'il reſte encore encore aſſez de loiſir, aſſez d'application, aſſez de préſence & de répos d'eſprit, pour traitter comme il faut cette affaire unique, cette affaire ſi importante, où il s'agit de vôtre ame, où il s'agit d'une éternité, où il s'agit de Dieu-même. Il n'y à pas juſqu'aux

Idolâtres qui n'aïent été dans des ſentimens tout contraires. Les Philoſophes anciens, dit l'éloquent Evêque de Nole, n'ont pas crû que le ſoin des biens temporels, peut s'accorder avec l'étude de la ſageſſe, bien-loin de pouvoir ſubſiſter avec la ſageſſe-même. Ils ont été ſi perſuadez de cette verité, que quelques-uns d'entre eux, ont jetté dans la mer, tout ce qu'ils avoient de bien au monde, pour ſe mettre en état de s'appliquer à une étude ſi importante. *Quæ veritas in tantum valet, ut nonnulli Philoſophorum inquirendæ tantum, nedum ſequendæ ſapientiæ vacari non poſſe ſenſerint, niſi pecuniarum onera, quaſi ſtercorum etiam in mare quidam projicerent.*

Mais vous-mêmes, Chrêtiens Auditeurs, ne le dites-vous pas tous les jours, & ne peut-on pas vous convaincre par vôtre propre témoignage? Pour faire ſon ſalut, il y faut penſer puiſque ce n'eſt qu'à faute d'y penſer, que la plûpart des gens periſſent. *Deſolatione deſolata eſt terra, quia nemo eſt, qui recogitet corde.* Pour faire ſon ſalut, il faut s'inſtruire des moïens de ſe ſauver, il eſt abſolument néceſſaire de vaquer à la priére ſans laquelle il y a peu, ſans laquelle il n'y a peut-être point du tout de grace pour vous, & par conſequent point de ſalut. Pour ſe ſauver il faut fréquenter les Sacremens, il faut faire de bonnes œuvres, & mériter d'entendre ces paroles, que le Sauveur au jour du jugement doit addreſſer à tous les predeſtinez. Venez les benis de mon Pére, parce que j'ai eû faim, & vous m'avez donné à manger, j'ai été malade, & vous m'avez viſité, mais quand on vous parle de donner tous les jours demi-heure à la

conſideration de la mort, & de vôtre derniere fin, de faire chaque jour un peu de réflexion ſur vôtre vie paſſée, ſur les deſordres de celle que vous menez aujourd'hui ; ſur les obligations de vôtre état, ſur ce que vous voudrez avoir fait ; lorſqu'il vous faudra rendre compte à Dieu de tout ce que vous aurez fait. Quand on vous exhorte d'emploïer un quart d'heure de tems à la lecture d'un livre de pieté, qu'on vous avertit de prier, & de prier ſouvent, comme faiſoient tous les premiers Chêtiens, comme les Apôtres le conſeilloient, comme IESUS-CHRIST-même le commande. Quand on vous preſſe de vous approcher tous les quinze jours, ou du moins tous les mois, du Sacrement de Penitençe, de viſiter les pauvres, & les malades, d'inſtruire à la pieté & vos enfans, & vos domeſtiques, qu'avez-vous coûtume de répondre ? Ne vous excuſez-vous pas pour l'ordinaire de toutes choſes ſur l'embarras, & ſur la multiplicité de vos autres occupations ? Ne prétendez-vous point qu'il eſt impoſſible d'allier ces exercices de devotion avec les ſoins, que demandent les emplois, & les affaires du monde ? Combien de fois avez vous dit qu'il n'y avoit que les Religieux, & les Prêtres qui euſſent le loiſir de vaquer à la meditation, à la priére continuelle, à la lecture, à l'uſage fréquent de l'Euchariſtie & de la confeſſion, à l'inſtruction du prochain ? Que ſi cela eſt vrai, comme vous le dites, & que cependant toutes ces ſaintes pratiques ſoient abſolument néceſſaires, pour ſe ſauver comme en effet, elles le ſont, du moins à l'égar de pluſieurs ; Ne confeſſez-vous pas qu'il n'eſt pas poſſible de s'appliquer en même-tems

à

tems à l'affaire du ſalut, & aux affaires temporelles. Dire qu'il n'y a que ceux qui vivent dans les Cloîtres, ou qui ſont entiérement devoûez au ſervice des Autels, qui puiſſent s'exercer en ces œuvres ſaintes, n'eſt-ce pas avoûër, qu'il n'y a que ceux qui conſacrent tous leurs ſoins à leur ſalut, auſquels ils ne ſoit pas impoſſible de ſe ſauver?

Eh quoi me direz-vous faut-il tout abandonner? Faut-il donc renoncer à tout, & ſe dépouiller de toutes choſes? Faut-il que tout le monde embraſſe la pauvreté, & ſe retire dans la ſolitude? Ie ne dis pas cela, Meſſieurs, mais je dis bien, & je le dis aprés l'Apôtre des nations, que tous les hommes qui vivent dans le monde, y doivent vivre comme s'ils étoient hors du monde, que ceux qui par leur état ſe trouvent engagez dans d'autres affaires, que dans celle de leur ſalut, doivent travailler à leur ſalut, comme s'ils n'avoient que cette ſeule affaire, & qu'au milieu de tous vos biens, & de toutes vos richeſſes, vous devez conſerver cette pauvreté d'eſprit, qui nous eſt ſi fort recommandée dans l'Evangile. *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur, quaſi nihil habentes, & omnia poſſidentes.* Oüi vous pouvez vous ſauver même au milieu de vos tréſors, pourveû que vôtre cœur n'y ait nulle attache, pourveû que vous n'en aimiez la poſſeſſion, que vous n'en aimiez l'uſage, qu'autant qu'ils peuvent contribuër à vôtre ſalut; pourveû enfin que vous gardiez la belle regle de Saint Paul, c'eſt-à-dire que le deſir de les conſerver ne vous inquiete pas plus que ſi vous n'aviez rien du tout; *Quaſi nihil habentes*, & que vous ne ſoïez pas plus

trouble par la paſſion de les acroître, que ſi vous poſſediez déja toutes choſes, *Et omnia poſſidentes.*

Mais quel moïen de poſſeder de grands tréſors, & de n'y attacher pas ſon cœur, quel moïen de poſſeder de grands tréſors, & de n'avoir pas de grands ſoucis ? O qu'il eſt difficile d'être riche, & de ne deſirer pas avec ardeur de l'être encore davantage, d'être riche, & de n'appréender pas de devenir pauvre ! Il eſt vrai Chrêtiens, cela eſt trés-difficile, auſſi JESUS-CHRIST a-t-il dit, qu'il étoit plus-aiſé de faire paſſer un chameau par le trou d'une aiguille, que de faire entrer un riche dans le Paradis, il n'eſt pas toute-fois abſolument impoſſible, mais ſi cela vous paroît trop mal-aiſé, ſi vous-vous ſantez trop foible, pour garder long-tems une conduite ſi délicate. *Vade, vende omnia quæ habes, & da pauperibus, & habebis theſaurum in cœlo.* Allez, vous dit le Sauveur du monde, vendez tout ce que vous poſſedez, diſtribuez-en le prix aux pauvres, & mettez ainſi vôtre ſalut en aſſeûrance, faites ce que tant de perſonnes plus-jeunes, peut-être auſſi plus-âgées que vous, ce que tant de perſonnes plus-riches, plus ſages que vous, attachez au monde par des liens plus-forts, que ceux qui vous retiennent, n'ont pas laiſſé de faire, & font encore tous les jours pour ſe ſauver. Que ſi vos engagemens vous empéchent de prendre un parti ſi favorable, ſi avantageux, & ſi ſeûr, il en faut néceſſairement revenir au précepte de l'Apôtre. *Supereſt, ut qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur.* Il faut donner des bornes à cette avarice, à cette ambition déreglée, il faut moderer ces craintes vaines & pueriles, il faut réprimer ces

desirs si âpres, & si violens, il faut se debarrasser de tant d'affaires superfluës, pour ne penser desormais qu'à l'affaire de vôtre salut.

Il le faut faire & au plûtôt, il ne vous reste plus assez de tems pour tant de desseins. Si Dieu vous reveloit aujourd'hui que vous n'avez plus qu'un mois à vivre, n'est-il pas vrai, s'il vous reste encore un peu de foi, que de ce moment vous ne songeriez plus qu'à mourir? Que ce tems même vous paroîtroit assez court, pour vous disposer à un passage de si grande conséquence, & que vous passeriez pour fou dans l'esprit de toutes les personnes raisonnables, si vous ne le donniez pas tout entier au soin de vôtre ame. *Stulte hâc nocte animam tuam repetent à te.* Imprudent & mal-avisé que vous êtes, je vous dis de la part de Dieu, que cette nuit-même, & peut-être même avant la nuit on redemandera vôtre ame, je vous dis, que vous n'avez pas peut-être vingt-quatre heures de vie, & vous ne pensez point encore à l'affaire de vôtre salut? Et en quel terme est-elle donc cette affaire si importante, que vous vous en mettez si peu en peine? Qu'avez-vous fait jusqu'aujourd'hui, pour la mettre en état d'être terminée à vôtre avantage? Qu'avez-vous fait pour gagner le Paradis? Voïons un peu sur quoi vous prétendez d'y être receû? Où sont ces bonnes œuvres, qui doivent en ouvrir la porte à tous les prédestinez? Quelle penitence avez-vous fait de vos pechez, quelle restitution & du bien, & de l'honneur de vôtre prochain? Quelle reparation des scandales, & des mauvais exemples, que vous lui avez donnez? Vôtre confession générale est-elle prête, cinq ou

ſix heures de tems vous ſuffiſſent-elles, pour faire tout ce que vous voudrez avoir fait, tout ce qu'il faut avoir fait à l'heure de la mort ? Peut-être ne vous en reſte-t-il que trois ou quatre, & au lieu de les emploïer à une choſe ſi preſſante, vous vous amuſez à tracer le plan d'une maiſon, dont les fondemens ne ſeront pas encore creuſez qu'on ouvrira peut-être vôtre tombeau, vous vous amuſez à commencer un procés dont vos petits fils verront à peine la fin, vous ne penſez qu'à multiplier cét argét, qui peut-être ſera bien tôt le partage d'un prodigue, ou la proïe même d'un ennemi. *Stulte hâc nocte animã tuam repetent à te, & quæ paraſticuius erunt.*

Mais quand vous auriez encore pluſieurs années à vivre, ſi vous ne ſortez de cét embarras, qui vous empêche de ſonger à vôtre ſalut, vous n'auriez pas pour cela plus de loiſir pour y travailler. Les affaires, au lieu de diminuër augmentent tous les jours & demandent une plus grande application, & par conſéquent elles deviennent tous les jours plus-incompatibles avec le ſoin que vous devez prendre de vôtre ame, ainſi ſi vous n'étes reſolu d'étouffer, tous ces vains ſoucis, de vous tirer de tant d'épines, quand le jour de vôtre mort ne ſeroit marqué qu'en la centiéme année de vôtre âge, vous ne pouvez manquer d'être ſurpris, & d'être cité devant le tribunal de la juſtice divine, avant que d'avoir jamais bien penſé à Dieu.

Voila, ce me ſemble, Chrêtiens Auditeurs, dequoi vous perſuader combien il eſt important de s'appliquer ſerieuſement à l'affaire du ſalut. Combien il eſt néceſſaire de s'y appliquer uni-

quement. Je n'ai plus qu'à vous montrer combien il eſt inutile de s'appliquer à tout le reſte, pour vous faire avoûër que cette affaire eſt abſolument vôtre unique affaire, en quelque ſens qu'on veuïlle prendre cette propoſition. Oui Chrêtiens, l'affaire du ſalut eſt la ſeule affaire, qui dépende de nos ſoins. Faites tout ce qu'il vous plaira, dit le Sauveur de nos ames, vous ne viendrez jamais à bout d'ajoûter à la grandeur de vôtre corps une coudée. *Quis autem veſtrum cogitando poteſt adjicere ad ſtaturam ſuam cubitum unum.* Mais ſachez qu'il dépend encore moins de vous, de faire réüſſir les deſſeins que vous formez pour l'entretien, ou pour la commodité de vôtre vie. *Si ergo neque quod minimum eſt poteſtis, quid de cæteris ſolliciti eſtis.*

Remarquez s'il vous plaiſt qu'en cét endroit de l'Evangile, le Sauveur compare les vains efforts que feroit un homme pour croître tout d'un coup d'une coudée avec les ſoins que nous prenons pour multiplier, ou pour conſerver les biens, que la providence nous a donnez, & que non-ſeulement il traite également de préſomption & de folie, l'une & l'autre de ces entrepriſes, mais qu'il appelle même la premiére quelque ridicule, & quelque extravagante qu'elle paroiſſe, il l'appelle trés-petite, c'eſt-à-dire, trés-aiſée en comparaiſon de la ſeconde. *Si ego neque quod minimum poteſtis, quid de cæteris ſolliciti eſtis.*

En effet prétendre que le ſuccés de vos affaires temporelles, que l'établiſſement, ou la conſervation de vôtre fortune dépende de vôtre aſſiduité, ou de vôtre vigilance, n'eſt-ce pas prétendre gou-

verner la nature, & de diſpoſer de tout ce que Dieu n'a pas mis en vôtre diſpoſition ? Quelques meſures que vous preniez pour conduire heureuſement cette entrepriſe, de quelques précautions que vous uſiez pour prévenir tous les accidens dont elle peut être traverſée ; à moins que le Ciel & les aſtres n'obéïſſent à vôtre voix, que les vents & les orages n'écoutent tous vos ordres, que vous ne ſoïez l'arbitre des ſaiſons, que vous n'aïez entre les mains tous les cœurs des hommes, & le pouvoir de Dieu-même, de quoi pouvez-vous vous aſſeûrer. Vous pouvez labourer la terre, vous pouvez même y ſemer de grain, mais quelle puiſſance ſi ce n'eſt celle de Dieu, peut vous répondre que ce grain levera, qu'il s'en formera des épics, que vous verrez meurir la moiſſon, & que la ſemence que vous avez tirée de vos greniers y rentrera quelque jour avec uſure ? Il dépend de vous de loger cét argent, & d'embarquer ces marchandiſes, mais avant que cét argent revienne dans vos coffres avec l'intereſt, que vous en avez eſperé, avant que ces marchandiſes aïent paſſé dans un autre monde, quelles y aïent été debitées, que le prix en ſoit remis entre vos mains : que de tempêtes, que d'écuëils, que de perils, contre leſquels la prudence humaine n'a point de précautions, qu'on ne ſauroit même prévoir ?

Vous Monſieur qui paſſez pour un homme ſage, & entendu dans les affaires du monde, quel ſoins n'avez-vous pas pris pour marier cette fille, que vous aimiez avec tendreſſe, cependant vous ſavez de quelle maniére elle vit avec ſon mari ; elle fait pitié à toute la ville, on dit qu'elle eſt la plus-

nal-heureuſe femme du monde. Sachant quel étoit le fond de ce marchand, quel étoit ſon crédit, ſon induſtrie, ſon application, ſon experience; qui n'auroit jugé que ce nouveau trafic l'alloit enrichir, il l'a ruiné toutefois, & a ruiné en même-tems cent familles, qui ne s'attendoient à rien moins, & qui ſe ſavoient ſi bon gré de lui avoir confié leur bien. Meſſieurs, vous le ſavez mieux que moi, comme il arrive quelque-fois, par une ſecrete conduite de Dieu, que des miſerables qui vivent dans l'oiſiveté, & dans la débauche deviennent riches tout d'un-coup, ſans qu'il ſe ſoient même donné la peine de le deſirer, auſſi arrive-t-il tous les jours, que ni le merite des perſonnes, ni leur frugalité, ni leurs fatigues, ni leurs veilles ne peuvent les défendre de certains coups imprevûs, qui les accablent contre toute ſorte d'apparence, & lorſqu'ils avoient moins de ſujet de s'en défier.

Ces coups, Chrêtiens Auditeurs, ſont des coups de Dieu, lequel eſt ſouvent obligé d'en uſer de la ſorte, & par l'intereſt de ſa gloire, & par vôtre propre interêt. Cét empreſſement que vous avez pour les choſes temporelles, je dis même pour celles dont vous ne ſauriez vous paſſer; cét empreſſement des-honore Dieu; il fait outrage à la providence; Il vous a aſſujetti à mille beſoins pour avoir lieu de faire loüer ſa bonté & ſa ſageſſe, par le ſoin qu'il veut prendre de pourvoir exactement à tous ces beſoins; ſi vous entreprenez de lui ravir cette gloire, en prenant ſur vous un ſoin, qu'il s'eſt réſervé, & penſant aquerir par vôtre induſtrie ce qu'il vous ordonnoit d'attendre de ſa libe-

ralité. Il faut qu'il retrouve dans vôtre châtiment la gloire que vôtre défience, lui veut ravir, il faut qu'au defaut de ſa providence, & de ſon amour, il faſſe éclatter ſur vous ſa puiſſance, & ſa juſtice; ou plûtôt que cette même ſageſſe qu'il auroit fait paroître en ne vous laiſſant manquer de rien, lors même que vous ne vous ſeriez mis en peine de rien, que cette même ſageſſe ſe ſignale en rompant toutes vos méſures, en déconcertant tous vos deſſeins, en faiſant en ſorte que vous manquiez de toutes choſes, lors même que vous n'aurez rien oublié pour avoir toutes choſes en abondance.

D'ailleurs, ſi Dieu a encore quelque amour pour vous, s'il n'a pas encore reſolu vôtre perte & vôtre reprobation, il faut bien qu'il en uſe de la ſorte à vôtre égar, & qu'il arrache avec violence ce qui ſeroit la cauſe infallible de vôtre mal-heur éternel. Ouï, Chrétiens Auditeurs, par cét attachement extréme que vous avez aux choſes de cette vie, par le ſoin exceſſif que vous en prenez, au préjudice de vôtre ſalut, vous mettez Dieu dans la néceſſité, ou de vous perdre pour toûjours, ou de vous dépouïller de toutes choſes, ou de conſentir à vôtre dannation, ou de s'oppoſer à toutes vos entrepriſes. Le moins qui vous puiſſe arriver, c'eſt de voir tous vos deſſeins anéantis, toute vôtre fortune renverſée : Voila ce que Dieu fera, s'il vous aime, vous étes devenu ſemblable à un malade, qui pour avoir négligé une bleſſure legere, ſe verroit enfin reduit à mourir, ou à perdre le bras ou la jambe. Que gagnez-vous donc en donnant tout vôtre loiſir, toute vôtre application à des choſes qui ne le méritent pas. Je diſois qu'à la réſerve du

ſalut, toutes les autres affaires ne dépendoient pas de vos ſoins, mais vous voïez que vos ſoins peuvent nuire à toutes vos autres affaires.

Il n'eſt pas de même de l'affaire de vôtre ſalut dans l'état où Dieu la miſe par ſa miſericordie infinie; elle dépend uniquement de vos ſoins, ne vous y trompez pas, le Paradis ne vous viendra point en dormant; *Qui fecit te ſine te*, dit Saint Auguſtin; *non ſalvabit te ſine te*: Mais auſſi n'appréendez pas de travailler inutilement, lors que vous travaillerez pour l'aquerir; tout ce que vous faites pour une fin ſi raiſonnable ne peut manquer de vous y conduire, il n'y aura pas un ſeul pas, pas une ſeule parole de perduë, on vous tiendra même compte de vos deſſeins, & de tous les mouvemens de vôtre cœur. Bien davantage cette application que vous donnerez à vôtre veritable affaire, eſt l'unique voïe aſſeûrée de faire réüſſir toutes les autres; les moïens humains, comme nous le diſions tout à l'heure, ſont des moïens peu ſeûrs, ſont même ſouvent des obſtacles pour parvenir à ce que nous prétendons.

Mais en voulez-vous qui ſoient infallibles, & que Dieu-même qui diſpoſe des évenemens, & qui ſeul peut vous répondre de l'avenir, que Dieu-même vous garantiſſe: *Quærite primum regnum Dei, & hæc omnia adjcientur vobis.* Mettez vôtre principale étude à chercher le Roïaume de Dieu, & tout le reſte, & toutes ces choſes dont vous étes ſi avides, vous ſeront données pour ſurcroit. *Inquirentes Dominum*, diſoit David, *non minuentur omni modo*: Ne vous imaginez pas que vous puiſſiez perdre quelque choſe en cherchant Dieu, qui eſt le

Seigneur abſolu de toutes choſes. Pauvre artiſan, qui tous les jours dérobez demi heure de tems à vôtre travail, pour venir entendre la ſainte Meſſe, gardez vous bien de dire, que c'eſt autant de perdu pour vous; que c'eſt un gain que vous ſacrifiez à Dieu & à vôtre conſience; au contraire c'eſt un dépôt que vous mettez entre les mains de vôtre bon maître, & qu'il vous rendra bien-tôt avec uſure. Vous croïez peut-être d'avoir négligé vos intereſts temporels, pour avoir réſiſté à la tentation de travailler, aujourd'hui que le travail vous eſt interdit par l'Egliſe; & moi je vous dis, que vous avez beaucoup fait pour ces mêmes intereſts, puis que vous avez engagé Dieu à pourvoir à tous vos beſoins; & à vous faire trouver par des reſſources inconnuës à l'avarice & à la fauſſe prudence de la chair, à vous faire trouver le centuple de ce que vous auriez aquis par ce travail illicite.

Aprés toutes ces conſiderations, ſouffrez s'il vous plaît, Meſſieurs, que je vous faſſe une demande; Quelle peut être la cauſe de cette effroïable indifférence que vous avez pour l'affaire de vôtre ſalut éternel? Car il faut l'avoüer de bonne foi, de toutes les affaires que vous avez entre les mains, l'affaire de l'éternité eſt celle que vous négligez davantage, & que vous avez le moins à cœur. Dieu vous avoit donné toute la vie pour y penſer, & il avoit jugé qu'il n'en falloit pas moins pour y réüſſir, peut-être étes-vous à la veille de vôtre mort? Quelle partie de vôtre âge avez-vous emploïée à cette affaire importante? Combien lui avez-vous conſacré d'années? Combien de jours, combien d'heures en toute la vie? Car je ne penſe

pas que vous oſiez comter ces momens que vous paſſez dans nos Egliſes, pendant qu'on y celébre nos plus adorables miſtéres, vous ſavez bien que vous n'y penſez à rien moins qu'à vôtre ſalut, que vous vous y entretenez de choſes toutes prophanes, que vôtre trafic, vos divertiſſemens, vos querelles, vos débauches mêmes, & vos crimes vous y accompagnent & vous y occupent la plûpart du tems que vous y étes. Quelle raiſon pouvez vous donc rendre d'une conduite ſi déraiſonnable, ſi ce n'eſt que vous ne croïez rien de tout ce que nous venons de dire : Car ſi vous croïez en effet, qu'il s'agit ici d'un Dieu, d'une éternité, d'un bon heur infini, d'un mal-heur qui renferme & qui ſurpaſſe tous les autres. Si vous croïez qu'on ne peut à même tems ſonger & au ciel & à la terre, que le tems eſt court, que la mort vous preſſe, que chaque moment peut être le dernier moment, ſi vous croïez que c'eſt à vous, & à vous ſeul de penſer à vôtre ſalut, que ce n'eſt pas à vous de penſer à tout le reſte, qu'en négligeant vôtre ame, vous perdez tout juſqu'aux choſes temporelles, qu'en ne vous appliquant qu'à vôtre ame, vous ne perdez rien, non pas même les biens du monde, ſi vous croïez toutes ces choſes, dittes-moi je vous prie, comment il ſe pourroit faire que vous euſſiez d'autres ſoins que celui de vous ſauver ?

On les croit me dittes vous ces veritez, mais c'eſt qu'on n'y penſe pas : Il eſt vrai qu'on n'y penſe pas, mais c'eſt pour cela même que je dis, qu'infalliblement on ne les croit pas. Comment? Chrêtiens, ſi vous avez un procés de cent écus, vous y penſez jour & nuit, vous en rompez les oreilles à

vos amis, à force d'en parler à tout propos, vous devenez fâcheux, vous vous rendez ridicule, vous n'étes plus capable, ni de tenir, ni d'écouter d'autres diſcours, & dans cette affaire qu'il s'agit de vôtre vie, de vôtre ame, de tout ce que vous pouvez ou eſperer de plus-avantageux, ou craindre de plus-terrible, ſi vous croiez veritablement qu'on l'examine à l'heure qu'il eſt, qu'elle eſt entre les mains de vôtre juge, qu'elle ſera peut-être decidée avant la nuit, vous pourriez n'y penſer pas, vous pourriez penſer à quelque autre choſe ? Les biens ſenſibles vous attirent & vous enchantent, je le vois bien, mais un peu de foi pour les veritez que je vous ai expliquées, auroit bien-tôt diſſipé cét enchantement. Un Marchand qui ſe voit dans la néceſſité de perir, ou de jetter dans la mer tout ce qu'il a de plus-précieux au monde, ne délibere point ſur le parti qu'il doit prendre. C'eſt tout le fruit de ſes longues courſes, de ſes penibles travaux ; c'eſt toute l'eſperance de ſa famille, il ſe voit par-là reduit à la derniere miſere ; il eſt vrai, mais toutes ces veûës le touchent peu ; il croit qu'il perdra la vie, s'il ne ſe réſout à la perte de ſes biens ; dans cette croiance il ne peut qu'il ne les abandonne ſans peine, ou du moins ſans héſiter. mais s'ils ont pour vous de ſi grands charmes ces biens ſenſibles, d'où vient que par vôtre conduite vous obligez Dieu à vous les ôter, d'où vient que vous ne prenez pas les voïes ſeûres & infalliblés de les retenir & de les acroître, ſi ce n'eſt parce que vous n'avez nulle foi pour les paroles de JESUS-CHRIST ; & que cette verité Evangelique, *Quærite primum Regnum Dei, & hæc omnia adij-*

ient ur vobis, vous paſſe auſſi-bien que toutes les autres pour un conte à endormir les ſimples & les diots ; cependant toutes ces veritez ſont des veritez éternelles, vous ne les croïez pas, mais vôtre incredulité n'eſt pas capable de leur donner nulle atteinte : Le ciel & la terre paſſeront, Dieu même ceſſera d'être ce qu'il eſt, avant qu'elles puiſſent être démenties par aucun évenement.

Mais que déviendrez vous, ſi ces veritez ſubſiſtent, comme elles ſubſiſteront juſqu'à la fin des ſiécles, vous perſeverez juſqu'à la mort dans cét aveuglement, dans cette mal-heureuſe indifférence ; ſouvenez-vous qu'il s'agit ici de vôtre ame ; par tout ailleurs, ce n'eſt rien moins que vos propres affaires qui vous occupent, ce ſont les affaires de vos enfans, de vos amis, de vos fréres, d'un je ne ſai qui, qui recueïllira, qui diſſipera vôtre héritage. Mais ici c'eſt l'affaire de vôtre ame, de cette ame unique, & de cette ame immortelle, qui n'a pas été faitte pour joüir d'une felicité paſſagere, mais bien moins encore pour endurer d'éternels ſupplices dans les enfers : *Miſerere, miſerere animæ tuæ placens Deo :* Aïez donc pitié de vôtre ame qui eſt l'image de Dieu, & qui a été faitte pour l'aimer & pour le poſſeder éternellement. Aïez pitié de cette ame, pour laquelle Jesus-Christ en a tant eû : De cette ame qui fait pitié à tous ceux qui connoiſſent bien les périls où vôtre négligence l'expoſe : *Miſerere animæ tuæ* : Encore une fois aïez pitié de cette ame, qui ne peut être médiocrement mal-heureuſe, qui ne peut être mal-heureuſe qu'elle ne le ſoit pour toûjours. C'eſt Dieu-même, dit l'éloquent Salvien, qui vous fait pour elle cet-

te priére, lui qui connoît le prix, lui qui ſait ce que vous perdez en la perdant; il vous la demande cette ame qu'il a créée, qui lui a coûté la vie, qu'il a lavée en ſon ſang, cette ame qu'il aime avec des tendreſſes, avec des tranſports incroïables. Je ſai que vous en faittes peu d'état, mais c'eſt pour cela-même que vous ne devez pas la refuſer à ſon Rédempteur. Aimerez-vous mieux perir que de la lui conſerver. *O miſerrime homo cum Deus ſic tecum agat, non acquieſcis* : Mal-heureux homme eſt-il poſſible que vous ne vous rendiez pas aux priéres de vôtre Dieu? Il vous prie d'avoir compaſſion de vous-même, & il vous trouve inſenſible, il plaide vôtre propre cauſe auprés de vous, & vous étes inexorable. Comment donc eſperez-vous qu'il vous exauce au jugement, ſi vous lui avez fermé l'oreille, lors même qu'il vous parloit en vôtre faveur? *Quomodo te poſtea ſupplicantem in judicio ſuo audiet, cum tu hîc eum pro te rogantem audire ipſe nolueris.* Si tout cela ne fait point d'impreſſion ſur nos eſprits, prions Chrétiens Auditeurs, prions Iesus-Christ qu'il daigne nous ouvrir les yeux pour nous faire voir les maux qui le touchent, & que nous ne ſentons pas, pour nous faire bien comprendre les dangers que nous connoiſſons aſſez, pour les pouvoir craindre, mais que nous ne craignons pas aſſez pour les vouloir éviter. C'eſt ce que je vous ſoûaitte, au nom du Pére, & du Fils, & du Saint Eſprit.

SERMON LXVII.

POUR

LES DERNIERS JOURS DV CARNAVAL.

Reſpice, fides tua te ſalvum fecit.

Voïez vôtre Foi vous a ſauvé. S. Luc. c. 18.

Quoi-que la Foi ſoit une vertu de l'entendement, le peu de Foi ne laiſſe pas d'eſtre un vice de la volonté, qui aime mieux laiſſer l'entendement dans ſon ignorance, que l'obliger, comme elle pourroit, de ſe ſoûmettre à la verité connuë, elle le porte même à ſe revolter contre toutes ſortes de lumieres.

MEssieurs, il faudroit avoir l'ame bien dure, pour n'être point touché du mal-heur de ces pauvres infidelles qui ſont nez dans l'idolatrie, & qui ſans une eſpece de miracle, ne peuvent manquer d'y mourir. Mais il me ſemble que ſans ſortir

de la Chrêtienté, je trouve des mal-heureux qui ſont beaucoup plus à plaindre. Ce ne ſont pas des aveugles que la nature ou le hazar ait privez de l'uſage de la lumiére ; ce ſont des yeux malades qui par leur mauvaiſe diſpoſition ne peuvent regarder le jour ſans douleur, & qui ſont bleſſez de ce qui réjoüit tout le monde. Ce ne ſont pas des infidelles, ce ſont des Chrêtiens de peu de foi, des Chrêtiens qui ſavent à peine leur Chriſtianiſme, des Chrêtiens qui doutent eux-mémes s'ils ſont Chrétiens. Que nous ſert il d'être environnez de lumiére, de marcher par un ſi grand jour, ſi nous portons avec nous nôtre nuit & nos tenébres ? Que nous ſert-il de croire de ſi grandes choſes ſi nous les croïons ſi foiblement, de croire tout ce qu'il faut croire, pour être fidelle, & de ne le croire pas aſſez pour étre ſauvé ? Car enfin on ne le peut pas diſſimuler, il y a trés-peu de foi dans le monde : Nôtre vie en eſt une conviction ſi manifeſte, que nous ſommes contrains de le confeſſer nous-mémes. Ie ſai bien que quelques-uns en rejettent la cauſe ſur cette volonté ſouveraine, qui répand ſes faveurs ſur qui il lui plaît, & qui nous diſtingue par ſes graces, avant que nous aïons pû nous diſtinguer nous mêmes par nos mérites. Oui je ſai que quelques-uns regardent cette vive foi comme un don purement gratuit, & qu'ils prétendent méme juſtifier tous les déreglemens de leur vie par le défaut de cette vertu, tant ils eſtiment ce défaut involontaire. Mais ils ſe trompent, nous ſommes tous coupables de nôtre incrédulité, & nous ne la devons attribuer qu'à nous-mémes. Vous ne croïez pas, Meſſieurs, parce que vous ne

le

le voulez pas. Il eſt vrai que la foi eſt une vertu de l'entendement, mais j'eſpere de vous faire voir aujourd'hui, que le peu de foi eſt un vice de la volonté, & qu'il ne tient qu'à nous de nous en défaire. *Vos me amaſtis & credidiſtis*, dit le Fils de Dieu à ſes Diſciples. Vous m'avez aimé, & c'eſt pour cela que vous n'avez pas eû de peine à croire, comme pour leur faire entendre que l'oſtination des incredules étoit plûtôt un effet de leur mauvaiſe volonté que de leur peu de lumiéres. Ce diſcours nous ſera fort utile, ſi nous demandons au Saint Eſprit les lumiéres néceſſaires ; pour les obtenir emploïons l'interceſſion de la Sainte Vierge, & diſons-lui avec l'Ange. *Ave Maria.*

De tous les états où l'homme ſe peut rencontrer ici-bas, je n'en trouve point de plus-miſerable que celui d'un Chrétien qui ne croit que foiblement. Un Athée, s'il peut y en avoir dans le monde, joûït en paix de tous les plaiſirs de la vie ; un veritable fidelle trouve des douceurs dans la mort-méme ; mais pour un Chrêtien de peu de foi, il ſemble qu'il n'y ait ni repos, ni delices ſur la terre. Dieu le perſecute ou l'incommode par tout ; il eſt importuné par ſa préſence, lors qu'il peche, il eſt accablé du joug de ſes commandemens, lors qu'il veut les obſerver, il eſt trop éclairé pour manquer impunement à ſon devoir, il ne l'eſt pas aſſez pour s'en aquitter avec plaiſir. C'eſt un malade deſeſperé, en qui la nature manque de forces pour ſe rétablir, mais qui n'en a que trop pour ſentir ſa propre foibleſſe, & les mortelles atteintes de la douleur.

Au contraire, peut on imaginer un calme plus-

grand, un bon heur plus-accompli que celui d'un Chrétien, lequel eſt bien perſuadé de ce qu'il eſt obligé de croire ? La loi de IESUS-CHRIST, qui paroît inſupportable aux hommes de peu de foi, eſt pour celui-ci un fardeau qui le ſoulage. Peut-être qu'il eſt des commandemens qui vous paroiſſent impoſſibles ; un homme qui croit ne ſe plaint que de ce qu'ils ſont trop aiſez : *Latum mandatum tuum nimis.* C'eſt pour cela qu'il prend plaiſir à faire des vœux pour multiplier ſes liens, qu'il s'impoſe tous les jours de nouvelles obligations, & que par des engagemens volontaires & éternels, il s'interdit les plaiſirs & les biens dont l'uſage lui eſt permis par la loi de Dieu. Il y a bien des gens qui ne peuvent croire qu'on puiſſe paſſer la vie ſans offencer Dieu mortellement ; & lui ne peut comprendre comment c'eſt que de plein gré on ſe précipite dans le crime, & qu'on peut ſurvivre un ſeul moment à cette cheûte. Peut-on ſe paſſer de quelques plaiſirs dans la vie, dit un Chrétien ordinaire ? Mais eſt-il ici bas d'autre plaiſir, que celui d'étre attaché à la croix de ſon bon Maître, dit un homme qui croit comme il faut. Mais ſi nous n'avons pas cette vive foi qui en fait tout le bon-heur, ſommes-nous coupables de nous trouver en des diſpoſitions toutes contraires ? Oui, Chrétiens, nous en ſommes tout-à-fait coupables. Ie vous ai déja dit, que quoi-que la foi ſoit une vertu de l'entendement, le peu de foi ne laiſſe pas d'étre un vice de la volonté : On en peut rendre deux raiſons, que j'expliquerai dans ce diſcours, & qui le diviſeront comme en deux parties. La premiére, parceque la volonté néglige de procurer à

l'entendement les connoiſſances qu'il n'a pas. La ſeconde, parce qu'elle lui rend même inutiles celles qu'il a. Elle pourroit lui faire connoître la verité : Elle pourroit l'obliger de ſe ſoûmettre à la verité connuë. Elle aime mieux le laiſſer dans ſon ignorance, ce ſera le premier poinct. Elle le porte même à ſe revolter contre toutes ſortes de lumiéres, ce ſera le ſecond poinct.

Il eſt plus d'une voïe pour aquerir les lumiéres dont nous avons beſoin pour bien croire ; on peut ſe les procurer par l'étude ; on peut les obtenir par la priére ; nous les pouvons mériter par nos bonnes œuvres. L'étude nous diſpoſe à les recevoir ; la priére diſpoſe Dieu à nous les donner, & les bonnes œuvres l'y obligent en quelque ſorte. Heureuſe ame & cent fois heureuſe qui a peû s'élever à un état ſi divin, à un état où elle ſe fait un plaiſir de ſon devoir & une paſſion, ſi je l'oſe dire, de la vertu, où non ſeulement le peché lui paroît horrible en ſoi-même, mais où elle a horreur des douceurs mêmes & des attraits du peché, où elle ne ſent preſque plus de pente au mal, où elle a perdu en quelque ſorte juſqu'à la liberté de mal faire. Je ne doute point, Chrêtiens Auditeurs, que cét état ne vous paroiſſe digne d'envie.

Pour commencer par le premier, & par le plus naturel de ces trois moïens ; s'il eſt vrai que la foi eſt une ſience, comme l'appelle Saint Bernard ; *Fides eſt ſcientia Dei* : Il eſt tout viſible que l'étude eſt non-ſeulement d'un grand ſecours pour y devenir habile, mais qu'elle eſt néceſſaire pour en avoir même une legére teinture ; comme nous ne reçevons pas en naiſſant les connoiſſances humai-

nes, mais ſeulement une faculté avec quoi nous pouvons y parvenir ; Auſſi, diſent les Téologiens, nous ne recevons pas en renaiſſant par le bâtême la connoiſſance des choſes ſurnaturelles, mais ſeulement une habitude, & comme une faculté qui nous rend capables d'aquerir une ſience ſi ſublime. Je ſai bien qu'on donne le nom de foi à cette divine habitude, mais à parler exactement, elle n'eſt que le principe de la foi, tout de même que la raiſon n'eſt pas la ſience, quoi-qu'elle ſoit l'inſtrument général de toutes les ſiences aquiſes & naturelles. On peut avoir cette foi ſans avoir la ſience de la foi, ſans ſavoir même les élemens de cette ſience. On peut avoir cette foi ſans croire, ſans avoir jamais crû, ſans être même en état de croire, puis que les enfans la reçoivent avec la grace au ſortir du ventre de leur mére. Comme pour ſavoir il faut appliquer ſon eſprit, & que pour ſavoir beaucoup il faut joindre beaucoup d'application aux talens qu'on peut avoir pour les lettres ; de même auſſi pour croire, outre les dons que nous recevons du ciel, il faut s'inſtruire avec ſoin des veritez qui doivent être l'objet de nôtre croïance, & des raiſons qui en peuvent être les motifs. C'eſt pour cela que Salomon nous avertit que le commencement de la ſageſſe eſt de s'appliquer à l'étude de la ſageſſe : *Initium ſapientiæ diſce ſapientiam.* Et que Saint Paul dit, qu'il eſt néceſſaire qu'il y ait des Docteurs dans l'Egliſe, & que la foi entre dans nos ames avec la parole de Dieu par le ſens de l'oüïe : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei.*

Il ne faut donc pas s'étonner que la foi ſoit foi-

ble en nous, s'il arrive que l'ignorance y ſoit extréme ; comment eſt-ce que nous croirons ſi nous ſavons à peine ce qu'il faut croire ? ſi nous ignorons juſqu'aux principes de nôtre foi ? Nous ne croïons en Dieu que foiblement, parce que nous n'avons qu'une connoiſſance de Dieu fort imparfaite, nous n'avons jamais penétré dans les ſécrets de ſa providence ; jamais découvert les merveilles de ſon amour, jamais ſondé les abîmes de ſa ſageſſe infinie. Il habite au milieu de nous cét être incompréenſible, il s'y fait entendre, il s'y fait ſentir en mille maniéres. Mais qui ſont ceux qui ſe connoiſſent bien eux-mêmes, qui ſont ceux qui ont appris à déméler en leur propre cœur les mouvemens de la nature d'avec les impreſſions de la grace, & à diſtinguer Dieu de l'homme. Savons-nous bien du moins en quoi conſiſte nôtre Religion ? & quels avantages elle a ſur toutes les autres ? Savons-nous comment elle s'eſt établie, & par quels moïens elle ſubſiſte depuis tant de ſiécles ? Etes-vous fort verſé dans l'hiſtoire des Saints qu'elle a formé, des héros qu'elle a produits en tous les tems, des victoires qu'elle a remportées ſur toutes les puiſſances des ténébres ? Comment eſt-ce que nôtre foi ne ſeroit pas foible & languiſſante ? Nous ſommes dans l'Egliſe ; & nous ignorons peut-être ce que c'eſt qu'être membre d'un corps ſi ſaint ; nous celébrons ſes fêtes ſans ſavoir ſes intentions ; nous obéïſſons à ſes loix ſans faire refléxion à la prudence toute divine qui les lui a inſpirées. Nous ſommes témoins de ſes auguſtes cerémonies ſans en penétrer les miſtéres ; bien plus nous recevons ſes Sacremens, ſans en connoître

l'Orient, & l'inſtruire ſi parfaittement, que pluſieurs années aprés ſa mort, on a trouvé des Iſles entiéres, qui quoi-que deſtituées de Prêtres & de Catechiſtes, n'avoient ni moins de foi, ni moins de ferveur que les Chrêtiens des premiers ſiécles; d'où vient, dis-je en moi-même, que cent Prédicateurs ne peuvent faire aujourd'hui dans une Ville, ce qu'un ſeul homme a fait en ſi peu de tems dans tout un monde? Mon Dieu, ne ſeroit-ce point la faute de ceux à qui vous confiez le ſacré miniſtére de vôtre parole, ne s'amuſent-ils point trop à nous étaller une doctrine vaine & obſcure, au lieu de s'accommoder à nôtre ignorance. Les Chrétiens auroient beſoin, quelques uns mêmes ſoûaitteroient avec ardeur, qu'on leur enſeignaſt ce qu'ils ignorent; ils ſeroient ravis qu'on leur annonçaſt le Rédempteur, qu'on leur developpaſt ſes miſtéres, qu'on leur éclaircit les points les plus-importans de leur croïance; en un mot, qu'on leur donnaſt du pain à manger, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, qu'on leur ſervit des viandes ſolides: *Parvuli petierunt panem & non fuit qui frangeret eis.* Et peut-être qu'on ne les nourrit que de fumée, qu'on ne leur préſente que des viandes creuſes & legéres, des viandes qui ne peuvent ſervir qu'à les tromper & à répaître leurs yeux. Mais non, Chrêtiens Auditeurs, nous aurions tort de nous plaindre. Il y a des hommes Apoſtoliques dans l'Egliſe de Iesus-Christ; il a de véritables Prophetes; mais la verité eſt, que les Apôtres ne ſont gueres à la mode en ce tems-ici, & qu'on aime mieux conſulter les faux Prophetes. Il y a des gens de vertu, qui dans la converſation nous communique-

roient inſenſiblement leurs lumiéres & leur foi, mais leur ſeule veûë nous fait peur, & il nous faut des gens de meilleure compagnie. N'avons-nous pas des Bibliotéques entiéres de livres Saints? La lecture d'un ſeul de ces livres pourroit diſſiper toutes nos tenébres ; & quand nous ſerions privez de ces ſecours, ne pouvons-nous pas nous approcher à toute heure de nôtre Dieu, & être éclairez des raions-mêmes de ſa face ? Qui nous empéche de donner une heure tous les jours à cét admirable Maître, nous qui emploïons ſi mal la plûpart de nôtre tems, & qui le paſſons méme quelquefois aſſez dés-agréablement en la compagnie des idiots & des indiſcrets ?

Accedite ad eum & illuminamini : Approchez-vous de Dieu & vous ſerez d'abor éclairez, vous n'avez qu'à lui prêter l'oreille, il ſe fera bien-tôt entendre à vôtre cœur. Quand il vous prend une forte envie de vous rendre habile en quelque ſience, quelque legére qu'elle puiſſe être ; Quand par exemple on s'eſt mis en l'eſprit d'apprendre à chanter, à joûër d'un inſtrument, à parler une langue, à tourner un vers ou quelqu'autre choſe ſemblable, n'eſt-il pas vrai qu'on y donne volontiers une partie de ſon loiſir ? Qu'on cherche avec empreſſement les auteurs qui en ont le mieux traitté ? Qu'on ne rebutte point le maître quelque dés-agréable qu'il ſoit d'ailleurs, s'il eſt habile ? N'eſt-il pas vrai qu'on ne ſonge qu'à ſon étude, & qu'on ne peut parler d'autre choſe ? C'eſt que c'eſt tout de bon qu'on veut apprendre. Si donc au lieu de ce zele & de cette application, il arrive que tous les Prédicateurs vous endorment ; ſi vous ne goutez

en leurs diſcours que ce que Dieu peut-étre y reprouve ; ſi vous ne liſez jamais de livre ſaint, pour en étre édifié ; ſi vous fuïez le commerce des hommes de Dieu, ſi vous n'en voulez pas avoir avec Dieu-méme, n'eſt-il pas viſible que vous n'avez nulle paſſion pour la ſience de Dieu, que vous ne vous ſouciez pas de bien croire ?

Mais ce qui fait encore mieux voir que nous ſommes en cette mauvaiſe diſpoſition, c'eſt que pouvant facilement obtenir le don de ſageſſe & d'intelligence, par le moïen de la priere, nous ne daignons pas méme le demander. Vous ſavez ce que c'eſt que le don d'intelligence, c'eſt une lumiére ſurnaturelle qui reſout en un moment tous nos doutes, qui fixe toutes les agitations de nôtre eſprit, qui diſſipe toutes les tenébres. C'eſt un raïon qui nous découvre ce qu'il y a de plus-caché dans la conduite de Dieu, & de plus-profond dans ſes jugemens ; qui nous fait voir les raiſons des choſes qui ſont le plus-élevées au deſſus de la raiſon, qui fait que l'eſprit ſe ſoûmet ſans peine, qu'il s'aveugle avec plaiſir, & qu'il n'eſt pas moins perſuadé de ce qu'il ſait par la foi, que de ce qu'il connoît par les ſens.

Or ce don qui donne tant de force & de vigueur à la foi, c'eſt une grace que Dieu peut accorder à qui bon lui ſemble, mais qu'il n'accorde preſque jamais qu'à la priére, que du moins il ne lui refuſe jamais. Vous attendez que Dieu vous le donne cét eſprit d'intelligence, & il attend que vous le lui demandiez pour vous le donner. Quand vous ne ſeriez pas coupable pour vous étre trouvé dans les tenébres.. La ſource de la lumiére vous étant

ouverte, vous le ſeriez pour n'y avoir pas recours; lors que le Sauveur du monde expliquoit aux Iuifs les plus hauts miſtéres de la loi de grace, outre l'obſcurité qu'ils ont par eux-mêmes à nôtre égar; il les enveloppoit encore à deſſein de figures & de paraboles: On pouvoit bien pardonner à ce peuple s'il ne les entendoit pas, puis que les Apôtres mêmes n'y voïoient goute, mais il étoit inexcuſable de n'en demander pas l'intelligence comme faiſoient les Apôtres : *Interrogabant autem eum Diſcipuli eius ; quæ eſſet iſta parabola.* Si quelcun manque de ſageſſe ; c'eſt-à-dire de diſcernement & penétration pour développer les miſtéres de la foi qu'il en demande à Dieu, dit Saint Jacques, à Dieu, dis-je, qui donne liberalement à tout le monde, & qui ne reproche point ce qu'il donne, & il lui en accordera : *Si quis indiget ſapientiâ, poſtulet à Deo ; qui dat omnibus affluenter & dabitur ei.*

Comment croïez-vous que les Docteurs & les Péres aïent aquis cette ſience ſi ſublime, qui les a toûjours fait conſiderer comme les oracles de l'Egliſe, comment, dis-je, penſez-vous qu'ils aïent aquis cette ſience, ſi ce n'eſt par la priere. Il y a des choſes dans noſtre religion, qui vous ſont incompréenſibles, dit ſaint Auguſtin écrivant a l'héretique Fauſtus ; vous ne pouvez accorder certains endrois de l'Ecriture, qui ſemblent ſe combattre & s'entredétruire, mais croïez-vous être le ſeul, qui vous ſoïez apperçeû de ces contradictions apparentes ? tant de Docteurs, tant de ſaints Prélats, qui ont étudié les livres ſaints avant vous, n'ont-ils point veû ce qui vous fait de la peine ? Ils l'ont

veû ſans doute, car à quels yeux cela pourroit-il avoir échappé? D'où vient donc qu'ils n'ont pas laiſſé de croire, qu'ils n'ont point été bleſſé de ce qui vous ſcandaliſe? c'eſt qu'ils ont bien jugé que ſous ces paroles il y avoit quelque choſe de caché, dont il falloit attendre l'intelligence du ſaint Eſprit, ils ont eû recours à la priére & ils ont été éclairez d'en-haut. Ils ont demandé, dit ce ſaint Pére, ils ont cherché, ils ont frappé avec confiance & ils ont obtenu; ils ont trouvé, ils ſont entrez. *Petierunt, quæſierunt, pulſaverunt, acceperunt; invenerunt, intraverunt.*

De plus quand le Seigneur ne pourroit être obligé par nos priéres à nous accorder une grande foi. I'ai dit qu'il peut y être comme forcé par nos mérites. L'habitude de la foi peut recevoir des accroiſſemens & ſe fortifier en nous par les mêmes voïes, que la grace ſantifiante a coûtume de s'augmenter. Quand cela ne ſeroit pas les dons de ſageſſe & d'intelligence, dont nous parlions tout à l'heure, accompagnent toûjours la charité & ne ſont peut-être qu'une même choſe avec elle & ainſi tout ce qui aumente en nous cette vertu, y perfectionne néceſſairement l'intelligence; tout ce qui nous rend plus-agreables à Dieu, nous rend Dieu en quelque façon plus-viſible, de ſorte que ſi la foi eſt le principe des actions ſaintes & vertueuſes, on peut dire, que la foi parfaitte eſt le fruit de ces mêmes actions. C'eſt par la prattique continuelle de toutes les autres vertus, dit le devot ſaint Bernard que la foi s'accroît, qu'elle devient plus-clairvoïante, qu'elle devient plus-parfaitte, qu'elle devient inébranlable. *Continuâ operatione*

virtutum fides eruditur & erudiendo illuminatur & illuminando augetur & augendo perficitur & perficiendo ſtabilitur. David aſſeûre que cét expedient lui à toûjours réüſſi ; & que quelque épaiſſes qu'aïent été les tenébres, qui luy ont dérobé la veûë de Dieu, il ne s'eſt jamais trompé à le chercher avec ſes mains, c'eſt à dire par de bonnes œuvres. *Exquiſivi Deum manibus meis nocte contra eum & non ſum deceptus.* On ne ſe trompe que trop ſouvent, lorſqu'on le cherche par l'étude des ſiences humaines, ou même par la conſideration des choſes divines ; les ſavans tombent dans l'erreur & les contemplatifs dans l'illuſion. Mais j'oſe dire que l'on n'a jamais veû d'homme, qui ſe ſoit appliqué à rendre à ſon prochain des offices de charité, à s'humilier & à ſe mortifier ſoy-même, qui n'ait été fortifié dans la foi. On enſeigne mieux dit-on d'ordinaire par les actions que pra les paroles, mais il n'eſt pas moins veritable du moins en matiére de foi, qu'on apprend beaucoup plus en agiſſant qu'en écoutant ; & qu'un des meilleurs moïens pour ſavoir bien-tôt ce qu'on ignore c'eſt de bien prattiquer ce que l'on ſait.

Cela étant ſuppoſé, à qui tient-il donc que nous n'aïons tous autant de foi que les Prophetes & que les Martirs ? Vous étes riches, Chrêtiens, faites couler ces biens ſur les pauvres, & les richeſſes, qui aveuglent la plûpart des hommes, ſeront pour vous une ſource de lumiéres, vous étes pauvres, il ne vous eſt peut-être que trop aiſé de jeûner, c'eſt donner de la nourriture à la foi que de ſoûſtraire la matiére à l'intemperance. *Quiſquis ergo vult audita intelligere*, dit Saint Grégoire, *feſtinet*

ea, quæ iam audire potuit opere implere, ecce Dominus non est cognitus, dum loqueretur, & dignatus est cognosci, dum pateretur. Eſt-ce tout de bon, Meſſieurs, que vous avez envie de connoître JESUS-CHRIST, allez-vous-en dans les hôpitaux, où il ſouffre, & dans les priſons, où il gemit; courez au tribunal de la penitence, où il vous attend au Sacrement de l'Autel, à ce feſtin de lumiére, comme l'appelle l'Egliſe Grecque, où il vous invite avec tant d'amour. Que ſi vous refuſez des moïens ſi faciles & ſi ſeûrs, peût-on nier que vôtre infidelité ne ſoit entiérement volontaire? Lorſque Dieu vous reprochera les déréglemens de vôtre vie, vous vous retrancherez peût-être ſur vôtre aveuglement & ſur vôtre peu de foi, mais lorſqu'il vous comtera pour un crime ce même défaut, par lequel vous prétendez couvrir tous les autres, comment pourrez-vous le juſtifier?

Que diront ces beaux eſprits, qui font gloire de douter de l'immortalité de l'ame & d'être détrompez de tout ce qui épouvante le vulgaire? Quel moïen, diſent-ils, de ſe perſuader ce qu'on nous veut faire croire? Quel moïen, je vous en ai propoſé pluſieurs que vous n'avez jamais emploïez, & dont le moins efficace vous auroit tiré de l'état, où vous étes, de cét état ſi funeſte au ſentiment de tous les gens de bien, & ſelon vous-même ſi hazardeux. Quand Dieu vous auroit fait naître dans le ſein de l'Idolatrie, au milieu de cette barbarie affreuſe où l'on ignore peut-être qu'il y ait au monde un Chriſtianiſme, vous ſeriez ſans-doute digne de compaſſion, mais néanmoins vous ſeriez inexcuſable. Ces mal-heureux, dit le Do-

éteur de la grace, quoi-que marchans dans la nuit, quoi-que deſtituez de guide pourroient faire certaines démarches, pour s'approcher en quelque ſorte de la lumiére : La raiſon n'eſt pas entiérement éteinte en eux ; le peché qui a corrompu la nature, ne l'a pas tout-à-fait détruite, en un mot, ils ſont raiſonnables, ils ſont hommes, en voila aſſez pour les rendre coupables de leur infidelité, & pour les danner éternellement, ſans qu'ils aient lieu de ſe plaindre. Et vous à qui toutes les voïes de ſalut ont été ouvertes ; vous qui étes environné de Maîtres & de Docteurs, à qui l'on preſente mille moïens infallibles de s'éclaircir. Vous prétendez vous ſauver ſur vôtre ignorance ? Je vous ai déja dit, qu'il ne s'eſt jamais veû perſonne, qui aïant cherché de bonne foi à s'inſtruire, n'ait pas trouvé ce qu'il cherchoit ; & j'oſe encore vous défier de me donner un ſeul homme, qui ait conſulté Dieu, qui l'ait prié, qui ait tâché de le fléchir par ſes jeûnes, & par ſes aumônes, & qui ſe plaigne d'y avoir perdu ſon tems & ſes ſoins.

Mais quand tous ces moïens ne ſerviroient qu'à calmer les inquiétudes de vôtre cœur, qui ne peut être en repos, quoi-qu'il faſſe, tandis que vôtre eſprit eſt agité de doutes ſi importans ; Eſt-il quelque voïe que vous ne deviez tenter, ſi vous étes ſage quand ce ne ſeroit que pour n'avoir rien à vous réprocher dans une affaire de ſi grande conſequence ? Si aprés les ſoins que vous aurez pris, le Ciel ne s'ouvre point pour vous, s'il vous laiſſe dans l'obſcurité. Quand même vous ſeriez auſſi dans l'erreur, du moins n'y auroit-il pas lieu de vous faire un crime de vos ténebres ; mais n'eſt-ce

pas une négligence tout-à-fait brutale, d'aimer-mieux expoſer ſon ame, ſon ſalut, ſa felicité éternelle que de hazarder quelques momens de réflexions, quelques heures de priéres, quelques pieces d'or ou d'argent, pour s'aſſeûrer pleinement contre un ſi éfroiable peril ? Ie me trompe, Chrêtiens Auditeurs, ce ſeroit en vain qu'ils chercheroient d'autres convictions que celles qu'ils ont, puiſqu'ils ſont determinez à ne ſe rendre à nulle conviction ; Non ſeulement ils ne veulent pas ſavoir ce qu'il faut croire, mais ils ne veulent pas même croire ce qu'ils ſavent. Ie veux dire que la volonté ſe rend coupable en deux maniéres de l'infidelité de l'eſprit, en négligeant de lui faire connoître la verité connuë, comme je viens de le faire voir, & en le portant à téſiſter à la verité connûë. C'eſt ma ſeconde Partie.

C'eſt une doctrine Catolique que la foi eſt une vertu, où le cœur n'a pas moins de part que l'eſprit. Il eſt vrai que lorſque la verité paroît dans tout ſon éclat, bien-loin d'avoir beſoin de ſecours pour aller à elle, l'entendement ne peut ni s'en défendre lui-même, ni en être empéché par nul obſtacle. Mais comme dans la foi cette verité eſt enveloppée de ténebres, non-ſeulement elle ne force pas l'eſprit à la ſuivre, mais elle l'attire même ſi foiblement, qu'il demeureroit immobile, ſi la volonté ne le portoit à l'embraſſer ; C'eſt pour cela que les Téologiens diſent que la foi eſt compoſée de deux habitudes, dont l'une ſert à fortifier en nôtre ame cette partie, qui connoît, & l'autre à plier celle qui aime. C'eſt pour cela que Saint Auguſtin l'appelle l'œil du cœur ; *Fides eſt oculus*

cordis ; Et que Saint Paul nous aſſeûre que c'eſt par le cœur, que nous croïons ; *Corde creditur ad juſtitiam.* C'eſt pour cela qu'il y a du mérite à croire, parce que le cœur agit toûjours librement & ſans contrainte, qu'il y a de la juſtice à punir ceux qui ne croïent pas, parce que la volonté peut commander à l'eſprit par tout, où la verité n'eſt pas aſſez évidente pour le contraindre.

Or s'il eſt vrai qu'il nous eſt entierement libre de croire, d'où peut donc venir qu'on ne croit pas? Il eſt tout viſible que c'eſt qu'on ne le veut pas. Mais comment ſe peut-il faire qu'on ſe prive volontairement d'une vertu, dont on connoît les avantages, & qui bien loin d'être penible dans ſa pratique, nous peut adoucir l'exercice de toutes les autres? I'avouë, Meſſieurs, que la choſe paroît d'abor ineroïable ; il eſt aiſé toute-fois d'en développer le miſtére. C'eſt que comme l'entendement ſe laiſſe gouverner par la volonté, lorſqu'il manque de lumiéres pour ſe conduire lui-même ; auſſi la volonté ſe laiſſe gouverner par ſa paſſion, ſur tout lorſque l'entendement ne lui repréſente qu'avec obſcurité l'objet qu'elle devroit ſuivre. Nôtre eſprit, il eſt vrai ſuit aveuglement le cœur qui le guide ; mais comme celui-ci ne ſuit lui-même que ſes deſirs, dés que nos deſirs ſont déreglez, il faut néceſſairement que le cœur s'égare, & par conſéquent qu'il l'engage dans le même égarement que l'eſprit qui s'étoit abandonné à ſa conduite. Ainſi comme il eſt peu d'hommes exemts de toute paſſion, il ne faut pas s'étonner, ſi l'on trouve peu de foi parmi les hommes.

Pour ranimer nôtre foi, il faudroit étouffer tous

tous nos desirs, ou du moins faire en sorte, que l'objet de nos desirs fust le même que celui de nôtre foi. *Charitas omnia credit*, dit Saint Paul, un homme qui aime Dieu, croit aveuglement tout ce que Dieu lui revele de soi-même; son esprit se porte sans peine où son cœur le conduit avec plaisir: De sorte que quoi-qu'il soit vrai, qu'il faut croire pour aimer, il n'est pas moins veritable qu'il faut aimer pour bien croire. *Non intratur in veritatem nisi per charitatem*; dit Saint Augustin. Le Saint Concile de Trente appelle la foi la base & la racine de la charité. Mais la charité dans le langage de Saint Thomas ne laisse pas d'être l'ame de la foi, de sorte que comme l'arbre naît de la semence, & la semence de l'arbre, & l'un & l'autre par cette mutuelle reproduction multiplie à l'infini; de même la petite connoissance que la foi Chrêtienne donne d'abor, excite l'amour, cét amour produit une nouvelle lumiére, sur-quoi Saint Paul dit à la seconde aux Colossiens, que l'Ante-Christ seduira ceux qui perissent, *eo quod charitatem veritatis non receperunt, ut salvi fierent*, il ne dit pas, *veritatem*, mais *charitatem veritatis*, allant à la source du mal.

La plûpart des Hetésiarques n'ont que trop bien connu cette verité, c'est pour quoi dans le dessein qu'ils ont eû de se faire auteurs de nouvelles sectes, ils ont crû que le moïen le plus-seûr pour donner créance à leurs erreurs, c'étoit de les accommoder aux inclinations de la nature corrompuë. Voici apparemment de quelle maniére ils ont raisonné; les Chrêtiens, ont-ils dit, ne manquent de foi pour les veritez qu'on leur propose,

que parce qu'ils n'aiment pas ces veritez ; on ne peut donc manquer d'être ſuivi, ſi on ne les oblige à croire que ce qu'ils aiment : Les paſſions & les vices ſont les ſeuls obſtacles qu'ait la doctrine Catolique dans l'eſprit des hommes, inventons une doctrine qui autoriſe les vices, qui flatte les paſſions, & où l'amour propre trouve ſon compte : En effet, Meſſieurs, dés que ces mal-heureux ont commencé à publier leurs dogmes impies, ils ont ébranlé des Villes & des Provinces entiéres ; mais on a toûjours obſervé que les tems & les lieux où ils ont fait plus de ravages, ont été ceux où le déreglement des mœurs avoit comme préparé les eſprits à recevoir leurs fauſſes opinions, & qu'ils n'ont ſeduit pour l'ordinaire que ceux dont la volonté étoit déja corrompuë.

Aujourd'hui que les piéges du démon ſont tout-à fait découverts, & qu'il n'eſt point de Chrêtien aſſez ſimple pour ſe laiſſer ébloüir par le prétexte de réforme, dont les diſciples de Calvin colorent leur abominable ſchiſme, on voit de tems en tems des Catoliques qui perdent la foi, & qui renoncent leur bonne mére : Mais avez-vous jamais veû un ſeul de ces deſerteurs qui euſt vécu regulierement avant ſon apoſtaſie, qui n'euſt pas déshonoré l'Egliſe par des actions ſcandaleuſes, qui n'euſt pas mérité d'en être retranché avec infamie, s'il ne s'en étoit ſeparé lui-même volontairement ; au contraire dans le grand nombre d'herétiques qui rentrent tous les jours dans le bercail, à peine en trouverez vous un ſeul qui ne fuſt la gloire de ſon parti, & dont la vie à la religion prés ne fuſt éloignée des deſordres que l'Evangile condanne. C'eſt ainſi

que la chaſte & l'innocente Colombe s'étant apperçeû qu'il n'y avoit pas de ſeûreté pour elle hors de l'arche, revint bientôt à l'aſile qu'elle avoit abandonné, tandis que le Courbeau aïant trouvé de quoi ſatisfaire ſon avidité dans les cadavres qui flottoient ſur les ondes du deluge, s'acharna à cette proïe, & ne ſongea plus à retourner. C'eſt ici ſans doute un fort argument contre Meſſieurs de la Prétenduë ; L'Egliſe Romaine ſe purge de ſes ordures dans les égoûs de Genéve, tandis que ce qu'il y a de plus ſain dans leurs corps, ſe vient réünir au corps des fidelles. Mais c'eſt une preuve bien évidente que la foi ne manque gueres par l'eſprit, & que quand le cœur eſt ſans paſſion, l'entendement ne demeure pas long-tems dans les tenébres.

Vous vous plaignez, Meſſieurs, de ce que vôtre réligion eſt fort élevée au deſſus de la raiſon, il eſt vrai ; mais pour vous faire voir que ce n'eſt pas là ce qui vous bleſſe. Celle des Mâomettans, laquelle eſt entierement contraire à cette même raiſon, qui choque ſi fort le ſens commun, a-t-elle pour cela manqué de ſectateurs dans le monde ? L'Egliſe nous parle d'un Dieu fait homme, d'un Dieu pauvre & ſouffrant pour l'amour des hommes : Le démon propoſoit aux païens des Dieux changez en beſtes, pour faire des actions dont les beſtes mêmes auroient horreur, cependant on n'étoit point rebuté par ces comptes infames & ridicules,& preſque toute la terre ne laiſſoit pas de ſuivre cette créance. Non, non dit ſaint Auguſtin la pauvreté de IESUS-CHRIST ne choque que les avares, la virginité de ſa ſainte Mére n'eſt incon-

cevable qu'aux impudiques. Il n'y a que les orgueïlleux qui ne puiſſent allier ſon pouvoir infini avec ſa patience dans les outrages. Ses douleurs ne le rendent ſuſpect qu'aux délicats & ſa mort ne fait douter de ſa divinité qu'à ceux qui ſont trop attachez à la vie. Je ſai bien, continue ce Pére, qu'ils rendent d'autres raiſons de leur incredulité, mais ce ſont de fauſſes raiſons, ils n'oſeroient alleguer les veritables, de peur de faire voir, qu'ils ne combattent la Religion, que pour juſtifier leurs deſordres, *Ut non vilia ſua videantur defendere, unum hoc dicunt hoc ſibi diſplicere in filio Dei.*

Ne faut-il pas être tout-à fait fou, dit l'illuſtre Pic de la Mirande, pour ne douter pas de la verité de l'Evangile & vivre néanmoins comme ſi on ne doutoit pas de ſa fauſſeté? Il eſt vrai qu'on ne peut imaginer une plus extravagante folie, mais j'oſe dire qu'elle n'eſt pas tout-à-fait ſi commune que l'on penſe. Faittes y réflexion, Chrêtiens Auditeurs, on trouve pour l'ordinaire une aſſez grande conformité entre la vie des hommes & leur créance. C'eſt un Chrêtien qui vit dans la tiédeur & dans le relâchement, vous trouverez que ſa foi eſt languiſſante & comme morte; cette perſonne qui ne refuſe rien à ſes appetits, qui ſe plonge dans tous les plaiſirs du corps, doutera ſi ſon ame eſt immortelle; & cét autre qui s'abandonne à toutes ſortes de crimes, n'aura point du tout de réligion, d'où vient cela? C'eſt que la volonté n'eſt pas plûtôt corrompuë, qu'elle corrompt inſenſiblement l'eſprit, elle tâche de détruire la foi, qui détruiroit ſes paſſions, ſi elle venoit à ſubſiſter; elle fait bien plus dit ſaint Bernard; cette mauvaiſe volonté fait

tous ſes efforts pour anéantir Dieu même, ce Dieu qui ne s'accommode pas à ſes déſirs & qui la menace de venger ſes crimes. C'eſt ainſi que ſe ſont formez tous les Atées ſelon la remarque d'un des plus ſages & des plus ſavans hommes du ſiécle paſſé, ne s'étant jamais trouvé perſonne, qui ait oſé nier la divinité, ſi ce n'eſt ceux qui à cauſe de leurs deſordres avoient intereſt qu'il n'y en euſt point effectivement.

Si le mal étoit à l'entendement il ne faudroit que le convaincre pour le guerir; mais nous voïons tous les jours que toutes les demonſtrations, tous les miracles mêmes ſont inutiles, ſi la volonté eſt préoccupée, ſi elle ne ſe rend la premiére. D'où vient que cét herétique qui vient d'être deſarmé dans la diſpute, qui tout viſiblement eſt au bout de ſes réponces ſophiſtiques, d'où vient, dis-je, qu'il ne ſe rend pas à la verité? qu'il ſe retire au contraire plus envenimé qu'il n'étoit contre la veritable Religion? Ce n'eſt pas, parce qu'il n'a pas été convaincu, qu'il s'oſtine à ne rien croire; c'eſt bien ſouvent parce qu'il a été convaincu; C'eſt qu'en diſſipant ſes tenébres on a irrité ſa paſſion; C'eſt qu'on la confondu en le convainquant & qu'on a inſulté à ſa defaitte: Il falloit guerir ſon orgueil, en lui faiſant voir ſon ignorance & le rendre humble, s'il étoit poſſible, au lieu de l'humilier. Qu'on oppoſe à ce même homme un adverſaire qui le ménage, qui lui faſſe moins de honte de ſa foibleſſe, un adverſaire qui gagne ſon cœur par un procedé plus-honnête & plus-charitable, donnez-lui un ſaint François de Sales qui en lui faiſant connoître la vérité, la lui rende ai-

mable par ſa douceur, il n'attendra pas de rendre les armes, qu'il ſe voïe hors de combat; il ſera ravi de faire honneur à la modeſtie de ce grand ſaint par une converſion prompte & parfaitte.

Combien de miracles avoient veû les Juifs qui firent crucifier le fils de Dieu, ne reconnoiſſent-ils pas eux-mêmes qu'il s'en fait tous les jours & en grand nombre, *quia hic homo multa ſigna facit ?* cét homme diſent-ils fait pluſieurs miracles, c'eſt-à-dire nous donne pluſieurs marques infallibles qu'il eſt Dieu & cependant bien loin d'en être touchez, c'eſt ſur ces mêmes prodiges, c'eſt ſur ces preuves inconteſtables, qu'ils ſe determinent à le faire mourir comme un ſeducteur, *quia hic homo multa ſigna facit.*

Ce vieux pecheur, qui ne croit que foiblement que ſon âme eſt immortelle & qui cherche par tout une preuve, qui le convainque, ce pecheur, dis-je, cherche une choſe, qu'il ne trouvera jamais; il y a mille raiſons, qui établiſſent l'immortalité de nos ames; mais un homme paſſionné eſt-il capable d'entendre raiſon ? bien-loin de voir les choſes inviſibles & ſpirituelles la paſſion ne trouble-t-elle pas juſqu'aux ſens exterieurs, ne rend-elle pas tout à la fois ſourds, aveugles & inſenſibles la plûpart de ceux qu'elle poſſede ? mais d'où vient que ne doutant preſque pas que ſon ame ne doive mourir avec le corps, il a de peine à ſe perſuader que ce même corps doive mourir ? d'où vient que quoi-qu'il ſoit accablé d'années & uſé de débauches il fait tous les jours des projets de jeune homme, dont l'exécution demanderoit des ſiécles entiers & de vie & de ſanté ? d'où vient qu'il

croit la mort encore si éloignée, quoi-que tout lui annonce, qu'elle est proche? quoi-qu'elle se présente elle-même, quoi-qu'il l'ait déja dans les entrailles? qu'attent-il pour croire enfin qu'il lui faut quitter la vie? Son âge, sa maladie, son medecin, ses amis, tout cela ne suffit pas pour l'en convaincre; il espere toûjours d'en réchapper, il donne encore des ordres pour le lendemain & meurt enfin sans croire qu'il doive mourir. Et cét homme ose dire qu'un argument lui feroit avoüer qu'il y a une autre vie, à lui qui est si aveuglé pour l'amour de celle-ci, que la mort-même ne peut lui persuader; qu'il est mortel? qu'il regle ses desirs & ses passions cét avare, ce voluptueux, qu'il détache sa volonté des objets, qui la revoltent contre la foi; & il trouvera que toutes les créatures lui préchent, que son ame ne peut mourir, mais qu'il y a à craindre pour elle une vie mille fois plus terrible que la mort.

Il est donc vrai que malgré les connoissances de l'esprit les plus-parfaittes, la volonté peut détruire entierement nôtre foi; si cela est, pouvez-vous douter qu'elle ne soit capable de l'affoiblir: les passions l'étouffent dans les herétiques & dans les atées, faut-il s'étonner qu'elles la tiennent comme assoupie dans les mauvais Catoliques? vous ne l'apercevez pas, Messieurs, ce défaut secret qui rend vôtre foi toute languissante, je ne m'en étonne pas, quand on a les yeux bandez, dit saint Augustin, non-seulement on ne voit pas les objets, qui sõt éloignez, mais on ne voit pas même le bandeau qui nous les cache: *Si tegatur oculus carnis, nec aliud vides, nec id unde tegitur, vides.* Mais voulez

bien, que je vous le diſe, ce défaut eſt dans vôtre cœur, c'eſt cette ſoif de l'or & de l'argent; c'eſt ce deſir trop ardent d'accumuler des richeſſes, quoique par des moïens legitimes. Ouï: c'eſt-là ce qui vous empêche de comprendre la plûpart des veritez éternelles; C'eſt ce qui vous fait douter de la providence & des biens de l'autre vie; c'eſt ce qui vous fait méconnoître JESUS-CHRIST en la perſonne des pauvres. Tandis que vous conſerverez ce reſſentiment des injures, qu'on vous a faittes, quand même il n'éclatteroit pas au déors, quand il ne paſſeroit point juſqu'à une vangence effective, il ne laiſſera pas de rendre vôtre foi chancellante & ténébreuſe; vous n'entrerez jamais dans le cœur de JESUS-CHRIST, pour y découvrir les merveilles de ſa charité, vous ignorerez éternellement ce qu'il y a de plus-aimable & de plus tendre dans les miſteres de ſa vie & de ſa mort. Pour vous qui ne ſoûpirez que pour la gloire & qui vous étes fait une idole de cette paſſion à laquelle vous ſacrifiez tout le reſte, devez vous trouver étrange que vous ne croïez que foiblement? comment pourriez-vous croire dit JESUS-CHRIST, vous qui recherchez cette gloire, que vous vous donnez les uns aux autres? *Quomodo poteſtis credere, qui gloriam ab invicem accipitis.* Voulez-vous ſavoir, femme chrêtienne, d'où vient que vous avez ſi peu de foi; c'eſt que vous avez beaucoup d'amour pour vous-même; c'eſt que le vain deſir de plaire poſſede encore tout vôtre cœur. Témoins ſes ajuſtemens que vous ne pouvez quitter, quoi-qu'ils ſoient contraires à l'Evangile & qu'à vôtre âge dans les regles mêmes du monde

ils commencent peut-être à n'être plus de saison. Le Bandeau qui vous aveugle ; c'est ce jeu presque continuel, où vous perdez un tems que Iesus-Christ ne vous avoit pas acheté par tant de douleurs, pour être ainsi miserablement consumé. C'est cette molleſſe si peu chrêtienne, cét éloignement de toutes sortes de mortifications, ce soin presque unique de procurer au corps tout ce qui l'accommode, ou qui le flatte. C'est cét orgueil, que vous nourrissez en vôtre cœur, cette fausse persuasion de vôtre propre mérite ; ce desir secret d'effacer toutes les autres, tantôt par l'éclat de la beauté, tantôt pour la vivacité de l'esprit, ou enfin lorsque tout le reste vous abandonne par une dévotion pleine de faste & de vanité.

Voilà, Chrêtiens Auditeurs, ce qui rend nos volontez rebelles aux lumiéres de la foi, de-là vient que la parole de Dieu, cette parole, qui a fondu tant de glaces, qui à amolli tant de rochers; cette parole toute brûlante comme parle David ne nous touche pas plus que la parole d'un homme. De-là vient qu'on lit l'Evangile avec la même froideur qu'on liroit un livre prophane & que le corps même de Jesus n'a pas un autre goût pour nous que le pain materiel.

Que faittes-vous donc predicateurs avec vos preuves & vos raisonnemens Téologiques ? quel sera le fruit de tant de motifs de foi de tant d'invincibles raisons, dont vous accablez l'incrédulité des mauvais Chrêtiens ? C'est comme si vous esperiez de faire voir un aveugle à force d'allumer des flambeaux autour de lui. C'est ce cœur qu'il faut attaquer & le détâcher, s'il est possible, de

l'amour des créatures. Donnez-moi un homme ſans paſſion, diſoit un grand Saint, euſt-il vieilli dans toutes les ſuperſtitions du paganiſme, je le convertirai, en lui recitant le ſimbole de nôtre créance & les commandemens de Dieu. Mais quelle ſera en peu de tems la foi d'un Chrêtien innocent & mortifié ? avec quelle promptitude, avec quelle fermeté ne croira-t-il point ? Il n'aura pas beſoin qu'on lui choiſiſſe ni les prédicateurs, ni les livres, au défaut des uns & des autres, le Ciel, les Aſtres, tous les élemens, les plus-ſimples fleurs, les plus petites créatures lui donneront de ſublimes leçons. Le moindre raïon produira un grand jour en ſon eſprit, il ne faudra qu'un mot pour lui découvrir pluſieurs miſteres. On peut dire qu'une ame ainſi diſpoſée apprend beaucoup plus qu'on ne lui enſeigne, que ſes maîtres lui enſeignent même ſouvent plus qu'ils ne ſavent, *ſuper omnes docentes me intellexi, quia mandata tua quæſivi.*

Ouï Seigneur diſoit David, parce que je me ſuis attaché à vos commandemens, j'ai eû plus de lumiéres que tous les Docteurs ; j'ay compris dans leurs diſcours des choſes qu'ils n'y entendoient pas eux-mêmes. Tout ce qui exerce la foi des autres Chrêtiens, tout ce qui les rebute, tout ce qui les ſcandaliſe, raffermit celui-ci dans ſa créance. La reprobation des gentils, qui paroît ſi dure aux petits eſprits ; la proſperité des méchans qui avoit preſque ébranlé le Roi Prophete, le relâchement & les ſcandales qui ſervent de prétexte aux heréti-ques pour ſe ſeparer de l'Egliſe, tout cela lui donne ſujet d'admirer, ou la clemence ou la ſageſſe de

Dieu, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qui arrive dans la vie eſt pour lui une nouvelle raiſon de croire. Vous me demandez ſi je crois qu'il y a un Dieu, Eh peut-on en douter, à moins d'avoir perdu la raiſon & l'uſage-même des ſens. Je le crois vraiment ſi toutefois on peut croire ce qu'on ſait, ce qu'on voit en quelque ſorte de ſes yeux, ce que l'on ſent au fond du cœur & dont on ſe rend un témoignage à ſoi-même, qu'on ne ſauroit démentir.

Eh comment douterois-je de la providence, moi qui la trouve par tout, où je me trouve moi-même ? Elle me prévient, elle me ſuit, elle m'accompagne, elle m'environne de toutes parts, on diroit qu'elle ne penſe qu'à ma conduite particuliere, tant elle eſt ſoigneuſe de pourvoir à tous mes beſoins, de regler en ma faveur les plus-petits incidens, de profiter de toutes les occaſions de me faire du bien & de procurer mes avantages ? Vous ne ſavez que croire de la préſence de JESUS-CHRIST, dans l'Eucariſtie. O Dieu vous ne le ſentez donc pas, lors que vous avez le bon-heur de communier ? Vous ne le reconnoiſſez pas à cette lumiére qu'il répand dans l'ame ; à cette joïe dont il la comble ; à ce feu dont il l'embraſe ? *Beati mundo corde, quoniam ipſi Deum videbunt.* Heureux doncques mille fois ceux qui ont purifié leur cœur des deſirs qui le ſouïllent & qui l'offuſquent. C'eſt à vous que je m'adreſſe bienheureuſes ames, car je ne doute point qu'il n'y en ait pluſieurs en cette aſſemblée. Je ne ſaurois vous dire combien cette penſée me ſoûtient & me conſole dans un emploi, qui d'ailleurs ne manque ni de chagrins, ni de perils.

Dés le commencement & dans la ſuite de tout ce diſcours je ſuis perſuadé, que je parle à des gens de bien, à des perſonnes de pieté, à des perſonnes ; qui ne viennent entendre la parole de Dieu, que par le deſir de ſe ſantifier : J'ai mille raiſons de le croire & dont je me tais ici, pour ne penſer qu'au fruit que ce diſcours fera dans vos ames & la gloire que je me promets de donner à Dieu. Le prédicateur dans ces occaſions le plus-ignorant, le diſcours le plus mal entendu, la maniére la plus-deſagréable, les paroles les plus-ſimples, tout entre, tout germe, tout rapporte dans ces ſortes de champs, & toûjours juſqu'au centuple : *Vobis datum eſt noſſe miſterium regni Dei.* C'eſt à vous troupe benitte & choiſie, qu'il eſt accordé d'entrer dans les ſécrets du Roiaume de vôtre Dieu : C'eſt à vous qu'eſt reſervée l'intelligence des plus hauts miſtéres ; C'eſt à vous proprement que Dieu parle par nôtre bouche, & qu'il addreſſe ce qu'il y a de plus-touchant dans les livres Saints : *Vobis datum eſt noſſe miſteria regni Dei cateris autem.* Pour tous les autres, pour ces hommes charnels & mondains, pour ces ames impures & attachées à la terre : *In Parabolis*, ils ne trouvent par tout qu'Enigmes & que tenébres, ils écoutent ſans entendre, ils entendent ſans concevoir, ils conçoivent même ſans que pour cela ils croïent encore : *Cæteris autem in Parabolis, ut videntes non videant, & intelligentes non intelligant.*

Qu'ils fuïent donc la lumiére ces reprouvez, puis qu'ils ſont determinez à lui reſiſter, & que la lumiére les fuit eux-mêmes en quelque ſorte. Qu'ils aïent horreur de la parole de Dieu, qu'ils ne

comprendront jamais, & qui ne laiſſera pas de les condanner. Mais vous, Chrêtiens Auditeurs, qui êtes occupez à domter vos paſſions, qui menez une vie pure & veritablement penitente, courez ſans ceſſe aprés la voix de vôtre époux, & ne vous laſſez jamais de l'entendre, que vos entretiens avec lui ſoient continuels. Demandez hardiment, & cherchez avec conſtance, puis qu'on ne vous peut rien refuſer, & que vôtre bien-aimé vous cherche de ſon côté, pour vous montrer ſon divin viſage, mais ſur tout purifiez-vous tous les jours de plus en plus, & ne vous contentez jamais de la ſainteté que vous aurez une fois aquiſe : *Qui juſtus eſt juſtificetur adhuc, & ſanctus ſanctificetur adhuc.* Que vôtre cœur devienne plus net, s'il eſt poſſible, que le criſtal, afin qu'il puiſſe être tout pénétré des lumiéres de la foi, juſqu'à ce que nous entrions dans le grand jour de la gloire, que je vous ſoûaitte au nom du Pére, & du Fils, & du S. Eſprit. *Amen.*

SERMON XLVIII.

POUR

LES DERNIERS JOURS

DV CARNAVAL.

Time Dominum Deum tuum omni tempore.

Craignez le Seigneur vôtre Dieu en tous les tems.

Un Chrêtien doit toûjours vivre en Chrêtien, ſervant le plus grand de tous les Maîtres, dans le plus-ſaint de tous les états, & contre le plus-redoutable des ennemis.

IL faut avoûër que ces jours de licence & de débauche préſentent à nos yeux un ſpectacle bien different de celui que nous avous veû il n'y a que peu de jours. Quelle conſolation pour tous les ve-

ritables Catoliques, lors que le ciel verſant ſur nous ſes plus-précieuſes influences à la naiſſance du Rédempteur, nous avons veû les Prêtres accablez par la foule des penitens, les Temples Sacrez être trop petits pour contenir le nombre des veritables adorateurs, & les journées trop courtes pour ſuffire à l'ardeur de leur infatigable pieté. Qui de nous, Meſſieurs, ne s'eſt point ſenti confirmé dans la foi, & fortifié dans l'eſperance d'une autre vie, en voïant ce peuple dévot & religieux aborder en foule dans nos Egliſes, & y paſſer une partie de la nuit, en attendant le moment heureux qui vit naître le Sauveur du monde ? Cette joïe modeſte & chrêtienne qui ſe produiſoit ſur tous les viſages, ces ſacrez cantiques qu'on entendoit de toutes parts, le ſon même de nos inſtrumens & de nos cloches qui nous inſpiroient la joïe & la pieté tout enſemble : Toutes ces choſes ne nous ont-elles pas portez cent fois à nous réjoüir dans le ſécret de nôtre cœur du bon-heur que nous avions d'être les membres d'un corps ſi ſaint, & à rendre graces au Seigneur, de nous avoir fait naître dans une religion qui avoit des marques ſi ſenſibles de la verité de ſa créance.

Mais helas ! quand je vois de ſi ſaintes fêtes ſuivies immediatement de ces jours que la corruption de nos mœurs a rendus ſi ſcandaleux & ſi prophanes : Quand je vois le Carnaval commencer dés le jour-même de l'Epiphanie, la débauche ſucceder à la pieté, la diſſolution à cette ſainte allégreſſe qu'a coûtume de produire en nos cœurs le ſouvenir de nos adorables Miſtéres. Quand je vois les places & les carfours remplis de mauvais

Chrêtiens, qui expoſent aux yeux des herétiques la honte de nôtre Religion, & dés-honorent le Chriſtianiſme par l'extravagance de leurs divertiſſemens. En un mot, quand je vois les fidelles faire retentir toute une Ville de leurs ris immoderez, du bruit de leurs feſtins & de leurs dances laſcives, paſſer les jours & les nuits dans des excez qu'on ne pardonne pas à des Païens, dans des aſſemblées où l'idole du monde eſt adoré, & où le démon préſide : Quoi donc, me dis-je à moi-même, s'eſt-il bien pû faire qu'un Chriſtianiſme ſi floriſſant ait dégeneré en ſi peu de tems en un ſi infame paganiſme ? N'eſt-ce point un ſonge, & une illuſion que tout ceci ? Par quel enchantement me vois-je porté tout d'un coup du milieu de la Chrêtienté en un païs d'infidelles & d'idolâtres ? Une même Religion peut-elle accorder, peut-elle ſouffrir des fêtes ſi oppoſées ? Le démon a-t-il donc ſon tems & ſes ſacrifices au milieu du Roïaume de Jesus-Christ ? Quoi les combats de tant de Martirs, ces fleuves de ſang qui ont conſacré la terre que nous foulons ſous nos piés, n'ont-ils pû éteindre juſqu'aux moindres étincelles de l'idolatrie ? Et comment eſt-ce qu'elle ſe réveille aujourd'hui, qu'elle ſort de deſſous tant de ruines, pour faire par tout de ſi grands & de ſi funeſtes ravages?

Permettez-moi, Meſſieurs, de combattre dans ce diſcours un déreglement ſi honteux : Souffrez aujourd'hui que j'emploïe tout ce que j'ai de forces pour lever, s'il eſt poſſible, cette pierre de ſcandale, qui eſt la cauſe de tant de cheûtes, & qui couvre de confuſion l'Epouſe de Jesus-Christ la Mére commune de tous les fidelles.

Eſprit

Esprit Saint, ce n'est ici ni l'ouvrage, ni l'entrepriſe d'un homme : Il n'appartient qu'à vous d'ôter cét opprobre du Chriſtianiſme : C'eſt à l'Eſprit qui ſoûtient & qui vivifie l'Egliſe, de lui rendre cét éclat & cette fleur de beauté qu'elle a fait paroître dans ſes premiéres années. C'eſt de vous que nous attendons un renouvellement ſi avantageux : C'eſt à vous que nous le demandons par l'interceſſion de MARIE. *Ave Maria.*

Je ne ſai ſur quel fondement la plûpart des gens ſe perſuadent que tout eſt permis dans le tems où nous ſommes : & qu'une coûtume que le Prince des ténébres a introduite parmi les Chrêtiens, peut autoriſer des actions qui choquent toutes les loix du Chriſtianiſme. Pour détruire une erreur ſi pernicieuſe, & néanmoins ſi établie, mon deſſein n'eſt pas de faire ici l'éloge des larmes, ni de ramaſſer tout ce que les livres ſaints ont dit en faveur de la triſteſſe & de la componction de cœur. Ie ne vous obligerai point de rappeller en vôtre memoire les anatêmes que le Sauveur du monde a prononcé contre les divertiſſemens du monde ; ni cette épouvantable malediction dont le ſouvenir eſt capable de troubler toute la joïe que nous pouvons goûter dans les créatures. *Væ vobis, qui ridetis, quia flebitis :* Malheur à vous qui riez, parce que vous pleurerez. Ie ne prétens pas non plus condanner en vous comme un grand deſordre, cét enjoument, & cette belle humeur dont le monde vous ſait ſi bon gré, & qui vous fait regner dans les compagnies & dans les aſſemblées les plus-brillantes. Ie ſai que ſi c'eſt être bien-heureux que de pleurer toûjours, on

peut rire quelquefois ſans ſe rendre pour cela coupable d'un fort grand crime ; je ſai qu'il peut y avoir d'innocens plaiſirs, & qu'il y a en effet des tems pour ſe relâcher de la meditation & du travail. Mais je prétens, Chrêtienne Compagnie, qu'il n'eſt point de tems où le peché ſoit permis ; qu'il n'en eſt pas même où il ſoit permis de s'expoſer à le commettre. Nous ſommes en Carnaval, dittes-vous ; c eſt tout ce qu'on répond à ceux qui trouvent étrange qu'on faſſe tant de choſes qui bleſſent la modeſtie & la pieté Chrêtienne ; c'eſt le tems qu'il eſt permis de ſe réjouir. Et moi je vous dis, qu'un Chrêtien en tout tems eſt obligé de vivre en Chrêtien. Voila, Meſſieurs, l'unique verité que j'entreprens de vous montrer aujourd'hui, pour vous en convaincre, je n'ai que trois raiſons à vous propoſer. Un Chrêtien doit toûjours vivre en Chrêtien, parce qu'il ſert le plus-grand de tous les Maîtres, parce qu'il le ſert dans le plus-ſaint de tous les états, parce qu'il le ſert contre le plus-redoutable des ennemis. La grandeur infinie de Dieu ; la ſainteté du Chriſtianiſme ; la malice, & les artifices du démon, ne nous permettent pas de nous relâcher un ſeul moment. Cette fauſſe perſuaſion que nous avons, qu'on peut faire le Carnaval, qu'on peut conſacrer quelque tems au monde, & à ſes vains divertiſſemens, ne peut ſubſiſter que dans un eſprit qui a peu d'idée de nôtre Dieu ; ce ſera le premier poinct. Qui n'a nulle idée de nôtre Religion ; ce ſera le ſecond poinct. Qui a une fauſſe idée des forces & de la conduite de nos adverſaires ; c'eſt le troiſiéme. Voila, Meſſieurs, le ſujet & l'ordre de ce diſcours.

Comme le Seigneur avoit marqué à ſon peuple certains jours de l'année qu'il vouloit être ſanctifiez par une pieté plus-exemplaire, & par des ſacrifices plus-ſolemnels, je ne m'étonne pas que le démon, qui a toûjours affecté de paroître égal à Dieu, tâche d'avoir un tems, où ceux qui lui ſont devoûëz, donnent des marques extraordinaires & publiques de leur attachement à ſon ſervice. Mais je ne ſaurois comprendre, comment il ſe peut faire que des Chrêtiens oublient leur Dieu, s'oublient eux-même juſqu'à ce point, que d'accorder à cét infame uſurpateur, un tribut de cette importance; & qu'en lui aſſignant des Fêtes & un Carnaval, ils lui ſacrifient quelque choſe de plus-precieux que tout l'encens, & toutes les victimes des idolâtres. Comment eſt-ce que nous traittons nôtre Dieu, Chrêtienne Compagnie? Ignorons nous qu'il eſt le Maître de tous les tems? Qu'il en eſt le diſpenſateur & l'arbitre? Que tous nos jours ſont entre ſes mains? Que c'eſt par lui que nous ſubſiſtons, & que nous n'avons pas un moment de vie, qui ne ſoit un preſent de ſa bonté, comme il eſt un effet de ſa puiſſance infinie?

Nous n'adorons pas ſeulement le veritable Dieu, nous nous flattons encore d'être ſes veritables adorateurs; & par conſequent nous lui devons rendre un culte qui ſoit en quelque ſorte proportionné à ſa grandeur, & qui exprime autant qu'il eſt poſſible, l'excellence & la ſouveraineté de ſon domaine; ſans cela toute la Religion, qui n'eſt autre choſe qu'un aveû public de l'independance du Créateur, & de ſes perfections infinies; ſans cela, dis-je, toute la Religion n'eſt plus qu'une abomi-

nation & un ſacrilege, elle des-honore, elle outrage Dieu, bien-loin de le glorifier. C'eſt pour cela qu'il a toûjours eû en horreur les ſacrifices imparfaits, parce qu'ils ſont mal propres à donner l'idée du plus-parfait de tous les étres. C'eſt pour cela qu'il donna ſa malediction aux offrandes de Caïn, parce qu'il ne lui préſentoit pas ſes plus-beaux fruits, & qu'à juger de Dieu par les préſens qu'il lui faiſoit, on avoit lieu de croire qu'il y avoit quelque choſe de meilleur que lui dans la nature. C'eſt pour cela que dans l'ancien Teſtament, il veut qu'on lui ſacrifie de toutes choſes, & les prémices de chaque choſe, & que ceux qui en uſent autrement, y ſont punis avec la même ſeverité, que s'ils lui avoient préferé quelque créature, ou borné l'étenduë de ſon domaine. Nôtre Dieu eſt l'Auteur & le Maître de tout ce qui eſt créé, il faut donc lui ſacrifier tout ce qu'il y a de créatures & dans le ciel & ſur la terre. Il eſt immenſe, doncques il doit être honoré dans tous les lieux de l'univers, mais il eſt encore éternel, & par conſequent il eſt juſte que tous les tems ſoient emploïez à le ſervir. Quelque grands que ſoient nos ſervices, s'ils ſont limitez par une ſeule de ces circonſtances, ils ne ſauroient répondre à l'infinité de Dieu. Il lui faut tout donner, ſi nous voulons avoûër qu'il mérite tout, il faut tout donner au Créateur, & ne rien reſerver pour les créatures, ſi nous reconnoiſſons en effet, que comme il y a une diſtance infinie entre le tout & le rien, auſſi n'y ait-il nulle proportion entre Dieu & tout le reſte du monde.

Il eſt impoſſible, dit le Sauveur, de ſervir Dieu,

& l'idole des richeſſes : *Nemo poteſt Deo ſervire & mammonæ.* Voulez-vous ſavoir la veritable cauſe de cette impoſſibilité ? C'eſt que tout eſt deû au veritable Dieu, & qu'aprés lui avoir donné ce que ſa Majeſté infinie exige de nous, il n'eſt pas poſſible qu'il reſte rien pour une autre Divinité. Il ſeroit difficile d'accorder le ſervice de deux maîtres, dont le mérite ne ſeroit pas infini ; cependant il ne ſeroit pas abſolument impoſſible, & l'on pourroit enfin leur rendre à l'un & à l'autre tout ce qu'ils auroient droit de prétendre. Mais ſuppoſé que l'un des deux ſoit infiniment adorable, tout ce qu'on aura de reſpect & de deférence pour le ſecond, doit paſſer pour un mépris formel de l'autorité ſouveraine du premier : *Uni adhærebit, & alterum contemnet.* En lui donnant toutes choſes, vous ne laiſſez pas d'être un ſerviteur inutile ; mais en lui refuſant la moindre choſe, vous étes un ſerviteur infidelle, un ſerviteur digne de ſa haïne, & de toute la rigueur de ſa juſtice.

C'eſt pour cette même raiſon que quelque créance que vous donniez aux veritez que Dieu nous a revelées ; ſi vous doutez d'une ſeule de ſes paroles, vous ne croïez rien du tout ; vous ne croiez pas même les points dont vous ne doutez nullement. Non, quand vous ſeriez prêt de verſer vôtre ſang pour tous les articles de la foi, ſi vous n'étes pas dans la méme diſpoſition à l'égar d'un ſeul, vous n'avez point du tout de foi, parce que la foi que nous devons à Dieu, doit s'étendre à toutes choſes ; elle ne peut recevoir des bornes, ſans ceſſer d'étre divine ; tout de méme qu'on ne peut limiter Dieu ſans le détruire. Vous étes préts d'obéir

à Dieu en tout ce qu'il lui plaira de vous ordonner, vous en exceptez un ſeul précepte, vous manquez à une ſeule circonſtance du commandement ; vous n'avez point d'obéiſſance, vous étes rebelle, en quelque ſorte à tous les commandemens : *Qui peccat in uno factus eſt omnium reus.* Pour obéir veritablement à Dieu, il lui faut obéir ſans réſerve, toute autre obéiſſance, eſt une fauſſe obéiſſance, une veritable rebellion.

Or ſi cela eſt vrai, n'ai-je pas raiſon de dire que pour être veritablement Chrétien, il faut toûjours vivre en Chrétien ? ſi c'eſt donner des bornes à l'autorité de Dieu, que de ne croire pas aveuglement tout ce qui eſt appuyé par ſon témoignage : n'eſt-ce pas limiter en quelque ſorte ſon Eternité, que de lui refuſer une partie de nôtre tems ? Il ne veut point de vôtre cœur, s'il ne le poſſede toûjours ; & vous croïez qu'il agréra des années, que le monde partage avec lui ? Il vous déclare que tous vos ſervices l'irritent, & le déshonorent, pour peu qu'un autre maître y ait de part ; & vous oſez prétendre qu'il s'eſtime honoré d'une vie dont tant de beaux jours ſont deſtinez au demon ? vous vous trompez, Chrétien, il n'eſt pas poſſible qu'un ſeul homme contente ces deux maîtres, méme en des tems differens. Ce Dieu qui merite tous vos ſervices, ne les mérite pas moins en carnaval, qu'à Noël, & en Caréme ; il les exige en toutes ſaiſons, & ne peut ſouffrir que le monde lui en dérobe un ſeul moment. Et ſi vous trouvez que c'eſt trop d'une anneé entiére, & de toute vôtre vie, pour un Dieu, qui vous à tiré du neant & de l'enfer, pour un

Dieu, qui vous à aimé durant toute l'Eternité; qui veut encore vous aimer éternellement à l'avenir ; & de qui vous attendez une recompenſe éternelle. Petite creature, ver de terre, allez porter vos ſervices à qui voudra bien les recevoir ! le Seigneur du Ciel & de la terre a bien beſoin de vos offrandes ? vous lui refuſez une partie de vôtre tems : ſachez qu'il ne veut point de l'autre, & que tout vôtre ſacrifice eſt abominable devant ſes yeux ? peut-être qu'il ne pourra ſe paſſer de vous & qu'enfin il ſe verra reduit à accepter les conditions, qu'il vous aura pleû lui preſcrire ? Ne ſauroit-il être heureux, ſi vous ne l'aimez ? lui qui l'a été avant que vous euſſiez le bon-heur de le connoître, & dont la felicité ne pourra être alterée par la haine mortelle, que vous lui porterez peut être durant toute l'éternité.

Cette raiſon ſans doute eſt tres-forte, ſur tout à l'égar de ceux à qui le Saint Eſprit veut bien en donner l'intelligence, & qui ſont perſuadez de la grandeur de Dieu, d'une certaine maniére connuë de peu de perſonnes.

Mais diſons s'il vous plaît quelque choſe de plus-ſenſible. Vne perſonne, qui fait profeſſion du Chriſtianiſme, doit toûjours vivre en Chrêtien. Pourquoy ? Ce n'eſt pas ſeulement pour honorer Dieu, comme il mérite ; mais encore pour ne deshonorer pas ſa profeſſion : c'eſt la ſeconde raiſon, & la ſeconde partie de mon diſcours.

C'eſt une Loi établie par la nature, & qui ſubſiſte encore dans le monde, même le plus corrompu ; que dans la conduite particuliere, qu'il

plaît à chacun de ſe preſcrire ; il faut avoir égar à ſa naiſſance, à ſon état, à ſon âge ; & ſe faire des regles qu'on puiſſe obſerver, ſans choquer celles de la bienſeance. Or cette Loi, Chrêtiens, vous le ſçavez, elle s'étend à toute la vie & à toutes les actions de la vie, & par conſéquent, il n'eſt point de tems, point de rencontre, où un enfant de l'Egliſe ne ſoit obligé de ſe ſouvenir de ſa renaiſſance ſpirituelle, où il ſoit permis à un Diſciple de IESUS-CHRIST, de s'éloigner des maximes de ſon Maître : en un mot, où un Chrêtien ne doive vivre en Chrêtien.

Mais quoi, dira-t-on, les plaiſirs, & les divertiſſemens nous ſont-ils entierement interdits ? Non Meſſieurs, il eſt permis à tont le monde de ſe divertir, mais toutes ſortes de divertiſſemens ne ſient pas bien à toutes ſortes de perſonnes. Vn vieillard déja vénérable par ſon âge, ne peût avec bienſeance reprendre les jeux, qui ont ſervi d'amuſement à ſes premieres années ; ni meſme ſe permettre certaines libertez, qu'on pardonnoit autrefois à ſa jeuneſſe. Vn grand Magiſtrat, lors même qu'il ſe relâche, eſt obligé de garder ſon caractere, & de choiſir des divertiſſemens, qui ſoient conformes au rang qu'il tient parmi les hommes ; ainſi Chrêtiens, lors même que vous vous divertiſſez, vous devez le faire en Chrêtien.

Que diroit-on d'un Prince, ou d'un grand Seigneur, qui n'auroit de commerce qu'avec la lie du Peuple, qu'on verroit aller de bouchon en bouchon, & chanter au milieu des ruës avec des porteurs de chaizes, & des laquais ? Mais ne

faut-il pas que cét homme là ſe divertiſſe ? Qu'il ſe divertiſſe à la bonne heure ; mais qu'il ſe divertiſſe en homme de qualité ; qu'il ſe divertiſſe en Prince. Que diriez-vous, mais que ne dittes vous point tous les jours, de ces Eccleſiaſtiques qu'on a tant de peine à diſtinguer des perſonnes les plus prophanes, qui affectent une propreté ſi mondaine, des habits ſi vains, des ajuſtemens ſi ridicules, des maniéres ſi peu ſéantes à leur état ? Mais quoi ? trouvez vous mauvais qu'ils s'habillent, & qu'ils ſoient propres, qu'ils ſoient honnêtes, & qu'ils ſachent vivre ? Nullement, vous ne ſeriez pas raiſonnable de condanner en eux ce qui eſt un effet de la neceſſité ? ou ce qui peût être même une vertu. Qu'ils s'habillent doncques dittes-vous, qu'ils s'habillent même proprement ; qu'ils voïent les honnêtes gens, & qu'ils vivent honnêtement avec eux : Mais qu'ils s'habillent en gens d'Egliſe ; que leur propreté ſoit conforme à leur profeſſion, & que leur vie faſſe reſpecter leur caractere de tous ceux, qui ſeront témoins de leurs actions. ! Quel ſcandale, & quel eſt l'homme quelque libertin qu'il puſt être, qui n'en auroit pas horreur ? Si quelcun de ces ſolitaires, qui ſe ſont volontairement condamnez à paſſer leur vie en jeûnes & en prieres, venoit aujourd'hui ſe montrer dans vos aſſemblées, s'inviter lui-même à vos plus celebres repas, vouloir être de toutes vos parties, & ce qu'on ne peût même penſer ſans fremir, marcher en maſque par les ruës de vôtre Ville ? Quel deſordre, s'écrieroit-on ? Quelle indignité ! Quelle abomination ! Quel monſtre dans une ville Chrêtienne ! Vn Religieux

paroître en une posture si extravagante, si scandaleuse ! Mais si je vous disois que nous sommes en Carnaval, que ce Religieux est homme aussi bien que vous, & qu'aprés une année entiere de Retraite, & de Penitence, il est bien juste qu'il se divertisse durant quelques jours, pour se disposer à rentrer dans ses premiers exercices. Pourriez-vous seulement souffrir ce discours ? Ne me traiteriez vous pas moi-même d'extravagance, & d'insensé ? Sont-ce-là des divertissemens de Religieux ? Ne sauroit-il se divertir sans scandaliser toute la terre ? S'il veut prendre part à nos plaisirs & à nos débauches, qu'il renonce à ses vœux, & à sa Profession ? Voilà Messieurs, quels sont vos sentimens sur la conduite des autres ; mais d'où vient que vous ne vous appliquez point des regles si justes, & si raisonnables.

Hé quoi, Messieurs, le Christianisme n'est-il donc qu'un fantôme & une chimere ? Le nom de Iesus-Christ, que nous portons & qui lui a coûté tant de sang, est-ce un nom si vil & si méprisable, qu'il ne puisse être des-honoré par aucune action quelque folle & quelque indecente qu'elle puisse être ? Est-il possible qu'il n'y ait nulle bien-séance à garder dans un état, qui nous éleve jusqu'à la Divinité, qui nous fait enfans de Dieu par adoption ? Un Prince n'oseroit faire le Comedien : un simple Bourgeois croit qu'il y a des divertissemens indignes de sa condition : un Religieux se rendroit infame en se divertissant comme la plus grande partie des Chrêtiens ; & un Chrêtien se persuade qu'il n'y a rien de méseant à un si grand Nom ; il n'a point de honte de se divertir en Païen.

Quoi, mes Dames, mettre cinq ou ſix heures de tems à ſe parer & à ſe peindre le viſage, pour aller enſuite dans une aſſemblée tendre des piéges à la chaſteté des hommes & ſervir de flambeau au démon pour allumer par tout le feu de l'impudicité : demeurer les nuits entiéres expoſées aux yeux & à la cajollerie des jeunes fous & de tout ce qu'il y a de libertins dans une ville. Emploïer tout ce que l'art & la nature ont de plus-dangereux, pour attirer leurs regars & pour leur renverſer l'eſprit. Déguiſer vos perſonnes & vôtre ſexe, pour n'avoir plus honte de rien & pour ôter à la grace ce petit ſecours, qu'elle trouve dans la pudeur, qui vous eſt ſi naturelle. Rouler de quartier en quartier ſous un habit de téatre & avec une impudence de Comediennes pour être vûës de tous les yeux & pour voir dans un jour tous les viſages d'une ville. Joindre aux excez de luxe & de galanterie, des excez de bouche & d'intemperance, ne ſe pas contenter des diſcours, qui noirciſſent le prochain ; ſe relâcher juſqu'à dire des paroles qui le ſcandaliſent : En un mot ajoûter aux vices des femmes tous les vices & tous les deſordres des hommes : En verité ſont-ce là des divertiſſemens de Chrêtiennes ?

Depuis quand eſt-ce, Meſſieurs, que ces feſtins licentieux, que ces bals, que ces danſes molles & laſcives, que les premiers Chrêtiens réprochoient aux Idolâtres, comme des marques toutes viſibles de la corruption de leurs mœurs & de la fauſſeté même de leur religion : Depuis quand, dis-je, ſont-elles devenuës des divertiſſemens honnêtes, des divertiſſemens de Chrêtien.

Je ſai bien que vous me direz que c'eſt être trop rigoureux que de vouloir vous rétrancher ces ſortes de divertiſſemens : je l'ai crû long-tems auſſi-bien que vous ; je me ſuis réproché plus d'une fois à moi-même d'avoir ſur ce point des ſentimens trop ſeveres ; & je vous avouë que j'ai cherché des temperamens pour ſauver le Chriſtianiſme ſans troubler vos délices & vos plaiſirs, mais enfin il m'a été impoſſible d'accorder ces vanitez & ces diſſolutions, avec la qualité ſainte & venerable de membre de IESUS-CHRIST. Des Chrêtiens qui doivent être le ſel & la lumiére du monde, qui doivent être revêtus de JESUS-CHRIST & exprimer dans toute leur vie, la vie de ce Chef humilié & chargé d'épines ! Et dans quel endroit de ſa vie prenez-vous donc le Carnaval, & l'exemple des libertez, que vous vous donnez en ce tems ? Quoi les ſucceſſeurs de ces premiers fidelles, dont la ſainteté exemplaire n'a pas moins converti d'Idolâtres à nôtre foi, que tous les miracles des Apôtres, que tout le ſang des Martirs !

Les enfans de ces premiers enfans de l'Egliſe, aux quels les Païens n'avoient point d'autres reproches à faire, ſi ce n'eſt qu'ils ne paroiſſoient point dans le Cirque ; qu'ils fuïoient le téatre & les ſpectacles publics ; qu'on ne les voïoit ni couronnez de fleurs, ni vêtus de pourpre ; qu'ils aimoient la pauvreté & qu'ils avoient horreur des charges & des honeurs ! Car enfin, Meſſieurs, c'étoient là les crimes, dont on les chargeoit ; & nous avons encore les éloquentes Apologies, qu'ils publioient pour répondre à ces glorieuſes accuſations. En verité avons-nous la même foi, oſons-

nous bien attendre le même Paradis, que ces hommes, dont Tertullien fait l'éloge dans ſon Apologetique, leſquels ſe glorifient de ne ſavoir ce que c'eſt que l'Amphitéatre, de ne prendre nulle part à ces profanes divertiſſemens ; de n'oſer en faire le ſujet de leur entretien, de ne pas même endurer qu'on leur en parle. *Nihil eſt nobis dictu, viſu, auditu.* Voïez s'il vous plaiſt ſi ces mots ne diſent pas tout ce que je viens de dire en les expliquant. *Nihil eſt nobis dictu, viſu, auditu, cum inſania circi, cum impudicitiâ Theatri, cum atrocitate Arenarum, Xiſti vanitate.* Nulle impureté, dit Minutius Felix, ne ſouïlle l'innocence de nos feſtins, & la temperance des conviez y répond toûjours à la frugalité de nos tables. Nos divertiſſemens ne conſiſtent pas à nous gorger de viandes, ou à noïer nôtre raiſon dans le vin, une modeſtie Chrêtienne accompagne nos plus grandes joïes. *Convivia non tantùm pudica colimus, ſed & ſobria, nec enim indulgemus epulis, aut convivium mero ducimus, ſed gravitate hilaritatem temperamus.* Quelle difference, leur diſoit encore le grand Arnobe au quatriéme Livre de ſa diſpute contre les Gentils. Quelle difference entre vos Cercles, vos repas, vos jeux publics & ces aſſemblées, que nous faiſons quelquefois pour nous réjoüir : ces aſſemblées, dis-je, où l'on ne void, où l'on n'entend rien qui n'inſpire la vertu, d'où nous ſortons toûjours plus-humains, plus-chaſtes, plus-modeſtes, plus-réſervez, plus-unis entre nous & plus diſpoſez à nous donner des témoignages mutuels d'une veritable Charité. *In quibus aliud auditur nihil niſi quod humanos faciat, niſi quod mites, verecundos, pudicos, caſtos,* & le reſte.

De tous ces éloges, que ces grands Saints donnoient à ces premiers imitateurs de JESUS-CHRIST; y en a-t-il un seul, Messieurs, qui convienne aux Chrêtiens de nôtre tems, au contraire de tous les reproches, qu'ils faisoient aux infidelles, y en a-t-il quelcun qu'on ne nous puisse faire avec justice? Dittes-moi, Chrêtiens Auditeurs, pouvons-nous aujourd'hui opposer nos divertissemens aux festes des Turcs & des Indiens; & aprés leur avoir réproché les excez de leurs tables & la legereté de leurs danses, oserions-nous leur proposer pour modele nos bals, nos mascarades & nos festins? Que sert-il de le dissimuler? Il n'y a gueres moins de difference entre ces premiers Chrêtiens & ceux qui portent aujourd'hui ce nom; qu'il y en avoit alors entre ces mêmes-Chrêtiens & ces Idolâtres de leur tems.

Aussi ceux-là ont attiré toute la terre à JESUS-CHRIST par l'odeur de leur sainteté & ont fait avoüer aux plus opiniâtres d'entre les Gentils, qu'il n'y avoit point d'apparence, que l'erreur pust se trouver, où brilloit tant de vertu; au lieu que nos déreglemens servent de pretexte aux heretique, pour se separer de l'Eglise & persuadent aux ames simples & peu éclairées, que la verité ne se peut rencontrer, où regnent tant de desordres? Comment voulez-vous disoit autrefois saint Crisostôme à ceux d'Antioche, Comment voulez-vous, que vous voïant occuppez a bâtir des magnifiques maisons, à embellir vos jardins, à acheter tous les jours des nouveaux domaines, les Païens se persuadent que vous vous regardez ici comme étrangers & que vous pensez à quitter la

terre, pour aller vivre en un autre lieu ? Ne voïez-vous pas que vous vous rendez coulpables de l'endurcissement de ces mal-heureux & que par une conduitte si peu Chrêtienne, vous les confirmez dans leurs superstitions ? Qu'auroit dit ce grand Saint, s'il avoit été témoin de nôtre relâchement ? Mais qu'en auroient dit les Païens mêmes de ce tems-là ? Que diroient ceux du Japon & de la Chine, s'ils voïoient nôtre Carnaval ? Eux, dis-je, à qui l'on fait entendre que le Christianisme est une si sainte profession & qui n'ont point de plus puissant motif pour l'embrasser, que la sainteté des Prédicateurs qui les instruisent ? Combien pensez-vous qu'il y ait en effet d'heretiques lesquels, pour me servir des termes du même Pere, amassent des charbons de feu sur nôtre teste, c'est-à-dire, qui se fortifient tous les jours dans leurs erreurs à la veûë de nos débauches, & qui par un aveuglement étrange, à la verité ; mais que nous prenons plaisir de rendre tous les jours plus incurable, rendent peut-être graces à Dieu de les avoir fait naître hors d'un Christianisme si corrompu ?

Et ne me dittes pas ce que quelques libertins opposerent autrefois à saint Ciprien que l'Evangile, que l'Ecriture Sainte, ne défend nulle part ni les bals, ni les comedies, ni les mascarades. L'Ecriture répond ce grand Saint, a plus dit en se taisant, que si elle s'étoit expliquée par des défenses expresses ; Elle a eû honte de faire un précepte pour des choses, qui étoient si visiblement indignes du Chrêtien, qu'elle formoit. Quel sentiment auroit-elle eû des fidelles, si elle avoit jugé necessaire de leur interdire positivement ces vani-

tez ? *Verecundiam passa plus interdixit, quia tacuit ; veritas si ad hæc usque descenderet, pessimè de fidelibus suis sensisset.* La raison nous parle au defaut de l'Ecriture ; nous n'avons qu'à nous consulter nous-mêmes & à faire un peu de réflexion sur nôtre état, pour nous éloigner de ces jeux, qui le deshonorent. *Ratio loquitur, quæ scriptura conticuit : secum tantum unusquisque deliberet & cum personæ professionis suæ loquatur ; nihil unquam indecorum geret.* Elle a condanné les dances & les spectacles, en détruisant l'Idolatrie, qui les avoit enfanté & qui a mis au jour tous ces monstres de vanité, & de dissolution. *Omnia ista spectaculorum genera damnavit, quando Idolatriam sustulit, ludorum omnium Matrem : unde hæc vanitatis & levitatis monstra venerunt.*

Mais quand il ne seroit pas de la justice de donner tout au Seigneur de toutes choses, quand il ne seroit pas de la bien-séance de ne dementir en rien sa profession, certainement il est de la prudence Chrêtienne de ne nous pas exposer aux surprises de nos ennemis, de ne nous pas abandonner volontairement & de gaïeté de cœur à la rage du démon : C'est la troisiéme raison & la derniere partie de ce discours.

Vous savez, Messieurs, que le démon ne s'endort point, qu'il profite de tous les momens qu'il se sert admirablement bien de ses avantages ; & que pour peu qu'on lui ouvre, ou qu'on lui applanisse les chemins, il s'avance & fait des progrez surprenans, avant même qu'on se soit apperçeû de ses desseins. C'est pour cela que tous les Saints, qui avoient reconnu ses forces & étudié sa conduite,

te, ont condanné de peché mortel la temerité de ceux qui ſans raiſon s'expoſent à le commettre. C'eſt pour cela que les Docteurs croïent que la grace ſuffiſante, qui nous eſt abſolument néceſſaire pour éviter le peché; & qui ne nous manque jamais: Que cette grace, dis je, dans la conduite ordinaire de la Providence, ne ſe donne pas pour réſiſter à la tentation, mais pour l'éviter, quand on le peut. Dieu vous avertira bien de fuïr; mais ſi vous mépriſez cet avis, il vous laiſſera combattre tout ſeul & vous verra perir, ſans vous aider du moindre ſecours. Avec la grace qu'il vous donne, vous pouvez ne tomber pas, puiſqu'elle vous découvre le peril & vous preſſe de ne vous y pas engager. Mais ſi vous donnez de plein gré dans le piége, qu'on vous a tendu; vôtre cheûte eſt inévitable, puiſque pour punir vôtre préſomption, Dieu vous abandonne à vôtre foibleſſ;& ne prend plus de part au ſuccés de vôtre combat.

Je n'examine point icy les fondemens d'une opinion, laquelle eſt ſi commune dans l'école, quand elle ne ſeroit pas veritable; vous m'avoûërez du moins, que la difficulté de ſe ſauver dans une occaſion, qu'on a recherchée doit être grande; & les cheutes de ceux qui s'y expoſent bien ordinaires; puiſqu'un ſi grand nombre de trés ſavans Téologiens ont peu croire que la grace nous manquoit le plus ſouvent en ces rencontres & que la néceſſité de ne commettre pas le peché, y devenoit abſoluë.

Cela ſuppoſé, je vous demande Meſſieurs, lors qu'un Chrêtien, quoi-que pour un tems ſeulement, s'oublie de vivre en Chrêtien, c'eſt-à-dire, lors que durant l'eſpace de pluſieurs jours, il ne ſonge

qu'à rire & à danſer ; qu'il ne refuſe rien à ſes ſens, qu'il ne veille ni ſur ſon cœur, ni ſur ſes penſées, qu'il n'eſt en garde contre aucune de ſes paſſions, qu'il s'expoſe à tout voir, à tout entendre, à tout faire : En un mot qu'il accorde au monde tout ce qu'il deſire, qu'il ſe donne à lui ſans reſerve pour tout ce tems-là : Je vous demande s'il n'y a rien à craindre pour lui, s'il ne court aucun hazar, aucun danger de ſe perdre ? Mais ce n'eſt que pour quinze jours & aprés cela on ſe remettra dans l'ordre, on reviendra à ſa premiere façon de vivre. Qui vous la dit, Chrêtiens que vous y pourrez revenir ? Et qu'il vous reſtera aſſez de forces, aſſez de liberté pour le faire ? Vous vous jettez comme à l'aveugle au milieu de vos plus mortels ennemis ; vous allez à eux tout découvert, ſans armes, ſans ſeûreté ; vous vous mettez entierement en leur pouvoir & à leur diſcretion ; & vous eſperez qu'ils vous laiſſeront en état de vous tirer de leurs mains & de renouveller la guerre, quand il vous plaira ? Le monde ne vous demande que quinze jours ; & ne ſavez-vous pas qu'il ne ſe contente d'un terme ſi court, que parce qu'il ne lui en faut pas d'avantage pour vous perdre ſans reſſource ? Le démon, dit ſaint Criſoſtôme, n'a beſoin que d'une de nos démarches, pour nous faire tomber dans le fond du precipice. Que ne fera-t-il point dans l'eſpace de quinze jours ? Quel renverſement ne cauſera-t-il point dans vôtre imagination ? Quel deſordre dans vôtre cœur ? Quel trouble ? quelle confuſion dans toutes les puiſſances de vôtre ame ? L'Ennemi qui vous aſſiege, qui vous preſſe, ne vous demande la place que pour quinze jours, il eſt vrai,

mais dans ces quinze jours, il fera ſauter les baſtions, il comblera les foſſez, il ruinera les déors, il mettra le feu aux magazins, il enclouëra le canon & vous reduira au point de ne pouvoir deſormais ni l'attaquer, ni vous défendre. Cette ambitieuſe Reine de Babilone, qui oſa dépouïller ſon propre Mari pour ſe rendre abſoluë & independente; La fameuſe Semiramis ne demanda, dit-on, à cét Epoux trop complaiſant, que le pouvoir de regner durant un jour, mais dans ce jour, elle lui arracha la couronne, elle lui fit perdre la liberté; Enfin elle lui ôta la vie.

Savez-vous bien, Chrêtiens Auditeurs, qu'un pareil eſpace de tems donné à Dieu, de la même maniere que vous le donnez au monde, ſuffiroit pour vous faire un Saint & un grand Saint? Saint Ignace le Fondateur de nôtre Compagnie a ſouvent uſé de cét artifice; & jamais il n'a manqué de lui réüſſir. Lors que ni par ſes diſcours, ni par ſes exemples, il ne pouvoit rien gagner ſur les perſonnes, dont il avoit à cœur la converſion il tâchoit d'obtenir d'eux qu'ils ſe donnaſſent à lui, du moins pour un peu de tems: durant tout ce tems-là il les prioit de ne s'occupper que des penſées, qu'il leur auroit inſpirées; de n'arrêter la veûë que ſur les objets qu'il jugeroit à propos de leur mettre devant les yeux: en un mot de n'avoir d'autre occupation que celle qu'il trouveroit bon de leur marquer. Ils étoient quelquefois comme contrains d'accorder cinq ou ſix jours à ſon importunité, dans l'eſperance de reprendre incontinent aprés leurs premiéres routes & de retourner à eux-mêmes. Mais qu'arrivoit-il enfin? Vous le ſavez,

il arrivoit que le Saint Eſprit trouvant ces ames vides & débarraſſées des ſoins & des penſées que donne la veûë, & le commerce du monde, agiſſoit ſur elles avec tant de force, qu'il s'en rendoit le maître abſolu, ils quittoient enfin à regret une ſolitude, qui d'abord leur avoit paru ſi penible; aprés quelques jours donnez au Saint, ils étoient à Dieu pour toute leur vie. Et c'eſt à une retraite de quatre, ou cinq jours extorquée de cette maniere, que nous devons le grand Saint François Xavier, le Taumaturge de ſon ſiécle & l'Apôtre du nouveau monde.

Hé quoi, Chrêtienne Compagnie, eſt-il donc plus-mal-aiſé de pervertir un Chrêtien lâche & endormi, que de ſantifier un pecheur? De ſe laiſſer emporter au poids de la nature, que de faire violence à toutes ſes inclinations? D'entrer dans cette voïe large & commode, qui conduit ſi doucement dans l'abîme, que dans ce ſentier étroit, par lequel on arrive avec tant de peine ſur le haut de la montagne? Il eſt difficile de ſe défendre des charmes de la vertu, pour peu qu'on lui donne d'ouverture & qu'on ſe rende attentif aux inſpirations du Ciel; & vous croïez qu'aidant vous-même l'enfer à vous ſurmonter & ouvrant cent portes au démon, pour l'introduire en vôtre cœur, il ne pourra pas s'y établir.

A quoi penſez-vous, Chrêtiens? lorſque vous dittes qu'aprés le Carnaval, vous retournerez à Dieu & à vos premiers exercices de Pieté? Durant ce tems de débauche vous ſerez tout entier au monde, vous lui donnerez toutes vos penſées, vos yeux ſeront ouverts, auſſi-bien que vos oreilles

à tout ce qu'il a de plus-capable de vous enchanter & de vous corrompre, vous ne ſongerez qu'à lui plaire, pendant qu'il ne penſera qu'à vous ſeduire; le démon ne ſauroit vous prendre dans une diſpoſition plus-favorable, il ne manquera pas d'en profiter; il a déja mille intelligences dans vôtre cœur, il vous donnera mille attaques & vous eſperez de lui réſiſter & vous prétendez que tous ſes efforts ſeront inutiles? Il trembleroit lui-même le démon, s'il voïoit entrer un pecheur endurci dans une retraite de quatre jours & ni le penchant qu'il auroit à la volupté, ni la force de ſes habitudes enviellies, ni la violence de ſes paſſions, ne ſeroient pas capables de le raſſeûrer & vous voulez qu'on ſoit ſans crainte pour vous, lorſque vous vous jettez dans le monde comme un homme deſeſperé au milieu de ſes ennemis & que vous paſſez les jours & les nuits parmi les piéges qu'on vous tend de toutes parts.

Mais ne ſavez-vous pas que ſouvent un ſeul regar a jetté le deſordre & la confuſion dans vôtre eſprit? Qu'une ſimple parole; qu'une chanſon ébranle vôtre vertu; & que toute vôtre conſtance vous abandonne aprés un quart d'heure de converſation un peu trop libre & trop enjoüée? Le Tentateur, dit Saint Jerôme écrivant à une Dame Romaine, pénétre dans les plus-affreuſes ſolitudes, & il n'eſt point de vie ſi retirée, ni ſi ſauvage, où la chaſteté ne trouve des ennemis. Vous ſavez bien, Chrêtiens Auditeurs, que la priere même, toute puiſſante qu'elle eſt, eſt ſouvent un rempart trop foible pour vous garantir des inſultes du démon; il vous a ſouvent attaqué à la face

des Autels & combien tous les jours fait-il commettre d'adulteres de desir & de cœur, comme les appelle saint Crisostôme en presence de ce Dieu caché, qui doit un jour reveler à toute la terre, nos plus secrettes pensées ? Que ne fera-t-il donc point, s'il peut vous attirer dans son fort & que vous lui donniez vous-mêmes des armes pour vous combattre ?

Le Carnaval passe, Chrêtienne Compagnie, mais les crimes du Carnaval entrent bien avant dans le Carême & retournent bien-tôt aprés les fêtes de Pâques. C'est en ce tems qu'on avalle le poison, mais hélas ! Qu'on souffre long-tems les horribles convulsions, que cause à l'ame un breuvage si dangereux. Vous avez été blessé dans cette assemblée, & le trait a passé bien avant dans vôtre cœur, l'assemblée ne dure plus, mais la plaïe n'est pas pour cela fermée & vous en mourrez mille fois, avant que d'en pouvoir guerir. En un mot c'est au bal, c'est dans les festins, que le feu s'allume, que les passions se réveillent, que l'on conçoit les desirs & qu'on forme les desseins ; mais ensuite & au défaut des objets, l'ame se trouve comme assiegée d'images & de fantômes detestables, qui nourrissent le feu & la passion, qui irritent, qui enflamment les desirs & qui portent enfin à exécuter les desseins les plus infames.

N'est-ce pas parmi ces funestes divertissemens que cette jeune personne a perdu son innocence, cette belle fleur qui la rendoit si agréable aux yeux du Seigneur, & qu'elle ne recouvrera jamais ? N'est-ce pas-là qu'elle a commencé à connoître ce qui lui eust été si avantageux d'ignorer toute sa

vie, que le monde lui a ravi preſqu'en un moment le fruit de pluſieurs années de ſoins & d'inſtructions, que ſon eſprit s'eſt rempli de toutes les penſées, que la vanité a coûtume d'inſpirer aux perſonnes de ce ſexe & de cét âge ? Qu'elle a perdu le goût de la pieté, & qu'elle a appris inſenſiblement à traitter la modeſtie & la pudeur de ſottiſe, la chaſteté de ſimplicité ; car on va juſques-là au ſiécle où nous ſommes ; & la Religion même de ſuperſtition & de folie ?

Mal-heureuſes méres, méres cruelles & parricides, qui parez vos filles, comme on faiſoit autrefois les victimes qu'on deſtinoit à la mort ; qui les parez, dis-je, avec tant de ſoin pour les aller ſacrifier de vôtre propre main à l'idole du monde & de l'impudicité. Ie ne parle point du crime que vous commettez en préparant ainſi le poiſon que vous préſentez enſuite à toute la terre ; je ne parle point des pechez des autres, dont on doit néanmoins vous redemander un compte ſi rigoureux. Mais quel eſt vôtre deſeſpoir de porter ainſi le poignard dans le ſein de vos enfans ? N'avez-vous ſoûaitté d'en avoir que pour les corrompre ? Ne les avez-vous mis au monde que pour les damner ? Je ſai bien ce que vous avez à me répondre pour colorer un ſi étrange déreglement. Qui penſeroit à elles, dittes-vous, ſi elles n'étoient veûës de perſonne, ſi elles ne tâchoient de paroître belles & agréables ? Qui y penſeroit, Chrétiens, Dieu en tout cas y penſeroit au défaut des hommes ? Mais eſt-il poſſible que les deſſeins que le ciel a ſur vôtre famille, ne ſe puiſſent exécuter que par des voïes ſi abominables ? Quoi ſi cette fille n'eſt vai-

ne & ne voit ce monde, elle ne ſauroit rencontrer ce que Dieu lui a deſtiné avant tous les ſiécles, & les decrets éternels de ſa Providence ne ſeront jamais accomplis en elle, ſi elle ne paroît à tous les bals & à toutes les fétes d'une Ville? Prenez garde au contraire, que le deſſein qu'il avoit de vous ſauver avec elle, ne ſoit traverſé par une conduite ſi peu Chrétienne. Ie ne vous blâme pas du deſir que vous avez de la rendre heureuſe dés cette vie: mais vous étes bien miſerable, ſi vous penſez qu'il faille hazarder & ſon ſalut & le vôtre, & ſon éternité & la vôtre, pour une felicité ſi vaine, ſi chimerique, pour une felicité qui ne doit durer qu'un moment.

On peut ajoûter à ce danger d'étre ſeduits par le démon, le peril où nous vivons continuellement d'étre ſurpris par la mort. Le Sauveur nous a averti plus d'une fois, que la mort doit venir dans le tems que nous y penſerons le moins: *Quâ horâ non putatis.* Or, Meſſieurs, il eſt tout viſible, qu'il n'eſt point de tems où vous penſiez moins à mourir, que lors que vous oubliez méme de vivre en Chrétien, que lors que vous étes occupez à faire le Carnaval; & par conſequent ſi Jesus-Christ ne nous a point donné un faux avis, s'il ne nous a point trompez, s'il ne s'eſt point trompé lui-méme, il n'eſt point de tems où vous aïez plus de ſujet de craindre la mort; *Quâ horâ non putatis filius hominis veniet.* Seriez-vous le premier qu'on auroit trouvé mort ſous un maſque? Qui auroit expiré ſubitement le premier jour de Careſme, aprés avoir dançé toute la nuit précedente; qu'on auroit emporté le Mardi-Gras du feſtin dans le cercueïl?

O Dieu ! quelle mort pour un Chrêtien ! finir ſes jours par un excés d'intemperance ? aller, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte, aller en dançant au Tribunal de JESUS-CHRIST, & paroître en maſque devant un Juge ſi redoutable !

Mais je m'arrête trop à parler à des perſonnes, qui apparamment ne ſont pas ici, & que je n'oſerois preſque eſperer de fléchir, quand elles y ſeroient pour m'entendre. Il eſt tems que je m'addreſſe à vous, Chrêtienne Compagnie, que je m'addreſſe à tant de gens-de-bien, dont cét Auditoire eſt compoſé. Je ne le ſaurois faire, ce me ſemble, plus-à-propos, que par les mêmes paroles dont le Sauveur du monde ſe ſervit autrefois, pour arrêter les Apôtres auprés de ſa perſonne divine, en un tems où tous les autres diſciples venoient de l'abandonner : *Nunquid & vos vultis abire ?* Hé bien mes Apôtres, leur dit-il, me voila reduit à vous ſeuls, tous mes autres diſciples s'éloignent de moi ; n'étes vous point tentez de ſuivre un ſi mauvais exemple, & de me laiſſer tout ſeul ici : *Nunquid & vos vultis abire ?* Chrêtiens Auditeurs, voici le tems que vôtre Maître va être abandonné de tout le monde, à voir la conduite de la plûpart de vos fréres, il ſemblera qu'il n'y ait plus de Chriſtianiſme, qu'il n'y ait plus de Religion ? Il aura beau paroître ſur nos Autels, ce Dieu immortel & inviſible, pour y ſoûtenir par ſa préſence la foibleſſe de ces lâches deſerteurs. Il y paroîtra ſans cour & ſans ſuite, l'idole du monde attirera toute la terre ; tout pliera ſous le joug de cette infame divinité. Ne penſeriez-vous point auſſi à vous retirer, & à prendre parti contre vôtre

legitime Souverain ? *Nunquid & vos vultis abire ?*

Il ne s'agît plus-ici du Carnaval tout entier ; je ne vous demande point de quelle maniére vous avez paſſez ces jours de débauche. Il ne s'agît plus que d'un ſeul jour ; c'eſt ſur l'emploi de vingt-quatre heures de tems, que nous déliberons aujourd'hui. Souvenez-vous que ce tems eſt à Dieu ſeul, comme tous les autres, & que ce n'eſt que de ſa bonté infinie, que vous pouvez eſperer de vivre juſqu'au Careſme. Vous pouvez mourir mille-fois avant la fin du Carnaval ; mais ſi Dieu vous conſerve juſqu'au bout, n'eſt-il pas bien juſte que vous viviez pour celui de qui vous tiendrez uniquement cette grace ?

D'ailleurs ce Bâtéme, qui fait toute nôtre gloire, & toute nôtre eſpérance ; ce caractére qui nous diſtingue des enfans de ténebres & des eſclaves du démon ; en un mot, le Chriſtianiſme qui nous doit ouvrir la porte du Paradis ; qu'en devons-nous eſperer au jour du Jugement, ſi nous l'avons comté pour rien durant toute nôtre vie ; ſi nous l'avons profané par des actions honteuſes & criminelles, par des divertiſſemens de Païen ? Vous étes bon, je le veux croire, vous avez tous le bonheur de vivre & dans la crainte de Dieu & dans ſa grace ; mais certainement vous faittes peu de cas de l'un & de l'autre ; vous étes bien indigne de l'un & de l'autre, ſi vous pouvez vous reſoudre d'expoſer de ſi grands biens aux perils qu'ils coutent en ce tems, & aux embuſches que l'enfer prépare à vôtre vertu. Que ſi tout cela ne vous touche point, peut-être que vous ſerez plus ſenſibles au plaiſir, que trouve un bon cœur à donner à

IESUS-CHRIST une preuve illuſtre de ſon amour, & à ſe diſtinguer de la foule des Chrêtiens, par un zele & par une fidelité héroïque.

Mon Dieu, la belle occaſion que vous avez de vous ſignaler auprés de ce bon Maître, & de mériter toute ſa tendreſſe ! Quel gré ne vous ſauroit-il point, ſi vous aviez le courage de paſſer ce Carnaval à lui faire vôtre cour, à le conſoler de la perfidie de ſes autres ſerviteurs ! Avec quelle complaiſance verroit-il une perſonne qui s'occuperoit devant un Crucifix, ou dans la lecture d'un livre Saint, durant ces mal-heureuſes nuits, que tant d'autres emploïeront à l'offencer ! Quel ſpectacle pour les yeux de Dieu, ſi demain tous ceux qui m'écoutent ſe pouvoient reſoudre à partager la journée à la lecture, à la méditation, à la priére, aux viſites des priſons & des hôpitaux, au ſoulagement des pauvres & des affligez ! En bonne foi, penſez-vous qu'il ne vous en tiendroit pas bon compte ? Croïez-vous qu'il ne vous ſauroit pas récompenſer de tous les plaiſirs que vous lui auriez ſacrifiez ?

Faiſons, Chrêtiens, faiſons une fois en nôtre vie, quelque choſe qui ſoit digne du Maître que nous ſervons, quelque choſe qui réponde à la qualité d'enfans de Dieu, que nous avons l'honneur de porter. Saint Ciprien écrivant à ſon Egliſe affligée, dans un tems où la perſecution faiſoit beaucoup plus d'Apoſtats que de Martirs, exorte ceux qui n'avoient point encore ſuccombé à la crainte de la mort, à vivre d'une vie plus-ſainte & plus-exemplaire qu'ils ne faiſoient auparavant ; afin, leur dit-il, que la joïe, dont vous comblerez l'E-

gliſe vôtre bonne Mére, eſſuïe ſes larmes, & la conſole de la cheute honteuſe & funeſte de tant de mal-heureux enfans : *Ut lachrimas Matris Eccleſiæ, quæ plangit ruinas, & funera plurimorum : vos veſtrâ lætitiâ tergeatis.* Ie vous dis la même choſe, Chrêtienne Compagnie : Ouï dans ce tems vous devez prolonger vos exercices de pieté ; multiplier vos bonnes œuvres, vous défendre les plaiſirs même legitimes & innocens ; afin que par ce ſurcroît de pieté & de ferveur, vous aïez la gloire & la conſolation de ſuppléer au défaut de tous les autres ; afin que IESUS-CHRIST retrouve en vous ce qu'il perdra par la lâcheté de tant de mauvais Chrêtiens ; que dans la revolte preſque générale de ſes ſujets, vous ſeul lui teniez lieu d'un Roïaume tout entier, & que l'Egliſe deſolée & accablée de triſteſſe, rencontre en vôtre fidelité, l'addouciſſement de ſa douleur : *Ut lachrymas Matris Eccleſiæ, vos veſtrâ lætitiâ tergeatis.* C'eſt ainſi que corrigeant, autant qu'il eſt poſſible, les deſordres de vos fréres, & tâchant de reparer les outrages qu'ils oſent faire à IESUS-CHRIST & à ſon Epouſe, vous attirerez ſur vous toutes les graces qui leurs étoient deſtinées, & que vous aumenterez de beaucoup la gloire qu'on vous prépare dans le Ciel. *Amen.*

SERMON XLIX.

DE

LA MORT.

Venit hora, & nunc eſt.

Le tems vient, & il eſt déja venu.
S. Jean, c. 5.

La mort nous reduit au même état où nous étions dans le ſein de nos méres en nous dépouïllant de toutes choſes ; elle nous rappelle au même état que nous étions avant que d'être conçeûs en reduiſant nos corps à la boüe dont ils ont été formez ; elle nous fait revenir au même état où nous ſerions, ſi nous n'avions jamais été au monde en nous effaçant entierement de la memoire des hommes.

ON ne ſauroit dire combien le ſouvenir de la mort eſt utile à tous les hommes. Rien n'eſt plus-capable de détruire ce charme funeſte qui nous retient dans le monde & dans l'amour

des choſes mondaines, malgré la connoiſſance que nous avons de leur vanité. Rien n'eſt plus capable de nous faire revenir de ce mortel aſſoupiſſement où nous paſſons nos jours, & où nous ſommes en danger de les finir. Si quelque choſe peut balancer ce poids qui nous entraîne au peché, & nous fortifier contre tous les objets qui font naître & qui nourriſſent les paſſions: c'eſt aſſeurement la penſée de la mort, & la méditation des triſtes miſtéres qui ſe doivent accomplir ſous la pierre de nôtre ſepulchre. C'eſt ma penſée, Chrétiens Auditeurs, que comme il n'eſt ni puiſſance, ni force, ni autorité, ni ſageſſe qui puiſſe ſe défendre de la mort, auſſi n'y-a-t'il ni vice, ni paſſion, ni habitude quelque inveterée qu'elle puiſſe être, que le ſouvenir de la mort ne déracine, qu'il ne détruiſe entierement.

Je ſuis ſeûr qu'en vous entretenant ſur cette matiére, je ſuſprendrai du moins pour le tems que je parlerai, tous les mouvemens déreglez de vôtre cœur, tous les deſirs terreſtres & ſenſuels, toute l'affection qu'il peut avoir au peché, & j'oſerois vous répondre d'une parfaitte converſion, ſi je pouvois rendre conſtante l'impreſſion que je ne puis faire qu'en paſſant ſur vos eſprits. Mais il n'appartient qu'à vous Eſprit Saint, de faire entrer ſi avant dans nos ames les veritez qui peuvent les ſantifier, qu'elles n'y puiſſent jamais être effacées. Je puis rendre mes Auditeurs inexcuſables, en leur faiſant voir la vanité des choſes qui les attachent, mais c'eſt à vous à les rendre bons, en leur inſpirant le mépris de ces mêmes choſes & l'amour des biens ſolides & éternels. C'eſt dans l'eſpérance que

vous leur ferez cette grace, que je m'engage au discours qui les y doit préparer, & que je m'addresse à MARIE vôtre Epouse bien-aimée. *Ave Maria.*

Une des choses qui me surprend le plus dans la vie, c'est que tous les hommes étant si asseûrez de mourir, étant en danger de mourir à tout moment, aïant sans cesse devant les yeux des objets qui les avertissent de ce peril, presque toutes choses les entretenant de la mort, la mort soit la chose du monde à quoi ils songent le moins. Il est certain que tous les pas que nous faisons nous approchent de nôtre sepulchre; Que ce soit à l'Eglise ou au bal, au sermon ou à la comedie que vous alliez, vous vous avancez vers le dernier jour, nous y courons sans relâche, soit que nous veillions ou que nous dormions, soit que nous soïons en priére, ou que nous perdions le tems dans l'oisiveté. Que diroit-on d'un voïageur qui ne penseroit jamais au terme de son voïage, quoi-que pour s'y rendre il marchast le jour & la nuit sans s'arrêter nulle part un seul moment?

Mais quelque surprenant que cét oubli m'ait paru d'abor, je vous avoûë, Messieurs, que je commence à m'en étonner un peu moins; lors que je considere ce que c'est dans les Chrêtiens l'oubli de la pensée de la mort. Quel spectacle, Chrêtienne Compagnie! & peut-on trouver étrange qu'on en détourne la veûë le plus qu'on peut? Ie ne m'arrêterai point à vous faire ici la peinture d'un cadavre ou d'un squelette, sans avoir recours aux images & aux figures, pour dire quelque chose de la mort de plus-terrible que tout ce que les pein-

tres en peuvent répreſenter, il ne faut que la definir, Savez-vous ce que c'eſt que la mort, c'eſt la preuve ſenſible & inconteſtable du néant de l'homme ; c'eſt le retour de l'homme à ce triſte néant d'où il eſt ſorti ; c'eſt ſon entiére deſtruction, & par conſéquent la choſe du monde de quoi naturellement il doit avoir plus d'horreur.

Je m'en vais vous faire voir, Chrêtiens Auditeurs, par quels degrez la mort nous fait deſcendre à ce triſte état. I'en diſtingue trois, qui feront, s'il vous plaît, les trois points de ce diſcours. La mort nous reduit au même état où nous étions dans le ſein de nos méres en nous dépouïllant de toutes choſes & de l'uſage même de la vie. La mort nous rappelle au même état que nous étions avant que d'être conçeûs en reduiſant nos corps à la bouë dont ils ont été formez. La mort nous fait revenir au même état où nous ſerions ſi nous n'avions jamais été au monde en nous effaçant entierement de la memoire méme des hommes.

La mort eſt la peine du peché, c'eſt-pourquoi quand je vois un agonizant, je m'imagine voir un criminel ſur l'échaffaut, que Dieu a livré à la mort comme à l'exécuteur de ſa juſtice, & comme avant que de faire mourir un Seigneur qui s'eſt revolté contre ſon Prince, ou qu'on a ſurpris dans une trâïſon contre l'Etat, on confiſque ſes biens on le degrade, on le déclare décheû de ſes charges, de tous ſes emplois ; de méme la premiére peine que la mort fait ſouffrir à l'homme pour le peché, c'eſt de le dépouïller de toutes ſes richeſſes, de tous ſes titres, de tous les honneurs qu'il poſſedoit dans le monde. C'étoit un Roi, un Marquis, un Comte,

Comte, un Conſeiller d'Etat, un Pair du Roïaume, une Ducheſſe, une Princeſſe, une Dame de la plus-haute qualité, la mort l'égalle aux perſonnes de la condition la plus-vile & la plus-abjecte.

C'étoit une choſe bien triſte de voir ſortir David de ſon Palais & de la Capitale de ſon Roïaume, piés nus, teſte nuë, ſuivi d'un petit nombre de ſerviteurs, tout le reſte aïant ſuivi ſon fils rebelle, lequel s'étoit rendu maître du Palais roïal, qui ſe faiſoit obéïr dans Ieruſalem, qui diſpoſoit à ſa fantaiſie des tréſors & méme des femmes de ſon Pére. Mais c'eſt un ſpectacle encore bien plus-triſte, de voir un homme qu'on porte les piés premiers hors de cette riche maiſon, pour n'y rentrer jamais, un autre demeurant le maître de ſon argent, de ſes meubles, de ſes charges, & de tout ce qu'il avoit au monde. Il eſt étrange qu'il n'emporte pas ſeulement un ſou de tant de richeſſes, pas un haillon de tant de riches habits, pas un meuble, pas une chemiſe, que de tant de ſoldats, de tant de courtiſans & de ſerviteurs, dont ce Prince étoit aſſiegé le jour & la nuit, il ſoit reduit tout-d'un-coup à ces ténebres, à cette affreuſe ſolitude, qu'il ne lui reſte pas un ſeul domeſtique pour veiller auprés de ſon tombeau.

C'eſt ici, Meſſieurs, que paroît principalement le néant de la grandeur & de la puiſſance humaine: Car à peine un Prince a-t-il rendu le dernier ſoûpir, que le voila dépoüillé de tout ce que la fortune lui avoit donné, n'aïant plus ni credit, ni autorité, ne pouvant ni ſe faire aimer, ni ſe faire craindre, ni proteger ſes partiſans, ni humilier ſes ennemis. On commence à ſe moquer de ſa colere, à

mal-traitter ſes favoris, à conſiderer ceux pour qui il avoit plus d'averſion, à cenſurer ſa conduite, à la condanner impunement. On oublie ſes commandemens, on caſſe ſes loix, on les réforme, on établit des ordres contraires à ceux qu'il a preſcrit, on ne les comte plus pour rien, & en effet il n'a plus rien, & il n'eſt plus rien parmi les hommes.

La mort ne s'arrête pas encore la, lors qu'un homme de la plus-haute fortune tombe dans le dernier mépris & dans la derniere indigence par la perte de ſa dignité, de ſes emplois, & de tous ſes biens, tout le monde lui porte compaſſion, parce qu'on ſait quelle douleur a coûtume de cauſer un ſi grand changement. Cependant dans cette diſgrace, outre l'eſperance de revenir, on conſerve ſes talens naturels, s'il a de l'eſprit, de la ſience, du mérite, par où l'on peut ſe faire conſiderer & tenir quelque rang parmi les hommes; mais la mort ôte tout cela, cette memoire, cette éloquence, cét eſprit ſoupple, inſinuant, agréable, délicat, fertile en expediens, capable de réjoüir, d'égaïer, de conſeiller tout le monde, de gouverner un état, de ménager les affaires les plus-épineuſes, tout cela perit avec la vie. Il perd en un moment tout ce que l'étude, la lecture, la converſation, l'expérience avoit ajoûté à ſes qualitez naturelles: Voila le fruit de pluſieurs années de refléxions anéanti, les talens même ſpirituels, comme le zéle, le don de toucher les cœurs, la pieté envers les pauvres, la ſience des choſes ſpirituelles, le talent de tout cela eſt enlevé, & rendu inutile par la mort.

Ce qui eſt étrange, elle nous prive même de l'uſage des ſens & des facultez, par quoi s'entre-

tient la vie civile, des yeux, de l'oüie, de la parole, du goût, du toucher, du mouvement, de tout ſentiment corporel. Un homme ſe croit mal-heureux, quand il perd une ſeule de ſes facultez, il devient tout d'un coup muet, aveugle, paralitique, ſourd : Quelle miſére de les perdre toutes, de ne voir plus ni le ſoleil, ni les aſtres, ni ces belles fleurs, ni ces riantes compagnies, ni ces ſpectacles ſi magnifiques, de ne goûter plus ces fruits, ces ragoûs, ces boiſſons délicieuſes, de n'entendre plus ces concerts, ces nouvelles, ces douceurs, ces flatteries ! Ames volùptueuſes ! voila tous vos plaiſirs anéantis, je ne vous demande point ſi vous comtez cela pour beaucoup, vous qui ne ſauriez vous priver du moindre plaiſir pour l'amour de Dieu, les voila, ils ſont retranchez pour toûjours.

Et non-ſeulement la mort nous ravit ce qui nous rend conſiderables parmi les hommes, ce qui nous rend utiles à ceux parmi leſquels nous vivons, mais elle nous ſepare même des hommes, & ſur tout de nos amis, de nos proches, & de tout ce qu'on a de plus-cher au monde. Quelle plaïe de perdre tout-d'un-coup ſa femme, ſes fréres, ſes enfans, & tout celà ſans eſperance d'en avoir d'autres ! Une mére quoi-que chargée de fils & de filles, eſt inconſolable, ſi la mort lui en ravit un, ſi quelcun veut ſe donner à Dieu, ce ſont des combats quand il faut ſe ſeparer, à la mort il faudra tout quitter tout-d'un-coup. Enfin, Meſſieurs, la mort ôte le tems, le moïen de travailler davantage au ſalut, de faire de bonnes œuvres pour le ciel, de ſe convertir, de ſe réformer, d'aquerir la ſainteté & la perfection chrêtienne ; comme ces biens ſont ſpirituels, ils

ſembloient devoir être hors du pouvoir de la mort. Mais non, avec cét homme, avec cette jeune femme, mourront tous les grands deſſeins de penitence, qu'elle prétendoit exécuter en ſes derniers jours, ces beaux deſirs de perfection qu'on avoit reſolu d'exécuter, dés que la grande jeuneſſe ſeroit paſſée. Il faudra abandonner non-ſeulement cette maiſon commencée, ce procés, ce mariage, mais cette bonne œuvre, ce pelerinage, la lecture de ce bon livre, la converſion de cette ame, cét établiſſement de pieté; en un mot, ſa propre ſantification, dans le tems qu'on y travailloit, peut-être avec plus d'ardeur & de joïe, & qu'on avoit plus d'eſperance d'y réüſſir. Vit-on jamais une nudité pareille, un néant plus-entier & plus-profond? Iesus compare la mort à un voleur; mais quel voleur enlevera jamais à un paſſant, biens, charges, qualitez, honneurs, plaiſirs, amis, parens, talens naturels & ſurnaturels, à moins qu'il ne lui ôte la vie? Voila donc cét homme reduit à l'être purement corporel, il n'eſt plus au monde que ce qui y eſt une pierre ou un amas de terre & de boue. Il n'en reſte qu'un corps froid & défiguré, & à ce corps il ne reſte plus que le ſepulchre. *Solum mihi ſupereſt ſepulchrum.*

O mors quam amara eſt memoria tua! O mort que ton ſouvenir eſt rude! mais en quoi eſt ce qu'on peut établir ſa paix & ſon bon-heur, qu'on ne ſoit point troublé par la penſée de la mort? Et ſi cette penſée me trouble, ſi elle glace mon ſang dans mes veines, ſi elle me cauſe une ſi noire melancholie; que ſera-ce de la mort même, & de la ſéparation effective de tout ce que j'aime le plus? Non je ne

m'étonne point qu'on ne penſe pas volontiers à ce qu'on doit ſouffrir avec tant de douleur ; mais je ne ſaurois m'étonner aſſez que ſachant la néceſſité indiſpenſable, où nous ſommes de nous ſéparer de toutes choſes, prévoïant la peine horrible que nous ſentirons à cette ſéparation, au lieu de dénouër inſenſiblement les uns aprés les autres, les liens qu'il faudra rompre alors avec tant de violence ; nous tâchons de les ſerrer davantage, d'en former de nouveaux tous les jours ; comme ſi à force de nous attacher au monde, nous eſperions de pouvoir réſiſter à la force de la mort qui nous doit tout arracher, & nous arracher nous-mêmes à toutes les choſes du monde. Mais retournons, s'il vous plaît, à ce cadavre, accompagnons-le juſqu'au ſepulchre, voïons quel traittement il reçoit de la mort aprés la mort même, & comme elle nous fait deſcendre au même état où nous étions avant que d'être conçeûs, en nous reduiſant à la boue & à la pouſſiére dont nous avons été formez : C'eſt la ſeconde partie.

Nous liſons au trente-deuxiéme chapitre de l'Exode, que Moïſe étant revenu de la montagne, & ayant trouvé le Veau d'or, que le peuple avoit élevé, pour en faire ſon Dieu, il ne ſe contente pas de le renverſer & de le fouler aux piés, il le fit fondre, pour détruire la figure, il le fit reduire en poudre & jetter au vent, pour anéantir, autant qu'il étoit poſſible, juſqu'à la matiere, qui avoit ſervi à former l'Idole. Nous avons une parfaitte image de la grandeur humaine dans cette idole d'or formée de la main des hommes & adorée

durant quelque tems & dans ſa deſtruction ce qui arrive à la mort de l'homme. Ce n'eſt pas aſſez de dégrader cette idole, de la renverſer, il faut lui ôter toute figure & la mettre en état de n'en pouvoir jamais reprendre. Cette deſtruction commence dans la maiſon, dans le lit & s'acheve au tombeau. Je ne parle point du changement qui ſe fait au moment qu'il a expiré dans la plus-belle perſonne du monde; Cette teſte abbaiſſée & colée à la poitrine, ces cheveux encore humides de la ſuëur de la mort, mal arrangez, ces temples ſerrez, ces oreilles pendantes, ces yeux enfoncez & affreuſement ouverts, ces joues abbatuës, & comme attachées aux os, ce nez affilé, ces levres retirées, ces dens noires, cette langue ſeche, ce tein craſſeux & livide, tout ce corps froid & immobile, comme un marbre. Ce ſpectacle eſt quelque choſe de ſi triſte, que je défie la perſonne du monde la plus-enjouée de le voir, ſans en concevoir des penſées de melancolie. Tous ceux, qui s'approchent de ce lit, s'en retirent pas les, muets, penſifs, portant par tout dans leur eſprit la triſte image de ce cadavre, incapables de joïe & de divertiſſement, juſqu'à ce que d'autres objets l'aïent entiérement effacée. Combien de perſonnes à cét aſpect ont été gueris des plus-ardentes paſſions, détachées de la vie, Combien ont pris la réſolution de quitter le monde & l'ont exécutée?

Toutefois il ne faut pas s'arreſter long-tems, il commence à ſe corrompre & à exâler un odeur capable d'empeſter toute la maiſon. L'infection eſt d'autant plus-grande, que la perſonne a été d'un temperament plus-délicat & nourrie avec plus de

ſoin & de molleſſe. *Gravius ſætent divitum corpora luxuriâ diſtenta*, dit ſaint Ambroiſe. Il n'y a pas encore vingt-quatre heures, qu'il a expiré & cependant on ne peut plus durer dans la chambre, il faut ouvrir les feneſtres, brûler des parfums. Il faut le mettre ce cadavre, ce fumier puant hors de la maiſon, le porter bien-loin, l'enfoncer le plus qu'on pourra dans la terre de-peur que l'air n'en ſoit infecté. O Mon Dieu quelle épouvantable miſere! Quel ſujet d'humiliation! Eſt-ce-là cét homme, ce chef-d'œuvre de vos mains, qui ſe vante d'être immortel, ſpirituel; qui mépriſoit les autres hommes; qui vouloit être conſideré comme une eſpece de Divinité? Quoi-que ces enfans fuſſent pleins d'amour pour leur pere, quoi-qu'il n'y ait jamais eû de domeſtiques plus-affectionnez envers leurs maîtres, quoi-que la tendreſſe que cette femme avoit pour ſon mari allaſt juſqu'à l'excés, que tout le monde ſoit dans un pitoïable accablement, qu'on pleure, qu'ils crient, qu'ils ſe deſeſperent: cependant on ne peut plus ſupporter cette puanteur, il faut au plûtôt s'en défaire. Maris, femmes, enfans, amis, proches, parens, voiſins, chacun s'empreſſe pour tirer ce corps hors de la maiſon, on gage des gens pour l'emporter & l'abandonner au plûtôt à la proïe des vers; on en derobe la veûë à ſes plus-confidens, on le couvre, on l'enferme, on l'empriſonne dans du bois & quelquefois par grace, ſi on le dérobe à la pourriture pour conſumer ces chairs dans la chaux vive, c'eſt la plus-forte marque du plus-tendre empreſſement.

Cependant tout cela n'eſt encore rien, en com-

paraiſon de ce qui ſe paſſe dans le Sepulchre. Il y a eû des peuples, dont Saint Jerôme parle, qui en ont eû tant d'horreur, que pour s'exemter de tomber dans cét état ; les uns faiſoient mourir leurs parens dans leur vieilleſſe & les mangeoient eux-mêmes, afin qu'ils ne fuſſent pas mangez des vers ; les autres les pendoient à des poteaux, pour les faire ſecher & conſumer peu-à-peu par l'air, & par le ſouffle des vents ; les autres les donnoient en proïe aux oiſeaux & aux beſtes carnacieres, d'autres nourriſſoient des chiens exprés, pour faire devorer leurs vieillars, lors qu'ils les croïoient plus prés de la mort : tout cela pour s'empêcher de pourrir dans la terre, pour éviter la corruption du ſepulchre.

Saint Auguſtin dit qu'étant à Rome avec ſa Mére, il fut invité à aller voir le corps de l'Empereur, qui avoit été inûmé depuis quelque tems : Je vis, dit ce Saint, une chair toute livide, qui tomboit en pourriture de toutes parts ; ſon ventre étoit une fourmillere affreuſe de vers, qui en ſortoient & qui y rentroient par trouppes, j'en apperceûs deux entre-autres dans les deux creux de ſes yeux, ſes cheveux lui étoient tombez ; ſes lévres & ſon nés étoient déja conſumez, de ſorte qu'on lui voïoit toutes les dens & juſqu'à la naiſſance des narines.

Mais, Meſſieurs, ne nous en fions à perſonne, entrons nous mêmes dans le tombeau, & rendons nous ſpectateurs de ce qui s'y paſſe. Nous recevrons-là l'intelligence de ces paroles de Job : *Putredini dixi pater meus es ; mater mea, & ſoror mea vermibus.* Quel diſcours peut bien repréſenter ce

que vous verrez là de vos propres yeux ? A peine le corps de cette perſonne ſi belle, ſi ſaine, ſi bien-faitte, eſt-il renfermé dans le tombeau, que changeant entiérement de couleur, il devient blûatre en certaines parties, jaunatre en d'autres, puis entierement noir depuis la teſte juſqu'aux piés, tout de même que vous avez peut-être veû quelquefois en des perſonnes bleſſées, lorſque la gangreine s'eſt miſe à leur plaïe, & qu'elle a gagné juſqu'aux parties voiſines peu de tems aprés, il s'éleve ſur le viſage, ſur les bras, ſur la poitrine & ſur tout le corps une mouſſe, une eſpece de moiſiſſure, une vilaine fleur, qui précede la pourriture, enſuite les chairs commencent à s'ouvrir & à ſe diſſoudre, il ſort de toutes parts un pus horrible, infect & gluant, qui coule à terre & dans lequel le cadavre nage quelque tems. Dans ce pus, ſoit de celui qui coule des parties exterieures, ſoit de celui qui ſe ramaſſe au fond du corps, il s'engendre une quantité prodigieuſe de petits vers, de petits ſerpens & d'autre vermine, qu'on n'oſeroit nommer, qui étant creus dans cette ordure, commençent à ſe nourrir des mêmes chairs, où ils ont été engendrez. Vous en verriez qui devorent les yeux, d'autres qui ſortent des narines, d'autres qui ſe roulent dans la bouche, dans le ſein, qui entrent & qui ſortent de la poitrine entre-ouverte ; cependant les cheveux ſe détachent de la teſte ; le nés, les lévres, les joues tombent par morceaux, la gorge s'ouvre, les côtes toutes noircies par la corruption ſe découvrent les premiéres, puis les os des bras, & des jambes. Ce n'eſt plus qu'un fumier, qu'une

cloaque, qu'un horrible amas de corruption. Enfin les vers aïant tout conſumé, ils ſe conſument eux-mêmes de faim, il ne reſte qu'un affreux ſquelette qui ſe dément peu-à-peu comme un vieux bâtiment ruineux; & eſt enfin reduit dans une pouſſiere ſi ſeche & ſterile, qui eſt à ce que penſent quelques-uns, le dernier des elemens, ce qu'on appelle la matiere d'où toutes les choſes corporelles ont été tirées.

Voila ce qui ſe paſſe dans le tombeau: *Subter te ſternetur tinea & operimentũ tuum erunt vermes.* Voila la fin de toute-beauté, la fin de tous les plaiſirs de toutes les delices de la vie. Ce corps nourri ſi délicatement & dans un ſi grand embonpoint, ce corps qu'on habille avec tant de molleſſe, à qui on fait des lits ſi délicieux, que l'on défend avec tant de ſoin du froid & du chaud: ce corps pour qui tant de medecins, tant de pourvoïeurs, tant de cuiſiniers, tant de parfumeurs ſont emploïez pour ſa conſervation & pour les plaiſirs duquel on travaille tant, doit enfin ſervir de nourriture aux vers, & engendrer une ſurprenante corruption. O que j'aime bien-mieux que ma chair ſe conſume peu-à-peu par les jeûnes, par les veilles & par les autres exercices de mortification? Qu'il vaut bien-mieux que ces membres s'uſent dans les œuvres de charité, qu'ils s'épuiſent dans les emplois de zele & dans les travaux Apoſtoliques pour la gloire de mon Dieu & pour le ſalut de mes freres. Que vous avez été ſages ô grands Saints d'avoir mépriſé ce corps, de l'avoir traitté ſi durement, de lui avoir refuſé toutes ſortes de delices, de l'avoir ſi peu épargné durant ſa vie! Aujourd'hui on en conſer-

ve les précieux reſtes dans des draps d'or, dans des reliquaires d'argent & de criſtal, dans des chaſſes enrichies de tout ce qu'il y a de plus-précieux dans la nature. Cependant vôtre ame reçoit dans le ciel avec tant d'uſure la récompenſe de cette généreuſe mortification, en attendant que la chair elle-même aille prendre part à vôtre gloire, comme elle a eû part aux travaux de vôtre vie. Qu'on ſoigne, qu'on engraiſſe ces animaux, qui aprés leur mort peuvent encore ſervir de nourriture à l'homme; Mais que ſert ce corps au monde? que me ſert-il à moi-même, ſi devant pourrir aprés la mort comme le corps des chevaux & des chiens, il ne ſe rend pas utile par le travail & par les ſervices, qu'il rend à mon ame. Sainte penitence, qui faittes un ſi Sainct uſage de cette chair corruptible, de cét amas de boue & de fange, qui ne lui ſouſtraiſez pas ſeulement les humeurs, qui avancent ſa corruption & qui la rendent plus-infecte, mais qui lui ſervez de beaume, pour la conſerver incorruptible, qui lui devez procurer une reſurrection ſi glorieuſe & la rendre plus-brillante, que les aſtres. Que l'aveuglement des hommes eſt étrange de vous haïr par l'amour, qu'ils ont pour leur chair; au lieu que cét amour même devroit les porter à vous aimer.

Voila donc l'homme reduit au même état, où il étoit avant que d'être; voïons en deux mots comment c'eſt qu'aprés la mort; il eſt comme s'il n'avoit jamais été: c'eſt ce qui me reſte à vous faire voir.

C'eſt une eſperance, qui flatte les morts quoi-qu'ils doivent retourner au même état, qu'ils

étoient avant que d'être, néantmoins on ſe reſſouviendra qu'ils ont été, ils vivront dans le cœur de leurs amis & dans la memoire des hommes, mais je ne ſai ſi vous avez jamais obſervé la vanité de cette eſperance. Faittes du bien, ſignalez-vous par vôtre conduite, par vôtre vertu, mais croïez-moi n'en attendez point de récompenſe des hommes. *Non erit memoria ſapientis, ſicut & ſtulti in perpetuum.* La memoire des ſages perit auſſi-bien que celle des fous. Quand on apprendra vôtre mort, le peu de gens qui vous ont connus, diront deux mots à vôtre loûange. Vos amis diront, j'en ſuis fâché, c'étoit un bon homme, d'autres, Dieu lui pardonne il a bien-fait du tort à des gens, cette femme étoit fort honnête, celle-là a bien-fait parler de ſa conduite, aprés quoi on n'en dit plus mot & on gardera ſur vôtre chapitre un ſilence éternel. Nous voïons même dans les vieillars mourir leur reputation & leur gloire même avant leurs morts; dés qu'ils ſont inutiles, qu'ils ne font plus rien, on les mépriſe, on oublie ce qu'ils ont fait; on eſt tout occupé à conſiderer ceux qui ſont entrez ſur les rangs & qui rempliſſent la ſcene: Que ſera-ce donc quand on ſera mort?

Il ne faut point nous flatter, le jour-même que nous mourrons, nos amis verſeront quelques larmes dans la penſée, qu'ils ont perdu quelque plaiſir, quelque appui en vous perdant, enſuite ils tâchent au plûtôt de ſe conſoler, & pour peu d'avantage qu'on trouve à vôtre mort, pour peu de part qu'on ait à vôtre héritage, on n'aura pas trop de peine à s'en réjoüir. Je ne vous dis point que dans le monde, dans le voiſinage on mangera, on

boira, on vendra, on dancera, on rira comme auparavant, que le lendemain il en mourra un autre, qui vous fera oublier; que le jour-même il arrivera la nouvelle d'un combat, d'une victoire qu'on célebrera, un mariage qui tournera ailleurs tous les eſpris, je parle de vôtre propre famille, à peine aurez-vous expiré, que vôtre mari ſongera à une autre femme, vôtre femme benira Dieu de ſe voir en liberté, & aſſez de bien, les enfans auront de la peine à diſſimuler la joïe qu'ils auront de ſe voir en poſſeſſion de vos terres & de vos tiltres, les plus-affectionnez de vos valets ſe conſoleront, ſi vôtre mort leur peut valoir ſeulement un habit: Mais quelle joïe pour ceux qui vous ſuccederont, pour les marchands qui fourniront les choſes néceſſaires à vos funerailles? Etes-vous en terre, voila qui eſt fait, chacun retourne à ſes occupations, on ſonge à ſe faire d'autres amis, aux affaires que vous avez laiſſées, à placer cét argent, à continuer ce commerce, à entretenir les amis, à prévenir les dommages que vôtre mort pourroit cauſer. Mais pour vous, vous voila entierement oublié & on ne penſe pas plus à vous, que ſi vous n'aviez jamais été au monde. *Homo vero cum mortuus fuerit & nudatus, atquè conſumptus; ubi quæſo eſt?*

Où eſt donc cet homme? Chrêtiens Auditeurs, où eſt-ce Prince, cette grande Dame, qui durant quelques années a été un des plus-beaux ornemens de la cour, qui étoit comme l'ame de toutes les fêtes de tous les plaiſirs, qui brilloit par tout, qui ſe faiſoit diſtinguer par les avantages de ſon corps & de ſon eſprit? Une fievre la emportée de-

puis deux jours & il n'en reſte plus nulle trace ſur la terre. *Homo cum mortuus fuerit & nudatus, atque conſumptus, ubi quæſo eſt ?* Dittes-moi, je vous prie où c'eſt qu'on la peut trouver depuis que la mort l'a enlevée du milieu de ſa grandeur & de ſes plaiſirs ? Si j'entre dans l'appartement où elle à paſſé & fini ſes jours, un profond & morne ſilence m'apprend qu'elle n'y eſt plus. Je trouve le ſuperbe lit, où elle prenoit ſon repos, le riche daiz, ſous lequel elle avoit coûtume de recevoir, pour ainſi dire, les adorations des hommes. Ie vois le cabinet tout ouvert, la ruelle deſerte, le fauteüil vuide. Ie trouve la chaize, le carroſſe, les coiffes, les juppes, le dernier habit qu'elle a porté. Mais je n'apperçois nulle part la perſonne, à qui appartenoient toutes ces choſes. Dans ſon ſepulchre, ce n'eſt plus qu'ordure & qu'infection, des os décharnez, des cendres, de la pouſſiere. Il faut donc la chercher dans la memoire des hommes; mais hélas ! des nouveaux objets ont déja effacé juſqu'au ſouvenir de ſes bienfaits & de ſes mérites: c'en eſt fait, on n'y ſonge plus, on n'en parle plus ni en bien ni en mal.

Filij hominum uſquequo gravi corde; ut quid diligitis vanitatem & quæritis mendacium ? O enfans des hommes ! Eſt-il poſſible que rien ne vous puiſſe faire reſſouvenir de la mort ? Eſt-il poſſible que le ſouvenir de la mort ne vous détache point de la vie ? Grands de la terre, riches mondains, voila où vôtre grandeur & vos richeſſes ſeront reduites dans peu de tems, à un ſimple drap, à ſix piés de terre, à une épouvantable corruption, à un prompt à un éternel oubli, voila ce qui eſt arrivé à tous vos Anceſtres à tous vos pré-

deceſſeurs ; pluſieurs d'entr'eux ont peut-être vécu & ſont morts dans le palais où vous logez, dans ce même alcove où vous dormez tous les jours, vous les ſuivrez & vous ſerez ſuivi de mille autres. On vous viendra voir peut-être dans peu de jours couſu dans un ſuaire, étendu dans un cercueïl pour mediter à la veûë de vôtre cadavre ſur la vanité des choſes d'ici-bas, pour s'inſtruire par vôtre exemple, à mépriſer ce que vous avez aimé. *Uſquequo gravi corde, ut quid diligitis vanitatem & quæritis mendacium ?* Quoi vous vous enflez d'orgueil, homme de terre & de boue, vous mépriſez ceux qui ſont au deſſous de vous, vous ne daignez pas les regarder eux qui auront le plaiſir peut-être dans quattre jours, de dançer ſur vôtre tombeau, de gloſer ſur vôtre Epitaphe, de manier vos os, de s'en joüer, de les fouler aux piés, de voir vos cendres confonduës avec celles des plus-miſerables d'entre les humains ? Et vous ames voluptueuſes, juſqu'à quand ſerez-vous amoureuſes de cette chair, qui commence déja à ſe flétrir, qui tend tous les jours à la pourriture ? juſqu'à quand ſerez-vous idolâtres de cette créature qui eſt toute compoſée des humeurs ſales & infectes, qui la feront pourrir quelque jour dans toutes les parties de ſon corps, qui porte déja les ſemences des vers qui la doivent ronger dans le ſepulchre ? Pauvres inſenſez ; qui courez aprés les biens & les honneurs de la terre, qui vous morfondez au ſervice des maîtres qui peuvent mourir avant vous, & pour des récompenſes qui doivent perir avec vous ! Les grands peuvent-ils vous donner un jour de vie, ou attendez-vous

d'eux quelque choſe que vous puiſſiez ſauver des mains de la mort ? *Filij hominum uſquequò gravi corde, ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium ?*

O que ceux-là ſont ſages, qui ſe dépouïllent volontairement, ou du moins, qui détachent leur cœur de tout ce qu'il faudroit auſſi-bien abandonner en mourant ! Quelle folie d'attendre, que la derniére maladie que nous portons peut-être déja dans les entrailles, nous vienne ravir les fragiles biens que nous poſſedons ! Lorſque nous pouvons nous faire un ſi grand merite de la néceſſité indiſpenſable de tout quitter : Croïez-moi, Ame Chrêtienne, ôtons à cette cruelle mort le moïen de nous nuire, en faiſant à Dieu un ſacrifice de tout ce qu'elle regarde déja comme ſa proïe. Il faut nous hâter, ſi nous avons envie de la prévenir ; car peut-être a-t-elle déja levé le bras, pour nous donner le coup mortel. O l'heureuſe mort, Chrêtienne Compagnie, que celle que l'amour nous fait ainſi ſouffrir avant la mort-même ! Que l'autre mort eſt peu terrible, qu'elle eſt agréable à qui s'eſt ainſi défait de tout ce qui la rend ſi redoutable aux gens du monde. Ce n'eſt plus un monſtre affreux, ce n'eſt plus un Tiran impitoïable, c'eſt un fantôme dont on ſe joüe, c'eſt un lion apprivoiſé dont on ne craint ni les ongles, ni les dens ; on y ſonge ſans fraïeur, on la défie, on la deſire quand elle eſt éloignée, on l'enviſage ſans crainte quand elle eſt proche, on la reçoit avec joïe, quand elle eſt préſente, comme celle qui bien-loin de nous dépouïller, nous doit rendre avec uſure, tout ce que nous

nous avons quitté pour Dieu, qui bien-loin de nous séparer de ce que nous aimons, nous va réünir avec l'objet de tous nos desirs, & d'une union qu'elle ne pourra jamais rompre. Amen.

SERMON L.

DE LA NECESSITE' de ſe préparer à la mort.

Venit nox quando nemo poteſt operari.

Il vient une nuit dans laquelle perſonne ne peut agir. S. Jean, c. 9.

Il eſt important de ſe préparer à bien mourir, & il eſt inutile de renvoïer cette préparation à la mort.

SI par cette nuit dont il eſt fait mention dans l'Evangile, IESUS-CHRIST a voulu parler de la mort, comme l'aſſeûre Saint Cirille & Saint Auguſtin, voici un texte qui renferme des veritez & fort importantes & fort terribles. *Veni nox*, la mort s'approche, cette nuit où vos yeux qui ſont comme la lumiére de vôtre corps, ſelon le mot du Sauveur, où ces yeux, dis-je, ſeront éteins pour jamais, cette nuit où tous vos membres glacez ne

ſentiront plûs cette douce chaleur, dont le Soleil ranime la nature languiſſante, cette nuit dont les noires ombres inſpirent la crainte & l'effroi aux plus intrepides ; *venit*, elle s'avance à chaque moment, à chaque moment nous nous avançons vers elle, elle vient, elle eſt tout proche, elle eſt à la porte. O la triſte penſée pour une ame qui doit perdre en mourant tout ce qu'elle aime, & qui court hazard de perir elle-même en perdant tout. *Venit nox in qua nemo poteſt operari* : Le tems de cette mort n'eſt pas ſeulement la plus-triſte de toutes les ſaiſons, mais elle eſt encore la plus ſterile & la moins propre au travail. Le Fils de Dieu ne dit pas ſeulement qu'il eſt difficile de rien faire en ce tems-là, mais même qu'il eſt impoſſible, non-ſeulement pour quelques-uns, pour ceux qui ſont ſurpris ou qui ont l'eſprit troublé, mais généralement pour tout le monde. *Venit nox in qua nemo poteſt operari.* Mais ſi tout cela eſt vrai nous ſommes bien mal-heureux, nous n'avons rien fait juſqu'aujourd'hui, nous ne ferons rien au dernier jour, & ce dernier jour n'eſt pas fort loin. J'eſpere néanmoins qu'il reſte encore un moment que je vous exorterai à bien ménager ; aprés que j'aurai prié le Saint Eſprit de rendre mes exortations efficaces, comme c'eſt par le credit de MARIE que j'attens cette faveur, ſaluons-la, s'il vous plaît, avec l'Egliſe. *Ave Maria.*

De tous ceux qui ſongent quelquefois à la mort, il n'en eſt aucun qui ne ſoûaitte de bien mourir ; mais ce deſir eſt fort foible en la plûpart des Chrêtiens, & la raiſon que j'ai de le croire ainſi, c'eſt que la plûpart ſe contentent de le deſirer.

Cependant, Chrêtienne Compagnie, ſi nous voulons avoir une bonne mort, il faut que nous tâchions de nous la procurer par nos ſoins, & de prévenir les accidens qui la peuvent rendre funeſte. La choſe eſt entierement en nôtre pouvoir, & ſi nous ſommes du nombre des mal-heureux, nous n'en pourrons accuſer que nôtre pareſſe; mais à quoi eſt-ce que nous attribuerons cette pareſſe, qui nous cauſe un ſi grand mal-heur? Certainement plus j'y ſonge, & moins je me ſatisfais ſur ce point. Ie vois bien qu'on ne ſe prépare non plus à la mort que ſi on ne devoit jamais mourir, mais je ne puis croire que cette négligence puiſſe venir du peu de lumiéres que nous avons, veû que l'Evangile & ceux qui le préchent, ne ſe laſſent point de nous repeter tout ce qui peut & nous réveiller & nous inſtruire. Ignore-t-on qu'il faut ſe diſpoſer à la mort. Ignore-t-on que ce ne ſoit trop tard d'attendre la mort-même pour cette prépatation. Faudra-t-il que nous revenions encore à la preuve des deux veritez que la foi nous oblige de croire, & dont l'expérience ne nous permet pas de douter? Ie le ferai, Chrêtiens Auditeurs, non pour vous apprendre des choſes que je croie vous être inconnuës, mais pour vous obliger à y faire des réflexions qui vous ſont trés-importantes, & que j'eſpere vous devoir être trés-utiles. Voici donc quel ſera le ſujet & le partage de ce diſcours. Je vous montrerai dans le prémier poinct, combien il eſt important de ſe préparer à bien mourir; & dans le ſecond, combien il eſt inutile de renvoier cette préparation à la mort. C'eſt tout ce que j'ai à dire aujourd'hui.

Il eſt arrêté que les hommes meurent unefois, dit le grand Apôtre. *Statutum eſt hominibus ſemel mori:* De tant de perſonnes de qualité qui compoſoient cette Cour il y a cent ans, de tant de millions d'hommes, de femmes, d'enfans qui peuploient cette Ville, ce grand Roïaume il n'en reſte pas un ſeul aujourd'hui, tout eſt cendre, tout eſt pourriture, & de tous ceux qui vivent aujourd'hui, ſoit en Angleterre, ſoit dans les autres parties du monde, vieux, jeunes, pauvres, riches, il eſt certain qu'il n'en reſtera pas un ſeul en moins de cent ans; mais de ce grand nombre d'hommes qui ſont tous aſſeûrez de mourir en ſi peu de tems, combien y en a t il qui ſoient aſſeûrez de bien mourir, pas un ſeul? Combien y en a-t-il qui ſe diſpoſent à bien mourir; helas on peut dire que le nombre en eſt plus-petit que celui des grappes qu'on trouve encore aprés la vendange, ou des fruits qui reſtent ſur l'arbre, & qui ont échappé aux yeux d'un laboureur ſoigneux & avare. Or c'eſt ici, Meſſieurs, que je veux vous faire avoûër que nôtre imprudence eſt extréme: Car dans la néceſſité où nous ſommes tous de mourir, dans l'incertitude où nous ſommes ſi nous ferons une bonne ou une mauvaiſe mort, ſi quelque raiſon pouvoit nous diſpenſer de nous y préparer ſoigneuſement, ce ſeroit ſans doute ou le peu d'importance de la choſe, ou le peu de difficulté qu'on trouveroit à la bien faire, ou la facilité qu'il y auroit à la reparer, au cas qu'elle euſt été mal-faitte; mais au contraire il n'eſt rien pour nous de ſi grande conſequence que la mort, rien de ſi difficile qu'une bonne mort, rien de plus irreparable qu'une mort qui aura été mauvaiſe.

Quoi-qu'il nous importe beaucoup de bien vivre, il eſt vrai toutefois qu'il nous importe encore plus de bien mourir, puis que la plus-ſainte vie ne nous peut ſervir de rien, ſi elle n'eſt ſuivie d'une bonne mort. Plus nous avons travaillé pour le ciel, plus nôtre vie a été ſainte, plus nous avons d'intereſt à la finir ſaintement, pour ſauver le fruit de nos travaux & de nôtre ſainteté. Si aprés une longue penitence, aprés une longue ſuite de bonnes œuvres nous ne faiſions pas une fin Chrêtienne, tout ſeroit éternellement perdu pour nous : La mort que l'écriture a comparée à un voleur, nous dépouïlleroit de tous les tréſors de grace & de vertu que nous aurions amaſſez, & nous envoiroit nuds en l'autre monde comme de pauvres Marchans, qui aprés une longue & perilleuſe navigation, viennent faire naufrage au port, & perdent à la veûë de leur patrie, le fruit de pluſieurs années de courſes & de fatigues. C'eſt ce qui arriva à ce mal-heureux ſoldat, qui étoit du nombre des quarante Martirs, & qui étant ſur le point d'expirer glorieuſement dans un étang glacé, renonça la foi pour ſe délivrer de ce ſupplice, ou plûtôt pour paſſer à un ſupplice éternel, n'aïant ſurvécu qu'un moment à ſa perfidie ; telle fut encore la diſgrace de ce Japonois, qui voulant ſortir à demi-brûlé, du feu où il avoit été condanné pour la foi de Iesus-Christ, fut repouſſé malgré lui par les bourreaux, & mourut Apoſtat dans les mêmes flammes, où un moment de conſtance lui alloit donner la couronne du martire. Quoique ces exemples ne doivent nullement épouvanter les gens-de-bien, parce que je ne vois pas qu'il

ſoit jamais arrivé, qu'une ame aprés avoir ſervi Dieu de bonne foi, ait fini ſes jours mal-heureuſement, & que je tiens cela pour moralement impoſſible ; néanmoins cela doit inſpirer aux plus-vertueux une grande vigilance, & les porter à ſe préparer à mourir. Car enfin il eſt trés-certain qu'une mauvaiſe mort peut anéantir tous leurs mérites, & que tous leurs mérites ne peuvent pas leur répondre d'une bonne mort.

Mais que ſeroit-ce, Chrêtiens Auditeurs, que la perte du peu de bien que nous pouvons avoir fait en nôtre vie ; ſi nous ne perdions encore nôtre ame. A la mort il s'agit de tout pour moi, ſi je meurs Chrêtiennement me voilà établi dans un bon-heur qui ne finira jamais ; ſi-non je ſuis perdu, je ſuis danné ſans reſſource ; de cette derniére heure, de cette derniére action dépend mon éternité ; n'eſt-ce point la peine de ſonger comment cette derniére action ſe paſſera, & de quelle maniére on doit s'y prendre pour y réüſſir ? Quand un atlete devoit lutter dans l'amphitéatre, on ne ſauroit dire combien de ſoin il prenoit pour ſe diſpoſer à ce combat, il étudioit long-tems toutes les ſouppleſſes qu'il avoit deſſein d'emploier, il tâchoit de prévoir tous les artifices dont on ſe pouvoit ſervir pour le ſurprendre, il s'eſſaïoit mille fois contre de feints averſaires, il vivoit durant pluſieurs jours avec une grande frugalité & dans une parfaitte continence, de-peur que ſes forces ne fuſſent affoiblies par l'uſage des plaiſirs, & tout cela, dit Saint Paul, dans l'eſperance d'un vain honneur, & d'une couronne corruptible ; *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant.*

Quand à l'occaſion de quelque fête, on propoſe un prix pour la courſe ou pour quelqu'autre exercice de chevalerie, combien de fois ceux qui y prétendent montent-ils à cheval pour s'exercer, combien de fois meſurent-ils la carriere en courant, avant que le jour marqué pour ces jeux ſoit arrivé ? Si au lieu d'un diamant ou d'une épée qui ſera la récompenſe de leur addreſſe, il s'agiſſoit de gagner un Roïaume entier, ou de ſe garantir de la mort, ne ſeroient-ils pas les plus-inſenſez de tous les hommes, de s'aller offrir pour courre avant que de s'être ſouvent éprouvez, ſans avoir jamais monté à cheval. Que doit-on dire de nous, nous n'ignorons pas que de la maniére que nous mourrons, dépend nôtre bon-heur ou nôtre mal-heur éternel, & nous voulons entrer dans ce dernier combat, ſans avoir préveû les moïens qu'on doit emploïer pour n'y être pas vaincu, ſans avoir jamais manié les armes ? Une Dame ne ſe hazardera jamais à dançer publiquement une dançe nouvelle, ni même à faire un nouveau pas, qu'aprés l'avoir repeté pluſieurs fois en particulier, & nous mourrons ſans avoir jamais appris à mourir ?

Encore s'il étoit aiſé de le bien faire, nôtre négligence ſeroit ſupportable ; mais il n'eſt rien de plus-difficile. Car qu'eſt-ce à vôtre avis, Chrêtiens Auditeurs, que faire une bonne-mort ? Croïez-vous que ce ſoit rendre l'eſprit aprés une confeſſion générale, aprés avoir communié en forme de Viatique & receû l'extreme-onction, ſi ce n'étoit autre choſe, il n'y a rien à tout cela de fort difficile, mais combien de Chrêtiens brûleront éternellement dans les enfers avec les démons, à

qui rien n'a manqué de tout cela ? Mourir dans la cendre & ſous le cilice, entre les bras du crucifix, environné de ſaints Prêtres & de ſaints Religieux, en prononçant le doux nom de Jesus & de Marie ; C'eſt mourir d'une maniére fort édifiante, ce ſont là de grandes marques d'une bonne mort, mais ce n'eſt pourtant pas en quoi conſiſte préciſement la bonne mort. Le fameux Compagnon de ſaint Bruno mourut de la ſorte, & il ne laiſſa pas d'être damné. Saint François Xavier rendit l'ame ſur un écueïl, en un païs d'Idolâtres ſans ſacremens, ſans Prêtres, ſans nul ſecours ſpirituel de la part des hommes & néantmoins cette ame fut portée ſur l'heure bien-haut dans le ciel. Bien mourir, Meſſieurs, c'eſt mourir ſans peché, & ſans attache au peché, c'eſt mourir aprés avoir effacé tous les deſordres de la vie, aprés avoir pleinement ſatisfait à la juſtice de Dieu, aprés avoir entierement arraché du cœur toute l'affection qu'on a jamais eûë pour le monde, dans une ſincere diſpoſition de ſouffrir plûtôt mille morts que d'acheter cent ans de vie par une ſeule offence mortelle : c'eſt mourir plein d'une foi ferme, d'une eſperance invincible, d'un amour pour Dieu qui ſurpaſſe tout autre amour, & d'une charité pour nos freres qui égale la tendreſſe que nous avons pour nous-mêmes.

Si cela nous paroît facile, certainement ou nous ſommes dans une grande erreur, ou tous les ſaints ſe ſont furieuſement trompez. Car les Saints n'ont jeûné, ils n'ont prié, ils n'ont verſé tant de larmes, ils ne ſe ſont interdit tout commerce avec les hommes, que pour avoir l'avantage de mourir

dans l'état & dans les ſentimens que je viens de dire. Voïez ce jeune ſeigneur, cette démoiſelle ſi délicate, qui étoit née avec de ſi grands avantages pour le monde, voiez, dis-je, ces perſonnes qui à la fleur de leur âge renoncent à tant de biens, à tant de délices, que prétendent-ils, ſi ce n'eſt de ſe diſpoſer à faire la mort que je viens de dire? Quoi tandis que vos propres freres, vôtre propre enfant, pour avoir le bon-heur de mourir ami de Dieu, s'arrache, pour ainſi dire, de vôtre ſein, & ſe prive volontairement de vos careſſes & de tout vôtre héritage; Mere Chrêtienne! tandis que vôtre fille va ſur les pas d'une ſainte Claire ou d'une ſainte Téreſe, ſe révêtir d'un ſac, ſe condanner à n'avoir plus d'autre lit que de ſimples aix, ou un peu de paille, tandis qu'elle voüe une chaſteté éternelle, un jeûne éternel, une éternelle ſolitude, qu'elle s'enterre toute vivante, qu'elle ſe fait faire ſes funerailles, pour ainſi dire, cinquante ans avant ſa mort; vous croïez qu'au milieu des ſoucis & des plaiſirs de la terre, ſans que vous daignez même y ſonger, vous pouvez attendre cette méme mort, qu'elle n'oſe quaſi ſe promettre, & qu'elle n'eſpere qu'en tremblant.

Mais qu'y a-t-il donc qui ſoit ſi fort à craindre à la mort, tout y eſt à craindre. La colere de Dieu qui à coûtume de ſe réſerver cette heure, pour punir nos delais, nos tiédeurs, le mépris de ſes graces qu'il à ſi long tems diſſimulé, pour le punir, dis-je, par la ſouſtraction de la plus importante de toutes les graces, qui eſt celle de la perſeverance. En ſecond lieu nos paſſions, nos mauvaiſes habitudes, qui ſont alors d'autant plus-for-

tes pour nous perdre, que toutes les facultez & du corps & de l'eſprit ſont plus affoiblies. Enfin le démon qui voïant qu'il n'a plus de tems à perdre n'oublie rien, pour empêcher la converſion du pecheur & pour pervertir l'homme de bien. Il effraie, il aſſeûre, il flatte, il menace, il trouble, il endort, il ôte la penſée du peril, pour detourner celle de la penitence, il en exaggere la grandeur, pour porter au deſeſpoir. Il réveille les idées des objets qu'on a aimez, il fait naître des penſées, il preſſe pour obtenir, pour arracher du moins un conſentement, ſi vous n'étes inſtruits de ſes ruſes, ſi vous n'avez appris à les vaincre par une longue expérience, ſi vous n'avez préveû ſes coups, ſi vous n'étes armé depuis long-tems contre ſes attaques, il eſt infallible qu'il vous fera perir en ſe joûant. Je veux que vous ayez receû tous les Sacremens de l'Egliſe, qu'ils aïent produit en vous tout l'effet, qu'on en peut attendre. Quand le tentateur a affaire à une ame mondaine, dont le cœur eſt, pour ainſi dire, encore fumant des paſſions, dont il a brûlé toute ſa vie, pourveû qu'il ait un moment entre l'extreme-onction & la mort, il n'en a que trop, pour faire perdre tout le fruit de cette tardive préparation.

Je ſai qu'on fait grand fond ſur la perſonne dont on eſpere d'être aſſiſté en ce dernier peril & il eſt vrai, qu'en cette rencontre un confeſſeur zelé & habile peut être d'un grand ſecours contre les ſurpriſes de Satan. Mais outre qu'on peut mourir ſans nulle aſſiſtance, croïez-moi pour un homme qui eſt neuf en cette ſorte de combat, un confeſſeur quelque zelé, quelque habile qu'il puiſſe

être eſt ordinairement un foible ſecours. Que ſerviroit à un jeune cavalier, qui auroit à faire à la meilleure épée du Roiaume, que lui ſerviroit-il dis-je, de ſe battre en préſence d'un ſavant maître de ſale, ſi avant que de ſe porter ſur le pré, il n'avoit ſouvent pris des leçons de lui, s'il ne s'étoit formé à cét exercice par un long uſage? Combien auroit-il receû de coups mortels, avant qu'il euſt appris à ſe mettre en garde? Le maître auroit beau lui donner ſur l'heure d'excellens avis, n'eſt-il pas vrai, qu'il ne les comprendroit pas, qu'il n'entendroit pas même les termes & que quand il les entendroit, n'aïant nulle expérience, il ſeroit incapable d'en profiter? Voila juſtement ce que nous voïons arriver, tous les jours à des gens, qui durant leur vie ont négligé de ſe diſpoſer à bien mourir. Le Prêtre dit merveille au chevet du lit, il donne des avis, il ſuggere des moïen trés-ſalutaires pour vaincre la tentation, mais il n'eſt pas tems d'apprendre à combattre, quand on eſt aux priſes avec l'ennemi, le malade ne comprend rien à ce qu'on lui dit, il repete bien quelquefois les mêmes paroles, mais c'eſt la bouche, qui les repete, elles n'ont peu pénétrer juſqu'au cœur, en un mot il eſt perdu avant qu'il ait pû mettre en uſage les bons conſeils, qu'on lui donne. Mais n'eſt-il pas bien digne de ſon malheur, Chrêtienne Compagnie? Quelle impudence d'avoir à faire à un ennemi ſi redoutable & attendre juſtement l'heure du combat, pour apprendre à parer ſes coups & à ſe défendre de ſes ruſes?

Encore les fautes, qu'on fait en ce point pouvoient être reparées en quelque maniére. Mais hé-

las vous le ſavez, Meſſieurs, nous ne mourons pas deux fois pour reparer par une ſeconde mort les défauts de la premiére. Quand aujourd'hui j'aurois été aſſez mal-heureux, pour faire une confeſſion ſacrilege faute de préparation, je n'aurois garde de me deſeſperer, parce que dés demain, ſi je veux, ou aujourd'hui même, je puis apporter du remede à un ſi grand mal. Mais ſi je ſuis aſſez mal-heureux pour faire une mauvaiſe mort, il n'y a plus de retour & durant toute l'éternité, je ſerai au même état, où j'aurai été ſurpris en mourant. Penſons-y bien, Chrêtienne Compagnie, à ce que nous voulons être durant toute l'éternité, ſoit amis, ſoit ennemis du Seigneur & prenons ſi bien nos meſures que nous le ſoïons au moment qu'il nous faudra partir de cette vie; car ce moment paſſé nous ne pouvons plus ni retomber, ni nous rétablir.

On peut dire que la mort, qui change tout, rend auſſi toutes choſes immuables. Elle fait de grands changemens en la perſonne, aux ſentimens, aux deſirs des hommes, les plus-grandes beautez deviennent hideuſes, les plus-libertins prennent des ſentimens de Religion; les plus-voluptueux concoivent un mépris horrible des voluptez les plus-déliçates. Mais d'un autre côté, elle fixe la mobilité de la volonté humaine, elle rend inflexible celle de Dieu. Elle arrête le cours du tems, de ſorte qu'il n'y en a plus, ou qu'il ne paſſe plus pour nous. Oüi, Meſſieurs, cette volonté ſi changeante, pendant qu'il nous reſte un ſouffle de vie, cette volonté qu'une occaſion, une parole, une petite penſée fait paſſer en un inſtant

du bien au mal, & du mal au bien, cette volonté; dis-je, eſt liée par la mort, & comme cloûée à l'objet auquel elle ſe trouve attachée, & dans la même diſpoſition où elle eſt à l'égar de cét objet, comme le mal-heureux Siſare fut cloûë par Iaël, au même lieu & en la méme poſture où il s'étoit endormi. De ſorte qu'un Chrêtien mort dans le crime ne pourra jamais le deteſter; tous les tourmens qu'il ſouffrira durant toute l'éternité, ne pourront lui cauſer un veritable repentir. De plus, la volonté de Dieu, que l'on peut dire en quelque ſens, n'être pas moins changeante que la nôtre, tandis que nous ſommes ſur la terre, puis qu'elle imite tous nos changemens, qu'elle ſe laiſſe fléchir à un ſoupir, à une larme, à un moment de douleur, cette volonté, dis-je, deviendra inexorable & ne pourra être touchée de nul ſentiment de compaſſion. Enfin aprés la mort il n'y aura plus de tems, ou du moins le tems ne ſera plus autre choſe que le dernier moment de la vie rendu fixe & immobile pour jamais, de ſorte qu'éternellement il ſera autant impoſſible de changer la diſpoſition, où l'ame aura été ſurpriſe, de la faire paſſer de la haine de Dieu à l'amour de Dieu, qu'il eſt impoſſible d'être dans deux diſpoſitions contraires d'aimer & de haïr dans le même inſtant.

Et c'eſt-là, Chrêtiens Auditeurs, le ſens de ces paroles de l'Ecriture, l'arbre ſera là, où il ſera tombé, *ubi ceciderit arbor, ibi erit*, mal-heureux arbre! falloit-il balancer ſi long-tems, pour tomber enfin ſi mal-à-propos. Eſt-il poſſible, Meſſieurs, qu'il n'ait occupé la terre durant tant d'années, qu'il ne ſe ſoit nourri de ſon ſuc & chargé

de tant de branches, que pour fournir au feu un aliment éternel ? Hélas il a tenu à ſi peu de choſe, qu'il ne ſoit tombé d'un autre biais, il y avoit été pouſſé fortement par le vent du ſaint Eſprit, on l'avoit veû ſi ſouvent penché du bon côté, on à crû ſi long-tems qu'il s'étoit élevé pour celui qui l'avoit planté & arroſé avec tant de ſoin, faut-il qu'un ſouffle leger, qu'une parolle, qu'une vaine conſideration, une vaine crainte l'ait emporté ſur de ſi puiſſantes inſpirations ? Mais c'eſt en vain, que nous regrettons une cheûte ſi funeſte, toute nôtre compaſſion ne le rélevera pas, *ubi ceciderit, ibi erit.* C'eſt un arrêt irrevocable ; là où il eſt tombé, il y ſera, il y brûlera & comme il n'y ſera jamais conſumé, il y brûlera éternellement.

Si toutes ces choſes ſont veritables, que dirons-nous, Chrêtiens Auditeurs, de ceux qui ne ſe préparent point à la mort ? Que dirons-nous de ceux qui n'y ſongent non-plus que s'ils étoient aſſeûrez ou de ne point mourir, ou de bien mourir, ou de mourir plus d'une fois ? Que s'ils ne dévoient rien perdre en mourant mal, ou s'ils pouvoient recouvrer ce qu'ils auront une fois perdu ? Vous me direz peut-être, que peu de gens ſont dans une auſſi grande inſenſibilité que celle-la, que la plûpart des Chrêtiens ſont perſuadez qu'on a beſoin de préparation pour bien mourir, que c'eſt pour cela qu'on craint ſi fort de mourir ſubitement, & qu'une pareille mort eſt comtée parmi les plus-grands maux de la vie. C'eſt pour cela qu'on eſt ſi effraïé, quand on apprend que quelcun a été emporté par un accident impréveû ; qu'au recit de ce mal-heur, les compagnies les plus-enjoûées paſſent en un mo-

ment dans une énorme triſteſſe, que les plus-grandes fêtes en ſont troublées pour quelque tems. Mais enfin que produit cette crainte, & à quelle préparation nous a-t-elle engagez juſqu'à cette heure ? Elle fait, me direz-vous, que du moment qu'on ſe croit atteint de la derniére maladie, on fait appeller le Confeſſeur, pour mettre ordre aux affaires de ſa conſience. Cela eſt vrai, mais c'eſt juſtement ce que j'appelle attendre la mort, pour ſe préparer à la mort, ce qui, à mon ſens, eſt une imprudence égale à celle de ne s'y point préparer du tout. C'eſt la ſeconde partie.

Lors que nous avons conçeû qu'il eſt important de ſe préparer à bien mourir, c'eſt un artifice de démon de nous porter à renvoïer cette préparation aux derniers momens de la vie, mais c'eſt un artifice ſi groſſier, que c'eſt merveille que tant d'habilles gens s'y laiſſent ſurprendre. Nous voulons attendre le tems de la mort, pour nous diſpoſer à faire une bonne mort ; Mais qui nous a dit qu'alors nous aurons du tems pour cette préparation ? De plus quand nous ſerions aſſeûrez de quelques momens, ce peu de tems pourroit-il ſuffire pour tout ce que nous y renvoïons, & quand nous en aurions aſſez pour toutes choſes, eſt-ce un tems propre à faire quoi-que ce ſoit ? Ce tems eſt incertain, il eſt court, il eſt mauvais, eſt-ce être ſage que de le réſerver pour nos affaires les plus-importantes ? Je dis en premier lieu, qu'il eſt incertain ſi nous aurons du tems à la mort ; que dis-je, Meſſieurs, nous ſommes certains que nous n'en aurons pas, c'eſt un article de foi. Dieu-même, qui eſt le maître de la vie & de la mort, qui a

comt é

comté nos jours, qui leur a marqué un terme, que nul homme ne peut paſſer, qui doit rompre de ſa propre main, le fragile nœu qui lie l'ame à cette priſon de bouë ; Dieu, dis-je, a déclaré nettement, & il l'a repeté cent fois, qu'il nous ſurprendra, qu'il viendra comme un voleur, dans le tems du ſommeil le plus-profond, qu'il nous frapera par derriere, & juſtement à une heure où nous l'attendrons le moins. C'eſt pourquoi il n'a pas dit, lors que vous verrez venir le tems, lors que vous m'appercevrez de loin, quand vous jugerez que l'heure de mon arrivée eſt proche, alors préparez-vous ſoigneuſement à me reçevoir ; mais ſoïez preſts, car je viendrai lors que vous n'y ſongerez pas : *Eſtote parati quia quâ horâ non putatis filius hominis veniet.*

Penſez-vous, Meſſieurs, qu'il n'y ait que ceux qui ſe noïent, qui ſont étouffez par un caterre, qu'un ennemi tuë dans une embuſcade, ou qui meurent d'un coup de tonnerre, qu'il n'y ait, dis-je, que ces infortunez qui ſoïent ſurpris par la mort ? de quelque maniére que la mort puiſſe venir, fiez-vous en à ma parolle, elle viendra infalliblement en un tems où vous la croirez encore éloignée. C'eſt une loi auſſi générale que la loi qui nous condanne à mourir, les plus gens-de-bien, le ſerviteur le plus-fidele, celui qui ne s'endort point, entendra frapper à la porte à une heure qu'il n'avoit nullement préveûë, *quâ horâ non putatis filius hominis veniet.*

J'avoûë que la maladie eſt un avertiſſement capable de réveiller les plus-aſſoupis, mais combien de perſonnes ſont emportées avant que la maladie

ait été jugée mortelle ? Combien d'autres par un particulier jugement de Dieu, n'en veulent croire ni leurs amis, ni les medecins, & ſe ſentent, diſent-ils, pleins de forces & de ſanté, quoi-qu'ils aïent déja l'ame ſur les levres ? Ie vois tous les jours que les perſonnes mêmes vertueuſes, la veille de leur mort font encor des projets pour l'avenir, & renvoient les affaires dont on leur parle au tems qu'ils auront plus de ſanté. Qui pourroit dire en combien de maniéres il peut arriver, qu'un homme meure dans ſon lit, & d'une fort longue fievre, & que néanmoins il meure ſubitement ? Quoi-qu'il en ſoit, tous nos raiſonnemens ne prévaudront pas contre la parole de Dieu ; Il a dit que nous mourrons en un tems que nous ne croirons pas mourir, de ſorte que ſi pour nous préparer nous attendons que ce tems nous ſemble venu, nous ne nous préparerons jamais.

Cependant, Meſſieurs, tout le monde comte ſur ce dernier tems, ſi Iesus-Christ avoit juré que la mort ne viendra point ſans nous avertir, qu'elle nous donnera tout le loiſir dont nous aurons beſoin, pour mettre ordre à nos affaires, nous ne vivrions pas dans une plus-grande aſſeûrance, cependant il a juré tout le contraire. O mon Dieu ! quel aveuglement ! juſqu'où eſt-ce que l'amour des biens & des plaiſirs d'ici bas eſt capable de conduire une ame qui s'y attache. Mais quand nonobſtant tout cela, je ſuppoſerois avec les plus-préſomptueux qu'il n'y a point de ſurpriſe à craindre, je dis que le tems que vous aurez à la mort, ne ſuffira pas pour vous y bien préparer. Vous ſavez aſſez, Chrêtiens Auditeurs, que ce n'eſt pas

ordinairement par les premiéres atteintes, que la maladie dont on meurt, ſe diſtingue des autres qui arrivent pendant la vie. On eſt quelques jours qu'on ne craint encore rien, & par conſequent on ne penſe point à ſe préparer. Le peril ſe découvre enſuitte, mais comme il n'eſt pas d'abor ſi viſible, qu'il reſte quelque eſperance, on ne ſonge qu'aux moïens de guerir bien-tôt, c'eſt le tems des medecins, toute la famille eſt inceſſamment occupée au tour du malade, à exécuter leurs ordonnances, jugez ſi le malade n'a pas lui-même aſſez à faire, à ſouffrir l'application & l'operation de tant de remedes ? Enfin toute la medecine s'étant épuiſée inutilement, on l'avertit de ſe diſpoſer à la mort, c'eſt quelquefois vint-quatre heures de tems avant qu'il expire, & ſouvent beaucoup moins avant qu'il perde le jugement & l'uſage de la parole. Dans ce petit eſpace de tems, il faut faire un teſtament, inſtruire un héritier, donner les ordres pour les obſeques, régler toutes les affaires domeſtiques, de telle ſorte que tout le monde puiſſe être content, qu'on ne laiſſe point de lieu ni aux procez, ni aux injuſtices, on y eſt obligé en conſcience. Pour faire comme il faut toutes ces choſes en pleine ſanté, on auroit beſoin de pluſieurs jours, d'un fort grand loiſir, comment donc quelques heures ſuffiront-elles à une perſonne qui ſe meurt ? Davantage pour ſe préparer à mourir, à faire une mort douce & tranquille, il me ſemble qu'il ne faudroit pas omettre une confeſſion générale. Remarquez, s'il vous plaît, que je ne parle que pour ceux qui ont attendu juſqu'à ce tems-là, de mettre leur conſcience dans une parfaitte tranquillité, &

qui n'ont pas fait par avancé tout ce qu'on ſera bien aiſe d'avoir fait, avant d'aller rendre compte à la juſtice divine. Or pour bien faire cette Confeſſion générale, il faudroit examiner du moins en gros toutes les confeſſions particulieres, rappeller en ſon eſprit toutes les actions, toutes les omiſſions de la vie. Il ſeroit à propos de s'inſtruire à fond de ſes devoirs qu'on a ſouvent ignorez, d'éclaircir mille doutes qu'on a négligez, de repeter cent choſes dont on s'eſt autrefois accuſé, ou ſans componction, ou ſans deſir d'amendement, ou d'une maniére foible & obſcure, de ſorte que les Confeſſeurs n'ont pas bien pû les comprendre. Nous voïons que quand une perſonne vraiment touchée de Dieu, entreprend de calmer ſon cœur, & de le purger par une ſemblable confeſſion, elle ne demande pas moins de ſept ou huit jours de tems pour s'y diſpoſer, & encore ne ſauroit-elle prendre tant de ſoin qu'elle ne laiſſe rien à dire, il reſte toûjours quelque choſe pour une ſeconde & troiſiéme Confeſſion, qu'on ne ſeroit pas bien aiſe d'avoir omis, il y a des pechez qui ne reviennent à l'eſprit qu'aprés ſix mois & un an d'une vie penitente & réformée. Que ſi enſuitte il y a des reſtitutions de bien, des réparations d'honneur, des reconciliations à faire, des ſcandales à ôter, comment dans l'eſpace d'une petite journée, pourra-t-on executer tout cela avec la perfection qui ſeroit à ſoûaitter en cette rencontre ? Ie ne dis rien du Viatique qu'on reçoit à la hâte & preſque ſans fruit, auſſi-bien que l'Extréme-Onction ; c'eſt une choſe pitoïable de voir comme on fait ces actions, qu'on ne fait qu'une fois dans la vie, & qui ſont

les dernières de la vie. Ie ne parle pas non plus des vertus de foi, d'eſperance, d'amour de Dieu, de contrition, de charité fraternelle, de deſir ſincere de la perfection Chrêtienne, qu'on eſt obligé de prattiquer ſur tout à la mort, & qui demanderoient d'autant plus de tems qu'elles ſont extrémement relevées, & qu'il y a des gens qui en ont à peine formé un ſeul acte en toute leur vie.

Tout cela ne ſe ſauroit bien faire en ſi peu de tems, mais peut-on ne pas mal faire toutes ces choſes en un tems où l'on a ſi peu de force, ſi peu de connoiſſance, ſi peu de memoire, & où le ſentiment des douleurs dont le corps eſt accablé, attire à ſoi toute l'application de l'ame, ſelon ce mot de Saint Auguſtin, *illuc rapitur intentio mentis, ubi eſt vis doloris ?* L'homme eſt alors au même état où ſe trouve une Ville étroittement aſſiégée, & rudement battuë par les ennemis, toutes les fonctions civiles y ſont ſuſpenduës, les cours de juſtice, les academies de lettres, le commerce, les arts, tout ceſſe durant cette calamité, on eſt aſſez occupé à ſe défendre des aſſauts & de l'artillerie des aſſiégeans, tout le monde court aux bréches, & ſur les remparts où le peril commun les appelle. Ainſi une perſonne aſſiégée des douleurs de la mort, pour me ſervir de l'expreſſion de David, cette perſonne, dis-je, ne ſonge qu'à ſes douleurs, ſon ame eſt toute entiére aux parties qui ſouffrent le plus, c'eſt-là qu'elle fait tous ſes efforts pour repouſſer l'ennemi qui eſt ſur le point de ſe rendre maître de la place, & de la ravager entierement ; en ce tems-là elle ne voit plus, elle n'entend plus, elle ne ſent plus que ſon mal ; en ce tems-là on n'oſe plus l'entretenir de

nulle affaire importante, & cependant c'eſt le tems reſervé pour la grande, pour l'unique affaire, pour l'affaire où il s'agit du corps & de l'ame, où il s'agit de tout pour toute l'éternité. Mal-heur à moi, ouï mal-heur & double mal-heur, ſi je ſuis ſi mal-aviſé que d'en uſer de la ſorte. Mal heur à moi, dis-je, ſi je differe ainſi juſqu'à l'extrémité de la vie, ce qui doit être l'occupation de toute la vie, ſi au lieu de donner tout mon tems à mon ſalut, j'y deſtine ſi peu de tems & un tems ſi peu propre pour y travailler.

Croïez-moi donc, Chrêtiens Auditeurs, faites au plûtôt ce que Dieu laiſſe encore en vôtre diſpoſition, ce que vous ſoûaitteriez avoir fait, ce que vous ne pourrez pas faire à la mort, ce que du moins vous n'y pourrez pas bien faire : *Quodcumque poteſt facere manus tua, inſtanter operare, quia nec opus, nec ratio, nec ſcientia erunt apud inferos, quo tu properas* : Faites au plûtôt tout le bien que vous pouvez faire, parce que dans le tombeau il ne reſte plus ni force, ni jugement, ni ſageſſe, ni lumiére pour travailler au ſalut, j'ajoûte qu'il n'en reſte pas même au lit de la mort, non certainement on ne ſait ce qu'on y fait, on n'eſt capable de rien, & juſqu'ici je n'ai veû aucun exemple qui m'ait peû donner d'autres penſées ; au contraire à la réſerve de ceux qui ont paſſé leur vie dans les exercices de la pieté, ou qui avoient heureuſement commencé à vivre Chrêtiennement, un an ou ſix mois avant leur derniére maladie ; comme j'en ai connû quelques-uns, je ſuis obligé d'avoûër que j'ai trouvé peu de perſonnes qui aïent eû à la mort autant de bon ſens & de préſence d'eſprit, que je

croïois qu'il en falloit pour ſe confeſſer comme il faut, pour concevoir un veritable regret de leurs fautes, peu, trés-peu, & peut-être point du tout, qui aïent fait une mort dont j'ai eû lieu d'être tout-à-fait content.

Leur raiſon eſt pour l'ordinaire ſi foible & ſi obſcurcie, que je ne ſens pas qu'ils puiſſent rien faire de bien raiſonnable, l'eſprit n'agit plus que par habitude, on s'accuſe non pas des pechez qu'on a commis, mais de ceux qu'on a coûtume de commettre, on exprime en parlant, non pas ce qu'on ſent, ou ce qu'on penſe, mais ce qu'on entend dire au Confeſſeur, encore ſont-ce des équivoques, des mépriſes continuelles, dans le tems que vous croïez qu'ils doivent être le plus-touchez, ils s'endorment, ils vous interrompent pour vous parler de leur mal ou de leurs affaires, ils vous conjurent de les laiſſer en repos, tantôt ils ne ſavent ce qu'ils doivent vous répondre, tantôt ils vous répondent ſans ſavoir ce qu'ils diſent, il faut pourtant donner l'abſolution à tout hazard, car il n'y a pas d'eſperance qu'on revienne à un état plus-raiſonnable. Voila comment meurent non-ſeulement les grands pecheurs, mais même preſque tous ceux qui ont mené une vie lâche & mondaine, ſans trop ſonger ni à bien vivre ni à bien mourir.

L'unique tems qui eſt propre pour ſe préparer à la mort, c'eſt le tems préſent, c'eſt le ſeul tems qui eſt à nous, & dont nous pouvons diſpoſer à nôtre gré, dés le premier diſcours, je vous dirai mes penſées ſur la maniére dont il ſe faut prendre à cette préparation, pourveû toutefois que ce ne ſoit pas encore trop tard pour quelcun de nous. Cependant

ne perdons pas des momens ſi précieux. Helas nous en avons déja tant perdu, dont nous pouvions faire un ſi ſaint uſage ! Hâtons-nous de profiter de ce qui nous reſte, peut être n'avons-nous que quelques jours, que quelques heures de vie. Imitons la ſage prévoïance des Iuifs, leſquels ſe voïant à la veille de leurs fêtes ſolemnelles, marchoient jour & nuit, travailloient avec une ardeur & un empreſſement incroïable, parce que dés que la fête avoit commencé, il ne leur étoit pas même permis de préparer les choſes néceſſaires à la vie, ni de continuër leur voïage s'ils étoient ſurpris en chemin.

Chrétiens le tems de nôtre repos s'approche, nous ſommes à la veille non d'une fête de quelques jours, aprés quoi l'on puiſſe retourner à l'œuvre, & ſe mettre en voïe pour ſe rendre à ſa patrie, mais d'un ſabat éternel, comme l'appelle Iſaïe, d'une fête qui n'aura jamais de fin, *& erunt perpetuæ neomeniæ & perpetua ſabbata* : Vraiment c'eſt biens le tems de ſe divertir ou de demeurer dans l'oiſiveté. Allons, Chrêtiens Auditeurs, allons de ce moment faire proviſion de bonnes œuvres, faiſons au plûtôt tout le bien que nous pourrons ; c'eſt pour une éternité toute entiére que nous avons à travailler, dés que la mort ſera venuë, nous ne pourrons plus rien pour nôtre propre bon-heur. Que le Soleil nous trouve donc en priére lors qu'il ſe couche, qu'il nous y retrouve encore à ſon lever ; n'attendons pas les jeûnes de l'Egliſe pour faire penitence, & que nôtre ferveur nous porte bien-loin au de-là de ſes préceptes ; hâtons-nous de diſtribuër nos biens aux pauvres, que chaque

heure du jour ſoit marquée par quelqu'une de nos charitez, & chaque moment, s'il eſt poſſible, par l'exercice de quelque vertu. *Tempus breve eſt*, nous crie Saint Paul, *Tempus breve eſt*, le tems eſt court; c'eſt pourquoi, dit ce grand Apôtre, tenez-vous déja pour morts au monde, & n'uſez de la vie qu'autant qu'elle peut vous être utile pour vous préparer à bien mourir. Ne conſiderez point ſi elle ſe paſſe dans le dueïl ou dans la joïe, dans la pauvreté ou dans l'abondance, conſiderez ſeulement qu'elle paſſe,& ſervez vous des biens & des maux, des proſperitez & des mal-heurs, pour mériter celle qui ne paſſera jamais, & qui ſe paſſera toute dans la poſſeſſion du ſouverain bien, & dans une joïe ineffable, que je vous ſoûaitte, Au nom du Pére, & du Fils, & du Saint Eſprit.

SERMON LI.

DE LA MANIERE DE ſe préparer à bien mourir.

Venit nox quando nemo poteſt operari.

Il vient une nuit dans laquelle perſonne ne peut agir. S. Jean, c. 9.

Pour ſe préparer à bien mourir, il faut faire préſentement ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort ; il faut faire ce qu'il faudra faire néceſſairement à la mort ; il faut faire préſentement ce qu'infailliblement on voudra avoir fait à la mort.

JE ne crois pas que je m'éloigne du ſens de JESUS-CHRIST, ni de l'explication des Saints Péres, ſi je dis que cette nuit, dont il eſt parlé dans nôtre Evangile, en laquelle on ne pourra plus rien faire pour l'éternité : Que cette nuit, dis-je, n'eſt autre choſe que la mort & les derniers momens qui la précedent. Il y a quelques jours que je fis voir

aux pecheurs impenitens, qu'ils ſe devoient attendre à finir leur vie d'une maniére funeſte, j'ai deſſein d'apprendre aujourd'hui à tout le monde, comment c'eſt que l'on peut ſe procurer une bonne mort, & ce qu'il faut faire pour s'y préparer.

Cette préparation, Chrétiens Auditeurs, eſt d'une plus-grande néceſſité, que je ne ſaurois vous le dire; car enfin rien ne nous eſt d'une plus-grande conſequence que la mort; rien n'eſt ſi difficile que la bonne mort, rien n'eſt plus-irreparable qu'une mort qui a été mal-heureuſe. D'ailleurs renvoïer ce ſoin à la derniere maladie, c'eſt attendre un tems trop incertain pour une affaire de cette importance, un tems trop court pour une affaire de ſi longue diſcuſſion, un tems trop mauvais pour une affaire ſi épineuſe & ſi délicate : il faut donc nous y prendre de meilleure heure, il faut commencer dés cette heure à nous diſpoſer, de-peur ſi nous differons davantage, ou que nous n'y ſoïons pas à tems, ou que nous n'aïons pas aſſez de tems, ou que le tems que nous aurons ne ſoit pas propre pour nous procurer une bonne mort.

Au reſte, Meſſieurs, vous ne devez pas craindre que le ſoin de vous préparer à la mort rende vôtre vie triſte & moins agréable, au contraire en vous apprenant l'art de bien mourir, je prétens vous enſeigner l'art de vivre heureuſement, & je défie tous les hommes du monde de pouvoir jamais ici-bas parvenir à une felicité ſolide, que par les mêmes voïes qui conduiſent à l'heureuſe mort. Divin Eſprit, nous ne pouvons pas entrer dans ces voïes ſans vôtre ſecours, nous ne pouvons pas même les découvrir, ſi ce n'eſt à la faveur de vos celeſtes lu-

miéres, nous vous les demandons par l'interceſſion de MARIE. *Ave Maria.*

Ie ſuppoſe que nous ſommes tous bien perſuadez qu'il nous faut mourir un jour, que ce jour s'approche à chaque moment, & qu'il n'eſt peut-être plus éloigné que de peu de jours. Je ſuppoſe que par la miſericorde de Dieu vous étes penetrez de ces grandes veritez, je mourrai une fois, je ne mourrai qu'une fois, je ſuis aſſeûré de mourir, je ne ſuis pas aſſeûré de bien mourir, il eſt extrémement important de faire une bonne mort, mais il eſt extrémement difficile. Enfin tout eſt perdu, ſi je ne meurs bien, & tout eſt perdu ſans reſſource. Je ſuppoſe que vous avez bien conceû l'imprudence de ceux qui pour ſe préparer à la mort, attendent le dernier tems de la vie, c'eſt-à-dire, un tems où ils n'auront peut-être point de tems, un tems qui ne ſuffira pas pour ce qu'ils auront à faire, un tems qui n'eſt bon à rien, qui eſt le tems de la colere de Dieu; un tems en un mot, qui ne ſera plus un tems pour eux. Leur aveuglement vous fait pitié, vous étes effraïez à la veûë du peril où ils s'expoſent, vous le voulez éviter à quelque prix que ce ſoit; vous ſoûaittez de vous diſpoſer au plûtôt à un paſſage ſi important; vous n'attendez plus que de ſavoir ce qu'il faut faire pour cela. Meſſieurs, je m'en vais vous le dire, il n'y a que trois mots, que j'expliquerai briévement dans les trois poincts de ce diſcours.

Pour ſe préparer à bien mourir, il faut faire préſentement ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort, il faut faire préſentement ce qu'il faudra faire neceſſairement à la mort, il faut faire pré-

sentement, ce qu'infalliblement on voudra avoir fait à la mort : Le premier de ces soins rendra nôtre mort tranquille : Le second, la rendra aisée ; & le troisiéme la rendra même agréable. Voila tout nôtre entretien.

Lors qu'on nous apportera la nouvelle de nôtre mort, il est certain que la premiére chose qui se présentera à nôtre esprit, ce sera l'image de nôtre vie, nous en verrons d'une seule veuë toutes les parties, nous en verrons tous les desordres, mais nous verrons chaque chose dans un jour bien different de celui où nous les voïons aujourd'hui. Un peché qui n'étoit rien quand on le commit, paroîtra énorme à la faveur de ce jour, un devoir qu'on avoit négligé comme de peu d'importance, sera jugé pour lors un devoir essentiel & indispensable. Mille doutes sur quoi on n'avoit pas daigné demander éclaircissement, s'éclairciront d'eux-mêmes, de telle sorte qu'on verra qu'il n'y avoit pas même sujet de douter, au contraire on commencera à se défier de cent choses qui n'avoient fait nulle peine jusqu'alors, comme des premiéres Confessions qu'on a faites au sortir de l'enfance, de celles qu'on fit depuis dans la jeunesse, lors que les passions étoient maîtresses du cœur, & où il n'est que trop probable qu'on avoit rarement un desir bien sincere de s'amander, enfin de toutes les confessions qui auront été faites en certains tems de tiédeur, où l'on ne fait gueres d'état des choses qui regardent le salut, & où l'on apporte beaucoup de négligence à l'usage des Sacremens, aussi-bien qu'à tous les autres exercices de pieté, où l'on ne se confesse que parce que c'est la coûtume, qu'il y

a quelque bien-ſeance à le faire, & que les autres le font. On commencera à découvrir des vengeances qu'on s'eſt pardonnées, des ſcandales à quoi on n'a pas fait réflexion, des libertez de voir & de penſer ou plus-criminelles, ou plus-perilleuſes qu'on ne croïoit pas, ou qu'on ne vouloit pas croire, des plaiſirs défendus qu'on s'eſt fait paſſer pour innocens, des défauts de conſequence dans le commerce, dans les ſocietez, dans les aquiſitions, dans les païemens, en toutes ſortes de contrats, dans le maniment du bien d'autrui, dans l'uſage de ſes propres biens, ſur tout s'il y a eû du ſuperflu; en un mot preſque dans toutes les fonctions de la vie, & dans toutes les actions.

Cette veûë, Chrêtiens Auditeurs, jette dans le deſeſpoir la plûpart de ceux qui meurent ſubitement, elle cauſe un grand trouble à ceux qui n'ont que peu d'heures pour ſe préparer à mourir. On voit la néceſſité de faire une Confeſſion générale, & on en voit en même-tems la difficulté, ou pour mieux dire l'impoſſibilité abſoluë. Pour réparer tant de ruines, pour réformer tant d'irregularitez, pour fermer tant de plaïes, on auroit beſoin de plus de loiſir, de plus de vigueur, de plus de tranquillité d'eſprit, il faudroit examiner, conſulter, deliberer ſur divers points, exécuter cent choſes, pour leſquelles on n'a plus ni aſſez de ſens froid, ni aſſez de connoiſſance, ni aſſez de vie.

C'eſt pourquoi, pour ne ſe trouver pas alors dans cette cruelle peine, le premier pas que doit faire un ſage Chrêtien, c'eſt de mettre au plûtôt ſa conſience en un état qu'elle n'ait rien à lui reprocher, & qu'il ne lui reſte nul ſcrupule ſur toute ſa

vie paſſée. Pour cela il faut prendre ſept, ou huit jours, durant leſquels on tâche de faire tout ce qu'on feroit infalliblement ſi un Ange étoit venu de la part de Dieu nous dire que nous n'avons plus que ces huit jours de tems à vivre, & que ce terme expiré nous ſerons contrains de rendre compte.

Aprés vous être donc proſterné devant vôtre Crucifix, aprés l'avoir remercié tendrement de ce qu'il vous donne encore & le tems & la penſée de vous préparer à la mort, aprés lui avoir demandé la grace de bien profiter d'une faveur ſi ſignalée; vous commencerez une reveûë exacte de toutes les penſées, de toutes les paroles, de toutes les actions, & ſur tout de toutes les omiſſions de vôtre vie, vous tâcherez de rappeller en vôtre memoire tous les pechez, que vous avez commis en châque âge, & ſur tout en la jeuneſſe, en chaque état où vous avez vécu, en chaque emploi que vous avez exercé, en chaque lieu où vous avez habité: vous conſidererez, attentivement quel étoit le devoir d'un veritable Chrêtien en ces differentes circonſtances, à quoi vous obligeoit la qualité d'enfant envers vos peres & vos meres; celle de pere & de mere envers vos enfans, de maître envers vos domeſtiques, de ſerviteur envers vos maîtres, de frere à l'égar de tous les enfans de Dieu, & ſur tout de vos ennemis, de vos voiſins, des pauvres, de ceux qui ſont encore vos freres ſelon la chair, & vous remarquerez toutes les fautes que vous avez faites contre ces devoirs importans. Vous pouvez enſuite parcourir les ſept pechez mortels, les Commandemens de Dieu, & de l'Egliſe, toutes les

actions dont la journée eſt ordinairement compoſée, & qui reviennent quaſi tous les jours, comme les priéres, le travail, les couverſations, les repas, les divertiſſemens, les lectures des bons livres, & ſi vous ſavez écrire, il ſera bon de marquer en peu de mots en quoi vous aurez manqué. Mais pour le faire d'une maniére capable de mettre vôtre ame en une parfaite tranquillité, c'eſt que dans tous les doutes, qui ſurviendront, ou ſur les choſes dont vous devez vous accuſer, ou ſur l'expreſſion dont vous devez vous ſervir, pour faire entendre chaque choſe. Il faut vous dire à vous-méme, ce n'eſt pas pour huit jours, ni pour une année, c'eſt pour une éternité, que je travaille. Il s'agit d'abolir tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à cette heure, il s'agit de faire les choſes de telle ſorte, qu'il ne ſoit plus beſoin d'y revenir: s'il falloit mourir, dirois-je cette circonſtance, & comment eſt-ce que je voudrois l'expliquer? De quels termes le demon ſe ſervira-t'il au jugement, pour m'en accuſer, il faut s'il eſt poſſible, que je me ſerve aujourd'hui de ces mémes termes, il faut que mon Confeſſeur voïe dans mon ame, tout ce que j'y vois, tout ce que Dieu y voit, tout ce qu'il y fera voir quelque jour à toute la terre, ſi je ne préviens cette terrible manifeſtation par une Confeſſion claire & entiere.

Vos pechez étant ainſi écrits avec tout le ſoin, & toute la ſincerité poſſible, il y a trois ou quatre articles, ſur quoi il eſt néceſſaire de repaſſer, pour voir s'ils ne demandent point quelque choſe de plus qu'une ſimple declaration. Ces articles ſont le bien d'autrui, l'honneur d'autrui, le ſalut d'autrui,

&

& vôtre propre ſalut. Il faut rendre le bien d'autrui uſurpé par les larcins, par les injuſtices ; il faut reparer l'honneur d'autrui bleſſé par les médiſances ; il faut rétablir le ſalut d'autrui intereſſé par les ſcandales ; tirer vôtre propre ſalut des perils, où il eſt expoſé, en vous retirant vous-méme des occaſions d'offencer Dieu. De plus il faut vous reconcilier avec vos ennemis, & le faire en la maniére que vous ſoûaittez que Iesus-Christ ſe reconcilie avec vous. Ce ſont toutes obligations indiſpenſables que celles-là ; Vous avez beau faire, on n'entre point dans le ciel, qu'on ne s'en ſoit aquitté, il faut une fois pour tout vous mettre en repos ſur tout cela. C'eſt pour l'ordinaire ce qui nous inquiete le plus à la mort, ce qui nous rend le ſalut plus incertain ; & s'il eſt difficile de le faire à cette heure, il ſera pour lors moralement, & peut-être méme abſolument impoſſible. Néanmoins avant que de rien éxécuter, il eſt à propos que vous conſultiez un homme ſage & ſavant, pour ſavoir préciſement à quoi vous oblige la Loi de Dieu : Je dis un homme ſage & ſavant, car un Confeſſeur indiſcret, ou mediocrement docte, ſeroit pour vous jetter dans des étranges embarras, & pour vous faire perdre tout le fruit de cette ſainte action.

Toutes ces choſes étant fidelement & généreuſement accomplies, vous commencerez à goûter les premiers fruits de la paix interieure, & à ſentir les mêmes mouvemens de joïe, que reſſent toute la nature, lors que l'aurore a diſſipé les plus-groſſiéres ténebres de la nuit, & que le Soleil eſt ſur le point de paroître. Il n'eſt pourtant pas encore tems

d'aller au tribunal de la Penitence, avant que de vous y préſenter, il faut que durant deux ou trois jours, vous faſſiez tous vos efforts pour exciter en vôtre ame une douleur ſincere, un veritable repentir d'avoir offencé vôtre Dieu. Vous ſavez combien il eſt important de s'approcher du Prêtre avec ces ſentimens dans le cœur ; d'ailleurs il eſt aiſé, ce me ſemble, en voiant tant d'infidelitez, tant de crimes raſſemblez d'une part, & de l'autre la patience infinie de Dieu, lequel n'en a pas été rebutté, qui vous rappelle encore aprés tant de perfidies, qui ne laiſſe pas de vous traitter en Prédeſtiné & en favori, qui veut vous ſauver à toute force, qui en cela même que vous vous préparez ſi ſoigneuſement à mourir, vous fait une grace qu'il n'a jamais accordée qu'aux plus-grands Saints : Il eſt aiſé, dis-je, par toutes ces conſiderations de concevoir un regret amer de ſes fautes. De plus, la veûë de nôtre derniere fin, dont on s'apperçoit qu'on s'eſt ſi horriblement écarté, le ſouvenir des bienfaits du Créateur deſquels on s'eſt ſervi pour lui déplaire, le ſouvenir des ſouffrances & de la mort du Fils de Dieu, dont nos pechez ont été la cauſe, la veûë de l'Enfer qu'on a mérité, celle du Paradis, qu'on a été ſur le point de perdre ; toutes ces penſées ſont encore propres pour inſpirer une trés-grande componction. Mais il faut ſur toutes choſes demander cette componction par des ferventes priéres, faire dire, ou entendre des Meſſes à cette intention, jeûner, donner des aumônes, pour engager Dieu à vous faire cette inſigne miſericorde. Enfin aprés vous être cent fois proſterné en préſence de vôtre ſouverain Juge, aprés lui

avoir repeté mille fois avec beaucoup d'humilité & de confiance ces paroles du Publicain : *Domine propitius eſto mihi peccatori :* Mon Dieu aïez pitié de ce pecheur, qui n'a point de plus-grand regret en la vie, que de vous avoir offencé, ni de deſir plus-ardent que de vivre éternellement en vôtre grace. Allez, allez-vous plonger dans le ſang de JESUS-CHRIST, allez remettre vôtre ame en ce bien-heureux état où elle avoit été miſe par le Baptéme, au méme état où il faut qu'elle ſoit, pour entrer dans le Paradis.

Il n'eſt point d'expreſſion, qui puiſſe faire comprendre le plaiſir, que vous goûterez lorſque vous vous ſerez ainſi purgé de toutes vos fautes, & que vous ne pourrez plus douter que vous ne ſoïez ami de Dieu. Je dis que vous n'en pourrez plus douter, parce que c'eſt un article de Foi que Dieu ne refuſe point la grace, ni ſon amitié à qui fait ce qu'il peut, pour s'en rendre digne. *Nunc verè ſcio*, direz-vous alors avec ſaint Pierre, *quia miſit Dominus angelum ſuum, & eripuit me de manu Herodis, & de omni expectatione plebis Judæorum.* C'eſt à cette heure que je reconnois veritablement que le Seigneur a envoïé ſon Ange, qu'il a briſé toutes mes chaînes, qu'il m'a affranchit de la tirannie du Demon. Non ce n'eſt plus une illuſion, c'eſt une verité que je ſens, & dont il me ſemble que Dieu-même me rend témoignage au fond de mon cœur. *Nunc verè ſcio, quia eripuit me de manu Herodis.* Quelle douceur de pouvoir deſormais marcher ſans crainte au milieu des perils, dont la vie eſt aſſiégée, de pouvoir dire, quand on ſe couche, je puis mourir cette nuit, il eſt vrai, ſi Dieu

le veut à la bonne heure que sa volonté soit faite, ce danger ne m'empêchera pas de m'endormir entre les bras de son aimable Providence ? Quelle douceur d'entendre gronder le tonnerre, sans en être émeû, dans l'asseurance que ce n'est plus la colere de Dieu, qui s'exprime par ce bruit terrible, ou du moins que ce n'est plus à nous qu'elle en veut !

Vous me direz, peut-être, qu'il est difficile, veû nôtre fragilité d'être long-tems en ce bien-heureux état ; & que si l'on vient à retomber, voila bien des soins rendus inutiles, bien de la peine perdue. Je répons à cela que quand on seroit assez mal-heureux pour retomber, ce peché ne feroit pas revivre les précedens. C'est toûjours vint, trente, quarante, ou cinquante années, sur quoi on ne pourra plus vous rechercher : comtez-vous pour rien de n'avoir rien à craindre pour tout le tems, qui est passé ? Pour le tems le plus obscur, le plus-embrouïllé, le plus-suspect, & peut-être le plus-long de vôtre vie? Quant à cette nouvelle cheute, il seroit aisé de se relever, & de rentrer promptement dans l'état, où l'on s'étoit mis par la Confession générale. Aprés tout ce ne seroit qu'un peché, il faudroit seulement prêdre garde de ne s'y endormir pas, de-peur d'y être surpris. Mais non: quãd une fois on s'est confessé en la maniere que j'ay ditte, on se défend du peché mortel plus-aisément, qu'on ne sauroit croire. On voit par expérience que cette action attire à l'ame des graces si fortes, qu'elle devient comme invincible. Au reste il est bon de vous avertir en passant que tout ce que je viens de dire ne seroit pas nécessaire ; pour ceux

qui ſe ſeroient déja mis quelque autrefois en l'état que j'ay expliqué ; ſur tout ſi cette préparation avoit été ſuivie d'un amandement conſiderable: en tout cas le conſeil du Directeur doit être ſuivi ſur toutes choſes, parce qu'il a ſur ce point des lumieres, que nul autre ne peut avoir.

Les affaires de la conſcience terminées, il faut ſonger aux temporelles, & diſpoſer de tous les biẽs, que vous avez receûs de Dieu. Ce cõſeil, Meſſieurs, eſt du grand ſaint Auguſtin dans un traitté qu'il a fait du ſoin, que nous devons avoir de nôtre ame. *Fac Teſtamentum tuum, dum ſanus es, dum ſapiens es, dum tuus es ;* Faites vôtre teſtament tandis que vous étes en ſanté, tandis que vous étes en vôtre bon ſens, tandis que vous étes le maître & du tems, & de vous-mémes, pluſieurs raiſons vous doivent porter à ſuivre l'avis de ce Pere. Si vous veniez à mourir d'une mort ſubite, il eſt certain que vous ſeriez reſponſable de tous les procez, de toutes les querelles qui ſe feroïent au ſujet de vôtre ſucceſſion. Davantage quand on differe à la mort, on ne ſait bien ſouvent ce que l'on fait, on eſt expoſé aux flatteries, aux importunitez, aux ſurpriſes de mille ſortes de gens, qui aſſiégent un pauvre malade, les uns pour l'empécher de déclarer ſes derniéres volontez, les autres pour l'obliger de le faire à leur fantaiſie : *In Infirmitate,* dit le même Pere, *blanditiis & minis duceris, quo tu non vis.* Il s'eſt trouvé des enfans aſſez brutaux pour fermer la porte de la chambre au Confeſſeur, de peur qu'on ne fiſt reſſouvenir leur Pere, ou leur Mere de faire leur teſtament, aimant-mieux les voir mourir ſans Confeſſion, que de ſe mettre en

danger de perdre quelque petite partie de l'héritage, laquelle auroit été distribuée peut-être en legs pieux. En troisiéme lieu, lorsque les Medecins vous auront abandonné, qu'enfin on vous aura dit qu'il faut mourir, ce sera une chose tres-édifiante, d'une grande consolation pour vôtre famille de vous entendre dire que vous avez mis ordre à tout, qu'on ne vous parle plus de nulle affaire d'ici-bas, qu'on trouvera toutes vos intentions, tous les memoires, tous les éclaircissemens, qu'on peut souhaitter, qu'on les trouvera, dis-je, dans vôtre cassette, que vous n'avez plus que faire ni de Notaire, ni de témoins, que vous ne voulez plus penser qu'à Dieu, ni voir autour de vôtre lit aucun homme, qui vous fasse ressouvenir de la terre.

En effet Messieurs, le peu de tems, qui vous restera pour lors à vivre; ce tems, dis-je, est trop précieux pour en consumer une partie a ces bagatelles, lorsque durant ces derniéres heures un Chrêtien se trouve sans affaires, soit de consience, soit temporelles; on ne peut dire de combien il peut aisément abbreger son Purgatoire, & aûmenter sa récompense, j'ose dire que c'est pour lui le tems de la plus-grande moisson: C'est pour-quoi il doit avoir si bien pris toutes ses mesures, qu'il puisse mettre tout le reste de tems à profit. Il faut que du moment qu'on lui a donné la nouvelle de la mort, il puisse dire à Dieu avec une tranquillité parfaite: Hh-bien, mon Dieu, il ne me reste plus que quelques heures à vivre; il ne me reste plus que quelques heures à croire en vous, à esperer en vous, à souffrir pour vous: La mort va m'ôter tous les moyens de vous honorer, de vous

glorifier, de vous aimer librement & avec mérite: Il faut du moins que juſqu'à la mort, je ne m'applique qu'à vous honorer, & à vous aimer de toutes mes forces.

Ca mon ame, profitons bien du tems qui nous reſte, aimons s'il eſt poſſible, à chaque moment, autant que tous les ſaints ont aimé en tout le cours de leur vie; que l'ardeur de nos ſoûpirs ſupplée à la bréveté du terme, faiſons en vint-quatre heures plus que nous n'avons fait en ſoixante années, ſervons Dieu comme il mérite d'être ſervi du moins en ce dernier jour. Mourons en Saint, ſi nous avons vécu en pecheur; ſouffrons ces derniéres atteintes de la maladie avec la ſoûmiſſion, avec la conſtance des Martirs. Reçevons la mort de la main de nôtre Créateur avec la même joïe, que nous avons reçeû les plus-grands biens de la vie. Mon Dieu! Je voudrois avoir mille vies à vous offrir, je vous les ſacrifierois toutes! Vous me redemandez celle que vous m'avez donnée; je ſoûaiterois bien qu'elle fuſt plus-pure, plus-digne de vous être préſentée, mais telle qu'elle eſt, je vous l'abandonnerois, quand il ſeroit à mon pouvoir de la retenir. Ouï mon Dieu, j'accepte de tout mon cœur d'être dépouïllé de tout ce que j'aimois ſur la terre, & même de ce corps, que je n'ai que trop cheri. J'accepte l'état hideux, où bien-tôt il ſera reduit, je conſens qu'il tombe en pourriture, & qu'il ſoit mangé des vers. Pour ces douleurs, que je ſens: Helas! elles ne ſont que trop légeres, elles ne ſeront que trop courtes, puiſque c'eſt la derniére preuve que je vous donnérai de mon amour, & du deſir que j'ai de vous plaire. Je me

ſoûmes volontiers à toutes celles de l'autre vie, quelques rigoureuſes qu'elles puiſſent être, & quand elles devroient durer juſqu'à la fin des ſiécles. Glorifiez-vous, Seigneur, en me puniſſant, il eſt juſte, puiſque je n'ai pas voulu vous honorer en exécutant vos volontez. Au reſte, je crois aveuglément tout ce que vous revelez ici-bas à vôtre Egliſe, j'eſpere fermement tout ce que vous découvrez à vos élcûs dans le Ciel. Je connois l'enormité de mes crimes, & je ſuis inconſolable d'avoir ſi mal ſervi un ſi bon Maître, mais toutes mes infidelitez ne ſauroient affoiblir la confiance que j'ai en vôtre Miſericorde. Quelque criminel que je ſois, je ne ſerai point éternellement malheureux, parce que vous êtes infiniment bon. Non; Il n'y aura point d'Enfer pour moi, quoi-que je l'aïe bien merité, parce que mon Sauveur m'a mérité le Paradis; tous les Demons ne me ſauroient arracher cette eſperance, ils ont beau faire, je chanterai éternellement vos Miſericordes. Je vous verrai, je vous poſſederai, je vous aimerai éternellement.

Voila Chrêtiens Auditeurs, en quels exercices il faudra paſſer vos derniéres heures, & non pas à entretenir un héritier, ou un Notaire de vos revenus, & de vos papiers; de ce que vous devez, & de ce qui vous eſt deû. Mais je ne dois pas omettre que pour avoir ces ſentimens ſi utiles ſi dignes d'un Chrêtien mourant, outre qu'il faut avoir l'eſprit libre de tout ſouci, il faut encore s'y être exercé ſouvent durant la vie: autremẽt on s'en trouve incapable en ce tems de langueur & de foibleſſe. C'eſt pourquoy je ne ſaurois aſſez loûër la

ſainte coûtume de quelques perſonnes, qui au commencement ou à la fin de chaque mois, aprés s'être Confeſſez & avoir Communié comme pour mourir, tâchent de renouveller tous les actes que j'ai marquez, avec la même ferveur que ſi elles devoient expirer un moment aprés : Voila le premier pas d'une ſainte préparation à la mort. Il faut faire préſentement ce qu'alors vous ne pourrez peut être pas faire ; une perſonne qui aura exécuté toutes ces choſes, mourra ſans inquiétude ; mais ce n'eſt pas encore aſſez, il faut tâcher de mourir ſans peine & ſans douleur, & pour cela à cette premiére préparation dont nous venons de parler, il en faut ajoûter une ſeconde, qui eſt de faire aujourd'hui ce qu'il faudra faire néceſſairement à la mort.

Saint Ambroiſe expliquant ces paroles de l'Apocalipſe : *Beati mortui qui in Domino moriuntur :* Heureux ſont les morts qui meurent en Dieu ; demande ſi les morts peuvent mourir, comme il ſemble que Saint Iean l'a ſuppoſé dans ce texte, & il répond qu'ils le peuvent en effet, & qu'il n'y a qu'eux qui puiſſent eſperer une mort heureuſe : l'Enigme n'eſt pas fort difficile à expliquer. Il appelle morts ceux dont le cœur eſt détâché de toutes les choſes dont la mort nous doit ſeparer effectivement ; de ſorte que tout ce qu'il y a dans la vie & la vie même, n'ait plus rien qui les touche, ou qui les arrête.

Ouï, Meſſieurs, pour mourir ſans peine & ſans regret, aprés vous êrre mis en état de mourir à toutes les heures, il faut vous occuper à vous détâcher peu-à-peu de ce que vous aimez le plus en

la vie, il faut prévenir en cela la morr, & imiter ceux qui ſe font mourir eux-mêmes le plus-doucement qu'ils peuvent, de-peur d'éprouver la cruauté de leurs ennemis, s'ils tomboient vifs entre leurs mains : Je veux dire qu'il faut s'exercer à donner à Dieu de plein gré, ce que la mort nous arracheroit de force, qu'il faut délier doucement les nœus par leſquels nous tenons aux créatures, pour éviter l'extréme douleur que nous reſſentirions en mourant, lors que Dieu romproit ces nœus tout-d'un-coup, & ſans ménager nôtre foibleſſe.

Mais vous me demanderez comment c'eſt qu'on peut aquerir ce détâchement, qu'on peut ainſi mourir à toutes les choſes de la vie, je réponds avec le grand Saint Grégoire, que quiconque penſe ſouvent qu'il doit mourir, n'a pas beaucoup de peine à mépriſer toutes choſes : *Facile contemnit omnia, qui ſemper ſe cogitat moriturum.* La penſée de la mort, Chrêtiens Auditeurs, vous aura bientôt détâché de tout ce dont la mort même vous doit dépouïller un jour. Voïez un peu par-quoi c'eſt que le monde vous tient encore enchaîné, il n'eſt pas mal-aiſé de le découvrir, ſi vous conſultez vôtre cœur, il vous dira incontinent, que ce qui vous fait aimer la vie, c'eſt cette femme, ce mari, cét enfant, cette maiſon, cette charge, cette compagnie, ces plaiſirs, cette beauté dont vous vous piquez, ces grandes richeſſes dont Dieu vous a donné la joüiſſance. Eh bien pour combien de tems penſez-vous que ces choſes vous aïent été accordées ? Faittes-vous tous les jours cette queſtion à vous même : Helas ! peut-être que le terme

s'en va expirer, & que vous avez déja dans les entrailles l'humeur maligne, qu'il vous doit mettre au tombeau. Quand vous ſeriez aſſeûrez de quelques années, elles paſſeront comme on fait les précedentes, & vous vous trouverez au lit de la mort, qu'il vous ſemblera que vous ne ferez que de commencer à vivre. Ce ſera pour lors qu'il faudra néceſſairement abandonner ces enfans à la Providence, cette femme peut-être à un ſecond mari, ces biens à des héritiers ingrats & prodigues, ce corps à la terre & à une horrible corruption. Pourquoi vous attacher ſi fort à des choſes ſi fragiles? Pourquoi aimer avec tant d'ardeur ce que vous poſſederez ſi peu de tems? Que ne détâchez-vous vôtre cœur dés cette heure, de ce qu'on vous arrachera peut-être dans quelques heures? Quel regret n'aurez-vous pas pour lors de vous voir contraints de faire ſans mérite ce que vous pouvez faire aujourd'hui avec tant d'avantage pour vôtre ame? Quelle honte d'avoir reduit vôtre Dieu à vous ôter de force ce qu'il vous avoit demandé avec tant d'inſtance & de bonté.

Ces motifs, Chrêtiens Auditeurs, ſeroient bien capables, ſi je ne me trompe, d'inſpirer à une perſonne qui les repaſſeroit dans ſon eſprit une fois le jour, ce détâchement que je dis être une diſpoſition ſi excellente pour mourir ſans peine; ſi vous voulez encore ſavoir la pratique de ce même détâchement, elle conſiſte à nourrir le corps avec moins de délicateſſe, à l'habiller non-ſeulement moins ſuperbement, mais encore moins mollement, à le traitter à peu-prés comme on le traittera aprés vôtre mort. Elle conſiſte à aimer la retraite, à ſouf-

frir avec moins d'inquiétude l'abſence des perſonnes qui vous ſont cheres ; à attendre avec reſignation le ſuccés de vos affaires temporelles, à reprimer les deſirs de grandeur & de réputation qui s'élévent en vôtre ame ; à vous retrancher quelquefois l'uſage des délices & des plaiſirs mêmes permis, à faire de grandes aumônes à proportion de vos biens ; enfin à offrir ſouvent à Dieu tout ce que vous aimez davantage, à le prier d'en diſpoſer ſelon ſa ſainte volonté, à lui proteſter que vous étes prêt de vous en paſſer entierement & pour toûjours ; s'il le veut ainſi, & dans les rencontres, où il permettra des pertes, des maladies, des morts, des confuſions effectives, à vous ſoûmettre ſans murmure aux ordres de ſa Providence. De ſorte que vous puiſſiez dire avec l'Apôtre : *Quotidie morior*, je meurs tous les jours, non-ſeulement, parce que le tems de ma mort s'approche à chaque moment, mais encore parce que je me trouve tous les jours moins d'affection pour la vie : Je ne me ſens plus ni tant d'empreſſement pour la bagatelle, ni tant de deſir de plaire aux hommes, ni tant d'amour pour moi-même, ni tant d'ardeur pour le gain, ni tant de ſouci pour l'établiſſement de ma famille, il me ſemble que mon cœur ne s'attâche plus ſi fortement aux choſes du monde, & que mon ame commence en quelque ſorte à ſe ſéparer du corps : *Quotidie morior.*

Aprés avoir fait tout ce que vous ne pourrez peut-être pas faire à la mort, faites tout ce qu'il faudra faire néceſſairement à la mort ; c'eſt encore un grand ſecret pour bien mourir, de faire préſentement tout ce qu'infalliblement vous voudrez

avoir fait à la mort : C'eſt ma troiſiéme partie, je n'en dis qu'un mot en finiſſant. Le premier de ces ſoins fait qu'on meurt ſans trouble d'eſprit : Le ſecond fait qu'on meurt ſans peine : Le troiſiéme fait qu'on meurt avec douceur.

Il eſt certain qu'une des plus-grandes peines qu'on ait à la mort, c'eſt de voir le mauvais uſage qu'on a fait du tems. Cette veûë cauſe des regrets d'autant plus-amers, qu'on ſe reſſouvient que la vie ne nous avoit été donnée que pour gagner le Paradis, que tandis qu'elle a duré, on pouvoit trés-facilement faire un fort grand amas de méritres, & qu'au reſte elle eſt paſſée pour ne revenir jamais. C'eſt pour lors qu'on commence à entrer dans le ſens de ces affligeantes paroles, que le Pére de famille dit au Fermier infidele : *Iam non poteris amplius villicare.* Mon pauvre ami c'en eſt fait, vous ne pouvez plus rien ménager pour l'autre vie, juſqu'ici vous étes demeuré les bras croiſez, vous les aurez liez à l'avenir, & vous ne ſortirez jamais de cette extréme & honteuſe indigence où vous mourrez : *Jam non poteris villicare.* Quelle peine d'être obligé de s'aller préſenter à Dieu les mains vuides, & ſans avoir rien fait pour lui ! Au même moment que je paroîtrai devant ce grand Maître, il y paroîtra avec moi des Chartreux, des Capucins, des Religieuſes Carmelites, des Religieuſes de Sainte Claire, des Saints Prêtres, des Saintes veuves, des hommes & des femmes qui ont vécu dans le monde auſſi ſaintement que les Religieux les plus-reguliers. L'un offrira à Dieu quarante ou cinquante ans de jeûnes & de ſolitude, l'autre une vie toute paſſée dans la pauvreté volontaire, &

dans les incommoditez qui l'accompagnent. Cette fille y viendra avec la fleur de ſa virginité, cét homme y paroîtra tout couvert de ſanglantes marques de ſa penitence, ce Miſſionnaire y ſera accompagné d'une grande troupe d'ames arrachées au démon, cette femme ſuivie d'un nombre innombrable de pauvres qu'elle a nourris, qu'elle a aſſiſtez, qu'elle a viſitez dans leurs maladies. Et moi, mal-heureux que je ſuis, qu'eſt-ce que je vais préſenter à mon Iuge ? En vertu de quoi lui demanderai-je le Paradis ? Pourrai-je bien ſoûtenir ſes regars, & la comparaiſon qu'il fera de ma nudité avec les richeſſes de ces ſaintes ames ? De tant d'années, combien en ai-je conſacré à ſon ſervice ? Quelle part lui ai-je fait de tant de biens ? Oſerai-je lui parler de ces Communions ſi tiédes, de ces Confeſſions ſi froides, de ces Priéres où je n'ai penſé à rien moins qu'à lui ? Meſſieurs, pour comprendre combien ces triſtes réflexions tourmentent un pauvre mourant, il faudroit s'être trouvé en cette même conjoncture.

Pour prévenir une ſi grande douleur, faiſons, faiſons dés cette heure ce qu'alors nous ſoûaitterons ſi ardemment, mais ſi inutilement d'avoir fait. Vous n'avez point encore choiſi d'état, choiſiſſez en un que vous ſoïez bien-aiſe à la mort d'avoir préferé à tous les autres états. Vous étes déja engagé, hâtez vous de faire tout le bien que vous pouvez faire dans vôtre condition, vous n'en ferez jamais tant, qu'à l'heure de la mort vous ne vouluſſiez en avoir fait davantage. Vous avez beaucoup de loiſir, beaucoup de biens, de forces, de l'eſprit, de l'autorité, ſongez un peu quel uſage

vous voudrez avoir fait de toutes ces choſes, lors que la mort viendra pour vous les ravir ? Penſez au commencement de chaque journée, quel travail vous voudriez avoir fait, ſi à la fin de la journée Dieu vous appelloit pour vous donner vôtre ſalaire, comme il vous doit peut-être appeller ; prenez la même penſée au commencement de chaque action, & tâchez de les faire toutes, comme ſi chacune devoit être la derniére : *Beatus ille ſervus, quem cum venerit Dominus ejus, invenerit ſic facientem.*

Heureuſe mille fois l'ame que la mort trouvera veillant & ſe comportant de la ſorte ! Que la joïe qu'elle goûtera à ce dernier moment la païera bien de ſes ſoins & de ſes fatigues ! Qu'elle recevra de careſſes de ſon bon maître ! Que de loûanges, que de gloire, que de tréſors pour prix de ſa vigilance ! *Beatus ille ſervus quem, cum venerit Dominus ejus, invenerit ſic facientem.* Qu'elle meure cette ſage & prudente ! Qu'elle meure âgée ou dans la fleur de ſa jeuneſſe, dans le fort du travail ou dans ſon plus-profond ſommeil, durant la priére, ou ſi vous voulez, dans le tems de ſon divertiſſement, qu'une longue maladie la conſume peu-à-peu, ou qu'elle ſoit emportée d'un coup de foudre, elle eſt également bien heureuſe, & ce ſeroit lui faire tort que de la regretter le moins du monde. Une perſonne qui a pris les précautions que je viens de dire, qui de bonne heure a mis ordre à ſa conſience & à ſes affaires, qui ſonge à la mort, qui s'exerce, pour ainſi dire, à la mort, qui l'attend, qui la prévient par la mortification de ſes paſſions & de ſes deſirs, qui s'applique à faire les choſes

qu'elle voudra avoir faittes à la fin de la carriere, & à les faire en la maniére qu'elle voudra les avoir faittes : Cette perſonne, dis je, ne ſauroit faire une mauvaiſe mort. Elle peut mourir ſans Sacremens, ſans ſecours, ſans connoiſſance, elle ne laiſſera pas de bien mourir, & de paſſer par la mort à une vie éternelle & bien-heureuſe, que je vous ſoûaitte, Meſſieurs, Au Nom du Pére, & du Fils, & du Saint Eſprit.

SERMON

SERMON LII.

DE LA PENITENCE differée à la mort.

Et fiunt noviſſima hominis illius pejora prioribus.

La mort de cét homme eſt encore pire que n'a été ſa vie. S. Luc, c. 11.

Ceux qui renvoïent la penitence à l'extremité de la vie hazardent tout, parce qu'il n'eſt nullement probable que Dieu leur pardonne à la mort ; il paroît même qu'ils veulent tout perdre, puis qu'il eſt abſolument faux & contraire à l'Evangile que Dieu leur pardonne dans ces derniers momens.

C'Est une choſe bien digne d'admiration, que le Patriarche Abraham aïant reçeû ordre de faire mourir ſon fils Iſaac, non-ſeulement il ne murmura point contre Dieu, mais il ne laiſſa pas de croire qu'il deviendroit par ce même fils, le pére d'une

trés-nombreuſe Nation. Il eſpera contre toute eſperance, dit Saint Paul, c'eſt-à-dire, qu'il ne douta point de la promeſſe que le Seigneur lui avoit faite, quoi-qu'elle ſembla détruite par ce dernier commandement : *In ſpem contra ſpem credidit, ut fieret pater multarum gentium.*

Mais quelque grande qu'ait été la confiance de ce ſaint homme, il faut avoüer que celle des pecheurs va plus loin encore : non-ſeulement ils eſperent contre l'eſperance, mais ils eſperent même contre la foi. Ils eſperent en Dieu, pour le dire ainſi, contre Dieu-même ; & au lieu qu'Abraham crût que le Seigneur feroit un miracle plûtôt que de manquer à ſa parole, ceux-ci croïent que la parole de Dieu manquera plûtôt qu'il ne ſe faſſe un miracle en leur faveur. Dieu a beau les avertir de hâter leur converſion, ils croïent que rien ne les preſſe de ſe convertir. Toute l'Ecriture leur prédit que pour peu qu'ils different davantage, il ne ſera plus tems d'y ſonger. Et ils ne laiſſent pas de dire qu'ils y ſeront toûjours à tems : Enfin Iesus-Christ leur déclare en termes formels, que s'ils ne profitent de l'occaſion préſente, ils mourront dans leurs pechez ; & ils demeurent fermes en cette créance qu'ils feront leur penitence à la mort.

Eſprit Saint, verité éternelle & immuable, que peut ici le zéle & l'éloquence chrêtienne ? Comment recevra-t-on nôtre témoignage, ſi l'on n'a pas de foi même pour vôtre divine parole ? Eſt-il quelque raiſon capable de reduire des eſprits qui ſont rebelles à la lumiére, & qui refuſent de ſe rendre à la ſouveraine raiſon ? Il n'y a que vous,

ô Esprit Divin, qui puissiez vaincre une si grande opiniâtreté; ou si nous y pouvons quelque chose, ce ne peut être que par une assistance trés-particuliére de vôtre grace, que nous vous demandons au nom de MARIE. *Ave Maria.*

Tout le monde convient que quelque terrible que soit la mort, elle n'auroit rien de trop affreux pour un Chrêtien, si l'on étoit asseûré de mourir chrêtiennement. Suivant ce sentiment si commun & si veritable, il est tout visible que nôtre plus-grand soin ne devroit pas être de fuïr la mort, mais d'éviter la mauvaise mort, d'autant plus que la mort est inévitable, & qu'il est en quelque sorte en nôtre pouvoir de bien mourir. Cependant il faut avoûër que la plûpart des hommes font tout le contraire; on se précautionne contre la mort, comme s'il n'y avoit point de plus-grand mal à craindre en la vie, & qu'on pust l'éviter à force de précautions; pendant qu'on néglige de prévenir la mauvaise mort, comme si ce n'étoit rien, ou que tous nos soins y deussent être inutiles. Comment est-ce que nous l'entendons, Chrêtiens Auditeurs? N'est-il pas vrai que le plus-épouvantable de tous les mal-heurs, c'est de mourir dans le peché? D'où vient donc que nous craignons si fort de mourir, & que nous craignons si peu le peché? D'où vient qu'on fait tous les jours des remedes contre les plus-legéres incommoditez, & que néanmoins on souffre que la conscience demeure blessée & chargée des crimes les plus-énormes? C'est, dit-on, qu'on se réserve de demander pardon à Dieu en la derniére maladie: Oüi, mais étes-vous bien asseûré que pour lors Dieu vous accordera le pardon

que vous lui demanderez ? Prenez un peu garde à ce que vous faites : Ne riſquez-vous rien en differant de la ſorte ? Ne préſumez-vous point trop & de vos forces & de la miſericorde divine ? Si vous voulez bien me permettre de vous dire ma penſée, je crains en premier lieu, que vous ne vous flattiez beaucoup en vôtre eſperance : Et en ſecond lieu, que vous ne vous trompiez même tout viſiblement. Ouï, Meſſieurs, je dis que renvoïer la penitence à l'extrémité de la vie, premierement c'eſt tout hazarder ; je dis de plus que c'eſt vouloir tout perdre. Vous dites que Dieu vous pardonnera à la mort, cela n'eſt nullement probable : Voila le premier poinct de ce diſcours ; Cela eſt abſolument faux & contraire à l'Evangile, c'eſt le ſecond poinct. Voila tout nôtre entretien d'aujourd'hui.

Parmi les pecheurs qui eſperent de faire penitence à la mort, je ne penſe pas qu'il y en ait d'aſſez préſomptueux pour s'attendre à cela, comme à une choſe qui ne peut manquer. Leur eſperance doit être du moins auſſi incertaine, qu'il eſt incertain par quel genre de mort ils doivent finir leurs jours : Car il eſt aſſez aiſé de comprendre qu'une mort ſubite ne donne pas le tems de ſe repentir, & que par conſequent s'ils ſont emportez par quelque accident impréveû tout eſt deſeperé pour eux. Vous ne ſavez pas en quel lieu c'eſt que la mort vous attend, diſoit un Ancien : *Incertum eſt quo te loco mors expectat.* Or de mille & mille endroits où elle peut ſurprendre un pecheur, il n'y a quaſi que ſa maiſon où il puiſſe eſperer de faire une bonne mort. Etes-vous certain de mourir en

vôtre maiſon ? Qui peut vous répondre des naufrages, des cheûtes, du tonnere, des aſſaſſinats ? Et quand vous ſeriez aſſeûré de mourir en vôtre lit, combien de ſortes de maux peuvent vous y accabler en un inſtant ? combien de maladies, qui privent d'abord ou de la raiſon, ou de l'ouïe, ou de l'uſage de la parole ? Ie ne dis point que le Medecin vous trompera, qu'il ſera trompé, que ceux qui ſerõt auprés devous, manqueront de zele & de vigilance, qu'ils négligeront d'appeller le Confeſſeur, que le Confeſſeur ſera lui-même négligent, qu'il viendra une heure trop tard, qu'on en trouvera pas ſur l'heure qui puiſſe vous aſſiſter : Tout cela eſt arrivé mille fois, & les livres ſont pleins de pareils exemples. Mais je veux que vous ſoiez aſſeûré que Dieu ne permettra pas que nul de ces mal-heurs vous arrive : nonobſtant cela, non ſeulement je dis qu'il n'eſt pas certain que vous ſairez à la mort une veritable penitence, mais je ſoûtiens qu'il n'eſt nullement probable. Voici les raiſons ſur quoi je me fonde ;

La premiére. C'eſt une verité confirmée par le témoignage de tous les ſiécles, que la mort eſt toûjours ſemblable à la vie. Je ne vous dis point que tous les Peres nous en avertiſſent, que nous en avons mille preuves dans l'Hiſtoire Sainte : je me contente de dire que cela a paſſé en Proverbe, & qu'on dit ordinairement que telle eſt la vie, telle eſt la mort. De ſorte que le nier, c'eſt renoncer au ſens commun pour s'attacher à ſon propre ſens, c'eſt ſe croire ſeul plus-éclairé que tout le reſte du monde. Cependant voici des pecheurs qui multiplient tous les jours leurs crimes, qui perſeverent

dans l'impenitence, qui s'y endorment, eſperant qu'aprés avoir vécu comme des demons, ils ne laiſſeront pas de mourir comme des Saints. Je vous demande, Meſſieurs, s'il y a quelque apparence que ce qu'ils eſperent, doive arriver. Eſt-il probable qu'ils mourront bien aprés avoir mal vêcu? Quoi de moins probable, qu'un ſentiment qui eſt oppoſé au ſentiment univerſel, qui combat une regle receûë généralement de tous les hommes? *Non poteſt malè mori, qui bene vixit*, dit ſaint Auguſtin: Quiconque a fait une ſainte vie, ne peut faire une mal-heureuſe mort. Donc il n'eſt pas probable que celui qui a mené une vie déreglée, puiſſe faire une mort chrêtienne. Parce que le retour du mal au bien eſt beaucoup plus-difficile, que le retour du bien au mal. En ſecond lieu un Saint ne peut pas mériter une ſainte mort, comme nous le dirons tantôt, & néanmoins il n'en peut pas avoir une mauvaiſe: Donc à plus-forte raiſon, celui qui aura mal vécu, ne ſauroit manquer de mourir d'une mort funeſte, puiſqu'il le mérite, & que ſes deſordres & ſon oſtination le rendent tres-digne de ce châtiment.

La deuxiéme raiſon. C'eſt que lorſque vous vous promettez ainſi de faire penitence en mourant, vous témoignez ignorer ce que c'eſt que penitence? Pour être vraïement penitent il faut haïr le peché, & le haïr de bonne foi, & le haïr plus que la mort, plus que l'enfer-même, plus que toutes les choſes du monde: cela peut-il être aiſé à un homme, qui l'a aimé toute ſa vie; à un homme qui ne le quitte que par force, qui continüeroit de l'aimer, s'il avoit encore du tems à vivre. De

plus, pour faire une penitence ſalutaire, il faut ſe repentir d'avoir peché par un motif ſurnaturel, c'eſt à dire en veûë de Dieu, & non pas ſeulement pour l'intereſt propre. Or comment eſt-ce qu'un homme, qui n'a jamais eû en veûë que ſoy-même, qui n'a jamais agi que par les mouvemens de la nature: comment eſt-ce, dis-je, que tout d'un coup il s'élevera au deſſus de toutes les choſes creées; & qu'il fera des actes interieurs, qu'on a peine à former aprés qu'on s'y eſt exercé pluſieurs années? une perſonne qui a vieilli dans des habitudes criminelles, à qui le mal eſt devenu comme naturel, à qui ni le bien, ni l'honneur, ni le Paradis, ni Dieu-même n'ont jamais rien été en comparaiſon de ſa paſſion. Comment eſt-ce que dans un inſtant elle peut concevoir pour cette même paſſion autant d'horreur, qu'elle a eû d'empreſſement pour les objets qui l'ont émeûë. Cela eſt abſolument néceſſaire pour faire une veritable penitence: Il eſt aiſé de comter ſa vie au premier Prêtre qui ſe préſente; & quand le Confeſſeur demande ſi l'on eſt bien marri d'avoir offencé nôtre Seigneur; on a bien-tôt répondu qu'oüi: Mais cela ſuffit-il peut obtenir la remiſſion de ſes pechez? Mon Dieu, s'il n'y avoit que cela à faire, qu'il y auroit de Chrétiens dans le Ciel leſquels n'y entreront jamais! Mais il faut que le cœur parle, qu'il ſoit percé, qu'il ſoit briſé de douleur, qu'il conçoive des deſirs tout oppoſez à ceux qu'il a eûs juſqu'alors, qu'il aime ce qu'il n'a jamais aimé, ce qui ne lui a jamais paru aimable, ce qui a toujours été l'objet de ſon averſion. Je vous demande, Meſſieurs, s'il eſt probable qu'un ſi grand

changement, qu'un renverſement ſi général de tous les ſentimens, de toutes les affections de l'ame ſe puiſſe faire en ſi peu de tems? Quelle apparence qu'une victoire, qui coûta douze ans de combats à ſaint Auguſtin, & qu'il ne remporta enfin que par un miracle, ſoit ici l'ouvrage d'un ſeul moment, & d'un moment de trouble, de foibleſſe, de confuſion, d'un moment qui eſt entre la vie & la mort, d'un moment qui eſt ſi proche du dernier moment? Comment eſt-ce qu'un eſprit qui commence à ſe détâcher du corps, un homme accablé de douleurs mortelles, en un état où rien n'agit plus en nous que nos habitudes; où l'ame ne fait plus que ſuivre languiſſamment les impreſſions qui lui reſtent de ſes actions paſſées: comment eſt-ce, dis-je, qu'en cét état on eſt capable de faire un effort, qu'on n'a jamais fait, qu'on n'a jamais eſſaïé de faire; qui a paru impoſſible, lors quon avoit encore toute ſa vigueur? On a raiſon de dire qu'un bon *peccavi* à la mort peut ſauver un fort méchant homme, cela eſt vrai, mais il le faut dire ce bon *peccavi*. Cela vous paroît aiſé, & moi plus je conſidere, plus j'examine la choſe, plus je comprens qu'il n'eſt rien au monde de plus difficile.

Suppoſons néanmoins pour troiſiéme raiſon, que le pecheur ne doive trouver en lui-même nul obſtacle à la penitence. C'eſt une verité de foi que la bonne mort eſt une grace purement gratuite, qu'on ne peut non plus la mériter que la grace de la vocation au Chriſtianiſme, ou de la converſion aprés le peché, Dieu s'eſt voulut réſerver à lui ſeul le pouvoir de commencer, & d'achever la

predeſtination des hommes ; Comme ces grands Peintres qui veulent toûjours donner les premiers & les derniers traits à leurs tableaux, quoi qu'ils abandonnent ſouvent à d'autres mains tout le reſte de l'ouvrage. De ſorte qu'eſperer de faire une bonne mort, c'eſt eſperer non ſeulement la plus-grande de toutes les graces, une grace ſans quoi toutes les autres ſont inutiles ; mais encore une grace qui eſt au deſſus de tout mérite, une grace que les plus-grands Saints n'auroient oſé demander pour récompenſe de leurs ſervices, une grace que Jesus-Christ auroit pû refuſer à la Sainte Vierge ſans lui faire tort. Et vous l'eſperez pecheur, cette grace ? mais ne faites-vous point réflexion, que c'eſt de vôtre ennemi mortel que vous l'eſperez ? Que c'eſt de ce Dieu-là-même, que vous aurez négligé, que vous n'aurez ceſſé d'offencer juſqu'alors ? Quoi vous aurez paſſé vôtre vie en toutes ſortes de déreglemens, vous aurez fermé l'oreille à toutes les inſpirations du Seigneur, vous aurez mépriſé ſes avis, ſes menaces, ſes Commandemens, vous aurez mille fois foulé aux piés le Sang qu'il a verſé pour vous, & vous vous attendez encore, non-ſeulement à des faveurs mais à la plus-grande de toutes les faveurs, à la plus-ſignalée, en quelque ſens, qu'il ait jamais faite, qu'il ait même pû faire au plus-grand Saint qui ſoit dans le ciel. Sur qui eſt-ce donc que le Seigneur exercera ſes vengeances, s'il traite ainſi ſes ſujets les plus-rebelles ? Je croirois bien plûtôt que tout ingrat, tout impie que vous êtes, Dieu vous donneroit le don de predire l'avenir, le don de guerir toutes ſortes de maladies, & de reſſuſci-

ter méme des morts. Oui, Meſſieurs, cela me paroîtroit plus-vrai-ſemblable; car enfin le Prophete, & le faiſeur de miracles ne laiſſeront pas d'être dannez, s'ils ont mal vécu; mais eſperer la grace de la perſeverance; eſperer une bonne mort aprés une ſi longue oſtination; c'eſt eſperer de Dieu l'impunité de nos crimes, & l'attendre juſtement au jour qu'il s'eſt réſervé, pour faire éclatter ſa colere, & toute la rigueur de ſa juſtice; Quelle temerité de s'expoſer au plus-grand de tous les perils ſans eſperance d'autre ſecours que celui qu'on peut attendre d'un eſprit malade, d'un corps mort, d'un maître offencé, pouſſé à bout, outragé en mille maniéres.

Voulez-vous ſavoir quelle ſera la penitence de cét homme, qui ne la fera qu'à l'extremité? on lui parlera de la mort le plus-tard que l'on pourra, juſtement lorſqu'il ne lui reſtera plus qu'un ſouffle de vie; cette ſurprenante nouvelle lui faira naître tout-d'un-coup une foule incroïable de triſtes & de funeſtes penſées; la femme, les enfans, les biens, les plaiſirs, les affaires, les crimes, le ſuaire, le tombeau, la pourriture, le ſouverain Juge, l'enfer, les flames, l'éternité; tout cela ſe préſentera en un moment à ſon eſprit abbatu, & lui cauſera un ſi grand trouble, qu'il en perdra le peu de jugement qui lui reſte; ce ſera dans ce trouble, dans cette confuſion de ſes penſées, qu'il parlera au Confeſſeur, qu'il lui répondra, qu'il recevra l'abſolution, qu'il rendra le dernier ſoûpir: C'eſt-à-dire, qu'il faira tout cela ſans ſavoir ce qu'il faira, ſans ſavoir s'il eſt vif, ou mort; ſi ce ſont des hommes ou des demons, qui l'environnent; ſi

c'eſt encore le feu de la Fiévre, ou ſi ce n'eſt point déja le feu d'Enfer, dont il reſſent les ardeurs; *Subito morientur, & in media nocte turbabuntur populi, & pertranſibunt*, dit le Prophete, *turbabuntur*? Ils ſeront ſurpris, allarmez, épouvantez, mais nullement contrits, nullement touchez de cette douleur ſincere, & ſurnaturelle, qui produit la joïe, le calme, & la confiance dans le cœur des prédeſtinez; Ils ſeront troublez, & dans ce trouble ils finiront leur vie, & leur prétenduë, Penitence: *Turbabuntur, & pertranſibunt.*

Mais on voit quelque-fois de grands pecheurs, qui ſe confeſſent en mourant avec une douleur tres-ſenſible; qui ont des ſentimens admirables, qui font pleurer tous les aſſiſtans, qui verſent eux-mêmes des larmes; en un mot qui donnent tous les ſignes d'une tres-grande componction? J'avoûë que cela peut arriver & qu'il arrive même quelque-fois; mais croïez-moi, tous ces ſignes ſont fort équivoques, & il n'y a gueres d'apparence que cela ſuffiſe pour les ſauver. Pour moi lorſque je me veux former une juſte idée de la diſpoſition, où ſont alors la plûpart de ces-gens-là; je me repreſente un mal-heureux qui ſans y penſer eſt tombé entre les mains de ſon ennemi, & qui ſe voit ſur le point d'en être égorgé. Quelles priéres, quelles humbles & preſſentes ſupplications ne lui arrache point l'amour de la vie, & l'impuiſſance, où il eſt de détourner par la force le peril, qui le menace? Mais qui ne ſait que dans ce même moment il a le cœur pleiu de fiel contre celui qu'il prie, & qu'il tâche de fléchir, qu'il enrage de ſe voir reduit à lui demander pardon, qu'il ſoûaitte-

roit pouvoir l'étrangler sur l'heure pour se tirer de ce mauvais pas, & que s'il en échappe, au lieu de ces termes plains de soûmission, & de tendresse, on le verra bien-tôt se répandre en injures, & en maledictions, & chercher toutes les voïes, de se vanger de la peur, qu'on lui a faite. Voila l'Image de la penitence qui a été differée jusqu'à la mort; on se trouve tout-d'un coup au pouvoir de Dieu, qu'on a offençé, il n'y a pas d'autres moïens d'éviter l'Enfer que de recourir à sa clemence, on se met donc à supplier, à gemir, à demander Misericorde. Mais qui ne voit que c'est la veûë du danger préſent, qui exprime ce repentir? Qui ne voit que si l'on pouvoit se tirer d'affaire par quelque autre voïe, on ne songeroit pas seulement à deteſter ses pechez; qu'on seroit tout prêt à recommancer, s'il n'y avoit à craindre que la haine de Dieu pourveû qu'on fust à couvert de sa justice, & que si on en revient, on sera jusqu'à une autre maladie encore pire qu'auparavant.

C'est pour cela que ces pénitences tardives, quoi qu'acceptées par l'Egliſe lui ont pourtant toûjours été fort suſpectes. Il est vrai, dit saint Auguſtin, qu'on reçoit la penitence des pecheurs, leſquels attendent à l'extrémité de se reconcilier avec Dieu. Mais franchement je ne crois pas qu'il faille faire grand fond sur ces sortes de reconciliations. Non, dit-il, il ne faut pas vous tromper, je ne le crois pas: *Non præſumo, non vos fallo, non præſumo.* Nous sommes asseûrez que la penitence deſarme Dieu, qu'elle est un remede infallible contre le peché. Mais quand on n'a recours à ce remede que lorsque le malade est deſeſperé, on ne laisse pa

de le donner à tout hazard, mais on ne peut plus répondre de ſon effet. *Pœnitentiam dare poſſum, ſecuritatem non poſſum.*

Vous me direz peut-être que tout cela eſt avancé ſur de ſimples conjectures, dont on ne peut tirer qu'une conſequence incertaine ; & qu'ainſi nonobſtant toutes ces preuves, on peut encore eſperer une bonne mort aprés une mauvaiſe vie. Il eſt vrai que juſqu'ici je n'ai raiſonné que ſur des conjectures ; mais toutes les conjectures, toutes les apparances étant contre vous, vous ſeriez le plus-imprudent de tous les hommes, ſi vous hazardiez, je ne dis pas vôtre ſalut éternel, mais l'affaire du monde qui ſeroit de la plus-petite conſequence. Ce ſont des conjectures à la verité, mais elles ont paru ſi fortes au grand Saint Ierôme, qu'il ne fit nulle difficulté de dire en mourant, que de cent mille perſonnes qui ont mal vêcu juſqu'à la mort, à peine y en-a-t'il une ſeule qui reçoive le pardon de ſes pechez. *Vix unus de centum millibus qui male ſemper vixerit, meretur à Deo indulgentiam.* De tout ce que j'ai dit il ne ſuit pas que vous deviez neceſſairement faire une mauvaiſe mort; Mais il ſuit par une conſequence néceſſaire qu'il n'eſt nullement probable que vous en faſſiez une bonne. Ie paſſe plus avant, & je dis qu'il eſt certain en quelque ſorte qu'un pecheur, qui renvoïe ſa penitence à la mort, mourra dans l'impenitence c'eſt la ſeconde partie.

Je ne ſai, Meſſieurs, d'où vient qu'en parlant du delai de la penitence, on ſe contente ordinairement de dire qu'à la mort on n'aura peut-être pas le tems de la faire? On croit ſans doute que cela

ſuffit pour nous rendre plus vigilans ; on croit que perſonne ne ſera ſi mal aviſé que depoſer ſon ame dans le doute que perſõne ne pourra vivre dãs l'incertitude de bien mourir. Quoiqu'il en ſoit, ſi je cõſulte l'Evangile, je ne trouve riẽ de douteux ſur un point deſi grãde conſequence. Il eſt dit abſolument que le Fils de l'Hõme viẽdra, lorſqu'il ſera le moins attendu. *Quâ horâ non putatis filius hominis veniet:* Ce n'eſt pas ſimplement ici l'avis d'un ami fort ſage & fort éclairé ; celui qui parle, eſt le Maître de la vie & de la mort ; il ne peut pas ignorer quand c'eſt qu'il a réſolu de vous enlever du monde. Or il vous déclare qu'il prendra ſon tems ; lorſque vous ſongerez à tout autre choſe. Tous les hommes ne meurent pas ſubitement, non ſans doute ; Mais croïez-vous qu'il n'y ait que ceux qui ſe noïent, qui ſont étouffez par un caterre, qu'un ennemi tue dans une embuſcade, ou qui meurent d'un coup de foudre; qui ſoïent ſurpris par la mort? De quelque maniére que la mort puiſſe venir, elle viendra comme un Larron, dit le Fils de Dieu, elle viendra lorſque vous ſerez endormis, les gens-de-bien-même ſeront pris ; quand ils y penſeront le moins. Les Vierges-ſages dormoient auſſi bien que les Vierges folles, lorſque l'Epoux arriva; elles furent toutes ſurpriſes égallement avec cette ſeule difference ; que les ſages avoient fait leur proviſion d'huile avant que de s'abandonner au ſommeil, & que les autres trouverent leurs lampes dégarnies. La maladie eſt bien un avertiſſement capable de nous reveiller : Mais combien de malades ſont emportez avant que la maladie ait été jugée mortelle? Combien d'autres par une particuliere permiſſion de Dieu n'en veulent croire ni

leurs amis, ni les medecins, & rendent l'ame en disant que rien ne presse, & qu'ils se sentent encore pleins de vie & de santé ? Quoi-qu'il en soit, nos raisonnemens ne prévaudront pas contre la parole de Dieu ; nous mourrons à une heure que nous ne croirons pas mourir, c'est un article de foi : de sorte que si pour faire penitence, nous attendons que cette derniére heure nous semble arriver, nous ne ferons jamais de penitence. Chacun comte sur cette heure ; toutefois si Iesus-Christ nous avoit promis avec serment que nous serons avertis du tems qu'il viendra, nous ne vivrions pas dans une plus-grande asseûrance que nous faisons : Et cependant nous savons qu'il a juré le contraire.

Mais je veux supposer encore une fois contre l'oracle de l'Evangile, contre le témoignage de la verité éternelle : Ie veux supposer, dis-je, que vous aurez une heure pour songer à vôtre salut, que prétendez vous faire à cette heure-là ? I'aurai recours à Dieu, & à sa misericorde infinie ; mais s'il n'y a plus de misericorde, plus de Dieu qui vous écoute, que vous servira-t-il d'y recourir ? N'avez-vous jamais oûï ce tonnerre sorti de la bouche du Verbe Incarné ? *Quæretis me, & non invenietis, & in peccato vestro moriemini* : Il ne dit pas que vous demeurerez ostiné jusqu'au bout, que vous négligerez de lui demander pardon, ou que vous n'aurez pas le tems de le faire : Non, vous me chercherez, dit-il, mais je vous prédis, que vous ne me trouverez pas, & que vous mourrez comme vous avez vécu. Vous dites que vous le fléchirez par vos larmes, que vous l'obligerez à avoir pitié de vous : mais comment pouvez-vous le dire, aprés

qu'il vous a déclaré qu'il ſe rendra inflexible, qu'il ſe moquera de vos larmes, qu'il fera des railleries ſur vôtre mal-heur ? *Ego autem in interitu veſtro ridebo & ſubſannabo vos.*

Ferez-vous à l'heure de la mort plus que ne firent les Vierges folles ? Elles implorerent la charité de leurs vertueuſes compagnes, elles coururent acheter de l'huile, c'eſt-à-dire, faire proviſion de bonnes œuvres ; elles revinrent trés-bien fournies, elles frappent à la porte, elles crient, elles ſupplient avec inſtance qu'on leur vienne ouvrir, & nonobſtant tout-cela elles ſont excluës. *Neſcio vos*, on ne vous connoit point, vous étes venuës trop tard, il n'y a point ici de place pour vous. Voila, Meſſieurs, quel eſt le fruit de la penitence tardive ; un pecheur qui ſe verra reduit à l'extrémité, invoquera, ſi vous voulez, tous les Saints ; il fera faire des priéres de tous côtez, il fera lui-même des vœux & diſtribuera des aumônes, il priéra, il pleurera, il recevra tous ſes Sacremens : mais il s'y prend un peu trop-tard, l'Epoux eſt entré, & il a fermé la porte ; on n'a nul égar à tous ces ſoins, qui n'ont pas été pris au tems qu'il falloit, *Neſcio vos.* Tenez-vous donc preſts, ajoûte enſuite le Fils de Dieu : *Eſtote parati.* Il ne dit pas, préparez-vous lors que je viendrai, mais ſoïez preſts, que je vous trouve tout diſpoſez à me ſuivre ; car ſi vous attendez à mettre ordre à vos affaires, que je commence à frapper par la maladie, je vous déclare que vous n'y ſerez pas à tems. *Eſtote parati, quia quâ horâ non putatis, Filius hominis veniet.*

Mais Dieu n'a-t-il pas dit, qu'en quelque tems que

que le pecheur ſe convertiſſe, il acceptera ſa penitence? Il eſt vrai, mais a-t il dit que le pecheur ſe convertira à la mort? N'a-t-il pas dit au contraire qu'il ne ſe convertira pas,& qu'il mourra dans ſon peché? *Et in peccato veſtro moriemini.* Oüi toute les fois que le pécheur ſe convertira, il trouvera Dieu diſpoſé à le recevoir, mais la difficulté eſt de ſe convertir, & de le faire de bonne foi & comme il faut. Aprés la vie qu'un pecheur a menée, il ne peut avoir à la mort un veritable repentir,à moins d'un ſecours extraordinaire, d'une grace ſpeciale, differente de celles qui ſe donnent dans le cours ordinaire de ſa Providence. Vous eſperez cette grace ſinguliere, quoi-que vous vous ſoïez rendu indigne des plus-communes; à la bonne heure,mais vous l'eſperez, quoi-que Dieu ait juré qu'il ne vous la donnera pas, & qu'alors vous le chercherez en vain: Vit-on jamais un aveuglement plus-déplorable? Vous n'étes pas aſſeûré d'avoir du tems pour faire penitence, vous étes aſſeûré que quand vous auriez du tems pour cela, ce tems doit être & fort court, & peu propre pour une affaire ſi difficile. Vous n'étes pas aſſeûré que vôtre volonté ſoit diſpoſée à faire alors ce que vous ne voulez pas faire aujourd'hui; & vous étes aſſeûré que la volonté de Dieu ſera dans une diſpoſition qui vous ſera tout à-fait contraire, & vous eſperez toutefois, & ſur cette eſperance vous hazardez le ſalut de vôtre corps & de vôtre ame?

Que feriez-vous, Meſſieurs, à des gens qui ſont déterminez à ſe perdre, à des gens qui ſe précipitent les yeux ouverts, qui peuvent faire un acte de foi de leur damnation avenir, & qui veulent croi-

re néanmoins que leur ſalut eſt hors de danger ? Il faut toûjours avoir bonne eſperance ; ouï ſans doute, mais cette eſperance peut-elle être bonne, laquelle eſt contraire à la Foi ? Les mérites de IESUS-CHRIST vous ſauveront, cela pourroit-être ſi ſon Evangile ne vous avoit pas déja condannez. Où il s'agit de l'Eternité, faudroit-il rien eſperer que ſur un fondement ſolide, ſur la parole même de Dieu ? Vous eſperez néanmoins, quoi-que cette parole ſoit contre vous, quoi-que vôtre mal-heur ſoit inévitable, à moins que Dieu n'ait eû deſſein de nous tromper, ou qu'il ne ſe ſoit trompé lui-même. Il eſt en vôtre pouvoir de faire à préſent tout ce qu'on deſire en vain de ce pauvre apoplectique ; pour-quoi voulez vous attendre un tems où vous ne le pourrez peut-être non plus que lui ? puis que l'Ecriture nous exorte à chercher Dieu dans le tems qu'on le peut trouver ; *Quærite Dominum, dùm inveneri poteſt, invocate eum, dùm propè eſt* ; il faut donc qu'il y ait un tems auquel on le cherche inutilement.

Au nom de Dieu, Chrêtiens Auditeurs, faiſons un peu de réflexion ſur ces veritez, conſiderons quelle eſt l'affaire que nous traittons, & puis-qu'elle eſt pour nous de la derniére importance, qu'il s'agit de nôtre ame & d'une éternité de biens ou de maux : N'eſperons rien légérement, & ſans avoir bien examiné ſur quoi nôtre eſperance eſt appuïée ! Voïez ce pauvre homme, qu'une apoplexie a privé tout-d'un-coup de l'uſage de tous les ſens. Helas ! il s'étoit toûjours attendu qu'il ſe confeſſeroit au lit de la mort : cependant il y a quatre jours qu'on ne ceſſe de le tourmenter jour

& nuit, non pas pour lui rendre la ſanté, car c'eſt une affaire faitte, il n'en ſauroit revenir, mais ſeulement pour lui donner un moment de connoiſſancé, pour lui arracher une parole, un ſigne ſur quoi on puiſſe hazarder l'abſolution ! On a emploïé le fer & le feu, il n'eſt genre de cruauté qu'on n'ait exercé ſur lui, les chirurgiens ſe ſont enfin retirez aprés avoir épuiſé leur art inutilement ; le Confeſſeur crie encore à ſes oreilles, quoi-que deſormais il n'eſpere nul fruit de ſes ſoins ; toute la famille eſt en pleurs, cette femme, cette mére eſt inconſolable de le voir ainſi mourir ſans nulle marque de penitence : Si dans le deſeſpoir où l'on eſt de pouvoir rien tirer de ce mal-heureux, il ſerroit enfin la main du Prêtre, s'il prenoit le Crucifix pour le baiſer, ſi ſa largue ſe délioit pour un moment, & qu'il proferaſt ces paroles : Mon Dieu, aïez pitié de moi, je deteſte tous mes pechez; qu'il demandaſt l'abſolution, qu'on la lui donnaſt : quelle joïe, quel ſujet d'actions de graces !

Vous étes encore, Dieu merci, plein de connoiſſance & de ſanté, il eſt en vôtre pouvoir de faire à cette heure ce qu'on deſire en vain de ce pauvre agoniſant ; pourquoi voulez-vous attendre une heure où vous ne le pourrez peut-être non plus que lui ? Un jour viendra qu'on courra de toutes parts pour vous faire venir un Confeſſeur, & je ne ſai ſi l'on en trouvera pour lors, aujourd'hui tous les Confeſſeurs ſont à vôtre diſpoſition, il ne tient qu'à vous de choiſir & de faire non-ſeulement deux mots de Confeſſion, qui eſt tout ce que vous pourrez faire à la mort ; mais encore une Confeſſion générale, qui répare tous les défauts des Con-

feſſions paſſées, qui rende à vôtre ame la même pureté qu'elle reçeût aux eaux du bâtéme. Il ſera bien tems de nous mander, lors que vous ne pourrez plus nous entendre, lors qu'il faudra vous donner la torture, & nous égorger nous-mêmes pour vous faire prononcer une ſeule fois le nom de Jesus. Aujourd'hui on pourroit vous aider à former des actes de toutes les vertus chrêtiennes, à concevoir une veritable douleur de vos fautes, à faire exactement & avec ferveur tout ce qu'il faut faire pour purger vôtre conſience, pour appaiſer Dieu, pour l'obliger à changer en amour toute la haine qu'il avoit conçeûë. Voila qui eſt étrange, nous ſommes effraïez à la veûë d'une perſonne qui meurt ſans Confeſſion, nous ne pouvons nous empécher de verſer des larmes ſur ſon malheur, & au lieu d'en profiter, nous ſongeons nonplus à prévenir une pareille diſgrace, que ſi une letargie mortelle avoit déja lié tous nos ſens, vous verrez que nonobſtant ces exemples, nous nous laiſſerons ſurprendre à la mort, & que nous ſerons nous-mêmes de triſtes exemples de la penitence differée.

Vous dites que Dieu eſt bon, il eſt vrai, mais cependant voila des perſonnes qui meurent ſans Confeſſion, ſans douleur, ſans ſentiment. Dieu eſt bon, mais cela n'empéche pas que l'enfer ne ſe rempliſſe, & que pour un Chrêtien qui ſe ſauve, il n'y en ait mille de dannez. Il ne deſire pas la mort du pecheur, mais le pecheur ne laiſſe pas de mourir, & de mourir en ſon peché. *Deus noſter, Deus ſalvos faciendi :* Nôtre Dieu veut ſauver tout le monde, dit le Prophete, *verumtamen confringet*

capita inimicorum suorum, & verticem capilli perambulantium in delictis suis. Toutefois il brisera la teste de ses ennemis, & de tous ceux qui perseverent dans leurs desordres. Que nous servira la bonté de Dieu, si nous n'en profitons point, si nous sommes toûjours mauvais ? Que nous servira sa misericorde lors que le tems de la misericorde sera passé ? Elle nous attend long-tems, mais elle ne nous attend pas toûjours ; & ce n'est point au dernier jour qu'elle nous attend. C'est aujourd'hui, Chrétiens Auditeurs, en ce tems de salut, en ce tems destiné à la penitence, & à la remission des pechez, en ce tems où toute l'Eglise est en dueïl, & ne cesse de demander pardon avec larmes pour tous ses enfans. Ne laissons pas échapper une conjoncture si favorable ; mettons-nous en état de ne plus craindre nulle surprise, & commençons une vie si irréprochable & si sainte, qu'elle ne puisse manquer d'être suivie d'une sainte mort. *Amen.*

SERMON LIII.

DU JUGEMENT UNIVERSEL.

Erunt ſigna in ſole, & luna, & ſtellis, & in terris preſſura gentium; areſcentibus hominibus præ timore & expectatione, quæ ſupervenient univerſo orbi.

Il y aura des ſignes dans le ſoleil, dans la lune, & dans les étoiles; ſur la terre les peuples ſeront dans la conſternation, les hommes ſéchant de fraieur dans l'attente des choſes qui arriveront à tout le monde. S. Luc c. 21.

Il eſt neceſſaire qu'il y ait un jugement univerſel, auquel Dieu ſe faſſe juſtice juſtifiant ſa conduite à l'égar des bons qu'il perſecute en ce monde, & des reprouvez qu'il punit en l'autre; il doit auſſi cette juſtice à ſes fidelles ſerviteurs, dont il doit faire connoître l'excellence de la vertu, la pureté des mœurs, & la ſageſſe des ſe[illegible]mens.

CE ſera ſans doute un ſpectacle affreux, de voir le monde en ſon dernier jour frappé de

tous les fleaux dont la juſtice de Dieu s'eſt jamais ſervie, pour punir les hommes, & conſumé enfin par un embraſement univerſel. Tout étant détruit tout reduit en cendre, tout enſeveli dans les tenebres & dans l'horreur de la mort. Ce ſera encore quelque choſe de plus terrible d'entendre le ſon funeſte de cette trompette, qui retentira au fond des tombeaux, qui percera les abîmes, & qui ira faire trembler les puiſſances du ciel juſques ſur leur trône. Mais qui pourra exprimer la terreur, le tremblement, le morne ſilence de tant de morts, qui ſortant de leurs ſepulchres ſe rendront de toutes parts au lieu où ils doivent apprendre leur éternelle deſtinée. D'ailleurs il me ſemble voir ce Iuge plein de majeſté, deſcendant ſur un nuage lumineux au dedans, & qui éclate au dehors en éclairs & en tonnerres; les Anges portent devant lui une croix plus-brillante que le ſoleil, un nombre innombrable d'eſpris bien-heureux l'accompagnent & l'environnent de toutes-parts, tout l'hemiſphere eſt rempli de ce ſuperbe cortege. I'apperçois dans ſes yeux étincelans & dans tout l'air de ſon viſage allumé la colere qui le tranſporte, & cette colere d'un Dieu offenſé m'éfraïe encore plus que tout le reſte. Que ne puis-je ici vous repréſenter, Meſſieurs, cette manifeſtation des conſciences où tous les crimes ſeront mis au jour, où chacun ſera connu de tout le monde, cette honte, cette horrible confuſion que les Saints Peres aſſeûtent être quelque choſe de plus-inſuportable que le feu d'enfer; Que ne puis-je vous faire ſentir la cruelle ſeparation qui ſe fera des parens d'avec les parens, des amis d'avec les amis les plus-intimes;

& de tous les méchans d'avec les bons. Enfin ce tonnere qui ſortira de la bouche de IESUS-CHRIST, qui excitera de ſi grands cris, des hurlemens ſi épouventables, dans toute la troupe des réprouvez, & qui leur annoncera un mal-heur infini & éternel, tout cela, dis-je, ſeroit ſans doute le ſujet d'un diſcours fort profitable. Je me trompe tout cela ſont des points de meditations plûtôt que des ſujets de diſcours. Ie vous ſupplie, Chrêtienne Compagnie, de les conſiderer attentivement à vôtre oratoire, & de me diſpenſer de vous en dire ici davantage. Toutes les fois que j'ai ſongé à vous faire la peinture du Iugement, je ſuis tombé dans une ſi grande confuſion & de mouvement & de penſée; tout ce que j'ai conceû m'a paru ſi étonnant, ſi terrible, & tout ce que j'en pouvois exprimer ſi foible, ſi fort au deſſous de mes ſentimens que deſeſperant d'en pouvoir jamais dire aſſez, je me ſuis preſque reſolu à ne rien dire. Enfin j'ai pris le parti de dire peu, & de parler d'une maniére fort ſimple & fort commune d'une des plus-grandes veritez du Chriſtianiſme. Ie laiſſe donc à ceux qui ont receû de Dieu une éloquence plus forte & de plus-grandes lumiéres, je leur laiſſe, dis-je, le ſoin de vous faire la peinture de ce terrible Iugement, & de vous entretenir de la juſtice, de la rigueur qu'on y exercera envers les coupables. Pour moi, Meſſieurs, je ne puis m'engager à autre choſe, ſi ce n'eſt à vous faire voir qu'il y a un jugement. Ie m'en vais vous propoſer en ce diſcours les raiſons qui prouvent cette verité. Il y en a qui ſont tirées du côté de Dieu, il y en a qui regardent les Saints, qui l'ont ſervi fidelle-

ment en ce monde. Ie vous montrerai fort brevement dans le premier point que Dieu se doit cette justice à lui-même, personne n'en doute; & dans le second qu'il la doit à ses serviteurs. Ie commencerai, Messieurs, dés que nous aurons imploré le secours du Saint Esprit par l'interceſſion de MARIE *Ave Maria.*

Ie serois d'abord entré en matiere, si me déterminant à vous parler du Iugement, je n'eusse fait réflexion qu'il y a toûjours eû des esprits présomptueux, qui se sont déclarez contre les veritez les mieux établies, & qui ont voulu juger des points de nôtre créance, non-seulement par les lumiéres de la raison, mais par leurs lumiéres propres qui sont ordinairement de fausses lumiéres. Nôtre siécle n'est pas moins mal-heureux à produire ces sortes d'esprits, & je ne doute point que s'il y en avoit en cette assemblée, l'histoire du Iugement universel ne leur passast pour une fable ou du moins pour une histoire fort incertaine.

Cependant, Messieurs, il n'est rien ni dans l'ancien, ni dans le nouveau Testament, qui ait été si souvent prédit, ni avec tant d'exactitude. Sans m'arrêter à ce que les Prophetes Ezechiel, Daniel, Saint Iean dans l'Apocalipse & les Evangelistes en ont dit comme à l'envi les uns des autres, pour nous faire une peinture de ce dernier jour. Ie me suis rendu attentif, dit Daniel, & j'ai veû certains siéges, & l'Ancien des années assis pour juger. Il étoit environné d'un million d'Anges, cent mille autres étoient de bout en sa présence attendant ses ordres, pour les exécuter sur l'heure, le Iugement se commença, & les livres furent ouverts. I'ai veû un

trône dit Saint Iean & un homme aſſis ſur ce trône, devant la face duquel & le ciel & la terre trembloient. I'ai veû tous les morts grands & petits de bout en préſence de cét homme, on ouvrit les livres, & tous les morts furent jugez ſelon leurs œuvres. Saint Mathieu, Saint Marc, Saint Luc, Saint Paul, & Saint Pierre dans leurs Epîtres parlent du Iugement en ces termes. Il y aura des ſignes au ſoleil, dans la lune, & dans les étoiles; le ſoleil ſera obſcurci, la lune ne donnera plus de lumiére, les étoiles tomberont de leurs places, & toutes les puiſſances du ciel ſeront ébranlées. Le firmament changera de ſituation, la chaleur fera diſſoudre tous les elemens, & l'univers avec tout ce qu'il renferme, ſera conſumé par le feu, la terre perdra ſon immobilité, tous les peuples ſeront dans une conſternation incroïable, & les hommes ſécheront de crainte dans l'attente des choſes qui menaceront tout l'univers. Un coup de trompette ouvrira tous les ſepulchres, éveillera tous les morts, ceux qui auront vécu ſaintement reſuſcitant pour la vie, & les autres pour la condannation. Alors le ſigne du fils de l'homme paroîtra dans le ciel, & toutes les nations verront venir cét homme-Dieu ſur une nue accompagné de ſes Anges avec beaucoup de pouvoir & de majeſté; Il envoira ſes Anges pour raſſembler ſes éleûs, pour les ſéparer d'avec ſes ennemis; enfin il dira à ceux qui ſeront à ſa droite, venez les bien-aimez de mon Pere, prenez poſſeſſion du Roïaume, qui vous a été préparé dés la naiſſance du monde, & aux réprouvez, allez mal-heureux au feu éternel allumé pour le demon, & pour ſes complices.

Voila comment Jesus-Christ a parlé du Iugement, voila ce qu'il en a prédit, soit par lui-même soit par ses disciples. Toutes les autres prédictions qu'il a faites, ont été entierement verifiées; toutes les circonstances de sa passion, l'infidelité de ses disciples, sa mort, sa sepulture, sa resurrection, la descente du Saint Esprit, la ruine de Ierusalem, la servitude des Iuifs, la publication de l'Evangile, les prodiges que ses Apôtres devoient operer dans tout l'univers, la conversion des Gentils, l'établissement de son Eglise, ses persecutions, les schismes, les héresies, & au milieu de tant de tempêtes sa fermeté inébranlable, tout cela a été préveû; De toutes les propheties, dit S. Augustin, la seule qui reste à accomplir, c'est le Iugement. Ne vous y trompez pas, dit ce grand homme, comme toutes les autres choses qui ont été promises, sont arrivées, le jour du Iugement, où les méchans seront punis, & les bons récompensez, ce jour, dis-je, arrivera infalliblement. *Nemo se circumveniat, quomodo illa omnia venerunt, quæ promissa sunt, sic & dies judicij & malorum pœna, bonorum præmia sine ulla dubitatione ventura sunt.* Cependant les libertins se moquent de ces propheties, ils traitent de visionaires ceux qui y ajoûtent quelque créance; mais c'est pour cela-même que je dis qu'il est juste, qu'il y ait un Iugement pour verifier les paroles de Jesus-Christ, pour confondre les libertins, qui osent l'accuser de nous avoir donné de faûsses allarmes, & pour faire voir à tout l'univers, combien il a été éloigné ou de se tromper, ou de vouloir tromper personne. Il faut donc qu'il y ait un Iugement, afin que Dieu justifie

ſa parole, j'ajoûte qu'il y en doit avoir un, afin qu'il juſtifie ſa conduite.

Une des choſes qui fait le plus de peine aux incredules, qui les fait douter de la providence de Dieu, de ſa juſtice & par conſequent du jugement avenir, c'eſt la conduite qu'il obſerve ici-bas avec les pecheurs qu'il comble ſouvent de biens, & de gloire, tandis qu'il accable les bons de toutes ſortes de diſgraces, mais certainement les Saints Peres raiſonnent bien d'une autre maniere. Ils diſent au contraire, qu'il n'eſt point de preuve plus évidente du jugement avenir, que cette conduite de Dieu, qui ne fait, ce ſemble, nulle juſtice en ce monde, qui ſouffre les murmures & les blâphemes, que lui attire ſa patience à l'égar des vicieux & ſon indifference pour les gens-de-bien. Car enfin diſent-ils, il eſt juſte, que Dieu découvre l'erreur de ces indignes ſoupçons. Il faut que pour l'intereſt de ſa gloire, il produiſe en préſẽce de tous les hommes les grãdes raiſons, qu'il a eû d'en uſer comme il a fait; En un mot, il faut qu'il faſſe admirer l'équité de cette injuſtice apparente, à tous ceux qui auront ozé la blâmer. C'eſt pour cela que Iob au plus fort de ſes douleurs bien-loin de penſer que Dieu négligeaſt les Hommes, & qu'il euſt les yeux fermez ſur tout ce qui ſe fait au monde de bien ou de mal, ſe ſentoit au contraire fortifié dans la Foi de la Reſurrection, par ces mêmes calamitez qu'il ſembloit ſouffrir injuſtement, *ſcio*, diſoit-il, *quod redemptor meus vivit, & in noviſſimo die dè terra ſurrecturus ſum, & rurſus circumdabor pelle meâ, & in carne mea videbo Deum Salvatorem meum*? Ie ſai, que je dois Reſuſciter au

dernier jour, & que dans ce même-corps, qui tombe aujourd'hui par pieces, j'aurai le bon-heur de voir mon Dieu.

Ouï sans doute il est à propos qu'il y ait un jugement pour éclaircir ce miſtére, qui faiſoit tant de peine à David, & que la plûpart même des Chrêtiens ne peuvent comprendre. Pauvres affligez qui cherchez quelque-fois avec tant d'inquiétude la cauſe de vos mal-heurs, & qui vous étonnez que vôtre innocence ne vous garantiſſe point des triſtes revers où le ſeul vice devroit, ce ſemble, être expoſé; Dieu vous fera voir en ce dernier jour qu'il ne laiſſe ni le crime impuni, ni la vertu ſans récompenſe, Il vous fera même voir qu'il a commencé à vous païer de vôtre fidelité en la mettant à de nouvelles épreuves, & qu'il n'a jamais puni les pécheurs ſi ſeverement, que lors qu'il a paru les favoriſer. Ce ſera pour lors. O mon Dieu, que toute la terre aſſemblée fera juſtice à vôtre adorable providence, que tous les prédeſtinez la beniront, qu'ils s'écriéront avec David. *Lætati ſumus pro diebus, quibus nos humiliaſti, annis quibus vidimus mala.* O heureux jours! auſquels il nous eſt arrivé des humiliations. O années! Dont nous ne perdrons jamais la memoire; belle ſaiſon que nous avons paſſée en pleurs, où nous avons eſſuïez les rigueurs de la maladie & de l'indigence. Mal-heureuſe proſperité que nous avons enviée, qui auroit jamais penſé que tu fuſſe un objet de compaſſion, qui auroit jamais pû perſuader aux impies, que tu étois le plus-dangereux de tous les fleaux, & que Dieu les traittoit veritablement en ennemis.

Ie dis que Dieu ſe doit juſtifier de la rigueur, qu'il tient en ce monde aux plus gens-de-bien, mais j'ajoûte, qu'il n'eſt pas moins obligé de ſe purger de l'injuſtice qu'il ſemble exercer en l'autre vie à l'égar des pecheurs, qu'il condanne à un Enfer ſi cruel, & pour une éternité toute entiére. Vous ſavez, Meſſieurs, que ce point de nôtre Foy a paru ſi étrange à quelques-uns même des plus ſavans qu'ils n'ont jamais pû y ſoûmettre leur eſprit, enfin il eſt, ce ſemble, incroïable, qu'un Dieu ſi bon & ſi tendre ſe puiſſe reſoudre à condanner pour toûjours, & à de ſi-grands ſupplices des ames qu'il a formées de ſes mains, & pour leſquelles il a verſé tout ſon ſang, il ſemble qu'il y ait en cela une extréme dureté, & quand on ſonge pour-quoi c'eſt qu'il en uſe de la ſorte, qu'on fait reflexion que c'eſt pour punir des fautes d'un moment, dans leſquelles on a été emporté par la pente de la nature, la choſe paroît tout à fait incompréenſible.

Il eſt donc abſolument néceſſaire, que dans une aſſemblée générale de tout le genre humain, il faſſe voir ſur quoi il condanne les réprouvez, & les raiſons qu'il a de leur impoſer de ſi-grandes peines. Ce ſera là, Chrêtiens Auditeurs, que Dieu voudra ſe ſoûmettre à plaider ſa cauſe, & rendre tout l'univers juge de ſon procedé envers le pecheur. *Iudicio contendam vobiſcum, & cum filiis veſtris diſceptabo.* Ce ſera devant cette grande aſſemblée que les livres ſeront ouverts, c'eſt à dire toutes les conſciences dévoilées, de ſorte que perſonne ne pourra ignorer les ſujets qu'il aura ou de condanner ou d'abſoudre. Il répandra ſur tous les

Hommes une lumiére si vive, & si-penetrante, qu'elle rendra visibles les pechés les plus-sécrets, les intentions les plus-cachées, ces actions qu'on a pris tant de soin de dérober à la connoissance des Hommes, que la honte a supprimées même en la Confession. Ce raïon mettra au jour toute la vie de ce hippocrite qui sous des déors si specieux a couvert une ame si corrompuë, il révelera ces vieux péchés dont le tems a fait perdre le souvenir. Il exposera aux yeux des parens, des amis, des ennemis, des gens-de-bien & des libertins ces intrigues, ces misteres d'iniquité, il fera voir tous les desirs que cette personne à conceûs, tous les pas, toutes les avances qu'elle à faites, le tems, le lieu, toutes les inconstances les plus-honteuses. Il rendra toute la terre comme témoin des choses les plus-infames, chacun se trouvera au méme état qu'on a coûtume d'être quand on est surpris sur le fait, & qu'on est contraint de boire toute la confusion deuë au peché, sans pouvoir rien nier sans pouvoir dire un seul mot en sa défence, sans pouvoir ni esperer de Pardon, ni éviter l'infamie en nulle maniere.

Ames volupteuses vous n'y pensez pas, j'en suis trés-certain, si vous faisies réflexion qu'on doit un jour savoir toute vôtre histoire, qu'on doit exposer aux yeux de l'univers le tableau de vôtre vie où tant de petites choses, qui se sont passées dans les ténebres, dans la solitude, au fond même de vôtre cœur, seront répresentées au naturel, & d'une maniere si nette & si vive que vous y découvriez vous-méme cent particularitez ridicules & honteuses, qui vous sont échappées dans la Passion

Ie ſuis ſeûr que vous ſongeriez à prévenir cette horrible honte. Je ſay, Meſſieurs, qu'il eſt des perſonnes qui s'accoûtument au des-honneur, qui en viennent juſqu'à déclarer elles-mêmes ce qui les décrie juſqu'à en faire gloire. Meſſieurs, cela eſt bon avec des amis qui ne valent pas mieux que nous, & parmi un certain monde tout corrompu, où le vice regne; mais aux yeux de tout l'univers, devãt une cour ſi nombreuſe de Saints & de Saintes de toutes conditions, qui auront vêcu avec tant d'honneur & tant de vertu en préſence d'un Dieu ſi pur & ſi redoutable, il n'y aura plus de lieu pour l'effronterie; la où ſera le regne de la vertu, elle abandonnera les plus-inſolens, les plus-endurcis. Le Seigneur qui comtera tous les pechez qu'on aura commis, qui en découvrirà tant, & dans les penſées & dans les paroles & dans les actions mêmes les plus-Saintes; qui examinera tous les emplois, tous les âges, tous les jours & tous les momens de chaque jour, qui accablera les mal-heureux par la multitude preſqu'infinie des deſordres qu'il aura à leur reprocher. Le Seigneur, dis-je, prendra en même tems le ſoin de faire voir la laideur du peché, d'en exagerer la malice, de repréſenter l'ingratitude, la brutalité, l'oſtination, l'inſolence du pecheur avec des couleurs ſi fortes, & d'une maniére ſi odieuſe, que le pecheur ſe trouvera lui-méme inſuportable à lui-même, que les Saints, qui ne ſe ſentiront coupables que de fautes légeres, pardonnées, effacées par la Penitence, les Saints dis-je, trembleront de crainte, ils douteront du jugement auquel ils doivent s'attendre, ils ſe trouveront dignes des plus-grands ſuplices,

ils

ils croiront qu'on leur fera grace si on ne les damne pas éternellement.

Pour achever d'accabler les réprouvez & de justifier la rigueur de leurs supplices, JESUS-CHRIST produira ses soins paternels & l'empressement qu'il a eû pour ces ingrats, il leur réprochera les Saintes inspirations, les bons mouvemens, toutes les graces exterieures & interieures, dont il les a favorisez. *Quid potui facere vineæ meæ & non feci.* Je ne parle point des bien-faits dont je vous ay prévenus en vous tirant du néant, & veïllant sans cesse à vôtre conservation, je ne parle ni de mes instructions ni de mes exemples : Ie veux que l'on comte pour rien mes sueurs, mon sang, ma cruelle mort, l'Enfer, ce-même-Enfer qui a paru un trop grand supplice à quelques-uns ne vous rend-il pas, lui, dignes de ses flames éternelles? *Quid potui facere vineæ meæ & non feci.* Que pouvois-je faire de plus-fort, pour vous donner horreur du peché, pour témoigner le desir que j'avois de vous rendre heureux, que de vous menaçer d'une éternité de peine; Quoy méchant cette digue que j'ai opposé à vôtre malice n'a pas été capable de vous arrêter. Vous vous plaignés de m'a rigueur, c'est moi à me plaindre de vôtre haine enragée, que cette rigueur n'a pû vaincre, vous ne l'ignoriez pas qu'il y avoit un Enfer préparé pour ceux qui auroient osé m'offenser, mais cét Enfer vous a paru si peu de chose que vous n'avez pas crû qu'on deust pour cela s'empécher de me deplaire. Comment osez-vous donc m'accuser d'une excessive severité? peut-on trop punir celui que rien n'a pû retenir dans son devoir? Est-ce trop pour des pe-

cheurs qu'une éternité de peines, lorſque ces peines même éternelles n'ont pas été ſuffiſantes pour les faire ſortir du peché. Il eſt donc vrai que le Seigneur eſt obligé de juger tout l'univers publiquement & pour ainſi dire, dans les formes, afin de de ſe faire juſtice à lui-méme. En voila aſſez pour ce premier poinct. Faiſons voir dans le ſecond poinct, qu'il le doit encore pour faire juſtice à ſes ſerviteurs. C'eſt ma ſeconde partie.

Les gens-de-bien ſouffrent en cette vie trois ſortes d'injuſtices, qui ne peuvent bien être reparées, que par un lugement univerſel, la premiére leur eſt faite par leur propre humilité qui cache leur vertu; la ſeconde par la malice de leurs ennemis qui va juſqu'à la noircir; & la troiſiéme par l'orgueïl des perſonnes mondaines qui oſent la mépriſer & la traitter de folie.

Pour le premier poinct il eſt vrai, Chrêtiens Auditeurs, que la vertu n'eſt mépriſée & haïe des Hommes que parce qu'elle n'en eſt pas connuë, cette ignorance vient en partie de la nature de la vertu, laquelle eſt toute ſpirituelle, & ne peut être apperceûë des ſens, & en partie de l'inclination qu'elle a à ſe cacher elle-même & à fuïr la lumiére. Un grand Homme a dit que le vulgaire loüe les petites vertus, qu'il admire les mediocres, mais qu'il ne comprend pas même les grandes; au contraire des fleurs qui s'épanouïſſent, qui déplient leurs feuïlles à meſure que le Soleil leur dõne une couleur plus-vive & plus éclattante, mais la vertu ſe replie, pour ainſi dire, elle s'envelope d'autant plus qu'elle eſt plus-parfaite, le vice tout hideux qu'il eſt, ne cherche pas les ténebres avec plus de

ſoin. C'eſt pour cela que les ſaints ſe ſont pleû dans les deſerts, qu'ils ont fait leur demeure dans des cavernes, qu'ils ont fuï de Province en Province pour éviter la veuë des hommes. C'eſt pour cela qu'ils ont caché leur naiſſance ſous des habits pauvres, leurs talens naturels ſous un ſilence affecté, & les graces ſurnaturelles qu'ils avoïent receûës ſous l'apparence d'une ſimplicité quaſi puerile, & quelque-fois même d'une folie achevée.

Il eſt vrai que pour confondre les méchans, & pour animer les foibles, Dieu a quelque-fois découvert ces lampes cachées par des voïes extraordinaires; c'eſt ainſi que Saint Paul Premier Hermite aprés avoir paſſé cent ans dans la ſolitude, ſans avoir commerce avec aucun homme fut enfin honoré par Saint Antoine, à qui un Ange avoit revelé ſa demeure & ſa ſainteté. Ainſi ce grand Homme qui s'étoit fait charbonnier pour vivre inconu, fut declaré par un enfant & fait Evêque malgré-lui. Saint Alexis mourut dans la maiſon de ſon Pere quatorze-ans aprés qu'il eût été reçeû en qualiré de mandiant, & ſi le Ciel n'euſt pris leſoin de le faire cõnoître aprés ſa mort, on ignoreroit encore aujourd'hui une vertu ſi héroïque. Que dirai-je de ce Marcus qui feignît d'être fou durant l'eſpace de ſept années, & qu'on trouva mort dans une cabane le lendemain, que ſa feinte euſt été, mal-heureuſement découverte. Une Religieuſe Egiptienne nommée-Iſidore contrefit long-tems l'inſenſée avec tant de ſuccés qu'elle étoit devenuë le joüet d'une communauté fort nombreuſe, & comme la beſte de charge du Monaſtere où elle

étoit miſe à tout & où elle feignoit d'aimer par extravagance tout ce qui faiſoit le plus de peine & le plus d'horreur à la nature, un grand Saint fut envoïé de Dieu tout exprés, pour publier l'éminente ſageſſe de cette généreuſe fille. Mais combien y a-t-il eû de Saints & de Saintes dont la ſainteté eſt demeurée enſevelie dans l'obſcurité, qu'ils ont recherchée, combien y en a-t-il encore aujourd'hui d'inconnus dans les maiſons Religieuſes, dans le monde même ſur tout dans les païs, où la perſecution favoriſe & rend comme néceſſaire le deſſein qu'on à d'éviter l'éclat & les loûanges des Hommes ?

Combien d'ames choiſies, qui loing de tout commerce avec le monde ſe faiſant de leur propre maiſon comme un cloître, comme un deſert paſſent leurs jours dans la ſolitude inconnuës à leurs propres Domeſtiques, connuës à peine de leurs directeurs, leſquelles aptés avoir domté leurs paſſions, & arraché leurs mauvaiſes habitudes s'exercent avec joïe dans les plus-excellentes vertus, n'aïant que Dieu pour objet, & pour témoin de leur amour, n'eſt-ce pas à ces ames que David a promis de la part de Dieu, que leur ſainteté ſera produite, tout-d'un-coup comme une lumiére que l'on tenoit enfermée, & qui la rendra auſſi viſible que le Soleil en plein midi, *& educet quaſi lumen juſtitiam tuam & judicium tuum quaſi meridiem.*

Ouï, Meſſieurs ces ames ſaintes brilleront au jugement, comme des aſtres, on les fera aſſeoir ſur des trônes pour juger les nations, on leur donnera une autorité ſouveraine ſur tous les peuples, *Fulgebunt ſicut ſtellæ, judicabunt nationes, & dominabuntur populis.* Ce ſera à la veûë de cette

perſonne qui ſe ſantifie aujourd'hui dans la retraitte, que tous les Hommes & les Anges-mêmes s'écriéront. *Quæ eſt iſta quæ progreditur quaſi aurora conſurgens, pulchra ut luna, electa ut Sol, terribilis ut caſtrorum acies ordinata.* Quelle eſt donc celle-ci? Qui s'avance avec autant de pompe & d'éclat, que l'aurore à ſon lever, belle comme une lune, brillante comme un Soleil, plus terrible aux lâches & aux perſonnes mondaines qu'une armée, entiére rangée en bataille? *Quæ eſt iſta quæ aſcendit de deſerto deliciis affluens innixa ſuper dilectum ſuum?* Quelle eſt celle-ci qui à amaſsé tant de richeſſes dans ſon deſert, qui en ſort toute parfumée, que ſon bien-aimé ſoûtient, & amené comme en triomphe? Quelle eſt celle-ci dont on n'a preſque point entendu parler, comment a-t-elle pû faire de ſi-grandes choſes avec ſi-peu de bruit, comment dans une terre ſi-ſterile au milieu de tant de corruption, a-t-elle pû amaſſer tant de mérites?

Mais s'il y a de la juſtice à publier les vertus qui ont été inconnuës en cette vie. Il y en a encore plus ce me ſemble, à juſtifier celles qui ont été calomniées. Il eſt incroïable combien la médiſance eſt audacieuſe, & combien cependant elle eſt commune dans le monde. Il n'y a preſque jamais eû de ſi grand Saint de qui l'on n'ait détracté, de qui la vertu n'ait été noircie par d'horribles calomnies. IESUS-CHRIST lui-méme n'eſt point encore juſtifié des crimes qu'on lui impoſaſt à ſa paſſion, il paſſe encore dans l'eſprit de tous les Juifs pour un ſeditieux & un impoſteur. Les Martirs ont été condannez comme Magiciens, comme perturbateurs du repos public. Si Dieu n'euſt re-

velé à Daniel la malice des viellars qui calomnioïent, Suſanne, la plus-chaſte femme du monde étoit diffamée & alloit être lapidée comme adultere. Joſeph eſt mis en priſon comme un impudique, quoi-que ſon veritable crime fuſt de n'avoir pû conſentir à la Paſſion de ſa Maîtreſſe; Le Seigneur emploïa ſa main toute-puiſſante, pour le retirer de cette diſgrace, Mais combien d'innocens accuſez comme Suſanne & Joſeph en faveur de qui Dieu n'a point fait de miracle, qui ont été punis comme coupables des crimes qu'ils n'ont pas peut-être commis, qui ont perdu la vie & l'honneur ſur de faux ſoupçons qui n'ont jamais été éclaircis.

Il y a bien des deſordres dans le monde, j'en conviens, Mais ſur ce faux prétexte la détraction prétend avoir droit de tout déchirer; les plus-légeres apparences lui ſuffiſent pour condanner les plus-parfaittes vertus. I'ai veû des perſonnes perduës de réputation de la probité deſquelles je n'étois pas moins aſſeûré que de ce que je vois de mes propres yeux. Ie remarque tous les jours, que ſi l'Homme du monde le plus-irreprochable a eû le mal-heur de déplaire à un autre homme, cét autre en parle d'une maniére ſi injuſte, il donne des jours ſi déſavantageux & ſi faux à ſa conduite, à toutes ſes actions, à ſes vertus-mêmes, & à ſes bonnes qualitez que je ne ſaurois m'étonner aſſés que nos paſſions puiſſent nous aveugler juſqu'à ce point. Cependant on ne ſauroit plaire à tout le monde, il eſt peu de gens, qui n'aïent ou des envieux ou des ennemis, ce ſont ces ennemis qui ſont crûs quand ils parlent de nous, car on s'ima-

gine toûjours que nos amis nous flattent, quand ils nous loûent.

Que dirai-je de ceux qui se laissent prévenir avec tant d'injustice, non-seulement contre des personnes particulieres, Mais contre des corps entiers, contre des nations que l'on décrie sans reserve, parce qu'on n'a pas trouvé que tous les particuliers fussent irrepréensibles. Dans l'opinion de toutes les sectes opposées à l'Eglise Romaine tous les souverains Pontifes n'ont rien été moins que des Ante-christs, il n'y a ni chasteté ni pieté dans le Clergé, ce n'est par tout qu'impureté, & sordide interest ? Tous nos Monasteres sont des maisons de prostitution, tous nos temples des Sinagogues, toute nôtre Religion artifice & idolatrie. Même parmi ceux d'un même-parti ne voit-on pas tous les jours que sans connoître, sans examiner même les personnes, on les rebutte, on les mépriſe, on en conçoit une méchante opinion, parce qu'elles sont d'une certaine famille, qu'elles portent un certain habit, qu'elles sont d'une certaine profession, qu'elles parlent en certaine langue ? Qui peut dire combien on commet d'injustice, combien on fait de faux jugemens sur des regles si générales & si incertaines.

Ouï sans doute, il faut qu'il y ait un jugement; Il faut, Chrétiens Auditeurs, qu'il y ait un jugement universel, qui corrige tous ces jugemens, un jugement qui rende l'honneur à tant d'innocens, à tant de saints calomniez, qui détruise toutes les préventions, qui détrompe ceux que les faux bruits ont entraîné dans l'erreur, ceux que l'envie & les autres Passions ont aveuglez, ceux qui s'en sont

fiez aux apparences, ceux qui ont jugé les bons, par les méchans, qui ont jugé de tous par un ſeul, qui ont jugé des autres par eux-mêmes. En un mot un jugement qui mette au jour toute verité, & qui repare les ravages épouvantables que fait aujourd'hui la detraction, ce vice qui regne partout, qui déſole tout, qui bien-loin d'épargner la vertu ſemble s'acharner à elle avec plus de fureur, comme ſi dans la manie qu'elle à de parler, elle étoit enragée de trouver des perſonnes qui ne lui en donnent aucun ſujet.

Quelle gloire, Chrêtiens Auditeurs, pour ceux qui auront ſouffert ſans ſe plaindre, de ſe voir ainſi juſtifiez & les détracteurs confondus aux yeux de toute la terre; C'eſt une conſolation dés cette vie-même de penſer que la verité ſera quelque jour ſi parfaitement & ſi ſolemnellement reconnuë. Mais au jugement quel luſtre ne recevrât-elle point des mêmes impoſtures avec quoi on aura tâché de la ternir, & de l'humilité avec laquelle on les aura endurées, qu'on ſe ſaura bon gré d'avoir gagné le mérite de la patience en ſe taiſant, lorſqu'on verra ſa réputation rétablie avec tant d'avantage.

Enfin je vois tous les hommes partagez en des ſentimens bien differens, ſur le ſujet des veritez du Chriſtianiſme & ſpeculatives & morales, ſans parler des Barbares & des Infidelles, tout le Chriſtianiſme eſt diviſé en des ſectes differentes, la plûpart deſquelles ne veulent point d'accommodement & réfuſent de convenir d'un juge qui puiſſe vider leurs differens, voulant que chacun ſe juge oi-même. Il faut donc attendre un jugement

général, qui decide sur ces contestations, & qui fasse voir dans quel parti a été la verité, & qui sont ceux qui ont erré par présomption ou par ignorance.

A l'égar des mœurs, quelques gens-de-bien croient que l'humilité, la douceur, la soûmission sont des vertus dont un Chrêtien doit faire gloire, un grand nombre d'autres ont pour maxime qu'il faut vivre dans l'indépendence, ne rien souffrir, & ne ceder jamais à personne. Tout ce qui reveille l'ambition, tout ce que desire l'avarice & la volupté, est regardé par les Saints comme de la boue & de la fumée. Les gens du monde regardent les Saints comme des visionnaires, leur simplicité leur fait pitié, ils se plaignent d'eux, ils les mépriſent, *Deridetur iusti simplicitas . . . lampas contempta apud cogitationes divitum.* Si vous demandez à Saint Paul ce qu'il pense du monde; je dis même du plus-beau & du plus-grand monde, il vous répondra qu'il ne peut l'enviſager sans être emeû de compassion, qu'à son égar le monde est un mal-heureux lié sur la roüe, ou cloûé à un poteau. Si vous demandez au monde quel jugement il fait de Saint Paul, il vous fera la même réponce. Il aimeroit autant mourir sur une Croix, que de vivre comme ce grand Saint. *Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo.* De cette difference de sentiment vient la difference des soins, & de la conduite qu'on obſerve en differentes personnes, les uns se dépouïllent de leurs propres biens, & les autres raviſſent même le bien d'autrui, les uns se cachent pour éviter les honneurs, les autres se consument pour y parvenir, les uns veulent paſſer

pour bons, quoi-qu'ils ſoient méchans, les autres ſe réjouïſſent quand on les punit des crimes, dont ils ne ſont nullement coupables. Ceux qui craignent Dieu déplorent l'aveuglement des libertins, les libertins accuſent les bons Chrêtiens de folie.

Quand ſera-ce donc que les ténebres ſeront diſſipées & que la verité paroîtra dans tout ſon jour ? Il faut que JESUS-CHRIST lui-même accompagné de tous ces Anges vienne faire triompher ſa Croix en préſence des nations, qu'il juge par les Loix de l'Evangile ceux qui ont mépriſé les maximes Evangeliques & que tout l'univers avoûe que le Pere des lumiéres avoit revelé aux ſimples des miſteres qu'il avoit caché aux ſages & aux grands du monde.

Ce ſera pour lors, Chrêtienne Compagnie, que ces faux ſages, ces eſpris préſõptueux, qui ont prétendu réformer les œuvres de Dieu & donner leurs avis ſur la conduite de la providence, ces ſavans qui ſe ſont picquez de tout ſavoir hors Jeſus Crucifié, ces grands genies qui ſe flattoient de s'être rendus les maîtres des évenemens de la fortune-même par le raffinement de leur politique. Ce ſera pour lors, dis-je, qu'ils reconnoîtront leurs égaremens, & leurs pueriles erreurs ; Ce ſera pour lors que paſles, confus, conſternez, accablez de honte, puis tranſportez de rage & de deſeſpoir, ils ſeront forcez de s'écrier, *Ergo erravimus à via veritatis & juſtitiæ lumen non luxit nobis, & ſol intelligentiæ non eſt ortus nobis.* C'eſt donc nous qui nous ſommes trompez avec toutes nos lumiéres, c'eſt nous qui avons manqué aux premiers principes, qui avons eû une conduite d'enfans, qui avons

vêcu comme des étourdis & des insensez. A quoi nous sommes nous attachez imprudens que nous étions, nous nous sommes lassez dans la voïe, d'iniquité & par des chemins rudes & épineux, nous avons couru à nôtre perte, nous n'avons jamais eû de veritable plaisir, toute nôtre grandeur s'est evanoïe cõme une ombre, il ne nous reste rien de tant de biens qu'un vain souvenir, cruel & bien pire, Helas que la pauvreté qui nous faisoit tant d'horreur. Ce sera pour lors que les Anges prononçeront contre le monde, & contre les vanitez les maledictions que S. Iean rapporte dans l'Apocalipse. *Va va civitas illa magna; quæ amicta erat, byssõ, & purpurâ, & cocco, & deaurata erat auro, & lapide pretioso & Margaritis, quoniam unâ horâ destituta sunt tanta divitiæ.* Malediction & double malediction sur ce grand monde, sur cette Babilone, où regnoit la profusion & la molesse, où l'on étoit vêtu de lin & de pourpre, où l'on logeoit sous des lambris dorez, où tout étoit enrichi de perles & de pierreries, une heure de tems la dépouïllée de tout cela, & la voila présentement reduite à une triste indigence. *Va va civitas illa magna, in qua divites facti sunt omnes, qui habebant naves in mari de pretiis eius, quoniam unâ horâ desolata est.* Malheur à cette superbe cité au luxe de laquelle les Indes & le Perou ne pouvoient assez fournir de parfums, & de dorures, qui par ses dépenses excessives a enrichi les Marchans qui trafiquent sur l'une & sur l'autre mer. La voila enfin humiliée & dans une entiére désolation. *Exulta super eam cœlum, & sancti Apostoli & Prophetæ, quoniam iudicavit Deus iudicium vestrum de illa.* Ciel rejoüis-

ſez-vous dans ſa ruine, & vous Apôtres, Prophetes, & tous les autres Saints qui lui aviez prédit ſes mal-heurs, qui aviez toûjours mépriſé ſa felicité trompeuſe, qui aviez déploré ſon aveuglement, qui verſiez des larmes ſur ſa fauſſe proſperité, qui l'avez condannée par vos paroles & par vos exemples; Réjouïſſez vous auſſi parce que le Seigneur decide la choſe à vôtre avantage, il a confirmé le jugement que vous en aviez toûjours fait. *Iudicavit Deus iudicium veſtrum de illa.*

Ce ſont là, ce me ſemble, les principales raiſons pour-quoi il eſt neceſſaire qu'il y ait un jugement. Dieu ſe doit cette juſtice à lui-même, & il la doit à ſes ſerviteurs, à ſon égar il faut que ſa parole ſoit accomplie, que ſa conduite à l'égar des bons qu'il perſecute en ce monde ſoit juſtifiée, auſſi-bien que la rigueur qu'il exerce en l'autre envers les méchans. A l'égar de ſes fidelles ſerviteurs il faut qu'il faſſe connoître l'excellence de la vertu que leur humilité a cachée aux Hommes, la pureté de leur vie que la médiſance à voulu ternir, la ſageſſe de leur ſentimens & de leur conduite que le monde a traitté de folie & d'extravagance.

Nonobſtant toutes ces raiſons quelque néceſſité qu'il y ait de faire un jugement univerſel, il ne tiendra qu'à nous qu'il ni en ait point pour nous. *Si nos indicaremus*, dit Saint Paul, *non utique iudicaremur*. Si nous voulions bien nous juger nous-mêmes aſſeûrement nous ne ſerions pas jugé, c'eſt à dire que ſi nous voulions nous examiner de bonne foi ſelon nos petites lumiéres, nous acuſer nous-mêmes en ſécret, nous punir ſelon la

grandeur de nos fautes ou plûtôt ſelon la grandeur de nôtre contrition & de l'amour qu'il plairoit à Dieu nous inſpirer. Nous éviterions cette ſi humiliante & ſi publique manifeſtation, cette recherche ſi exacte que Dieu fera de nos plus-petites penſées, nous nous mettrions à couvert de la colere de ce juge, qui n'aura égar ni aux talens, ni à la qualité des perſonnes, qui n'ignorera rien, qui ne pardonnera rien, qui condannera ſans pitié, & qui perdra ſans reſource tous ceux qu'il aura jugez coupables.

Quand ſera-ce donc, Meſſieurs, que vous ferez cette action de prudence? Quand ſera-ce que vous retirant de la foule & de l'embarras du monde, vous prendrez un peu de tems, pour repaſſer ſur toutes les années de cette vie, pour ſonder cette conſcience, pour la nettoïer entiérement, pour purger cét eſprit des folles erreurs & des maximes du monde, pour faire une reveûë générale de vos ſentimens interieurs, de tous vos deſirs, de toutes vos paſſions, pour vous demander compte à vous même des graces que vous avez receûës & que vous reçevez tous les jours. Quand ſera-ce que deteſtant nôtre aveuglement, & tous les deſordres paſſez non-ſeulement nous les effaçerons par une humble & généreuſe Confeſſion, mais encore nous nous condannerons nous-mêmes à une vie plus-penitente, plus-pure, plus-retirée, plus conforme à la vie de Jesus-Christ, à une vie qui nous diſpoſe à la mort & qui nous exemte du jugement.

Mon Dieu qu'il y auroit de ſageſſe à en uſer de la ſorte? Mais quelle imprudence à vous, ame Chrê-

tienne tâchant le compte qu'il vous faudra rendre un jour, quelle imprudence de charger d'embrouiller ce compte tous les jours de-plus-en-plus, de continüer de faire en ſécret ce qui vous doit être reproché ſi publiquement, de rejetter ces graces que la juſtice de Dieu vous doit produire aux jours des vengeances, Pour confondre vôtre ingratitude & vôtre invincible dureté. Quelle folie, permettez-moi de vous le dire, pouvant avoir IESUS-CHRIST, pour ami, pour époux, d'aimer-mieux l'avoir pour accuſateur & pour juge, d'aimer-mieux être jugé avec tãt de rigueur que d'être aſſis ſur le trône, pour juger le mõde, En un mot de refuſer la miſericorde qui vous pourſuit, pour vous attirer un jugement ſans miſericorde. *An divitias bonitatis ejus & patientiæ & longanimitatis contemnis .... Secundum autem duritiam tuam & impœnitens cor Theſauriſas tibi iram in die iræ & revelationis juſti Iudicii Dei.*

Eſt-ce que vous mépriſez les richeſſes de ſa bonté, & le tréſor inépuiſable de ſa patience? Et que vous prenez plaiſir de vous amaſſer un tréſor de colere, pour le jour de ſon indignation & du juſte jugement de Dieu? Seigneur aïez pitié d'un aveuglement ſi déplorable, faites luire dans nos cœurs un raïon de cette lumiere qui doit faire à la fin du monde un jour ſi-grand, mais ſi-triſte pour les pecheurs, faites-nous voir aujourd'hui ce que nous verrons alors, afin que nous faſſions ce que nous voudrions avoir fait, ce qu'il faudra avoir fait, pour paroître ſans confuſion en préſence des Anges & des hommes, pour recevoir de vous une Sentence favorable & une récompenſe éternelle. Amen.

SERMON LIV.

DU JUGEMENT UNIVERSEL.

Tunc videbunt Filium Hominis venientem in nube cum poteſtate magna eſt Majeſtate.

Alors on verra le fils de l'homme venir ſur une nuë avec une grande puiſſance & une grande Majeſté. S. Luc. C. 21.

Au jour du Iugement Vniverſel. Le pecheur ſera parfaittement découvert par le rigoureux examen qui ſera fait de toutes les conſiences, il ſera entiérement détrompé par les autres circonſtances de ce jugement.

APRES que le feu aura détruit tout l'univers en ſon dernier jour, aprés que les étoiles conſumées par leurs propres flames auront encore brûlé les cieux, où elles ſont attachées, & que

comme des charbons éteints elles ſeront enfin tombées de leurs places, aprés que le ſoleil ſera lui-même tombé en une éternelle éclipſe, que la lune ne ſera plus qu'un corps noir & froid, que la terre ſera enſevelie en ſes propres cendres : En un mot lors-qu'on n'y verra plus rien, & même il n'y aura plus rien à voir dans le monde. *Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube* : alors, dis-je, il ſe levera un nouvel aſtre, qui commencera le plus-grand, mais le plus-épouventable de tous les jours. Iour de colere, dit le Prophete Sophonie, jour de tribulations & d'angoiſſe, jour de calamité & de déſolation, jour d'obſcurité & de ténebres, jour de nuage & de tourbillon, jour des trompettes & de leur bruit éclattant. *Dies iræ, dies tribulationis & anguſtiæ, dies calamitatis & miſeriæ, dies tenebrarum & caliginis, dies nebulæ & turbinis, dies tubarum & clangoris.*

Ce jour, au lieu de la joïe, que le ſoleil nous inſpire en renaiſſant, portera la terreur dans tous les eſprits, & glacera tous les cœurs d'une horrible crainte. Perſonne ne pourra ni en ſupporter l'éclat, ni l'eviter. Tout paroîtra à la faveur de ce jour, & tout y paroîtra hideux ou terrible. Meſſieurs, vous voïez aſſés que c'eſt du jour du Iugemẽt que je veux parler. C'eſt une verité, dont le Fils de Dieu a pris ſoin de nous inſtruire avec tant d'exactitude, qu'on ne peut douter que la connoiſſance n'en ſoit trés-utile à tous les fideles. Faſſe le Ciel que lorſque je tâcherai de l'expliquer, elle vous touche autant qu'elle m'a paru capable de le faire, lorſque je l'ai meditée. Ce que j'ai à vous en dire aujourd'hui ſe peut reduire à cette ſeule

propo

propoſition, que le jour du Iugement ſera un grand jour. *Dies magna, Dies Domini magnus,* ainſi qu'il eſt appellé par l'Ecriture. Il ſera grand premierement, parce que les objets les plus-cachez y ſeront viſibles : En ſecond lieu ; parce que les Hommes les plus-aveugles y deviendront clair-voïans. Tous les voiles y ſeront levez, & ceux dont l'hipocriſie couvre les deſordres du pecheur, & ceux dont la Paſſion lui couvre les yeux à lui-même. En un mot le pecheur y ſera parfaittement découvert, & il y ſera entierement détrompé. Il y ſera découvert par le rigoureux examen, qui ſera fait de toutes les conſiences, ce ſera le premier Poinct. Il ſera détrompé par les autres circonſtances de ce jugement, ce ſera le ſecond. Vierge Sainte, il ne nous ſervira de rien à ce dernier jour que vous ſoïez la Mere de Miſericorde, vôtre credit ne pourra plus nous ſouſtraire à la ſeverité denôtre Iuge, mais vous pouvez aujourd'hui nous obtenir cette crainte ſalutaire, qui à porté les Saints à prévenir le jugement par une veritable penitence ; c'eſt la grace que nous vous demandons humblement par la priere de l'Egliſe. *Ave Maria.*

Le ſon terrible des trompettes aïant tiré tous les morts de leur ſepulchre, on les verra venir de toutes les parties du monde, & s'aſſembler confuſement en cette vallée célebre où l'on doit leur apprendre leur éternelle deſtinée. On ne ſauroit dire quelle ſera la fraïeur, la conſternation, le tremblement, le morne ſilence de cette multitude étonnée dans l'attente de l'Arreſt irrévocable. L'Ecriture dit que les hommes ſécheront de crainte, que les puiſſances du Ciel, & les fondemens

de la terre, c'eſt à-dire, les plus-grands Saints, & les plus-grands Rois, ſeront dans d'étranges agitations, qu'ils en auront l'eſprit comme troublé, qu'ils ne ſauront plus, où ils en ſeront, que tout fremira, tout tremblera juſqu'à ceux qui n'auront nul ſujet de craindre. *Areſcentibus hominibus præ timore & expectatione, quæ ſupervenient univerſo orbi.*

Mais ſi le ſon des trompettes, ſi la veûë du Ciel & de la terre reduits en cendre, ſi la voix des Anges, qui citeront les morts au Tribunal redoutable, ſi l'attente de JESUS-CHRIST doit cauſer une ſi grande fraïeur. Que ſera lorſque le Ciel s'ouvrant tout-d'un-coup le ſouverain Juge paroîtra ſur un nuage embraſé, portant dans ſes yeux & ſur ſon front toutes les marques d'un implacable courroux. Pour moi j'avoûë que mon eſprit ſe pert, & ſe confond dans ces penſées, & je n'ai point de paroles pour les exprimer : Comment donc repréſenter le trouble des criminels, lorſque toutes leurs conſiences ſeront ouvertes, & que le Fils de l'homme avec une incroïable ſeverité, & de la maniére du monde la plus-preſſente leur redemandera compte de toutes les actions de leur vie ? Ouï Meſſieurs, *omnes nos manifeſtari oportet ante tribunal Chriſti.* Toute nôtre vie doit être produite, & examinée devant le tribunal de JESUS-CHRIST. C'eſt examen ſera premiérement fort rigoureux, & en ſecond lieu il ſe fera aux yeux de tout l'univers.

Pour la rigueur il ſuffit de dire que tout ſera examiné ſans reſerve, toutes les penſées, toutes les actions, toutes les paroles, & les pechez les

plus-griefs, & les fautes les plus-légeres, & le mal qu'on aura commis, & le mal qu'on aura fait commettre aux autres, & le bien qu'on n'aura pas fait, & le bien-même qu'on aura fait. Une femme dit bien de paroles en une heure, elle en dit bien en toute une année, en cinquante, ou soixante années; on pesera toutes ces paroles, on les pesera avec d'autant plus de soin, qu'elles auront été dittes avec moins de consideration. Combien de pensées depuis le premier moment, qu'on a eû l'usage de la raison jusqu'au dernier soûpir de la vie? Vous savez que l'esprit n'est jamais oïsif; parmi ce nombre infini de pensées, combien de pensées d'envie, d'orgueïl, d'avarice, d'ambition, de haine, de vengeance? Combien de pensées, impures, combien de pensées inutiles? On les comtera, on les examinera toutes, on répassera sur tous les âges, sur toutes les années, sur tous les jours, sur tous les momens de chaque jour, on produira toutes les impatiences, tous les emportemens, tous les soupçons toutes les recheûtes de cette vieilleſſe avare, chagrine, défiente, endurcie dans ses mauvaises habitudes. Dans l'âge qui l'a précedée, on découvrira tous les desseins que l'ambition a formez, toutes les démarches qu'on a faites, pour nuire au Prochain, tous les artifices dont on s'est servi, pour s'établir sur ses ruines. Les mensonges, les débauches, les mauvais conseils, les menaces, les flatteries, les injustices, les parjures, les violences. On remontera à cette jeunesse si corrompuë. Tous les regars, tous les discours, tous les desirs du cœur, tous les mouvemens du corps seront exactement observez. On

en cherchera les intentions, on en produira les motifs les plus ſecrets. Combien d'argent, mais ſur tout combien de tems perdu au jeû, combien de jours deſtinez aux plaiſirs, & quels jours, combien d'heures données à la converſation, & à quelle converſation, combien à la lecture, & quels livres on aura leûs? Les étoffes, les coëffures, les points, les rubans, les couleurs, la table, les meubles, les logemens tout cela ſera examiné. On verra ſi en tout cela il n'y aura rien eû d'exceſſif, rien de ſuperflu, rien contre la bien-ſéance, rien contre la modeſtie, & l'humilité Chrêtienne, & pour en juger, apparamment on aura des regles un peu plus-étroittes que celles du monde. L'enfance même ne ſera pas tout à-fait exemte de cette recherche. On vous fera reſſouvenir des petites mutineries, des petits dépits, des petites fourberies, des deſobéïſſances, du libertinage de vos premiéres années.

Quelle ſurpriſe! Chrêtiens Auditeurs, quand on verra ſortir & comme renaître du fond de la conſience, mille pechez qu'on a oubliez, milles autres qu'on n'a jamais bien connus. Quand nous verrons qu'on nous fera des crimes de tant de choſes qu'on avoit traitté de bagatelles, & dont on n'avoit pas daigné ſe confeſſer. Quand on nous remettra devant les yeux tant d'injuſtices faites au prochain, tantôt ſous apparence de zele, tantôt ſous couleur de néceſſité, quelque fois même ſous le prétexte ſpecieux de la Iuſtice. Cent railleries dont on ſe ſavoit ſi bon gré, cent détractions qu'on s'étoit pardonnées à ſoi-même, mille petites vengeances dont on n'avoit point tenu de compte. *S;*

iniquitates observaveris Domine, Domine qui sustinebit ? Mon Dieu, si vous observez ainsi, si vous comtez toutes nos iniquitez, qui pourra jamais soûtenir une justice si exacte, qui ne sera pas accablé par le seul nombre de ses fautes ?

Mais que sera-ce si l'on met encore sur nôtre côte les iniquitez d'autrui: on les mettra. Cette fille qui se croïoit irréprochable en ce qui regarde l'honneur se verra chargée de toutes les impuretez de je ne sai combien de jeûnes hommes, qu'elle a corrompus par ses affetteries, par les soins excessifs qu'elle a pris de s'ajuster, de se produire, de plaire ; On accusera ce Pere de toutes les débauches, de tous les blasphêmes de ses enfans ; cette femme de toutes les impietez de ses domestiques, comme si c'étoient ses propres pechez. On imputera à ce Magistrat la plûpart des desordres d'une ville, à ce Seigneur un million de pechez mortels qui se sont commis à la veûë des tableaux, & des statues scandaleuses dont il a orné son palais. Vôtre vie a été remplie de médisances, vos conversations ont été comme tissuës de paroles à double entente, de comptes lacifs, de discours impies & libertins. Ces médisances, ces détractions, combien d'autres détractions ont elles causées ? ce que vous avez dit combien de fois a-t-il été redit, & par combien de personnes ? Ce rapport combien a t-il allumé de haines, combien de desirs de vengeance & ces desirs combien ont ils produits de vengeances effectives ? Cette parole qui vous a paru si plaisante a fait naître en un moment mille pensées criminelles, elle en faira naître une infinité d'autres à l'avenir, toutes ces pensées & tout ce qui peut arri-

ver enſuite de ces penſées : tout cela entrera dans l'accuſation, qui ſera dreſſée contre vous. Imaginez-vous un miſerable, qui a laiſſé tomber une étincelle de feu ſur de la paille, ou ſur de la poudre, & qu'on rend reſponſable de l'embraſement de toute une ville, que ſon imprudence a cauſé, à qui ont veut faire païer juſqu'à un denier toutes les maiſons brûlées, tout l'argent perdu, tous les meubles, toutes les marchandiſes conſumées, qu'on rend coupable du mal-heur d'une infinité d'hommes, de femmes, d'enfants, qui ont été ou étouffez dans les flames, ou accablez ſous les ruïnes ; qui ne ſuccomberoit ſous une juſtice ſi rigoureuſe?

Pecheurs ſcandaleux, vous ni ſongez pas ſans doute, vous, qui par vos pernicieux exemples, par vos conſeils empoiſonnez par vos dangereuſes maximes, par les mauvais livres, par les erreurs que vous ſemez dans les compagnies, travaillez à étouffer la crainte de Dieu, à éteindre même toute Religion dans les eſprits. Et vous qui par vos cajoleries, par vos diſcours paſſionnez, par vos ſollicitations, par vos preſens, & par vos promeſſes tâchez de corrompre l'innocence, & de ſeduire, s'il eſt poſſible, la vertu-même : y avez-vous jamais bien fait réflexion ? l'Enfer ſe peuple des ames rachetées par le ſang de JESUS-CHRIST : ce Sang, ces ames vous ſeront repréſentées au jugement, vous en répondrez tout ſeul. Ce ne ſera rien d'avoir pleuré vos propres fautes, ſi vous n'avez reparé l'horrible ravage, que vos ſcandales on fait dans le monde.

Il eſt vrai, Seigneur, *Peccavimus, injuſtè egimus, iniquitatem fecimus*. Nous avons peché, & nous

avons fait pecher les autres, mais nous avons fait penitence, nous avons fait quelques bonnes œuvres; il les faut examiner ces bonnes œuvres, il faut encore examiner cette penitence: *Ego Justitias judicabo.* Je prétens juger la sainteté-même. Voions un peu le bien que vous avez fait, oserez-vous produire ces priéres sans attention, ces confessions sans larmes, sans douleur, sans amandement? ces Communions que vous avez faites la haine dans le cœur, que vous n'avez faites, ce semble, le matin que pour rendre plus criminelles les occupations de l'apres-dinée? Vous avez été à l'Eglise lorsque vôtre devoir vous appelloit au logis, vôtre esprit étoit au logis & vôtre cœur peut-être encor ailleurs, lorsque vous étiez à l'Eglise. Vous avez prié pour être veû, vous avez donné l'aumône pour passer pour liberal, vous avez secouru les mal-heureux par un mouvement de compassion naturelle, vous avez aidé par vos conseils ceux qui avoient moins de lumieres que vous, mais c'est par un esprit d'orgueïl que vous l'avez fait; si vous avez corrigé vos enfans, ç'a été par colere, par impatience; si vous avez repris vos domestiques, vous n'avez eû en veûë que vôtre interest. Ce zele pour vôtre prochain étoit une pure envie, cette modestie un desir secret de vous attirer des loûanges, cette frugalité un effet de vôtre avarice, & de vôtre attachement aux biens de la terre. Donnez-moi quelque chose de bien net en tout ce que vous avez jamais pratiqué de bien? Donnez-moi quelque chose, où il n'y ait rien à redire, une action vraiment crétienne, & qui ne m'ait pas du moins autant des-honoré, qu'elle sembloit me devoir

donner de gloire. Quoi durant cinquante ans pas une action bien ſainte, pas une priére faite comme il faut, toute la vie étoit à moi, & quel eſt le moment qui ait été veritablement pour moi ?

Meſſieurs, tant & de ſi preſſans réproches accableroient une perſonne, quand ils lui ſeroient faits en ſecret par un ami, par un Confeſſeur charitable. Lorſque Dieu avec une douceur vraiment paternelle, nous ouvre à nous-mêmes nôtre conſience, qu'il a la bonté de nous mettre devant les yeux toutes nos miſeres, tous les deſordres de nôtre vie, que dans le tems d'une retraite, ou d'une confeſſion générale, il nous à fait voir comme d'une ſeule veûë & le nombre, & l'énormité de nos fautes; on ne ſauroit dire quelle impreſſion cette lumiére fait ſur l'ame qui la reçoit; on eſt tout interdit, on a horreur de ſoi-même, on n'oſe lever les yeux, on voudroit pouvoir ſe cacher, s'enterrer, s'anéantir. Que ſera-ce donc lorſqu'avec un viſage enflamé, & d'une voix de tonnerre ce Juge irrité s'élevera contre nous, qu'il nous reprochera avec aigreur, avec amertume juſqu'aux plus menuës imperfections, non plus pour nous corriger, mais pour nous confondre, qu'il les exaggerera, qu'il prendra à tâche de nous chicaner, pour ainſi dire, comme il ſemble nous menacer par ſon Prophete. *Judicio contendam vobiſcum, & cum filiis veſtris diſceptabo ?* Que ſera-ce lorſqu'à ce détail de nos pechez, il oppoſera le détail des graces, qu'il nous aura faites, toutes les bonnes penſées, tous les bons deſirs, toutes les inſpirations ſecretes, les reproches pleins de tendreſſe, les preſſentes ſollicitations, par quoi il aura tâché de nous rapeller à nô-

tre devoir ? Que ſera-ce lorſque pour mettre nos crimes dans un plus grand jour, il leur oppoſera les vertus des Saints, & des Saintes, la conſtance des Martirs à nôtre lâcheté, à nôtre molleſſe la pudeur des Vierges, à l'éfronterie & aux emportemens des impudiques ; l'abſtinence des Anacoretes à la gourmandiſe d'un Catolique, qui aura mangé de la chair les jours défendus. La foi humble & inébranlable des plus-grands Docteurs de l'Egliſe à la témerité d'un liberrin, qui aura fait gloire de douter de tout ? Que ſera-ce lorſqu'il s'oppoſera lui-même à nous-mêmes ? Sa grandeur offenſée à nôtre néant ? ſa Majeſté humiliée à nôtre orgueil & à nôtre ambition ; ſa bonté à nôtre ingratitude ; ſa patience invincible à nôtre oſtination ? Petit ver de terre vous m'avez connu & vous m'avez mépriſé ? vôtre Dieu à parlé, & vous avez oſé le contredire ? Ie vous ai fait l'honneur de vous offrir mon amitié, & je n'ai reçeû que des rebuts ? Ie vous ai pardonné & vous avez crû pouvoir prendre avantage de ma facilité, pour m'outrager impunement ? O Dieu ! qui pourra vous répondre, qui pourra ſupporter une ſi forte accuſation ? Mais ce n'eſt pas tout, lorſque le Fils de Dieu nous fera ainſi le portrait de nôtre vie, qu'il mettra au jour nos plus ſecrettes penſées, qu'il fera le recit des plus-infames actions, qu'il en developera toutes les plus fâcheuſes particularitez, il ſera entendu de tous les hommes, tous les hommes aurôt les yeux attachez ſur nous, & nous regarderôt avec horreur.

A quoi penſons-nous, Chrêtienne compagnie, lorſque nous cherchons les ténebres pour nous couvrir, & que nous prenons tant de précautions pour

tromper la vigilance des hommes ? C'eſt en vain qu'on s'addreſſe à des Confeſſeurs inconnus, & qu'on leur cache les crimes, qu'on n'a pas honte de commettre : On les ſaura, on les verra quelque jour ces crimes. Saint Baſile dit qu'ils ſe produiront eux-mêmes, qu'ils paroîtront ſur chacun de nous en des caracteres ſi viſibles, qu'ils frapperont les plus-foibles yeux. Il en ſera comme du venin en certaines fievres malignes, lequel étouffe le malade, parce que la nature n'a pas les forces de le pouſſer au dehors, mais qui ſe découvre lui-même aprés la mort par une infinité de tâches, qui défigurent le corps, & le rendent horrible à voir.

Je vous prie de faire un peu de réflexion à ce que je m'en vais dire, ſi à l'heure que je parle le peché honteux & ſécret de quelcun de ceux qui m'écoutent, venoit à être declaré en préſence de cette aſſemblée : N'eſt-il pas vrai que cette perſonne aimeroit-mieux que la terre ſe fuſt ouverte ſous ſes piés ? N'eſt-il pas vrai que cela ſeroit capable de la faire pâmer, de la faire mourir de honte ? Or ce même peché quel qu'il puiſſe être, ſera revelé au jugement à tous ceux qui ſont ici, il n'y aura pas un ſeul qui ne le ſache, mais outre cela tout le reſte de la ville, tout le reſte du monde le ſaura encore.

Que ferez-vous pour lors, mal-heureuſe fille, vous qui avez peû vous reſoudre à commettre un horrible parricide, à tuër le corps & l'ame d'un homme, pour empécher que vôtre crime ne vint à la connoiſſance de vos parens ? Que fera cette pauvre Demoiſelle, qui aime-mieux faire un ſa-

crilege, qui aime-mieux étre dannée que d'avoüer ſa foibleſſe à ſon Confeſſeur : que deviendra-t-elle à ce redoutable jour ? Car enfin elle y ſera découverte, toutes les perſonnes dont elle appréende davantage ou la colere, ou le jugement Pere, Mere, Frere, Mari, voiſins, domeſtiques, amis, ennemis, tout cela ſaura ſon mal-heur, on ſaura tout le détail de cette action, on en apprendra juſqu'aux plus-honteuſes circonſtances. *Quia oblita es mei*, lui dit Dieu par le Prophete Ieremie, *& confiſa es in mendacio, nudabo femora tua contra faciem tuam, & apparabit ignominia tua, adulteria tua, & hinnitus tuus ſcelus fornicationis tuæ.* Vous avez oſé pecher à mes yeux, ou vous avez oublié ma préſence, ou vous l'avez mépriſée. *Oblita es mei* : Vous vous étes fiée à ce trompeur, qui vous faiſoit eſperer qu'on n'en ſauroit jamais rien, vous avez crû que certaine affectation de ſeverité, & de réforme, qu'un peu de grimace pourroit couvrir tous vos deſordres, qu'il n'y avoit qu'à nier tout, & à bien inſtruire les confidens à mentir de même avec impudence : *Confiſa es in mendacio.* Or ſachez que j'ai tout veû, & que je revelerai tout, toutes vos fornications, tous vos adulteres, tous vos emportemens brutaux, & infames ; *& apparabit ignominia tua, adulteria tua, & hinnitus tuus ſcelus fornicationis tuæ.*

Quelle confuſion pour cette perſonne, s'écrie Saint Auguſtin, de ſe voir ainſi connuë de Dieu, & de tout le genre humain, de ſe voir perduë de réputation dans l'eſprit de tous les hommes: Elle, dis-je, qui mourroit de douleur, ſi elle avoit aujourd'hui un ſeul témoin de ſa honte ? *Qualis erit*

illa confusiõ, cum continget pro peccatis ſuis in conſpectu Dei, omniúmque hominum erubeſcere, qui nec unum quidem hominem ſe ſpectantem vult ferre.

Encore ſi pour ſoulager la peine du criminel il ſe trouvoit quelcun qui prît ſon parti, qui dît quelque choſe en ſa faveur. Mais le Seigneur accuſant les reprouvez en ſa colere, qui oſeroit prendre leur défenſe ? Tout ſera muet, Chrêtiens Auditeurs, Ie me trompe tout parlera contre le pecheur, il n'y aura pas juſqu'aux créatures inſenſibles, qui ne ſe déclarent contre lui. *Pugnabit pro eò orbis terrarum contra inſenſatos.* Mais ſur tout les Saints comme plus zelez pour la gloire de leur Maître éleveront leur voix, & accableront le mal-heureux par leur témoignage. *Iuſtus es Domine, & rectum Iudicium tuum.* Vous avez raiſon, Seigneur, d'être irrité contre ces ingrats, ils ne ſauroient ſe couvrir de nul prétexte. Il n'eſt pas vrai, quoi qu'ils l'aïent oſé dire que vous les aiez voulu obliger à croire des choſes incroïables, nous avons examiné les points qui les ont choquez & ils nous ont paru trés-plauſibles ; aprés ce que vous avez fait pour les établir, il n'y avoit que l'orgueïl & le vice à qui ils pûſſent faire quelque peine. *Teſtimonia tua credibilia facta ſunt nimis.* Ils ont prétendu que vos cõmandemens étoient impoſſibles, nous ſommes tous témoins du contraire, vos conſeils même ne l'étoient pas. *Latum mandatum tuum nimis.* Ils nous ont paru trop doux ces cõmandemens, nous y avons ajouté des vœux, nous nous ſommes impoſez des regles mille fois plus-rigoureuſes que vos Préceptes, & par vôtre grace nous les avons obſervées. *Latum, latum man-*

datum tuum nimis. Les Peres, les Meres, les Maîtres les Confesseurs, les Predicateurs, tout cela s'élevera & parlera pour le Iuge contre les coupables. Nous vous avons prédit le mal-heur, où vous voila tombez incredules, osez dire que vous avez failli par ignorance ? Nous nous sommes épuisez, nous nous sommes consumez pour vous instruire. *Cantavimus vobis, & non saltastis, lamentavimus, & non ploraſtis.* Nous nous y sommes pris de tous les biais imaginables, nous vous avons prié, nous vous avons menacez, nous avons employé & la douceur & la force, vous vous étes moquez de nôtre zéle, vous n'avez fait que rire de nos plus-serieuses rémontrãces: Allez vous méritez bien l'indignation de vôtre Iuge. *Iustus es Domine & rectum judicium tuum.*

Messieurs, c'est une grande peine de prendre un tems tous les mois, tous les quinze jours pour examiner sa consience, pour se reprocher ses propres desordres, pour les dire à un Prêtre, pour en faire quelque penitence; mais quelque penible que soit cette Confession, il me semble que c'est une grande folie d'aimer-mieux rougir de ses pechez, à la veûë de tout l'univers, que de s'en accuser de tems en tems à une seule personne humble, sage, discrete, qui porte compassion à nôtre foiblesse, qui nous console, & qui est obligé à un secret inviolable, par tout ce qu'il y a de plus-saint & au Ciel, & sur la terre. Ouï la Confession est un jugement, qui se pratique sur la terre, duquel on n'appellera pas même au jugement universel. Mais si je veux que la confusion que je souffre aux piés du Prêtre, m'épargne celle, que je reçevrois au jugement, outre cette douleur, & ce propos de m'amander,

deux diſpoſitions ſi néceſſaires, & ſi rares, il faut que deſormais je m'accuſe de mes fautes avec la même ſincerité, la même exactitude, avec la même force, s'il eſt poſſible, la même aigreur contre moi-même, que les Demons, que JESUS-CHRIST m'en accuſera au jugement. Si nous nous jugeons toûjours nous-mêmes de la ſorte, il eſt ſeûr qu'il n'y aura point d'autre jugement pour nous, nous ne ſerons point jugez. *Si nos dijudicaremus, non utique judicaremur.*

Aprés une accuſation ſi exacte, & ſi publique, la vie du pecheur ne peut manquer d'être parfaitement connuë de tout le monde ; mais ne connoîtra-t-il point lui-même ſes propres erreurs ? Oui, Meſſieurs, il les connoîtra ſans doute. Comme tout ſera découvert à la lumiére de ce grand jour, tout le monde y ſera auſſi détrompé ; c'eſt le ſujet de la ſeconde Partie.

Ie ne prétens pas rapporter ici toutes les erreurs des mauvais Chrêtiens, on peut dire qu'ils en ont preſque autant que de ſentimens : A moins d'être éclairé du Ciel, on ne ſauroit croire juſqu'à quel point des perſonnes fort raiſonnables d'ailleurs, prennent plaiſir de s'aveugler ſur toutes les choſes eſſentielles. Ie m'arrêterai à trois jugemens faux, qu'ils font ordinairement, & qui ſeront réformez au jugement univerſel. Le premier c'eſt le jugement qu'ils font du peché, qu'ils regardent comme une bagatelle, comme un rien. Le ſecond c'eſt ce qu'ils penſent de la veritable Devotion qu'ils oſent traitter de folie, ſelon cette parole que Salomon leur attribue, *Vitam illorum æſtimabamus inſaniam.* Le troiſiéme c'eſt la fauſſe idée qu'ils

ont de la bonté, & de la misericorde de Dieu, sur laquelle ils établissent une vaine confiance. Ie dis que ces trois erreurs seront corrigées au jugement, la colere du Iuge fera voir que c'étoit un grand mal d'offencer Dieu, la séparation des Innocens d'avec les criminels, que c'étoit une grande sagesse de le servir, & l'Arrêt irrevocable, qu'il n'y avoit rien de plus-juste que de le craindre.

La foi nous enseigne que le même JESUS-CHRIST, qui est venu au milieu des siécles, pour sauver les hommes reviendra, à la fin du monde pour les juger; Mais elle nous apprend aussi qu'entre ces deux avenemens il y aura une difference extréme. Quand l'Ecriture parle du premier, c'est un petit Enfant, qui nous a été donné, qu'on trouve emmaillotté dans une créche. *Parvulus datus est nobis . . . Invenietis infantem pannis involutum.* Mais au second il viendra, dit l'Evangile, sur une nue avec beaucoup de puissance & de Majesté: *Videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna & Majestate.* La premiére, fois il est venu sans suite, sans équipage, lorsqu'il reviendra il sera environné de mille & mille escadrons d'Anges, il sera accompagné de toutes les troupes du Dieu des armées. *Et omnes Angeli cum eo.* C'est un Enfant muet à la naissance; au jugement c'est un Lion qui rugit, & dont la terrible voix ébranle le Ciel, & la terre. *Dominus de sion, & de Ierusalem dabit vocem suam, & movebuntur Cœli & terra.* Voici vôtre Roi qui vient à vous plein de douceur, dit le Prophete Isaïe parlant du premier avenement: Mais David nous asseûre qu'au secõd il mettra tout en feu dãs l'ardeur de sa colere, *ignis in*

conſpectu ejus exardeſcet. S. Jean dans l'Apocalipſe dit que perſonne ne pourra réſiſter à ſon indignation, que ſa colere ira juſqu'à la fureur. Que les Rois de la terre, les Princes, les Généraux d'armées, les braves, les plus-intrepides chercheront des trous pour ſe cacher, qu'ils priéront les montagnes de les accabler par leur cheûte : Car, diſent-ils le grand jour de la colere eſt venu : Et qui pourra ſeulement ſoûtenir les regars d'un Dieu irrité ? *Quoniam venit dies magnus iræ ipſorum, & quis poterit ſtare ?*

Quelles ſeront pour lors vos penſées, miſerables pecheurs, lorſque vous verrez trembler toutes les puiſſances du monde, & les Rois même chercher à s'enfuïr, ou à ſe précipiter pour éviter la préſence de ce Iuge ? Quels ſeront vos ſentimens, quand vous appercevrez les plus-grands Saints tous pâles de crainte ? Que direz-vous, lorſque ce même-Dieu dont vous avez mépriſé l'enfance, que vous avez rebutté dans les pauvres, foulé aux piés dans les Sacremens : Ce Dieu que vous avez Crucifié, viendra avec une puiſſance, & une majeſté terrible, fremiſſant de colere, aïant le feu dans les yeux, & dans le cœur un deſir inſatiable de vengeance ? Vous ririez peut-être encore de la ſimplicité des Prédicateurs, & des exaggerations dont ils ſe ſervent, pour vous donner horreur du peché. Ie m'imagine qu'on continuëra de ſe vanter des crimes qu'on à commis, & même de ceux, qu'on n'a pas commis.

Mais que veut dire cette fureur ? D'où peut venir un changement ſi grand, & ſi ſubit ? Eſt-ce là ce bon Paſteur, qui nourriſſoit ſes brebis de ſa propre

pre chair ? Il les dechire, il les devore, il se souïlle, il s'enivre de leur sang. Quoi cét Amant si tendre, si constant, si promt à tout entreprendre pour son épouse, qui s'exposoit pour elle aux tourmens, & à la mort, se jette aujourd'hui sur elle en fureur, il la défigure, il la met en pieces ? Nous l'avons veû donner des larmes à nos moindres maux, & le voila qui triomphe dans le comble de nôtre disgrace ? Ce bon Pere qui se laissoit fléchir par un soûpir est aujourd'hui inéxorable à la douleur mortelle, aux cris lamentables d'un nombre infini de mal-heureux ? *Zelus & furor viri non parcet in die vindictæ, nec acquiescet cujusquã precibus, nec suscipiet pro redẽptione dona plurima.* Il n'écoutera ni larmes, ni prieres, dit le Sage, il n'acceptera ni present, ni repentir ? Il ne pouvoit tenir sa joïe dans la conversion du pecheur, il appelloit le Ciel & la terre pour y prendre part, pour s'en réjoüir avec lui ; & aujourd'hui il ressent la même-joïe en le voïant perir sans réserve, il le perd lui-même, & se fait un plaisir de le pousser dans l'abîme. *Sicut ante lætatus est Dominus super vos bene vobis faciens ; sic lætabitur disperdens vos, atque subvertens.* Encore une fois, que veut dire une si grande colere ? N'est-ce pas le peché qui l'a émeuë ? Doncques ou Dieu se fâche, & s'emporte sans raison, ou le peché est quelque chose d'horrible ? ou Dieu qui est la constance méme : Dieu, dis-je, change légerement, ou le peché cause un changement étrange dans l'ame qui le commet ? C'étoit une bagatelle, ce n'étoit rien qu'une médisance, un larcin, un adultere ; vous trouviez fort-étrange qu'on parlast avec tant de chaleur contre la vengeance, & l'impieté, ce

n'étoit pas la peine de crier ſi haut : oſeriez-vous bien le dire maintenant à la veûë de ce Dieu implacable, & tranſporté de courroux ?

Mais ce diſcours eſt trop languiſſant, & répond mal à la colere du Seigneur dont je veux vous repréſenter l'excés. Déja les Anges ſont partis du trône de JESUS-CHRIST. Ils ſe mêlent parmi cette multitude confuſe d'hommes, & de femmes, de ſaints, & de reprouvez. Ils les ſeparent, ils tirent les bons, & les conduiſent à la droite du Sauveur du monde, ils rejettent les méchans à la gauche, & comme le nombre de ceux-ci eſt preſqu'infini, ils les chaſſent par troupes comme de l'ivraïe, qu'on lie en bottes, pour jetter au feu. *Exibunt Angeli, & ſeparabunt malos de medio Juſtorum.*

Je ne vous dirai pas ici, Meſſieurs, quelle ſera la joïe des gens-de-bien, lorſqu'ils ſe verront enfin tous réünis & retirez de la foule des pecheurs, qui les ont toûjours perſecutez. Ie ne vous dirai point avec quel tranſport ils baiſeront la main, qui les placera à la droite ; combien à ce moment ils ſe ſauront de gré de leur penitence. *O bona crux* ! s'écrieront-ils dans l'excés de leur allegreſſe : *O bona crux !* O bonne croix, douce, & aimable penitence ! qui m'a conduit au but de tous mes deſirs, où je touche enfin ! beni ſoit mille fois le jour, que je t'embraſſai. Mon Dieu que cette vie a été courte, mais qu'elle a été bien emploïée à vous ſervir : ſuis-je donc au bout de tous mes travaux ? Helas que j'ai peu ſouffert ! Que le bien que je reçois m'a peu coûté ! que n'auroit-il point fallu faire pour s'en rendre digne ! Mais qui pourra jamais repréſenter les étranges mouvemens, que cette ſépara-

tion excitera dans l'ame des reprouvez ? Mal-heureux pecheur, quel sera vôtre desespoir lorsqu'un Ange vous aïant choisi peut-être au milieu d'une compagnie de gens-de-bien, il vous en retirera avec ignominie, & vous poussera malgré vous dans la foule des autres pecheurs ? De quelle cruelle envie, de quelle rage vôtre cœur sera-t'il saisi quand vous verrez qu'on honorera, qu'on vous préferera des personnes, qui n'avoient ni autant d'esprit, ni autant de jugement que vous, qui avoient moins de bien, moins d'honneur, moins de naissance, une servante, un valet, un voleur penitent, une prostitué convertie un moment avant que rendre l'ame ; en un mot des personnes dont vous ne faites nul état, que vous regardiez avec mépris ; que vous ne daigniez pas même regarder ?

Ressouvenez-vous du superbe Aman, & de la cruelle mortification qu'il receût lorsqu'il fut contraint de marcher à pié devant le cheval d'un homme, qu'il mépriſoit, de mener Mardochée comme en triomphe par toutes les ruës, de lui ceder la faveur, & la confidence de son Roi, & d'aller expirer avec infamie à la même-potence qu'il lui avoit destinée ? vous qui êtes si-délicats sur le point d'honneur, qui voulez être distinguez en tout & par tout, quel supplice de vous voir mêlez & confondus avec les voleurs, les yvrognes, les blasphemateurs, les assassins, les sorciers, les parricides, les sacrileges : De vous voir entassez, pour ainsi dire, avec cette infame canaille, tandis que ces Religieux qui vous paroissoient si ridicules sous leur sac, cét homme de-bien que vous faisiez passer pour un esprit foible, cette femme que vous traitiez de folle, & d'ex-

travagante, seront admis en la Cõpagnie des Anges des Vierges, & des Martyrs. *Videbitis quid sit inter justum, & impium, inter servientẽ Deo, & eum qui non servit ei?* Ce sera pour lors que vous connoîtrez la differãce qu'il y a entre le juste & l'impie, entre celui qui sert le Seigneur & celui qui ne le sert pas: ce sera pour lors que vous verrez, qui des deux aura pris le meilleur parti. Car il n'y aura que la seule qualité d'ami ou d'ennemi de Dieu, qui unira ou qui divisera les hommes. On n'aura égar ni à la qualité, ni aux emplois, ni à l'âge, ni à la nation, ni à l'alliance; de deux personnes de même condition, de même païs, qui auront passé leur vie dans un même emploi, qui auront été liez si voulez par le mariage, de deux freres, de deux sœurs, l'un sera tiré de la foule, & l'autre y sera laissé. *Unus assumetur, & alter relinquetur.* Quel creve-cœur pour celui qui sera laissé? C'est donc moi qui me suis trompé, dira ce mal-heureux, c'est moi qui ai été fol, & qui ai vêcu dans l'aveuglement que je reprochois aux autres. *Ergo erravimus à via veritatis.* C'étoit donc moi qui étois dans l'erreur, lorsque je me croïois heureux de pouvoir vivre dans le monde, & dans le plaisir, & cét ami, ce voisin, cette parente à fait prudemment de choisir la croix & la solitude. C'étoit moi qui perdois le tems dans des occupations qui me paroissoient si-impertinentes, & cette sainte femme qui s'adonnoit toute entiére au service de Dieu, faisoit un bon usage de son loisir. Ie me trompois donc dans la vaine idée, que j'avois conçeüe de la force de mon esprit, & ces bons Chrêtiens que je traittois de simples, & de visionaires avoient raison de ne faire nul état de mon

jugement. *Ergo erravimus à via veritatis, & justitiæ lumen non luxit nobis.* C'étoient donc des veritez que ces Maximes évangeliques, qui enseignoient que les pauvres étoient bien-heureux, qui préferoient les larmes & la retraite à la fausse joie du monde. *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam.* O Dieu! quelle folie d'avoir pris pour des insensez cette belle troupe que JESUS-CHRIST a fait placer à sa droite! Que nous étions foux nous-mêmes de mépriser une vie, qui les a conduit à une si-grande gloire. *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, & inter sanctos sors illorum est.* Voila, Messieurs, ce que diront alors les plus libertins. Ce n'est point une vaine conjecture, c'est le S. Esprit lui-même, qui a bien voulu nous rapporter leurs sentimens, pour nous obliger à réformer les nôtres de bonne heure, & à ne pas attendre des lumieres tardives.

Car pour lors, Chrêtiens Auditeurs, il n'y aura plus de recours à cette bonté infinie, en laquelle nous avons tant de confience : *Non parcet oculus meus super te, & non miserebor, sed vias tuas ponam super te, & scies quia ego Dominus percutiens.* Non, dit le Seigneur par Ezechiel, je ne te pardonerai plus, je n'aurai nulle compassion de toi, je n'aurai en veûë que tes crimes, je ne songerai qu'à t'en faire porter la peine; je te frapperai, & tu sentiras par la pesanteur des coups, que c'est la main d'un Dieu vengeur, qui te frappe. *Et scies quia ego Dominus percutiens.* Que vous l'avez mal compriſe, ames présomptueuses, cette bonté infinie, cette rédemption abondante, cette grande misericorde sur laquelle vous faisiez un si grand fond! C'est

cette bonté elle-même, qui par l'oppoſition infinie qu'elle a avec le mal, vous reprouve, & vous rejette pour toûjours. C'eſt cette miſericorde, qui va, pour ainſi dire, aiguiſer tous les inſtrumens de vôtre ſupplice, c'eſt le ſang du Rédempteur, qui doit allumer les feux que l'on vous prépare; c'eſt le Rédempteur lui-même qui va prononcer l'Arrêt de vôtre condannation.

Arrêtez un moment, Eſprits Bien-heureux, Troupe Sainte de Prédeſtinez, avant que d'entrer en poſſeſſion du bon-heur qui vous eſt deû, ſoïez témoin de la vengeance, que vôtre Dieu va prendre de ſes ennemis. Voïez pour la derniére fois ces mal-heureux, que vous ne verrez jamais plus. Oïez le tonnerre dont on les frappe? *Diſcedite à me maledicti in ignem æternum*: Allez maudits, retirez-vous de moi, allez au feu éternel, allez brûler dans ces flammes, que je n'avois pas préparées pour vous, que je n'avois allumées que pour les démons, mais ou vous m'avez forcé de vous précipiter avec eux: *Diſcedite à me maledicti in ignem æternum paratum diabolo & angelis ejus.* A ces terribles paroles la terre ouvrira ſous leurs piés un gouffre d'une largeur preſque immenſe, ils y tomberont confuſement, jettans des cris affreux, & donnans toutes les marques d'un horrible deſeſpoir: Ils y tomberont, dis-je, attirez par le pois de leurs propres crimes, entraînez par les démons, mais ſur tout pouſſez par la Juſtice de Dieu, qui les pourſuivra juſques dans les abîmes, qui s'y renfermera avec eux pour les y tourmenter éternellement ſans pitié & ſans relâche. Alors, Chrêtiens, les pecheurs ceſſeront de vanter la miſericorde. On ne

leur entendra plus dire, Dieu eſt bon, il ne veut damner perſonne, il ne faut qu'un bon moment à la mort : à la place de ces paroles, ils n'auront à la bouche que d'execrables blaſphémes, ils appelleront Dieu cruel, tiran, barbare, inhumain, impitoïable. Il eſt bon toutefois nôtre Dieu, il eſt plein de miſericorde, il nous attend à penitence, il nous y invite, il court aprés la brebis perduë, il l'a rapporte ſur ſes épaules, il va au devant de l'Enfant prodigue, il le baiſe, il le careſſe, il oublie ſon ingratitude, il pardonne juſqu'à ſept fois, juſqu'à ſoixante & dix-ſept-fois : Il eſt bon, dis-je, en ce monde, aujourd'hui, à l'heure que je vous parle ; mais à la mort, mais demain peut-être il ne ſe parlera plus que de juſtice. Pour le jour du Jugement il eſt certain que la miſericorde n'y aura point de lieu, qu'il ſera uniquement deſtiné à la colere & à la vengeance.

Pardonnez-moi, Meſſieurs, ſi je vous entretiens ſi long tems ſur une matiere ſi peu agréable, ſi je vous explique des veritez capables de vous effraïer, & de troubler vos plaiſirs. Ce ſeroit vous traïr que de vous diſſimuler ce que JESUS-CHRIST a pris tant de ſoin de nous apprendre, & d'ailleurs, je ſai qu'il eſt une triſteſſe ſalutaire, une triſteſſe qui eſt la ſource de la veritable joïe. Je finis par une petite réflexion que je vous ſupplie de vouloir bien faire avec moi. Parmi ce grand nombre de mal-heureux, qui ſeront enveloppez dans la derniére condannation, combien penſez-vous qu'il y en auta, qui autrefois auront entendu parler du Jugement, qui en auront été effraïez ? Combien y en a-t-il de ceux-mêmes qui m'écoutent, qu

ſont peut être à préſent penetrez de crainte au ſouvenir de cette terrible ſentence, & qui ne laiſſeront pas d'y être compris ? D'où leur pourra donc venir un ſi grand mal-heur ? Ie m'en vais vous le dire, c'eſt qu'aprés avoir été comme étourdis durant quelque tems de ce qu'ils ont entendu ; Aprés avoir comme entreveû ce que la prudence Chrêtienne voudroit qu'on fiſt pour aller au devant du mal, ils differeront de mettre en exécution ces bons ſentimens. Cependant ils renvoiront la choſe à Noël, & peut-être encore plus-loin. Les divertiſſemens reviennent, on ſe rengage dans les affaires. On voit d'autres objets qui réveillent les paſſions, qui donnent d'autres penſées, & qui effacent entiérement les premiéres. Homme inſenſible ! cœur de bronze ! qu'eſt-ce donc qui ſera capable de vous inſpirer une veritable crainte ?

Soïons plus-ſages, Chrêtiens Auditeurs, & dés-aujourd'hui commençons à préparer le compte qu'il nous faudra rendre à ce dernier jour. Hâtons nous d'effacer par nos larmes, par nos jeûnes, par nos aumônes ces pechez honteux qui nous feroient rougir aux yeux de tout l'univers. Voïons un peu ſi continuant de vivre comme nous vivons, on n'aura rien à nous reprocher ; ſi l'Ange, qui ſeparera les bons d'avec les méchans, n'aura point ſujet de balancer lors qu'il en ſera venu à nous. Il eſt certain que le moindre doute nous cauſeroit d'étranges fraïeurs. Commençons une vie, qui nous puiſſe faire honneur devant une ſi grande aſſemblée ; une vie qui nous faſſe placer à la droitte ſans nulle difficulté. Helas ! que ne ferions-nous point, ſi nous faiſions tout ce que nous voudrions

avoir fait alors ! Faiſons-en une partie, faiſons du moins tout ce qu'il faut faire, pour n'avoir pas lieu de nous repentir éternellement de n'avoir pas aſſez fait. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON LV.

DE L'ENFER.

Alligate ea in fasciculos ad comburendum.

Liez la en bottes, pour mettre au feu.
S. Matt. c. 13.

En Enfer les méchans souffrent durant toute l'éternité, & en même-tems les peines de tous les tems ; le tems présent les accable par le sentiment de leurs peines qui leur causent des douleurs inconcevables ; le passé les tourmente par le souvenir de leurs crimes qui les engagent à un repentir amer & sterile ; l'avenir par la veûë de sa durée infinie les porte à un horrible desespoir.

MESSIEURS, il est étrange que Dieu pour s'empécher d'être offencé par les hommes, ait été contraint de faire un enfer. Aprés les bienfaits qu'il avoit dessein de nous dé-

partir, & la connoiſſance qu'il nous devoit donner de ce qu'il eſt & de ce que nous ſommes ; il falloit qu'il viſt en nous un grand fond d'orgueïl & d'ingratitude, pour croire que nous ſerions capables de nous revolter contre lui, s'il ne nous menaçoit du ſupplice & d'un ſupplice éternel. Mais ce qui eſt encore bien plus étrange, ce qui doit étonner le ciel & la terre, c'eſt que cela même ne peut arrêter nôtre fureur. Il y a un enfer, & il y a des pecheurs ; il y a un enfer, les Chrêtiens le ſavent, & cét enfer eſt plein de Chrêtiens.

Eſt-il bien vrai, ô mon Dieu ! Qu'il y a des mal-heureux, pour qui c'eſt déja une affaire faitte, qui à l'heure que je parle, ſont tout environnez, tout penetrez de ces feux ? Eſt-il bien vrai qu'il y en a même parmi nous, qui y ſeront quelque jour enſevelis ? Helas ! nous y ſerions déja pour la plûpart, Chrêtiens Auditeurs, ſi Dieu n'avoit eû égar qu'à nos mérites. Mais graces à ſon infinie Miſericorde, l'arrêt de nôtre condannation eſt ſuſpendu pour quelque tems, & nous voici encore en état de l'éviter. Profitons d'une ſi grande faveur ; entrons dans ces fournaiſes éternelles, où l'on jette les arbres infructueux de nôtre Evangile. Voïons un peu ce que c'eſt que cette éternité, ce que l'on y ſouffre, & ce qu'on y doit éternellement ſouffrir. Peut-être que cette veûë nous portera à nous punir nous-mêmes de nos deſordres, & à les effacer par la penitence : Eſprit Saint aſſiſtez-nous de vôtre grace ; tout le feu d'enfer ne ſera pas capable de nous échauffer, ſi vos divines ardeurs ne s'y mélent, pour lui donner comme la pointe : C'eſt au nom de MARIE que nous oſons vous les demander. *Ave Maria.*

Il eſt horrible, Chrêtiens Auditeurs, d'être condanné à ſouffrir durant une éternité toute entiére ; mais c'eſt bien autre choſe d'être condanné à ſouffrir, pour ainſi dire, l'éternité méme. Souffrir durant toute l'éternité, c'eſt être dans un ſupplice qui ne finit point ; ſouffrir l'éternité-même, c'eſt endurer en même-tems les peines de tous les tems, & être égallement tourmenté du préſent, du paſſé, & de l'avenir.

C'eſt en ce ſens, que je prétens vous faire voir aujourd'hui, que le ſupplice des méchans eſt éternel, non-ſeulement parce qu'il doit toûjours durer, mais encore parce que pour les tourmenter, il ſemble que Dieu réünit toutes les eſpeces de tems, & qu'il leur rend préſent, & celui qui n'eſt déja plus, & celui qui n'eſt pas encore ; voici donc quel ſera le ſujet & l'ordre de ce diſcours. Les dannez ſouffrent l'éternité durant toute l'éternité, c'eſt-à-dire qu'ils ſont tourmentez en tout tems par tous les tems. Le préſent les accable par le ſentiment de leurs peines, le paſſé par le ſouvenir de leurs crimes, l'avenir par la veûë de ſa durée infinie. Le préſent raſſemble tous les maux, pour en faire ſentir l'impreſſion au corps & à l'ame. L'avenir s'avance en quelque ſorte, il ramaſſe toute ſa durée, & les afflige même avant que d'être. Le paſſé retourne, & ſe fixe en la memoire pour n'être jamais paſſé pour eux. Le préſent leur cauſe des douleurs inconcevables : L'avenir un horrible deſeſpoir : Le paſſé un repentir amer & ſterile. Ce ſeront les trois points de cét entretien.

Repréſentez-vous au centre de la terre, non pas une priſon vuide, ou ſimplement une fournaiſe al-

lumée, mais un étang de feu & de flâmes, un étang de poix, de ſuif, de ſouffre embraſé d'une énorme profondeur, & d'une largeur immenſe. C'eſt-là que doivent être précipitez tous les pecheurs qui mourront impenitens. *Erit terra eorum in picem ardentem*, ils habiteront dans la poix ardente, dit Iſaïe; & Saint Jean, *Pars illorum erit in ſtagno ardenti, igne & ſulphure* : Leur demeure éternelle, leur partage ſera un étang de feu & de ſouphre. Et ne croïez pas qu'ils en aient ſeulement juſqu'au col, la teſte auſſi-bien que le reſte du corps, ſera plongée bien avant dans ces flâmes, dans ce ſouffre ardent, ils en auront dans les yeux, il leur entrera par les oreilles, ils l'attireront en reſpirant, ils le ſouffleront par la bouche & par les narines, l'eſtomac, la poitrine, les poûmons, toutes les entrailles en ſeront toûjours remplies. Il bouïllira ſans ceſſe au dedans & au déhors, & comme ce feu ne conſumera rien, & que ſans diviſer même la peau, il la brûlera de toutes parts, les chairs, la graiſſe, le ſang, toutes les humeurs bouïlliront auſſi dans cette peau, comme dans une eſpece de chaudiere. Le cerveau bouïllira de même ſous le crane, & toutes les mouëlles dans les os. Ils ſeront environnez de cette matiére ardente & enflamée dans une diſtance preſque infinie, il y en aura un abîme au deſſus, & un autre abîme au deſſous d'eux, toute cette maſſe effroïable agira en même-tems ſur leur corps lequel ſera comme le centre, où l'ardeur d'un ſi grand embraſément viendra aboutir : *Pars illorum erit in ſtagno ardenti, igne, & ſulphure.*

Quand ce feu ſeroit à peu-prés comme le nôtre, le tourment ne laiſſeroit pas d'être épouventable,

être noïé & comme perdu dans un gouffre de flâmes & de poix ardente : Que pouvons-nous imaginer de plus-horrible ? Mais vous ſavez quel eſt le ſentiment de tous les Docteurs ſur ce point ; ſi ce feu étoit ſemblable à celui que nous voïons, l'enfer ne ſeroit pas l'ombre de ce qu'il eſt, & cét étang toûjours allumé pourroit paſſer pour un bain agréable & rafraîchiſſant. Nôtre feu ſe rallentit inſenſiblement, ou du moins il conſume bien-tôt la partie à quoi il s'attache ; d'où vient que comme il n'eſt pas de ſupplice plus-violent, auſſi n'en eſt-il point de ſi court, il a d'abor épuiſé tous les eſprits, alteré & gâté l'organe du ſentiment. Le feu d'enfer, outre qu'il ne peut s'éteindre, il a encore la vertu de nourrir les corps à meſure qu'il les brûle, il leur donne autant de force pour ſouffrir, qu'il en a lui-même pour les tourmenter. C'eſt pour cela que dans Saint Marc il eſt comparé au ſel : *Omnis enim igne ſalietur.* Ils ſeront tous ſalez de feu, parce que ce feu, dit Saint Hilaire brûle la chair, & l'empéche en même-tems de ſe corrompre. Nôtre feu eſt brillant & coloré, celui d'enfer eſt noir, il aumente les tenébres au lieu de les diſſiper. Nôtre feu ne cauſe qu'une eſpece de douleur, celui d'enfer fait endurer en même-tems, & à chaque partie du corps, toutes les douleurs dont elle eſt ſuſceptible naturellement, & une infinité d'autres, qu'elle ne pourroit ſouffrir ſans un miracle. Enfin le feu dont nous uſons eſt un effet de l'amour & de la liberalité de Dieu auſſi bien que tous les autres élemens, il a été creé pour l'utilité des hommes, & même pour leur plaiſir ; auſſi a-t-il mille uſages commodes & agréables ; il

échauffe, il cuit, il reſout, il purifie, il éclaire, il réjoüit : Le feu d'enfer eſt l'effet de la Puiſſance irritée, de la haine infinie du Créateur, c'eſt un inſtrument de colere & de vengeance ; il n'a été fait que pour tourmenter, il n'eſt propre que pour cela ; & comme ſi toutes les qualitez que Dieu lui a données pour cette fin étoient encore trop foibles, comme ſi ſa toute-puiſſance en le produiſant n'avoit rien peû faire qui fuſt au gré de ſa colére ; il ſe méle lui-même à ce feu, il le ménage, il le ſouffle, il le preſſe, il l'applique de ſa propre main ; il ajoûte à ſon ardeur naturelle tout ce qu'il a lui-même & de force & d'induſtrie, pour le rendre plus-actif, & plus-cruel.

Au milieu d'un ſi grand ſupplice il ne ſera permis ni de prendre, ni d'eſperer nul ſoulagement. Le mauvais riche ne demandoit qu'une goutte d'eau : Helas ! qu'étoit-ce qu'une goutte d'eau, dit Saint Jean Criſoſtôme, pour une mer entiére de flâmes ce n'étoit rien, & cependant ce petit rafraîchiſſement, ce rien lui fut refuſé. Quand on ſouffre d'extrémes douleurs, on marche, on court, on ſe ramaſſe en peloton, on s'étend, on ſe tourne en mille maniéres, & la nature ſe ſoulage en quelque ſorte par ces mouvemens : Un danné eſt au milieu du feu immobile comme un rocher. C'eſt pour cela qu'il eſt dit dans l'Evangile qu'on le jette piés & mains liez dans les enfers. Quelque effort qu'il faſſe pour changer ou de place, ou de poſture, il trouve une réſiſtence invincible, il ne peut agir en nulle maniére, il n'a plus de vie que pour ſouffrir. En quels cris horribles ne feroit-il point éclatter ſon deſeſpoir, s'il pouvoit donner ce

petit ſoûlagement à ſes peines ? Il ne le peut pas ! ces cris ſont reprimez par les flots de ſouffre brûlant, dont il eſt toûjours plein juſqu'a la gorge. Cette matiére embraſée lui entre en la bouche à meſure qu'il l'ouvre, & le contraint d'étouffer en ſa poitrine les blaſphémes qu'il s'efforce de proferer.

Ne vous étes-vous jamais trouvez, Meſſieurs, auprés de quelque malade tourmenté ou de la goutte, ou de la pierre, ou de quelque colique violente ? Il ne faut que le voir pour juger combien il ſouffre ; il ſe leve, il ſe couche, il ſe jette par terre, il pleure, il crie, il ſe deſeſpere, il veut mourir pour mettre fin à ſon mal. Cependant ce n'eſt qu'une maladie, il ne ſouffre que dans une partie du corps, & toute la terre s'emploïe pour le ſoulager, il eſt mollement couché, il eſt nourri délicatement, on lui applique ſans ceſſe de nouveaux remedes pour appaiſer ſa douleur, il eſt environné d'enfans qui s'empreſſent pour le ſervir, d'amis qui le conſolent, de Medecins qui lui font eſperer une prompte gueriſon ; de ſerviteurs qui font tout ce qu'il ſoûaitte au moindre commandement : Que ſeroit-ce, ſi en chaque partie du corps, il ſentoit une auſſi grande douleur que celle qu'il ſouffre ou aux reins, ou dans les entrailles ? Que ſeroit-ce s'il étoit abandonné de tout le monde, ſi au lieu de le ſecourir, on le maltraittoit, on le traînoit par les cheveux, on le déchiroit à coups de foûëts ?

En enfer, Chrêtiens Auditeurs, ce n'eſt pas ſimplement une goutte, une migraine, un mal de dents, c'eſt tout cela enſemble, c'eſt mille fois plus que tout cela, ce ſont des douleurs univerſelles,

ſelles, aiguës, compliquées les unes dans les autres; le feu eſt dans toutes les parties du corps, & toutes les parties du corps ſont dans le feu, tous les ſens, toutes les facultez, toutes les puiſſances ſont affligées au-dedans & au-dehors, corps & ame tout ſouffre, tout brûle d'une maniére incompréenſible : Et cependant point de ſecours, point de remede, point d'eſperance; une nuit affreuſe & continuelle; un lit de charbons toûjours ardents, au lieu de parens, de femme, de Medecin, de ſerviteurs qui les ſoûlagent, des legions de ſpectres hideux, qui inſultent à leur miſere, qui n'oublient rien pour aigrir leurs maux, & pour les leur rendre inſupportables. Saint Ephrem dans un diſcours qu'il addreſſe à un Chrêtien Apoſtat, compare un danné à un homme ſurpris dans un crime, & que la juſtice fait jetter dans un cachot, où il ſe trouve chargé de chaînes, parmi un tas de canaille, & de mal-faitteurs. Mais il y a cette difference, dit ce Saint Pére, que la priſon de ce ſcelerat eſt addoucie par les viſites & par les larmes de ſes proches, par le zele qu'ils font paroître pour ſon élargiſſement; au lieu qu'un danné ſera entiérement delaiſſé, perſonne ne ſongera jamais à lui, perſonne ne ſollicitera ſa délivrance. Il ne verra jamais que ſes bourreaux, & ſes plus-mortels ennemis, il n'entendra jamais rien qui puiſſe appaiſer ſes regrets, nulle nouvelle agréable, nulle parole de paix ou de conſolation. *Non habet conſolatores, atque interceſſores, non circumcurſat pater; non aſſidens conſolatur mater, non ibi uxoris, & amicorum condolentia, non ibi anuntiatio bona; non fama, atque auditio pacis.*

Pere indulgent, & vous mere paſſionnée ! vous avez aimé cét enfant juſqu'à vouloir bien vous danner pour lui : ſavez-vous bien qu'il ne ſe reſſouviendra jamais de vous ? Ie me trompe, s'il eſt danné, il n'y aura point de demon en enfer ſi-enragé contre vous, ſi ôſtiné à vous mettre devant les yeux ce qu'il croira pouvoir enflâmer vôtre deſeſpoir : En un mot, ſi ardent à vous tourmenter, que le ſera cét enfant, Que s'il eſt ſauvé, il ne ſera nullement touché de vos peines. L'ame du monde la plus-dure, la plus barbare, le plus-grand ennemi que vous aïez jamais eû en cette vie, auroit fondu en larmes, s'il vous avoit veû ſouffrir durant un quart-d'heure de temps, la centiéme partie de ce que vous ſouffrirez. Vôtre fils, ouï vôtre fils vous verra ſouffrir éternellement, & il n'aura nulle compaſſion de vous. Mais ce n'a été que pour l'enrichir, que je me ſuis précipité en tant de maux ? Quãd ç'auroit été pour le mettre en Paradis, Chrêtiens Auditeurs, ſi vous étes dannez, vôtre fils, vôtre femme, vos meilleurs amis ſe riröt de vôtre ſupplice; ils en repaîtront leurs yeux, comme d'un agréable ſpectacle, ils ſe réjoüiront de ce qu'il doit être éternel. La raiſon, qu'en rend S. Gregoire en la quarantiéme de ſes Homelies, eſt qu'ils en recõnoîtront la juſtice, c'eſt que tous les mouvemens de leur cœur ſe regleront deſormais par les mouvemens du cœur de Dieu, & que la veûë de vôtre mal-heur, leur fera encore mieux goûter le bonheur, dont ils joüiront.

Voila qui ſera bien dur, mon aimable Rédemteur toute-fois je n'aurois pas trop de peine à m'en conſolér, ſi je ſavois que vous deûſſiez avoir d'autres ſentimens pour moi. Mais eſt il bien vrai que

vous me ſerez plus impitoïable que tous les autres? Vous, mon Sauveur, qui m'avez aimé juſqu'à me nourrir de vôtre chair dans mes plus-légeres infirmitez, qui m'ávez préparé un bain de vôtre propre ſang? Vous à qui mes moindres égaremens ont cauſé de ſi mortelles alarmes! Vous qui avez eſſuïé tant de fatigues, pour me ramener à vous, qui avez donné juſqu'à vôtre vie, pour me retirer d'entre les mains des demons! vous me verrez alors accablé de ſi grands maux, ſans en être touché le moins du monde? vous me perdrez ſans reſſource, & neantmoins ſans régret? Vous vous conſolerez de me voir paſſer en des mains, qui ne m'ont pas formé, ô mon Dieu! Vous me livrerez vous-même de plein-gré à mes plus-cruels ennemis? Vous leur donnerez le pouvoir de me tourmenter, vous leur ordonnerez de le faire, vous y mettrez vous-même la main, & vous me ſerez vous ſeul plus cruel que tous les autres enſemble? *Mutatus es mihi in crudelem, & in duritia manus tuæ adverſaris mihi.* Encore ſi nonobſtant vôtre haine on ne laiſſoit pas de vous aimer, il n'en faudroit pas davãtage pour addoucir tous mes tourmens, car on ne ſouffre point quand on aime. Mais non, Chrêtiens Auditeurs, il ne ſera pas même permis d'aimer en enfer, une ſi douce paſſion n'a point d'entrée dans le lieu des vengeances du Seigneur: Les dannez ſeront comme forcez de haïr Dieu, autant qu'ils étoient obligez de l'aimer en cette vie. Il ne ſera plus en leur pouvoir de benir ſes Iugemens équitables, ils le maudiront donc éternellement; ils n'auront contre lui que des mouvemens de rage, & des penſées de blaſphémes. Ils verront

qu'il eſt tout aimable, & ils ne laiſſeront pas de le haïr.

Bien davantage, ils le connoîtront digne d'amour, & plus ils ſentiront croître leur haine. La raiſon de cela eſt que les mêmes lumieres qui leur découvriront ſes perfections infinies, leur feront comprendre la perte infinie qu'ils auront faitte en le perdant. Le Seigneur ne pourra leur montrer combien il eſt excellent en lui-même, ſans leur faire voir combien il eſt rigoureux à leur égar de les priver d'un ſi grand bien : & ainſi la connoiſſance de Dieu, qui allumera dans leur cœur des deſirs de le poſſeder plus-ardents que les feux où ils ſeront enſevelis, y excitera en même tems une averſion proportionnée à ces deſirs, n'étant pas poſſible de connoître une beauté ſi parfaitte, de la deſirer ſi ardemment, & aimer celui qui en ôte la poſſeſſion. O calamité ! ô diſgrace ! ô beauté divine ! Quel eſt donc cét état ſi mal-heureux, qui peut nous reduire à la néceſſité de vous avoir en horreur ? Voila, pecheurs, ce que vous trouverez à la fin de vos débauches, mais ce qui doit encore plus vous effraier : *Ecce quod erit in fine ſine fine* ; Voila ce qui n'aura jamais de fin. Tous ces maux ſeront toûjours preſens en enfer, & ils y ſeront toûjours avenir. Bien davantage cét avenir éternel y ſera toûjours préſent, pour rendre éternel vôtre ſupplice : C'eſt le ſecond Poinct.

Mon deſſein n'eſt pas de prouver ici la durée infinie des peines de l'enfer, Origene ne l'a jamais peû comprendre, je ne m'en étonne pas, ce qui eſt infini eſt au-deſſus de toute conception créée : mais il ne l'a jamais voulu croire, c'eſt de quoi je

ne ſauroit m'étonner aſſez n'y aïant rien de plus-formel dans l'Evangile, que cette ſentence de JESUS-CHRIST: *Diſcedite à me maledicti in ignem æternum:* Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, & ce qui ſuit, ceux-ci iront dans un éternel ſupplice; *Ibunt hi in ſupplicium æternum.* Il ne s'agit pas non plus de ſavoir quelle peine ce ſera, de brûler toûjours avec un égal ſentiment de douleur, ſans que jamais ce feu s'éteigne ou ſe ralentiſſe. Helas! vint-quatre heures d'un mal de teſte, une journée d'un travail un peu fort, ou même d'oiſiveté, nous paroît ſi longue & ſi ennuïeuſe: Que ſera-ce de brûler, & de brûler éternellement? C'eſt quelque choſe de bien étrange, que de paſſer toute ſa vie en une priſon obſcure, reduit à n'avoir d'autre occupation que de ſonger à ſon mal-heur. Mais outre cela être plongé dans des flammes égallement vives, noires & puantes, ſans ni ſe plaindre, ni fuir, ni même ſe remuër, & cela durant cent ans, durant deux cens & trois cens ans, durant un million d'années, toûjours. Ah pecheurs! vous n'y penſez pas, lors que vous vous abandonnez à vos paſſions! Non j'en ſuis aſſeûré, vous n'y penſez pas, car il n'eſt point d'homme au monde qui puiſſe y penſer, & pecher en même-tems.

Toutefois ce n'eſt pas encore ce que j'appelle endurer l'éternité. Quelque durée qu'aïent eû les peines des méchans, on ne pourra jamais dire que cette durée ait été infinie, mais ſeulement qu'elle le ſera: & ainſi ſi nous ne faiſons avancer en quelque ſorte tout l'avenir pour leur faire ſouffrir des maux qui ne ſont pas même encore, on n'a

pas lieu de soûtenir que leur tourment soit actuellement éternel.

Quelques Téologiens s'appuïent sur les paroles de l'Evangile que j'ai alleguées : *Ibunt hi in supplicium æternum* ; Ceux-ci iront à un supplice éternel ; & prenant ce mot d'éternel en la rigueur de sa signification, ont enseigné que les dannez sentiroient à chaque moment, & par un sentiment réel, tout ce qu'ils ont à souffrir durant toute l'éternité. Ils disent que l'éternité mal-heureuse est comme un globe massif de fer, ou de bronze, d'une grosseur infinie, lequel ne laisse pas de faire sentir tout son poids à la partie qu'il presse, quoi-qu'il ne la touche que d'un seul point. Ils la comparent cette éternité à l'immensité de Dieu, lequel n'a pas moins d'étenduë dans un lieu indivisible, que dans un espace infini à sa connoissance, qui ramasse en un seul acte tout ce qui pourroit exercer son esprit durant toute l'éternité, s'il connoissoit les objets successivement. Enfin à son éternité-même, laquelle est indivisible, & qui lui fait goûter en un moment tout ce qu'il a jamais eû, & tout ce qu'il aura jamais de plaisir. Comme je ne comprens pas assez la verité de cette opinion pour la défendre, aussi sai-je trés-bien que ce n'est pas à moi à la censurer. Je dis seulement que sans avoir recours à cette subtilité, on peut prouver que les méchans souffrent l'éternité de leur supplice, dés le premier moment que ce supplice commence ; Il suffit de dire qu'ils ont continuellement cette éternité en veûë, qu'ils savent que les peines horribles qu'ils endurent ne doivent jamais finir. *Quod quisquam timere cœpit, jam passus est*, dit Saint Grégoire de

Nazianze, il n'y a nulle difference entre craindre & ſouffrir un mal. Si cela eſt vrai de la crainte, à plus forte raiſon le ſera-t-il d'une attente certaine, qui ne laiſſe point de lieu au doute, ni par conſequent à l'eſperance, telle qu'eſt celle des damnez à l'égar de l'éternité de leurs tourmens.

Ouï, Chrêtiens Auditeurs, ces mal-heureux ſavent qu'aprés avoir brûlé cent ans, il en faudra brûler encore cent, que ce ſecond ſiécle fini ils en doivent commencer un troiſiéme, & puis encore un quatriéme, & qu'aprés dix mille, cent mille, cent mille millions d'années recommancées cent mille millions de fois, le feu ſera auſſi vif, le corps & l'ame auſſi diſpoſez à ſouffrir, Dieu auſſi irrité, auſſi irreconciliable qu'au commencement. Imaginez un tems auſſi long qu'il vous plaira; aſſemblez tous les nombres que vôtre eſprit eſt capable d'inventer, multipliez-les autant de fois que vous voudrez, rempliſſez de chiffres, ajoûtez les uns aux autres autant de volumes qu'il en faudroit pour remplir tout l'eſpace qui eſt entre le ciel & la terre; un damné voit qu'il lui faudra brûler durant tout ce tems-là, il porte ſa veûë encore plus-loin, & découvre au-dela de cette durée immenſe une éternité de peines, auſſi longue, auſſi entiére, que ſi elle n'avoit été précedée d'aucun tems. Vous fremiſſez quand on vous dit qu'un oiſeau, qui de cent mille en cent mille ans, n'emporteroit qu'une goute d'eau de la mer, ou un atome de la terre: Que cét oiſeau, dis-je, auroit ſéché les abîmes de l'Occean, & applani toutes les montagnes de l'univers, que le ſupplice des damnez ne ſeroit pas encore fini; & moi je vous dis que leur ſupplice

ſeroit encore, comme s'il n'avoit pas même commencé ; & moi je vous dis que quand entre chaque atome, qu'il enleveroit, entre chaque goutte d'eau, il laiſſeroit couler cent mille millions d'années autant de fois qu'il y a de momens en cent mille millions de ſiécles, & qu'il y auroit autant de mers à épuiſer, qu'il y a de gouttes d'eau dans l'Occean, autant de montagnes à razer, qu'il y a d'atomes en toute la maſſe du monde, il auroit tout razé, tout épuiſé, avant que le terme de leurs peines fuſt avancé d'un ſeul moment. Savez-vous bien ce que c'eſt que tout cela, & cent mille millions de fois plus que cela en comparaiſon de l'éternité ? Rien, dit Saint Auguſtin, rien du tout ; je ne dis pas que ce n'eſt qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment, je dis que ce n'eſt rien du tout. *Omnia ſæculorum ſpatia definita, ſi æternitati interminæ comparentur, non ſunt exiſtimanda exigua, ſed nulla.* Je dis qu'aprés cét eſpace immenſe de tems paſſé dans les flammes, ſi un Ange deſcendoit aux enfers de la part de Dieu, pour leur dire qu'ils n'ont plus à ſouffrir que cent mille millions de fois autant de ſiécles, qu'ils auroient ſouffert de moments juſqu'alors ; voila qui eſt épouvantable, pour lors, Chrêtiens Auditeurs, tous leurs blaſphémes ceſſeroient, les moindres murmures ſeroient étouffez dans cette maiſon de confuſion & d'horreur ; ce ne ſeroit plus que benedictions, que loûanges, qu'actions de graces : l'enfer ne ſeroit plus un enfer, & l'amour que ces mal-heureux concevroient deſlors pour le Seigneur qui leur feroit cette grace, égalleroit l'amour des Archanges & des Seraphins. Mais ils ne ſont que trop aſſeûrez

que jamais ils n'entendront parler de délivrance; jamais de paix, ni de tréve, jamais de grace, ni de réconciliation. Nul terme, nulle fin, nulle eſperance de fin ; il faudra brûler autant de tems que les Saints ſeront Bien-heureux, autant de tems que Dieu ſera immuable, autant de tems que Dieu ſera Dieu.

Combien de fois avez-vous dit que cette penſée ſeroit capable de renverſer l'eſprit, à qui voudroit s'y attâcher un peu fortement ? Que ſeroit-ce ſi on y penſoit jour & nuit,& qu'en même tems on comprit une partie des autres peines ſoit ſpirituelles, ſoit ſenſibles ? Les dannez ne les comprenent pas ſeulement ces peines, ils les ſouffrent, & ils ſeront éternellement appliquez à examiner,à meſurer cette immenſe, cette incompréenſible éternité. Dieu formera, Dieu attâchera, Dieu fixera en leur eſprit cette cruelle penſée,en ſorte qu'il leur ſera impoſſible de la détourner. *Jamais,jamais, jamais* ces tourmens n'auront de fin. Faut-il s'étonner aprés cela ſi la fureur les tranſporte, s'ils voudroient pouvoir détruire Dieu, ou le danner avec eux ? Peuvent-ils moins faire que de hurler, que de grincer des dents, que d'éclatter en des blaſphémes horribles, que de s'entre-mordre, que de s'entre-déchirer les uns les autres. Je comprens comment c'eſt que le deſeſpoir porte les enfans à tourner leur rage contre leurs meres, & les meres à ſe lancer avec furie contre leurs enfans. Je comprens comment c'eſt qu'ils font des efforts pour s'anéantir, pour augmenter leurs propres ſupplices, pour ſe rendre encore plus mal-heureux qu'ils ne ſont, pour ſurpaſſer en ce point la cruauté

des demons les plus-acharnez, & la haine infinie de Dieu-même. Rien de tout cela ne me paroît incroïable. Voulez-vous ſavoir, Chrêtiens Auditeurs, ce que je ne puis comprendre, & ce que je ne conçevrai jamais? C'eſt que nous confeſſions nous-mêmes que la ſeule penſée de l'éternité eſt capable de nous faire devenir fous, & que la crainte de cette même éternité ne puiſſe pas nous rendre plus-ſages. Accordons nous avec nous-mêmes, vous détournez les yeux, autant qu'il vous eſt poſſible, de cette durée infinie de tourmens, tant la ſeule veûë en eſt éffroïable, & l'on ne peut vous obliger, à faire un pas pour vous détourner du chemin, qui y conduit. Vous n'avez pas le courage de regarder cét abîme, & vous vous y précipitez de plein gré.

Puiſque vous reconnoiſſez que voſtre eſprit eſt trop foible pour ſupporter la penſée de l'éternité mal-heureuſe; ce n'eſt pas faute de connoiſſance que vous négligez de vous garantir des ſupplices éternels; Qu'eſt-ce donc? folie? enchantement? deſeſpoir? Helas ſi l'on pouvoit en être quitte pour un eſpace de temps quelque long que cét eſpace puſt être; Pour un adultere, un million d'années dans les flammes à la bonne-heure. C'eſt cent mille-fois plus de tems que le monde n'en aura apparamment en toute ſa durée; mais du moins on en verroit le bout quelque jour. Pour une détraction, pour un jurement, pour un larcin de deux écus, pour goûter un moment le plaiſir de la vengeance, un enfer de cent millions d'années, ô Dieu quel terme! Mais patience, encore cela pourroit-il finir, & la veûë de Dieu, ſi l'on venoit en-

fin à le poſſeder ; effaceroit en un moment juſqu'au ſouvenir de tous ſes maux. Mais *toûjours, toûjours* ! une éternité toute entiére ! Ah Meſſieurs, il faut que le monde periſſe à nos yeux, aprés ces penſées ; il n'y a ni miſere dans la pauvreté, ni confuſion dans l'abbaiſſement, ni rigueur dans la penitence, qui doive effraïer une ame pénetrée de ces veritez terribles. Enterrons-nous tous vivans, s'il eſt néceſſaire, allons paſſer le reſte de nos jours ou dans les cavernes, ou même dans des ſepulcres ! Ce ne ſera tout au plus que pour vingt, pour trente, ou pour quarante ans, & l'enfer eſt pour toute l'éternité.

Mais quoy ? me dira peut-être quelcun, une éternité de peine pour un peché, & pour un peché d'un moment ? y a-t-il de la juſtice à un jugement ſi ſevere ? Eh qui peut en douter ? Meſſieurs, puiſque Dieu qui eſt la juſtice même, eſt l'Auteur de ce jugement ? il n'y a pas de proportion entre un plaiſir paſſager, & un châtiment éternel : Petit ver de terre, & y a-t-il de la proportion entre vous & la Majeſté infinie de Dieu, que vous avez outragée ? Eſt-ce par le tems qu'on a mis à faire une offence, qu'on doit meſurer la punition, qui lui eſt deûë, ou par la grandeur de la perſonne offenſée ? Quoi de plus juſte que de punir éternellement celui qui a oſé ſe revolter contre l'Eternel ? Davantage eſt-il rien de plus équitable que de n'accorder jamais de pardon à celui qui ne ſe repentira jamais, à celui qui l'a refuſé, lors qu'on daignoit bien le lui offrir, à celui enfin qui auroit deſiré de vivre éternellement, pour ne ceſſer jamais de pecher ? s'il y a de l'iné-

galité entre un moment de plaiſir, & une éternité de peine, il eſt à vôtre choix de prendre ce petit plaiſir, ou de ne le prendre pas. Vous étes un inſenſé de le vouloir bien acheter ſi cherement. Mais Dieu eſt tres-juſte d'éxiger de vous le païement, dont vous êtes comme convenu; puiſque vous n'ignoriez pas le compte qu'il vous en devoit demander. Vous êtes un enragé de ne laiſſer pas d'offencer Dieu, quoi-qu'il vous menaçe d'un ſi grand ſupplice; Mais Dieu eſt tres-juſte de vous punir par ce même ſupplice, dont la crainte n'a pas été capable de vaincre vôtre malice.

Peut-être qu'il ne ſera pas permis au Seigneur de ſe défendre, de ſe munir contre vôtre audace, & vôtre témerité? De quoi vous plaignez-vous? Qui vous force de vous aller jetter dans les précipices, dont il a environné ſon trône pour oppoſer à l'inſolence de ſes ennemis? Manque-t'il de vous avertir des piéges qu'il vous a tendus, & des malheurs où vous tomberez infailliblement, ſi vous êtes aſſez emporté pour vous en prendre à ſa Majeſté infinie? mais il pouvoit nous arrêter par d'autres ſupplices de moindre durée: Que dites-vous? L'enfet tout éternel qu'il eſt, ne peut pas nous retenir dans le devoir, & nous aurions appréendé une peine infiniment plus légere? Chrêtiens, les dannez n'auront à ſe plaindre que d'eux-mêmes. Ils ſe condanneront eux-mêmes, avant que Dieu les condanne, leur conſience les contraindra d'avoüer qu'on leur fait juſtice, & cét aveû forcé ne ſera pas le moindre de leur tourment? Diſons un mot du ſouvenir, qui leur rendra preſent tout le tems qu'ils ont paſſé dans la vie, & finiſſons.

C'eſt une verité conſtante parmi les Téologiens, que les dannez conſerveront dans les enfers toutes leurs facultez naturelles ; Comme le corps y aura l'uſage de tous les ſens, l'ame y exercera ſes trois puiſſances, il ne ſera pas même en ſon pouvoir d'en ſuſpendre les operations, non plus que de les appliquer à d'autres objets qu'à ceux à quoi Dieu les aura attachées pour leur ſupplice. La volonté fera ſentir à cette ame les maux préſens qu'elle haïra, & qu'elle ne pourra fuïr ; ç'a été le ſujet de la premiére partie de ce diſcours ; elle rendra toûjours préſens par l'intelligence ceux-méme, que l'avenir lui prépare c'eſt ce que nous venons d'expliquer : il reſte à faire voir comment ſa memoire emploïra pour la tourmenter, juſqu'aux images des biens paſſez, & des plus-doux plaiſirs de la vie. Non, Meſſieurs, le pecheur n'oublira jamais ce qu'il a fait ni ce qu'il a pû faire ſur la terre. C'eſt une fable, que ce fleuve où les Poëtes ont dit qu'on perdroit aprés la mort, toutes les idées des choſes paſſées. Elles ſeront paſſées, dit le devot S. Bernard, & elles ne laiſſeront pas d'être préſentes ; elles ſeront paſſées de la main & elles ſubſiſteront en l'eſprit : *Tranſierunt, & non tranſierunt, tranſierunt à manu, ſed non à mente.* Ce qui a été fait, continuë ce Pere, ne peut qu'il n'ait été fait, & ainſi quoi-que faire ait été dans le tems, avoir été fait demeurera éternellement ; ce qui paſſe au delà des temps, ne paſſe point avec le temps. Il faut donc qu'on ſoit éternellement tourmenté de ce qu'éternellement on ſe ſouviendra avoir mal fait, *non tranſibit cum tempore, quod tempora tranſit, in æternum ergo neceſſe eſt cruciet, quod*

perperam te egiſſe in æternum memineris. C'eſt ce qui a fait dire à Saint Auguſtin ſur le Pſaume quarante-huitiéme, que le mauvais Riche digeroit dans les enfers ce qu'il avoit mangé en ce monde ? *Quod manducaverat apud ſuperos, hoc apud inferos digerebat.* Tous les plaiſirs que les méchans auront pris contre la Loi de Dieu, ſeront dans l'enfer comme ces viandes cruës & indigeſtes, qui demeurent ſur l'eſtomac, & qui par les longues douleurs qu'elles lui cauſent, nous font bien païer le peu de plaiſir qu'elles n'ont donné à la bouche qu'en paſſant.

J'apperçois ici, Meſſieurs, un nouvel abîme, & des douleurs auſſi ineffables que tout ce que j'ai dit juſqu'à cette heure. Qui peut dire combien ce ſouvenir du paſſé ſera amer & penible à l'ame damnée? Quels regrets ? lors qu'aprés pluſieurs ſiécles de ſouffrances, elle jettera les yeux ſur ce petit eſpace de tems qu'elle a vécu ſur la terre ! La vie quoiqu'enviſagée de fort prés ne laiſſe pas de paroître courte. Il nous ſemble, à nous qui en jouïſſons encore, que tout ce qui s'en eſt coulé juſqu'ici, s'eſt évanoüi comme une ombre. A l'heure de la mort, quelqu'âge qu'on ait vécu, on ne peut ſe perſuader qu'il y ait eû quelque intervale entre le jour de la naiſſance, & ce dernier jour. Tout le tems qui a paſſé entre ces deux extrémitez ne nous paroît plus que comme un atome de tems, qu'on trouve à peine en ſa memoire. Que ſera-ce, lors que non-ſeulement vous ſerez mort, mais que vos enfans, & les enfans de vos enfans le ſeront auſſi ? Que vôtre race ſera éteinte, que le tems aura détruit les maiſons que vous avez élevées, & ruiné

de fonds en comble toutes les villes où vous aurez fait quelque ſéjour : Lors que l'univers aura été enſeveli en ſes propres cendres ; que les portes du ciel auſſi bien que celles de l'enfer auront été fermées pour n'être jamais ouvertes, & que depuis ce tems-là il aura déja paſſé pluſieurs millions d'années ! Alors, Chrêtiens Auditeurs, qu'en croïez-vous ? Que ſeront à vos yeux les cinquante ou ſoixante années de vôtre vie ? Quelle eſtime ferez-vous alors de cette petite portion de tems, qui vous paroîtra comme perduë au bout de ce nombre innombrable de ſiécles qui l'auront ſuivie ? Quoi je n'avois que ce moment à ſouffrir, à me faire un peu de contrainte ! j'ai hazardé, j'ai perdu l'éternité pour paſſer ce petit moment en je ne ſai quelle liberté, en je ne ſai quelles délices.

Mais remarquez qu'encore que toute la vie comparée à l'éternité ne leur doive paroître que comme un moment : Elle paroîtra longue néanmoins eû égar à l'état préſent où ils ſeront, auquel on leur refuſera un moment de tems pour faire penitence de leurs pechez. Helas ! dira un miſerable danné, j'ai vécu cinquante, ſoixante, quatre-vint ans, durant tout ce tems-là j'ai été le maître de ma fortune, j'ai eû les clefs du Paradis entre les mains, il a été à mon choix de m'y placer, ou entre les Vierges, ou entre les Confeſſeurs, ou parmi les Saints Solitaires, ou même parmi les Apôtres, & me voici parmi les demons ! Je pouvois par mon zéle, par mes inſtructions, par mes bons exemples, empécher la dannation de pluſieurs qui m'auroient accompagné dans ciel, ou qui m'y auroient receû, & je me ſuis danné moi-même ! Ie ſavois qu'il y

avoit un enfer : Helas ! on m'en a fait reſſouvenir ſi ſouvent ! Ie ſavois ce qu'il falloit faire pour l'éviter, Dieu, les hommes, ma conſience, me preſſoient de me convertir ; je le pouvois aiſément, j'ai été ſur le point de le faire, & cependant je ne l'ai pas fait ! Qu'eſt-ce donc qui a été capable de m'arrêter ? Mal-heureux que je ſuis ! étois-je Chrêtien ? étois-je libre ? étois-je raiſonnable ? étois-je homme ? Qui m'avoit aveuglé ? qui m'avoit renverſé l'eſprit, qui m'avoit enſorcelé de la ſorte ? *Vbi erat tam annoſo tempore liberum arbitrium meum ?* Qu'on ſoit inconſideré en quelque rencontre, qu'on ſe laiſſe emporter un moment à la paſſion, cela n'eſt pas fort étrange, mais que durant l'eſpace de ſoixante années j'aïe pû me ſauver, & que durant ſoixante années je ne l'aïe pas voulu faire, que durant tout ce tems-là j'aïe mieux-aimé être ce que je ſuis maintenant, que ce que je devois être alors ? Que j'aïe perſiſté dans la réſolution de ſouffrir l'enfer, plûtôt que de renoncer à des badineries, à des ordures ? Cela eſt-il croïable ? y a-t-il quelque apparence à cela ? Puis-je avoir voulu me danner pour ſi peu de choſe, & l'avoir voulu ſi long-tems à moins que je n'euſſe perdu l'eſprit ? Et ſi j'étois fou, juſte Dieu ! comme il falloit néceſſairement que je le fuſſe, pourquoi me traittez-vous ſi cruellement ? Ah vie, vie courte & longue tout enſemble ! mais égallement crueſle à mon ſouvenir; ſoit que je conſidere ta bréveté, ou que j'enviſage ta longueur ! belles années, belles heures, précieux momens, ne reviendrez-vous donc jamais ? Eſt-il poſſible que j'aïe tout perdu en vous perdant ? A quoi penſois-je lors que je vous prodiguois à des niaiſeries ?

niaiſeries ? ou que je vous laiſſois couler ſans rien faire ? Qui me donnera une petite partie de ces jours, qui me paroiſſoient quelquefois ſi longs ? Qui m'auroit dit, lors que je les perdois avec tant de facilité, & même avec joie, que je les regretterois ſi amerement ? Que je les régretterois inutilement ? Que je les regretterois éternellement ?

Voila, Meſſieurs, voila à mon ſens ce qu'il y aura de plus inſupportable dans l'enfer. Son éternité me fait peur, la ſeule penſée de ſes flammes m'épouvante : mais aprés tout ce regret, cette veûë du tems paſſé, ce ſouvenir de l'uſage qu'on en a fait, & de celui qu'on en pouvoit faire : cela me paroît plus-horrible que les braſiers, & que l'éternité-même. Nôtre eſprit ne ceſſera de nous repréſenter vivement la vanité, & le peu de durée des biens qui nous auront détâchez de Dieu. Les douceurs ineffables que nous aurions trouvées en ſon ſervice, la difference qu'il y aura entre les peines qui nous auront rebutez de la vertu, & celles que nous ſouffrirons pour lors, la facilité prodigieuſe qu'il y avoit d'éviter de ſi grands maux. Il étoit ſi aiſé de prier, de jeûner, de donner l'aumône, de ſe confeſſer. Il y a eû de la fragilité en mon peché : Mais pourquoi differer la penitence ? pourquoi attendre à la mort, pourquoi au lendemain ? Le Confeſſeur arriva que je venois d'expirer, je pouvois le faire appeller un jour plûtôt, une heure plûtôt : Il n'a tenu qu'à cela, que je ne fuſſe auſſi heureux éternellement, que je ſerai éternellement mal-heureux. O penſée ! ô ſouvenir ! ô cruelle & accablante réflexion.

Mon Dieu ! ne me damnez pas, je vous en con-

jure par vous-même, par vôtre infinie miſericorde, par tout ce que vous avez fait pour me ſauver. Helas ! quel fruit tirerez-vous du deſeſpoir de cette chetive créature, que vous avez paitrie de bouë, & qui bien-tôt doit être reduite en pouſſiere ! Eſt-ce-là un objet digne d'une colere ſi enflammée ? d'une ſi longue & ſi amere vengeance ? Quelle gloire vous reviendra-t-il, Seigneur, de m'avoir enfermé pour une éternité dans ces gouffres de feux & de flammes. *Non mortui laudabunt te Domine, neque omnes qui deſcendnnt in infernum.* On ne chante point vos loûanges dans les enfers, & m'y envoïer, ce ne ſeroit qu'aumenter le nombre de ceux qui vous haïſſent, & qui vous blaſphément.

Chrêtiens Auditeurs, ce n'eſt point ici un épouvantail, ce n'eſt point un ſujet en l'air, que l'éloquence ſe choiſiſſe pour avoir le plaiſir de s'égaïer, & de déplier ſes forces. Si ces penſées ne nous convertiſſent pas, ſi la veûë de ces tourmens, de cette éternité, de ce repentir éternel, ne nous détâche pas du peché, & des vains amuſemens de la vie, nous ſommes des fous, nous ſommes des deſeſperez. Ces veritez ont fait les Martirs, elles ont peuplé les Deſerts, elles rempliſſent encore aujourd'hui les Monaſteres d'hommes & de filles. Cependant vous n'en voudriez pas avoir perdu un quart d'heure de divertiſſement, ni relâché un ſou du bien d'autrui ; j'admire vôtre réſolution, voila ſans doute une grande force d'eſprit. Pour moi je confeſſe que j'en ai moins, & que l'éternité m'éfraie ; non je ne ſaurois me reſoudre à être damné. Que plûtôt ma vie ne ſoit qu'une ſuite de croix, de douleurs, de perſecutions, & d'opprobres. Il y a de

grandes douceurs en vos plaiſirs ; les richeſſes font goûter une felicité que je ne puis pas comprendre, je le veux croire ; mais ſi par la pauvreté, ſi par la douleur, ſi en m'éloignant du monde je puis me ſauver de l'enfer : Solitude, douleur, pauvreté, vous ſerez tous mes plaiſirs, vous ſerez toutes mes délices. Qu'on ſe figure la penitence autant affreuſe qu'on voudra, qu'on diſe qu'elle eſt le purgatoire, qu'elle eſt l'enfer de cette vie ; puiſque c'eſt une voïe aſſeûrée pour éviter cét autre enfer, cét horrible enfer dont j'ai parlé, je ne veux point d'autre Paradis juſqu'à la mort. Mon Dieu faites que ces penſées entrent dans l'eſprit de ceux qui m'écoutent, mais faites qu'elles y entrent ſi avant, qu'elles n'en ſortent jamais. Qu'elles ſe préſentent à eux dans toutes leurs tentations, dans toutes leurs affaires, dans tous leurs plaiſirs. Qu'ils les meditent en ſe couchant, qu'ils les rappellent à leur reveïl, qu'elles deviennent le ſujet le plus-ordinaire de leurs entretiens. S'ils penſent ſouvent à l'enfer, il eſt impoſſible qu'ils ne s'empéchent d'y tomber, il eſt impoſſible qu'ils ne prennent le chemin du Paradis. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON LVI.

DE LA PREDESTINATION.

Vos non creditis, quia non eſtis ex ovibus meis.

Pour vous vous ne croïez pas, parce que vous n'étes pas du nombre de mes élus.
S. Jean. c. 10.

De quelque maniére qu'on explique la Prédeſtination des hommes, il eſt certain qu'elle ne détruit ni dans Dieu la volonté de ſauver les hommes, ni dans les hommes la liberté de faire eux-mêmes leur ſalut.

COMME il y a une crainte de Dieu, qui eſt la plenitude de la Sageſſe ſelon l'Eccleſ. *Plenitudo ſapientiæ timere Deum*: J'oſe dire qu'il y en a une autre, qui eſt le comble de l'aveuglement & de l'erreur. Craindre cette ſentence terrible, qui doit être prononcée contre les méchans au jour des vengeances; c'eſt aſſe ûremen

une crainte fort raiſonnable ; mais craindre les deſſeins que Dieu a formez avant tous les ſiécles, touchant la prédeſtination ou la reprobation des hommes, c'eſt, ſi je ne me trompe, une vaine crainte. Il y a lieu de craindre cét œil toûjours veillant & toûjours ouvert, qui voit toutes nos actions, qui pénetre dans nos plus-ſecretes penſées; mais on n'a nulle raiſon d'appréender cette connoiſſance infallible que Dieu a eûe avant que nous fuſſions, de ce que nous ſerons éternellement, comme ſi elle nous impoſoit quelque néceſſité de faire, ou de ne faire pas nôtre ſalut.

Cependant, je vois qu'il n'eſt rien de plus-commun que cette appréenſion frivole ; il n'eſt pas juſqu'aux perſonnes les plus-vertueuſes, à qui la penſée de la Prédeſtination ne donne quelquefois d'étranges inquiétudes. Mon intention eſt bien de ſervir Dieu juſqu'à la mort, dit une ame vraiment Chrétienne, mais helas quel ſera le fruit de mes bons deſirs, ſi Dieu m'a deſtinée à l'enfer, avant même que je fuſſe au monde ? Eſt-ce que je lui ferai changer les ordres de ſa providence, ou que je l'obligerai lui-même à revenir d'une volonté, qui eſt éternelle & immuable de ſa nature ? Il ſait dés long-tems ce qu'il doit faire de moi durant toute l'éternité, ſi je ſuis écrit au livre de vie, il n'a garde de m'en effacer, mais ſi mon nom ne s'y trouve pas, mon mal-heur eſt ſans remede, je puis me comter parmi les dannez.

Voila, Chrêtiens Auditeurs, un diſcours qui paroît plauſible, je conviens qu'il peut embarraſſer & ceux qui ne veulent pas ſe donner la peine d'entrer un peu plus-avant dans ce miſtére, & ceux

qui le veulent trop approfondir ; mais il me ſemble qu'aïant à faire à des eſprits humbles & dociles, il me ſera aiſé de les raſſeûrer, & de leur ôter tous les doutes qui pourroient entretenir leur défiance, & refroidir leurs bons deſirs. J'aurois pû choiſir ſur nôtre Evangile un ſujet plus-terrible, & plus-propre pour épouvanter les méchans, mais il eſt à propos, ce me ſemble, de conſoler quelquefois les gens-de-bien, qui ſont preſque les ſeuls qui honorent la parole de Dieu, & qui en profitent. Je m'en vais donc vous faire voir que la penſée de la Prédeſtination, n'eſt pas une penſée qui doive épouvanter les bons Chrêtiens, que ſuppoſé qu'on craigne Dieu, on n'a rien à craindre de ce coſté-là, & que nous ne devons pas travailler à nôtre ſantification avec moins de tranquillité, que ſi le Seigneur ignoroit ce que nous devons devenir aprés cette vie. Je commencerai aprés que j'aurai imploré la protection de la Sainte Vierge, que je vous ſupplie de ſaluër humblement & devotement avec moi. *Ave Maria.*

Je ne prétens pas raſſeûrer les eſprits effraïez par la penſée de la Prédeſtination éternelle, en détruiſant la verité de cette même Prédeſtination. C'eſt une créance établie ſur l'autorité de l'Ecriture, qu'on ne peut combattre ſans ſe déclarer hérétique. Il y a donc des Prédeſtinez, il y a des Reprouvez, on n'en peut pas diſconvenir. Les Prédeſtinez ont leurs places marquées dans le Ciel, les Reprouvez ſeront infalliblement précipitez dans les enfers, j'en conviens encore. Nous ne ſavons ſi nous ſommes des premiers ou des derniers, cette troiſiéme propoſition n'eſt pas moins certaine que

les deux autres. Comment peut-on donc ſe défendre d'une mortelle fraïeur, & ſe reſoudre à travailler ſerieuſement à l'affaire de ſon ſalut ? On le peut aiſément, Chrêtiens Auditeurs, par deux conſiderations, que je vais vous propoſer. Quelque decret que Dieu ait formé avant tous les ſiécles, quelque réſolution qu'il ait priſe ſur nôtre ſujet, il eſt certain qu'il nous veut ſauver, voila la premiére réflexion ; il eſt certain que nous pouvons nous ſauver, c'eſt la ſeconde. Dittes-tout ce qu'il vous plaira touchant la Prédeſtination des hommes, pourveû que ces deux veritez ſubſiſtent, la Prédeſtination ne me donnera nulle inquiétude. Or eſt-il que de quelque maniere qu'on l'explique, il eſt certain qu'elle ne détruit ni dans Dieu la volonté de ſauver les hommes, je le ferai voir dans le premier poinct ; ni dans les hommes la liberté de faire eux-mêmes leur ſalut, ce ſera le ſecond poinct : Voila le ſujet de nôtre entretien.

N'avez-vous jamais fait réflexion, Meſſieurs, que ceux qui craignent d'être dannez par cette ſeule raiſon qu'ils n'auront pas été prédeſtinez à la gloire ; que ceux-là, dis-je, craignent qu'il ne tienne à Dieu, qu'ils ne ſe ſauvent ? C'eſt-à-dire qu'ils appréendent que leur mal-heur ne vienne uniquement de la ſource de toute bonté & de toute miſericorde ; ils comtent pour rien tout ce qui pourroit nuire d'ailleurs à leur ſalut, & ne penſent pas qu'ils puiſſent être traverſez dans leurs bons deſirs, ſi ce n'eſt par celui qui les leur a inſpirez. O que ne ſuis-je auſſi ſeûr de moi-même, que je le ſuis de vous, ô mon Dieu ! que je vivrois en repos, ſi je n'avois des difficultez à vaincre que celles qui me

peuvent venir de vôtre part, & ſi je n'avois pas plus de ſujet de me défier de ma propre volonté que de la vôtre.

Vous craignez que Dieu ne veuïlle pas vous ſauver ? mais ne ſavez-vous pas qu'en vous tirant du néant, il n'a point eû d'autre veûë que de former une créature qui puſt le ſervir, & qu'il puſt rendre éternellement bien-heureuſe en récompenſe de ſes ſervices ? Le commandement qu'il nous a fait de travailler ſans ceſſe pour le ciel, l'inclination naturelle qu'il nous a donnée pour le bien & pour le ſouverain bien, ſont des marques ſenſibles & effectives de la volonté qu'il a de nous faire part de ſon Roïaume, & ces marques ſont ſi claires & ſi évidentes, que ſi le miſtére de la Prédeſtination renfermoit une volonté abſoluë de nous perdre, je ne ferois nulle difficulté de dire qu'il y auroit de la contradiction dans la volonté de Dieu, qu'il voudroit, & qu'en même tems il ne voudroit pas une même-choſe, ce qui n'eſt pas ſeulement indigne de lui, mais ce qui ne peut même ſe rencontrer dans une volonté créée.

En ſecond lieu, c'eſt un article de foi que Dieu exerce dans le monde une providence ſurnaturelle, qui s'étend généralement ſur tous les hommes. Savez-vous, Meſſieurs, ce que c'eſt que cette providence divine ? cette providence ſelon Saint Auguſtin, Saint Tômas, & tous les Téologiens n'eſt autre choſe que le ſoin continuel que Dieu prend de nous conduire à nôtre derniére fin, c'eſt-à-dire à nôtre bon-heur éternel ; c'eſt l'application qu'il a à nous fournir ſans ceſſe des moïens propres pour y arriver, à diſpoſer toutes choſes

de telle ſorte que tout ce qu'il y a dans la nature, tout ce qui arrive dans l'univers, nous ſoit utile pour nôtre ſalut. Comment donc pouvons nous douter que Dieu n'ait la volonté de nous ſauver ? lui qui ne fait rien, qui ne peut même rien faire à nôtre égar que dans cette veûë ? Bienfais naturels, fortune, diſgrace, inſpiration tout ſe raporte à ce but dans l'intention de nôtre Dieu, ſi quelque choſe s'en éloigne, ce ne peut être que malgré lui & par la malice de ſes créatures. De ce raiſonnement, j'en tire encore un troiſiéme qui eſt un peu ſubtil à la verité, mais qui renferme une demonſtration evidente pour tous ceux qui le peuvent concevoir.

N'eſt-il pas vrai, Chrêtiens Auditeurs, que la crainte qu'on peut avoir d'être du nombre des reprouvez, que cette crainte, dis-je, eſt inutile pour nous réformer, qu'elle fait même un effet contraire ? Toute autre crainte ſoit celle que la juſtice de Dieu inſpire aux pecheurs, ſoit celle que la veûë de ſa bonté fait naître dans le cœur des ames juſtes, toute autre crainte nous éloigne du peché, nous rend fervens & circonſpects, nous porte à la vigilance & au travail, au lieu que celle-ci nous faiſant appréender un mal, qui eſt ſans remede, elle ne peut nous inſpirer que le relâchement, & le deſeſpoir. D'où je conclus que cette crainte eſt fauſſe, & qu'elle n'a nul fondement réel dans la verité. En premier lieu parce qu'il eſt impoſſible que la vetité & la vertu ſoient oppoſées & que l'une ſoit un obſtacle à l'aquiſition de l'autre, ce qui eſt un principe dont nul ſavant n'a jamais douté ? En ſecond lieu. Quand il ſeroit vrai

que quelque verité bien entenduë pourroit nous détourner du chemin de la pieté & du ſervice de Dieu, Dieu n'auroit pas deû, Dieu n'auroit pas pû nous en donner la connoiſſance. Pourquoi eſt-ce qu'il a révelé aux fidelles le miſtére de la prédeſtination, ſi ce miſtére ne peut que nous effraïer & nous ôter tout courage de faire le bien. Il eſt obligé par les loix de ſa providence de ne rien faire à nôtre égar, qui ne nous conduiſe à nôtre fin, comment eſt-ce que cette révelation nous y conduiroit? ne nous en éloigneroit-elle pas au contraire, en nous faiſant perdre l'eſperance d'y parvenir? Il nous l'a pourtant revelé ce miſtere, il faut donc que ceux qui s'en laiſſent troubler, au point de tomber dans la négligence, & dans l'abbattement, que ceux-là, dis-je, prennent la prédeſtination à contre-ſens & qu'ils avoûënt leur ignorance. Le Seigneur ne peut avoir manqué de ſageſſe, il faut donc qu'ils manquent eux-mêmes de lumiéres, qu'ils ſe trompent horriblement, il faut que leur crainte ſoit une terreur panique.

A ce raiſonnement fondé ſur la providence, on en peut ajoûter un autre appuïé ſur la miſericorde infinie de nôtre Dieu. Cette aimable perfection que nous reconnoiſſons tous en lui, ne peut s'allier avec cette volonté déterminée & abſoluë de perdre les hommes, que nous lui imputons dans nôtre crainte inconſiderée. L'idée que vous vous formez de Dieu dans la veûë de la prédeſtination, vous le repréſente comme un maître dur & impitoïable, qui n'a formé la plûpart des hommes que pour exercer ſur eux toute ſorte de cruau-

té, durant une éternité toute entiére; la foi nous enſeigne au contraire, qu'il eſt infiniment tendre, infiniment bienfaiſant, infiniment bon. Il faut donc dire néceſſairement, ou que la foi nous trompe, ou que vous vous trompez vous-méme dans vôtre idée.

Mais je ne ſaurois concevoir, comment c'eſt de bonne foi que Dieu veut ſauver ceux qu'il a reprouvez éternellement; vous ne le pouvez concevoir, vous ſeroit-il plus-aiſé de comprendre comment il ſeroit infiniment bon, ſi par luimême il vous excluoit du ſalut, s'il n'avoit qu'une volonté feinte & apparente de vous ſauver? Voïez, je vous prie, laquelle de ces deux choſes vous paroît la plus-plauſible & ſi vous aimez-mieux dire que Dieu eſt fourbe, cruel & ſans amour pour ſes creatures, que de confeſſer que le point de la prédeſtination, eſt un point qui paſſe vôtre intelligence & que vous n'entendez nullement. *Nunquid ideo negandum eſt, quod apertum eſt, quia comprehendi non poteſt, quod occultum eſt?* Voila qui eſt étrange, dit Saint Auguſtin, que nôtre orgueïl nous porte juſqu'à ce point de préſomption, que de revoquer en doute les choſes les plus-évidentes, plûtôt que d'avoûër que nôtre eſprit eſt borné, que ſes lumiéres ſont courtes & qu'en certaines choſes il eſt même tout-à-fait aveugle.

Mais quoi, mon aimable Rédempteur; il y a des hommes qui doutent, ſi c'eſt bien tout de bon, que vous deſirez de les ſauver! Ils en doutent aprés que vous l'avez déclaré, que vous l'avez même juré ſolemnellement par la bouche de vos Prophetes; On en doute aprés ce que vous

en avez dit vous-même en tant d'endroits de l'Evangile. Que dis-je, aprés ce que vous avez dit; on en doute encore aprés tout ce que vous avez fait pour nôtre ſalut. Vôtre Incarnation, vos aneantiſſemens, vos courſes, vos ſueurs, la joïe que vous faittes éclatter à nôtre converſion, les larmes que vous verſez ſur nos égaremens ne peuvent pas nous perſuader, que vous ne nous perdez qu'à regret. Bien davantage, nous vous voïons attaché à la croix tout couvert & tout épuiſé de ſang, & nous doutons encore de vôtre zele. Quelle raiſon avez-vous donc de vous défier homme de peu de foi! *Quid ultra potui facere vineæ & non feci?* Répondez à vôtre Dieu, ame timide & ingrate tout enſemble! Quelles plus-fortes preuves auriez-vous pû ſoûaitter, pour vous convaincre que j'ai à cœur vôtre ſalut, que celles que je vous en ai données? Pouvois-je deſcendre plus-bas que le néant, où vous élever plus-haut, que je ne ſuis élevé moi-même? Eſt-il reſté une ſeule goutte de ſang dans mes veines, une ſeule partie en mon corps qui n'ait été ou meurtrie ou déchirée? que pouvez-vous ſoûaitter de moi aprés que je me ſuis donné moi-même à vous? aprés avoir ſacrifié biens, vie, honneur pour vos intereſts, pouvois-je faire encore quelque choſe pour l'amour de vous? ſi je n'avois pas bien envie de vous ſauver, pourquoi tant d'inſtructions, tant de ſacremens, tant de graces? vous aurois-je fait de mon propre ſang un remede à toutes vos plaïes? vous aurois-je donné mon propre corps à manger, ſi vôtre ame ne m'étoit infiniment chere? *Quid ultra potui facere vineæ meæ & non feci!*

Quelcun me dira peut-être, qu'à la verité il eſt difficile de nier que Dieu veüille ſauver les Chrêtiens, mais qu'il eſt bien mal-aiſé de découvrir en lui cette méme volonté à l'égar des héretiques, & autres infidelles, aux quels il ſemble avoir refuſé tous les ſecours que nous avons. A cela, Meſſieurs, je pourrois vous dire ce que j'ai déja dit, que Dieu eſt trés-ſage, qu'il eſt trés-bon, & que nous ſommes fort aveugles; qu'il eſt bien plus vrai-ſemblable qu'il y a du miſtére dans ſa conduite, que de l'injuſtice, ou de l'inhumanité. Je pourrois vous dire ce que Saint Auguſtin écrivoit autrefois à un héretique nommé Fauſtus. Il y a des veritez dans la religion Chrêtienne, qui vous ſont incompréenſibles ? vous trouvez des points qui vous embarraſſent & qui ſemblent ſe combatre & s'entredétruire, mais croïez-vous être le ſeul, qui vous ſoïez aperceû de ces difficultez, de ces contradictions apparentes, tant de Docteurs, tant de Saints Prélats qui ont étudié les livres Saints avant vous, qui ont examiné à fond la créance Catolique, n'ont-ils point veû ce qui vous fait de la peine ? ils l'on veû ſans doute, car à qui eſt-ce que cela pourroit avoir échapé ? Et néantmoins ils n'ont pas laiſſé de croire, ils n'ont nullement été choqué de ce qui vous ſcandaliſe, ils n'y ont rien découvert, qui deuſt troubler une ame fidele. Enfin je pourrois vous rapporter tout ce que les Saints Peres, tout ce que les plus ſavans hommes du monde on écrit ſur ce ſujet, contre les eſprits témeraires & incredules. Mais de quoi nous inquietons nous ?

Lorſque les Indiens & les Héretiques d'Europe

ſe plaindront des ténebres, où ils ont été laiſſez, craignons-nous que le Seigneur ne tombe en confuſion & qu'il n'ait rien à leur répondre? Laiſſez-lui déméler ce different avec ces mal-heureux & qu'il vous ſuffiſe qu'il en a uſé envers vous avec une bonté, que vous n'auriez pas même oſé ſoûaitter. S'il en a traitté quelque autre avec plus d'indifference, eſt-ce à vous d'en murmurer, dit admirablement Saint Proſper dans le Poëme qu'il a fait contre les ingrats? A vous, dis-je, qui avez été comblé de faveurs & qu'on a préferé à tant d'autres, qui ne valoient pas moins que vous. Les vaſes d'ignominie n'ont nulle raiſon de ſe plaindre, lors qu'on les caſſe, ou qu'on les deſtine à des uſages vils & honteux, celui qui les a fait en eſt le maître, il en peut faire ce qui lui plaira, mais il eſt étrange que les vaſes d'honneur ſoient les premiers à reprocher au potier l'injuſtice, qu'on prétend avoir été faitte à cette argile reprouvée, eux qui ne devroient ſonger qu'à ſe loüer de la diſtinction, qui a été faitte à leur avantage.

Voulez vous que je vous diſe en deux mots quelle eſt ma penſée ſur le ſujet, que nous traittons? C'eſt que ceux qui vivent mal ont autre choſe à craindre que la prédeſtination, puiſque quand il n'y en auroit point, ils ne laiſſeroient pas d'être dannez pour leurs crimes; & que les gens-de-bien, ceux qui craignent Dieu, ne ſauroient trop ſe perſuader qu'il ſont du nombre des prédeſtinez. *Miſericordia Domini ab æterno & uſque in æternum ſuper timentes eum.* Le Seigneur a exercé ſa miſericorde ſur tous ceux qui le craignent, il l'a exercée, dis-je, de toute éternité, voila leur prédeſtination, &

pour toute l'éternité ; voila l'effet & la ſuite de cét amour éternel, qu'il a eû pour eux, *ab æterno & uſque in æternum.*

J'appelle craindre Dieu, appréender ſur toutes choſes de lui déplaire, & au cas qu'on ait été aſſez mal-heureux pour l'offençer, deſirer ſur toutes choſes de l'appaiſer par la penitence. Tandis que vous vous ſentirez dans cette diſpoſition, aïez une ferme créance que vôtre nom eſt écrit au livre de vie, que Dieu vous a aimé avant tous les ſiécles & qu'il vous aimera éternellement. *Miſericordia Domini ab æterno & uſque in æternum, ſuper timentes eum.* Mais cét un article de foi qu'il y aura tres-peu de ſauvez ? L'Ecriture en compare le nombre aux grappes qui reſtent ſur le ſep aprés que le vandangeur y a paſſé. Les Peres ont dit que ce ſeroit beaucoup s'il en échapoit trois ou quatre de cent mille. Cela eſt vrai, mais de quoi vous mettez-vous en peine, pourveû que vous ſoïés de ces trois ou quatre ? vous auriez ſujet de trembler, ſi pour diminuer le nombre des Bien-heureux aprés en avoir retranché tous les méchants on excluoit encore quelques-uns des bons, mais vous êtes aſſeûré que nul des bons ne peut être exclus : Quand de cent mille il n'y en auroit qu'un ſeul de ſauvé, ſi vous êtes bon, ſoïez ſeûr que ce ſera vous, comme au contraire quand pour cent mille ſauvez, il n'y auroit qu'un ſeul de perdu, ſi vous êtes mauvais, ce ſeroit vous infalliblement.

Nolite timere puſillus grex, quia complacuit patri veſtro dare vobis regnum. N'en doutez nullement, Ame Chrêtienne, Dieu a reſolu de vous loger dans le ciel, & dés-ici il vous eſt permis de regarder

ce beau ſejour comme vôtre héritage, puiſque c'eſt le roïaume de vôtre pere. *Complacuit patri veſtro dare vobis regnum.* Ce qu'il a fait pour vous en eſt une preuve bien évidente, & ce que vous faites tous les jours pour lui en eſt une autre marque, qui ne peut vous être ſuſpecte. Cette volonté ſi ſincere que vous avez conçeûë d'expier vos fautes paſſées, ce courage avec lequel vous vous en êtes accuſé au Vicaire de JESUS-CHRIST, cette horreur qui vous eſt reſtée de tout ce que vous avez aimé contre la loi du Seigneur, en un mot ce deſir ardent que vous avez de faire vôtre ſalut, ce deſir, dis-je, eſt un effet du deſir que Dieu a de vous ſauver. C'eſt lui-même qui deſire cela en vous, c'eſt lui qui le demande pour vous & par vous, *poſtulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* C'eſt lui qui vous a inſpiré cét amour de la pureté interieure, ce zele que vous avez pour la réformation de vos mœurs, cette faim de ſa parole qui nourrit & fortifie vos bons deſirs; C'eſt lui qui entretient cette ſenſibilité que vous avez pour les miſeres des pauvres, c'eſt lui qui vous détache peu-à-peu des objets qui occupoient en vôtre cœur une place, qui n'eſt deûë qu'à lui ſeul, c'eſt lui qui vous donne la force de vous vaincre vous-même, de vous faire violence, de ſouffrir ſans murmurer, de ſouffrir avec quelque ſorte de plaiſir, de rechercher même les ſouffrances & les mortifications, croïez-moi, nôtre Dieu ne vous feroit point toutes ces graces, s'il n'avoit bien envie de vous rendre heureux.

Pour vous, Pecheurs, c'eſt en vain que vous avez recours aux decrets éternels de la volonté divine, pour colorer vos déreglemens; comment pouvez-

pouvez-vous dire que Dieu ne veut pas vous ſauver, vous qu'il preſſe depuis ſi long-temps, & avec tant d'inſtance de vous convertir ? vous qui vous trouvez importuné des réproches ſecrets qu'il vous fait en tant de rencontres, vous qui craignez peut-être qu'il ne vous convertiſſe enfin malgré-vous-même; ſe paſſe-t-il quelque jour qu'il ne vous donne des attaques ? Eſt-il quelque voïe qu'il n'ait tentée, pour vous engager dans le bien, averſité, proſperité, maladie, confuſion, perte de biens, d'amis, de mari, d'enfans, d'honneur-même, & de réputation. Combien y auroit-il de tems que vous auriez changé de vie, je ne dis pas ſi vous le ſoûaittiez d'auſſi bonne foi que Dieu le deſire, mais ſi vous n'étiez pas auſſi opiniâtre dans la réſolution de vous perdre, qu'il eſt conſtant dans ſa paſſion qu'il a de vous rendre heureux. Vous dittes qu'il ne tient qu'à Dieu de vous ſauver ; comment voulez-vous que je le croïe, tandis que je verrai que de ſon côté il n'oubliera rien pour vous retirer du chemin, qui conduit à la dannation, & que de vôtre part vous n'oublierez rien pour vous y tenir ? Vous voulez que ce ſoit Dieu, qui manque de bonne volonté pour vous, que pourroit-il donc faire, s'il étoit bien intentionné ? & vous au contraire ſi vous étiez déterminé à vous perdre, que pourriez-vous faire de pire que ce qu'on vous voit faire tous les jours ? ſi vous croïez cette excuſe legitime, ſi vous avez deſſein de vous en ſervir au jugement, que ne faites-vous du moins quelque effort, pour rendre vôtre cauſe meilleure, pour avoir de quoi convaincre Iesus-Christ, pour le mettre, pour ainſi dire, entiérement dans ſon

contraire il m'a reprouvé, il faut néceſſairement que je periſſe ; ce diſcours n'eſt pas d'un bon Catolique, & ſi vous voulez bien me permettre de vous le dire, il n'eſt pas même d'un habile homme. Si Dieu vous a mis au nombre de ſes eleûs, Chrêtiens Auditeurs, il a reſolu de nous ſauver ou pour nos mérites, ou du moins par vos mérites. Dans l'une des deux opinions que j'ai rapportées, la volonté que Dieu a de vous ſauver ſuppoſe vôtre converſion, & dans l'autre opinion, elle l'a renferme. Je veux dire que vôtre converſion a été, ou le motif pour lequel Dieu vous veut ſauver, ou le moïen par lequel il vous veut ſauver. C'eſt une témerité tout-à-fait inſupportable de dire, que ſi vous étes Prédeſtiné vous irez en Paradis, fuſſiez-vous le plus-méchant de tous les hommes ? Si vous étes Prédeſtiné à la gloire, vous l'étes encore à la Sainteté, c'eſt Saint Paul lui-méme qui nous l'enſeigne ; *Quos præſcivit, & prædeſtinavit conformes fieri imagini filij ſui.* Si Dieu a reſolu de vous conduire dans le ciel, ce n'eſt point par le chemin qui mene en enfer, c'eſt par la conformité de vôtre vie avec la vie de Jesus-Christ, c'eſt par la voïe étroitte de la penitence & de la mortification, c'eſt par la prattique des œuvres de charité, c'eſt par la charité-même, par l'amour de Dieu & du prochain, qu'il a reſolu de vous y conduire. De ſorte que ſi vous étes Prédeſtiné, il eſt auſſi aſſeûré que vous ſortirez de vos deſordres, que vous marcherez ſur les pas du Sauveur du monde, qu'il eſt ſeûr que vous ſerez bien-heureux. C'eſt-pourquoi tous les Peres diſent que la pureté des

mœurs & la ſainteté de la vie, eſt la vraïe & l'unique marque qui diſtingue ici bas les éleûs des réprouvez ; c'eſt pour cela que Saint Pierre nous exorte à nous aſſeûrer nous-même de nôtre Prédeſtination par la prattique des œuvres de pieté : *Satagite ut per bona opera certam veſtram vocationem, & electionem faciatis.*

Que s'il eſt vrai, que quelque Prédeſtiné que vous ſoïez, vous n'irés point en Paradis en vivant mal, & ſans faire penitence, il n'eſt pas moins veritable que ſuppoſé, même que vous ſoïez réprouvé, vous n'irés point en enfer que par la voïe de perdition, que par le mépris des commandemens, en un mot que par le peché, & par l'oſtination au peché. On fait cette queſtion dans l'école, ſavoir, ſi Dieu pourroit danner une ame innocente, ſans autre raiſon, que parce que ce ſeroit ſon bon plaiſir, & parce qu'il eſt le maître abſolu de ſa créature. Quelques Téologiens ſoûtiennent qu'il ne le peut en nulle maniére, quelques autres diſent qu'il ne le pourroit pas faire, ſans choquer les loix de ſa providence, & ſans faire tort à ſa miſericorde infinie, tous conviennent, & c'eſt un article de foi, qu'il ne le fait point. Dieu eſt bon par lui-même, dit S. Auguſtin, mais il ne peut être juſte que par les ſujets que nous lui donnons de faire éclatter ſa juſtice, non-ſeulement il ne peut punir que nos pechez, mais il ne nous peut punir que par nos pechez. Comment eſt-ce, dit cét admirable Pere, que Dieu pourroit trouver en lui-même, de quoi nous rendre éternellement mal-heureux ? il faut que le pecheur lui fourniſſe non-ſeulement les motifs, mais encore les inſtrumens de ſa colere, & que pour

nous tourmenter en l'autre vie, il ſe ſerve des mêmes deſordres qui auront fait nos plaiſirs en celle-ci. *Nec putemus illam tranquillitatem, & ineffabile lumen Dei de ſe proferre, unde peccata puniantur, ſed ipſa peccata ſic ordinare, ut quæ fuerunt delectamenta homini peccanti, ſint inſtrumenta Domino punienti.*

Réjoüiſſez-vous donc, ames ſaintes, & chaſſez bien-loin de vôtre cœur tout mouvement de crainte & de défience. Quoi qu'il en ſoit de la prédeſtination, ou de la réprobation des hommes, il n'eſt point vrai, comme le diſent les libertins, que ſi nous ſommes réprouvez, nous ſerons dannez, quoi que nous faſſions, on ne va point en enfer par une vie chrêtienne & reglée, & quand Dieu vous auroit jetté dans les flammes qui y brûlent les impies, vôtre innocence vous y feroit trouver les mêmes rafraîchiſſemens que les trois jeunes Hebreux trouverent autrefois dans la fournaiſe de Babilone. Ces feux, dit le dévot Saint Bernard, ne peuvent exercer leur cruauté que ſur la volonté propre, c'eſt-à-dire ſur une volonté rebelle & oppoſée à la volonté de Dieu. C'eſt le Seigneur qui les allume, mais c'eſt le peché qui leur donne comme la pointe, ôtez le peché, & il n'y aura plus d'enfer, ou l'enfer deviendra lui-même un Paradis.

Mais vous n'étes pas encore ſatisfaits, & il nous faut faire un ſecond pas ; il eſt vrai, dittes vous, que quoi-que je ſois Prédeſtiné, je ne puis être ſauvé que par la perſeverance dans le bien, ou au cas que je ſois dans le deſordre par une parfaitte converſion : Il eſt vrai que quoi-que je ſois du nombre des réprouvez, je ne me dannerai point, à moins que je ne me pervertiſſe, & que je ne m'oſti-

me dans l'impenitence ; mais c'eſt une néceſſité que je perſevere dans le bien, ou que je meure dans mes mauvaiſes habitudes, ſelon que j'aurai été ou prédeſtiné ou réprouvé. Dieu ne m'a écrit dans le livre de vie, que parce qu'il a préveû que je vivrois chrêtiennement, il n'en a exclu tant d'autres, que parce qu'il a veû dans l'avenir la corruption de leurs mœurs, & leur endurciſſement dans le mal ; mais ſommes-nous libres pour faire, ou pour ne pas faire ce que le Seigneur a préveû que nous ferons, ou que nous ne ferons pas ? Ouï, Chrêtiens Auditeurs, je ſoûtiens que nous le ſommes ; c'eſt un article de nôtre foi, que cette connoiſſance divine ne peut impoſer de néceſſité à la volonté humaine. Je dis plus, bien-loin de donner quelque atteinte à la liberté, je prétens qu'il n'eſt rien dans ce miſtére, qui ne l'établiſſe, & qui ne l'a rende inviolable, en voici la raiſon en peu de mots.

Puiſque Dieu veut vous ſauver par vos mérites, ou vous danner pour vos pechez, comme nous l'avons déja dit, il faut qu'il ait préveû que vous feriez librement ou de bonnes, ou de méchantes actions, je dis librement, parce que ſans cela il n'y a ni mérite ni demérite, & par conſequent il eſt autant impoſſible que vous ſoïez forcé à faire le bien ou le mal, qu'il eſt impoſſible que Dieu ſe trompe dans ſa connoiſſance, & que ſa volonté ne ſoit pas exécutée. Dieu a préveu que je ferai cette action, donc il faut néceſſairement que je la faſſe, & moi je dis au contraire, il a préveû que vous la feriez librement, qu'en la faiſant vous mériteriez une recompenſe, ou que vous vous rendriez digne de châtiment, donc il faut

néceſſairement que vous la faſſiez avec une liberté toute entiére, c'eſt-à-dire que vous pourrez égallement & la faire, & ne la pas faire.

Et certes, Meſſieurs, s'il y avoit quelque néceſſité pour une partie des hommes, de ſuivre leurs paſſions, & de s'endurcir dans le crime, avec quelle verité le Seigneur nous diroit il ſi ſouvent qu'il nous a rendus les arbitres de nôtre fortune, que la vie & la mort ſont entre nos mains; qu'il eſt à nôtre choix d'embraſſer le bien ou le mal ? Vous craignez que Dieu ne ſe trompe dans ſa connoiſſance ſi je ſuis libre, mais ſi je ne le ſuis pas il eſt tout viſible qu'il me trompe par ſes paroles; que ſeroit toute l'écriture ſainte qu'une cruelle deriſion, & tout le Chriſtianiſme qu'une comedie; qu'une momerie indigne de Dieu, ſi nôtre ſalut n'étoit pas entre nos mains ? Quoi le Seigneur ne ceſſe de m'appeller, où il ſait tres-bien que je ne ſaurois me rendre. Tous les Prophetes, tous les Apôtres m'invitent de ſa part à la penitence, quoi-qu'il n'ignore pas que la penitence m'eſt impoſſible ? Il me préſente des remedes, dont il ne veut pas que je me ſerve. Il m'attire d'une main, & il me repouſſe de l'autre, ou plûtôt il me repouſſe de toutes deux, tandis qu'ajoutant la raillerie à la cruauté il me reproche ma réſiſtence & ma lenteur à le ſuivre ? Que veut-il donc dire ? quand il me preſſe de veiller, & de combatre ſans ceſſe, de me défendre des artifices de mes ennemis, de prendre la fuite à la veûë du peché, comme ſi c'étoit un aſpic, ou une couleuvre, aprés qu'il m'a enchaîné de telle ſorte, que je ne ſaurois même me

remuër ? ne ſeroit-ce pas imiter la perfidie de l'infame Dalila, qui aïant lié Sanſon de pluſieurs cordes, de-peur qu'il n'échapaſt aux Philiſtins, ne laiſſoit pas de crier, & de l'exorter à s'enfuïr.

Croïez-moi, Meſſieurs, nous n'avons que trop de liberté, veû le mauvais uſage que nous en faiſons, il auroit été à ſoûaitter pour nôtre bonheur, que Dieu par la prédeſtination éternelle nous euſt impoſé quelque néceſſité invincible, comme il ne peut nous prédeſtiner au mal, ſelon le mot de Saint Auguſtin, cette néceſſité nous auroit porté infalliblement au bien, & auroit aſſeûré nôtre ſalut, qui eſt expoſé aujourd'hui à la foibleſſe, & à l'inconſtance de nos volontez. Au lieu de craindre qu'il ne nous ſoit pas libre de perſeverer dans le bien, craignons plûtôt que nous n'abuſions de nôtre liberté, pour faire le mal ; c'eſt à vrai dire l'unique choſe que nous aïons à appréender en cette vie.

C'eſt pourquoi ſans vous embarraſſer deſormais l'eſprit des penſées de la predeſtination, & de la connoiſſance que Dieu a eûë avant tous les ſiécles : voici le conſeil que je vous donne. Purifiez-vous roûjours davantage, & des pechez paſſez par la penitence, & des imperfections qui nous reſtent par une généreuſe & conſtante mortification ; fuïez avec un ſoin extrême tout ce qui peut vous rengager dans le monde, lequel vous replongeroit bien-tôt dans tous vos deſordres, profitez de toutes les occaſions que vous aurez de faire le bien, & jettez-vous enſuite dans le ſein de vôtre Dieu, en lui remettant tous les autres ſoucis, dont vous pourriez être agitez.

Omnem sollicitudinem vestram projicientes, in eum, quoniam ipsi est cura de vobis. Oüi je sai qu'il y a une prédestination laquelle a devancé la naissance des plus gens-de-bien, mais je sai aussi qu'il y a une misericorde qui les accompagne jusqu'à la mort ; je ne sai si je suis marqué pour le Paradis, mais j'en sai le chemin, j'y suis dans ce chemin par la grace de mon Dieu, & j'ose dire dans le sentiment de saint Paul, que ni la mort, ni la vie, ni le passé, ni le présent, ni l'avenir ne me feront jamais sortir de cette route, par laquelle je suis tres-certain qu'on ne va point en enfer. Pour tout le reste j'en laisse le soin à ce bon maître, qui me gouverne, & qui m'aime plus que je ne m'aime moi-même. Je sai que quoi-que j'aïe fait, ou que j'aïe dessein de faire, aprés tout le Seigneur a pitié de qui il veut, *cujus vult miseretur.* Cela est vrai, mais sa volonté n'est point une volonté aveugle, il veut toûjours ce qui est le plus-raisonnable, qui est de favoriser le mérite & la piété, ceux qui l'aiment de tout leur cœur ne sont pas plus-mal-heureux pour être à sa discretion. Dieu est extrémement libre dans la distribution de ses graces, mais c'est tant mieux pour les fideles serviteurs il ne manquera pas de les leur départir abondamment. Quoi-qu'un bon pere ne soit pas forcé de laisser son héritage à ses enfans, faut-il craindre pour cela, qu'il ne les en prive, pour le donner à des étrangers ? Je ne puis pas mériter la perseverance finale, mais je puis la demander, & Iesus-Christ à engagé sa parole qu'on ne la refusera point à nos priéres : mais je ne suis pas même asseûré de la demander, asseûrons-nous en

tout à l'heure, Chrêtienne Compagnie, & ne differons pas plus-long-tems de faire à Dieu cette priére importante.

Seigneur vous voïez tous nos deſirs, vous voïez qu'ils ne tendent qu'à vivre & à mourir en vôtre amour. C'eſt vous qui les avez fait naître ces deſirs, c'eſt à vous à les entretenir & à leur donner cette fermeté inébranlable, que nous ne pouvons attendre de l'inſtabilité de nos cœurs. *Perfice greſſus meos in ſemitis tuis, ut non moveantur veſtigia mea.* Affermiſſez mes pas de telle ſorte, que je ne chancelle jamais dans la route que j'ai commencée; & que je ne m'en écarte jamais. C'eſt vous, ô Dieu tout-puiſſant! qui rendez la terre immobile au milieu de l'air, c'eſt vous qui d'une ſubſtance liquide avez formé ce ciel qui ſert comme de baſe au trône de vôtre gloire; il ne vous ſera pas plus-difficile; & j'oſe dire qu'il ne vous ſera pas moins glorieux de donner à mon ame cette même ſolidité, rendez-la inébranlable à toutes les tentations, à tous les efforts de ſes redoutables ennemis, attâchez-la à vous par des nœus indiſſolubles, uniſſez ſi étroittement ma volonté à la vôtre, qu'elle ne ſoit plus qu'une même-volonté avec la vôtre, qu'elle ſoit droitte comme la vôtre, ſainte comme la vôtre, mais ſur tout conſtante & immuable comme la vôtre. Faittes, ô mon Dieu, que je meure dans le ſein de vôtre Egliſe hors de laquelle il n'y a point de ſalut, dans le ſein de la croix où eſt la ſource de nôtre ſalut, dans le ſein de JESUS-CHRIST crucifié qui eſt lui-même nôtre ſalut & nôtre rédemption, faittes que com-

me je ne puis vivre que par vous, je ne vive auſſi jamais que pour vous, faittes enfin que je meure en vous loûant, que je meure en vous aimant, que je meure pour vôtre amour, & s'il eſt poſſible de vôtre amour. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON LVII.

DE LA FUITE du monde.

Ductus eſt Jesus in deſertum à Spiritu.

Jesus *fut conduit au deſert par le Saint Eſprit.* S. Matth. c. 4.

Il eſt mal-aiſé d'être engagé dans le monde & de ne s'y pervertir pas ; il eſt mal-aiſé de s'y convertir à moins qu'on ne s'en retire.

COmme toutes les actions de Iesus-Christ ſont pour nous des leçons ſenſibles, qui nous inſtriſent encore mieux que ſes paroles, il eſt tout viſible que par la retraitte qu'il fait aujourd'hui dans le deſert, & par où il commence ſa vie publique, il veut nous apprendre la néceſſité qu'il y a de nous retirer dans la ſolitude pour vivre chrêtiennement. Si je vous diſois que c'eſt une heureuſe néceſſité que celle-la, je ne ſai ſi l'on voudroit

bien m'en croire ſur ma parole. La plûpart des gens ſont étrangement prévenus contre la vie ſolitaire, & retirée, on n'en a gueres moins d'horreur que du banniſſement, ou de la mort-même, je ne m'en étonne pas, c'eſt qu'on n'en connoît ni les douceurs ni les avantages. C'eſt qu'on ne ſait pas que dans la verité on n'eſt jamais moins ſeul, que quand on eſt ſeul, parce qu'alors on a le plaiſir de traitter avec ſoi-même, c'eſt-à-dire, avec la perſonne du monde, que chacun aime d'avantage, ou comme dit encore mieux Saint Bernard, parce qu'alors on eſt avec Dieu, avec qui l'on ne peut dire, combien il eſt doux de converſer, loin du tumulte & de l'embarras du ſiécle.

Quoi-qu'il en ſoit je ſuis perſuadé que c'eſt ici la matiere la plus-importante, qui puiſſe être traittée dans une chaire Chrêtienne. Car tandis que vous vous plairez encore dans le monde. Chrêtiens Auditeurs, quelque impreſſion que la parole de Dieu aie faitte ſur vos cœurs, quelques bons deſirs que vous aïez déja formez, je ne puis croire qu'il y ait encore rien de fait pour vôtre ſantification. Ce ſera en vain que je précherai, & que tous les Prédicateurs s'épuiſeront, pour vous porter à une grande vertu, la ſemence qui tombe ſur les grands chemins, eſt une ſemence perdue, ſi l'on veut faire quelque fruit par la prédication, il faut s'addreſſer aux perſonnes retirées du monde, ou il faut porter ceux qui ſont dans le monde, à s'en retirer. C'eſt ce que je vais tâcher de faire, Meſſieurs, dans la confiance que j'ai que l'eſprit ſaint, qui conduit aujourd'hui Jeſus au deſert, vous y attirera par ſa grace, au même-tems que je vous y

porterai par mes paroles ; Marie nous favoriſera en ceci, comme elle fait en toutes choſes de ſa puiſſante interceſſion. *Ave Maria*, &c.

Je ne ſai s'il eſt vrai ce qu'on dit des premiers hommes du monde, que vivant dans les foreſts ſéparez les uns des autres, ils n'avoient quaſi que les déhors & les apparances d'hommes, juſqu'à ce que s'étant réünis dans les endroits, où la nature a raſſemblé plus de commoditez pour la vie, ils trouverent dans la ſocieté cette politeſſe, & cette perfection de la raiſon, qui ne les diſtingue gueres moins des beſtes que la raiſon-méme. Mais ce commerce par où les eſprits furent alors adoucis & civiliſez, n'a pas peu contribué depuis à les corrompre, de ſorte qu'aprés étre ſortis des deſerts pour apprendre à vivre, les plus-ſages ont jugé à propos de s'y rengager, pour y rapprendre à bien vivre. Ils ont trouvé qu'il y avoit moins de danger de ſe familiariſer avec les lions qu'avec les hommes, & que les paſſions que le monde inſpire, nous rendent encore plus-ſemblables aux animaux, que l'humeur farouche & ſauvage, que la ſolitude entretient.

Or comme la depravation eſt plus-grande aujourd'hui qu'elle n'a jamais été, & que nôtre ſiécle qui ſe polit tous les jours, ſemble auſſi ſe corrompre tous les jours de plus-en-plus. Je ne ſai s'il y eût jamais de tems, où l'on eût plus de ſujet de ſe retrancher entiérement de la vie civile, & de fuïr dans les lieux les plus reculez. Ce ſeroit ſans doute un conſeil trés-ſalutaire que celui-la ; mais enfin ce n'eſt qu'un conſeil, encore n'eſt-il pas pour tout le monde. Cependant nous avons parlé

de néceſſité, & d'une néceſſité qui s'étend à toutes ſortes de perſonnes : Voici donc en quoi je prétens qu'elle conſiſte. Je dis que pour faire ſon ſalut, il faut ſe retirer du monde le plus qu'on peut & ſur tout de ce qu'on appelle le grand monde & la preuve n'en eſt que trop évidente. On ne peut ſe ſauver que par l'une de ces deux voïes, ou en vivant conſtamment dans l'innocence ; ou en reparant les deſordres de ſa vie par une veritable converſion, or je m'en vais vous faire voir que ces deux voïes ſont comme fermées à tous ceux qui ont beaucoup de communication avec les hommes. Il eſt mal-aiſé d'être engagé dans le monde, & de ne s'y pervertir pas, voila le premier point, il eſt mal-aiſé de s'y convertir à moins qu'on ne s'en retire, c'eſt le ſecond. Voila tout le plan de cét entretien.

Il eſt certain qu'il y a un monde même parmi les Chrêtiens, qui eſt ennemi du Chriſtianiſme, & que Jesus-Christ deſavoûë. C'eſt ce monde qui ignore Dieu, comme dit Saint Jean, & qui haït le Fils de Dieu, comme le Fils de Dieu s'en eſt plaint lui-même. *Mundus me priorem vobis odio habuit.* Ce monde, tout Chrêtien qu'il eſt en apparence a le démon pour Prince & pour chef, il eſt compoſé de réprouvez, & le Sauveur du monde ne prétend pas qu'il ait nulle part à ſes priéres, *Non pro mundo rogo, ſed pro his quos dediſti mihi.* C'eſt ce monde que le même Sauveur a vaincu, qu'il a confondu par ſa croix, que Saint Paul regardoit comme un ſcelerat condanné au ſupplice & exécuté pour ſes crimes, contre qui tous les Saints ſe ſont déclarez, & qui a perſecuté tous les Saints.

Il eſt de plus conſtant qu'être de ce monde, & être du nombre des réprouvez, l'aimer & ſe declarer ennemi de Dieu, c'eſt la même choſe. *Quicunque voluerit eſſe amicus ſæculi hujus, inimicus Dei conſtituitur.* Mais on demande ſi l'on peut le hanter, ſe familiariſer avec lui, avoir des liaiſons avec ceux qui le compoſent, ſe trouver dans leurs aſſemblées, ſans expoſer ſon innocence & le ſalut de ſon ame ? Pour répondre à cette queſtion, Meſſieurs, il eſt néceſſaire de vous dire ce que c'eſt que ce monde, & par quoi il peut être diſtingué. Ce monde eſt preſque tout compoſé de perſonnes vaines, ambitieuſes, attachées a leurs plaiſirs, qui ne ſongent qu'à plaire, à ſe faire aimer, à paſſer la vie dans l'oiſiveté, & dans la joïe. C'eſt dans ce monde que regne le luxe, l'orgueïl, la vengeance, la détraction. C'eſt lui qui invente les modes, qui fait les loix du faux honneur, & qui les fait obſerver, qui ne s'aſſemble que dans les lieux, où l'on ne peut être attiré que par le plaiſir, qui fait valoir tous les arts, leſquels ne ſont faits que pour flatter & pour réjouïr les ſens.

Ie ne dis pas, Meſſieurs, que tous ceux qui ſont de ce monde, ſoient voluptueux, laſcifs, médiſans, libertins, impies, mais je dis & il eſt vrai que tous ceux qui ſont le plus-addonnez à tous ces vices ſont de ce monde, qu'ils y regnent, qu'ils y reçoivent des loûanges, & des applaudiſſemens. Enfin comme les Fondateurs des Ordres Religieux ont eû en veûë de compoſer un eſpece de vie, où tout favoriſaſt le deſſein qu'on auroit de ſe ſauver, qu'ils y ont fait entrer tout ce qui peut faciliter

faciliter l'aquiſition de la vertu, qu'ils en ont éloigné tout ce qui eſt contraire à la pureté des mœurs, tout ce qui peut tenter, ou conduire au mal. Le demon au contraire, qui eſt le Prince du monde, a tâché d'y raſſembler tout ce qui peut inſpirer le vice, la richeſſe, & l'immodeſtie des habits, les aſſemblées des perſonnes de differents ſexes, la cajollerie, la molleſſe du chant, & des dances, la licence du téatre : En un mot tout ce qui peut irriter les paſſions, & les introduire par les ſens. Cela ſuppoſé on demande s'il n'y a rien à craindre pour le ſalut à vivre parmi ce monde. Et moi je demande s'il y a le moindre ſujet de de croire qu'on s'y pourra ſauver en quelque maniére ?

A qui eſt-ce que nous nous addreſſerons pour être éclaircis ſur ce point ? Je ne veux interroger que des gens mêmes du monde. Nous en voïons tous les jours, qui le quittent pour embraſſer la vie réligieuſe, & qui quittent en même tems de grands biens, de grands honneurs, & des eſperances encore plus-grandes, ſi l'on veut ſavoir d'eux le motif, qui les a portez à une ſi étrange réſolution j'oſe ſoûtenir que de cent il n'y en aura pas deux, qui aïent autre choſe à vous dire, ſi ce n'eſt qu'il eſt difficile de demeurer dans le monde ſans le frequenter, & qu'il eſt impoſſible de le frequenter ſans ſe corrompre.

Et non-ſeulement ceux qui ont ainſi renoncé avec éclat à la vie ſeculiere, mais ceux qui y ſont encore engagez, qui s'y plaiſent, qui ne peuvent ſe reſoudre à la retraite : Ceux-là, dis-je, tiennent encore le même langage. Quand on leur re-

proche leurs recheûtes continuëlles, leur imprudence à donner, ou prendre certaines libertez, qui tirent à conſequence. Quand on leur repréſente le peril qu'il y a & pour eux, & pour les autres, à ouvrir, ou à continuër des diſcours qui bleſſent l'honnêteté, qui bleſſent la reputation de leurs freres, qui bleſſent même la Religion : En un mot quand on leur propoſe les maximes de Jesus-Christ, & qu'on leur fait remarquer l'oppoſition extréme, qu'il y a entre ces maximes, & leur conduite. Vous avez raiſon, diſent-ils, mais il faudroit donc être muet, veû que toutes les converſations roulent aujourd'hui ſur ces trois points, l'impieté, la médiſance, & ce qu'on appelle galanterie. A moins d'être de bronze on ne ſçauroit ſe défendre des mauvais deſirs au milieu d'un monde, où tout conſpire à les faire naître. D'ailleurs on s'y trouve tous les jours dans de ſi funeſtes conjonctures, il s'y préſente de ſi grandes commoditez de faire le mal qu'on peut dire qu'il y devient comme néceſſaire. Voila, Meſſieurs, ce qu'on entend dire tous les jours, & à des perſonnes qui prétendent par là juſtifier en quelque ſorte leurs déreglemens, mais ils ſe trompent, il eſt impoſſible de voir le monde, d'être du monde, ſans offencer Dieu, ou ſans s'expoſer au peril de l'offencer ; vous étes donc obligé de vous retirer & de rompre ce commerce dangereux, que vous avez avec lui.

Mais je ne ſuis pas de ce ſentiment, dira peut-être quelcun, je crois qu'on peut vivre au milieu du monde, & y vivre comme on y vit, ſans intereſſer ſa conſience, & ſans courre nul hazar de

ſon ſalut, il y a des gens d'une grande probité qui ſont de ce même avis, & en effet on connoît des perſonnes, dont la vie, quoi-que mondaine, eſt néanmoins fort irréprochable. A cela Meſſieurs, je ne veux oppoſer que vôtre propre experience. Quoi-qu'il en ſoit & des ſentimens & de la conduite d'autrui, c'eſt à vous ſeul, que je parle en ce diſcours, & je vous demande ſi en effet la vie & le commerce du monde ne vous a point fait de tort juſqu'ici. Car en vain me prouveriez-vous par cent exemples, & par l'autorité des plus-grands Docteurs, qu'on y peut conſerver l'innocence, & la pieté, ſi vous y avez perdu l'une & l'autre, & ſi tous les jours vôtre cœur y reçoit de nouvelles plaïes.

Ditres-moi donc, s'il vous plaît, dans ces grandes compagnies, dans ces longues converſations, que vous avez avec le monde, c'eſt à dire, avec des hommes, & des femmes, qui ne ſongent qu'à ſe divertir, & à paſſer le tems agréablement, avez-vous quelque fois paſſé un jour tout entier ſans faire quelque détraction, ou du moins ſans en entendre? ſans vous divertir aux dépens de vôtre prochain, ou ſans prendre quelque plaiſir aux railleries qu'on en a faittes? Je ne parle point des mauvais deſirs que vous avez inſpirez aux autres, & dont les ſoins que vous prenez de plaire, de vous habiller à vôtre avantage, ne vous rendent que trop coupable, mais oſeriez-vous dire que vous avez toûjours rapporté des aſſemblées un cœur auſſi-chaſte, auſſi libre, une imagination auſſi pure que vous l'y aviez portée? Il y a une choſe, dont il me ſemble que chacun convient,

c'eſt que les perſonnes qui ont quelques principes de pieté, quelque goût pour la priére, quelque deſir de plaire à Dieu & de ſe ſantifier, ſentent que ces deſirs s'affoibliſſent, que ce goût ſe perd par le commerce du monde. A peine s'eſt on trouvé quelques jours dans ces aſſemblées que cette ferveur commence à rallentir, on revient avec peine aux exercices de dévotion, on ſent Dieu qui ſe retire, & on s'accoûtume déja à ſon abſence. Que veut dire cela, Chrêtiens Auditeurs, eſt-ce que vous étes déja perdu, que tout eſt deſeſperé? Non, mais vous voïez par-là que vous n'étes pas invincible, & qu'avec le tems le monde pourra vous gâter cõme les autres. Ce n'eſt pas encore la mort, mais c'eſt vôtre embon-point qui s'en va; c'eſt vôtre ſanté qui ſe ruine, ce n'eſt pas la mort, mais c'eſt une maladie qui y conduit. Ie ſai bien que vous prétendez vous en tenir à certaines bornes que la crainte de Dieu vous preſcrit, mais c'eſt une eſperance que le plus-ſaint de tous les hommes ne pourroit avoir ſans une extréme préſomption. Le monde ne ſera pas content de ce que vous lui deſtinez, & je ne vois pas comment vous pourrez lui réſiſter dans vôtre foibleſſe, puis que vous avez plié dans le tems que le Seigneur étoit prés de vous, que vous aviez toutes vos forces, & que vous n'aviez encore reçeû nulle atteinte.

Mais quand les bons & les vicieux, quand vous-méme ne rendriez pas témoignage à la verité que je vous préche, je ne laiſſerois pas d'en étre perſuadé par la raiſon. Si nous ſommes en ſeûreté dans le monde, dittes-moi, je vous prie où c'eſt qu'il y aura du peril pour le ſalut? Il y a lieu de craindre

même dans les cloîtres, d'où toutes les occasions sont bannies ; & où l'on est couvert de mille remparts contre les artifices de Satan,& nous nous croirons en seûreté dans un lieu ; dont toutes les avenuës lui sont ouvertes, où vous avez mille & mille occasions de pecher ? O mon Dieu ! on doute s'il est difficile de vivre innocemment dans un lieu, où l'on voit que toutes les difficultez qui peuvent s'opposer à l'innocence, sont tout visiblement rassemblées ?

Outre les objets qui attirent si puissamment à mal-faire, & les occasions qui y entraînent comme nécessairement ; les discours des personnes corrompuës, leurs exemples, leur compagnie, leur souffle-même, pour ainsi dire, n'a-t-il pas quelque chose de contagieux ? Le Sage nous avertit de ne nous pas associer avec un homme furieux, de-peur qu'insensiblement il ne nous communique son humeur brutale. *Ne ambules cum homine furioso, ne forte discas semitas ejus.* Et cependant on peut dire que de tous les vices la colere est celui dont l'exemple a le moins de malignité, il semble que la veûë d'une personne qui s'emporte,est plus capable d'inspirer de l'horreur de cét excés,que de nous porter à le commettre : Que sera-ce donc de l'orgueil, de la vanité, de la médisance, & de tant d'autres vices,qui n'ont rien de rebuttant, qui s'insinuent,qui se persuadent eux-mêmes ?

Je ne prétens point m'étendre ici sur la force du mauvais exemple, ni sur le danger qu'il y a de frequenter les personnes déreglées : Tout le monde ne sait que trop que l'amitié d'un libertin est capable de pervertir l'homme du monde le plus-sage ;

qu'il y a comme une eſpece de néceſſité de reſſembler à ceux qu'on fréquente. Je vous laiſſe à penſer, Meſſieurs, ce qu'il arrivera de cét homme, de cette femme qui ſe jette inconſiderément dans le grand-monde, c'eſt-à-dire, qui hante non pas une perſonne, mais un peuple entier tout depravé. Il ne faut quelquefois qu'un méchant homme pour débaucher toute la jeuneſſe d'une ville ; une femme a ſouvent empoiſonné toute une Cour, on a veû des mal-heureux porter la corruption dans des Provinces entiéres, & infecter même les plus-grands Roïaumes par leurs actions, & par leurs maximes ſcandaleuſes. Et voici un monde de débauchez, de gens ſans pudeur, ſans religion, qui aſſiegent un homme foible & fragile, & cét homme eſpere de leur reſiſter ? Si un peu de levain corrompt une grande maſſe de paſte, ſelon la parole de Saint Paul, comment eſt-ce qu'un peu de paſte ne ſe corrompra pas dans une grande maſſe de levain ? Un peſtiferé qui ſeroit entré dans Londres donneroit l'allarme à toute la ville, parce qu'effectivement toute la ville courroit hazar d'en être infectée, & une ſeule perſonne qui ſe méle dans une foule de gens tous atteins de peſte, ne croit pas avoir lieu de craindre la maladie ?

On m'objectera peut-être le ſaint homme Lot qui s'étant trouvé au milieu d'une & méme de pluſieurs villes toutes débordées, ne laiſſa pas de ſe garantir de l'infection, & de demeurer inviolablement attaché à ſon devoir. Mais je vous prie, Meſſieurs, de faire reflexion que cét exemple ne favoriſe point l'inconſideration de ceux qui s'engagent dans la vie du monde, au contraire il de-

vroit les faire trembler. Il eſt vrai que Lot réſiſta à l'exemple des Sodomites, ce fut un effet admirable de ſon inviolable fidelité, mais ne fuſt-ce pas une preuve bien funeſte & de la fragilité des hommes, & de la malignité du mauvais exemple, que parmi une nation toute entiére il ne ſe trouva que lui ſeul, qui fuſt ou aſſez fort, ou aſſez heureux pour y réſiſter ? On s'encourage encore par l'exemple de Noë dont la vertu ſe trouva à l'épreuve de la corruption générale, où le monde étoit tombé de ſon tems, au lieu de fremir en faiſant reflexion qu'entre tous les hommes, il fut le ſeul qui s'en défendit.

De plus ces deux Saints Perſonages vécurent à la verité, le premier dans un païs, & le ſecond dans un ſiécle extrémement corrompu, mais ils n'eurent ni l'un ni l'autre nul commerce avec les méchans. L'Ecriture nous apprend que Noë s'occupoit à bâtir l'Arche, tandis que toute la terre étoit plongée dans la débauche ; & Saint Criſoſtôme aſſeûre, que dans le tems que Sodome ſe ſouïlloit de mille ordures ; Lot ſe tenoit dans ſa maiſon, où il tâchoit de plaire à Dieu en réglant ſa famille, & l'inſtruiſant à la crainte du Seigneur. Ie vous ai déja dit, Meſſieurs, que je ne prétens pas qu'on ſoit obligé de s'enfuïr des villes, ou de s'enfermer dans des cloîtres ; il y a un milieu entre le deſert & le grand monde, que je n'eſtime gueres moins que le deſert même ; c'eſt dans ce milieu que ſe tinrent les deux Saints dont nous avons parlé, c'eſt ce milieu que je crois être néceſſaire pour le ſalut.

Ie finis cette premiére Partie par une reflexion;

aprés quoi on ne peut plus douter, ce me ſemble, de ce que je dis. Tous les Saints & tous les Docteurs conviennent que la vie des hommes Apoſtoliques, c'eſt-à-dire, de ceux qui s'emploïent au ſalut des ames, que cette vie, dis je, eſt environnée de mille perils, & qu'à moins qu'on y apporte de grandes précautions, qu'on ne ſe ſoit armé d'une vertu extraordinaire, avant que de s'y embarquer, à moins qu'on en exerce les fonctions avec beaucoup de circonſpection & de retenuë, & qu'on ne l'interrompe même de tems en tems, comme pour prendre de nouveaux préſervatifs contre le mauvais air du monde, ils ne peuvent manquer de perir. Sur quoi il eſt aiſé de former ce raiſonnement, ſi des Saints qui ne s'expoſent dans le monde que pour le ſantifier, courent un ſi grand hazar de ſe pervertir eux-mêmes, comment eſt-ce que ceux qui n'ont pas à beaucoup prés un auſſi-grand fond de vertu, qui en voïant le monde, ne ſongent qu'à paſſer le tems & à prendre leurs plaiſirs : Comment, dis-je, ceux-là peuvent-ils croire qu'ils y ſont en ſeûreté ? Ceux qui ne voïent le monde qu'à l'Egliſe & au Tribunal de la Penitence, ont ſujet de le craindre en ces lieux-là-mêmes, & on ne le craindra point dans les aſſemblées où il étalle tous ſes attraits, tout ſon luxe, où il déplie tout ce qui eſt capable de ſurprendre les ſens, & d'empoiſonner le cœur.

Voulez-vous que je vous diſe franchement ce que je penſe, Chrêtienne Compagnie, ma penſée eſt qu'il n'eſt peut-être pas abſolument impoſſible de vivre innocemment dans le monde, mais pour en venir à bout, il faudroit prendre de ſi grands

ſoins, il ſeroit néceſſaire d'uſer d'une vigilance ſi continuëlle & ſi penible, de ſoûtenir tant & de ſi rudes combats, que la peine ſurpaſſeroit infiniment le plaiſir, qu'elle l'étoufferoit entiérement, qu'il y auroit beaucoup moins de fatigue à obſerver la regle du monde la plus-auſtere. Non, Meſſieurs, il n'eſt point de ſolitude ſi affreuſe, point de travaux, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit que je n'embraſſaſſe avec joïe, plûtôt que d'être obligé de paſſer mes jours dans le monde, de la maniére que je ſai, que je vois clairement qu'il y faudroit vivre pour n'y pas perir.

Pourquoi donc demeurer plus-long-tems dans un païs, où nos ennemis ſont ſi forts & ſi redoutables ? dans un païs, où ſans ceſſe il faut avoir les armes en main, où à chaque pas il faut avoir la peine de vaincre, ou le mal-heur d'être vaincu ? *Quid tibi neceſſe eſt in ea verſari domo, in qua neceſſe habeas quotidie aut perire, aut vincere ? Quis unquam mortalium juxta viperam ſecuros ſomnos capit, quæ, etſi non percutiat, certe ſollicitat ?* Ce ſont les paroles de Saint Ierôme : Quel moïen de dormir tranquillement auprés d'une vipere toûjours preſte à nous piquer, ſi vous n'en étes pas mordu, vous ſerez du moins inquiet, en la ſentant ſi prés de vous? De ſorte que ſi vous étes fort dans le monde, ou vous y vivez ſans inquiétude, ou vous y ſouffrez les fraïeurs mortelles, que toute perſonne ſage doit avoir parmi de ſi grands perils de ſe damner. Tout eſt à craindre pour vous, je vous tiens même déja pour perdu, ſi vous y vivez ſans crainte, & ſi vous craignez autant que vous avez ſujet de le faire, vous ne ſerez pas long-tems ſans ſonger à la

retraite. Plaiſe à la miſericorde infinie de nôtre Dieu, de vous en donner bien-tôt l'inſpiration; car ſans cela vous ne vous conſerverez pas long-tems dans l'innocence, ſi vous ne l'avez pas encore perduë, & ſi vous l'avez perduë, vous ne la recouvrerez jamais par une veritable penitence: c'eſt la ſeconde Partie.

Meſſieurs, la converſion ſuppoſe la grace ſurnaturelle, ce n'eſt autre choſe qu'une exacte correſpondance à cette grace, qui nous invite à changer. Rien ne ſe fait à moins que Dieu ne ſe faſſe entendre au fond du cœur; & aprés que le Seigneur à parlé, il n'y à rien de fait encore; il faut que ſes conſeils ſoient exécutez. Or je dis que le tumulte, l'embarras du monde nous empêche d'entendre la voix de Dieu, & que quand même on l'y auroit entenduë, on ne pourroit pas y obéïr.

La grace n'eſt autre choſe qu'une lumiére, qui éclaire l'eſprit, & qui en même-tems échauffe la volonté; une penſée qui nous inſtruit, & qui nous touche, qui nous découvre le bien, & qui nous porte à l'aimer. Quoi-que Dieu puiſſe produire immediatement par lui-même, & cette bonne penſée, & ce bon deſir, il ſe ſert neantmoins pour l'ordinaire des objets exterieurs & ſenſibles. Un Crucifix, un homme qui combat avec la mort, un exemple de modeſtie & de veritable pieté, ſont les inſtrumens dont il ſe ſert pour faire entrer par les yeux le remede, qui doit guerir l'ame. Une autrefois il prendra occaſion d'un diſcours Chrêtien, d'un recit édifiant, d'un bon & ſalutaire conſeil, & s'inſinuera ainſi par les oreilles juſqu'au fond du cœur. Quand il ne faudroit que cela pour conver-

tir un pecheur, ſa converſion ſera difficile, pendant qu'il ſera dans le monde. Ces occaſions dont Dieu ſe ſert, pour nous appeller, y ſont extrêmement rares, on y voit peu d'objets, qui inſpirent la componction, les diſcours qu'on y tient ordinairement ne ſont pas de ceux qui perſuadent la piété.

De plus ſi cette grace par laquelle Dieu m'invite à une vie plus-Chrêtienne, ſi cette grace, dis-je, n'eſt efficace, il eſt évident que je ne me convertirai point quoi-que je le puiſſe. Mais qu'eſt-ce que cette grace efficace du côté de Dieu? ce n'eſt autre choſe, diſent les Téologiens, que le choix de certaines circonſtances avantageuſes, qui favoriſent le ſuccés de la vocation, de certains momens précieux, où les obſtacles qui pourroient en empêcher l'effet, ſe trouvent heureuſement éloignez. Or comment trouver ces conjonctures favorables dans la vie d'une perſonne, qui eſt éternellement ou dans le jeu, ou dans la converſation, dont toute la vie ſe paſſe à recevoir, & à rendre des viſites, qui a toûjours devant les yeux des objets qui inſpirent la vanité & l'amour du monde? En quel tems le Seigneur lui préſentera-t-il ſon Eſprit ſaint, qu'il puiſſe eſperer qu'il ſera reçeû, ou qu'il ne ſera pas entiérement étouffé.

Et voilà, Meſſieurs, l'explication de toutes ces paroles de l'écriture, par leſquelles le ſaint Eſprit nous avertit que Dieu ne ſe trouve point dans le tumulte, qu'on le cherche envain dans les ruës, & dans les places publiques, que c'eſt dans la ſolitude qu'il parle au cœur de ſon Epouſe, c'eſt-à-dire, qu'il lui fait non-ſeulement entendre, mais encore goûter ſes leçons. C'eſt pour cela que ſaint

Iean-Baptiſte qui étoit une figure vivante de la grace, & qui pour cela ſe definiſſoit lui-même la voix de Dieu, ne prêchoit que dans le deſert, & qu'étant venu à la Cour il y perdit & la liberté & & la vie. *Ego vox clamantis in deſerto.* Ce n'eſt pas que Dieu ne deſiraſt de nous ſauver, s'il étoit poſſible, même dans le monde, ce n'eſt pas qu'il ne cherche à s'inſinuer, qu'il ne tente toutes les voïes, mais cette foule, dont on eſt toûjours aſſiégé, ce bruit, cét embarras où l'on ſe plaît, lui ferme toutes les avenuës, ce ſeroit vouloir perdre des paroles que de vous parler dans ces circonſtances, où vous n'écouteriez pas ſes conſeils, où vous n'y feriez pas aſſez de reflexion pour en profiter.

Ie dis en ſecond lieu que quand la vie du monde ne fermeroit pas l'entrée aux inſpirations divines, toûjours faudroit-il ſe retirer pour commençer cette vie ſainte & chrêtienne à quoi nous ſerions portez par ces inſpirations. La ſolitude eſt utile en tout tems, & à toutes ſortes de perſonnes; mais au commençement de la converſion, elle eſt abſolument néceſſaire, & l'on peut dire qu'elle eſt même une partie de la penitence. Ce n'eſt que par la retraite qu'on ſort des occaſions de pecher, dont la fuite eſt d'une obligation indiſpenſable. Ce n'eſt que dans la retraite qu'on peut pratiquer ces actions, qui doivent expier nos fautes paſſées.

Ajoutez à cela que dans les commencemens on n'a pas encore aſſez de force, pour faire à la veûë du monde ce que le monde condanne, & ce qui le condanne lui-même. Un ſavant Interprete demande quelle peut être la raiſon pour quoi le peuple de Dieu fut ſi long-tems en Egipte ſans

faire de ſacrifice au vrai Dieu, & il ſe répond à lui-même, que c'eſt parce que les animaux, qui leur devoient ſervir de victimes, étoient eux-mêmes les Dieux des Egiptiens, leſquels n'auroient pas ſouffert qu'on les euſt immolez à une autre Divinité: Il fallut aller au deſert, & s'éloigner de la préſence de ces Idolâtres, pour rendre au Seigneur un culte qu'ils avoient ſi long-tems interrompu. On peut dire que le pecheur qui ſonge à ſe convertir ſe trouve dans des circonſtances toutes ſemblables: Pour ſe reconcilier avec Dieu, il faut qu'il lui ſacrifie tout ce que le monde eſtime, tout ce qu'il aime, tout ce quil adore, qu'il renonce à ſes plaiſirs, à ſes diſcours, à ſes manieres, à ſes modes; qu'il ſe déclare en tout, & par tout pour la vertu, & contre la vanité. Mais prétendre obſerver cette conduite à la veûë des gens-du-monde, ſe diſtinguer d'eux en toutes choſes, ſans toute-fois ſe ſeparer d'eux, ce ſeroit pour s'attirer une perſecution trop forte pour une vertu encore foible; ce ſeroit s'expoſer à une étrange tentation, ou de tout quitter par reſpect humain, ou de tout perdre par vaine gloire.

Et c'eſt pour cela, Meſſieurs, que s'il arrive quelque-fois que Dieu par une faveur toute ſpeciale aille chercher une ame au milieu même des compagnies, ſi malgré le tumulte, & la diſſipation de ſon eſprit il fait couler en ſon cœur quelque penſée ſalutaire de la mort, du jugement, de l'enfer, le premier mouvement que lui donne cette grace interieure, c'eſt de ſe retirer, & de commencer une vie plus-ſolitaire. *Cor meum conturbatum eſt in me*, diſoit David, *& timor mortis cecidit ſuper me, dolores inferni circumdederunt me, & contexerunt me*

tenebræ, & dixi quis mihi dabit pennas ut columbæ, & volabo & requieſcam? I'ai ſenti du trouble en ma conſcience, je me ſuis trouvé comme accablé par la penſée de la mort, j'ai été éfraïé à la veûë des peines que ſouffrent les réprouvez, il m'a ſemblé que j'étois déja enſeveli avec eux dans les épaiſſes tenebres de l'enfer, & délors je me ſuis dit à moi-même : helas ! qui me donnera des aîles comme à la colombe, pour me tirer au plûtôt des piéges qui m'environnent, pour aller chercher bien-loin de la Cour un lieu propre, pour calmer mes juſtes craintes?

C'eſt encore pour cette même raiſon, que le premier regret qu'on a pour l'ordinaire à la mort, c'eſt le regret de n'avoir pas quitté le monde, dans le tems qu'on en pouvoit encore jouïr. C'eſt de là que viennent ces diſcours ſi ordinaires en la bouche des mourans : ô ſi j'avois paſſé mes jours dans une cellule ! ô qu'il vaudroit bien mieux mourir Chartreux, que Cardinal, diſoit il n'y a pas long-tems, un Prélat qui avoit été tiré de ſon Monaſtere, pour être élevé à ce haut rang ! Plcût à Dieu (ce ſont les paroles que profera un grand Roi au commencement de ce ſiécle, lors qu'il étoit ſur le point de rendre l'ame) Pleût à Dieu que je n'eûſſe jamais été Roi, ſi j'avois paſſé mes jours dans un deſert, je mourrois plus-content que je ne meurs. Il ſemble, Meſſieurs, qu'ils auroient plus de raiſon de dire : ah ! que n'ai-je mieux vêcu, que ne me ſuis-je mieux aquitté des devoirs de mon état ! Mais ils vont d'abord à la ſource de tous leurs maux, qu'ils comprennent alors n'avoir été que le commerce des hommes & le défaut de retraite,

C'eſt comme s'ils diſoient je voudrois bien avoir vêcu plus-chrêtiennement, mais pour cela il falloit ſe retirer du monde, où j'étois trop engagé.

Prévenons, Chrêtiens Auditeurs, prévenons ces inutiles regrets. Fuïons ce monde cét impie & dangereux monde, cette region où le Seigneur eſt ſi peu connû, & que le Seigneur ſemble auſſi negliger entiérement, cette region où l'on peut dire qu'il tombe ſans ceſſe comme une pluïe, comme une grêle de piéges, ſelon le mot de David : *Pluet ſuper peccatores laqueos.* Aïons même peu de liaiſon avec les perſonnes, qui ſont engagées dans cette vie mondaine, évitons leur entretien, & s'il eſt poſſible, juſqu'à leur rencontre, de-peur que nous ne prenions quelque ſouffle de cét air empeſté, qu'ils reſpirent inceſſamment. Voulez-vous aſſeûrer vôtre ſalut, Ame Chrêtienne, faites-vous une ſolitude, & comme un petit deſert de vôtre propre maiſon, occupez-vous y à gouverner vôtre famille, & à vous ſantifier avec elle. Entretenez-vous y de vous-même avec vous-même, étudiez un peu vôtre cœur, & tâchez d'en découvrir les paſſions, les inclinations, les habitudes. Parlez-y de Dieu avec vos enfans, avec vos domeſtiques, & ſur tout avec Dieu-même. Diſpoſez-vous-y à mourir chrêtiennement en purifiant vôtre conſience, & mettant ordre de bonne heure à tout ce qui pourroit rendre vôtre dernier jour moins calme, en mourant tous les jours, en quelque ſorte, par la penſée, & par le deſir d'une ſainte mort.

Mon Dieu ! que ne puis-je vous faire comprendre la douceur d'une vie ainſi reglée, & éloignée des occaſions d'offencer Dieu ! Quel plaiſir de ſe

voir comme ſur le haut d'une montagne hors d'atteinte aux flots de la mer, aux monſtres, aux tourbillons, aux tempêtes qui empêrtent qui engloutiſſent la plûpart des hommes! De ſe voir exemt & des ſoucis qui les inquietent, & des deſirs qui les troublent, & des paſſions qui les tranſportent, & des pechez qui les des-honorent, qui les aveuglent, qui les accablent par leur nombre & par leur énormité! Qu'on a d'occaſion tous les jours de ſe loüer de la ſolitude, quand on entend les cris & les plaintes de ceux qui ſont dans la foule, qu'on apprend leurs conteſtations, leurs querelles, leurs emportemens, leurs confuſions, & tant d'accidens funeſtes qui leur arrivent. Mais à l'heure de la mort qu'on ſe ſait de gré de cette prudente retraitte! Que les comptes ſont aiſez à faire quand on n'a traitté qu'avec ſoi-même, avec Dieu, ou avec des perſonnes qui craignent Dieu! Que de fautes retranchées par cét éloignement des compagnies! Que celles où l'on n'a pas laiſſé de tomber quelquefois ſont de peu de conſequence, qu'elles ſont aiſées à reparer! Au contraire pour une perſonne que la mort ſurprend dans cette vie ſeculiere & tumultueuſe: Quel trouble, quel embarras! Qu'il eſt mal-aiſé d'éclaircir en ſi peu de tems des comptes ſi embrouillez, & qu'on n'a jamais bien examinez! Qu'il eſt échappé de paroles, de regars, de deſirs, de conſentemens en une ſeule journée! Il ne faut qu'un mot, qu'un geſte, qu'un ſouris, pour faire un tort irreparable à la réputation d'une femme; qu'une œillade pour ſcandaliſer un homme, qu'un moment de tems pour faire un peché mortel par la penſée; & quand toute la vie n'a été qu'une ſuite

de

de divertiſſemens & de converſations, & les converſations qu'un tiſſu de cajolleries & de médiſances : Se peut-il faire que la mort ſoit tranquille, qu'elle ſoit même chrêtienne ? Allez donc, Meſſieurs, reſolvez-vous de mener deſormais avec IESUS-CHRIST une vie cachée en Dieu, comme parle l'Apôtre, vôtre réſolution aura dés ici-bas ſa récompenſe ; vous en vivrez plus-innocemment, vous en mourrez plus-tranquillement, vous en regnerez plus-glorieuſement dans le Ciel. *Ainſi ſoit-il.*

craindre qu'il ne leur prît envie d'en avoir deux. Cependant il n'eſt que trop vrai que nous voulons preſque tous être doublement eſclaves, & ce qui marque un étrange aveuglement, c'eſt que c'eſt par ce même amour de la liberté qui nous eſt ſi naturel, que nous recherchons cette double ſervitude.

Le joug du Sauveur nous paroît fâcheux quand il eſt ſeul, & nous croïons pouvoir l'adoucir en prenant encore celui du monde, comme ſi un fardeau ajoûté à un autre fardeau, étoit capable d'en diminuër le pois. D'ailleurs le joug du monde eſt honteux, & de plus il y a du danger à le porter. Or nous nous perſuadons qu'en donnant à Dieu une petite partie de nos ſoins, nous nous ſauverons aiſement & de cette infamie & de ce peril. Nous nous trompons, il eſt certain que le ſervice de JESUS-CHRIST lequel eſt ſi doux, lorsqu'on s'y donne tout entier, devient inſupportable à qui veut encore dépendre du monde en quelque choſe, & il n'y a perſonne à qui il ſoit ni moins honneſte ni plus-dangereux de ſervir ce même monde, qu'à ceux qui font profeſſion d'être en quelque ſorte à IESUS-CHRIST : Mais qu'eſt-il néceſſaire de ſavoir s'il eſt agréable ou penible, s'il eſt infame ou glorieux, s'il y a de la ſeûreté ou du peril à partager ainſi ſes ſervices, puiſque ce partage eſt abſolument impoſſible ? *Nemo poteſt duobus Dominis ſervire*, perſonne ne peut ſervir deux maîtres à la fois. Il faut néceſſairement ſe donner tout à un ſeul ; je vous le ferai voir, Meſſieurs, dans la ſuite de cét entretien, je vous montrerai qu'il y a à cela une double néceſſité. En pre-

mier lieu une néceſſité abſoluë, dont les eſprits les plus-rebelles ſe défendroient inutilement : En deuxiéme lieu, il y a une néceſſité de bienſeance, à laquelle tout eſprit bien-fait doit ſe rendre. C'eſt-à-dire en un mot que nous ne pouvons pas ſervir Dieu & le monde en même tems, ce ſera le premier Poinct ; & quand cela ſe pourroit, nous ne le devrions pas faire ce ſera le ſecond. Je commencerai aprés avoir imploré l'aſſiſtance du Saint Eſprit, par l'entremiſe de ſon Epouſe immaculée. *Ave Maria.*

Comme il y a peu de Chrêtiens qui aſpirent tout de bon à une ſainteté parfaite, j'oſe dire qu'il n'y en a pas beaucoup qui ſoient déterminez à paſſer leur vie dans les derniers déreglemens, le grand nombre eſt de ceux qui cherchent un temperament entre ces deux extrémitez, & qui voudroient bien, s'il eſtoit poſſible, accorder en eux-mémes la conſience avec la concupiſcence, & la dévotion du moins avec une de leurs paſſions. Permettez à cette femme le grand jeu, la vanité des ajuſtements, à cette autre une amitié, non pas tout-à-fait criminelle, mais ſeulement dangereuſe, elles donneront aſſez volontiers le reſte à Dieu, vous trouverez des hommes qui dans le fond veulent étre bons, mais qui ſont bien aiſes de vivre au déors comme les autres, qui veulent avoir l'eſtime des gens-de-bien, & l'approbation des perſonnes les plus-mondaines, paſſer pour dévots parmi les dévots, & pour galans parmi ceux qui ſe piquent de galanterie, qui témoignent avoir horreur du peché, mais qui ſe plaiſent néanmoins, & qui vivent dans les occaſions de le commettre. D'un côté

l'on prattique quelques bonnes œuvres, & de l'autre on prend part à tous les vains divertiſſemens. Aprés avoir aſſiſté à tous les Sermons de l'Avent ; on ſe trouve à toutes les aſſemblées du Carnaval ; on Communie le matin, & l'aprés-dînée on eſt au cours pour ſe faire voir ; de Veſpres celui-ci va au Cabaret, & cét autre à la Comedie ; on deteſte l'incontinence ; mais on ne s'accommode pas non plus de cette chaſteté ſevere ; qui condanne les moindres libertez ; les moindres penſées ; qui les condanne, dis-je, de peché mortel, on n'a point de mauvais deſſein, mais on n'oublie rien pour plaire ; & l'on ne ſeroit pas trop fâché d'inſpirer ces mêmes paſſions, dont on eſt bien reſolu de ſe défendre. Il eſt vrai, dit-on, que je dépenſe en habits plus que je ne devrois ; eû égar à ma condition ; mais du moins je me regle ſur mes revenus, & je ne ſuis pas de celles qui ruïnent leurs maris par les excez de leur luxe ; je ne ſuis pas avare juſqu'à retenir le bien d'autrui, je ne ſuis pas liberal juſqu'à donner le mien au pauvre ; on ne m'entend point médire, mais j'entens volontiers les médiſances ; j'aimerois-mieux mourir que de me venger, mais je ne ſaurois aimer ceux qui me veulent du mal. Je ſuis Magiſtrat, je ne ferai point d'injuſtice, mais de-peur de faire des ennemis, on peut bien differer, ou même éviter par quelque voïe de rendre juſtice ; je ſuis Marchand, on ne peut me reprocher la moindre fourbe, mais je m'applique tout entier à mon trafic, & je ne fais pas plus de bien que de mal. Ie ſuis pere de famille, je ne donne ni mauvaiſes maximes, ni mauvais exemples à mes enfans, mais à cela prés je ne me méle en nulle ma-

niére de leur éducation, j'abandonne ce ſoin à leurs nourrices & à leurs maîtres : Enfin il eſt certains pechez qu'il faut commettre de tems-en-tems comme néceſſairement, bien entendu qu'on s'en confeſſe auſſi de tems-en-tems.

Voila la diſpoſition où vivent la plûpart des gens-du-monde ; ils veulent donner quelque choſe à l'eſprit, & quelque choſe à la chair, vivre chrêtiennement, mais mollement, mais délicieuſement. Gagner les biens du ciel, en joüiſſant de tous les biens d'ici-bas, plaire à Dieu, ſans déplaire aux hommes, & ſans s'incommoder eux-mêmes, en un mot tenir une route que l'Evangile n'a point tracée, également éloignée & de la voïe étroite & de la voïe large, & bâtir entre Babilone & Ieruſalem une nouvelle cité, où la charité & l'amour propre ſoient également reverées. C'eſt-là, Chrêtiens Auditeurs, ce que j'appelle ſervir deux maîtres, c'eſt ainſi qu'on prétend de contenter Dieu & le monde, en ſe partageant, pour ainſi dire, à l'un & à l'autre : mais c'eſt en vain qu'on le prétend, parce que ce partage ne peut contenter ni l'un ni l'autre. Ce n'eſt rien pour Dieu que la moitié, ce ne ſera pas même aſſez pour le monde, Dieu veut tout, & le monde voudra davantage.

Vous n'ignorez pas, Meſſieurs, quelle eſt la vertu à laquelle Iesus-Christ nôtre bon maître nous commande d'aſpirer ; il veut qu'elle ſurpaſſe celle des plus-ſages Païens & celle des Iuifs-mêmes les plus-auſteres : Les Païens ont de la reconnoiſſance, dit-il, en un endroit de l'Evangile, ils aiment ceux qui les aiment, je demande quelque choſe de plus de mes diſciples, je veux qu'ils ai-

ment encore ceux qui les haïſſent. Les plus-raiſonnables d'entre les Gentils, partagent leur eſprit entre l'étude de la ſageſſe, & le ſoin de leur ſubſiſtence, c'eſt beaucoup pour eux, mais pour les Chrêtiens, ce n'eſt rien du tout, le ſoin de leur ſalut doit être leur unique ſoin, & c'eſt vouloir ſauver ſon corps en perdant ſon âme, que de ſe mettre en peine de quoi l'on vivra le lendemain. Enfin les Phariſiens & les Docteurs de la Loi font profeſſion d'une vie fort pure & fort reguliere; toutefois vôtre juſtice doit être plus-abondante que la leur; autrement il vous faut renonçer au Paradis. Que veut dire tout cela ſi ce n'eſt que nous devons ſonger à devenir parfaits comme nôtre Pere celeſte eſt parfait, ainſi que le Sauveur nous l'ordonne; & que quiconque ſe contente d'une ſainteté mediocre, ne ſauroit jamais contenter Dieu: *Eſtote igitur perfecti, ſicut Pater veſter cœleſtis perfectus eſt.* Or la perfection, la ſainteté, & ſur tout celle de Dieu qu'on nous propoſe pour modele. La ſainteté, dis-je, renferme tout; c'eſt un devoüement entier de tout ce qu'il y a dans l'homme, un ſacrifice où tout doit être conſumé, un aſſemblage de toutes ſortes de vertus, vous ne ſauriez lui en ôter une ſeule ſans la détruire.

Je dis bien davantage, s'il vous manque une ſeule vertu, non-ſeulement vous n'avez pas la ſainteté, mais toutes les autres vertus vous manquent; elles ſont toutes enchaînées de telle ſorte, qu'elles ne peuvent ſubſiſter ſi on les ſepare. Cette verité eſt une regle infaillible, pour diſtinguer la veritable pieté de la fauſſe dévotion.

Car la pieté lors qu'elle eſt ſincere , elle eſt égale & uniforme , elle ne néglige rien , elle n'a rien de foible , rien d'imparfait ; ſi elle ſe dément en un ſeul point , ce n'eſt plus qu'hipocriſie & amour propre. Et ainſi cette femme qui paroît ſi humble, ſi mortifiée , ſi attâchée à la priére , ſi libetale envers les pauvres, ſi zélée pour le ſalut de ſon prochain, ſi elle eſt en même-tems ou peu ſoûmiſe à ſon mari , ou peu reſervée à juger & à parler de la conduite des autres , non-ſeulement elle manque de diſcretion & d'obéïſſance, mais ſans faire de jugement témeraire l'on peut dire qu'elle n'a ni humilité, ni mortification , ni union avec Dieu , ni zele, ni charité veritable, & ſi elle n'eſt pas elle-même dans ce ſentiment elle eſt aſſeûrement dans l'illuſion.

I'ai dit que le défaut d'une vertu ſeule attire néceſſairement la ruïne de toutes les autres , j'ajoute que pour ruïner entiérement une vertu il ſuffit d'un ſeul défaut, d'une ſeule limitation à l'égard de l'objet ou de quelque autre circonſtance. Pour perdre la foi il n'eſt pas néceſſaire de ne rien croire , c'eſt aſſez de ne pas croire un ſeul article, c'eſt même aſſez d'en douter , heſitez-vous dans la créance des Indulgences ou du Purgatoire, quand vous dôneriez vôtre vie pour toutes les autres veritez,vous mourriez infidele,& vous ne ſeriez martir que de vos propres ſentimẽs.C'eſt en vain que vous vous flattez d'être chaſte,parceque vous avez horreur des plus-grand deſordres,ſi vos penſées, ſi vos paroles, ſi vos yeux, ſi vos oreilles, ſi vos livres, ſi vos habits, ſi vos chambres-mêmes dans les peintures & dans les tapiſſeries qui les ornent , ne ſont

auſſi-chaſtes que vôtre corps, vous pouvez être moins impudique que les fornicateurs & les adulteres, mais vous n'avez pas plus de chaſteté qu'eux. Vous aimez tous vos ennemis, & vous les aimez fort-tendrement à la reſerve d'un ſeul, & à celui-là vous lui pardonnez volontiers tout le mal qu'il vous a fait à une ſeule injure prez, & encore ne prétendez-vous pas en tirer d'autre vengeance, ſi ce n'eſt que vous lui ferez un peu moins de bien, & moins de careſſes qu'auparavant, ſi vous êtes dans cette diſpoſition, Chrêtiens Auditeurs, vous n'avez nulle charité Chrêtienne, nul amour pour vôtre prochain; les veritables vertus ne ſont bornées ni à certains tems, ni à certaines actions, ni à certains ſujets particuliers, celui qui les poſſede eſt diſpoſé à les pratiquer en toutes choſes; en toutes rencontres à l'égar de toutes ſortes de perſonnes, & en toutes les maniéres.

Que ſi cela eſt vrai, comme on n'en peut pas douter, il eſt tout viſible qu'on ne peut ſatisfaire Dieu, qu'en lui donnant tout ſans reſerve, puiſque la ſainteté à laquelle il nous appelle renferme tout; de plus il eſt viſible que qui ne lui donne pas tout, il ne lui donne même-rien du tout, parce qu'il n'y a nulle vertu, où toutes les vertus ne ſe trouvent pas, & parce qu'elles ſont toutes, pour ainſi parler, infinies de leur nature, & qu'on ne peut les limiter ſans les détruire.

Cette verité, Meſſieurs, eſt confirmée par les commandemens particuliers que Dieu nous a faits de le ſervir, & ſur tout par le premier & le plus-important de tous qui eſt celui de l'amour, vous

m'aimerez, dit le Seigneur, de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, de toutes vos forces, de tout vôtre esprit. C'est-à-dire vous n'aimerez que moi seul & pour me donner des preuves de cét amour, vous ne soûpirerez que pour moi, *ex tota anima tua*, vous ne travaillerez que pour moi; *ex totis viribus tuis*, vous ne penserez qu'à moi *ex tota mente tua*, & parce qu'on auroit pû douter s'il ne faudroit point donner une partie de ses pensées aux choses les plus nécessaires, il a prévenu cette difficulté, en nous apprenant qu'il n'y a pour nous qu'une seule chose nécessaire qui est de le connoître & de l'aimer, *porro unum est necessarium*, mais du moins il se contente du cœur, de l'esprit, des pensées, en un mot de l'homme interieur & invisible ? non, il veut encore que les déors lui soient consacrez ; autrement les premiers Chrêtiens auroient pû tromper ceux qui les persecutoient, ils auroient pû detester, maudire les faux Dieux des gentils au fond de leur ame, & faire brûler devant leurs statuës un encens qu'ils auroient sécretement addressé au Dieu du ciel. Cependant ils étoient obligez sous peine d'être damnez éternellement de souffrir plûtôt les supplices les plus cruels, que d'user de cét artifice ? ce n'étoit rien, ce semble, que ce que le monde leur demandoit en cette rencontre, ce culte exterieur destitué de l'intention n'auroit pas été un veritable culte, mais plûtôt une moquerie, & une derision sanglante, telle que fut l'adoration que les soldats de Pilate rendirent à nôtre sauveur. Si nous n'adorions pas nôtre Dieu d'une autre maniére, nous nous attirerions toute sa colere. D'ailleurs les tourmens horribles, & la mort

qu'on auroit évitée par cette diſſimulation, la paix de l'Egliſe qu'on auroit procurée en abandonnant ces apparences, étoient, ce ſemble, des raiſons fort legitimes, & néantmoins toutes ces raiſons n'ont jamais pû porter Dieu à relâcher ce point quelque peu conſiderable qu'il paruſt ; Il a toûjours comté parmi les rebelles & comme des Apoſtats ceux à qui la veûë des tourmens, avoient arraché le moindre ſigne d'idolatrie. Et lui qui regarde le cœur ſur toutes choſes n'y a eû aucun égar, toutes les fois que les actions exterieures n'ont pas répondu aux ſentimens du cœur.

Que peuvent dire à cela ces Chrétiens timides, qui croïent que de-peur de faire parler les gens, on peut continuër de vivre devant les hommes comme on à toûjours vécu, s'habiller avec la même vanité, voir les mêmes compagnies tenir à-peu-prez les mêmes diſcours, que pour ſe ſauver des railleries des libertins on peut même affecter en leur préſence un faux mépris des choſes les plus-venérables & les plus-ſaintes ? s'ôſtineront-ils à le croire aprés ce que je viens de dire ? Il n'y a rien de vrai, rien de réel en tout cela, j'en conviens, mais le Seigneur demande tout, & puiſqu'il diſpute de vains déhors, je vous laiſſe à penſer s'il cedera des choſes plus-ſolides & plus-importantes.

Je veux néantmoins qu'il cede au monde tout ce que vous lui avez deſtiné pour ſon partage, penſez-vous que le monde ſe puiſſe contenter de ſi peu de choſe ? Par exemple ; poſons que pour ne paſſer pas pour bigot on puiſſe ſe comporter à l'exterieur avec un ennemi comme ſi effectivement on

le haïſſoit, que de-peur de s'attirer ſur les bras une perſonne de grand credit & de grande qualité il ſoit permis à un juge de s'abſenter du palais, de differer le jugement, d'obliger la partie qui d'ailleurs a un droit clair & inconteſtable, de l'obliger, dis-je, adroitement à s'accommoder. Ie dis qu'il arrivera pluſieurs fois que le monde ne ſera pas ſatisfait de ces ſortes de temperamens: pour cét affront il demandera une vengeance cruelle & éclattante, il vous tournera en ridicule, ſi vous vous en tenez à ces grimaces. Ce Seigneur non-ſeulement ne veut pas être condanné, mais il prétend que vous donniez une ſentence, ou un arreſt en ſa faveur. C'eſt chez vous un principe établi depuis long-tems qu'il faut contenter Dieu, mais qu'il faut auſſi ménager les hommes. Que ferez-vous donc en de pareilles conjonctures? Renoncerez-vous à cette maxime fondamentale de vôtre conduite particuliere? Viendrez vous tout d'un coup à vous moquer de vous-mêmes, & à traitter de vaine appréenſion une crainte qui ſe ſera enracinée en vôtre cœur, & qui juſqu'alors vous aura toûjours paru ſi raiſonnable? En ces momens où vôtre mauvaiſe politique ſera ſoûtenuë d'une violente paſſion ou de crainte ou de colere, où toute la nature aidera le monde à vous ſurmonter, vous oublierez vos premiers ſentimens & vous foulerez au pié toute conſideration humaine? On pourroit peut-être l'eſperer d'un Saint, & de l'habitude qu'il auroit aquiſe par pluſieurs actions de même nature; mais vous qui ſerez accoutumé à ces lâches égars, à ces baſſes complaiſances, d'où vous viendra ſi ſubitement un courage capable d'entrepren-

dre quelque choſe d'héroïque ? Ie ſai que Dieu a dans ſes tréſors des ſecours aſſez puiſſans pour vous l'inſpirer, mais je ſai auſſi que ces grands dons, ces miracles de graces ne ſont que pour les bien-aimez, & qu'un homme qui en uſe avec lui avec tant de reſerve, les attendroient vainement de ſa liberalité.

Que fera donc ce mauvais Chrêtien, il fera, Meſſieurs, ce que fit Pilate dans la cauſe du Fils de Dieu, aïant reconnu preſqu'en même-tems & l'innocence de l'accuſé & la paſſion des accuſateurs, il voulut éviter de condanner celui-là ſans toutefois déplaire à ceux-ci, pour cela il tenta diverſes voïes, il tâcha de ſe décharger de cette affaire & de la renvoïer au Roi Herodes, ſur ce prétexte que Iesus-Christ étoit ſujet de ce Prince, cét arrifice n'eût pas le ſuccés qu'il en attendoit, on lui renvoïe l'innocent, on le preſſe de lui faire ſon procés, s'il le condanne à la mort, il ſe rend coupable d'un horrible parricide, s'il le renvoïe tout-à-fait abſous, voila toute la Sinagogue en fureur. Il prend un milieu & ſe reſout de lui laiſſer la vie, mais de lui ôter l'honneur, en le faiſant foüetter comme un eſclave : *Emendatum illum dimittam* : La haine des Iuifs & la jalouſie des Prêtres ne ſe contentent pas de ſi peu de choſe, ils le jugent digne de la croix, & ils prétendent que le Gouverneur confirme leur jugement par ſa ſentence, à cela Pilate trouve encore un expedient, la Sentence ſera portée, mais en ſuite on lui fera grace, auſſi-bien eſt-ce la coûtume d'élargir un criminel à chaque Fête de Pâques. Malheureuſe politique, lâche eſclave des paſſions que

tu devois reprimer & même punir. Que feras-tu ſi tout cela ne peut ſatisfaire ce peuple enragé, s'il te demande la mort de ſon Roi & de ſon Dieu ? Si tu ne peus le gagner par de mediocres injuſtices, s'il te reduit dans la neceſſité ou de le choquer, ou de commettre le plus-noir de tous les crimes ? Vous ſavez ce qu'il fit, il accorda enfin tout ce qu'on lui demandoit, il condanna Jésus à être crucifié, malgré toutes les Loix divines & humaines, malgré les viſions & les terreurs de ſa femme, malgré les réproches de ſa conſience.

J'avoûë néanmoins qu'il y a des occaſions, où le monde & le demon même qui en eſt le Prince, paroiſſent d'abor plus-moderez, & ſemblent ſe contenter d'aſſez peu de choſes ; mais c'eſt un piége dont tous les Saints, dont tous les Peres nous avertiſſent de nous garder. Il ne ſe contente de peu, que parce qu'il ſait trés bien, que de plein gré vous lui accorderez tout le reſte. C'eſt aſſez pour lui que vous receviez une étincelle en vôtre cœur, parce qu'il n'en faut pas davantage pour vous enflammer. Il ne vous demande que quelque pas, mais c'eſt par une pente ſi rapide, que ſi vous y étes une fois engagé, vous ne pourrez vous retenir que vous ne ſoïez au plus-bas du précipice : C'eſt-pourquoi, ce peu, n'eſt pas peu de choſe, dit Saint Iean Criſoſtôme, on peut dire que c'eſt preſque tout : *Quamobrem hoc parum non eſt parum, imo vero eſt fere totum.* Ie fréquenterai le monde quelque corrompu, quelque libertin qu'il ſoit aujourd'hui, mais je me garderai bien de prendre ſes ſentimens. Que vous étes ſimple, étes-vous plus-ſage que Salomon ? Lors qu'il s'allia avec les Si-

doniens & les Moabites, il étoit bien éloigné de penſer au culte de leurs faux Dieux, & toutefois il les adora dans la ſuite, il leur bâtit des Temples & leur donna de l'encens. Ie me permettrai des regars, mais je me défendrai toutes ſortes de deſirs : Quel eſt l'homme aſſez préſomptueux, pour ſe promettre cette moderation dans une ſi grande fragilité ? Iob tout ſaint qu'il étoit ne ſe ſentoit pas aſſez de force pour cela, il avoit convenu avec ſes yeux, qu'il ne regarderoit jamais de femme au viſage. Il eſt vrai que David ſe défia moins de ſa vertu, mais auſſi en quel abîme d'iniquité ne fut-il pas précipité pas ſa confience ?

Oûi, Meſſieurs, Iesus-Christ eſt un Seigneur loïal & ſincere, qui ne peut uſer de diſſimulation & de ſurpriſe, il vous déclare franchement, ou qu'il veut tous vos ſervices, ou qu'il n'en veut point du tout ; le monde eſt un fourbe qui ne peut être content de moins quoi-que d'abor il ne demande pas autant. Mais pourquoi vous inquieter ſi fort pour accorder ces deux irréconciliables ennemis ? Puiſque vous aimez le monde, & qu'il vous attire ſi puiſſamment, que ne vous déclarez-vous pour ſes intereſts, & pour ſes maximes, que ne vous donnez-vous à lui ſans reſerve ? Sans reſerve, bon Dieu, à ce traître, à ce tiran qui ne païe que de vent & de fumée, qui abandonne à la mort tous ceux qui l'ont ſuivi durant leur vie, qui les dépouïlle, qui les livre à de cruelles & d'éternelles tortures, que je me donne à lui ſans reſerve? Mais ſi le monde eſt tel que vous le dittes, n'étes-vous pas bien-mal-heureux de perdre une grande partie de vos ſoins & de vos travaux au ſervice

d'un ſi mauvais maître ? Quelle folie de conſiderer, de ménager un perfide, de donner la moitié de vos biens à un miſerable de qui vous ne pouvez rien attendre que des ſupplices.

D'ailleurs je vois que dans vos plus-grandes libertez vous craignez de paſſer certaines bornes ; vous voudriez bien n'aller pas juſqu'au peché mortel ; vous appréendez de fâcher Dieu en ſatisfaiſant vos paſſions. Pour-quoi ces égars & cette crainte importune ? Que ne ſecoüez-vous tout-à-fait ce peſant joug ? Comment, dittes-vous, je romprois tout-à-fait avec mon Dieu ! Hé que deviendrois-je, ſi j'étois ſon ennemi déclaré ? Qui me protegeroit dans les perils de cette vie ? Qui me recevroit à l'entrée de l'autre ? Qui me delivreroit des mains du demon ? Qui me rendroit heureux durant toute l'éternité ? Quoi Chrêtiens, vous attendez tout cela de Dieu, & vous ne vous donnez pas tout à Dieu ? Vous n'eſperez rien que de lui, & vous en voulez ſervir un autre avec lui ? Vous croïez que pour le peu que vous faittes, il vous donnera des récompenſes infinies, & vous ne lui conſacrez pas tout ce que vous faittes ? Vous avez un ſi bon maître, & vous en cherchez un ſecond ? Allez lâche & imprudent que vous étes ! vous méritez bien que Jesus-Christ vous rejette pour toûjours de ſon ſervice, & qu'il vous deſavoûë pour ſon ſerviteur en préſence de ſon pere. Aprés cela je ne vous dis plus qu'il eſt impoſſible que vous ſerviez deux maîtres tout à la fois. Ie dis que quand vous le pourriez, vous ne le devriez pas faire. C'eſt ce que je m'en vais vous prouver en ma ſeconde Partie.

Quand

Quand on pourroit partager ſes ſervices à Dieu & au monde ſans déplaire à l'un ni à l'autre, on ne le pourroit pas faire ſans commettre une injuſtice énorme & ſans ſe rendre coupable d'une horrible ingratitude, & c'eſt pour ces deux raiſons que je dis qu'on ne le devroit pas faire. Nous ſommes à Dieu, Chrêtiens Auditeurs, c'eſt lui ſeul qui nous a tirez du néant, c'eſt lui ſeul qui nous empêche d'y retomber, c'eſt dans lui, c'eſt par lui ſeul que nous vivons, que nous penſons, que nous parlons, que nous agiſſons. Quel droit le monde peut-il donc prétendre ſur toutes ces choſes pour les partager avec le Créateur? Dieu ſeul n'eſt-il pas le maître & du fond & de l'arbre, & par conſequent de tous les fruits? Et cependant vous lui faites ſa part de ſon propre bien, & vous croïez pouvoir malgré-lui diſpoſer du reſte ſans lui faire tort.

De plus, outre qu'il eſt le ſeul maître de toutes choſes, l'excellence de ſa nature & de ſes adorables perfections, demande que toutes choſes lui ſoient offertes; vous vous contentez de lui donner la moitié de vôtre cœur, eſt-ce qu'il n'eſt pas bien digne de le poſſeder tout entier? Il ne tient pas à vous qu'on ne le croïe de la ſorte, & vous le traittez effectivement comme un être imparfait & limité, qui loin de pouvoir prétendre un amour & des honneurs infinis ne mérite qu'une partie des petits ſervices que vous êtes capable de lui rendre. Comprenez-vous bien l'injuſtice que vous faites à Dieu en le ſervant ainſi à-demi? Vous le dépouïllez de la Divinité, vous le dégradez, vous le détruïſez autant qu'il vous eſt poſſible.

Et cela lui eſt d'autant plus outrageux que c'eſt

pour donner au monde que vous lui retranchez quelque choſe, au monde, dis-je, à cét impoſteur, à ce tiran, à ce ſelerat, à ce monſtre horrible noirci & compoſé de toutes ſortes de crimes. Car ainſi vous égallez Dieu à cét infame, vous le rabbaiſſez juſqu'à le faire aller du pair avec lui. Et non-ſeulement vous mettez Dieu en même rang avec le monde, mais ce qui eſt une injuſtice encore bien plus étrange, vous préferez même le monde à Dieu, puiſque pour ſatisfaire celui-là vous voulez bien hazarder l'amitié de celui-ci. Cela eſt encore plus évident par l'Evangile de ce jour, où le Sauveur du monde aſſeûre que de deux maîtres qu'on entreprend de ſervir, il faut néceſſairement, que l'on en conſidere un & que l'on mépriſe l'autre, *Vnum ſuſtinebit & alterum contemnet.* Or je vous demande, Meſſieurs, lequel des deux eſt-ce que nous mépriſons dans ces lâches engagemens ? Eſt-ce le monde duquel nous craignons ſi fort les mépris, dont nous appréendons ſi fort les jugemens, & les diſcours, à qui nous voulons plaire à quelque prix que ce ſoit, peut-on donner de plus-grandes marques d'eſtime & de conſideration que celles-là ? C'eſt donc Dieu qui eſt mépriſé, & qui tout viſiblement, a le deſſous.

O hommes qui naturellement aimez-la raiſon & l'équité & qui vous piquez de faire juſtice à tout le monde, ne la ferez-vous jamais à vôtre Dieu ? Mais ſerez-vous toûjours méconnoiſſant envers lui ? vous qui haiſſez ſi fort l'ingratitude, & qui ne la pouvez pardonner aux autres. Quelle plus grande ingratitude ! Dieu vous a tout donné, vous n'avez rien receû du monde, & vous les ho-

norez également, & vous leur partagez également vos ſervices ; Qu'avez-vous que vous n'aïez receû de Dieu ? & non-ſeulement cela, mais qu'a eû Dieu qu'il ne vous ait pas donné ? Il s'eſt donné lui-même à vous ſans reſerve, & vous lui chicanez une partie de vôtre cœur étroit & borné, une partie d'un moment de tems, qui eſt en vôtre diſpoſition ; ſi vous trouvez un jour, une heure, un inſtant en toute vôtre vie, où Dieu ne penſe pas à vous, où il ſuſpende à vôtre égar l'exercice de ſon amoureuſe Providence, où il n'agiſſe pas pour vous & avec vous, à la bonne heure je conſens que durant ce tems-là vous interrompiez le ſervice que vous lui devez, mais s'il eſt éternellement appliqué à vous ſoûtenir, à vous conduire, s'il ne ceſſe point de vous faire du bien, pourquoi ceſſerez-vous de reconnoître le bien qu'il vous fait ?

Si Dieu ſe comportoit avec vous comme vous faites avec lui, ne ſeriez-vous le plus-mal-heureux de tous les hommes ? Si comme vous ne pardonnez que certaines injures, il ne vous pardonnoit que certains pechez, ſi comme vous vous contentez de ne point tirer de vengeance de vos ennemis ſans vouloir leur faire du bien, le Seigneur ne vous donnoit plus de graces actuelles, lors même que vous avez recouvert la grace ſantifianre. Vous voulez éviter les grands crimes, mais vous ne vous mettez pas en peine des plus-petits, & ſi Dieu ne vous donnoit de ſon coſté que de petits ſecours, que des ſecours inefficaces, où en ſeriez-vous reduit ? Je me contenterai de voir, & je m'abſtiendrai des attouchemens libres & laſcifs, & ſi Dieu vous ôtoit la veûë comme il le pourroit, & qu'il

ſe contenta de vous conſerver les autres ſens, ſeriez-vous content de lui ? ſi pour reconnoître les faveurs innombrables & infinies dont il vous comble, vous aviez un tems infini, des forces infinies, un cœur immenſe & capable de l'aimer infiniment, tout cela devroit être emploïé à lui donner des marques de gratitude, mais vous n'avez qu'un moment de tems, qu'un ſouffle de vie, qu'un petit eſprit, un petit cœur, & encore vous lui ôtez la moitié de ce peu que vous pouvez lui donner.

Mais s'il y a tant d'injuſtice & d'ingratitude à partager ainſi ſes ſervices à Dieu & au monde, que dirons-nous de ceux qui font le partage ſi inégal, & qui donnent à Dieu une ſi petite portion ? Que dirons-nous de ceux qui de toutes les penſées de la journée lui offrent à peine la premiére ? Qui de tous les jours de la ſemaine ne lui deſtinent que le Dimanche, & qui de tout le Dimanche ne lui donnent bien ſouvent que le tems qu'il faut pour entendre la plus courte Meſſe ? Que dirons-nous des autres, qui aïant paſſé toute l'année ou dans les affaires ou dans les plaiſirs du monde, ſe tiennent quittes envers Dieu, pour être venus aux Fêtes de Pâques faire je ne ſai quelles dévotions ? Et ceux qui de toute leur vie ne reſervent au Seigneur que les derniéres années, ou même les derniéres heures de la vie. Qu'en penſez-vous, Meſſieurs, ſont-ce des Chrêtiens fort reconnoiſſans & fort raiſonnables ? Peuvent-ils dire qu'ils aiment Dieu de tout leur cœur, de toute leur ame, de toutes leurs forces ? Peuvent-ils ſe vanter d'être ſerviteurs de Jesus-Christ ? Peuvent-ils eſperer que leurs ſervices lui ſoient agréables ? Je vous ai fait voir

qu'il ne peut être content pour peu qu'on lui retranche, & ces gens-là croient qu'il le sera pour peu qu'on lui donne.

Quand vous le devriez être, Seigneur, je ne le serai point que je ne vous aïe donné toutes choses, & que je ne me sois donné moi-même à vous sans reserve. Comme il n'y a que vous que je sois obligé de servir, aussi je ne veux servir que vous; tout autre servitude m'est honteuse, m'est insupportable; j'obéïrai volontiers à celui qui commande à la nature; mais je ne serai jamais l'esclave d'un autre esclave: *Dominus meus & Deus meus.* S'il faut nécessairement que je choisisse un maître, je n'en veux point d'autre que vous, ô mon Dieu! qui avez daigné me choisir parmi tant d'autres hommes, pour me mettre au nombre de vos serviteurs, qui m'avez delivré de la tirannie du demon, qui avez bien voulu descendre jusqu'à la condition d'esclave pour m'affranchir. Eh quel joug pourrois-je embrasser qui fust plus-leger que le vôtre, puisque vous aidez vous-même à le porter, puis que bien loin d'accabler par sa pesanteur, il a même la vertu de rendre leger tout autre fardeau? Quoi de plus doux que vôtre empire? Vous donnez tout ce que vous exigez, vous accomplissez vous-même par vôtre grace tout ce que vous commandez, de sorte que quoi-que vos récompenses soient trés magnifiques, vous ne récompensez pourtant jamais que vos propres dons; vous ne vous contentez pas de faciliter l'exécution de vos volontez, vous exécutez à vôtre tour toutes les volontez de ceux qui vous obéïssent; ou vous leur faittes agréer tout ce que vous faittes, ou vous ne faittes que ce qui leur

plaît. Que ſi nous voulons encore chercher la gloire dans la ſervitude, celle-ci nous éleve au deſſus de toutes les miſeres du monde, au deſſus de toutes les grandeurs du monde, elle nous aſſujettit tout ce qui eſt ſoûmis à Dieu, & nous rend libres de la liberté de Dieu-même. Aimons-la donc, Chrêtienne Compagnie, cette douce, cette glorieuſe ſervitude. Attachons-nous uniquement au ſeul maître qui aïe droit de nous gouverner; il eſt bon, il eſt fidele, il eſt riche, il eſt liberal, il eſt immortel. Le ſervir, c'eſt regner dés cette vie & s'aſſeûrer pour l'autre un Roïaume qui n'aura jamais de fin. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON LIX.

DU SOIN DU SALUT.

Filij hujus ſæculi prudentiores filiis lucis in generatione ſua ſunt.

Les enfans du ſiécle ſont plus-prudents dans la conduite de leurs affaires, que ne ſont les enfans de la lumiere dans celle de leur ſalut. S. Luc. c. 16.

On manque de prudence dans les affaires temporelles, parce qu'on comte pour rien le moïen le plus néceſſaire & le plus ſeur pour y réüſſir, qui eſt Dieu: On en a moins encore dans l'affaire du ſalut, parce qu'on ne la comte pas méme pour un affaire.

C'Est de tous tems, Chrêtiens Auditeurs, que les hommes ſe ſont piquez de prudence, on n'a jamais veû de gens qui vouluſſent bien avoûër qu'ils en fuſſent dépourveûs; ſoit que ce ſoit une ſi grande gloire de paſſer pour ſage, qu'on ne puiſſe ſe reſoudre à y renoncer, ſoit qu'il ſoit ſi honteux

de ne l'être pas que le reconnoître, ce ſoit quaſi confeſſer qu'on n'eſt pas homme.

Quoi-qu'il en ſoit, on peut dire que de toutes les bonnes qualitez, celles qu'on affecte plus-univerſellement dans le monde, c'eſt la qualité d'homme prudent, ſur tout en ce ſiécle; qu'on dit être le ſiécle de la ſageſſe, & où l'on ſe vante de connoître & de ſuivre ſi exactement toutes les regles du bon ſens & de la raiſon. Pour moi, ſelon le peu de connoiſſance que j'ai des choſes, je conviens qu'outre le goût qu'on a ſi fin, pour juger de tous les ouvrages de l'eſprit; je conviens, dis-je, que les affaires ne ſe firent jamais avec tant d'habileté qu'elles ſe font en ce tems; c'eſt merveille de voir combien on découvre tous les jours de nouvelles voïes pour parvenir à ſes fins, avec quelle addreſſe on cache les reſſorts qu'on emploïe pour réüſſir, & avec quelle ſubtilité on les fait joüer. L'on diroit que l'ambition, l'avarice, l'amour, la colere-même, & les autres paſſions qui étoient autrefois ſi aveugles & ſi inconſiderées ſont toutes devenuës judicieuſes, au lieu de cét éclat & de ce bruit qu'elles avoient coûtume de faire, elles ont toutes appris à diſſimuler, pour aller à leur but & plus ſeûrement & plus vîte. Mais bien-loin d'inferer de tout cela, qu'on eſt aujourd'hui fort raiſonnable, il me ſemble qu'on ne ſauroit donner une conviction plus-manifeſte du contraire. Car enfin il eſt tout viſible que c'eſt là ce que Saint Paul appelle la prudence de la chair, laquelle étant ennemie de Dieu, comme dit le même Apôtre, ne peut manquer de détruire celle de l'eſprit dont Dieu eſt la ſource. En effet, Meſſieurs, cette fauſſe prudence

a preſque étouffé la veritable, la plûpart-même de ces perſonnes ſi éclairées qui croïent raffiner ſur tous les préceptes de la morale ancienne, pechent tous les jours contre les premiers principes de cette ſience : Ie m'en vais vous le faire voir, aprés que nous aurons imploré l'aſſiſtance du Saint Eſprit, par l'interceſſion de MARIE. *Ave Maria.*

Le Sauveur du monde nous dit en l'Evangile de ce jour, que les hommes font paroître plus de conduite dans leurs affaires temporelles que dans l'affaire de leur ſalut. C'eſt le ſens de ces paroles que j'ai rapportées au commencement, *Filij hujus ſæculi prudentiores filiis lucis in generatione ſua ſunt.* Ie ne penſe pas qu'il y ait perſonne qui veüille contredire cette verité, outre l'autorité ſouveraine de IESUS-CHRIST, à laquelle tout eſprit créé doit ſe ſoûmettre. La choſe eſt ſi évidente par elle-même, qu'à moins d'ignorer entiérement, comment c'eſt qu'on vit dans le monde, on ne peut pas en douter. Mais je paſſe plus-avant, & je ne ſai ſi ce que je vais dire, trouvera d'abor quelque créance. Ie ne dis pas ſeulement que les gens-du-monde ſont plus prudens dans les affaires temporelles que dans celles de l'Eternité, je dis que pour la plûpart ils ſont fort mal aviſez & dans les unes & dans les autres. Voila ma penſée, Chrêtiens Auditeurs, & peut-être que ce ſera auſſi la vôtre, quand vous aurez entendu les raiſons ſur quoi je me fonde. Il y a deux parties dans ma propoſition. La plûpart des Chrêtiens ſont trés-imprudens dans la conduite de leurs affaires temporelles, c'eſt la premiére : Ils ſont encore plus-imprudens dans celles de leur ſalut, c'eſt la ſeconde. Pour chaque

partie je n'ai qu'une ſeule raiſon. On manque de prudence dans les affaires temporelles, parce qu'on comte pour rien le moïen le plus-neceſſaire & le plus-ſeûr pour y réüſſir ; qui eſt Dieu, ce ſera le premier Poinct. On en a moins encore dans l'affaire du ſalut, parce qu'on ne la comte pas même pour une affaire, c'eſt le ſecond. Voila le ſujet de nôtre entretien.

Quelque projet que forme un homme, ſoit pour ſa fortune ou pour ſa réputation, on ne ſauroit dire de combien de choſes il dépend pour le ſuccés: Le nombre de ces choſes eſt infini en quelque ſorte ; & bien-loin que la prudence humaine ſoit capable de les aſſembler toutes, je ſoûtiens que l'eſprit humain ne ſauroit même les comter: Quand pour réüſſir nous n'aurions beſoin que de la ſanté ou de la vie ; qui peut dire par combien d'accidens l'une & l'autre peut nous être ôtée: Nous ſommes compoſez d'une infinité de parties ; dont chacune eſt ſujette à une infinité de maux ; chacun de ces maux peut nous venir d'une infinité de cauſes, nous dépendons de toutes ces cauſes dans nos plus-petites affaires ; une ſeule ſuffit pour tout renverſer. Je ne parle point du ſecours des choſes materielles & irraiſonables comme des aſtres ; du tems ; des ſaiſons, de l'or & de l'argent, des plantes, des animaux, des inſectes tout cela peut ou nous ſervir ou nous nuire, je ne parle que des hommes dont les uns nous ſont néceſſaires pour avancer nos deſſeins, & les autres peuvent aiſément les traverſer: Qui peut nous répondre de tant de volontez ſi changeantes de leur nature, par combien de voïes peuvent elles être détâchées de nos intereſts, &

nous devenir mêmes contraires ?

De plus, non-ſeulement le ſuccés de nos entrepriſes dépend d'un nombre infini de créatures, de cauſes, d'accidens, de circonſtances, mais nulle de ces choſes ne dépend de nous ; bien loin de pouvoir aſſembler, diſpoſer, gouverner tant de reſſorts ; il n'y en a pas un ſeul ; dont nous ſoïons bien les maîtres, il n'y a ni credit, ni autorité, ni précaution qui puiſſe nous aſſeûrer de rien. Le Sage a donc bien eû raiſon de dire que la providence des hommes étoit flottante & incertaine, *incertæ ſunt providentiæ noſtræ.* Il n'y a que celle de Dieu qui ſoit infaillible, parce que toutes choſes dépendent de lui ; lui ſeul peut tout mouvoir, tout arrêter quand il lui plaît, & comme il lui plaît, lui ſeul peut faire agir à ſon gré les cauſes libres ſans les forcer, & les néceſſaires ſans faire lui-même aucun effort ; il approche en un moment les plus-éloignées, il éloigne les plus-proches, il les joint, il les ſepare, il les oppoſe les unes aux autres, & par des mouvemens tout contraires il les fait toutes conſpirer à un même deſſein, ſoïez à jamais loûé, ô mon Dieu, de ce que vous étes le ſeul qui ſavez tout & pouvez tout faire, que cette puiſſance infinie ſied bien à cette infinie ſageſſe, que nous ſommes heureux d'être gouvernez par un ſi grand maître, ſur tout ſi nous nous laiſſons bien gouverner à lui.

Mais s'il eſt vrai que de ce nombre infini de cauſes qui doivent néceſſairement concourir pour l'exécution de nos penſées, il n'y en a pas une ſeule, qui dépende abſolument ni de nous, ni de nos ſoins, s'il eſt vrai que toutes ſont uniquement, &

entiérement à la diſpoſition du Seigneur. Peut-on imaginer une imprudence pareille à celle des hommes, qui dans toutes leurs affaires font un ſi grand fond ſur leur eſprit, ſur leur prévoïance, & qui négligent d'avoir recours à Dieu, comme s'ils ſe pouvoient paſſer de ſon aide?

Que diriez-vous d'un homme qui aïant deſſein de bâtir un magnifique palais, ſe contenteroit de faire un grand amas de materiaux, d'inſtrumens, & de machines, & qui ne ſongeroit point à chercher un Architecte & des ouvriers, pour remuër ces inſtrumens, & emploïer ces materiaux? voila ce que nous faiſons, Chrêtiens Auditeurs, lors que nous manquons de recourir à Dieu dans nos affaires temporelles; on cherche de l'argent, on fait des amis, on tâche d'aquerir de l'autorité, & de la réputation; ce ne ſont là que les materiaux. Il faut outre cela une ſageſſe ſouveraine qui conduiſe l'ouvrage, & une puiſſance infinie qui travaille ſous cette ſageſſe. Quelle folie de ſe contenter d'amaſſer du ſable & des pierres, comme ſi ces pierres pouvoient ſe placer d'elles-mêmes, & ſe lier enſemble ſur le plan que nous leur avons tracé.

Vous avoüez de bonne-foi qu'il eſt mal-aiſé de rien faire par ſoi-méme, qu'on ne peut ſe paſſer du conſeil & du ſervice d'autrui, vous confeſſez que vous avez beſoin de cent choſes, ſans quoi vous ne ſauriez venir à bout de vôtre deſſein; Ignorez-vous que Dieu eſt le Seigneur de toutes ces choſes? Penſez-vous pouvoir en uſer s'il n'y conſent? Eſt-il une ſeule créature qui agiſſe pour nous, ſi elle n'en a receû l'ordre de ſon Créateur? Voïez donc quelle eſt vôtre bon ſens de vous aſſeûrer ſur

des choſes qui ne vous appartiennent pas, ſans avoir traité avec le maître, ſans lui avoir demandé ſon conſentement pour vous en ſervir. Comme un ſoldat viſionaire qui s'étant mis en teſte de conquerir un Roïaume, compteroit follement ſur les troupes & ſur les vaiſſeaux d'un Roi étranger, ſans ſe mettre en peine de gagner ce Prince, ſans l'avoir méme prié de lui envoïer ſes forces. La prudence, dit ſaint Auguſtin eſt une eſpece d'amour qui démêle ſubtilement les moïens, dont il peut tirer quelque avantage pour ſes deſſeins, des obſtacles qui ſeroient capables de les ruïner; *Prudentia eſt amor, ex quibus adjuvatur, ab eis quibus impeditur ſagaciter eligens.* C'eſt pour cela qu'un homme ſage n'a pas plûtôt formé une réſolution que jettant les yeux de toutes parts, il tâche particuliérement de découvrir quelles ſont les perſonnes qui peuvent lui nuire, ou le ſervir, afin de les engager, s'il eſt poſſible, dans ſes intereſts; Et cependant on ne penſe point au Seigneur ſans qui les hommes ne peuvent ni nuire, ni ſervir, qui peut lui ſeul veritablement rétablir en un moment les affaires les plus-deſeſperées, & renverſer les mieux établies: en quoi nous ſommes d'autant plus-imprudens, que nous n'ignorons pas qu'il eſt extrémement jaloux de la gloire, que comme il prend plaiſir à proteger hautement & efficacement ceux qui ont recours à lui; auſſi a-t-il coûtume de confondre la vaine confience que les autres ont en leur ſageſſe. C'eſt pour cela qu'il reprouve les projets des Souverains ſelon le mot de David. *Repro-reprobat conſilia principum.* Non qu'il rebutte les Rois, lors qu'ils s'addreſſent à lui, pour avoir ſa

protection, mais comme ils ſont toûjours environnez d'un grand nombre de moïens humains, ils s'aviſent plus-rarement que les autres hommes de recourir au Roi des Rois; & Dieu qui veut que tout le moude entende que rien ne ſe fait ſans lui, Dieu dis-je, ſe plaît à rompre toutes leurs meſures, & à rendre inutiles les plus-grans préparatifs. *Reprobat autem cogitationes populorum, & reprobat conſilia principum.*

Mais nôtre imprudence va bien encore plus-loin, nous croïons pouvoir réüſſir non-ſeulement ſans implorer l'aide du Ciel, mais même le Ciel nous étant contraire; Il n'y a pas juſqu'aux infidelles, qui ne ſachent, que lors que nous ſommes mal avec nôtre Dieu, nous ſommes comme en proïe à toutes ſortes de diſgraces. Informez vous diſoit Achior à Holofernes, comment c'eſt que ceux de Bethulie ſont avec le Dieu qu'il adorent, s'ils l'ont irrité par quelque crime, allons hardiment les attaquer ſur la cime de leurs plus-hautes montagnes, car ils ne peuvent pas nous échapper. *Perquire, ſi eſt aliqua iniquitas eorum in conſpectu Dei eorum, & aſcendamus ad illos quoniam tradens tradet illos Dominus eorum tibi.*

En effet quand nous avons dépleû à Dieu, il arrive je ne ſai comment, que tout nous devient contraire. Nous travaillons inutilement, toutes choſes nous réſiſtent, on trouve à châque pas un nouvel obſtacle, qu'on ne ſauroit ſurmonter, *non ſalvatur Rex per multam virtutem.* Il n'eſt point de Monarque ſi puiſſant qui ſoit alors en ſeûreté. Saül quoiqu'au milieu de ſon armée, tomba deux fois en la puiſſance de David qu'il perſecutoit, & *Gi-*

gas non ſalvabitur in multitudine virtutis ſuæ. Goliath étoit un geant dont la ſeule préſence faiſoit fremir tout le camp des Iſraëlites, il étoit armé de toutes pieces, & toutefois un enfant le terraſſa & lui coupa la teſte de ſa propre épée. *Fallax equus ad ſalutem*, continue le même Prophete, que ſervit à Abſalon d'être le mieux monté de ſes Cavaliers, cét avantage fut un empéchement à ſa fuite, bien-loin de la favoriſer. Il fut emporté par ſon cheval avec tant de rapidité que paſſant ſous un chaîne ſa teſte demeura engagée entre deux branches, *fallax equus ad ſalutem.* La raiſon qu'on en peut rendre c'eſt que les créatures n'ont été faittes que pour l'uſage de l'homme innocent; c'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner ſi dez qu'il s'eſt rendu coupable de quelque crime, elles abandonnent toutes ſon ſervice, ſi celles-la-même, dont il ſe promettoit plus de ſecours lui ſont infidelles, & ſe revoltent contre lui.

La prudence dicteroit donc qu'avant que de s'embarquer en nulle affaire, ſi l'on eſt en peché mortel on tâchaſt de rentrer en grace avec Dieu, afin qu'il ne s'oppoſaſt pas à nos deſſeins; Le fait-on, Chrêtiens Auditeurs? cét homme qui paſſe pour habile, & qui ſe croit luy-même ſi entendu en toutes ſortes d'affaires; cét homme qui prévoit de ſi loin les plus-petites difficultez, qui les prévient avec tant d'addreſſe, qui prend des meſures ſi juſtes, qui n'omet aucune précaution, qui a pour maxime de ne joüer qu'à coup ſeûr; quand eſt-ce qu'il a conſeillé à ceux qui ſont venus à lui comme à l'oracle, qu'il leur a conſeillé de commencer par ſe mettre en bon état? Quand s'eſt-il ſervi lui-mê-

me de ce conſeil ?

Voila un étrange aveuglement pour des gens qui ſe flattent de quelque ſageſſe. Mais voici le comble de la folie. Pour réüſſir dans les affaires temporelles, on ſe ſert de voïes directement oppoſées à Dieu, on croit pouvoir en venir à bout non-ſeulement ſans l'avoir appaiſé auparavant, mais même en l'irritant de nouveau, en choquant ſes intereſts & le prenant, pour ainſi dire, à partie. C'eſt ce que fait non-ſeulement ce Politique, qui fait ceder la Religion aux raiſons d'état, ce Courtiſan qui veut bien devoir ſa fortune à ſes fourberies, ce Juge qui prétend ſe faire des amis en faiſant des mal-heureux. Mais encore ce Marchand, qui pour s'enrichir, ou ſi vous voulez même pour ſubſiſter, vend les jours de fêtes à tous allans & venans, & vend à faux poids, à fauſſe méſure, qui frelatte ſa marchandiſe, qui ment, & qui ſe parjure pour la faire d'avantage valoir, qui décrie ſon voiſin pour s'attirer ſes chalans, cét Ouvrier qui travaille les jours défendus, ce ſerviteur qui n'eſt pas fidelle, cette Fille qui dans le deſſein de s'établir, s'habille peu décemment, voit des compagnies dangereuſes, a recours à la vanité & aux artifices que la loi de Dieu défend. En verité, Meſſieurs, croïons-nous que de telles voïes puiſſent nous conduire où nous aſpirons? Eſt-il poſſible que l'eſprit humain préſume de pouvoir faire quelque choſe, non-ſeulement ſans l'aide de ſon Créateur, mais encore malgré lui. Cette providence ſi ſage & ſi forte le ſouffrira-t-elle, le ſouffrirez-vous, Mon Dieu! vous qui anéantiſſez les deſſeins de ceux qui ſe fient en leur propres forces, ſeconderez vous

les

les deſirs de ceux qui vous choquent pour ſe ſatisfaire? Benirez-vous des moïens que vous défendez, qui vous deshonorent ! Bien-loin de cela, Chrêtiens Auditeurs, il tournera ces moïens contre ceux qui les mettent en uſage, il ſe vangera d'eux-mêmes par eux-mêmes & leur fera trouver leur châtiment dans leur propre crime. C'eſt ainſi qu'il en a uſé depuis le commencement du monde juſqu'aujourd'hui.

Adam voulut s'élever par ſa deſobéïſſance ; & elle le précipita en toutes ſortes de maux, les freres de Joſeph vendirent leur frere de-peur de ſe voir contraints quelque jour de luy obéïr, & par celameſme ils ſe préparerent le joug ſous lequel il leur fallut enfin plier. Le peuple d'Iſraël ſe multiplioit d'autant plus en Egypte,que Pharaon leur impoſoit de plus-grands travaux,pour les accabler,*quantóque opprimebant eos, tanto magis multiplicabantur & creſcebant.* Saül voulut perdre David ; pour conſerver le Roïaume à ſes enfans, & les perſecutions ne ſervirent qu'à rendre ſon ennemi plus-illuſtre & à l'approcher du trône, dont il avoit deſſein de l'éloigner. Les Juifs craignirent de perdre leur ville & leur temple, s'ils ne faiſoient mourir JESUS-CHRIST, & cette injuſtice leur attira tous les maux qu'ils prétendoient éviter en la commettant, *temporalia perdere timuerunt*, dit ſaint Auguſtin, *& vitam æternam non cogitaverunt, ac ſic utrumque amiſerunt.* Il arrive tous les jours quelque choſe de ſemblable à nos faux ſages. Dieu permet que ce trafic injuſte ruïne cét homme, qui s'en promettoit des profits immenſes, vous penſiez vous enrichir en retenant ce bien qui n'eſt pas à vous ; vous verrez

qu'enfin vous perdrez meſme ce que vous aviez aquis par des voïes trés-legitimes. Le Seigneur fera en ſorte que cette calomnie retombera ſur vous-meſme. Les ſoins exceſifs que vous prenez de plaire aux hommes, vous décrieront & vous feront tomber en confuſion. Vous vous applaudiſſez en ſecret de vôtre malice dit David, vous penſez pouvoir venir à bout de vos deſſeins à force de crimes. Vous meditez tous les jours quelque nouvelle ſurpriſe, vous étes habile à fourber vôtre prochain, vous avez préferé les voïes violentes à celles que la douceur & la charité vous preſcrivoient, vous avez mieux-aimé vous ſervir de moïens défendus que de legitimes. *Propterea Deus te in finem, & emigrabit te de tabernaculo tuo, & radicem tuam de terra viventium.* Peut-être que Dieu vous ſouffrira quelque tems, mais enfin il vous détruira, il vous depouïllera de tous vos biens, il vous reduira à n'avoir pas même une retraite ſur la terre; ces grands deſſeins d'élever, d'immortaliſer vôtre famille, ces deſſeins, dis-je, s'en iront en fumée & periront avec les enfans ſur qui ils étoient fondez. *Videbunt juſti & timebunt, & ridebunt ſuper eum.* Les gens-de-bien ſeront témoins de vôtre cheûte, vous leur ſerez en meſme-tems & un exemple terrible, pour les confirmer dans la crainte de leur Dieu, & un ſujet de riſée, *& dicent, ecce homo! qui non poſuit Deum adjutorem ſuum, ſed ſperavit in multitudine divitiarum ſuarum, & prævaluit in vanitate ſua.* Voila cét homme qui a crû pouvoir ſe paſſer de Dieu qui n'a pas jugé qu'il deuſt implorer, ni redouter ſa puiſſance. *Ecce homo!* Voïez ce mal-aviſé qui s'étoit établi aux dépens de ſa conſience, & qui penſoit que les richeſſes le

mettroient au deſſus de tous les revers. Que dittes vous de ce changement ? à quoi eſt-ce que le malheureux en eſt reduit, quelle difference entre cét éclat & cette pompe qui nous ébloüiſſoit il n'y a pas long-tems, & la miſere où nous le voïons aujourd'hui ? *Ego autem ſicut oliva fructifera in domo Dei ſperavi in miſericordia Dei in æternum, & in ſæculum ſæculi.* Pour moi je ſuis dans la maiſon de Dieu, comme un olivier fertile toûjours verd & chargé de fruits, ne craignant ni la foudre, ni la tempête, parce que j'ai mis toute mon eſperance au Seigneur, & qu'il ſera éternellement mon unique appui.

Voulez-vous donc, Chrêtiens Auditeurs, vous gouverner prudemment dans la conduite de vos affaires temporelles. Détrompez-vous de cette erreur qu'on puiſſe jamais gagner quelque choſe en perdant Dieu ; ſoïez ſeûr que tôt-ou-tard vous vous repentirez d'avoir ſacrifié ſes intereſts aux vôtres, & que vous vous en repentirez, d'autant plus qu'il aura plus-differé de vous en faire repentir. De plus, ne commencez jamais rien de conſiderable, que vous n'aïez tâché de vous mettre bien avec Dieu ; vous entreprenez un voïage, une ſocieté, un procés, vous devez traitter d'une terre, ou d'une charge, on vous parle d'un mariage ou d'un emploi, allez à confeſſe avant que de faire aucune démarche, avant que d'entendre aucune propoſition, craignez toutes choſes, défiez-vous de tout, juſqu'à ce que vous ſoïez moralement aſſeûré que Dieu vous aime ; quel fruit pouvez-vous eſperer de vos travaux, tandis que vous aurez ſur les bras un ſi puiſ-

ſant ennemi ? Aprés ces précautions, il vous eſt permis d'uſer de tous les moïens humains qui ne bleſſent en rien la loi de Dieu ; mais en ceci il y a encore deux regles importantes à obſerver. La premiére, c'eſt de ne mettre pas toute vôtre confience en ces moïens, de ſorte que vous negligiez cependant de recourir à Dieu en toutes les occaſions. Ie voudrois du moins qu'on partagea ces ſoins entre le ciel & la terre, je ſuis aſſeûré que les choſes en iroient bien-mieux. Vous penſez jour & nuit à vos affaires, je conviens qu'il eſt de la prudence d'y penſer, mais ſouvenez-vous de l'avis du ſage ; *Prudentiæ tuæ pone modum :* Donnez des bornes à vôtre prudence, relâchez quelque choſe de cette continuelle application, emploïez à la priére une partie de ce tems que vous conſumez à conſulter & à examiner vos deſſeins, cette priére qui ſemble avoir peu de rapport avec ces affaires, ne les avancera pas moins que vos longues conſultations. Vous faittes des liberalitez à ceux qui peuvent vous ſervir ou de leur credit ou de leur main, ſi vous donniez aux pauvres une partie de ce que vous diſtribuez à ces perſonnes, vos preſens ſeroient infailliblement encore plus efficaces, emploïez moins de ſolliciteurs ſur la terre, & tâchez d'engager quelque Saint à parler pour vous dans le ciel ; il faut voir vos juges, vos patrons, vos amis, mais eſt-il néceſſaire que vous vous rendiez fâcheux par vôtre aſſiduité, retranchez quelques-unes de ces viſites, & multipliez celles que vous rendez à Jesus-Christ au Saint Sacrement de l'Autel, & vous verrez que vos ſollicitations, quoi-que moins frequentes, devien-

dront inſenſiblement plus-fructueuſes.

La ſeconde régle ; c'eſt qu'à ces ſoins moderez que vous apporterez deſormais à vos affaires, vous n'y aïez nulle confience, il ne faut pas les négliger, mais vous devez les conſiderer comme ces inſtrumens qui peuvent ſervir également à bâtir & à détruire, c'eſt au Seigneur à faire qu'ils vous ſoient utiles, car s'il n'y met la main ni ce travail, ni ces amis, ni cét argent ; ni ce Medecin, ni ces remedes ne vous ſauroient donner ce que vous attendez d'eux. Dittes donc à vôtre Dieu, lors que vous en uſerez de la ſorte ; mon Dieu ; je connois l'inutilité de toutes ces choſes ; je m'en ſers parce que vous le voulez ainſi, & parce que je ſai que vous pouvez vous en ſervir pour m'aider ; mais ce n'eſt point ſur cela que je fonde mon eſperance: I'attens un ſecours bien plus-fort ; & plus-puiſſant ; *Auxilium meum à Domino, qui fecit cœlum & terram.* C'eſt de vous, ô mon Dieu ! qui avez créé le ciel & la terre ; c'eſt de vous que j'eſpere tout ; c'eſt à vous à qui je veux devoir toutes choſes. Ie ſerois bien inſenſé de croire que ſans vous vos créatures puſſent rien en ma faveur, puis qu'elles ne ſeroient pas même ſans vous ; cependant ; Meſſieurs, c'eſt une folie qui n'eſt que trop commune dans le monde ; c'eſt en quoi il me ſemble que nous manquons de prudence même à l'égar des affaires temporelles ; voïons s'il eſt vrai que nous en aïons encore moins dans l'affaire du Salut.

C'eſt être bien imprudent en la conduite d'une affaire de conſequence, que de comter pour rien le moïen le plus-ſeûr & le plus-eſſentiel qu'on aïe

pour la faire réüſſir. Mais on commet une imprudence encore bien plus-conſiderable, quand on la néglige entiérement, & qu'on ne la comte pas même pour une affaire. Ie ſuis perſuadé qu'il ſeroit difficile de trouver une perſonne en cette aſſemblée à qui on puſt reprocher d'en uſer ainſi dans l'affaire de ſon ſalut. Mais helas qu'il y a de Chrêtiens dans le monde à qui ce réproche convient dans toute ſon étenduë, vous en jugerez s'il vous plaît, Meſſieurs, aprés deux petites conſiderations que je m'en vais vous propoſer.

La premiére, quand il ſurvient une affaire qu'on juge de quelque importance pour le temporel, n'eſt-il pas vrai qu'on y penſe même ſouvent, & que juſqu'à ce qu'elle ſoit terminée on a peine à penſer à quelqu'autre choſe ? N'eſt-il pas vrai que l'on cherche en ſon eſprit tous les moïens qui peuvent nous aider à en ſortir heureuſement, qu'on ne s'en fie pas à ſoi-même, qu'on prend encore le conſeil des autres, & que pour cela on a ſoin de s'addreſſer aux plus-habiles, & aux plus-experimentez ? Davantage aprés avoir inventé pluſieurs moïens capables de faire réüſſir la choſe à nôtre gré, n'a-t-on pas coûtume de comparer ces moïens entre eux, pour découvrir ceux qui pourront être les plus propres, & quand on les a enfin reconnus, s'eſt-il jamais trouvé d'homme aſſez inſenſé, pour préferer de ſens froid, & avec une connoiſſance entiére, les plus-foibles aux plus-efficaces, les plus-embarraſſez aux plus-courts, les plus-perilleux aux plus-ſeûrs aux plus-infaillibles ? Ie rougis, Chrêtiens Auditeurs, lors qu'aprés cette réflexion je jette les yeux ſur la conduite des Chrê-

tiens dans l'affaire du ſalut. Non, dis-je en moi-même, non ſans doute on n'en connoit pas l'importance, on ne ſait pas même de quoi il eſt queſtion ; car il faut confeſſer qu'il n'y a que trop de gens qui en toute leur vie n'y ont pas penſé ſerieuſement une ſeule fois. On ſonge à un procés & durant le tems du repos & durant celui du ſommeil, on s'en reſſouvient à la priére, on en eſt tout occupé même dans les divertiſſemens, helas ſi l'on donnoit au ſoin du ſalut du moins le tems de l'oiſiveté, ſi l'on y ſongeoit lors qu'on s'ennuïe, & qu'on ne penſe à rien du tout, mais non c'eſt un ſoin qui occupe trés-peu de perſonnes, la plûpart des gens ne trouvent point de loiſir pour cela en toute la vie.

Cela ſuppoſé, il ne faut pas s'étonner qu'on ſe mette peu en peine de prendre avis de perſonne ſur cette affaire, puis qu'on ne ſe conſuite pas ſoi-même. Mais il eſt étrange que lors qu'on s'aviſe de demander conſeil la deſſus, il ſemble qu'on ait envie d'être trompé, on ſe confeſſe à un Confeſſeur qu'on n'a pas choiſi, mais qu'on a rencontré par hazar, c'eſt aujourd'hui celui-ci, ce ſera demain un autre, ou ſi l'on fait choix de quelcun ce ſera de celui qu'on eſpere devoir être le plus-indulgent, ou duquel on croit qu'on ſera le moins connu. Enfin on ne peut pas nier qu'on ne compare quelquefois les moïens qui nous peuvent conduire au ciel, mais eſt-ce pour prendre les meilleurs & les plus-ſeûrs, voici qui paroît incroïable, & qui ne ſe pratique en nulle autre affaire, non, ce n'eſt point pour choiſir les meilleurs moïens qu'on délibere, c'eſt le plus-ſouvent pour s'attâcher aux plus-incertains,

& aux plus-foibles. Peut-on ſe ſauver en voïant le monde, auſſi-bien qu'en ſe tenant dans la retraite, la ſolitude eſt une voïe ſeûre & aiſée, le commerce du monde eſt plein de perils, il faut une eſpece de miracle pour y vivre chrêtiennement, néanmoins cela n'eſt pas abſolument impoſſible, c'eſt aſſez on n'en demande pas davantage ? Peut-on aller à la comedie & au bal ſans pecher mortellement, ſi on le peut ce n'eſt qu'à grand peine, peut-êtte que cela eſt poſſible, comme il eſt poſſible à un vaiſſeau ſans mats & ſans gouvernail, de réſiſter aux plus-horribles tempêtes ; c'en eſt trop on s'expoſe là deſſus avec la même aſſeûrance que ſi on étoit certain d'échapper. Un homme qui dans toute autre affaire ſe détermineroit à un choix de cette nature, ne paſſeroit-il pas pour le plus-grand fou du monde ?

La deuxiéme réflexion. Quand on a une affaire fort conſiderable, on ne penſe à aucune autre affaire de moindre importance, qu'on n'ait examiné ſi elle pourra ſervir ou nuire à la principale ; par exemple un homme a deſſein de s'établir, non-ſeulement il porte toûjours ce deſſein dans ſon eſprit, mais dans toutes les autres affaires qui ſe préſentent, il ne ſe reſout gueres à les rebutter ou à les entreprendre que ſelon qu'il juge qu'elles peuvent être des obſtacles ou des moïens pour ſon établiſſement. C'eſt ainſi qu'on ſe comporteroit a l'égar du ſalut, ſi on le comtoit pour quelque choſe, il entreroit dans toutes nos déliberations, rien ne ſe reſoudroit qu'aprés avoir conſulté l'intereſt de l'ame, ſon avantage ſeroit un motif pour nous faire agir, & pour nous arrêter dans les rencon-

tres, il ſuffiroit de ſavoir qu'elle courroit quelque riſque. Parlez-moi franchement, Chrêtiens Auditeurs, vous ſavez de quelle maniére on vit dans le monde, eſt-ce là la conduite qu'on y tient ? Combien de perſonnes ont choiſi l'état où ils doivent paſſer leur vie, ſans avoir examiné, s'ils y étoient appellez, s'il leur ſeroit facile ou difficile d'y gagner le ciel.

Quand cét homme a déliberé ſur l'emploi qu'il a choiſi, il a conſideré s'il étoit honorable, s'il pourroit en tirer de quoi vivre avec éclat, s'il ne demandoit point trop d'aſſiduité & trop de fatigues, mais a-t-il ſongé, s'il pourroit aiſément s'en aquitter ſelon Dieu, s'il n'y avoit rien à craindre pour ſa conſience. Il faut engager cét enfant dans l'état Eccleſiaſtique. C'eſt un état qui n'a rien de trop gênant, où l'on trouve aiſément de quoi ſubſiſter avec honneur, on y peut même parvenir à des dignitez trés-conſiderables, enfin la famille en ſera moins chargée, & ſon aîné en ſera plus-riche, mais il n'y eſt pas appellé, il a un naturel & des inclinations peu conformes à la ſainteté de cét état, il court hazar de ſe perdre, c'eſt à quoi l'on ne touche point, on diroit que le ſalut eſt une chimere, qu'il ſe fait ſans qu'on y penſe, que cette vie n'eſt pas le tems de le traitter, en un mot, ou que ce n'eſt pas une affaire, ou que ce n'eſt pas nôtre affaire.

Que nous ſert-il, Chrêtienne Compagnie, que Dieu nous ait donné la raiſon, ſi elle nous eſt inutile à l'unique choſe pourquoi elle nous a été donnée, qui eſt pour gagner le paradis ; helas nous l'uſons, pour ainſi dire cette raiſon, nous

la conſumons à former & à conduire des deſſeins d'enfans, nous faiſons les habiles où il ne s'agit de rien, chacun ſe pique de donner de ſages conſeils; & de faire éclatter en toutes choſes une prudence extraordinaire, & cependant nous manquons au principal, & lors qu'il s'agit de l'éternité, on diroit que nous n'avons pas même le ſens commun, en voila bien aſſez pour vous deſabuſer de ces fauſſes préventions, qui vous expoſent à un ſi grand mal-heur.

Finiſſons, Chrêtiens Auditeurs, mais avant que de finir faiſons tous une ferme réſolution d'être plus-prudens que nous n'avons été juſqu'à cette heure dans la choſe du monde qui nous importe davantage. Premiérement aïons des tems pour déliberer ſur l'affaire de nôtre ſalut, ſeroit-ce trop d'un quart d'heure tous les jours, pour examiner en quels termes elle eſt, & qui l'arrête à préſent, par quels obſtacles elle peut être traverſée à l'avenir, par quels moïens on peut lever ces obſtacles, & s'aſſeûrer en quelque ſorte du ſuccés, en un mot pour ſe demander ſerieuſement à ſoi-même, *Quid faciendo vitam æternam poſſidebo?* Comment pourrai-je faire pour me ſauver?

Aïons des perſonnes zelées, mais ſages, clairvoïantes, des-intereſſées, que nous puiſſions conſulter ſouvent, & dont les conſeils nous tiennent lieu de regle, & de loi inviolable. En ſecond lieu dans les autres déliberations, que la raiſon du ſalut ſoit toûjours la plus-forte dans nôtre eſprit, & qu'elle l'emporte ſur toutes les autres raiſons. Qui dans toutes les affaires qui ſe préſentent, ſer-

vons-nous de la pratique d'un grand Saint du ſiécle paſſé, qui avant que de rien entreprendre avoit coûtume de faire cette brieve conſideration. *Quid hæc ad vitam æternam ?* Quel rapport a cela avec l'éternité bien-heureuſe. Mettons-nous en la préſence de Dieu, & tâchant de prendre les mêmes ſentimens que nous aurons à l'heure de la mort, voïons ſi ce que l'on nous propoſe, ſi ce que nous deſirons, ce que nous ſommes ſur le point de faire eſt ou utile, ou inutile, ou pernicieux pour l'autre vie ; ſi la choſe eſt de quelque utilité pour nôtre deſſein principal, quelque penible qu'elle ſoit à la nature, quoi-que la raiſon humaine puiſſe alleguer, pour nous la rendre odieuſe, embraſſons-la, & embraſſons-la avec joïe, puiſque dans la verité c'eſt un tréſor qui nous eſt tombé entre les mains. Si elle eſt inutile, quoi-que d'ailleurs elle ſoit ou agréable ou avantageuſe ſelon le monde, faiſons-en peu d'état, concevons-en méme du mépris, mais ſur tout gardons-nous bien d'avoir pour elle cette ardeur, ces empreſſemens, que nous ne devons avoir que pour le ſouverain bien. Que s'il eſt queſtion de quelque choſe qui recule, qui empéche nôtre ſalut, qui mette nôtre ame en quelque peril, quand il s'agiroit de gagner tout le monde, fuïons, Chrêtiens Auditeurs, aïons horreur de cette penſée, & ne balançons pas un ſeul moment à la rejetter.

Quid prodeſt homini ſi univerſum mundum lucretur, animæ vero ſuæ detrimentum patiatur ? Que nous ſerviroit-il d'avoir gagné tout le monde, ſi aprés cela nous perdions nôtre ame, cette ame

pour qui tout le monde a été crée, cette ame qui doit ſubſiſter encore aprés que tout le monde aura été détruit, cette ame pour laquelle Dieu donneroit; Dieu ſacrifieroit mille mondes. L'ame perduë pouvons-nous retenir quelque choſe de tout le reſte, nos richeſſes, & nos plaiſirs nous accompagneront-ils en l'autre vie; pour nous conſoler de la perte immenſe que nous aurons faitte, ſi nous avons perdu nôtre ame. *Quid prodeſt homini ſi univerſum mundum lucretur animæ verò ſuæ detrimentum patiatur* ? Perdre ſon ame; & la perdre ſans reſſource; & la perdre pour toûjours. Ah! il n'eſt rien qu'il ne faille hazarder pour prévenir un ſi grand mal-heur.

Nous voïons tous les jours de gens de vertu qui renoncent à tous les biens, à toutes les douceurs de la vie; qui croïent gagner beaucoup ſi en ſe dépoüillant de toutes choſes; ils ſe mettent en état d'aller ſauver l'ame d'un barbare; & vous croïez qu'il eſt des biens qui puiſſent vous récompenſer de la perte de la vôtre. Le Fils de Dieu triomphe d'allegreſſe, il veut que le ciel & la terre le felicitent; lors que pour le paradis qu'il a quitté; pour tout ſon ſang qu'il a répandu; il a gagné l'ame d'un pecheur; d'un ſcelerat, & je ferai ſi peu de cas de la mienne; que de conſentir à la perdre; pour quelque choſe de terreſtre & de paſſager. Ne le permettez-pas ô mon divin Redempteur! puiſque cette ame eſt à vous auſſi-bien qu'à moi; puis qu'elle eſt incomparablement plus à vous qu'à moi, puiſqu'elle vous a tant coûté, puiſqu'elle vous eſt ſi précieuſe; faittes que je l'eſti-

me, s'il eſt poſſible, autant que vous l'eſtimez, que je l'aime autant que vous l'aimez, afin que je donne tout pour elle, & que je ne la donne pour rien du monde. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON LX.

DU PECHE' VENIEL.

Homo quidam incidit in latrones, qui etiam despoliaverunt eum, & plagis impositis abierunt semi-vivo relicto.

Un homme tomba entre les mains des voleurs, qui le depouïllerent, & l'aïant couvert de plaïes, s'en allerent, le laissant à demi-mort. S. Luc. c. 10.

Les petits pechez sont tous dangereux en ce sens qu'ils conduisent à la mort de l'ame, qu'ils disposent au peché mortel; ils obligent Dieu dont ils font cesser les graces, à le permettre, ils disposent l'homme dont ils épuisent les forces, à le commettre.

CET homme dépouïllé par des voleurs & laissé à demi-mort sur le chemin, est une figure & comme une Enigme proposée par IESUS-CHRIST, à laquelle les Saints Peres & les autres

Docteurs donnent divers ſens. I'ai deſſein de l'expliquer aujourd'hui de l'éclat déplorable où le peche-veniel reduit une ame qui s'y abandonne volontairement, & qui lui donne chez elle une libre entrée. On me dira peut-être dabord que cette nudité, ces plaïes, cette cheûte, cette foibleſſe mortelle, ſont des traits un peu-bien-forts pour exprimer un ſi petit mal. Car c'eſt ainſi qu'on parle communement. On traitte de petit mal, une action qui offence Dieu, qui nous attire non pas à la verité ſa haine, mais du moins ſon indifference qui nous fait perdre des biens plus-précieux que tous les tréſors de l'univers, qui nous cauſe des dommages en comparaiſon deſquels l'éternité malheureuſe ne ſeroit pas un grand mal, ſi elle pouvoit être ſeparée des crimes dont elle eſt la peine.

Je conviens, Chrêtiens Auditeurs, que le peché-veniel eſt un petit peché, mais je ſuis bien-éloigné d'avoûër que ce ſoit un petit mal; il eſt petit à l'égar du peché-mortel, qui eſt le plus-grand de tous les maux mais conſideré en lui-même & hors de cette comparaiſon il n'eſt ni douleur, ni infamie, ni tourment quelque cruel, quelque ignominieux qu'il puiſſe être qui ne ſoit préferable à la moindre de ces fautes, que nous apellons légeres; Elles ne ſont légeres que par ce qu'on les commet légerement & ſans conſiderer aſſez ce qu'on fait. Le peché-veniel eſt à l'égar du mortel ce que la maladie eſt à l'égar de la mort; Je confeſſe que la mort eſt quelque choſe de terrible mais cela n'empéche pas que la lepre, le haut-mal, la paraliſie, la goutte, la pierre, une fievre ardente &

continuë, ne ſoient d'étranges fleaux de Dieu, & qu'on ne les évite avec grand ſoin. Pleuſt à Dieu, Meſſieurs, que je pûſſe vous faire voir en ce diſcours combien ce peché eſt conſiderable ; Le fruit en ſeroit plus-grand qu'on ne penſe, mais cela eſt abſolument impoſſible, le plus-éclairé de tous les Anges, s'efforceroit en vain de nous en faire concevoir toute la grandeur, puis qu'il ne la comprend pas lui même ; je tâcherai ſeulement de vous montrer que ce n'eſt pas un ſi petit mal que les hommes ſe le perſuadent, & cela me paroît aiſé avec le ſecours du Ciel que j'attens de l'interceſſion de la ſainte Vierge. *Ave Maria.*

Quand je dis qu'un peché veniel eſt un grand mal je ne parle pas de ces pechez de pure fragilité que l'on commet rarement, & qu'on efface par la penitence preſqu'auſſitôt qu'on les a commis. Les Juſtes ſelon la parole du ſaint Eſprit, ne ſont pas exemts de ces ſortes de miſeres, & tous les Téologiens enſeignent qu'elles ſont en quelque façon inévitables ; Je parle des fautes que les Chrêtiens qui vivent dans la tiédeur ont coûtume de commettre avec deliberation, & dont il ſe font des habitudes, deſquelles ils ne ſe mettent gueres en peine de ſe corriger. Telles ſont les petites coleres, les petites aigreurs, les paroles de mépris, les médiſances légeres, les railleries, les menſonges, les irreverences & les diſtractions volontaires dans les priéres, le deſir de plaire aux hommes, les mots pour rire qui peuvent donner des mauvaiſes penſées, les regars curieux, un trop grand amour de la propreté dans les habits, l'oiſiveté, les petits excez au boire & au manger, les négligences dans

les

les choſes qui ſont du devoir, comme dans l'inſtruction des domeſtiques, & dans l'éducation des enfans ; en un mot tous les pechez de quelque eſpece qu'ils puiſſent étre, quand la matiére eſt légere, ou qu'il y a plus d'inconſideration que de malice. Ie dis, Chrêtiens Auditeurs, que ces fautes ſur tout lors qu'elles ſont actuelles, qu'on y retombe ſouvent, qu'on néglige de s'en amander, qu'on les comte pour peu de choſes. Ie dis que ce ſont de tres-grands maux.

De pluſieurs raiſons qui ſe préſentent pour le prouver, je n'en choiſis qu'une ſeule qui fera tout le ſujet de nôtre entretien. Les petits pechez ſont de grands maux, parce qu'ils ſont de grandes diſpoſitions, aux plus-grands pechez ; Ils ſont tous mortels en ce ſens qu'ils conduiſent à la mort de l'ame, qu'ils diſpoſent au peché mortel, ils y diſpoſent, & du côté de Dieu dont ils tariſſent les graces, & du côté de l'homme dont ils épuiſent les forces. Ils obligent Dieu à le permettre, ce ſera le premier poinct, ils diſpoſent l'homme à le commettre ce ſera le ſecond. Voila tout le plan de ce diſcours.

Il n'y a que ceux qui ne connoiſſent pas Dieu qui traittent de petits pechez, les pechez qu'on apelle veniels. Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas punis d'une peine infinie & éternelle. Mais au ſentiment du grand Chancellier de Paris, ils la méritent, & le Seigneur ne pourroit pas être accuſé d'injuſtice, s'il nous dannoit pour en avoir commis un ſeul.

En effet, Chrêtiens Auditeurs, le même Dieu qui eſt offencé par le peché mortel, ce Dieu infi-

niment grand & infiniment aimable, ce Dieu à qui nous devons tout, qui nous a tiré du neant, & qui nous empêche d'y retomber, ce même Dieu, dis-je, eſt offencé par le peché-veniel : Il eſt vrai que c'eſt en choſe légere, mais les plus-légeres offences déviennent infinies en quelque ſorte, lors qu'elles ſont faittes à une majeſté & à une bonté infinie, je ſai bien que les fautes qu'un ſujet peut cõmettre envers ſon Prince ne ſont pas toutes égalles, mais il eſt certain qu'il n'en eſt point de petite; ce ſeroit un attentat que de conjurer contre ſa vie, je conviens qu'il n'en eſt point de plus-noir, mais celui qui ſe ſeroit contenté de lever la main pour le frapper à la joüe, ne laiſſeroit pas d'avoir commis un grand crime, & d'avoir mérité les ſupplices les plus rigoureux ? Nous regarderions comme un monſtre de la nature un enfant qui auroit poignardé ſon propre Pere, mais celui qui n'auroit fait que lui arracher les yeux, que le meurtrir ou le renverſer par terre, ne ſeroit-il pas encore l'execration de tout le monde, quand méme il s'en ſeroit tenu aux paroles outrageuſes & aux geſtes de mépris ? Qui oſeroit dire qu'un enfant qui mépriſe ſon Pere, qui l'outrage de paroles, n'eſt pas autrement coupable, & qu'il mérite quelque pardon ? Mon Dieu, que nous ſommes aveugles, nos deſordres nous font horreur en ces exemples & nous n'en ſommes point touchez, lors que nous les conſidérons en eux-mêmes, où ils ſont infiniment plus-horribles. Faut-il, Seigneur, que nous revenions éternellement à ces paraboles, qui nous repréſentent ſi imparfaitement vos grandeurs & vos bienfaits ? Qu'eſt un Roi, qu'eſt le plus-grand Monar-

que du monde en comparaiſon de Dieu, qui a tiré tous les Monarques de la boue, qui les frappe, qui les renverſe, qui les tuë, qui les damne, quand il lui plaiſt ?

Les obligations que nous avons à nos Peres peuvent-elles étre comparées à celles que nous avons au Créateur, au Redempteur de nos ames, au Conſervateur perpetuel de nos biens & de nos vies. Et néanmoins c'eſt à celui-là-même que nous croïons pouvoir manquer de reſpect & d'obéïſſance, ſans rien faire qui ſoit fort repréenſible, & qu'on ne doive facilement excuſer. C'eſt ainſi que nous en jugeons, Chrêtiens Auditeurs, mais Dieu qui ſe moque de nos penſées, & qui juge nos jugemens, Dieu, dis-je, eſt dans des ſentimens bien contraires ? Il regarde un péché veniel comme une action digne des châtimens les plus-ſeveres, & il le châtie en effet avec une extrême ſeverité. Témoin la femme de Lot laquelle fut changée en ſel, pour avoir tourné la teſte légerement. La défiance que Moïſe fit paroître en frapant deux fois le rocher qui devoit donner de l'eau au peuple d'Iſraël, cette défiance, dis-je, lui coûta la vie. Dieu frappa de mort ſoixante-dix-mille ſoldats, pour punir une vaine complaiſance, qu'avoit eûë David en faiſant la reveûë de ſon armée ; un Prophete fut déchiré par un Lion ſimplement pour avoir été trop credule : quarante-deux jeunes enfans furent devorez par les Ours, pour avoir perdu le reſpect à Eliſée. Nous avons dans les livres ſaints cent autres exemples de pareilles punitions pour des fautes de même nature. En l'autre vie elles ſont condannées aux mêmes flammes que les plus énormes pechez.

Il n'y a de difference qu'en la durée du ſupplice, mais de toutes les peines dont Dieu a coûtume de les châtier, il n'en eſt point de plus-terrible que la ſouſtraction de ſes graces, laquelle eſt ordinairement ſuivie de fautes plus-griéves, & ſouvent même du peché mortel. Il eſt vrai, Meſſieurs, que les petites fautes n'attirent pas la haine de Dieu, mais c'eſt une doctrine catolique qu'elles refroidiſſent ſon amour, & par conſequent qu'elles font ceſſer ſes liberalitez, qu'elles ſuſpendent cette providence particuliere qu'il exerce ſur ſes favoris, & qui les met à couvert de toutes les inſultes des demons. Il ſe laſſe de ſouffrir une ame ingrate, qui croit s'aquitter aſſez des obligations infinies qu'elle lui a, en évitant de lui faire les derniers outrages, quoi-qu'au reſte elle lui donne chaque jour mille petits déplaiſirs. Il ſe dégoûte inſenſiblement de ſes ſervices, il lui rétranche ſes faveurs, il rompt ce commerce étroit qu'il entretenoit avec elle, il ne prend plus un ſi grand intereſt à ce qui la touche, enfin il l'abandonne à ſes ennemis qui la trouvant ainſi deſtituée d'une ſi puiſſante protection, déchargent ſur elle toute leur rage, & lui donnent mille coups mortels.

Vous ſavez les réproches que Saint Jean fait dans l'Apocalipſe à l'Evêque de Laodicée au nom du Sauveur, pluſt-à-Dieu, lui dit-il, que vous fuſſiez froid ou chaud, mais parce que vous étes tiéde, je commencerai à vous vomir de ma bouche comme une viande fade & degoûtante, que mon cœur ne peut plus ſouffrir, & que je ſuis contraint de rejetter. Cét état de tiédeur, c'eſt

l'état d'un Chrêtien qui ſe borne à fuïr les pechez griefs, qui ne ſe défend que de ce qui eſt mortel, qui commet en toutes rencontres mille infidelitez légeres, & qui néglige de s'en amender; c'eſt la diſpoſition où ſe trouva Sainte Téreſe durant quelque tems, & qui faillit à la perdre ſans reſſource, durant tout ce tems-là elle ne perdit jamais la grace, & néanmoins ſa place lui fut marquée des lors parmi les dannez, comme elle en eût depuis revelation, Dieu aïant reſolu, ſi elle ne ſe fuſt enfin reveillée, de ſe retirer d'elle, & de la livrer à des paſſions qui l'auroient bien-tôt renduë digne de l'enfer.

Il y aura peut-étre quelcun qui trouvera de la dureté à cette conduite. Mais je vous prie, Meſſieurs de faire reflexion, qu'il n'eſt point d'homme dans le monde qui n'en uſaſt ainſi envers un autre homme; je ne parle pas ſeulement des grands, à qui une ſeule faute d'inconſidération fait ſouvent oublier pluſieurs années d'un ſervice fort exact & fort utile. Je ſuis certain que de tous ceux qui m'entendent, il n'eſt perſonne qui puſt ſe reſoudre à garder long-tems un domeſtique fidele à la verité, mais qui à cela prés auroit toutes ſortes de défauts, qui n'obéiroit jamais qu'en grondant & avec lenteur, qui parleroit toûjours ſans reſpect, qui feroit tout de mauvaiſe grace, qui ſeroit étourdi, mal propre, indiſcret, qui romproit tout, qui faliroit tout, qui gâteroit toute la beſogne qu'on lui mettroit entre les mains.

Voila, Meſſieurs, la peinture d'un homme qui mépriſe les petites fautes, depuis le matin juſqu'au ſoir à peine fait-il une ſeule action; où il

n'y ait quelque choſe à redire, l'une eſt corrompuë par l'orgueil, l'autre par la pareſſe, l'autre par la ſenſualité, & par l'amour du plaiſir; s'il prie c'eſt ſans attention, s'il fait l'aumône il écoute la vanité qui le flatte, s'il corrige ſes freres ou ſes enfans il le fait avec emportement & avec aigreur. Il eſt mou dans ſes plaiſirs, trop âpre au gain, trop intereſſé dans ſes affaires, lâche & endormi dans ſes exercices de dévotion. Enfin il ne préſente rien à Dieu qui ſoit bien net, qui ne bleſſe ſes yeux en quelque ſorte, il ne fait rien pour lui qu'il n'y ait toûjours quelque choſe contre lui: Et vous croïez que Dieu le doit ſupporter? Vous voulez qu'il garde un ſerviteur dont vous ne voudriez pas vous-même? Vous ne voulez à vôtre ſervice que des perſonnes ſouples, addroites, laborieuſes, appliquées, vigilantes, & vous prétendez, dit Saint Auguſtin, que le Seigneur vous retienne auprés de lui, quoi-que vous aïez tous les vices oppoſez à ces bonnes qualitez. Il ne le fera pas, Chrêtiens Auditeurs, au contraire il prendra des meſures pour ſe défaire de vous, il vous laiſſera engager dans des occaſions perilleuſes, il permettra au demon de vous tenter fortement, il ne vous donnera que des graces foibles, & qu'il ſaura devoir être inefficaces. En un mot il vous ôtera cette même grace à la conſervation de laquelle vous avez borné tous vos ſoins; comme le Maître de l'Evangile ôta le marc d'argent au Serviteur qui s'étoit contenté de ne le pas diſſiper.

Que ſi vous ajoûtez à cela qu'un Chrêtien qui ſe borne préciſement à conſerver l'amitié de Dieu, ne fait gueres de cas de cette même amitié, peut-

on douter qu'il n'oblige bien-tôt le Seigneur à le priver d'un ſi grand bien ? Oüi, Meſſieurs, je ſoûtiens que quiconque ne ſonge qu'à ſe ſauver du peché mortel, commettant ſans nombre & ſans ſcrupule de moindres pechez, je ſoûtiens, dis-je, que celui-la craint veritablement d'avoir Dieu pour ennemi, mais qu'il ne ſe met en peine de rien moins que de l'avoir pour ami. Quand on eſtime l'amitié d'une perſonne on tâche de s'inſinuër ou de ſe maintenir dans ſes bonnes graces, par toutes ſortes de reſpects & de complaiſances, par mille ſervices à quoi on n'eſt pas même obligé, par un ſoin particulier d'éviter tout ce qui pourroit lui déplaire le moins du monde ; on s'abſtient par l'apréenſion du ſupplice de bleſſer mortellement ceux-mêmes qu'on haït à mort, on ne fait ni bien ni mal à ceux dont on ne veut être aimé ni haï : Mais pour peu qu'on offence un homme ſur tout ſi on le fait ſouvent & avec réflexion, il eſt tout viſible qu'on mépriſe également & ſon amour & ſa haine, & que ſi on ne paſſe à de grandes injures, c'eſt plûtôt par la crainte de ſon pouvoir que de ſon averſion. En effet ſi ces perſonnes qui ſont determinées à tout faire à la réſerve des grands pechez, ſi dis-je, elles veulent s'examiner un peu elles-mêmes, elles reconnoîtront qu'elles n'évitent les pechez griefs qu'à cauſe des griéves peines dont Dieu les châtie ; qu'elles s'expoſeroient volontiers à lui déplaire, ſi elles n'étoient arrêtées par la veuë de l'enfer, & qu'elles ſoûaitteroient de tout leur cœur qu'on puſt l'offencer impunement. Or cette diſpoſition, Chrêtiens Auditeurs, n'eſt nullement agréable à

Dieu ; ce motif de ſe défendre du crime eſt un motif où il n'a nulle part, & qui par conſequent ne l'engage en nulle maniere à nous ſecourir. Voila pourquoi je tiens pour moralement impoſſible qu'un homme qui ne veut éviter préciſement que les pechez mortels, puiſſe les éviter long-tems.

Outre cette négligence qui refroidit l'amitié de Dieu, & qui le rebute, outre le mépris que nous faiſons de cette-meſme amitié, lequel nous rend ſi dignes d'en être tout-à-fait exclus ; Les pechez veniels, dit Saint Auguſtin, cauſent à l'ame une difformité qui lui fait honte à elle-même, qui l'empéche d'aborder ſon époux avec cette tendreſſe & cette confience que ſent un cœur pur & ſans tâche, elle n'a plus cette douce tendreſſe à prier qu'inſpire la fidélité parfaitte, & à quoi le Seigneur ne refuſe rien ; De la vient que les oraiſons ſont froides & languiſantes, qu'on n'oſe preſque rien demander, que du moins on n'oſe pas eſperer de rien obtenir. On ne peut croire qu'on puiſſe flêchir un maître, qui a tant de petits ſujets de ſe plaindre. Cette timidité, cette défience rend nos prieres inefficaces, ou du moins fait qu'on ne leur accorde que de trés-petits ſecours, qui ne nous empéchent pas de perir. Les autres bonnes œuvres qu'on pratique en cet état, j'en prens à témoin tous ceux qui s'y trouvent ; les confeſſions, les communions, les meſſes tout cela ſe fait ſans goût, ſans ferveur, & par-conſequent preſque ſans fruit. Bien-plus dans cét état de tiedeur, il eſt preſque impoſſible que toutes les actions quoi-que ſaintes par elles-mêmes ne ſoient mélées d'autres pechez veniels, comme de diſtractions volontaires, de

vaines complaiſſances, de pareſſe à repouſſer les penſées de vengeance, ou d'impureté qui ſe préſentent à l'eſprit, de curioſité, d'irrévérence & d'autres ſemblables, elles ſe font donc ſans mérite ſelon la maxime de Saint Criſoſtôme, qui dit qu'on ne peut pas mériter & démériter par une même action. De-ſorte que nous rendant ainſi inutiles les ſources des graces & des benedictions celeſtes nous demeurons ſouvent reduis à nos ſeules forces avec quoi nous ne ſaurions tenir contre les moindres tentations.

Mais ſi les petits pechez ont de ſi funeſtes conſequences, s'ils portent Dieu à nous abandonner de la ſorte, s'ils le diſpoſent à nous refuſer toute aſſiſtance dans les plus-preſſans beſoins, doù vient donc, me direz-vous qu'on les apelle veniels, puiſque bien-loin de les pardonner volontiers, on les châtie ſi ſeverement. A cette difficulté j'ai deux choſes à répondre, la premiére eſt que quoi que Dieu accorde aſſez aiſément le pardon de ces pechez toute-fois les perſonnes dont je parle l'obtiennent fort rarement. Il eſt vrai que Dieu ne ſe fait pas beaucoup prier pour les rémettre, mais il veut qu'on l'en prie comme il faut. Il veut qu'on ait une douleur ſincere d'y être tombé, & une ferme réſolution de n'y retomber pas à l'avenir. Il eſt certain que ſans cela il n'y a ni eau benite, ni priére, ni ſacrement-même qui puiſſe les effaçer;

Or je vous demande, s'il eſt fort facile d'avoir ce veritable repentir à qui comte pour rien tout ce qui n'eſt pas mortel, à qui a coûtume de ſe permettre tout ce que Dieu ne défend pas ſous peine de dannation? Qui me perſuadera que dans vos

confeſſions vous promettez de bonne foi un prompt & parfait amandément, ſi vous étes dans cette penſée que pour ces petites fautes ce n'eſt pas la peine de les éviter, & ſi vous manquez de ces diſpoſitions bien-loin d'être abſous, ne faittes-vous pas un ſacrilege. Que cela arrive ſouvent, Chrêtiens Auditeurs, aux perſonnes tiedes & negligentes! Et quand il n'y auroit point d'autre peril que celui de paſſer du veniel au mortel, je n'aurois que trop de raiſon de dire que l'un ſert de diſpoſition à l'autre; & qu'on n'eſt pas long-tems ſans perdre la grace, quand on s'eſt mis en l'eſprit qu'il ſuffit de ne la pas perdre.

Je réponds en deuſiéme lieu, que quoi-que la coulpe & meſme la peine du peché veniel ſe remettent facilement, il ne ſuit pas pour cela qu'on obtienne facilement le retour des graces, que nôtre négligence a détournées; comme s'étoient des récompenſes préparées à nôtre fidelité; Il faut bien faire d'autres efforts pour les rappeller que pour effacer la tâche dont nôtre ame s'eſt ſouïllée. Cependant ces graces nous ſeront néceſſaires en certaines rencontres; où elles nous manqueront, je dis néceſſaires, parceque celles que nous aurons pour lors ne ſerviront qu'à rendre nôtre cheûte inexcuſable.

Voilà ce qui fait que les ſaints eſtiment que tous les pechez ſont grands. Voila ce qui les rend inconſolables, lors qu'il leur arrive de tomber dans les plus-petits volontairement; voila ce qui les porte à en faire de ſi longues & de ſi terribles penitences. Ils ont raiſon, Chrêtiens Auditeurs, non-ſeulement à cauſe de l'énorme brutalité & de l'in-

gratitude insuportable qu'il y a à choquer de sens froid un Dieu aussi-aimable & aussi-bien-faisant que le nôtre, mais encore à cause des suites horribles que peuvent avoir ces petits pechez. C'est aussi, Messieurs, ce qui nous doit obliger à vivre dans une componction continuëlle, & à prendre toutes les voïes, que Dieu & l'Eglise nous présentent pour expier sans cesse ces légeres infidelitez. On ne se met gueres en peine d'éviter le purgatoire ; on aime-mieux brûler vint & cente ans, que de faire ou un jeûne, ou une aumône, on se soucie peu d'être éleve fort haut dans le ciel, on se passe encore fort aisément de toutes les caresses que Dieu fait ici-bas à ses favoris ; C'est un aveuglement qui doit faire grand pitié aux Anges & aux saints, qui connoissent la grandeur de ces biens que nous mépriſons.

Mais patience, ce n'est point pour toutes ces choses que je vous exhorte à vous purger incessamment des pechez même-veniels ; il s'agit de vôtre salut, il s'agit de sauver cette grace que vous reconnoissez vous-même être un fort grand bien ; vous savez que vous perdriez tout en la perdant. Je vous ai fait voir que Dieu permet souvent, qu'on la perde pour punir des fautes que nous estimons légeres. Demandons lui donc pardon mille fois le jour de ces fautes, où nous tombons tous les jours ; Disons luy avec un grand sentiment de douleur & d'humilité. Seigneur je reconnois toutes mes miseres en vôtre présence ; ma vie n'est qu'un enchaînement perpetuel de pechez & d'ingratitudes, je tombe éternellement de l'un-en-l'autre, j'en commets en tout tems & dans mes plus-saintes

actions, je ne ſaurois rien faire que je ne vous donne quelque ſujet de vous plaindre, & Dieu veüille que même cette priére que je vous offre à préſent s'acheve, ſans que je vous y aïe dépleu en rien, je ne ſai comment vous pouvez me ſupporter ſi long-tems; Car c'eſt tous les jours, c'eſt toutes les heures à recommençer. Toute fois j'eſpere en vôtre miſericorde, & j'oſe vous demander encore une grace. Je ne refuſe point d'être puni, Mais mon Dieu vous avez mille & mille fleaux en main dont vous pouvez me frapper. *Multa flagella peccatoris.* Châtiez moi mon Dieu ou par la douleur, ou par la confuſion, ou par la perte de ceux que j'aime, ou ſi vous voulez par tout cela enſemble, mais ne puniſſez pas mes pechez par d'autres pechez, mes fautes légeres par de griéves fautes, je ne crains que cela de la part de vôtre juſtice, tout le reſte me paroît plûtôt venir de vôtre miſericorde. En voila aſſez, Chrêtienne Compagnie, pour cette premiére partie. Le peché veniel eſt une diſpoſition au peché mortel, parce qu'il oblige Dieu à permettre que nous y tombions, & quand cela ne ſeroit pas, il nous diſpoſe nous-mêmes inſenſiblement à le commettre. C'eſt le ſecond poinct.

Saint Thomas dit que les fautes venielles, nous diſpoſent au peché mortel, à peu prés comme les accidens préparent un ſujet à recevoir une forme, qu'ils n'avoient pas. C'eſt à dire, qu'il eſt en nôtre ame à l'égar des grands pechez, ce que la ſechereſſe & la chaleur ſont dans les matieres combuſtibles à l'égar du feu, tellement que comme la paille ſe ſeche, & s'échauffe peu-à-peu de telle ſorte

qu'il ne faut qu'une étincelle, & un moment de tems pour l'enflammer, de même nôtre cœur à force de donner entrée aux petits pechez devient insensiblement si susceptible des plus-énormes qu'il y consent à la premiére tentation.

L'experience nous apprend si bien cette verité, qu'il semble inutile d'en demander d'autres preuves. Nous voïons tous les jours que les personnes les plus reservées pour s'être d'abor donné quelques libertez peu criminelles se sont enfin abandonnées à des desordres, dont la seule pensée, leur avoit long-tems fait horreur. Un homme qui s'est accoûtumé à mentir en des choses fort légeres, se défend mal dans l'occasion d'un mensonge plus-important. Un avare qui durant long-tems n'a fait que de petits larcins, s'il se présente une somme considerable est fort tenté de la retenir, la crainte de perdre la grace de Dieu combat un moment dans son cœur contre le desir déreglé, mais c'est merveille si l'avarice ne l'emporte sur toutes les considerations surnaturelles. D'où vient cela, Chrêtiens Auditeurs, c'est que les petites fautes, quelques légeres qu'elles puissent être, ne laissent pas de former une habitude, qui portent également aux petits & aux grands pechez de même espece, & quelque-fois d'autant plus fortement aux grans qu'aux petits, quel l'objet de ceux-là est pour l'ordinaire plus-attraïant & plus capable de satisfaire la passion.

Et cette habitude se contracte avec d'autant plus de facilité que comme on en fait peu d'état, on ne prend aucun soin d'en empêcher le progres, desorte qu'elle se fortifie en peu de tems, & se rend

entiérement incurable, comme une petite maladie, qui devient mortelle, ſi l'on ne ſe hâte d'y remedier, ou comme une bleſſure légere qui s'envenime, qui ſe corrompt, & qui corrompt enſuite tout le corps pour avoir été négligée.

D'ailleurs, il y a quelque-fois ſi peu de difference entre le peché mortel & le veniel, que quand on s'eſt accoûtumé à celui-ci, on commet encore l'autre ſans y ſonger, d'autant plus qu'on ignore ſouvent juſqu'où l'on peut aller ſans pecher mortellement; Il arrive tous les jours qu'une médiſance qu'on croit légere eſt effectivement trés-conſiderable à cauſe des circonſtances, qu'une ſomme qu'on trouvoit petite eſt plus que ſuffiſante, pour faire un larcin qui donne la mort à l'ame; enfin qu'une penſée, ou une action qui vous poroît aſſez innocente eſt néanmoins extrémement criminelle, dans toutes ces rencontres l'ame qui n'eſt pas inſtruite, qui doute, qui ſe flatte, qui ne veut pas ſe donner la peine d'examiner ſuit l'accoûtumance qui l'emporte, & l'engage dans de grans crimes.

Mais quand ces ſortes de cheûtes, & de recheûtes ne ſeroient pas capables de produire en nous une habitude vicieuſe, du moins ne peut-on pas nier, que l'habitude qu'on auroit aquiſe de la vertu oppoſée, n'en reçoive quelque atteinte, de-ſorte qu'elle fait toûjours moins de réſiſtance à la ſeconde attaque qu'à la premiére. Cette jeune perſonne ne peût entendre hier ſans rougir certains contes qui bleſſoient l'honnêteté, elle les écouta pourtant, aujourd'hui on a ouvert le même diſcours en ſa préſence, & cela ne lui a fait nulle peine, elle

s'en divertira demain,& je ne ſai ſi bien-tôt aprés elle ne ſe relâchera point juſqu'à en tenir elle-même de ſemblables.

Enfin tout le monde ſait, que dés qu'on accorde quelque choſe à la paſſion, elle en devient plus-avide, & plus-inſolente, & qu'elle preſſe toûjours juſqu'à ce qu'on lui ait donné davantage. C'eſt ainſi, Chrêtiens Auditeurs, que ſe ſont perdus tous les ſcelerats d'entre les hommes, nul d'entre eux n'a commencé par un grand crime. Il eſt certain que s'ils s'en étoient tenus à leurs premiéres actions, ils auroient été pour la plûpart aſſez innocens, mais quand on a pris la courſe par un penchant fort rapide, il eſt moralement impoſſible de s'arrêter qu'on ne ſoit tout-à-fait au bas. C'eſt pourquoi le demon, qui ne ſeroit pas ſatisfait s'il ne nous ôtoit la grace de Dieu, ne commence pourtant jamais par nous porter à commettre un peché grief, il ne demande d'abord que de ſimples regars à ce jeune homme, il ſera content s'il peut inſpirer de la vanité à cette fille & à cette femme la fantaiſie des modes, & des vains ajuſtemens, parce qu'il ſait bien que cela ne ſauroit manquer d'aller plus-loing, & que même ſans qu'il s'en méle, on en viendra à quelque choſe de plus-important. Croïez-moi, Chrétienne Compagnie, une perſonne qui ne veut éviter que le peché mortel n'a pas grande envie de l'éviter. C'eſt une chimere que ce plan de vie, où l'on ſe propoſe de ſe permettre contre la Loi de Dieu tout ce qu'elle ne défend, que ſur des peines légeres & de ne manquer à rien des choſes eſſentielles; ſi vous croiez connoître quelcun qui ſe regle conſtam-

ment ſur ce pié-là, ſoïez ſeûr que vous le cónoiſſez peu, & qu'il eſt ou plus-méchant ou meilleur que vous ne penſez, autrement il auroit trouvé le ſecret d'accorder Dieu & le monde; ce que le Sauveur a jugé abſolument impoſſible.

A toutes ces raiſons on peut encore ajoûter que nous aimons naturellement le repos, & que c'eſt ce que nous cherchons par tous nos ſoins, & par toutes nos fatigues. Or il n'y a point de repos dans le milieu, dit le devot ſaint Bernard, il ne ſe trouve que dans les deux extremitez, ou dans la plus-exacte vertu, ou dans le dernier déreglement, ou dans le comble de l'amour, ou dans l'abîme de l'inſenſibilité, *hinc amor, indè ſtupor.* Ceux qui ſont tout-à-fait à Jesus-Christ, ſont heureux, parce qu'ils poſſedent la ſource de tous les biens; ceux qui ſont entierement devoûez à Lucifer ſe croïent auſſi bien-heureux, parce qu'ils ne ſentent pas leur mal. Dans l'amour parfait la conſience eſt calme, & la concupiſcence domtée. Dans l'inſenſibilité formée la concupiſcence eſt aſſouvie, & la conſience muëtte, mais quiconque prétend ménager ces deux ennemis en donnant les petites choſes à la concupiſcence, les grandes à la conſience; il ſouffre également de l'une & de l'autre, parce que ni l'une, ni l'autre n'eſt ſatisfaite. La concupiſcence qui eſt inſatiable eſt irritée par le peu qu'on lui donne au lieu d'en être raſſaſiée; la conſience qui eſt délicate, eſt bleſſée par les plus-légers fardeaux qu'on lui impoſe & trouble la paix du cœur par ſes cris. Un état ſi penible eſt inſupportable à l'homme, de ſorte que s'il ne ſe reſout à retrancher les fautes les plus menuës, il eſt comme

comme contraint de ſe plonger dans les plus-horribles deſordres.

Vous me direz peut-être qu'il ſemble ſuivre de ce diſcours, que c'eſt une néceſſité d'être ſaint pour quiconque veut ſe ſauver ; je ne dis pas cela, Chrêtiens Auditeurs, mais je ſuis perſuadé que c'en eſt une indiſpenſable d'aſpirer à la ſainteté : quand tout ce que j'ai dit juſqu'ici ne le prouveroit pas ſuffiſamment. Saint Paul ne nous permet pas d'en douter. *Hæc eſt voluntas Dei ſanctificatio veſtra.* Mes freres, dit ce grand Apôtre, Dieu ne ſe contente pas d'une vertu mediocre & imparfaite, il veut que vous vous ſantifiez, vous l'avez voûé ſur les ſons de vôtre Bâtéme, l'Egliſe ne nous a receû dans ſon ſein que ſur cette parole, que vous lui avez donnée de travailler ſans relâche, à imiter la ſainteté du Fils de Dieu & de ſon Pere celeſte. Eſtre bâtiſé & être révêtu de JESUS-CHRIST, c'eſt la même-choſe. *Hæc eſt voluntas Dei ſanctificatio veſtra.* Je ſai que toute la nature fremit à cette ſeule penſée, qu'elle combat de toutes ſes forces une ſi généreuſe réſolution, qu'elle oppoſe mille obſtacles qui paroiſſent invincibles ; Je ſai qu'elle ſe figure des monſtres & des précipices dans le chemin de la ſainteté. Mais la nature eſt une aveugle & une inſenſée, elle a fait les mêmes-difficultez à tous les Saints qui ont jamais entrepris de la détruire.

Demandez-leur, ſi elle avoit raiſon de trembler & de s'allarmer ſi fort. En eſt-il un ſeul qui ſe ſoit repenti de ne l'avoir pas écoutée ? En eſt-il un ſeul qui n'ait beni Dieu mille & mille fois d'avoir mé-

priſé toutes ſes oppoſitions, & de l'avoir forcée de plier ſous l'aimable joug de la grace? En croirons-nous donc toûjours à nos imaginations & à nos fauſſes terreurs, plûtôt qu'au témoignage de tant de perſonnes irreprochables, qui ſe ſont convaincuës par leur propre expérience de la vanité de nos appréenſiõs. Courage donc, Ames Chrétiénes, ce n'eſt point au travail & aux fatigues que je vous invite, c'eſt au repos, c'eſt a la joie, c'eſt au paradis de cette vie, c'eſt au paradis anticipé, c'eſt à la veritable felicité; Il n'y a qu'a ſe reſoudre, qu'à dire une fois pour tout, je veux être ſaint, quoiqu'il m'en coûte; ce pas étant fait, vous voila hors des épines, ce ne ſont plus que fleurs, que vives ſources de plaiſirs; ce n'eſt plus que paix, que tranquillité, que délices ineffables. Faiſons-le aujourd'hui ce grand pas, Chrêtiens Auditeurs.

Allons voir ſi l'on nous trompe, ou ſi l'on nous a dit vrai, quand on nous parle du bon-heur des gens-de-bien; ſi nous trouvons moins qu'on ne nous promet, ce ſera à faire à retourner ſur nos pas ſi nous voulons, & à nous réplonger dans cette boüe qui a pour nous de ſi grans charmes. Mais c'eſt en vain, ô mon Dieu, c'eſt en vain qu'on nous preſſe de franchir ce pas important; nous ne le ferons jamais, que vous ne nous tendiez la main pour nous y aider; c'eſt à vous à nous attirer dans le jardin de vos parfums & de vos chaſtes plaiſirs. Bien-heureux ſont ceux à qui vous daignez faire une faveur ſi ſignalée; que de loüanges, que d'actions de graces, que d'amour ne vous rendent-ils point dés cette vie,

pour les avoir mis dans une voïe qui les conduit ſi ſeûrement, ſi doucement, ſi délicieuſement, au terme & au comble de tous leurs deſirs que je vous ſoûaite, Au Nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit.

SERMON LXI.

DU PECHE' MORTEL.

Ecce aſcendimus Hieroſolimam & filius hominis tradetur principibus Sacerdotam & Scribis, & condemnabunt eum morte.

Nous allons à Ieruſalem où le fils de l'homme doit eſtre livré aux Prêtres & aux Docteurs, & condamné par eux à la mort. S. Matt. chap. 20.

La cauſe du peché dans l'homme qui le commet, eſt une haine mortelle contre Dieu, l'effet du peché dans Dieu contre qui il eſt commis, eſt une haine infinie contre l'homme.

QUELQUES jours avant que le Fils de Dieu duſt mourir, il prit à part ſes diſciples, & leur dit en ſecret tout ce qui lui devoit arriver à ſa paſ-

ſion. Le Fils de l'homme va être vendu aux Iuifs, jugé digne de mort, puis remis au pouvoir des Romains qui ſe moqueront de lui, le flagelleront, & l'attacheront à la Croix. *Et tradent eum gentibus ad illudendum, & flagellandum, & crucifigendum.* Que dittes-vous de cette prophetie, Chrêtiens Auditeurs, eſt-il rien de plus-clair, rien de plus-précis, de mieux marqué que ces circonſtances ? Cependant ſi nous en croïons Saint Luc, les Apôtres n'y comprirent rien, ce fut pour eux une enigme impénetrable. *Et ipſi nihil horum intellexerunt.* Vous en étes ſurpris ſans doute, pour moi je ne m'en étonne nullement. Et qui auroit jamais penſé qu'une ſi grande innocence, une ſainteté auſſi reconnuë que celle de Jesus-Christ peût être ſuſceptible du moindre ſoupçon, qu'un homme auſſi-bien-faiſant, auſſi-aimable peuſt étre l'objet d'une haine ſi enragée ?

Mais eſt-il bien vrai, Chrêtienne Compagnie, ce que l'on nous a préché ſi ſouvent, ce que ſaint Paul luy-même nous enſeigne en ſon Epître aux Hebreux, que quiconque fait un peché mortel ſe rend coupable envers Dieu d'une injuſtice auſſi cruelle, auſſi odieuſe que celle-la ? Si cela étoit ſe trouveroit-il un homme au monde qui vouluſt pecher mortellement ? Peut-on aimer un plaiſir, ou ſon intereſt juſqu'à haïr Dieu qui n'eſt qu'amour, qui n'a rien en lui qui ne ſoit infiniment digne d'être aimé ? Cela n'eſt que trop vrai, mais il eſt vrai auſſi qu'on n'y fait gueres de réflexion quand on peche, les Iuifs tous méchans qu'ils étoient n'auroient jamais crucifié le Roi de gloire, dit l'Apôtre, s'ils l'avoient connû. Combien les Chrê-

tiens à qui l'Evangile a inſpiré tant d'humanité & tant de douceur, ſeroient-ils plus-éloignez d'offencer Dieu, s'ils ſavoient combien Dieu eſt offenſé par leurs crimes. Il me ſemble qu'il ne ſera pas inutile de donner un de nos entretiens à un ſujet de ſi grande conſequence, ſi nous ne diſons pas des choſes aſſez fortes pour convertir le pecheur, j'eſpere que le Saint Eſprit nous en inſpirera d'aſſez raiſonnables pour confirmer les bons dans l'horreur qu'ils ont du peché; C'eſt ſur vôtre interceſſion Vierge ſainte, que cette eſperance eſt fondée, vous ne la refuſerez pas à la priére de l'Egliſe. *Ave Maria.*

Ie ne vois que deux regles par où l'on puiſſe bien juger de la malice, & de l'indignité du peché. Il faut tâcher de déméler les ſentimens qui le font naître dans le cœur de la créature; Il faut, s'il eſt poſſible, découvrir les ſentimens qu'il fait naître dans le cœur de Dieu. Ie dis que la cauſe du peché dans l'homme qui le commet c'eſt une haine mortelle contre Dieu; Je dis que l'effet du peché dans Dieu contre qui il eſt commis eſt une haine infinie contre l'homme. Il n'eſt rien de ſi odieux que de haïr ce qui eſt infiniment aimable, Il n'eſt rien de ſi odieux que ce qui eſt haï de celui qui eſt infiniment bon, c'eſt par cette double haine que je prétens vous donner aujourd'hui une éternelle averſion du peché mortel. Ie parlerai dans le premier point de celle qu'il renferme en ſoi contre Dieu, & dans le ſecond de celle qu'il s'attire de la part de Dieu. Commençons.

C'eſt un mot que la force de la verité a arraché de la bouche du plus-impie de tous les Princes,

qu'il eſt juſte que l'homme ſoit ſoûmis à Dieu, *Æquum eſt ſubditum eſſe Deo.* En effet, Si la nature nous inſpire du reſpect pour ceux qui nous ont donné la vie, elle nous apprend à nous aſſujettir, comme aveuglement, à leurs volontez ; Dieu étant le Pere de nos peres mêmes, les aiant tirez du neant, nous aïant formez dans le ſein de nos meres, & aïant creé de rien cette ame qui nous diſtingue des animaux, & qui nous fait être ce que nous ſommes, à qui eſt ce que nous pouvons devoir une ſoûmiſſion plus-reſpectueuſe & plus-entiére ? De plus ſi cette obéïſſance que tous les ſages, toutes les nations de la terre ont jugé qu'on devoit aux Souverains avec tant de juſtice, n'eſt fondée que ſur la protection qu'ils donnent aux peuples, ſur les ſoins qu'ils prennent de procurer à leurs ſujets une vie commode, & tranquille. Or, Meſſieurs, c'eſt le Seigneur qui nous fournit ſans ceſſe toutes les néceſſitez de la vie, qui veïlle autour de nous, pour éloigner les perils qui nous menaçent, & ſans la protection du quel toute la vigilance, toutes les armes des Rois ne pourroient nous garantir un ſeul moment de la mort. *Niſi Dominus cuſtodierit civitatem, fruſtra vigilat qui cuſtodit eam.* Par conſequent il a droit de nous commander, il a droit d'établir des loix par leſquelles il nous déclare ſon bon plaiſir, & la réſiſtence qu'on y fait, doit paſſer pour une deſobéïſſance criminelle, pour une rebellion toute viſible.

Ce principe posé, Chrêtiens Auditeurs, voulez-vous ſavoir ce que c'eſt que le peché. C'eſt une parole, une action, un deſir qui choque la loi de Dieu ; c'eſt ainſi que tous les Docteurs le défi-

niſſent aprés le maître des Docteurs ſaint Auguſtin. *Eſt dictum, factum, vel concupitum contra legem æternam.* Donc du conſentement de tous les peuples, & ſelon toutes les lumiéres les plus-naturelles le peché eſt une revolte brutale, un refus injuſte que nous faiſons de reconnoître une puiſſance trés-abſoluë & trés-legitime.

Cette felonnie eſt d'autant plus odieuſe, que Dieu étant veritablement le maître de nos biens, de nos vies, de toutes nos actions, & pouvant ſans nous faire tort exiger de nous toutes choſes, & les choſes mêmes les plus-difficiles, il ne nous demande que tres-peu de choſe & toutes choſes fort raiſonnables.

Les loix humaines nous impoſent bien d'autres obligations, elles ſe réſervent la vengeance auſſi-bien que Dieu, elles puniſſent l'adultere de mort, & la fornication d'infamie qui eſt quelque choſe de pire que la mort-même; mais de plus elles nous obligent à donner nos biens, le fruit de nos peines & de nos ſueurs, à expoſer nos vies pour le ſervice du public, à nous bannir nous-mêmes du lieu de nôtre naiſſance, pour aller exécuter en d'autres mondes au travers de mille perils les ordres de nos Souverains. Ajoûtez à cela que pouvant uſer de violence & nous forcer de lui obéïr, il ne demande rien que par amour. Que quoi-que nous ſoïons ſes eſclaves par mille titres, il ne veut point être obéï gratuitement, mais ſeulement en païant, & donnant pour les plus-petits ſervices des récompenſes infinies. Enfin tout ce qu'il nous commande n'a pour but que nos propres avantages, il n'a que faire de nos reſpects ni de nos obéïſſances, il

veut ſeulement nous rendre heureux, il nous offre le moien de le dévenir, & il ne ſe ſert de ſon autorité ſouveraine que pour nous obliger de mettre en uſage ces moïens.

D'où vient donc, Meſſieurs, que Dieu étant vraiment nôtre Roi, aïant ſur nous un pouvoir qui n'a point de bornes, nous refuſons de lui obéïr en de ſi petites choſes, quoi-qu'il les exige avec tant de douceur, quoi-qu'elles ſoient toutes pour nôtre bien, & qu'il promette de ne rien laiſſer ſans récompenſe. Eſt-ce ainſi qu'on en uſe envers les bons Princes? Eſt-ce ainſi qu'on en uſe envers les Princes les plus vicieux, & qui n'ont pour tout mérite, qu'une couronne, dont ils ſont indignes? Je vois bien ce que c'eſt, Chrêtienne Compagnie, c'eſt que nous n'aimons pas Dieu; c'eſt que nous le haïſſons effectivement, & c'eſt pour cela que l'on ne ſe contente pas de négliger ſes volontez, on paſſe juſqu'à les mépriſer, juſqu'à les violer avec outrage. Le moindre intereſt, le moindre plaiſir eſt plus que ſuffiſant, pour nous réſoudre à lui déplaire; bien davantage nous le faiſons même ſouvent ſans y être portez par nulle raiſon de plaiſir, ou d'intereſt; il ſemble que c'eſt aſſez qu'il ait fait une loi pour nous donner l'envie de la rompre; vous en penſerez ce qu'il vous plaira, mais ſi ce n'eſt pas-là la marque d'un cœur envenimé, plein de haine & d'averſion, je confeſſe que je ne vois pas ce que ce peut être.

Ce n'eſt point par un mouvement de haine, me direz-vous, c'eſt plûtôt faute de réflexion; on n'y ſonge pas, j'en conviens, mais c'eſt pour cela-même que je dis qu'on ne l'aime pas. Quand on aime

celui qui a l'autorité en main, on reçoit aveuglement tous les ordres qui viennent de lui, on les exécute avec chaleur, avec joïe, ſans conſidérer s'ils ſont injuſtes ou difficiles. Quand c'eſt de la part d'un indifferent qu'on nous commande, on examine la choſe de ſens froid, tout preſt à obéïr ou à s'en excuſer, ſelon qu'on y trouvera de la juſtice, du profit, ou de la facilité. Mais d'un ennemi on ne daigne pas ſeulement y ſonger, on aime-mieux renoncer à ſes veritables avantages que ſe ſoûmettre, on aime-mieux tout riſquer que d'acheter ſon ſalut & ſa fortune par la moindre complaiſance.

En deuſiéme lieu, le peché ne renferme pas ſeulement une outrageuſe deſobéïſſance, mais de plus une extrême ingratitude, & je prétens que cette ingratitude ne peut être que l'effet d'une grande haine. Mon deſſein n'eſt pas de vous rémettre ici devant les yeux les bien-faits de la Création & de la Rédemption, toutes les graces particuliéres que nous avons receûës, & que nous recevons encore tous les jours de ſa divine miſericorde. Qu'avez-vous que vous n'aïez pas receû de Dieu, dit ſaint Paul? non ſeulement vous étes tout chargé de ſes liberalitez, mais vous en étes, pour ainſi dire, tout compoſé. Je ne ſaurois me reſoudre à un plus-grand détail, c'eſt un ocean ſans fond, & ſans bornes, je me confons, je me pers auſſi-tôt que j'y veux penſer.

Cela étant ainſi, Chrêtiens Auditeurs, comment voulez-vous que nous appellions les offences que nous commettons contre nôtre Dieu? Quand on ne reconnoît point les graces dont on a

été prévenu, qu'on les oublie, c'eſt aſſûrement une ingratitude trés-odieuſe, mais quand on en vient juſqu'à faire injure à ſon bien-faiteur, n'eſt-ce point qu'on ſe moque & de lui & de ſes bienfaits? N'eſt ce point une haine d'autant plus-forte qu'elle ne peut être vaincuë par le ſouvenir des biens, receûs, qu'elle ſemble s'irriter par ceux qu'on reçoit actuellement? qu'elle ſe ſert méme de ces biens, pour offencer celui qui en eſt l'auteur?

Comment eſt-ce, diſoit le chaſte Ioſeph à la femme de ſon maître, laquelle le ſollicitoit à pecher? Comment eſt-ce que je puis faire ce tort à vôtre mari? I'ai actuellement en mon pouvoir tout ce qu'il poſſede au monde, il m'a tout abandonné hors vous qui étes ſa femme; Quelle raiſon pourroit me porter à le deshonnorer de la ſorte, quel ſujet ai-je de le haïr juſqu'à ce point? Ie pourrois avoir oublié les anciennes obligations que je lui ai, mais me voila encore tout chargé, tout environné de ſes faveurs? *Quomodo ergo poſſum hoc malum facere & peccare in Deum meum?* Ioſeph trouve impoſſible un peché qu'il pourroit commettre impunément, auquel on le preſſe de conſentir, en un âge, où l'on a ſi peu de force pour réſiſter à de pareilles tentations: il le trouve impoſſible, dis-je, parce qu'il aime ſon bien-faiteur. D'où vient donc qu'un homme qui ſe voit dans le monde comme dans la maiſon de Dieu, maître de toutes les créatures, ne vivant, ne reſpirant que par ſa pure miſericorde, peut conſentir au crime qui deshonnore l'auteur de tant de bien-faits, il eſt tout viſible qu'il ne l'aime pas. Mais lors qu'au lieu de réſiſter au peché, il cherche de plein gré les occaſions de

lui faire outrage en le commettant, lorſque non-ſeulement il ne ſe défend pas de ceux qui le ſollicitent, mais qu'il ſollicite même ceux qui ſe défendent, qui peut nier qu'il ne haïſſe celui qui lui a donné tant de ſujets de l'aimer ?

Je ſai que nous excuſons ſouvent nos deſordres ſur nos méchantes inclinations, ſur nôtre foibleſſe naturelle; mais on ne peut pas dire que l'ingratitude ſoit un vice qui naiſſe avec nous, veû que naturellement nous avons tant de pente à la vertu oppoſée. Quoi que Rome eût deſiré la mort de Ceſar qui l'avoit aſſujettie, quoi-que depuis longtems elle chercha, pour ainſi dire, parmi ſes citoiens quelcun qui s'ennuïa de la ſervitude, & qui briſa les chaînes, ſous leſquelles elle gemiſſoit, cependant elle eût quelqu'horreur de recevoir ce ſervice du favori de l'uſurpateur. Auguſte ſon ſucceſſeur aïant pardonné à Cinna le complot qu'il avoit formé contre ſa vie, les Romains ſe ſentirent ſi obligez de cette grace faite à leur liberateur, que la reconnoiſſance qu'ils en eurent étouffa en un moment dans leur ame cette haine de la monarchie, qu'ils avoient tous ſuccée avec le lait, & qui ſembloit ne devoir jamais s'éteindre. Cette ſeule grace les accoûtuma au joug, il aimerent-mieux être eſclaves, que paroître ingrats. C'étoient des Païens, Chrêtiens Auditeurs, qui avoient ces ſentimens, & néanmoins la bonté du Seigneur, ſa facilité à nous pardonner mille fois nos propres fautes ne peut faire ſur nous une pareille impreſſion ; la reconnoiſſance fait aimer ceux qu'on a ſujet de haïr. O Dieu ! Eſt-ce que la haine que nous avons pour nôtre bon maître, eſt

plus-forte que n'étoit celle de ce peuple pour ſes Tirans.

Quoi-que les pecheurs ne méritent pas qu'on les ménage en nulle maniére, toute-fois ſi le grand ſaint Ambroiſe ne s'étoit pas ſervi le premier de l'exemple-même d'un chien, pour nous apprendre la gratitude, je n'aurois pas osé rapporter ce que je vais dire. Il y a environ deux ans qu'étant en une ville de France on me raconta que depuis peu un chien aïant mordu ſon maître, lequel entroit en maſque & fort bruſquement dans ſa maiſon; ce pauvre animal en conçeût un ſi grand regret qu'il fut impoſſible de l'en conſoler; il s'alla mettre ſous une cuve d'où l'on tâcha en vain de le retirer quelques careſſes qu'on lui peuſt faire; on lui préſenta à manger & à boire tout ce qui pouvoit être le plus à ſon goût, ſans qu'on peuſt jamais le reſoudre à y toucher; enfin il mourut dans trois jours de pure triſteſſe, ne pouvant réſiſter à la douleur qu'il avoit de s'être mépris en la perſonne de celui qui le nourriſſoit, & qui étoit lui-même au deſeſpoir de ne pouvoir ſauver cette beſte que ſa reconnoiſſance rendoit aimable.

Homo cum in honore eſſet non intellexit, comparatus eſt jumentis inſipientibus, & ſimilis factus eſt illis. C'étoit la plainte que faiſoit David, Chrêtiens Auditeurs, l'homme que Dieu avoit établi Roi & Seigneur de tous les animaux de la terre, qu'il avoit ſi fort diſtingué d'eux, en le faiſant raiſonnable & immortel; cét homme, dis-je, a perdu les ſentimens d'homme, il s'eſt avili juſqu'à la condition des beſtes, il eſt devenu tout ſemblable à elles. Mais helas; Seigneur, les choſes ſont al-

lées bien plus-loin encore ; cét homme a tellement dégeneré, il a ſi fort corrompu toutes les inclinations naturelles, qu'il y a lieu de ſoûaiter aujourd'hui qu'il ait un peu plus de reſſemblance avec les beſtes, & que dans ſa fureur il épargne au moins à leur exemple celui qui leur a tant fait de bien, & qui ne leur a jamais fait que du bien.

Mais ce n'eſt pas encore aſſez, non-ſeulement le pecheur donne des marques de ſa haine contre Dieu par ſa deſobéïſſance & par ſon ingratitude ; mais on peut dire avec ſaint Bernard qu'il hait Dieu veritablement, & d'une haine formelle non-ſeulement parce qu'il lui fait du mal autant qu'il le peut ; mais parce qu'il lui en ſoûaite beaucoup plus qu'il n'eſt capable de lui en faire. Quiconque peut ſe reſoudre à offencer le Créateur, le maître de toutes choſes, s'il veut bien examiner les ſentimens de ſon cœur, trouvera qu'il voudroit qu'il n'y euſt point de Dieu, ou du moins que ce Dieu manqua ou de juſtice ou de puiſſance pour le punir, ce qui eſt deſirer ſa deſtruction entiére. Et pour confirmer encore cette verité j'obſerve dans la plûpart des pecheurs certaines diſpoſitions à l'égar de Dieu, qui ne peuvent être que des effets de l'averſion extrême qu'ils ont pour lui.

Ils ont toutes les peines du monde à donner quelque créance à ſes paroles. Il s'eſt expliqué auſſi clairement qu'il étoit poſſible ; il a confirmé ce qu'il a dit par une infinité de prodiges, les Grecs, les Romains, les Juifs, les Gentils, les Idolatres, toute la terre a crû les veritez qu'il a enſeignées ; mais un pecheur ne peut encore y

ajoûter foi, il n'a nulle raiſon de douter, & il lui plaiſt de douter de tout, plûtôt que de confeſſer que Dieu a dit vrai; il aura la hardieſſe de ſoûtenir que tout l'univers s'eſt aveuglé, qu'il a été pris pour duppe, & que lui-ſeul s'eſt défendu d'une illuſion ſi générale. C'eſt que pour nous rendre un point incroïable, il ſuffit qu'il ſoit avancé par une perſonne que l'on n'aime pas, quelque probabilité que la choſe puiſſe avoir d'ailleurs; c'eſt pour cela que les Téologiens diſent, que pour avoir la foi actuelle ce n'eſt pas aſſez d'être fort éclairé dans l'entendement, il faut encore que le cœur ſoit favorable à celui qui découvre l'objet de la foi, & qu'il pouſſe l'eſprit qui n'eſt attiré que foiblement par des veritez obſcures en elles-mêmes.

Mais que dites-vous de la facilité, ou plûtôt de l'inclination qu'ils ont à blâmer le Seigneur, & à pointiller ſans ceſſe ſur les ordres établis par ſa Sageſſe infinie? Tantôt il a fait l'homme trop foible pour les commandemens qu'il avoit à lui donner. Tantôt il exige tiranniquement une ſoûmiſſion qu'il n'ignore pas nous être impoſſible. Il ne s'eſt point aſſez fait connoître à l'homme, il auroit pû nous donner plus de lumiéres ſur le ſujet de la religion, & ne nous laiſſer pas dans la cruelle incertitude qui nous expoſe à tant de perils, s'ils n'ont rien à dire en ce qui les touche, ils ſe ſcandaliſent, ils murmurent de la maniére dont il en uſe envers les infideles, qui n'ont jamais connu Iesus-Christ, envers les enfans qui ſont morts ſans avoir receû le batéme, envers les bons qui ſouffrent, & les méchans qui triomphent: n'eſt-ce pas une choſe bien plaiſante que de petites créa-

Seigneur, lui dit-il, eſt-ce que je n'avois pas déja aſſez de raiſon de vous donner mon amour, vous me menaçez de maux extrémes ſi je refuſe de vous aimer ! Eſt-ce qu'il eſt quelque mal plus-terrible au monde que de ne vous aimer pas ? *Quid tibi ſum domine, ut amari te jubeas à me, & niſi faciam iraſcaris mihi, & mineris ingentes miſerias ; parva ne eſt miſeria, ſi non amem te ?* Mais ſi c'eſt un ſi grand mal de n'aimer pas Dieu, Chrêtiens Auditeurs, que doit-on dire de ceux qui le haïſſent, de ceux dont le cœur eſt plein de fiel contre cette ſource inépuiſable de douceur, qui ont de l'averſion pour cét être ſi parfait qui eſt le principe, la fin, le centre, le bon-heur de toutes les créatures, qui eſt la beauté de la beauté meſme, & la bonté de tout ce qu'il y a de bon dans l'univers ? Quel aveuglement, quelle fureur peut porter une de vos créatures a vous haïr, O mon Dieu ! vous qui étez leur pere & leur Roi, & à vous haïr juſqu'à ſe revolter ouvertement contre cette autorité infinie dont vous uſez d'une maniere ſi paternelle, juſqu'à oublier tous vos bien-fais, juſqu'à s'en ſervir même pour vous outrager, juſqu'à deſirer voſtre entiére deſtruction, juſqu'à vous détruire autant qu'il eſt poſſible dans ſon eſprit par les penſées de murmure & de blaſphéme qu'elle y entretient.

Eſprits de ténebres & vous ames réprouvées qui ſouffrez dans les Enfers tant de peines differentes ! Que vous étes mal-heureuſes de haïr celui qui vous a formées, celui dont l'amour rend les Seraphins ſi heureux au deſſus du firmament ! O que tous vos ſupplices me paroîtroient légers, ſi vous pouviez ſouffrir & aimer en même-tems, que j'ai peine à

comprendre comment ils peuvent être aſſez violens ces mêmes ſupplices, pour vous obliger à vouloir du mal à celui qui vous a tant aimez & qui vous aimeroit encore, ſi vous ne l'aviez contraint à vous haïr ! Mais enfin il ne vous aime plus, ſa miſericorde s'eſt changée en dureté à vôtre égar, il vous eſt un Dieu cruel & impitoïable. Mais quelle raiſon pouvons nous avoir nous autres de haïr Dieu dans le tems que Dieu nous comble de biens, qu'il nous offre ſa miſericorde, ſa grace, ſon paradis, & ce qui eſt à mon ſens plus aimable encore, dans le tems qu'il nous offre ſon divin amour. Vous ne ſerez pas ſurpris aprés cela, Meſſieurs, lorſque je vous dirai que le Seigneur haït le peché à ſon tour, mais peut-être le ſerez-vous d'apprendre combien il le hait, & quelles marques il a données de cette haine. C'eſt la ſeconde partie.

Origene parlant de la mort d'Ananie & de Saphire rapportée dans les actes des Apôtres dit que la cauſe de cét accident tragique, fut un raïon de lumiére par lequel Dieu leur fit connoître le crime qu'ils avoient commis, & qui le leur répréſenta ſi difforme & ſi horrible qu'il n'en pûrent ſoûtenir la veuë un ſeul moment. Je ne penſe pas que le peché puiſſe être enviſagé par aucun endroit plus capable de faire une ſi grande impreſſion, que par la haine infinie que Dieu lui porte, & il me ſemble que ce n'eſt pas à la faveur d'un ſimple raïon que cette haine peut être apperçeûë, mais que nous ſommes tout environnez des lumiéres qui nous la découvrent.

La prémiere marque que Dieu a donné de l'averſion infinie qu'il a pour le peché c'eſt la con-

dannation du premier Ange & de ce nombre innombrable d'eſprits qui furent complices de la revolte. Il eſt certain que Lucifer étoit le chef d'œuvre du Créateur, qu'entre ſes autres ouvrages il brilloit comme le Soleil entre les étoilles, que Dieu s'applaudiſſoit d'avoir formé une créature ſi accomplie, qu'il le regardoit avec une complaiſance particuliere, & cependant ce mal-heureux Ange n'eût pas plûtôt conſenti au peché, qu'il dévient abominable aux yeux de Dieu, que Dieu ne peut ſe reſoudre à le ſouffrir un ſeul moment en ſa préſence, qu'il ſe reſolut de le perdre, qu'il n'y eût point de lieu aſſez éloigné du Ciel, aſſez ſombre pour abiſmer cét objet d'horreur, falluſt-il creuſer tout exprez un enfer au centre du monde, pour l'y enſevelir dans d'éternelles ténebres.

Ie me répréſente un Grand vaſe d'or enrichi de mille diamans & de l'ouvrage le plus exquis qui ait jamais ſignalé l'art du prémier maître du monde, dans lequel il tombe par hazar une goutte d'une liqueur ſi infecte que l'ouvrier le caſſe, le rompt ſur l'heure en mille pieces, le fait jetter ſi loin de lui & dans une cloaque ſi profonde & remplie de tant d'ordures qu'il ne le puiſſe jamais voir, & qu'il ne puiſſe jamais être veû de perſonne ſans horreur. Il pourroit être lavé, ou même purifié par le feu, mais aprés cette infection toutes les eaux de la mer, toute la ſphere du feu ne ſuffiſent pas pour luy faire vaincre l'averſion qu'il en a conceûë, ni la richeſſe d'un métal ſi précieux, ni l'éclat de tant de diamans, ni l'excellence du travail ne lui donne nulle envie de le conſerver, il auroit eû bien du plaiſir à voir briller ce chef-d'œuvre

ſur un buffet ou dans une ſalle roïalle, mais aprés qu'il a été ainſi ſouïllé, il ne peut plus l'emploïer à nul uſage, il le perd ſans regret, & ſans reſſource.

Quel doit être ce poiſon, Chrêtiens Auditeurs, qui de la plus-parfaitte des créatures, qui de tant de créatures ſi parfaittes, remplies de tant de lumiéres, ornées de tant de dons naturels & ſurnaturels, a pû faire en ſi peu de tems des objets ſi odieux à celui-la même qui les avoit formées, & duquel elles étoient les images les plus-reſſemblantes & les plus-riches ? Il ne veut pas même entendre parler ni d'expiation, ni de penitence, il ne lui reſte pour elles nul mouvement de tendreſſe ni de pitié, ce n'eſt plus qu'une haine infinie, qui ne peut être ni éteinte ni addoucie.

Mais Meſſieurs ſi un ſeul peché a peû rendre odieuſes a Dieu des créatures ſi excellentes, ſi ſpirituelles, & qui lui faiſoient tant d'honneur : Helas ! que ſera-ce de vous chetive créature, petit ver de terre, homme petri de fange & de bouë ? Que ſera-ce de vous lorſque vous aurez receû en vôtre ame le peché mortel ? Croïez-vous qu'il puiſſe ſouffrir des vaſes d'argile aprés une ſi horrible infection, lui qui a ſacrifié des vaſes de ſi grand prix ? Que ſera-ce de ces ames qui ont commis mille pechez, qui ſe veautrent dans l'ordure, qui y ſont plongées & comme enſevelies depuis tant d'années, qui en ont tous leurs ſens infectez, toutes les facultez de leurs corps, toutes les puiſſances de leur ame. Qui peut exprimer l'horreur qu'elles ſont à Dieu & aux Anges ?

La deuxiéme preuve, c'eſt dans le châtiment

d'Adam. Je ne ſai ſi vous avez jamais examiné quelle colere ſa deſobéïſſance a allumé dans le cœur de Dieu. En premier lieu contre Adam, mais cela n'eſt rien, toute ſa race, tout ce qui portera un ſeul trait de cét homme deſobéïſſant, tant qu'il y aura une goutte de ſon ſang ſur la terre, le Seigneur ſera irrité & il exercera une cruelle vengeance. Il n'y a eû grace pour perſonne. Il a armé toutes les créatures, toute la nature. Les animaux, les plus-petits inſectes, l'air, l'eau, les vents, la terre & le feu. Les guerres, les peſtes, les incendies, tout ce que nous ſouffrons de pauvreté, de maladie, de chaud, de froid, tout cela eſt un effet de cette colere. Voila déja ſix mille ans qu'il ſe vange, ſa vengeance n'eſt point encore aſſouvie. *Ignis accenſus eſt in ira ejus, & ardebit uſque ad inferni noviſſima.* Il ne finira point que le monde ne finiſſe, que tout l'univers ne ſoit conſumé par le feu de cette colere, afin qu'il ne reſte nulle traçe du crime qui l'a allumée.

Comment eſt-ce que cela ne nous épouvante point ? Quel eſt nôtre inſenſibilité, pour ne pas dire nôtre inſolence, d'oſer pecher à la veûë d'un Dieu qui porte tant de haine au peché, & dans le tems même que cette haine ſe déclare par une vengeance ſi terrible, qu'il va par tout l'épée & le flambeau à la main brûlant & extirpant les reſtes d'une rebellion ſi ancienne.

J'ai dit que ſa vengeance durera juſqu'à la fin du monde. Mais l'enfer qui eſt la peine de nos pechez actuels durant une éternité toute entiére. Quand j'ai dit l'enfer, Eternité, c'eſt plus qu'on n'en pourroit expliquer en pluſieurs diſcours, tous

les maux, une durée qui va au de-là de tous les tems. Ce que j'ay à dire ici deſſus; c'eſt que Dieu n'eſt point injuſte, que ſa haine n'eſt point comme dans les hommes un effet de ſon caprice, ou d'une aveugle antipathie. Au contraire il eſt infiniment bon, & il aime infiniment tout ce qu'il a fait, il a une pente infinie à la douceur, à faire du bien, il ne trouve rien en lui qui l'anime à la colere, dit Saint Auguſtin, qui le porte à la vengeance, ſi quelque choſe l'y peut porter il faut qu'il vienne de nous, & alors il n'eſt rien de plus-juſte que ſa haine, rien de plus-proportionné aux mérites de la choſe qu'il haït. Iugez donc combien le peché merite d'être haï, puiſque Dieu le haïra, le perſecutera, le punira éternellement.

Voila ce que Dieu fait pour ſe vanger du peché. Mais rien ne fait mieux voir combien il le haït que ce qu'il a fait pour le détruire. N'eſt-ce pas beaucoup dire qu'il a voulu deſcendre du Ciel, & mourir lui-même pour l'effaçer? Ne falloit-il pas que Sanſon euſt une grande haine pour les Philiſtins, pour ſe reſoudre à perir lui-même afin de les perdre en même-tems, on raconte de certaines perſonnes qui ſe ſont empoiſonnées, qui ſe ſont percées, qui ſe ſont fait brûler toutes vives, pour avoir le plaiſir de voir brûler leur ennemi. Je dis que c'eſt l'effet d'une étrange haine, puiſqu'elle eſt plus-forte que l'amour que châcun a pour ſoi-même. Le Fils de Dieu a haï le peché juſques à vouloir mourir pour le détruire. Ce qui eſt étonnant c'eſt qu'il n'en falloit pas moins que cela pour empécher l'effet du pe-

ché dans un ſeul homme. Il falloit qu'un Dieu ſe fit homme, & qu'il mourut. Toutes les penitences, les auſteritez, la mort de toutes les créatures.....

SERMON LXII.

DE LA CONSIENCE.

Vox clamantis in deſerto, parate viam Domini, rectas facite ſemitas ejus.

C'eſt la voix de celui qui crie au deſert, préparez la voïe du Seigneur, & rendez droits ſes ſentiers. S. Luc. ch. 3.

La conſience fait continuellement une trés-grande peine au pecheur par ſes réproches amers, & lui cauſe une mortelle fraïeur par ſes terribles menaces.

QUOI-QUE le Prophete Iſaïe ait voulu marquer par ces paroles la Prédication de Saint Iean-Baptiſte, & que Saint Iean ſe les ſoit appliquées lui-même; toutefois ſi on les veut prendre en un ſens figuré, il n'eſt rien à quoi elles puiſſent mieux convenir qu'à la conſience. Car enfin on ne peut nier que la conſience ne ſoit la voix du Seigneur qui ſe fait entendre au fond de l'ame en ce deſert ſi éloigné

de la veûë des hommes, où nous n'avons que Dieu ſeul pour témoin & de nos vertus & de nos crimes. Comme la voix a été donnée à l'homme pour être l'interprete de ſes ſentimens & de ſes deſirs. Dieu ſe ſert de la conſience pour nous faire ſavoir ce qu'il juge de chaque choſe, & ce qu'il attend de chacun de nous.

Cette voix ſecrette forme diverſes paroles interieures, pour exprimer les differentes leçons & les divers ordres qu'il plaît à Dieu donner à ſa créature, elle a encore pluſieurs tons & pluſieurs accens pour nous repréſenter les diſpoſitions differentes de ſon cœur à nôtre égar. Elle eſt aigre & éclattante en ſa colere, elle ſe radoucit pour nous expliquer ſon amour, elle s'abbaiſſe pour nous marquer ſon indifference. En un mot on peut dire qu'elle eſt le lien du commerce que Dieu veût bien avoir avec nous, l'organe le plus-ordinaire dont il ſe ſert, pour toucher nos cœurs & pour ouvrir le ſien. C'eſt elle, Chrêtienne Compagnie, qui ſert aujourd'hui de précurſeur à Jesus-Christ, & qui invite tous les pecheurs à lui préparer le chemin par une prompte & ſincere penitence : *Parate viam Domini, rectas facite ſemitas eius.* S'ils refuſent de l'écouter, s'ils ne ſe diſpoſent pas à ſe reconcilier à ces fêtes ſelon le conſeil qu'elle leur en donne, ils l'obligeront à crier, ou ce qui eſt encore plus-terrible, ils l'obligeront à ſe taire. Nous parlerons une autrefois du ſilence affreux de cette conſience rebuttée, aujourd'hui j'ai deſſein de vous entretenir de ſes clameurs. Mais je n'ai garde de rien entreprendre avant que de m'être addreſſé à celle qui fut ſi prompte à obéïr à la voix de l'Ange, quand

il l'a ſalua avec ces belles paroles. *Ave Maria.*

Meſſieurs, il n'y a point de paix pour les impies, *Non eſt pax impiis dicit Dominus,* c'eſt le Seigneur lui-même qui l'a dit, & c'eſt lui-même qui leur a déclaré une guerre immortelle & ſans relâche. Ne les croïez point lors qu'ils vous veulent faire accroire qu'ils ſont contens, & qu'ils joüiſſent des plaiſirs de cette vie avec une grande tranquillité, cela eſt impoſſible, ils ont ſur les bras un trop puiſſant ennemi. Quand on a un Dieu à craindre, quel repos eſt-on capable de prendre ? & où ſont les pecheurs qui ne le craignent point, ſi ce n'eſt ceux qui ne le connoiſſent pas ? Pour mener une vie triſte & mal-heureuſe il n'eſt pas néceſſaire d'être privez de tous biens, & accablez de toutes ſortes de maux, un ſeul mal eſt capable de nous ôter le ſentiment de mille biens, la privation même d'un bien nous prive du plaiſir que nous cauſeroit la poſſeſſion de tous les autres. Or quelques grandeurs, quelques richeſſes que poſſedent les impies, ils ne peuvent éviter leur conſience que Dieu réveille, & qu'il arme, pour ainſi dire, contre eux, pour ſe vanger des outrages qu'il en a receûs, il n'en faut pas davantage pour troubler leur bonheur, pour les rendre même entiérement mal-heureux. Je ne vous dirai point, Meſſieurs, avec Saint Iean Criſoſtôme. *Que cette conſience eſt une cruelle torture, une douleur qu'on ne ſauroit expliquer, qu'elle eſt le ver de l'eſprit, le poiſon du cœur, un bourreau impitoïable, une nuit ſombre & affreuſe, une tempête, un orage, une fievre interieure & maligne, un combat qui ne finit point.* Ie me contente de dire que c'eſt une voix, qui ne ceſſe de ſe plaindre, & de

nous épouventer, une voix qui pique par ſes réproches, & qui effraïe par ſes menaces, une voix importune, une voix funeſte, une voix qui nous met éternellement devant les yeux nos pechez, les ſupplices qui leur ſont deûs, qui nous exagere ſans ceſſe l'énormité de ceux-là & la rigueur de ceux-ci, afin de nous confondre au ſouvenir du mal que nous avons fait, & de nous allarmer à la veûë des peines que nous avons méritées. Voila, Meſſieurs, de quoi nous entretenir dans les deux parties de ce diſcours. Nous verrons dans la premiére, quelle peine la conſience fait continuellement à l'ame par ſes réproches amers ; & dans la ſeconde quelle fraïeur elle lui cauſe par ſes terribles menaces ; c'eſt tout ce que j'ai à dire aujourd'hui.

Le pecheur n'a pas plûtôt conceû la volonté d'offencer Dieu, qu'il commence à ſouffrir la peine de ſon peché : *Parturiit iniuſtitiam, concepit dolorem*, diſoit David, il a receû en ſon ame la ſemence de la douleur, dés qu'il a formé le deſir du crime, & comme ce crime & cette douleur ont été conceûs en même tems, il eſt tout viſible qu'ils doivent naître à même heure, ou ſe ſuivre du moins de fort prés. Entrez, s'il vous plaît, dit Philon le Iuif, entrez un peu dans le cœur de cét homme qui rend un faux témoignage, *Introſpice ſi libet falſo iurantis animum.* Vous trouverez que dans le tems-même qu'il ſe parjure, ſon eſprit ſe trouble, ſe mutine contre lui-même, qu'il ſe reproche ſa lâcheté & ſa perfidie. *Aſpicies eum non quieſcere ſed plenum tumultu trepidationéque accuſatum à ſe ipſo & ſibi ipſi facientem convitium.* Mais ſans pénetrer dans le ſecret de ſa conſience, mettez-lui

ſeulement la main ſur le cœur, & voïez comme il eſt émeû, comme il s'agite par ſes fréquentes palpitations, conſiderez ſes yeux, ſon viſage, ſes levres, ſa voix, ſa main qu'il ne leve qu'en tremblant, tout cela vous découvrira le tumulte qui eſt dans cette ame, il ſemble que toutes les parties de ſon corps révoltées par la conſience refuſent de le ſervir dans ce ſacrilege, il n'y a pas juſqu'à ſa langue qui devenant peſante & s'attachant au palais ne porte témoignage contre lui, par les mêmes paroles dont il ſe ſert pour déguiſer la verité.

Ie dis le même des autres crimes, dés le tems-même qu'on les fait, la conſience qui les a d'abor déconſeillez, les condanne hautement, elle commence à ſe récrier contre la malice du ſcelerat, à demander juſtice de la violence qu'on lui fait, à s'en vanger elle-même. Mais lors que le crime eſt achevé, c'eſt bien un autre bruit, un autre ſupplice, car la paſſion qui porte au peché étant rallentie, & le peu de plaiſir qui s'y trouve aïant ceſſé entiérement, l'ame demeure en proïe à la douleur & au repentir. La paſſion fait qu'on prend le poiſon ſans le regarder, la volupté le détrempe de quelques douceurs qui le déguiſent à la bouche, mais quand une fois il eſt avallé, qu'il eſt répandu dans les entrailles, il ne ſe fait que trop reconnoître par les tranchées horribles qu'il nous cauſe. Saint Iean Criſoſtôme remarque qu'il nous arrive ici tout le contraire de ce que les meres experimentent dans l'accouchement, elles enfantent avec douleur, mais cette douleur eſt incontinent effacée, par la joïe qu'elles ont d'avoir mis un enfant au monde. Le pecheur au contraire fait le mal avec quelque plai-

ſir, mais à peine a-t-il enfanté ce monſtre qu'il commence à ſouffrir des tourmens, qui ſurpaſſent tout ce que la cruauté a jamais inventé de plus-douloureux.

On dit, & il eſt trés-vrai qu'on ne peut comprendre la paix & les délices interieures que goûte une ame fervente dans la pratique du bien, à moins qu'on ne l'ait appris par experience. Ie dis la même choſe du trouble & des peines qu'endure un mauvais Chrêtien de la part de ſa conſience irritée ; premiérement elle le pourſuit par tout en lui remettant ſans ceſſe ſon peché devant les yeux, & ne lui permettant pas d'en détourner ſa penſée quoi-qu'il faſſe pour l'oublier. C'eſt ce que le Prophete David a voulu exprimer par ces paroles. *Quoniam iniquitatem meam ego cognoſco, & peccatum meum contra me eſt ſemper.* Ie vois le mal que j'ai fait ; & mon crime ſe préſente à moi en tout tems & en tous lieux. Ce ſeroit peu de choſe ſans doute ſi elle le repréſentoit tel que la cupidité le faiſoit paroître avant qu'il euſt été commis, mais elle lui ôte ce maſque qui l'avoit deguiſé à la paſſion, elle le peint tel qu'il eſt, avec cette affreuſe laideur qui a défiguré Lucifer, & qui du plus-bel ouvrage de Dieu, a fait en un moment la plus-hideuſe & la plus-horrible de toutes les créatures. Ce n'eſt plus cette vengeance ſi douce, cette volupté ſi charmante, cét argent ſi néceſſaire & d'un ſi grand uſage pour toutes ſortes de deſſeins. Ce n'eſt plus que cruauté, qu'ordure, que brutalité honteuſe, qu'une ſoif injuſte & barbare du ſang humain. C'eſt une ingratitude, une impieté, une rebellion ouverte contre Dieu, qui nous rend in-

dignes de vivre, & dignes d'être fuïs, d'être haïs, d'être mépriſez & maudits de tous les hommes.

Cedrenus un hiſtorien Grec raconte que l'Empereur Conſtant aïant fait mourir un de ſes freres nommé Téodoſe qui étoit Diacre, ce frere lui apparoiſſoit ſouvent pendant la nuit, révêtu des habits ſacrez,& portant en main une coupe pleine de ſang qu'il lui préſentoit, avec ces paroles, beuvez mon frere,pour le faire reſſouvenir en même-tems, & du ſacrilege dont il s'eſtoit ſoüille, & du fratricide qu'il avoit commis, & de l'humeur brutalle & ſanguinaire qui l'avoit porté à cét excés de fureur. C'eſt ainſi, Meſſieurs, que la conſience offre continuellement à l'eſprit l'image de ſon peché avec tous les traits les plus-odieux, avec toutes les circonſtances qui en peuvent ou aumenter ou découvrir la malice. Te voila enfin ſatisfait, dit-elle à ce vindicatif, tu t'es ſaoulé du ſang de ton frere, tu as foulé au pié celui du Sauveur, tu as mépriſé la voix de Dieu qui te demandoit grace pour ce mal-heureux, tu as mieux aimé renoncer au pardon dont tu avois beſoin pour toi-même que de pardonner pour l'amour de Jesus Christ. O qu'il te faiſoit beau voir, avec ces yeux ardens, & ce viſage farouche faire des actions de furieux, piquer comme un ſerpent, rugir, mordre, déchirer comme un Tigre ou comme un Lion. Barbare tu avois donc oublié que tu étois homme, & que c'étoit un autre homme que tu mal-traittois, tu avois oublié combien de fois ton Juge t'avoit pardonné, & combien de choſes il falloit encore qu'il te pardonnaſt. Ah mal-heureuſe, dit-elle à cette femme, te voila deshonorée pour le reſte de tes jours, un

moment de plaiſir t'a ravi ce qui fait toute la gloire de ton ſexe, & t'a mis au nombre des femmes proſtituées, oſeras-tu bien deſormais te montrer à tes amies, & te méler parmi des perſonnes ſi vertueuſes ? Tu as donc pû conſentir aux deſirs infames de ce débauché, & lui ſacrifier un mari qui étoit ſi digne d'une épouſe plus-vertueuſe. Voila ta réputation, & peut-être même ta vie à la diſcretion d'un libertin, qui peut-être a déja fait confidence de ta foibleſſe, & qui du moins dans une débauche ou le vin fait parler les plus-reſervez eſt capable de la publier. Mais quand cela ne ſeroit pas, tu as peché en la préſence de ton Créateur, tu as oſé faire à ſes yeux une choſe dont il a horreur, & qu'il ne manquera pas de te reprocher quelque jour aux yeux de tout l'univers.

Voila, Meſſieurs, ce que cette conſience bleſſée crie aux oreilles du pecheur, mais avec quelle conſtance & quelle impunité, jugez en s'il vous plaît, parce que je m'en vais dire : Elle profite de toutes les occaſions pour renouveller ſes plaintes, s'il regarde le ciel, voila dit-il à lui-même ce qui m'appartenoit par le droit de mon innocence, & à quoi j'ai renoncé pour des biens que je ne poſſede plus, s'il voit une perſonne de pieté, il ſe reproche le peu de reſſemblance qu'il a avec elle, s'il rencontre un vicieux reconnu il rougit de voir en lui-même ce qui rend cét homme infame & odieux à tout l'univers, ſi on le loûe, ſa conſience le fait reſſouvenir qu'il ne doit ſes loûanges qu'à l'ignorance des hommes & à ſon hipocriſie, ſi on le blâme elle appuïe avec aigreur, elle lui ſoûtient comme en face, ce qu'on dit de lui, elle lui lie la

langue, elle l'embarraſſe de telle ſorte qu'il ne ſe défend que foiblement, & qu'aux yeux des perſonnes un peu éclairées il ſe découvre lui-meme en voulant ſe juſtifier, ſi on fait en ſa préſence l'éloge des vertus qu'il a perduës, ſi on accuſe les autres des vices auſquels il eſt ſujet, ce ſont autant de coups de foûëts, dit ſaint Iean Criſoſtôme, qu'il reçoit lui-même ſecrettement. Bien davantage elle emploïe juſqu'au bien que l'on a fait autrefois, pour nous perſecuter dans nos deſordres. Elle nous compare nous-mêmes à nous-mêmes, elle nous exagere la gloire & la retenuë de nôtre jeuneſſe; l'eſtime que nous nous étions aquiſe par le réglement & la pureté de nos mœurs, la fidelité inviolable que nous avions gardée à Dieu durant l'eſpace de pluſieurs années, & la tranquillité interieure qui avoit été le doux fruit de cette fidelité. Il n'eſt rien de ſi amer, rien de ſi fâcheux que ce ſouvenir à une ame qui eſt déchuë de ce bien-heureux état : *Nihil eſt,* dit Saint Ambroiſe, *quod tam ſummo dolori ſit, quam ſi unuſquisque poſitus ſub captivitate peccati recordetur unde lapſus ſit.*

C'eſt dans cette veûë qu'on ne peut s'empécher de dire avec Job. *Quis mihi tribuat, ut ſim juxta menſes priſtinos, ſecundum dies quibus Deus cuſtodiebat me, ſicut fui in diebus adoleſcentiæ meæ, quando ſecreto erat Deus in tabernaculo meo, quando erat omnipotens mecum.* Helas qui me rétablira dans cette glorieuſe innocence que j'avois conſervée avec tant de bon-heur, que ne puis-je rappeller ces belles années, où je vivois ſous la protection de mon Dieu, & où Dieu lui-même faiſoit ſa demeure au fond de mon cœur. *Videbant me juvenes,*

& abſcondebantur, & ſenes aſſurgentes ſtabant : Les plus-libertins ſe compoſoient en ma préſence, & les plus-ſages revéroient en moi une jeuneſſe reglée & irréprochable. *Auris audiens beatificabat me, & oculus videns teſtimonium reddebat mihi.* Il a été un tems que ceux qui entendoient parler de moi me donnoient mille benedictions, & envioient le bon-heur de ceux qui m'avoient mis au monde, & quand on venoit à examiner de prés ma vie & mes actions, on reconnoiſſoit que je meritois les loûanges que l'on me donnoit, & que la renommée me faiſoit juſtice, mais helas ce tems n'eſt plus, je ſuis devenu le ſujet des diſcours & des railleries, les jeunes gens & les plus-reſervez m'ont en horreur, ils appréendent ma compagnie, on la leur défend de-peur qu'elle ne les corrompe ou les deshonore : *Nunc autem deriderent me iuniores, nunc in eorum Canticum verſus ſum, & factus ſum illis in proverbium, abominantur me.* Il ne faut pas s'étonner, Chrêtiens Auditeurs, ſi les perſonnes qui ont abandonné Dieu, paroiſſent quelquefois ſi affamées de plaiſirs & nouveaux divertiſſemens, ils y ſont comme forcez par les cris importuns de leur conſience, qu'ils eſperent pouvoir charmer par l'uſage continuël de tout ce qu'il y a de plus-agréable dans la vie, ils tâchent de faire ſuivre d'auſſi prés qu'il eſt poſſible les feſtins, le jeu, la dance, la comedie, de-peur que ſi la conſience trouvoit un moment de ſilence & d'oiſiveté, elle ne les accablaſt par ſes réproches. Rien ne me fait tant connoître la grandeur de leur tourment, que cette inſatiabilité & cette inconſtance. Il me ſemble voir des malades qui ſont tourmentez d'une cruelle hidropiſie, je

n'ai garde de leur porter nulle envie, quelque delicieuſes que ſoient les boiſſons dont ils tâchent d'éteindre leur ſoif, au contraire plus ils boivent, & plus ils me font de compaſſion, parce que c'eſt une marque que leur mal eſt plus-grand, & qu'ils endurent davantage. Ie les compare encore à certaines gens pour qui il ſemble que l'Arabie heureuſe ne peut fournir aſſés de parfums, & qui en ont toûjours de toute ſorte & des plus-exquis; on les accuſe de molleſſe & de ſenſualité, & bien ſouvent elles ne ſe chargent de muſc & d'ambre, que pour combattre l'air puant qu'elles ſoufflent & qui les infecte. Il en eſt de même des pecheurs, ils ſe plongent dans toutes ſortes de délices, pour tâcher d'adoucir leurs peines interieures, ils s'en ſervent comme de parfums pour réſiſter aux vapeurs infectes qu'exhale leur conſcience. Il leur faut des plaiſirs pour ſe ſoulager, & il leur en faut toûjours de nouveaux, parce que nul plaiſir ne les ſoulage. Il n'eſt rien de plus-vrai, & ce poinct eſt bien digne de conſideration.

La harpe de David appaiſoit le demon dont Saül étoit poſſedé, mais nul concert, nulle harmonie n'eſt capable d'appaiſer une mauvaiſe conſcience, elle ſuit par tout le pecheur, elle l'incommode par tout, une des plus-fâcheuſes plaïes dont Moïſe frappa l'Egipte, ce fut ce nombre effroïable de grenoüilles, ou comme aſſeûrent quelques auteurs de crapaux, dont les campagnes furent couvertes & les villes mêmes remplies. Ces vilains animaux ſe gliſſoient juſques dans le Palais de Pharaon, juſques dans ſon lit, ils venoient ſalir de leur bave & ſes meubles précieux & les viandes-même de

ſa table ; ils ne ceſſoient de troubler ſon repos par leurs horribles croaſſemens. C'eſt l'image du mauvais Chrêtien, & du ſupplice que lui cauſent ſes propres pechez, ils ſe préſentent à lui en tout tems & en tout lieu, & toûjours ſous une forme hideuſe, ils n'épargnent ni les heures des affaires, ni celles des divertiſſemens, ils gâtent, ils empoiſonnent les ragoûts les plus-exquis, ils mélent leurs cris affreux aux plus-doux concerts, ils interrompent ſon ſommeil & ſes plus-agréables entretiens.

C'eſt pour cette raiſon qu'Epicure le plus-voluptueux de tous les hommes a néanmoins toûjours exclus le crime de ſa brutale felicité, quoiqu'il l'euſt toute compoſée de plaiſirs terreſtres & ſenſibles. Il ne croïoit pas qu'on puſt être tout enſemble heureux & méchant. C'eſt pour cela que David diſoit, que l'innocence & la paix s'étoient unies, & qu'elles avoient fait une ſi étroitte alliance qu'on ne les ſauroit ſeparer, *Juſtitia & pax oſculatæ ſunt.* C'eſt en vain que le pecheur ſoûpire pour une vie tranquille, tout ce qui eſt plus-capable d'enchanter les ſens, n'endormira pas le ver qui le ronge, il faut qu'il devienne bon, s'il veut ceſſer d'être miſerable : *Juſtitia & pax oſculatæ ſunt.*

Que ſi la conſcience ſe rend ſi incommode & ſi facheuſe au pecheur, au milieu-même de ſes plaiſirs, qui peut dire combien elle lui eſt cruelle au tems de l'averſité, avec quelle aigreur ne l'inſulte-t-elle pas dans ſes diſgraces ? Quel avantage ne prend-elle pas en ces rencontres ou des douleurs du corps, ou de l'abbattement de l'eſprit, pour

vanger le mépris qu'on a fait d'elle. Les freres de Joſeph ſe croïent ſur le point d'être accablez par la calomnie. La premiére choſe qui ſe préſente à leur eſprit, c'eſt la cruauté qu'ils ont exercée envers leur propre frere, quoi-qu'il y ait déja pluſieurs années, il ne leur ſert de rien d'être innocens du nouveau crime qu'on leur impoſe, leur conſiénce prend juſtement ce tems-là pour leur reprocher leur ancienne dureté, & elle la leur reproche avec tant de force & de véemence qu'elle les couvre de confuſion, & les oblige de ſe taire en une occaſion où ils avoient tant de ſujet de ſe plaindre : *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem noſtrum, en ſanguis ejus exquiritur.* On nous fait juſtice, diſent-ils, on nous rédemande compte du ſang de Ioſeph, c'eſt la voix de ce ſang qui crie aujourd'hui contre nous, & qui demande vengeance ; un ſi grand crime ne pouvoit pas être impuni. Voïez le mal-heureux Antiochus accablé de maladies honteuſes, tout couvert d'ulceres, & dans l'attente d'une mort précipitée. C'eſt dans cette conjoncture que ſes pechez s'élevent contre lui, pour mettre le comble à ſon infortune. *Nunc reminiſcor malorum quæ feci in Ieruſalem :* C'eſt juſtement à cette heure que ma conſience me remet en memoire tous mes ſacrileges, qu'elle me reproche les violences que j'ai exercées dans Ieruſalem, & les prophanations que j'y ai faittes, *nunc, nunc,* c'eſt à ce moment qu'elle étalle à mes yeux les vaſes ſacrez, qu'elle déplie les meubles dont j'ai dépouillé le Temple du Tout-puiſſant, *Nunc reminiſcor malorum quæ feci in Ieruſalem.*

Meſſieurs, la condition du pecheur en quelque

état qu'il puiſſe être me paroît toûjours trés miſerable, mais il n'eſt jamais plus à plaindre que dans ces rencontres. Une douloureuſe maladie le tient ſur ſon lit comme ſur une roüe, ou comme ſur un gril ardent il perd ſes biens avec injuſtice, ſes ennemis le noirciſſent & le maltraittent, la mort lui enleve ce qu'il a de plus-cher au monde, il eſt aſſiégé de croix, & s'il veut ou lever les yeux au Ciel, ou rentrer un peu en lui-méme, pour prendre quelque conſolation; il ne trouve que des ſujets de douleur & de deſeſpoir. Quelle diſgrace, dit ſaint Auguſtin, & où ce mal-heureux pourra-t-il trouver une retraite, l'averſité l'attaque à la campagne, elle le ſuit dans la ville, elle entre avec lui dans ſa maiſon, dans ſa chambre, dans ſon cabinet, il ne lui reſte plus que le reduit de ſa conſience; mais ſi là-méme tout eſt en feu, ſi le trouble & le deſordre y regne, ſi ſes ennemis s'en ſont rendus maîtres, il faudra néceſſairement qu'il prenne la fuïte, mais où fuïra-t-il, où il ne ſe ſuive lui-méme, & dans l'état où il eſt, par tout où il ſe trouvera ne trouvera-t-il pas ſon bourreau & ſon ſupplice? *quocunque fugerit, ſe talem trahit poſt ſe, & quocunque talem traxerit ſe, cruciat ſe.* Que vous êtes heureuſes ames ſaintes, que vous étes heureuſes même dans les plus-grands mal-heurs de la vie, d'avoir toûjours en vous-même un ami fidele & un azile impénetrable à toutes les afflictions.

Ouï, Chrétiens Auditeurs, une bonne conſience eſt une retraite inacceſſible contre tous les ennemis de nôtre bon-heur, c'eſt un ami fort agréable en toutes ſaiſons, mais fort utile & d'un grand

ſecours au tems de l'averſité ; C'eſt en ce tems qu'une ame affligée au déors & perſecutée des créatures, trouve en elle des ſujets d'une ſolide conſolation, elle y trouve un temoignage infaillible de ſon innocence, & parconſequent une preuve certaine que ce qu'elle ſouffre n'eſt pas un effet de la colere de Dieu, mais au contraire une marque de ſon amour; c'eſt là qu'on lui donne aſſeûrance de voir la fin de ſes maux, d'en retirer beaucoup de fruit, de les voir changez en des biens immuables & qui n'auront jamais de fin. Ie me reſſouviens de la pauvre Anne mere de Samüel, qui dans la douleur extréme que lui cauſe ſa ſterilité reçoit de ſon bon mari des careſſes ſi tendres & une conſolation ſi raiſonnable. *Anna cur fles, & quare non comedis, & quamobrem affligitur cor tuum*, pourquoi pleurez vous Anne & pourquoi ne mangez-vous pas, quel ſujet avez vous de vous abandonner ainſi au chagrin, vous n'avez pas d'enfans, mais que vous importe, puis que je ſuis ſatisfait & que je ne vous en aime pas moins, ne puis-je pas moi-ſeul vous tenir lieu de pluſieurs enfans? *Numquid non ego melior tibi ſum quam decem filij?* Voila à peuprés quelle eſt la voix de la conſience, ou plûtôt la voix de Dieu, lors qu'il parle à une ame fidele qui eſt dans la deſolation, *cur fles, & quamobrem affligitur cor tuum?* Quel ſujet avez-vous de vous affliger ma bien-aimée, puiſque je vous aime & que je ſuis content de vous, c'eſt moi-même qui vous ai donné le coup dont vous vous plaignez, & puiſque vous ne m'avez offencé en rien, vous pouvez bien penſer que ce n'eſt pas en ma colere que je vous frappe. De la maniére que vous vivez au-

jourd'hui, le Paradis ne vous peut manquer, laiſſez les réprouvez joûir de cette fauſſe & courte felicité, ſongez que les maux que vous endurez ne ſervent pas peu à aumenter la gloire que je vous prépare : *Numquid non ego melior tibi ſum quam decem filij ?* Vous n'avez pas de fils, vous avez perdu celui ſur qui vous aviez fondé de ſi grandes eſperances, & dont la naiſſance vous avoit cauſé tant de joïe, mais penſez-vous que cela ſoit arrivé ſans ma permiſſion, ou que je l'aïe permis ſans deſſein, & vous aimant comme je fais, puis-je avoir de deſſein qui ne ſoit pour vôtre avantage ? Ie veux vous tenir lieu & de pere & de fils & de toutes choſes, non vous ne devez point vous affliger, quelque perte que vous puiſſiez faire, tandis que vous ne perdrez pas mon amitié. Ce ſont les conſolations interieures qui cauſent aux veritables Chrêtiens cette égalité d'eſprit, cette admirable conſtance qui nous édifie, & qui nous ravit ; c'eſt ce qui les ſoûtient contre des revers ſous leſquels nous ne doutions preſque pas qu'ils ne deûſſent ſuccomber ; c'eſt ce qui fait qu'ils n'ont à la bouche que des paroles de ſoûmiſſion, d'actions de graces, en des rencontres où les pecheurs donnent des marques ſi viſibles & ſi ſcandaleuſes de leur deſeſpoir. Mais c'eſt aſſez parlé de la peine que la conſience fait au pecheur par ſes reproches continuëls, diſons un mot de la fraïeur qu'elle lui cauſe par ſes menaces. C'eſt la ſeconde partie.

Quoi-que le Saint Eſprit ait parlé en divers endroits de l'Ecriture de cette crainte mortelle dont l'ame du pecheur eſt éternellement affligée, & que par tout il ſe ſoit exprimé d'une maniére trés-

énergique, il me ſemble néanmoins qu'il n'en a rien dit de plus-fort que ces paroles que nous liſons au Livre de Iob chap. quinziéme ; *Sonitus terroris ſemper in auribus ejus :* L'impie a toûjours aux oreilles un ſon terrible, ou plûtôt la voix de la terreur même qui l'épouvante & le fait ſecher de crainte : *Non credit quod reverti poſſit de tenebris ad lucem circumſpectans undique gladium :* S'il eſt dans la nuit, il ne ſauroit croire qu'il doive vivre juſqu'au jour, parce qu'il lui ſemble voir de tous côtez l'épée de la juſtice de Dieu qui le pourſuit, & qu'il ne peut éviter. Il eſt vrai, Meſſieurs, il lui ſemble que tout ce qu'il entend lui annonce une mort certaine, & que tout ce qu'il voit l'en menace, une nuë qui couvre le ciel, un éclair qui paroît, un tonnerre qui vient à gronder le glace juſqu'au fond de l'ame. Le ſon d'une cloche, la veûë d'un convoi funebre le rempliſſent de mille funeſtes penſées, s'il voit une ombre, c'eſt un demon qui le va ſaiſir, s'il entend le moindre bruit, c'eſt la maiſon qui va fondre ou ſous ſes piés, ou ſur ſa teſte, il croit mourir des maladies les plus-légeres, & pour peu qu'il chancelle ou qu'il ſe voïe prés de tomber, il s'imagine que c'eſt la main de Dieu qui le pouſſe, pour le précipiter dans les abîmes. Comme il eſt déja condanné par ſa propre conſcience, il attend à chaque moment l'exécution de ce juſte arrêt. C'eſt comme un voleur à qui la Sentence de mort a déja été prononcée, il eſt toûjours dans la cruelle attente de ſon ſupplice, pour peu qu'on remuë le verrouil de ſon cachot, il s'imagine que c'eſt qu'on l'en vient tirer pour le conduire au gibet.

Et non-ſeulement ſa conſience lui fait aprécender la colere de ſon juge, mais elle l'effraïe juſqu'à ce point qu'il ſe défie de tous les hommes, de toutes les créatures, qu'il croit s'intereſſer toutes à la vengeance de leur Créateur Quoi-que perſonne ne ſonge à lui, il croit, dit Saint Iean Criſoſtôme, que tout le monde connoît ſon peché, qu'on le lit ſur ſon viſage, qu'on s'en entrétient dans toutes les aſſemblées, qu'il y a des embuſcades dreſſées dans tous les coins pour le ſurprendre; ſi on le careſſe c'eſt qu'on veut cacher le deſſein qu'on a de le perdre; ſi on le reçoit plus-froidement c'eſt qu'on eſt averti de ſon infamie; il ſe défie de ſes propres ſerviteurs, des complices même de ſon peché: c'eſt pour cela que Caïn erroit dans les bois, qu'il fuïoit juſqu'à ces enfans, & qu'il croïoit que tout ce qu'il y avoit d'hommes ſur la terre avoient conjuré ſa mort. *Cum ſit enim timida nequitia*, dit le Sage, *dat teſtimonium condemnationis, ſemper enim præſumit ſæva perturbata conſcientia.* C'eſt que l'iniquité eſt extrémement timide, & comme elle ſe ſent digne de la haine de tout le monde, elle ſe perſuade dans ſon trouble que tout le monde la haït effectivement.

Ce que cette fraïeur a de fort particulier, c'eſt qu'elle n'eſt pas comme ces terreurs paniques, dont on ſe peut guerir par le ſecours de la raiſon; c'eſt la raiſon elle-même qui forme la crainte du pecheur, plus il la conſulte, plus il trouve qu'il y a de ſujet de trembler. *Tetendit enim adverſus Deum manum ſuam, & adverſus omnipotentem roboratus eſt*, en effet, dit le Saint homme Iob, il s'eſt attiré ſur les bras un redoutable ennemi, il a été aſſez in-

ſenſé pour s'en prendre à Dieu ; & pour attaquer le Tout-puiſſant. Quoi de plus raiſonnable, Chrêtiés Auditeurs, que la crainte d'une chetive créature qui a ſi lâchement, ſi cruellement offencé celui qui la peut punir éternellement, celui qui a entre les mains la vie de tous les hommes ; qui a tout fait, qui peut tout détruire, à qui tout obéït, les Anges, les Demons, les Elemens, en un mot tous les Etres ſenſibles & inſenſibles. On a veû des malheureux qui aïant choqué des perſonnes d'une grande élevation dans le monde, ont perdu l'eſprit par l'appréenſion continuelle où ils étoient de ne pouvoir échapper à l'autorité & à la puiſſance de leurs ennemis. Que ne doit donc pas craindre un homme qui a eû l'inſolence de mépriſer, d'outrager le Seigneur & du ciel & de la terre. Pour être en aſſeûrance quand on a peché, il faut néceſſairement ou avoir déja perdu l'eſprit, ou croire qu'il n'eſt point de Dieu. On trouve des gens qui pour vivre plus-tranquillement, tâchent de ſe le perſuader, mais en viennent-ils à bout ? Cela à mon ſens eſt impoſſible ; le plus qu'ils peuvent faire c'eſt de douter s'il y en a un, mais dans ce doute, je vous laiſſe à penſer ſi l'on peût-être exemt de toute crainte. Quand on fait réflexion qu'on hazarde toutes choſes ſur une opinion contraire à l'opinion de toute la terre, ſur une opinion qui n'eſt jamais tombée que dans l'eſprit d'un trés-petit nombre d'hommes impies & corrompus dans leurs mœurs.

Mais quel ſupplice, Chrêtienne Compagnie, d'être ainſi toûjours en allarmes, toûjours ſaiſis d'une mortelle fraieur, ſaint Iean Chriſologue dit

que la mort eſt un moindre mal, que la crainte de mourir, auſſi ne voit-on que trop de pecheurs qui ne pouvant plus ſupporter les terreurs que leur cauſe leur conſience, ſe font mourir eux-mêmes à l'exemple de Iudas. On en voit qui vont confeſſer leurs crimes & ſe livrer volontairement aux juges, aimant-mieux finir leur vie par les ſupplices les plus cruels, que d'entendre plus long-tems cette voix terrible. Quand je vois un homme qui a la pierre, & qui pour ſe ſoûlager conſent qu'on l'aille chercher avec le fer juſques dans ſes entrailles, je dis qu'il faut que cette maladie ſoit bien douloureuſe, puiſqu'elle fait deſirer un ſi étrange remede. Que dirons nous donc des fraïeurs que donne une mauvaiſe conſience, puiſque pour s'en delivrer, on voit des criminels, qui s'offrent de leur plein gré, à être roûez & brûlez tout-vifs. Enfin, Meſſieurs, ce mal a paru ſi grand à Origene, qu'il a crû quoi-que fauſſement que même aprés cette vie il n'y auroit pas d'autre enfer pour les réprouvez, & ſaint Ierôme qui luy reproche ce ſentiment comme une erreur tout-à-fait groſſiére ne laiſſe pas de dire en faveur de la verité, que j'explique qu'il y a un enfer ſuperieur qu'on peut oppoſer à cét enfer inferieur, dont David fait mention, & que le premier n'eſt autre que la mauvaiſe conſience. Le plaiſir du pecheur, dit ſaint Ambroiſe, eſt comme un ſonge que s'évanouït quand on s'éveille, encore faut-il reconnoître que ce qui paroît un ſommeil & un repos à en juger par les apparences eſt un veritable enfer, où ils tombent tous vivans, & où leur conſience toute ſeule leur tient lieu de flammes & de Demons. *Li-*

cet ipſa quæ videtur etiam dum viuunt impiorum requies in inferno ſit, viuentes tamen in inferna deſcendunt.

Si cela eſt ainſi, Chrétiens Auditeurs, qui pourra jamais admirer aſſez la ſtupidité & l'aveuglement du pecheur. Ie me ſuis toujours extrémement étonné qu'il y euſt des hommes, qui n'euſſent ni reſpect pour la grandeur infinie de nôtre Dieu, ni amour pour ſa bonté, qui ne fuſſent touchez ni de ce qu'il a fait, ni de ce qu'il a enduré pour nous? Ie ne puis encore comprendre comment avec la créance que nous avons, on peut vivre de la maniére qu'on vit dans le monde, avec ſi peu de ſouci de la mort, & dans un ſi grand oubli de l'éternité. Quels ſi puiſſans attraits doit avoir la volupté, me ſuis-je dit ſouvent à moi-même, pour nous entraîner dans le mal, malgré les menaces & les promeſſes d'un Dieu, malgré l'eſperance du paradis & la crainte de l'enfer à la veûë de ces joïes ſi pures & de ces cruelles flammes. Mais voici quelque choſe de bien plus ſurprenant, Chrêtienne compagnie, la vie du pecheur eſt une gêne, un ſuplice perpetuel; Il marche ſans ceſſe ſur les épines & ſur les charbons ardens, ces pechez ne le conduiſent pas ſeulement à l'enfer, ils lui font un enfer dés ce monde ici, & cependant il les aime, il les renouvelle tous les jours, il ne peut ſe reſoudre à y renoncer. *Obſtupeſcite cœli ſuper hoc, & portæ ejus deſolamini vehementer, duo mala fecit populus meus, me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, & foderunt ſibi ciſternas diſſipatas, quæ continere non valent aquas.* Arrêtez-vous ô cieux & demeurez immobiles d'étonnement! Et vous ô portes de la celeſte Jeruſa-

lem abandonnez-vous au ducïl & aux larmes à la veûë d'un aveuglement ſi prodigieux ! Mon peuple m'a abandonné, moi qui ſuis la fontaine d'eau vive, il m'a mépriſé pour des ciſternes bourbeuſes, qui ne peuvent pas même contenir les eaux ſales & ameres qui s'y ramaſſent.

Helas, Chrêtiens, lorſque nous avons renoncé au monde, pour éviter le peril de tomber dans le peché, nous avions crû faire à Dieu un grand ſacrifice, & vous avez crû lui immoler toutes vos joïes, & entrer dans un chemin rude & étroit, & cependant il ſe trouve que vous avez fuï le travail & la douleur, vous avez briſé de peſantes chaînes, vous avez pris la plus-douce voie, la voïe de la liberté & de la paix ſi quelcun héſitoit donc encore à faire le même choix, j'eſpere qu'il s'y reſoudra aprés ces penſées, *hodie ſi vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda veſtra*, c'eſt trop réſiſter à cette voix de Dieu qui nous appelle à une veritable converſion, pourquoi renvoïer à Pâques ce qui ſe peut faire aux Fêtes prochaines, n'avons-nous point encore aſſez ſouffert ſur ce chevalet, où nôtre conſience nous tient depuis tant de tems; n'avons-nous point aſſez gemi ſous ce faix d'iniquité qui nous accable ? Je ſai que ce mot de penitence en effraïe pluſieurs, mais qu'eſt-ce que la plus-rigoureuſe penitence, en comparaiſon de ce qu'il faut endurer dans la ſervitude du demon. Croïez-moi, Chrétiens Auditeurs, ce n'eſt ni à travailler, ni à ſouffrir que l'on nous invite, ce n'eſt point pour devenir mal-heureux qu'on nous preſſe de changer, au contraire parmi les motifs qui réveillent, & qui enflamment d'avantage le zele des prédica-

teurs, un des plus-forts eſt la veritable compaſſion qu'ils ont de nous voir languir, ſous un joug inſuportable, le deſir de nous faire paſſer à une vie plus calme & plus-douce, & de nous en procurer une éternelle, Ainſi ſoit-il.

SERMON LXIII.

DE LA RECHEUTE.

Fiunt noviſſima omnis illius pejora prioribus.

Le dernier état de cét homme devient pire que le premier. S. Luc c. 11.

Quiconque retombe a ſujet de croire qu'il ne s'étoit pas bien rélevé, il a ſujet de craindre qu'il ne ſe rélevera jamais.

IL me ſemble que c'eſt avec beaucoup de raiſon, que ſaint Iean Chriſoſtôme parlant du Carême, dit que c'eſt le printems de l'Egliſe. En effet tout de même qu'en la nouvelle ſaiſon il ſemble que la terre rajeunit, & que tout l'univers reſſuſcite, de méme on peut dire qu'en ce ſaint tems l'Egliſe ſe renouvelle qu'elle reprend ſa premiére beauté, & tous ſes enfans leur premiére vie. O le beau tems, Chrétiens Auditeurs, & qu'il cauſe de joïe à tous

ceux, qui ont quelque zele, & qui travaillent à la vigne du Seigneur, non-ſeulement parce qu'ils ont le plaiſir d'y voir la verdure & les fleurs du printems, mais encore parce qu'ils récueillent les fruits de l'Eté & de l'Automne, que la parole de Dieu y eſt ſemée, qu'elle y germe, & que dans l'eſpace de quarante jours la moiſſon meurit & récompenſe abondamment les travaux du laboureur, ſi les Anges font une ſi grande fête dans le Ciel pour la converſion d'un ſeul homme, quel ſujet n'avons-nous pas de nous rejoüir voïant tant de pecheurs qui ſongent à ſe reconcillier avec Dieu, & qui ſe diſpoſent par l'abſtinence, & par le jeûne, par l'éloignement des débauches & mêmes des plaiſirs permis, qui ſe diſpoſent, dis-je, à une veritable penitence.

Voila des penſées, Chrêtiens Auditeurs, qui depuis le carnaval me ſont revenuës ſouvent à l'eſprit & m'on donné bien de la conſolation; Mais il faut avoüer que l'Evangile de ce jour a mélé un peu d'amertume à cette douceur, en me faiſant reſſouvenir de nôtre inconſtance & des recheûtes, dont cette penitence peut être ſuivie. Il eſt vrai me ſuis-je dit à moi-même, que preſque tous les Catoliques ſongent préſentement à expier leurs fautes par la confeſſion, & que d'ici à Pâques la plûpart s'aquitteront de ce devoir, mais que leur ſervira ce ſacrement ſi incontinent aprés ils foulent au pié le ſang de l'alliance, par lequel ils auront été ſantifiez, ſi renouvellant leurs deſordres, ils retombent dans un état encore pire que celui d'où ils ſeront ſortis ſelon le mot de nôtre Evangile & *fiunt noviſſima hominis illius pejora prioribus.* Mon Dieu

Dieu ſi nous pouvions aller au devant d'un ſi grand mal, ſi nous pouvions donner un peu plus de fermeté à ces réſolutions qu'on va former à ces fêtes ! ſi nous pouvions les rendre immüables. Divin eſprit vous ſeul pouvez fixer l'inconſtance du cœur des hommes ! pour moi je ne puis que répandre des paroles ſteriles & faire des priéres indignes d'être exaucées. Mais j'eſpere que vous accompagnerez mes paroles de vôtre grace, & que nos priéres ſeront ſoûtenuës de l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

Pour ramaſſer en deux mots ce qu'il y a de plus-important en cette matiere, il me ſemble que la recheûte dans les pechez a beaucoup de raport avec les recheûtes, qui arrivent dans les maladies, ſoit qu'on en recherche la cauſe, ou qu'on en conſidere les effets. C'eſt une choſe certaine que les recheûtes dans les maladies ſont cauſées le plus-ſouvent par les mêmes humeurs qui avoient alteré le corps la premiére fois, leſquelles n'ont pas été tout-à-fait purgées. Je dis la même choſe des pechez, où l'on rétombe aprés avoir été à confeſſe, il eſt à craindre du moins lors que ce ſont des pechez conſidérables, il eſt à craindre que ces nouveaux pechez ne ſoient des effets des anciens, dont on n'avoit pas receû l'abſolution, & il eſt vrai que plus j'examine cette penſée, & plus elle me paroît veritable. En ſecond lieu, tout le monde ſait que le retour des maladies eſt fort dangereux, & qu'il eſt ordinairement mortel ; parce que la nature affoiblie par les premiéres atteintes du mal, a moins de force pour ſoûtenir un ſecond aſſaut, & pour ſeconder l'art des medecins, qui ne peuvent rien

ſans elle. C'eſt encore la même choſe des pechez reiterez, on s'en réleve difficilement, & c'eſt merveille s'ils ne conduiſent à la mort. Ie ne penſe pas que ſur ce ſujet on puiſſe rien dire de plus-terrible; vous jugerez par les preuves que j'en donnerai, ſi ce ſont des veritez ſolides, ou mal fondées. Voici donc qu'elle ſera la diviſion de tout ce diſcours. Nous parlerons en premier lieu de la cauſe de la rechûte, & en ſecond lieu de ſon effet. Ie dis que ſa cauſe la plus ordinaire, c'eſt la fauſſe penitence, & que l'impenitence eſt un effet, qu'elle ne produit que trop-ſouvent. Quiconque retombe a ſujet de croire qu'il ne s'étoit pas bien rélevé, c'eſt le premier poinct. Il a ſujet de craindre qu'il ne ſe rélevera jamais, c'eſt le ſecond.

Il y a long-tems que je ſuis dans cette penſée & pleuſt à Dieu, que ce fuſt une illuſion, qu'il ſe fait tres-peu de veritable penitence. Les raiſons que j'ai de le croire, c'eſt qu'ayant conceû une grande idée de cette vertù, je ne vois rien dans la penitence ordinaire des Chrêtiens, qui réponde à cette idée. La penitence dit admirablement Tertulien eſt l'abbregé des feux éternels, *compendium ignium æternorum.* C'eſt à dire ou qu'elle fait ſouffrir à l'ame une douleur, qui égalle par ſa violence la durée éternelle de l'enfer, ou qu'en un moment elle païe Dieu par ſa valeur, de tout ce que ſa juſtice auroit peu exiger de nous par un ſuplice, qui n'auroit jamais eû de fin. La penitence dit ſaint Gregoire de Niſſe eſt la ruïne & le renverſement du peché, de ce peché, dis-je, qui a perdu les Anges, qui a deſolé tout l'univers, qui a creuſé les abîmes, qui a détruit les plus-beaux ouvrages

de Dieu, & que Jesus-Christ n'a enfin d'étruit que par ſa mort. La penitence dit ſaint Bernard, eſt le ſentiment d'un homme irrité contre ſoi-même, & j'ajoûte, Meſſieurs, que cette colere a la vertu d'éteindre celle de Dieu, & de lui faire changer en amour une haine infinie, pareille à cette haine implacable qu'il a conçeûë contre les demons, & de laquelle il ne reviendra jamais.

Cependant, Meſſieurs, on veut me faire accroire, que pour faire cette penitence ſi efficace, ſi merveilleuſe, aprés un an de libertinage il ſuffit d'être un quart d'heure de tems à ſe préparer, autant à dire les pechez qu'on a commis, peut-être moins à ſatisfaire à la juſtice de Dieu, & tout cela ſans ſortir des occaſions, ſans changer de vie, ſans ſe reconcilier avec ſes ennemis, ſans renoncer au monde, ni à la vanité du monde, ſans détacher ſon cœur des objets, qui nous ont portez au mal, avec moins de ſentiment d'avoir perdu Dieu qu'on n'en auroit quelque-fois pour avoir perdu un chien ou une paire de gans. J'avoûë que cela me paroît preſqu'incroïable. Ie ie croirois néantmoins ſi aprés une penitence ſi froide & ſi courte on s'amendoit effectivement. Mais quand je vois qu'aprés quelques jours on rétombe dans les mêmes fautes, qu'à peine a-t-on receû l'abſolution qu'on ſe ſouïlle de nouveaux pechez mortels. Meſſieurs, je doute ſi avec l'abſolution on a reçeû la grace de Dieu, & pour parler plus ſincerement, je crois fermement, hors de certains cas extraordinaires qu'on ne la nullement reçeûe, ſur quoi eſt ce que je me fonde.

Premiérement pour une veritable penitence tous

les Téologiens conviennent, qu'il faut une douleur qui ſurpaſſe toute autre douleur, de ſorte qu'il n'y ait rien au monde qui ſoit capable de vous cauſer un regret pareil à celui que vous avez d'avoir violé la loi de Dieu. Ie ſai qu'il n'eſt pas néceſſaire que ce regret ſoit tel dans le ſentiment, mais dans l'effet perſonne ne doute qu'il ne doive aller auſſi-loin que je le dis.

Un regret eſt extréme dans le ſentiment, lorſqu'il va juſque à étouffer celui qui en eſt ſaiſi, comme il arriva à cette femme qui expira aux prés de ſaint Vincent Ferrier de l'ordre de ſaint Dominique, & à ce Patriarche de Conſtantinople qui s'étant laiſſé engager par des raiſons humaines, à favoriſer les héretiques de ſon tems, mourut de douleur au ſouvenir de ce crime en préſence des grands de la cour, qui l'étoient aller trouver dans ſa retraite, pour apprendre de ſa propre bouche les motifs de ſa converſion. Ce réproche réveillât en lui celui de ſa conſience, & donna tant de pointe & tant de force à la douleur, dont il avoit déja le cœur percé, qu'il ne peut la ſoûtenir, qu'il en fut étouffé aux yeux de ceux qui lui avoient fait cette queſtion. Ce regret eſt extréme quant à l'effet, lorſque au ſentiment prés, il produit en nous tous les effets de la plus-exceſſive douleur. Voïez cette jeune femme, dont le mari vient d'être cruellement égorgé: Qui peut exprimer la haine & l'horreur qu'elle conçoit pour cette action barbare? La ſeule veûë du poignard, qui a fait le coup eſt capable de la faire pâmer de douleur, il faut lui ôter de devant les yeux, & cette chemiſe ſanglante, & ce manteau qui a été le premier percé, & tout ce qui

peut la faire reſſouvenir de ſon infortune. Elle ne ſe reſoudra jamais à paſſer par le lieu où le crime a été commis. Elle fait un divorce éternel avec tous les parens de l'aſſaſin, avec tout ce qui lui appartient, ſa femme, ſes enfans, ſes amis, la maiſon-même ſont pour elle des objets ſi odieux, qu'elle ne peut les enviſager, que toutes ſes entrailles ne ſoient émûës, qu'elle ne ſoit comme hors d'elle-même, mais ſur tout elle n'oublie rien pour le ruïner lui-même, pour détruire juſqu'à ſon nom, juſqu'à ſa memoire, ou du moins pour le rendre infame à toute la poſterité.

Meſſieurs, la ſincere contrition doit produire en nous les mémes effets à l'égar du peché, dont nous voulons être abſous. Tout ce qui nous fait reſſouvenir de nôtre malheur, doit renouveller & aumenter nôtre déplaiſir, tout ce qui a contribué à nous faire offencer Dieu, cette maiſon, ce jeu; cette compagnie, cét argent, ce vin doivent être pour nous des objets d'horreur, voir cette perſonne qui a été la cauſe de nôtre cheûte, en entendre même parler, ce doit être pour nous une peine, qui égale le plaiſir que nous prenions auparavant à ſon entretien. O Dieu voila le piége qui m'a fait tomber dans vôtre diſgrace & qui a failli à me précipiter dans l'enfer. Voila l'ennemi qui a voulu me perdre ſans reſſource; voila l'inſtrument dont je me ſuis ſervi dans ma fureur, pour percer JESUS-CHRIST, & pour me percer moi-méme; voila le lieu où je me ſuis livré au demon, & où tout le ciel a été témoin de l'outrage, que j'ai oſé faire à Dieu en ſa préſence, comment eſt-ce que je puis encore en ſoûtenir la veûë, que je ne meurs

pas de honte, de douleur, de deſeſpoir à ce ſouvenir.

Or je vous demande, Chrétienne Compagnie, ſi une perſonne qui eſt dans ces ſentimens eſt capable de ſe rendre une ſeconde fois & ſans réſiſtance à la premiére tentation? Si cette femme ſi deſolée qui ne reſpiroit hier que la vengeance, conſent aujourd'hui à épouſer le meurtrier de ſon époux? Ne direz-vous pas ou qu'elle a perdu l'eſprit, ou que ſa douleur étoit feinte, & qu'elle s'eſt réjoüie en ſon cœur dans le tems qu'elle verſoit plus de larmes. Je dis la méme choſe de vous, ſi vous rétombez ſi-tôt aprés avoir eû un ſi grand regret d'être tombé; il faut néceſſairement ou que vous aïez ceſſé d'être raiſonnable, ou que le peché ait ceſſé d'étre odieux, ou que vous ne l'aïez jamais haï effectivement. Mais j'ai ſoûpiré, me direz-vous, j'ai pleuré, j'ai été inconſolable durant quelque tems, cela peut étre, il ſe peut faire que vous aiez pleuré, mais il ne ſe peut pas faire que ces larmes aïent été ſinceres, vous avez pleuré de ce que vous ne pouviez pas prendre vos plaiſirs, & vous ſauver en méme-tems, vous avez pleuré à la ſeule penſée de quitter ce qui vous eſt cher, quoi-que vous n'en aïez jamais eû la volonté, ces larmes ont été des effets de vôtre attache & non de vôtre averſion au peché; c'eſt la nature & non la grace, qui vous les à arrachées.

Mais quand même elles auroient été ſurnaturelles, ſi elles ne ſont pas ſuivies d'amendement; il y a lieu de préſumer qu'elles ont été inutiles. Vous ſavez, Meſſieurs, que les perſonnes du monde les plus-vertueuſes & les plus-chaſtes, ſont tentées

quelque-fois comme Saint Paul, avec tant d'importunité & de violence, qu'elles ſont en doute, ſi elles ont conſenti aux ſuggeſtions du démon, qu'elles croïent même avoir conſenti effectivement, & en tombent dans des triſteſſes & des deſolations incroïables. Cependant il eſt certain qu'elles ne ſont jamais ſi pures, que lorſque leur imagination eſt ainſi aſſiégée de mille fantômes impurs, & que leur corps même eſt dans des ardeurs, dont il ſemble qu'elles doivent être conſumées. La raiſon qu'on a de faire ce jugement, c'eſt qu'on ne voit rien au déors qui puiſſe faire croire, qu'il y ait de l'infidelité dans l'interieur; nulle liberté, nulle action déreglée, toûjours même réſerve, ſoit dans les paroles, ſoit dans les regars, nulle faute contre la vertu, qui eſt attaquée dans leur imagination. Ce qui ſe paſſe dans les gens de bien, à l'égar des tentations, n'arrive que trop ſouvent aux méchans à l'égar des mouvemens du Saint Eſprit. Vous avez gemi aux piés du Prêtre, vous vous étes ſenti émeû & pénetré du regret de vos pechez, cela eſt allé juſqu'aux ſanglots, juſqu'aux pleurs, cela veut dire que la grace a été forte, que l'Eſprit de Dieu vous a preſſé extraordinairement; mais je ſoûtiens que vous ne vous étes point rendu à cette grace, que vous avez réſiſté, que vous avez étouffé l'eſprit de Dieu; j'en juge par vos actions, qui ſont des preuves qui ne trompent point, vous vous étes incontinent rengagé dans les premiéres occaſions, vous avez d'abor recommencé la même vie, vous n'avez pas fait un ſeul pas pour vous retirer du mal, pas une démarche pour ſuivre Jesus-Christ qui vous ap-

pelloit, ſachez que comme les Saints ſouffrent la tentation ſans y ſuccomber, les méchans ſentent la contrition ſans y conſentir. *Ita plerique mali*, dit Saint Gregoire, *inutiliter compunguntur ad juſtitiam, ſicut plerique boni innoxiè tentantur ad culpam.*

En ſecond lieu, pour une vraïe penitence, il faut une vraïe réſolution de ne plus commettre le peché qu'on veut effacer par la penitence. Il faut que la volonté qu'on a de ne plus offencer Dieu ſoit abſoluë, diſent les Téologiens : c'eſt-à-dire qu'on ſoit prêt de réſiſter au peché, quelque plaiſir qui nous y invite, quelque grand que ſoit l'intereſt qui nous y puiſſe attirer, quelques menaces qu'on nous puiſſe faire, quelque longue, quelque preſſante que ſoit la tentation qui nous y porte, en tous tems, en tous lieux, en toutes les circonſtances que l'on prévoit ou que l'on ne prévoit pas. Eſt-il poſſible que ſi on avoit cette volonté, on fuſt capable de ſuccomber à la premiére occaſion à la tentation la plus-légere, pour un intereſt de rien. Cette volonté doit être efficace, c'eſt-à-dire qu'il faut deſirer de fuïr le peché, comme un avare deſire l'or & l'argent, comme un malade a envie de guerir, comme un pauvre ſoûaite d'être ſoûlagé dans ſon indigence, encore faut-il porter la choſe plus loin. Il faut deſirer une vie ſainte & chrêtienne avec plus d'ardeur qu'on ne deſire ni la ſanté ni les biens, puis qu'il faut être diſpoſé à tout perdre plûtôt que de perdre la grace qu'on eſpere. Meſſieurs, je vous en laiſſe vous-mêmes les juges, croïez-vous qu'un penitent, qui le lendemain de ſa Confeſſion, ou peu de jours aprés, retourne à ſes premiers déreglemens, aïe plus-ſoû-

aitté de ſe corriger que de vivre & de s'enrichir : Que feroit-il s'il avoit eû un deſir contraire, ſeroit-il ou moins ſur ſes gardes, ou plus prompt à ſe rendre étant attaqué ? Pour moi je ſuis perſuadé que dans le fond de ſon cœur il a eû cette volonté toute contraire, que du moins il a ſenti qu'il réprendroit ſa premiére route, & que ce n'étoit que pour peu de tems qu'il ſe retiroit. C'eſt pour cela qu'il s'eſt approché du Sacrement avec la même indifference, avec autant de ſens froid que s'il ne s'agiſſoît de rien, & que ſa Confeſſion ne deuſt avoir nulle ſuite. Quoi jeune homme vous allez à la penitence, & vous ne fremiſſez pas en y allant ? & comment pourrez-vous renoncer pour toûjours à cette volupté, à cette créature, à ce jeu, étes-vous donc réſolu à ſouffrir & à pardonner ? Quoi ces habitudes qui vous tiennent lié, qui vous ont rendu le mal comme néceſſaire, ſont-ce pour vous des ennemis peu terribles ? O que ſi vous croïez veritablement que c'eſt pour toûjours, ce ſeroient bien d'autres combats, & la réſolution ne s'en prendroit pas ſi bruſquement.

Voulez-vous voir un homme bien convaincu qu'il faut changer, quand on veut ſe reconcilier avec Dieu ? c'eſt Saint Auguſtin ; mais voïez auſſi quelles réſiſtances il trouve en ſoi-même, quels efforts il faut qu'il faſſe pour ſe reſoudre ? S'il ne falloit que pleurer pour une parfaite converſion, il a déja verſé plus de larmes, il a plus-ſoûpiré, plus prié que vous n'avez fait en toute vôtre vie, mais il croit n'avoir rien fait, s'il n'a la volonté de mieux vivre, bien davantage, il le deſire, il ſe reproche ſa foibleſſe & ſa lenteur, il voudroit pou-

voir ſe faire violence & dire adieu à la volupté ; mais il ſe fait juſtice à lui-même, il ſent que malgré toutes ſes larmes, tous ſes deſirs, ſa volonté eſt encore enchaînée, qu'il n'eſt point encore reſolu à renoncer pour toûjours à ſes plaiſirs criminels, & qu'ainſi il n'y a rien encore de fait, & que Dieu & ſa conſcience ont encore droit de le tourmenter. Il faut vouloir efficacement, il a combattu durant dix années avant que de pouvoir former cette volonté efficace, mais auſſi quand une fois il l'aura conceûë, il fera un divorce entier & éternel avec le peché.

En troiſiéme lieu, une veritable penitence nous faiſant rentrer dans l'amitié du Seigneur, elle nous attire une puiſſante protection qui nous rend redoutables aux ennemis du déors ; qui les éloigne de nous, qui deſarme & affoiblit nos ennemis domeſtiques. De ſorte que dans la ſuite, on eſt tenté bien plus-foiblement, & on ſe ſent beaucoup plus de force pour réſiſter. Pendant que nous ſommes ennemis de Dieu le tentateur n'a pas de peine de nous engager tous les jours en de nouveaux crimes ; Voila pourquoi le grand Saint Gregoire dit, que quand on differe d'effacer un peché par la penitence, ce peché nous attire bien-tôt dans un autre : *Peccatum quod pœnitentiâ non deletur, mox ſuo pondere ad aliud trahit* : C'eſt que le demon eſt le maître de la place, tout plie, tout eſt à ſa diſcretion ; Mais ſi un guerrier plus-puiſſant le vient attaquer, s'il ſe rend maître du fort, il ôte au vaincu toutes les armes, où il mettoit ſa confiance, & le met hors d'état de nuire, ainſi que IESUS-CHRIST lui-même le dit aujourd'hui dans

l'Evangile. Si donc aprés vôtre Confeſſion vous vous laiſſez vaincre, ſi vous rétombez avec la même facilité qu'auparavant, ſi vous ne ſentez pas plus d'horreur pour le peché, pas plus de force dans l'occaſion, ſi vous vous rendez au premier aſſaut, il eſt tout viſible que le tiran n'eſt point déſarmé, qu'il eſt encore maître de vôtre cœur. Quoi vôtre ame aura été déchargée de milles peſantes chaînes; elle aura reçeû la grace ſantifiante avec ce grand nombre de graces actueles, & de dons ſurnaturels, dont elle eſt toûjours accompagnée, Dieu-même ſera deſcendu en vous, & tout cela n'aura fait nul changement, vous vous ſentirez auſſi foible, vous tomberez avec la même facilité que ſi vous étiés deſtitué de tous ces ſecours, Meſſieurs, cela eſt à mon ſens abſolument impoſſible; & il me ſemble que c'eſt-là ce qu'on appelle une demonſtration pour quiconque croit en Iesus-Christ, aux mérites de ſon Sang & à la vertu de la grace.

Saint Paul écrivant aux Hebreux, dit une choſe étrange au ſujet de la recheûte, il dit qu'il eſt impoſſible, que ceux qui ont été une fois éclairez de Dieu, qui ont goûté ſa grace, & reçeû ſon Eſprit Saint, & qui aprés cela ſont tombez, qu'il eſt impoſſible, dis-je, qu'ils ſe renouvellent par la penitence? Ces paroles donnent de l'effroi à bien de gens, pour moi je n'ai nulle peine à y ajoûter une foi entiére. Oui, je crois qu'une perſonne qui vraiment touchée d'en-haut, a conceû une averſion ſincere pour ſes deſordres, & cette grande volonté qu'il faut avoir, pour les abandonner pour toûjours & ſans reſerve, un homme qui par la for-

ce de ſa douleur a chaſſé le demon de ſon cœur, & obligé le Saint Eſprit d'y venir faire ſa demeure ; je crois, dis-je, que ſi cette perſonne étoit aſſez mal-heureuſe pour rétomber, elle ſe fermeroit par ſa cheûte tout retour à la miſericorde, il lui ſeroit morallement impoſſible de ſe rélever, mais auſſi à quiconque a fait une pareille penitence, je tiens la recheûte morallement impoſſible.

Faire penitence, Chrêtienne Compagnie, c'eſt mourir au peché ſelon l'expreſſion de Saint Paul. Or comme aprés la mort il n'y peut avoir du retour à la vie que par un miracle, de même aprés qu'on eſt vraiment mort au peché, il faut une eſpece de prodige pour faire que le peché revive en nous : *Qui mortui ſumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo.* Comment ſe pourroit-il faire, dit le grand Apôtre, que nous reſuſcitaſſions au peché, nous qui y ſommes morts veritablement ? Mais permettez-moi, Chrêtiens Auditeurs, de changer un peu ces paroles, & de dire en nous les appliquant à nous-mêmes : Si nous étions veritablement morts à nos crimes, comment ſe ſeroit-il pû faire que nous y fuſſions ſi-tôt & ſi aiſément reſuſcitez ? Si la penitence que nous fiſmes à Pâques l'année précedente, avoit été faitte dans les formes & dans toutes les circonſtances requiſes, ſi elle avoit été de même nature que celle de Saint Auguſtin & de Magdeleine ; par quel miracle diabolique aurions-nous été cette année ſujets aux mêmes-vices qu'auparavant ? Comment ſe pourroit-il faire que nous euſſions encore les mêmes pechez à confeſſer, & peut-

être de plus-grands encore ? Quel monſtre ſi Magdelaine aprés l'Aſcenſion du Sauveur, s'étoit rengagée dans ſa vie licentieuſe, ſi Saint Auguſtin fuſt retourné à ſes débauches aprés avoir rendus ſi publics & ſes pechez & ſon répentir. *Qui mortui ſumus peccato, quomodo adhuc vivemus in illo ?* Non, non l'expérience nous fait voir tous les jours que les veritables penitences ſont ſuivies d'un divorce éternel avec le crime. Que s'il arrive quelquefois qu'on rétombe dans le même état d'où l'on étoit ſorti effectivement. Ce n'eſt jamais tout d'un coup ni du premier pas, il faut du tems pour effacer le ſouvenir de cette amere contrition, pour détruire cette grande volonté dont j'ai parlé, pour ruïner ce tréſor de graces, & chaſſer le Saint Eſprit, qui s'eſt rendu le maître du cœur ; on ne récommence point par les plus-grands crimes, on ſe rélâche peu-à-peu des exercices de piété, on ſe permet des petites libertez qui ouvtent la porte aux tentations, on ſe rend infidele en mille rencontres peu importantes, qui accoûtument l'ame, qui la diſpoſent à de plus graudes infidelitez avant que d'en venir au peché mortel, il faut étouffer bien des inſpirations, bien-des réproches de conſience. Mais que dans l'eſpace de huit jours de tems, dés le lendemain ce peché éteint, ce peché mort reſſuſcite, cét ennemi affoibli, vaincu, deſarmé, chaſſé du cœur, détruit, anéanti ſe trouve un moment aprés auſſi-fort, auſſi-redoutable, auſſi-maître de la place, que ſi Dieu ne s'en étoit pas emparé, ne s'y étoit pas rétranché & fortifié contre tous les efforts de ſatan ; j'avoûë que je ne puis comprendre comment cela ſe peut faire : *Qui mortui ſumus peccato, quomodo*

adhuc vivemus in illo? Il faut donc que cette douleur ait été feinte, ce propos imparfait; cette réconciliation fauſſe, cette penitence nulle, que ſi elle a été veritable & que néanmoins on ſoit aſſez lâche pour retomber, on a lieu de craindre que ce ne ſoit pour ne ſe rélever jamais. C'eſt le ſecond poinct.

C'eſt une parole qui me paroît bien forte & bien expreſſive, que celle que ſaint Luc rapporte de IESUS-CHRIST au chapitre neuviéme de ſon Evangile, *nemo mittens manum ad aratrum & reſpiciens retro aptus eſt regno Dei.* Quiconque a mis la main à la charruë, & regarde derriere ſoi, n'eſt pas propre pour le Roïaume du ciel. Eh quoi Seigneur n'avons-nous pas tous été faits pour vôtre roïaume, n'avez-vous pas donné à nos cœurs un deſir ſecret de vous poſſeder, ne les avez-vous pas tous formez pour vôtre amour? Ouï ſans doute, Chrêtienne Compagnie, mais il me ſemble que par cette expreſſion il a voulu marquer la difficulté qu'il y a de réprendre une meilleure vie, quand on l'a une fois abandonnée en nous faiſant comprendre qu'il eſt auſſi mal-aiſé de revenir, qu'il eſt difficile à un homme de réüſſir dans un art, dont il eſt naturellement incapable, & à quoi il n'a nulle diſpoſition; mais encore d'où peut venir une ſi grande difficulté, helas! Meſſieurs, je ne ſai d'où c'eſt qu'elle ne vient point, il me ſemble que tout contribue à la rendre inſurmontable.

Le Sauveur du monde ſemble nous vouloir faire entendre aujourd'hui qu'elle vient particuliérement du demon, qui aïant été chaſſé une fois du cœur de l'homme, n'y rentre point qu'il ne ſoit

accompagné de ſept autres eſprits plus méchans que lui pour être en état de faire une plus-longue & plus-rigoureuſe reſiſtance, ſans doute qu'il eſt beaucoup plus ſoigneux, & plus vigilant aprés avoir régagné ce poſte qu'il n'étoit avant que de l'avoir perdu, il a appris par expérience, par où c'eſt que la grace peut avoir accés, il ne manque pas de fermer autant qu'il peut les avenuës & de ſe fortifier dans les endroits qu'il a reconnu les plus-foibles; En un mot il emploïe & toutes ſes forces & toutes ſes ruſes pour éviter la confuſion d'une ſeconde ſurpriſe.

De-plus nous trouvons dans nous-mêmes de grands obſtacles à une ſeconde converſion. Car il eſt vrai, Meſſieurs, que par cette rechûte, la pente que vous avez au mal, s'eſt plus aumentée en vous, qu'elle n'auroit pû faire par cent & par mille actes reïterez avant vôtre penitence. On peut dire qu'elle eſt à l'égar du vice ce qu'un acte héroïque eſt en matiere de vertu, il n'en faut qu'un ſeul, pour produire une trés-grande habitude. Par exemple une femme qui dans le plus-fort de ſa douleur aura le courage d'embraſſer ſon ennemi encore tout couvert du ſang de ſon fils, ou de ſon pere, cette femme, dis-je, aquerra par cette action, une ſi grande facilité à ſouffrir & à pardonner les injures, qu'elle y paroîtra comme inſenſible. Ces Saints qui pour ſurmonter la repugnance extréme qu'ils ſentoient à panſer des plaïes, ont même ſuccé la bouë, qui en ſortoit, ces Saints dis-je, n'ont jamais eû depuis nulle peine au ſervice des malades.

Or je dis qu'un peché fait aprés une veritable

penitence, eſt un peché héroïque, s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte, pour le commettre il a fallu étouffer toutes les lumiéres qui nous avoient retiré du mal, toutes les graces qu'on avoit receûës, tous les bons deſirs, qu'on avoit formez avec tant de ferveur. On a peché à la veûë de tout ce qui peut rendre le peché difficile, on a rendu inutiles tous les obſtacles qui peuvent traverſer un mauvais deſſein. Cela étant qu'eſt-ce qui ſera capable deſormais de nous arrêter? Quel ravage ne fera point un torrent qui a peu rompre de ſi fortes digues? Et s'il eſt vrai comme les Docteurs l'aſſeûrent qu'aprés une action d'une pieté forte & magnanime, il eſt difficile d'être danné, ne peut-on pas dire qu'aprés une ſemblable recheûte le ſalut eſt comme impoſſible.

Tout ce qui pourroit reſter d'eſperance ce ſeroit en vous, ô Dieu infiniment bon! infiniment pitoïable! Mais au contraire on peut dire que c'eſt de vôtre part que nous viennent les plus-grandes difficultez. Meſſieurs, quoi qu'il ſoit trés-vrai que le Seigneur eſt plein de miſericorde, toutefois il eſt certain qu'il ne pardonne pas toûjours, ni toutes ſortes de pechez autrement l'enfer ne ſe rempliroit pas tous les jours des ames, qu'il ſacrifie à ſa juſtice. Il y a une meſure de graces, il vient un tems qu'on crie & qu'on n'eſt point exaucez. Mais envers qui cette rigueur ſe peut-elle exercer avec plus de juſtice qu'envers un Chrêtien, qui aprés avoir fait ſa paix avec ſon Dieu, & lui avoir juré une fidelité éternelle, ſe rend coupable d'une ſeconde rebellion?

Car en premier lieu il ne peut plus s'excuſer ſur

ſon

ſon ignorance, la confuſſion qu'il a ſouffert en confeſſant ſes crimes fait aſſez voir qu'il en a reconnu l'énormité. Il à avoûé qu'il avoit beſoin d'une grande miſericorde & que même il en étoit tout-à-fait indigne. Il a eû peine de ſe defendre du deſeſpoir, il a fallu que le confeſſeur l'ait conſolé, lui ait rélevé le courage, qu'il ait déploïé à ſes yeux toutes les richeſſes, tous les tréſors de la bonté infinie de nôtre Dieu, il s'eſt reproché cent fois ſon aveuglement, ſon oſtination, ſon ingratitude paſſée. Il retombe aprés tout cela; voila un peché commis avec une malice entiére; & par conſequent trés-digne de toutes les rigueurs de la juſtice de Dieu.

Pourquoi penſez-vous qu'il n'y a eû nulle grace, nul tems de penitence pour les demons, ſi ce n'eſt parce qu'ils avoient offencé Dieu avec une connoiſſance parfaitte du mal qu'ils faiſoient? Si cela eſt ainſi qui d'entre les hommes a plus de ſujet d'appréender un jugement pareil à celui de Lucifer, que ceux qui retombent dans leurs deſordres aprés en avoir été retirez à force de lumiéres, & de veûës ſurnaturelles, par la connoiſſance diſtincte qu'ils ont eûë de la grandeur de leurs fautes & de leurs obligations. *Voluntarie peccantibus nobis poſt acceptam notitiam veritatis jam non relinquitur pro peccatis hoſtia.* Si tous les Chrêtiens ſont ſauvez je n'ai plus rien à vous dire, mais s'il y en doit avoir même parmi nous, qui doivent éprouver les rigueurs éternelles de la juſtice divine, encore une fois, qui ſera-ce ſi ce n'eſt pas cét homme. qui aprés s'être accuſé avec tant de confuſion, aprés avoir demandé grace avec ce regret, cette horreur de ſon cri-

me, cette réſolution de ne plus pecher, qui a émeû les entrailles du Confeſſeur, qui a touché le cœur de Dieu-même, & ſans quoi il ne peut avoir obtenu aucun pardon, & qui aprés tout cela, dis-je, retourne froidement à ſa premiére vie, & aux deſordres, qu'il a pris tant de ſoin de reparer.

En deuſiéme lieu cette recheûte renferme un mépris de Dieu, qui ne peut manquer de nous attirer ſa colere. C'eſt pourquoi ſaint Paul l'appelle un outrage fait à l'eſprit de la grace qu'on chaſſe honteuſement de ſon cœur, aprés l'y avoir appellé par de grands cris, & avec de grandes inſtances. Il ſemble dit Tertullien que vous n'aïez voulu vous bien mettre avec le Seigneur, que pour éprouver ſi vous trouveriez mieux vôtre compte, en le ſervant qu'en ſervant le monde, & qu'aïant fait comparaiſon, vous aïez donné la préference à l'ennemi de JESUS-CHRIST. Avant vôtre réconciliation, vous ne ſaviez à vrai dire ce que vous faiſiez, l'attache que vous aviez au mauvais parti étoit plûtôt un effet de vôtre mal-heur que de vôtre choix, ſi vous préferiez la créature à ſon Createur c'eſt que vous ne connoiſſiez ni l'un ni l'autre, & ainſi vôtre jugement ne faiſoit pas grand tort à vôtre Dieu. Mais que veut dire ce ſecond changement, cette ſeconde penitence? Quoi vous avez goûté Dieu & vous cherchez un autre maître? Vous vous repentez de vous être reconcilié avec Dieu, de lui avoir demandé pardon? Sachez donc qu'il ſe repentira de vous avoir pardonné, & qu'il ne ſe repentira jamais de ce repentir, il ſe repentit d'avoir fait Saül Roi, de l'avoir tiré de la pouſſiere. *Pœnitet me quod conſtituerim Saül Regem.*

Mais Samuël le priant de recevoir ce Prince à miſericorde, il lui declara qu'il n'étoit pas capable comme les hommes de ces ſecondes penitences. *Porro triumphator in Iſraël non parcet, neque enim homo eſt ut agat pœnitentiam.*

Donc lorſqu'à ces Fêtes de Pâques vous irez vous preſenter au Sacrement de la Penitence, lors que le Prêtre au nom de Jesus-Christ vous remettra les pechez que vous lui aurez declarez, imaginez-vous que Iesus-Christ lui-même vous dit comme au Paralitique de trente huit ans. *Vade & noli amplius peccare, ne quid deterius tibi contingat.* Allez ne pechez plus de-peur qu'il ne vous arrive quelque mal encore plus-grand que celui dont je viens de vous guerir. Mais à un Paralitique, à un mal-heureux qui eſt privé de l'uſage de tous ſes membres, & qui depuis tant d'années eſt comme mort entre les vivans, que peut-il lui arriver de pire ? la mort ou une maladie dont il ne gueriſſe jamais. *Noli amplius peccare, ne quid deterius tibi contingat.* Croïez-moi, Ame Chrêtienne, défendez vous d'une recheûte qui pourroit être mortelle, & de laquelle vous ne pourriez peut-être pas vous rélever.

Ce n'eſt pas la premiére fois que vous étes rétombé, cela peut-être, mais peut-être auſſi ne vous étiez-vous encore jamais rélevé comme il faut, & que toutes vos penitences juſque ici ont été fauſſes & inutiles. Mais quoi-qu'il en ſoit prenez garde que vous vous expoſiez ſi ſouvent au même peril, que vous y periſſiez enfin ; prenez garde que le demon ne s'établiſſe chez vous de telle ſorte que vous ne contractiez une ſi forte habitude d'offencer Dieu, que Dieu lui-même ne ſe

trouve ſi offencé par vôtre premiere récheûte, que vôtre ſalut en devienne entiérement impoſſible. Allez on vous pardonne pour cette fois, mais ſongez que c'eſt peut-être ici le dernier pardon, que vous pouvez eſperer de la miſericorde divine. C'eſt beaucoup c'eſt un prodige de bonté qu'aiant été outragé ſi cruellement d'une créature ſi vile & ſi miſerable, il daigne aujourd'hui oublier vôtre ingratitude & vous préſenter le baiſer de paix. Mais croïez moi, ne vous hazardez point une ſeconde fois à lui deplaire, il ſe peut faire que deſormais rien ne ſera capable de le fléchir en vôtre faveur, & que ce ſera en vain que vous jeûnerez, que vous prierez que vous tâcherez de l'amollir par vôtre douleur, & par vos larmes; *vade & noli amplius peccare, ne quid deterius tibi contingat.*

Mais qu'eſt-ce donc, qu'il faut faire pour prévenir cette recheûte. Il faut ſe comporter ſur tout dans les commencemens, comme les malades qui ſortent de grandes maladies, & qui entrent en convaleſcence, jamais plus de ſoin ni retenuë, jamais plus de ſobrieté, plus de crainte des mauvaiſes viandes, ni du mauvais air; ſouvenez-vous que le demon ne nous tend jamais tant de piéges, que lors que nous ſommes nouvellement ſortis de ſes liens, & qu'à moins d'uſer d'une extréme vigilance, il vous y aura bien-tôt rengagez: vôtre cheûte vous a appris de-quoi vous étes capable, vous voïez combien vous étes foible dans l'occaſion, ce que le monde & les compagnies peuvent ſur vôtre cœur, & ſur vôtre eſprit, la cauſe du mal vous eſt connuë, c'eſt à vous à la retrancher, il faut arracher cét œil, coupper ce bras qui vous a

ſcandaliſé, autrement vous n'avez rien fait, vous avez laiſſé la ſource du mal dans les entrailles, vous ſerez bien-tôt au méme état que vous étiez il y a deux jours; ſachez que jamais perſonne ne vivra d'une vie bien innocente, qu'il ne change tout-à-fait de vie, & qu'il n'aſpire à quelque choſe de plus qu'à éviter le peché; tandis que vous hanterez le méme monde, que vous fréquenterez les mêmes-lieux, que vous prendrez les mémes divertiſſemens, vous ferez toûjours les mémes-fautes. Il eſt preſque impoſſible de ne tomber par un chemin ſi étroit & ſi gliſſant, il faut prendre une voïe plus-ſeûre, & plus-éloignée du précipice.

Enfin le dernier conſeil que je vous donne, c'eſt d'avoir ſouvent & trés ſouvent recours à Dieu avec une entiére confiance. Dittes-lui avec les Apôtres, ſur tout au tems de la tentation: *Domine ſalva nos, perimus*: Ah, Seigneur, je ſuis perdu ſi vous ne venez à mon ſecours. Je ſuis par vôtre grace plein de bonnes réſolutions & de bons deſirs, mais je ſuis aſſiegé d'ennemis qui n'ont pas moins d'envie de me perdre que j'en ai de me ſauver, & qui font tous leurs efforts pour me ravir le tréſor que je viens de reçevoir. J'ai quitté le peché, il eſt vrai, mais il me reſte encore des paſſions, une nature extrémement gâtée, une grande pente au vice, fortifiée par de longues habitudes. *Perimus*, helas, je ſens déja que cette premiére ardeur ſe rallentit, que cette grande volonté, qui ſembloit me rendre invincible, perd tous les jours quelque choſe de ſa ferveur; je ſens revenir cette mortelle foibleſſe, ſi vous ne me ſoûtenez, ô mon Dieu! je ne puis pas vous répondre pour une heure de

má conſtance. La premiére tentation me va renverſer, je vous échapperai, Seigneur, vous me perdrez infailliblement, ſi vous n'avez ſans ceſſe l'œil ſur moi, ſi vôtre main m'abandonne un ſeul moment à moi-même. *Domine ſalva nos perimus*, conſervez vôtre ouvrage, ô mon Dieu ! l'ouvrage de vôtre miſericorde infinie ; faittes, car enfin vous le pouvez, faittes que vous aïant ſervi conſtamment ici-bas, je puiſſe vous aimer éternellement au ciel. *Ainſi ſoit-il.*

SERMON LXIV.

DE

L'HABITUDE VICIEUSE.

Invenietis asinam alligatam & pullum cum ea, solvite, & adducite mihi.

Vous trouverez une asnesse liée & son asnon auprés d'elle, déliez-la & me l'amenez.

S. Matt. c. 21.

Quiconque s'engage dans une habitude vicieuse n'en sortira pas, quand il le voudra ; quiconque pourtant y est engagé en sortiroit, s'il le vouloit bien.

SAINT Bernard dans le troisiéme discours qu'il a fait sur nôtre Evangile, nous apprend que la conversion du pecheur est misterieusement exprimée dans les paroles que je viens de rapporter. Il dit que ces animaux que JESUS-CHRIST fait délier pour être amenez à lui, sont la figure des ames que leurs

mauvaiſes habitudes enchaînent de telle ſorte, qu'elles ne peuvent, ou du moins qu'elles ne veulent pas faire le bien, ou plûtôt qu'elles ne peuvent, & ne veulent pas en même tems : *Solutus eſt ad mandatum Domini, qui antea tenebatur, aut non valens, aut non volens benefacere, aut utroque fortius vinculo alligatus nec volens ſcilicet nec valens.*

Ie ne penſe pas qu'on puſt dire ni plus nettement, ni en moins de paroles, tout ce qui regarde la matiere des mauvaiſes habitudes. Il eſt vrai, Meſſieurs, que quand on les a contractées on y croupit ordinairement, & parce qu'on ne peut pas les vaincre, & parce qu'on ne veut pas les combattre ; je veux dire qu'il eſt comme impoſſible d'en ſortir, & qu'il n'eſt pas néanmoins abſolument impoſſible ; que la difficulté eſt ſi grande qu'elle paroît inſurmontable, qu'elle n'eſt pas ſi grande toutefois qu'on ſoit digne, de quelque excuſe, quand on ne la ſurmonte point.

Et c'eſt par cette doctrine que je prétens détruire aujourd'hui deux illuſions & trés-pernicieuſes & trés-communes parmi les mauvais Chrêtiens. La premiére eſt de ceux qui s'engagent dans une habitude vicieuſe, ſous eſperance qu'ils pourront s'en retirer quelque jour. La ſeconde eſt de ceux qui y demeurent, ſous prétexte qu'ils ne peuvent plus s'en retirer. Lors que le demon ſollicite une ame de ſe rélâcher & de donner entrée à l'amour du monde, il ne manque pas de lui faire entendre que ce n'eſt que pour un tems, & de lui repréſenter le retour du mal au bien, auſſi aiſé que l'eſt la cheûte du bien dans le mal. Mais lors que Dieu nous preſſe de revenir à lui, le même ennemi de

nôtre ſalut, tâche de nous perſuader que ce retour nous eſt autant impoſſible que la cheûte nous a été aiſée. Il nous trompe, Chrêtiens Auditeurs, & je veux avec le ſecours du Saint Eſprit vous découvrir aujourd'hui ſes artifices. Je vous ferai voir dans le premier poinct, que quiconque s'engage dans une habitude vicieuſe, n'en ſortira pas quand il le voudra : Et dans le ſecond, que quiconque y eſt engagé en ſortiroit s'il le vouloit bien. Il n'eſt point ſi aiſé de s'en défaire qu'on ſe l'imagine, quand on commence à la contracter, & il n'eſt point ſi difficile qu'on le veut croire, quand une fois on l'a contractée. Voila tout le ſujet de cét entretien. Mon Dieu, je vois le fruit que pourroient faire ces deux veritez ſi elles étoient bien pénetrées, je ſens l'impuiſſance où je ſuis de les faire entrer dans l'ame de mes Auditeurs, mais je ſai que vous pouvez tout, & que vous ne refuſez rien à MARIE, c'eſt-pourquoi je me ſers de ſon interceſſion auprés de vous, & auprés d'elle des priéres de l'Egliſe. *Ave Maria.*

On ne ſauroit dire combien il eſt mal-aiſé de réformer la nature, lors que mal-heureuſement elle ſe trouve defectueuſe. Ceux qui ſont nez avec de méchantes inclinations, & qui s'appliquent à les corriger, peuvent dire combien cette étude demande de vigilance, & le peu de progrés qu'ils font avec tous leurs ſoins & tous leurs efforts. Si quelcun eſt lent de ſon naturel, quelque biais qu'on prenne pour le réveiller, on aura bien de la peine à le rendre agiſſant & laborieux. Un eſprit vif ne peut être retenu ni facilement, ni long-tems dans les bornes d'une moderation parfaitte, il faut un

miracle & un grand miracle pour adoucir un cœur qui a de la pente à la colere, ou pour inſpirer l'amour de la mortification à une ame molle & qui aime naturellement le plaiſir. Cela eſt ſi difficile, que la grace elle-même toute-puiſſante qu'elle eſt, n'oſe, ce ſemble, eſperer d'en venir à bout. C'eſt-pourquoi, au lieu d'entreprendre de changer nos paſſions naturelles, elle eſt comme obligée de les ſuivre, & de leur chercher des objets à quoi elles puiſſent s'attacher innocemment. Par exemple, à un homme emporté elle inſpirera des ſentimens de penitence, c'eſt-à-dire d'aigreur & de vengeance contre lui-même, elle portera un avare à faire amas de richeſſes pour l'autre vie, un ambitieux à marcher ſur les pas des plus-grands Saints, un cœur amoureux & ſuſceptible des plus-tendres paſſions à aimer celui qui mérite d'être aimé ſur toutes choſes, & qui répond ſi fidellement & ſi généreuſement à nôtre amour.

Cela ſuppoſé, Meſſieurs, pour vous faire comprendre combien il vous ſera mal-aiſé de vous défaire d'un vice quel qu'il puiſſe être, lors que l'habitude s'en ſera formée en vous, il ſuffit de vous dire, que l'habitude eſt une ſeconde nature, une nature ajoûtée, ainſi que parle ſaint Auguſtin, & comme entée ſur nos inclinations : *Secundam & quaſi affabricatam naturam.* De ſorte que ſi vous vous accoûtumez à la vanité, au luxe, à la médiſance, au jeu, à la volupté, à une vie oiſive & mondaine, il vous ſera auſſi difficile en peu de tems de vous réformer, qu'il eſt difficile de gagner un humeur ſombre, & d'adoucir un eſprit rude & brutal.

Bien davantage, je dis, que l'accoûtumance eſt encore plus forte que la nature, puis qu'elle peut la domter, qu'elle peut la plier, pour ainſi dire, toute inflexible qu'elle eſt, ainſi nous voïons, que les corps les plus-foibles s'endurciſſent peu-à-peu aux plus-grands travaux, que les plus-timides apprennent à mépriſer les perils à force d'y être expoſez, & qu'uſant ſouvent des poiſons les plus-mortels, on s'en fait enfin une nourriture. Et ceci détruit la vaine préſomption de ceux qui ſe ſentant un bon fond, ou aïant eû une éducation avantageuſe, croïent qu'ils pourront réſiſter à la malignité de la mauvaiſe habitude, & trouver dans les premiéres impreſſions un ſecours pour revenir quand il leur plaira à une meilleure vie; mais helas qu'il faut peu de tems au vice pour détruire ces avantages ſi foibles, que nous avons apporté au monde, ou que nous devons au zele de ceux qui ont pris ſoin de nos premiéres années. On ne reconnoît plus une perſonne aprés ſix mois d'une vie un peu déreglée, & elle ne ſe reconnoît plus elle-même. Il me ſemble voir le pauvre Samſon qui s'endort dans le ſein de Dalila, & qui ſe laiſſe lier ſur la confiance qu'il a en ſa force naturelle, mais le mal-heureux ne fait pas réflexion que toute cette force eſt en ſes cheveux, qui eſt la choſe du monde la plus-mince & la plus-aiſée à couper, & que la perfide ne manquera pas de le tondre pour l'affoiblir.

Que ſi l'habitude eſt ſi puiſſante, lors même qu'elle a la nature à combattre, que ſera-ce, Chrêtiens Auditeurs, lors qu'elle ſe joindra à elle, lors que leurs forces ſeront unies, lors qu'on ſe ſera

accoûtumé à faire des choſes à quoi on eſt déja porté par ſon inclination ? Vous aimez naturellement le plaiſir du goût, & ceci peut être appliqué à tous les autres plaiſirs ; vous ne pouvez vous en abſtenir non pas même dans les tems deſtinez au jeûne & à la penitence, dans ces tems où l'Egliſe, où la bienſéance-même exigeoit de vous plus de mortification, lors que par un bon uſage des choſes qui flattent vos ſens, vous aurez ajoûté à ce penchant qui vous attire, le poids de la mauvaiſe habitude, comment eſt-ce que vous pourrez réſiſter ? Quand on obéït à la paſſion, dit Saint Auguſtin, il ſe forme bien-tôt une habitude, & cette habitude ſi vous lui laiſſez prendre pié, ſe changera en néceſſité. *Dum ſervitur libidini, facta eſt conſuetudo ; cum conſuetudini non reſiſtitur, facta eſt neceſſitas.* On raconte d'une Reine des Aſſiriens, de laquelle il eſt même fait mention dans l'Ecriture, qu'aïant obtenu de ſon mari qu'il lui fuſt permis de regner en ſa place ſeulement un jour, elle commença à exercer ſon autorité ſouveraine par lui faire ôter le Diadéme Roïal ; comme ſi elle n'euſt ſongé qu'à ſe divertir, puis voïant qu'il ne s'en défendoit pas, elle le dépouïlla de toutes les marques de la Roïauté ; elle lui fit demander juſqu'à ſon épée, enfin elle lui fit trancher la teſte, & lui ravit ainſi avec la vie une Couronne qu'il avoit crû pouvoir réprendre aprés vint-quatre heures de ſervitude.

Voila juſtement ce qui arrive preſque à tous ceux qui accordent quelque choſe à la paſſion, ſous prétexte que ce n'eſt que pour un tems, & que la raiſon & la vertu reprendront bien-tôt leurs pre-

miers droits. On continuë de faire par force ce qu'on a d'abor commencé par plaiſir & par complaiſance. C'eſt ainſi que ce Religieux, dont il eſt parlé dans Saint Dorotée, aïant dérobé quelque tems par la pure néceſſité où il étoit de manger, ne laiſſa pas de le faire encore lors qu'il n'y eût plus de néceſſité, & que ces larcins lui étant devenus entiérement ſuperflus, le pain ſe gâtoit, & pourriſſoit dans la paillaſſe de ſon lit. C'eſt ainſi qu'on voit quelquefois des vieillars, en qui l'âge a preſque éteint juſqu'au ſentiment de la volupté, être entraînez comme malgré eux à des actions honteuſes, ſans que ni l'amour de leur réputation, ni la crainte de la mort qu'ils attendent à chaque moment, ſoit capable de les retenir.

Pleuſt-à-Dieu, Chrêtiens Auditeurs, qu'il y euſt moins d'exemples de cette invincible néceſſité, & qu'on n'entendit pas tous les jours ceux qui s'en ſont rendus eſclaves, gemir vainement dans leurs chaînes, & rendre inutiles des lumiéres, des inſpirations, des deſirs de faire le bien capables de ſantifier pluſieurs ames, à qui il reſteroit encore quelque liberté. Ah pauvre homme, que je vous plains, que je vous trouve digne de compaſſion. Au commencement que vous vous addonnâtes à la débauche, au jeu, à la médiſance, à la colere, la débauche vous paroiſſoit un vice conforme & comme bienſeant à vôtre âge, le jeu une occupation honneſte, la médiſance un entretien néceſſaire, la colere une paſſion raiſonnable, veû les ſujets qu'on a tous les jours de ſe mettre en mauvaiſe humeur. Mais aujourd'hui ce n'eſt pas la même choſe, vôtre raiſon meurie par l'âge, vôtre conſience éclai-

rée de mille lumiéres ſurnaturelles, vous repréſente toutes ces choſes comme des défauts, comme des vices honteux, injuſtes, pernicieux, deteſtables, & néanmoins vous ne laiſſerez pas d'y tomber. *Vides quàm malè facies*, dit Saint Auguſtin, *quàm deteſtabiliter, quàm infeliciter, & tamen facies.*

Vous ſavez que de boire juſqu'à perdre la raiſon, c'eſt une brutalité, dont un honnête homme doit rougir pour tous ceux qui s'y abandonnent, vous en rougiſſez vous-même lors que vous étes raiſonnable, & cependant vous vous enivrerez à la premiére occaſion. Vous étes convaincu que vous hazardez vôtre bien à joüer, qu'outre l'argent, vous y perdez vôtre tems, vôtre ame, le paradis, vous vous reprochez en cela vôtre foibleſſe, vous voudriez bien vous en corriger, vous avez demandé conſeil pour cela, vous avez tenté quelques moïens, & vous n'avez rien avancé : *Feciſti heri, facturus es hodie.* Vous jurâtes hier le Nom de Dieu, vous en étes au deſeſpoir, vous vous en étes confeſſé aujourd'hui, vous en avez pleuré amerement, vous ne pouvez comprendre comment vous avez pû conſentir à un crime que vous deteſtez ce vous ſemble de tout vôtre cœur, & nonobſtant tout cela vous jurerez aujourd'hui même, vous le ferez encore demain, vous vous en accuſerez cent fois, & toûjours avec larmes, mais toûjours inutilement.

La choſe va quelquefois encore plus-loin. Les néceſſitez naturelles ne nous attirent ordinairement qu'aux choſes qui ſont agréables ; quelque beſoin qu'on ait de prendre de la nourriture, on ne

ſe ſent preſſé de le faire, qu'autant de tems qu'on y trouve quelque plaiſir ; du moment qu'on a pris du dégoût pour les viandes, on ne ſent plus la néceſſité qu'on a de manger. L'ardeur de la ſoif a autrefois forcé des ſoldats à boire leur propre ſang mêlé à la bouë d'un ruiſſeau, mais ce bévage affreux leur étoit alors une boiſſon trés-delicieuſe. L'habitude produit une néceſſité plus forte & plus-invincible que tout cela. Elle nous contraint de pecher lors même que nous n'avons plus de plaiſir à le faire. Saint Jean Criſoſtôme a eû raiſon de la comparer à un vieux tiran dont la domination injuſte eſt encore extrémement cruelle, qui ne ſe contente pas d'impoſer de grands tributs, mais qui les exige d'une maniere dure & impitoïable, qui ne veut pas ſeulement être ſervi, mais qui demande des ſervices honteux & penibles. Si je vous diſois, Chrêtiens Auditeurs, que ſi vous ne vous hâtez de changer de vie, vos mauvaiſes habitudes ſe fortifieront de telle ſorte que vous ne pourrez vous empécher d'offencer Dieu, autant de tems que le peché aura pour vous quelque douceur, il me ſemble que ce ſeroit aſſez pour vous faire deſirer une prompte converſion, mais je paſſe encore plus-loin, il viendra peut-être un tems que le mal ſe préſentera à vous ſans aucuns charmes, que vous en aurez du dégoût, que vous y trouverez même de l'amertume, & cependant vous ſerez comme contraint de le faire. Ie ne ſai comment il arrive, mais je ſai pourtant que cela arrive, que l'attrait qui nous a portez au crime venant à manquer, on aime encore le crime, où l'on ne trouve plus rien qui ne rebutte. Il ſemble que c'eſt un effet de la juſtice

de Dieu, qui nous aveugle pour nous châtier, & qui permet que nous faſſions long-tems avec peine & malgré nous, ce que nous avons fait quelque tems malgré-lui avec plaiſir.

Ie ſai que ceci paroîtra incroïable à ceux qui ne l'ont pas experimenté, mais je les conjure au nom de Dieu de ne s'en fier pas à leur jugement, d'en croire ceux que l'expérience a inſtruits, & qui, pour ainſi dire, voïent tous les jours, qui touchent les liens dont la mauvaiſe habitude tient ſes eſclaves enchaînez. Certainement on ne ſauroit rejetter ſur ce ſujet le témoignage de ſaint Auguſtin qui l'avoit lui-méme expérimenté; il étoit encore jeune, lors que Dieu commença à lui découvrir le peril, où il étoit, & à lui inſpirer le deſir d'une vie plus reglée. Quel pecheur a jamais receû de plus-grandes graces, & qu'elle ſeroit nôtre préſomption, ſi nous engageant au peché avec tant de connoiſſance, nous eſperions d'en avoir d'auſſi-fortes pour nous aider à en ſortir, cependant toutes ces graces furent inutiles durant pluſieurs années, non-ſeulement il ſe défendit contre les exortations, & les larmes de ſa mere, contre le zele & l'éloquence des plus ſavans Prélats, des plus-grands Saints de ſon ſiécle, mais il ſe réſiſta long-tems lui-même à lui-même, perſuadé, convaincu de la verité rempli d'admiration pour la vie des perſonnes vertueuſes, & d'amour-même pour la vertu, il ſe jette encore dans les plaiſirs qu'il a ſi ſouvent deteſtez, il ſe plonge dans des crimes, où il ne trouve plus de plaiſir, où il trouve même mille douleurs, *dum irruebam in voluptates*, ce ſont ces paroles, *irruebam in dolores.*

Mais

Mais comment ſeroit il facile à l'homme de ſortir d'une habitude de pluſieurs années. Si Iesus-Christ lui-même a fait entendre, qu'il lui étoit mal-aiſé de l'en retirer aprés quelques jours. Tous les Peres conviennent que ce fut pour marquer cette difficulté extréme que voulant reſſuſciter le Lazare, qui répréſentoit l'état d'un pecheur, qui a vieilli dans le crime, il pleura, il fremit, il éleva la voix, & donna toutes les marques d'une action qui demandoit un effort & un pouvoir extraordinaire. *Difficultatem quandam oſtendit ibi, infremuit ſpiritu, oſtendit multo clamore objurgationis opus eſſe ad eos, qui conſuetudine duruerunt.* C'eſt ſaint Auguſtin. Cependant, Meſſieurs, nous avons ſi peu profité de cette leçon, que je ne ſai ſi de toutes les perſonnes, ou qui ſe jettent dans une vie mondaine, ou qui y perſeverent avec quelque connoiſſance du peril où elles ſont, je ne ſai, dis-je, s'il y en a une ſeule qui ne faſſe des projets de retraite & d'amandement pour l'avenir, & qui ne comtent là-deſſus, comme s'ils étoient tout-à-fait maîtres de leur volonté, ou des ſecours qui leur ſeront néceſſaires pour la fléchir.

Mais quoi, Ame Chrêtienne, vous avez déja une ſi grande pente à la vanité, à la pareſſe, au plaiſir, à la colère, à l'intemperance, à l'ambition, que vous n'y pouvez réſiſter, & quand toutes ces paſſions ſe ſeront établies & fortifiées en vôtre cœur par pluſieurs années de déreglement vous eſperez de les pouvoir vaincre? Aujourd'hui que Dieu vous touche, qu'il vous preſſe, qu'il vous offre ſa grace, vous n'avez pas la force de lui obéïr, & vous croïez que vous ſerez plus-fort

aprés dix ou vingt années de foibleſſe & de continuëlles recheûtes ? Et moi je crois au contraire, & c'eſt ſur la parole de Dieu, que je le crois, que ſi préſentement vous vous accoûtumez à mal faire, on blanchira plûtôt un More, qu'on ne vous fera pratiquer le bien. *Si poteſt Æthiops mutare pellem ſuam, & Pardus varietates ſuas, & vos poteritis benè facere cum didiſceritis malè.* Vous vous promettez une vieïlleſſe toute differente de cette jeuneſſe vaine, oiſive, vicieuſe, & moi je vous prédis que l'âge vous apportera de nouveaux vices, & qu'il aumentera encore les anciens.

Vous vous rendez aujourd'hui à la volupté, qui vous pourſuit, elle vous fuïra pour lors, & vous courrez aprés elle. La beauté vous corrompt, & vous embraſſerez alors des cadavres, vous pechez à cette heure par intereſt, & pour plaire aux hommes, un jour viendra que les hommes-mêmes vous condanneront, & vous ne laiſſerez pas de pecher. Aprés avoir aimé les ajuſtemens, pour vous rendre agreable au monde, vous continuërez à les aimer, lors qu'ils vous rendront ridicule, vous vous laiſſez tenter préſentement au premier qui vous invite à boire ou à joûër, vous tenterez alors les autres, vous deviendrez un corrupteur de la jeuneſſe, & vous irez par tout cherchant des gens qui veuïllent vous tenir compagnie dans vos débauches. Enfin Chrétiens, ſi je vous diſois ce que vous médirez encore en mourant, que même au lit de la mort vous blaſphemerez, vous ferez l'amour, vous ſongerez à la vanité & à la vengeance, je ne vous dirai rien qui ne ſoit arrivé à bien des gens, qui s'étoient long-tems flattez des

mêmes eſperances, qui entretient aujourd'hui vôtre lâcheté, mais non je me contente de vous annoncer que vous mourrez dans les mémes habitudes, où vous vivez preſentement. C'eſt-à-dire qu'à la derniere Confeſſion que vous ferez, vous vous accuſerez encore de cette même foibleſſe, de ce même peché que vous ne voulez pas quitter ſitôt, que vous y tomberez deux jours avant vôtre derniére maladie, que vous mourrez avant que d'avoir la conſolation d'avoir paſſé quinze jours, ou un mois de tems ſans y retomber, & avant que d'avoir jamais exécuté le propos, que vous reïterez pourtant châque fois que vous vous confeſſez.

Que penſez-vous de cette mort, Chrêtiens Auditeurs? pour moi je vous avoûë que je n'y ſaurois penſer ſans fremir. Mourir dans une méchante habitude, mourir avant que de s'être corrigé, avant que d'avoir changé de vie, mourir avare, vain, ambitieux, intemperant, voluptueux, colere, vindicatif, quoi-que ce ſoit aprés s'être Confeſſé, & reçeû tous les Sacremens de l'Egliſe. O mon Dieu ne permettez pas que je meure d'une telle mort! Savez-vous à quoi c'eſt que je compare ce genre de mort? Ie le compare à celle de ce mal-heureux homme, dont la fin tragique arriva du tems de ſaint Pierre de Damien qui la raconte en une lettre au Pape Alexandre. Cét homme étant allé dans une forêts avec un autre pour couper un arbre, au premier coup de coignée qu'il donna, il ſortit du tronc un ſerpent d'une groſſeur & d'une longueur énorme, comme ce monſtre venoit à lui pour le devorer, de deux teſtes qu'il

avoit, il lui en abbattit une, mais ſa hache lui étant en même-tems échappée des mains il demeura en proïe à la vengeance du ſerpent, qui l'aïant ſaiſi par le milieu du corps, l'entraîna dans ſon trou malgré ſes cris & ſa vaine réſiſtance; il demanda en vain du ſecours à ſon compagnon, il le ſupplia d'une maniére pitoïable de venir du moins lui donner ſa hache, mais il le ſupplia inutilement, il fallut ſuivre le Dragon, & eſſuïer toute ſa rage. La nouvelle de ce funeſte accident remplit tout le monde de fraïeur & de triſteſſe, le Saint ſur tout, dit de lui-même qu'il ne pouvoit retenir ſes larmes, toutes les fois qu'il ſe répréſentoit cét homme infortuné au fond d'une caverne & au pouvoir de cét horrible ennemi. Quoi-qu'on ne ſeuſt que penſer des derniéres circonſtances de ſa mort, & qu'on ignoraſt s'il avoit été étranglé par ce monſtre, ou empoiſonné de ſon venin, ou mangé tout vif, ou étouffé par ces terribles étreintes. Voila Chrêtiens Auditeurs, ce que je penſe d'une ame qui meurt dans une méchante habitude. Ie ne ſai ſi la derniére contrition qu'elle a eûë a été ſincere, ſi elle a formé en mourant un propos plus-efficace que tous les autres précedens qui n'avoient encore jamais rien produit. Ie ne ſai ſi aprés avoir receû l'abſolution le demon ne lui aura point préſenté encore une fois les objets, où elle avoit tant d'attache, & ſi dans la foibleſſe où elle s'eſt trouvée, elle aura fait plus de réſiſtence, qu'elle n'avoit coûtume d'en faire en plaine ſanté. Ie ſai que pluſieurs ont peri de la ſorte aprés avoir receû l'Extrême-Onction. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'elle a expiré entre les mains d'un horrible monſtre, Dieu

ſait quel traittement elle en a receû, mais il n'y a que trop d'apparence qu'elle en a été traittée cruellement.

Prévenons ce mal-heur, Chrêtienne Compagnie, & ne faiſons point, s'il eſt poſſible, une mort douteuſe, hâtons d'arracher de nôtre cœur des habitudes qui nous accompagneroient autrement juſqu'au dernier moment de la vie, qui apparemment nous rendroient ce moment funeſte. Mais ſi ces habitudes ſont déja formées, eſt-il encore en nôtre pouvoir de les détruire? Oüi, Meſſieurs, cela eſt encore en nôtre pouvoir, cela eſt difficile à la verité, mais il n'eſt pas abſolument impoſſible. C'eſt ma ſeconde partie.

Saint Bernard au Sermon quatre-vingt-uniéme ſur les Cantiques parlant de la néceſſité qu'impoſe à l'ame l'habitude d'offencer Dieu, dit que c'eſt une neceſſité que la volonté ſe fait à elle-même, une neceſſité libre qui la preſſe, mais qui ne l'excuſe pas. C'eſt une violence qu'elle ſouffte, mais qu'elle veut bien ſouffrir, c'eſt une volonté ſi forte qu'elle exclud toute volonté oppoſée; en un mot c'eſt une impuiſſance qu'on veut, & qu'on aime. *Non ergo parum firmiter vis quod & neceſſariò vis, multum vis quod nolle nequeas, nec multum obluctaris, porrò ubi voluntas & libertas.* Non-ſeulement vous voulez le mal que vous faites, mais vous le voulez fortement, puiſque vous le voulez néceſſairement. Il faut qu'on veuille bien une choſe, quand on ne peut pas ne la point vouloir, or par tout où il y a de la volonté, il y a du choix & par conſequent de la liberté.

Ce raiſonnement, quoi-qu'invincible paroîtra

peut-être obſcur à ceux qui ne ſont pas accoûtumez aux ſubtilitez de l'école, mais tout le monde entendra ce que je vais dire. Quelque forte quelque enracinée que ſoit l'habitude, qui s'eſt aſſujetti nôtre cœur, il eſt certain que nous pechons, quand nous lui obéïſſons, par conſequent nous pouvons refuſer de lui obéïr; puis que tout peché eſt une action libre & faitte avec déliberation, & qu'agir librement c'eſt faire une choſe qu'on pourroit ne faire pas. Que ſi toutes les fois, que je me rens à la violence d'une habitude vicieuſe, je puis lui réſiſter ſi je le veux bien, je pourrai lui réſiſter ſi ſouvent que je perdrai la coûtume que je m'étois faitte de lui ceder, ce qui n'eſt autre choſe que la détruire elle-même, & l'anéantir entiérement. Bien davantage je puis autant de fois qu'il me plaira pratiquer des actes oppoſez à ceux, qui ont ſervi à former cette habitude. On peut jeûner pour réparer les excez qu'on a commis, travailler pour rétablir ce que l'oiſiveté avoit gaſté, affecter de dire du bien de tout le monde, pour corriger l'inclination à mal parler des autres, & me faire ainſi une habitude contraire, une habitude qui me rende le bien auſſi-aiſé que le mal m'étoit néceſſaire auparavant, je ſçai que cela ne ſe fait pas toûjours tout-d'un-coup, on évite d'abor les occaſions, où l'on ſait qu'on tombe ordinairement, on ſe prépare à celles qu'on ne peut pas éviter, on prend des précautions, on ſe tient en garde, on s'arme de bonnes penſées, on ſe fait violence en des rencontres qu'on a préveûs & partie en fuïant, partie en combattant avec avantage, on s'épargne bien des recheûtes, on

donne loiſir à la grace de s'établir, on ſe ſent revenir les forces, & le courage, on ne deſeſpere plus de la victoire, on conçoit une forte volonté de la ramporter toute entiére; cette volonté forte & ſincere vient à bout de tout, & ce n'eſt que par ce qu'elle nous manque que la mauvaiſe habitude eſt ſi difficile à ſurmonter.

Oui une bonne volonté eſt toute-puiſſante, il n'eſt rien dont elle ne vienne à bout. En effet, que ne fait-on pas quand on le veut bien, on plie le fer, on fond le bronze, on fait des figures de marbre auſſi-fines & auſſi-tendres que ſi le marbre étoit mol lui-même, & qu'il ne fit nulle réſiſtence à la main du ſtatuaire. Nous en voïons tous les jours, dit ſaint Auguſtin, qui aïant quitté de trés-méchantes habitudes, vivent mieux que ceux qui les ont corrigez dans leurs deſordres, & qui s'en ſont ſcandaliſez. Magdeleine reſſuſcita plus-parfaittement de ſa vie déreglée, que Lazare ſon frere ne reſſuſcita du tombeau où il étoit à demi-pourri. Nous en voïons pluſieurs, dit ce Pere, nous en connoiſſons pluſieurs, qui ont imité cette grande Sainte, *videmus multos; novimus multos.* Il pouvoit ſe propoſer lui-même pour exemple, il ſuffiſoit pour établir cette doctrine & pour confondre nôtre lâcheté; car enfin il amollit cette volonté de fer comme il l'appelle, qui paroiſſoit ſi dure & ſi inflexible, non-ſeulement il ſe reduiſit à pecher plus rarement, mais à ne pecher jamais plus, non pas même legerement avec déliberation. Non-ſeulement il gagna cela ſur ſoi peu-à-peu & à force de patiance; mais il emporta tout-d'un-coup dés qu'il eut reſolu de chaſſer la volupté, elle

fut bannie pour toûjours, il n'y eût plus de retour pour elle, il n'étoit pas lié d'une ſeule chaîne, l'ambition, l'orgueïl, l'avarice regnoient dans ſon ame, auſſi-bien que l'inconſtance, un même jour le delivra de tous ces tirans. Mais de quelle maniére fut-il affranchi, & combien parfaitte fut la liberté qu'il ſe procura. Il fait vœu de chaſteté lui qui ne pouvoit ſe réſoudre à la contrainte du mariage; il n'avoit pû juſqu'alors ſe paſſer des plaiſirs les plus criminels, il ſe fait des crimes des plus-innocens, il voudroit pouvoir perdre le goût des viandes, il craint d'être attiré à l'Egliſe par la douceur du chant, il reproche à ſes yeux juſqu'au plaiſir que leur cauſe la lumiére. Lui qui pour aquerir du bien venoit de riſquer ſa vie dans l'univerſité de Milan, leve l'étendart de la pauvreté volontaire qui n'avoit point encore eû d'exemple en Affrique. Le plus vain de tous les hommes accepte la qualité de Prêtre malgré lui, & pleure amerement la néceſſité, où il eſt d'obéïr en cela à celui qui a le pouvoir de lui commander; la gloire étoit une de ſes plus grandes paſſions; il ſe Confeſſe à tout l'univers, à tous les ſiécles avenir, & fait un livre pour rendre immortelle la memoire de ſes plus honteux déreglemens.

Que ne peut point nôtre volonté, Meſſieurs, lors que ſoûtenuë de la grace, il lui plaît de ſe tourner à un objet & de l'embraſſer tout de bon? Quels obſtacles? Quelles ſi fortes chaînes peuvent arrêter une perſonne qui a une veritable envie d'aller à Dieu? Quelles difficultez n'eſt-elle point capable de ſurmonter? Qu'y a-t-il de ſi grand, de ſi penible dans les conſeils les plus-rélevez! qu'on

fait les Saints les plus-illuſtres, les plus-magnanimes que je n'entreprenne aujourd'hui, dont aujourd'hui-même je ne vienne à bout ſi je le veux.

Pourquoi prenons-nous plaiſir à nous tromper nous mêmes, & à couvrir de vains prétextes la foibleſſe & le peu de ſincerité de nos bons deſirs. Ie voudrois bien me corriger, diſons-nous, ſi je le pouvois, je voudrois bien devenir meilleur, je ferai pour cela ce que je pourrai, & moi je vous dis que ſi vous faiſiez ſeulement la dixiéme partie de ce que vous pouvez en cela, la choſe ſeroit faite en moins de vint-quatre heures. Ie ne ſaurois me vaincre dans l'occaſion ſi je ſuis emporté malgré-moi, je fais ce que je ne voudrois pas faire. Mon Dieu, oſons-nous bien dire cela en vôtre préſence. Vous ne pouvez pas vous paſſer de ce plaiſir, & vous vous en paſſeriez ſi facilement, s'il y avoit un témoin, ſi une affaire de conſequence vous appelloit ailleurs, ſi vous étiez aſſeûré d'avoir une fiévre ardente au rétour de cette aſſemblée, de ce rendez-vous, vous ne ſongeriez pas ſeulement à y aller. Si la perſonne du monde que vous aimez davantage, vous prioit de faire pour elle ce que vous ne pouvez faire pour Dieu, ſi vous étiez certain qu'en vous abſtenant ou de boire, ou de jurer, ou de médire, ou de vous vanger, vous qui n'étes qu'un ſimple Gentil-homme, vous deviendriez Pair du Roïaume avec cent mille livres de rente, trouveriez-vous quelcune de ces choſes impoſſibles?

Savez-vous bien quel eſt le vrai ſens de ces paroles, que nous avons ſi ſouvent en bouche, je voudrois bien ſervir Dieu ſi je le pouvois. Cela veut dire, que je voudrois qu'on peuſt ſervir Dieu,

contenter les hommes & ſe ſatisfaire en même tems. Je voudrois être dévot, c'eſt-à-dire, je voudrois trouver autant de facilité, autant de plaiſir à jeûner, à prier, à lire des livres de pieté, que j'en trouve au jeu & au téatre. Ie voudrois être Saint, ſi cela ſe pouvoit faire ſans peine, ſans ſoin, ſans contrainte; je voudrois que ce fuſt la mode d'être vétu ſimplement, que le monde laiſſaſt vivre châcun à ſa fantaiſie, qu'on caſſaſt toutes les aſſemblées, qu'on ne me donnaſt plus de ſujet de me mettre en mauvaiſe humeur, je voudrois pouvoir regarder, entendre toutes choſes, prendre toutes ſortes de libertez ſans être touché de rien, ou du moins être forcé à pratiquer tout le bien que je connois, ſans qu'il fuſt en mon pouvoir de m'en défendre; Quelles chimeres, & pouvons nous dire que c'eſt ſerieuſement que nous formons ſemblables ſoûaits? Oſerons-nous bien produire cette foible excuſe à la mort, lors que nôtre Iuge nous reprochera nôtre négligence, j'aurois bien voulu ſi j'avois peû? Que dittes-vous ſi vous aviez peû, & qu'y avoit-il donc d'impoſſible en la pratique de la pieté la plus-parfaitte? Eſt-ce qu'il n'y a jamais eû ni Saint, ni Sainte de vôtre état, de vôtre temperament? Cét homme qui étoit plongé en toutes ſortes de vices, s'en eſt entiérement retiré, cette femme qui étoit poſſedée, pour ainſi dire, de ſept demons, dont vous avez tant blâmé la légereté & la mauvaiſe conduitte, cette femme, dis-je, a changé à vos yeux en ſix mois de tems, elle n'a rien laiſſé à réformer, elle eſt devenuë un modelle de toute

vertu, & vous n'avez peû vous défaire d'un ſeul vice auquel vous aviez de l'attache, une Prédication a fondu ce cœur de bronze, une parole a ouvert, a briſé ce rocher, a tranſporté cette montagne, & vous aprés tant d'inſtructions, tant de lumiéres, tant de graces, vous étes demeuré endurci & immobile, & vous prétendez que vous n'avez peû faire autrement, vous auriez bien voulu vous corriger, & moi j'aurois bien voulu auſſi vous ſauver, & vous ſavez aſſez ce que j'ai fait pour cela, mais comment eſt-ce que le ciel qui ne peut admettre un ſeul peché, pourroit ſouffrir une mauvaiſe habitude, c'eſt-à-dire un amas & une ſource de pechez.

Oh, Chrêtienne Compagnie, qu'une ame qui a une veritable envie de ſe convertir, parle bien d'une autre maniere. *Domine*, dit-elle avec Saint Paul, *quid me vis facere*: Seigneur que voulez-vous que je faſſe? me voici tout prêt à vous obéir, & je me ſens des forces pour toutes choſes, pourrez-vous bien avaler le calice que le monde vous prépare, & comme il me l'a préparé à moi même, ſouffrir les perſecutions, les riſées, les jugemens qu'on fera de vous. *Poſſumus.* Et pourquoi ne le pourrions-nous pas, puis que tant d'autres l'ont peû avec vôtre grace? Mais ce n'eſt rien que de commencer, il faut perſeverer juſqu'au bout; c'eſt auſſi ce que je prétens, Seigneur, de vous aimes & de vous ſervir juſqu'à la mort, & qui-eſt-ce qui pourra me détacher de vous, ſi une fois je ſuis à vous: *Quis non ſeparabit à charitate Chriſti.* Oüis Seigneur, je veux être à vous, je veux arracher ce,

habitudes, que je n'ai que trop nourries, & je le ferai quoi-qu'il m'en coûte, deûſſe-je mourir à la peine. Ie tenterai du moins ce que tant d'autres ont ſi heureuſement accompli, je verrai ſi la choſe eſt effectivement impoſſible,& je ne le croirai qu'aprés que j'aurai mis toutes ſortes de moïens en uſage pour réüſſir. Ie ſai que j'aurai des combats à rendre & des obſtacles à vaincre, mais je ſuis reſolu à tout, je ne prétens ménager ni parens, ni amis, ni bien, ni honneur, ni ſanté, ni vie, je tiens pour ennemi quiconque s'oppoſe à mon deſſein, & je ne reconnois deſormais ni bien, ni mal ſur la terre, que ce qui peut ou me nuire ou m'aider à ſervir Dieu. Meſſieurs, quand on veut le bien de cette maniére, on ne trouve plus ni impuiſſance, ni foibleſſe en ſoi, on ne trouve plus de difficulté dans les choſes même difficiles, les vices, les méchantes inclinations, les plus-anciennes habitudes, le monde, le demon tout fuït, tout diſparoît devant une ame ainſi reſoluë, elle cherche par tout les obſtacles qu'on lui avoit figurez, les ennemis dont on l'avoit menacée,& elle trouve tous les chemins unis, & tous les paſſages libres. C'eſt alors qu'elle s'écrie avec le Prophete. *Omnis conſummationis vidi finem, latum mandatum tuum nimis.* Eh Seigneur, où ſont donc ces monſtres, & ces geans qui devoient s'oppoſer à nos ſaints deſirs, dont on nous faiſoit tant de peur. Ah que j'aurois été mal-heureux, ſi je m'étois laiſſé effraïer par ces fantômes, ſi je ne m'étois plus confié en vôtre grace, que je je ne me défiois de mes propres forces. Oh quel bon-heur pour moi de m'être engagé dans une rou-

te ſi large & ſi belle, qui me conduira ſi doucement & ſi ſeûrement au terme où j'aſpire, qui eſt la felicité éternelle, que je vous ſoûaite, Au Nom du Pere, du Fils, & du Saint Eſprit.

Fin du troiſiéme Volume.

ANT
1762517

Fautes à corriger.

PAge 42. pouvoit, liſez pourroit, lig. 4.
pag. 53. de ſes, liſez de les, lign, 2.
p. 76. goûterai-je, liſez goutai-je, lig. 20.
p. 84. s'allarmer, liſez s'allumer, lig. 7.
p. 88. ne trompe, liſez ne me trompe, lig. 12.
p. 109. & ainſi, liſez & ici, lig. 17.
p. 150. il a de, liſez il a tant de, lig. 28.
p. 174. bâtir des, liſez de, lig. 29.
p. 174. achetter des, liſez de, lig. 31.
p. 195. compagnie, liſez campagnes, lig. 8.
p. 202. ſterile, qui, liſez ſterile qu'elle ne peut être bonne à rien, qui, lig. 6.
p. 251. qu'il vous, liſez qui vous, lig. 2.
p. 270. depoſer, liſez d'expoſer, lig. 2.
p. 287. inconſtances, liſez circonſtances, lig. 15.
p. 321. reſerve, liſez reſource, lig. 20.
p. 324. ſi voulez, liſez ſi vous voulez, lig. 14.
p. 430. les plus, liſez leurs plus, lig. 7.
p. 448. donner des, liſez donner de, lig. 30,
p. 531. ſouffert, liſez ſoufferte, lig. 1.
p. 531. vous vous, liſez vous ne vous, lig. 29.

C 86.

Digitized by Google